QUINZIÈME ANNÉE. — N° 339. 10 Centimes. 1er-15 JANVIER 1905

LA PAIX UNIVERSELLE

REVUE INDÉPENDANTE

MAGNÉTISME TRANSCENDANTAL

VÉRITÉ RAISON JUSTICE — PHILOSOPHIE — PHYSIOLOGIE — PSYCHOLOGIE — LUMIÈRE SAGESSE AMOUR

La connaissance exacte de soi-même engendre l'amour de son semblable. A. B.

Directeur : A. BOUVIER

Il n'y a pas de culte plus élevé que celui de la vérité.

ABONNEMENTS : UN AN { France . . . . 3 fr. / Etranger . . . 4 fr.

SIÈGE : 5, cours Gambetta, 5 LYON

Il paraît un numéro les 1er et 3e dimanches de chaque mois.

1905

LA PAIX UNIVERSELLE

à ses Abonnés, à ses Lecteurs et Amis

SOMMAIRE

AVIS

Nous prions nos lecteurs dont l'abonnement est terminé de bien vouloir nous faire parvenir le montant de leur réabonnement pour l'année 1905, afin de n'apporter aucun retard dans l'envoi du journal, ou bien de faire bon accueil au reçu de 3 fr. 25 pour la France et 4 fr. 50 pour l'étranger que nous leur ferons présenter par la poste courant ce mois.

L. D.

BONNE ANNÉE !

L'année 1904 vient de s'éteindre, ses restes sont là, gisant sur le suaire qu'à l'aide de cent mille cadavres encore fumants, deux peuples civilisés (!) ont eut le talent et la délicatesse de lui offrir.

Le cortège immense qui, d'un regard de douleur semble tristement la contempler pour une dernière fois en fosse, est de ceux que l'histoire humaine n'a pas encore enregistré ; il est formé de larmes abondantes autant qu'amères, de déceptions décourageantes autant que douloureuses ; de désespoir et de mort. Vieillards et enfants, mères, épouses, tout ce pêle-mêle de cœurs brisés vous glace d'effroi, vous terrorise d'épouvante, vous étreint l'âme d'une indicible émotion. On croit lire sur ces visages assombris, par on ne sait quel drame intellectuel, par quel trouble moral, une hésitation marquée à retourner au champ de la vie, le regret non moins marqué de ne pouvoir disparaître avec la morte et ses cadavres.

Quel couronnement, pauvre année ! Que vont penser de toi les générations qui, demain passant près du socle où reposent tes cendres, y liront les ignominies des jours que tu as vécu ? Pourtant alors que tu naissais, combien de souhaits heureux ne furent-ils pas formulés ? Qui pourrait évaluer la somme des vœux que des mains de tous âges transcrivirent à ce moment solennel sur le parchemin ?

Tous ces êtres, dont les lambeaux de chair font ton ornement funéraire, desquels le sang mêlé de boue te donne un aspect aussi sinistre, ne furent pourtant pas oubliés dans la grande étreinte fraternelle qui leur apportait des souhaits de bonheur. Quel génie malfaisant présida donc à ta naissance, qu'à toi seule tu nous ai donné toute une histoire d'hécatombes épouvantables ? Tu ne sais ? Tu ne réponds pas ; ou plutôt, au nom du patriotisme étroit, insensé, au nom de l'honneur terrestre, au nom de la gloire humaine, tu le sais ? La synthèse de ces trois mots en présence du spectacle hideux qu'ils nous offrent, comme en étant leur prix, est synonyme de honte !

Oui ! est une honte, et une affreuse honte, que ce patriotisme qui, après avoir façonné les hommes aux instincts brutaux de la forêt, les lance les uns sur les autres, le ventre vide, le cœur éteint, l'arme au bras.

Oui ! est une honte, et une affreuse honte, que cet honneur qui arrache aux vieillards, aux épouses, aux enfants, et cela pour toujours, le pain, le vêtement, l'affection et le lait !

Oui ! est une honte, et une affreuse honte ! que cette gloire humaine dont la conquête impose d'être bandit, voleur et assassin !

Une humanité qui se gave de ces appâts n'a de la civilisation que l'épithète, et la civilisation qui la tolère est un leurre, un vain mot, une lâcheté !

Quant aux rois et empereurs qui président autoritairement à ce vampirisme, ils s'y montrent bien à la hauteur de leur savoir, de leur raison, de leurs sentiments ; la postérité les maudira, et les



années de forfaiture qui s'éteignent sous leurs regards impassibles, leur lancent en leur âme irritée l'anathème de la réprobation, leur préparent en outre, dans le silence de la mort, l'arrêt de justice, signe de leurs exploits.

Enfants du peuple qui me lisez, sachez vous souvenir de cette histoire nouvelle de l'année 1904; n'oubliez pas surtout que par défaut de souveraineté populaire, elle put s'édifier; sans vous, tout est vain dans l'organisation sociale. Cours d'arbitrage, tribunaux pacifiques, cénacles de convenances mondiales sans fruit pour le peuple, c'est de la fumée, c'est du néant! Seule la souveraineté d'un peuple instruit peut en imposer aux tyrans, aux despotes, dont la folie capricieuse qu'excite de plus en plus la joie du trône, le contact du sceptre, conduit les nations aux pires désastres, à la ruine irréparable.

Organisons-nous, fédérons-nous, en prenant pour guide la science et la morale, et l'idéal de fraternité humaine qu'elles inspirent; tendons-nous la main, dans une étreinte indéfinie, et proclamons à la face du monde la paix universelle.

Que ce cri soit pour nous un signal de ralliement! Défendons-nous contre ce vautour qu'est la guerre, qui pourrait demain s'introduire au foyer familial et y faire tarir les sources les plus fécondes de la vie. Proclamons partout les saines idées de paix, de solidarité, de fraternité humaine; sapons les trônes, brisons les sceptres, soyons souverains, soyons frères. Reléguons les armes aux manes du passé, que la rouille les y consume, employons désormais la matière première qui en fut l'élément constitutif, à l'approvisionnement des premières nécessités du travail, de la vie et non de la mort, là seulement est sa véritable destinée.

Que les écoles du savoir se multiplient, soient nos vrais champs de bataille, multiplions aussi les concours ouverts à la science, aux arts, à l'industrie, favorisons la révélation, cherchons le vrai enfoui sous les ruines des années d'ignorance, de superstition vécues, anoblissons les années à venir, non par de vains souhaits, mais par une action constante de tous nos efforts, de toutes nos volontés, vers plus de justice, vers la paix, vers la véritable grandeur humaine. Unis dans une même pensée commune, immense, universelle, formons à l'adresse de notre humanité ces souhaits glorieux en travaillant à leur réalisation.

Alors nos étreintes du jour de l'an ne seront point vaines, alors les pleurs seront séchés, alors la famille connaitra les joies, la douce allégresse, la gaîté de l'âme, le bonheur du cœur, alors nous aurons été utiles. Plus de cauchemar affreux, plus de stérilité intellectuelle, mais la joie de vivre dans l'espérance de bien mourir, pour mieux renaître, progresser, nous élever jusqu'aux régions sereines où les fruits de la semence font la félicité des êtres.

Les mains dans les mains, spirites, spiritualistes modernes, penseurs libres, à l'aube de l'année qui commence, élevons nos voix et nos cœurs vers ce grand idéal! Appelons sa réalisation, que notre unique souhait soit: Vienne la paix universelle!

Célestin Brémond.

A LA RECHERCHE DU BONHEUR

Où trouve-t-on le bonheur? Est-ce dans la fortune? Le dicton nous répond: « La fortune ne fait pas le bonheur. » Beaucoup vantent l'*aurea mediocritas*. Il est certain qu'avec un peu de philosophie une médiocrité *dorée* permet de vivre agréablement. La plupart disent: « Le bonheur, c'est la santé. » Il est non moins certain que la santé est la condition indispensable du bonheur, mais elle ne suffit pas pour l'assurer; bien d'autres facteurs sont nécessaires, et le premier, c'est d'être affranchi du souci du lendemain. On peut faire ainsi des restrictions au sujet de toutes les satisfactions que l'homme recherche d'ordinaire dans le cours de son existence. Les joies de la famille, l'affection réciproque, l'amitié sincère, contribuent puissamment sans doute à notre félicité, mais que d'épreuves viennent assaillir les familles qui semblent privilégiées! que de tribulations, que d'angoisses souvent dissimulées! que de drames intimes sous un masque souriant! « La parole a été donnée à l'homme pour déguiser sa pensée », a dit Talleyrand. Ne pourrait-on pas ajouter que ses traits expriment souvent un état d'âme heureux en contradiction avec ses souffrances intimes. Si donc les satisfactions et les joies qui nous viennent du monde extérieur sont assujetties à de pénibles et cruels revirements, on peut affirmer que le seul bonheur indestructible est celui qui n'est pas exposé aux fluctuations du monde extérieur, et que ce bonheur là nous devons le rechercher en nous-mêmes? Il exige deux conditions essentielles: 1° la connaissance exacte de notre composé; 2° l'accomplissement intégral de nos devoirs envers nous-mêmes et envers nos semblables.

La connaissance du composé humain peut, seule, permettre à l'homme d'acquérir la notion du *réel* en lui, notion qui implique cette conséquence logique de lui faire envisager comme essentiellement transitoires et éphémères tous les autres éléments de son composé. De cette constatation résultera la conviction, ou plutôt la certitude que ces éléments ne constituant pas son *être réel* n'en sont que les supports, les véhicules ou, en d'autres termes, les instruments de manifestations. Dès lors, le cerveau, pour ne parler que de l'organe qui joue le principal rôle dans le composé humain, ne génère pas la pensée, mais il est seulement l'instrument physique le plus délicat qui permet à la pensée, ou plus exactement, à l'esprit de se manifester. Nous pourrions tirer de ce fait des déductions intéressantes à plusieurs points de vue, mais elles nous éloigneraient de notre sujet. Qu'il nous suffise d'établir que la connaissance de soi-même et la perception de notre *être réel*, qui a pour corollaire celle de notre *conscience spirituelle*, sont nécessaires à l'homme pour lutter avec avantage contre les fatalités tant physiologiques que provenant du monde extérieur qui rendent si fragile le bonheur terrestre.

Peu d'hommes, malheureusement, sont capables d'acquérir la notion de leur *être réel* et d'arriver à la perception de leur *conscience spirituelle*. Absorbés par les affaires, par le souci incessant de donner satisfaction à leurs intérêts et à leurs passions, ou bien confinés dans l'étude exclusive des sciences physiques, les hommes ne reconnaissant, d'ailleurs, en eux comme en dehors d'eux, que la nature objective, visible et tangible, ne sauraient fixer leur attention sur l'*interne*, qu'ils ignorent ou qu'ils nient. Ils ont pris l'apparence et l'illusion pour la réalité, et tous leurs efforts pour conquérir le bonheur ont échoué par ce qu'ils ont voulu le fonder sur l'égoïsme, c'est-à-dire sur le principe de *séparativité*, au lieu de le rechercher dans le sentiment de l'humanité, de la solidarité, de la fraternité effective et non inscrite au fronton des monuments. Or, la fraternité effective n'est autre chose que le « Aimez-vous les uns les autres », et c'est par la pratique de cette fraternité, ou amour universel, que l'homme peut accéder à la *science de l'unité*, que Krishna place au-dessus de la sagesse.

Eclairé sur son composé, ayant la notion de son *être réel*, l'homme comprendra que le *bonheur en soi* exige la disparition de l'égoïsme, condition nécessaire de la *maîtrise du moi*. Il est bien évident que, prise dans le sens absolu, cette maîtrise ne peut être que le privilège de l'*homme régénéré*, c'est-à-dire qui a atteint l'état de spiritualisation parfaite. Nul d'entre nous ne saurait donc prétendre à cette maîtrise absolue du moi que possédèrent Jésus, Krishna et les grands maîtres de l'Inde. Tout ce que nous pouvons ambitionner, sollicités que nous sommes de toutes parts par les conditions même de notre incarnation, courbés sous le faix des misères

terrestres, c'est de nous rapprocher autant que possible de cet état d'âme par une surveillance constante de nous-même et par nos efforts incessants pour nous arracher aux attirances d'en bas. On a raison de dire à ce sujet que « le bonheur parfait n'est pas de ce monde » ; il ne le deviendra qu'à l'époque lointaine où sera achevée notre évolution spirituelle. Notre devoir envers nous-mêmes est donc de travailler chaque jour à accélérer cette évolution et, par là même, notre spiritualisation qui, n'étant qu'imparfaite, ne nous assurera qu'un bonheur encore relatif sans doute, mais pourtant plus réel en ce sens qu'il sera moins assujeti aux fluctuations du monde extérieur. La connaissance que nous aurons acquise de la suprématie du *réel* en nous sur tous les autres éléments de notre composé, nous aidera puissamment dans notre tâche, car elle nous imposera le devoir de nous affranchir de toutes les tares que nous avons hérité de notre stage dans l'animalité.

Ces tares sont nos passions et nos désirs, que Çakia-Mouni, après six années de méditation dans une forêt déserte, reconnut être la cause réelle des misères humaines. Maîtriser nos passions, c'est donc travailler à notre bonheur et rendre plus stable celui dont nous jouissons. C'est, en même temps, substituer à l'égoïsme le sentiment d'humanité, la notion de l'unité et détruire la *séparativité* qui s'oppose à la mise en pratique de la Fraternité ou de la Loi d'amour. Le jour où l'homme cessera de se considérer comme un centre de l'univers, de rapporter tout à soi, et oubliera son propre « moi » pour se reconnaître *un* avec tous ses semblables, il sentira naître en son cœur une douce flamme qui le défendra contre les suggestions égoïstes de l'intellect. L'amour de l'humanité lui procurera des joies intimes inconnues de lui jusque-là. S'il persévère dans cette voie, son état d'âme sera d'autant plus heureux que la préoccupation du « moi » sera davantage éliminée. Son bonheur sera épuré et constant parce qu'il sera fondé, non plus sur l' « ego », mais sur le sentiment d'altruisme. Il comprendra alors que ses devoirs envers ses semblables sont étroitement liés avec ses devoirs envers lui-même. S'il ne nous est pas permis d'arriver, dans notre vie actuelle, à un haut degré de spiritualité, efforçons-nous au moins d'acquérir, par la culture du cœur, à la bonté éclairée, effective, nialtérable, envers tous nos frères ; à cet esprit de tolérance et de sympathie pour tous, qui nous fera supporter patiemment, sans amertume, les injustices et même les injures, et plaindre ceux qui nous les infligeront comme des malades ou des frères dont l'évolution peu avancée mérite seulement nos égards et notre bienveillance. D'ailleurs, la bonté vraie exerce son influence salutaire sur les cœurs les plus réfractaires, car même au fond de ces cœurs est enfouie l'étincelle divine attendant l'heure du réveil. La bonté agissante qui révèle un cœur aimant et généreux est, en dernier ressort, et quels que soient la somme de connaissance de l'homme et le degré de son évolution, la voie la meilleure et la plus efficace pour s'assurer autant que possible, dans les conditions qui nous sont faites, le *bonheur en soi*, parce que, s'oubliant lui-même par amour pour ses semblables, l'homme réalise, inconsciemment ou non, cette félicité réelle et stable, cet égoïsme divin qui se traduit par l'amour et le sacrifice.

Spero.

Fédération Lyonnaise et régionale des spiritualistes modernes

Nous sommes heureux de porter à la connaissance de nos lecteurs que notre jeune Fédération fait réellement des prodiges tant par ses œuvres philanthropiques qui s'agrandissent et prospèrent d'une façon admirable que par la propagande constante qui s'opère dans tous les milieux, ce qui permet d'enregistrer chaque jour de nouveaux adeptes ; il est vrai que son président sait agir à propos et que la salle Kardec, offrant l'hospitalité à toutes les bonnes volontés, permet aux chercheurs de trouver les éléments capables d'amener de profondes convictions.

En dehors des fêtes de famille qui se renouvellent souvent, les conférences très suivies de M. Georges Fulliquet, docteur ès-science, sur l'histoire des religions et des expériences hebdomadaires de A. Bouvier sur le magnétisme, le spiritisme et la télépathie expérimentale, la charité sociale exerce son action bienfaisante à tous les points de vue, elle stimule les énergies en créant dans divers centres sous les auspices de la fédération des œuvres similaires. C'est ainsi qu'à Grenoble, grâce au dévouement de notre ami Girandier, des fêtes de bienfaisances sont organisées au profit de vieillards habitant la région, et si à Lyon la fédération vient de distribuer 18 pensions de 50 francs à divers vieillards nécessiteux sans distinction de culte ni de patrie, 10 autres vieillards de la cité dauphinoise ou des environs profiteront à leur tour le 14 janvier prochain des bienfaits de dame charité.

Nous sommes d'autant plus heureux d'enregistrer ce nouveau succès, tant pour notre fédération que pour M. Girandier que c'est une étape de plus vers la réalisation de tous nos désirs.

Profitant des conseils et des pratiques puisés au sein de notre Fédération, et tout particulièrement à la salle Kardec, nous sommes persuadés que M. Girandier fera bien les choses en poursuivant son but, la réalisation du bien, déjà nous le constatons avec plaisir le succès couronne ses efforts.

Honoré.

FÊTE DE LA VIEILLESSE

Le dimanche 18 décembre dernier la salle Kardec ouvrait ses portes au nombreux public accouru pour assister à la distribution des 18 pensions offertes par la Fédération lyonnaise et régionale des spiritualistes modernes à ses vieillards nécessiteux.

A 2 heures et demie précises, le président ouvre la séance en rappelant en quelques mots les travaux et les espérances de la Fédération, remercie toutes les bonnes volontés connues et anonymes qui ont bien voulu prêter leur concours précieux à l'œuvre de charité sociale qu'elle poursuit, puis il donne la parole au secrétaire général qui, profitant de la circonstance fit une conférence que nous nous faisons un devoir de reproduire *in extenso* certain d'être agréable à nos lecteurs.

Après la conférence des mieux goûtée et des plus applaudie, eut lieu le tirage de la tombola ; les intéressés trouveront la liste des numéros sortis à la dernière page du journal.

H.

De la Charité sociale

Conférence faite à l'occasion de la distribution des pensions aux vieillards.

Mesdames, Messieurs,

En ce siècle de lutte terrible pour l'existence, de cette lutte de tous les instants du pauvre contre le riche ; de la classe qui travaille contre celle qui possède ; de l'individu contre la société mal organisée et qui lui est cruelle ; de cette lutte qui n'est pas seulement l'apanage de la France, mais qui répand son action désorganisatrice et démoralisatrice dans le monde entier, quoique avec plus ou moins d'intensité et entraînant plus ou moins de désastres et de ruines à sa suite, et que les Anglais ont désignée de l'expression passée dans le langage actuel de *struggle for life*, en ce siècle de *struggle for lifers* endiablés et égoïstes, il semble que le mot de charité tombe



à côté, innoportunément, telle une chose désuète, gênante même.

Et si je ne connaissais le sentiment intime de vous tous et votre esprit de charité, que votre seule présence ici justifie largement puisque c'est une fête de la charité, que nous célébrons, je crois que je devrais m'exprimer en d'autres termes et faire dévier sur un terrain plus attrayant, plus folichon, plus au goût du jour, le sens de cette causerie. Et dans une réunion composée de tout autre façon et d'éléments différents de ceux que je me plais à voir nombreux ici, je serais plutôt mal venu en parlant de la charité!

Néanmoins, si pour quelques-uns ce sujet ne semble pas très intéressant, du moins l'est-il pour beaucoup d'autres, ne serait-ce que pour ces vieillards, qui dans quelques instants vont bénéficier d'une façon appréciable et tangible du sentiment charitable qui vous anime, vous tous, donateurs aussi généreux qu'anonymes, dont l'obole, large ou réduite selon vos moyens, mais aussi méritoire, va nous permettre, cette année encore, de verser entre les mains de ces vieillards la somme, hélas trop minime pour leurs besoins que nous leur *devons*, car nous nous sommes engagés, d'honneur, à la leur servir chaque année. Et avec votre aide, à tous, nous ne faiblirons pas à cette promesse, sur laquelle ils sont en droit de compter.

Oui, vénérables vieillards, qui avez supporté, sans trop vous plaindre, le poids accablant des années, des années nombreuses, d'une existence qui ne vous fut point clémente, réjouissez-vous néanmoins aujourd'hui, car, de même qu'au sein des nuits les plus obscures, la lune émergeant au-dessus de l'horizon vient éclairer de sa douce lueur la route du voyageur attardé, ainsi dans votre existence obscure de souffrances, de privations et de luttes de toutes sortes, vous avez eu aussi quelques éclaircies, quelques heures de joie et de plaisir véritable. Et dans ces moments heureux, vous avez senti que Dieu ne vous abandonnerait pas et vous avez puisé dans ces douceurs relatives, mais réelles, le courage de continuer à lutter.

La journée présente comptera dans le nombre de ces éclaircies trop rares de votre existence. Et si je vous dis : « réjouissez-vous », ce n'est point par ironie, mais avec toute la sincérité dont je suis capable.

Car vous avez un double motif de vous réjouir.

Le premier de ces motifs, le plus palpable, le plus immédiat, est pour vous la petite somme que nous vous remettrons dans quelques instants, et qui vous permettra de supporter plus vaillamment les rigueurs de la mauvaise saison dans laquelle nous venons d'entrer.

Mais vous avez une autre raison d'être heureux, et de celle-là, vous vous doutez beaucoup moins.

Vous n'avez sans doute jamais songé que, vous aussi vous faisiez des heureux autour de vous. Et cependant il en est ainsi. Car sans vous, notre charité à tous n'aurait pas sa raison d'être. Vous en êtes l'objet, le mobile, la raison déterminante et nécessaire.

Et si pour vous c'est un bonheur de recevoir, ne gâtez pas ce moment par une fausse honte qui vous ferait croire qu'il y a quelque chose d'humiliant à recevoir ; car, vous ne savez peut-être pas le bonheur plus grand encore qu'il y a pour celui qui donne, surtout quand celui-là n'est pas au petit nombre des heureux de la terre que la fortune a favorisés et dont l'aumône, quoique large, n'est pas souvent *charitable*!...

Et soyez persuadés que votre joie d'aujourd'hui est faite du bonheur intime de tous les donateurs modestes qui nous permettent de mener à bien l'œuvre que nous avons entreprise.

Nous avons voulu célébrer ce jour où il vous est donné un peu de bonheur, non pas seulement pour que le souvenir vous en demeure plus durable (nous savons que vous ne l'oublierez pas), mais pour perpétuer ce courant de charité réelle, de charité vraiment sociale, sans distinction de classe, parmi les donateurs.

Et vous tous, Mesdames et Messieurs, vous êtes heureux de donner par votre présence un peu d'éclat à cette fête de la charité et d'affirmer que vous avez voulu mettre en pratique les conseils, les objurgations qu'à la même époque et pour la même occasion vous donnait, nous donnait à tous, l'année dernière, une voix beaucoup plus autorisée que la mienne, celle du penseur, du philosophe, de l'apôtre zélé et infatigable qu'est M. le professeur Metzger, de Genève, qui, malgré des attaches puissantes et des obligations de travail écrasantes, n'avait pas craint de consacrer une journée entière à venir semer au milieu de nous la bonne parole, et de nous prêcher (en nous rappelant la vie de Jésus) la solidarité sociale, cette autre forme admirable de la charité.

Nous regrettons vivement son absence parmi nous aujourd'hui, et au nom de tous j'envoie à ce véritable frère de cœur notre salut le plus ému et le plus fraternel.

... Donc nous fêtons aujourd'hui la charité! Quelques esprits pourraient peut-être en tirer une conclusion quelque peu contraire à la nôtre et trouver qu'en somme nous faisons de notre *charité* une sorte de gloriole vis-à-vis du public. Il n'en est rien, cependant, et tout autre est notre idée. Cette fête n'est pas pour nous, mais bien plutôt pour nos vieillards, afin de leur montrer que, dans cette société qui leur est marâtre, ils ne sont cependant pas *seuls*, *isolés*, *oubliés*, *perdus* comme le vaisseau dans la tourmente, mais au contraire, pour leur faire sentir que nous, leurs frères en Jésus, nous sommes là et qu'au moment du besoin nous saurons leur porter secours.

Car, il serait oiseux de vous faire remarquer la portée du beau geste de fraternité réelle et effective que vous accomplissez tous aujourd'hui.

Et il est d'autant plus admirable qu'il est anonyme, se conformant ainsi au précepte du Christ : « Que votre main gauche ignore ce que donne votre main droite! » Certes, nous ne sommes pas les seuls, dans cette société décadente et mal faite, qui faisons le geste de l'aumône. Car notre aumône est bien petite, si on la compare à celle des grands de ce monde ; bien petite surtout, — trop petite, — si on la compare à l'immensité des misères qu'il y aurait à soulager ; mais elle est proportionnée à nos moyens, et malheureusement pour les pauvres, ces moyens sont trop limités.

Mais, du moins, nos vieillards feront-ils la différence entre ceux qui les secourent aujourd'hui effectivement, solidairement et leur donnent un peu de joie en cette petite fête, et les habitués de ces fastueuses réunions de fortunés qui se couvrent de l'étiquette et du mot de charité, mais où des sommes fantastiques sont dépensées en pure perte pour le luxe de la salle, et du cadre dans lequel ils évoluent.

Futiles et coûteuses inutilités dont la vente assurerait l'existence à toute une famille pendant plusieurs semaines.

Eh bien, entre nous sincèrement, est-ce là de la véritable charité ?...

Pas un de vous ne répondra oui, parce que tous nous sommes persuadés du contraire. Frères en Jésus-Christ, membres de la grande famille souffrante qui s'appelle l'Humanité, disciples convaincus du grand précurseur, de notre Maître vénéré Allan Kardec, dont la pensée plane dans cette enceinte et qui nous montra la voie, *spiritualistes* en un mot, nous croyons à une autre existence, à d'autres existences, ascensions successives, étapes diverses, évolutions multiples de notre esprit tendant à la perfection finale. Et c'est, soutenus par cette pensée, que nous nous faisons un devoir et aussi un plaisir de venir en aide à nos frères plus malheureux que nous.

Certes, ils nous en sauront gré et nous en remercieront dans ce monde, mais combien plus encore leur reconnaissance nous sera-t-elle précieuse quand, d'un autre plan spirituel, ceux d'entre eux qui nous auront précédés reporteront leur esprit, libre enfin de toute entrave, sur nos existences misérables ! Plus près que nous de la vérité, ils pourront alors nous venir en aide d'une façon beaucoup



plus efficace que nous ne le faisons pour eux aujourd'hui. Et ce sera la récompense de notre charité actuelle Puisse-t-elle être inépuisable, afin que celle des esprits le soit aussi à notre égard !

La charité est un sentiment de nature essentiellement chrétienne et dont Jésus nous a donné à tous en le donnant à ses disciples. le précepte en même temps que l'exemple.

Aimez-vous et aidez-vous les uns les autres, leur disait-il, et il s'efforçait de développer en eux ce sentiment sublime, et à la mise en pratique duquel il a joint tant de bonheur et de félicité intime.

L'antiquité grecque et latine a ignoré complètement l'amour du prochain qui constitue la base de la charité. A cette époque reculée, la civilisation, quoique très avancée à beaucoup de points de vue, soit comme organisation, soit comme développement des beaux-arts, était cependant bien imparfaite sous ce rapport et l'égoïsme de la cité florissait dans toute l'acception hideuse de ce mot.

Car un lien étroit unissait les membres d'une même cité, mais ce sentiment dans lequel, d'ailleurs, l'affection n'avait aucune part, né d'une nécessité commune, ce sentiment, ce besoin plutôt, ne franchissait pas les murailles d'enceinte de la cité, et tout étranger était appelé barbare, regardé comme tel et traité en ennemi.

C'est Jésus qui a créé la confraternité humaine, en admettant dans la grande famille de l'humanité tous les hommes au titre de frères.

Et, depuis lors, les sociétés, les États qui ont voulu se constituer d'une façon durable, ont mis en action ce principe de charité et de confraternité, dont la solidarité sociale n'est qu'une forme et qu'une conséquence nécessaire.

Aussi de nos jours à cette époque de progrès à outrance, et depuis quelques années surtout, les hommes, en France particulièrement, ont tellement senti ce besoin de solidarité sociale, que de tous côtés et dans tous les milieux sociaux se sont organisés des associations, des syndicats, groupements de composition, de tendance et d'orientation diverses, mais dont le but dominant est surtout la cohésion, l'union, la fraternité en un mot, en vue du profit commun.

On se rend compte dans notre société exigeante que, plus que jamais « l'union fait la force ». L'homme se souvient avoir entendu dire souvent autour de lui : « Malheur à l'isolé ! » Et, se rendant à l'évidence, il constate en même temps que sa faiblesse comme individu la force invincible qu'il devient en unissant cette faiblesse à celle de ses semblables pour constituer un faisceau formidable de volontés et d'énergies qui, isolément, fussent restées sans résultats, stériles à tout jamais.

Et ce besoin, cette nécessité d'union, d'association, de solidarité, née des conditions sociales actuelles, trouve son application intégrale, complète, immédiate surtout envers les déshérités de la vie, envers ceux qui, victimes du sort contre les coups duquel ils ne peuvent rien — que courber les épaules en souhaitant la fin de leurs souffrances, — seraient voués à une disparition prématurée.

Et si c'est un plaisir pour nous de venir en aide à quelques-uns, c'est un devoir impérieux, une obligation étroite pour la collectivité, pour la société toute entière de travailler à la protection de tous.

Car, ainsi que je vous le disais il y a quelques instants, la force totale d'une société est faite de la réunion des forces de chaque élément qui la compose, la résultante, comme on dit en mécanique, de chaque individu en particulier. Et si la société laisse par sa faute, sa négligence ou son égoïsme coupable, s'affaiblir un certain nombre d'individus par les privations, les souffrances, la misère, c'est au détriment d'elle-même et de la bonne harmonie de sa marche ascendente vers le bien, vers le mieux.

Ainsi voyons nous perdre de leur prestige, au rang des nations civilisées, celles où le paupérisme se développe dans de vastes proportions, plaie hideuse, chancre rongeur par lequel s'échappe ce qui constitue le meilleur de sa virilité et de sa force : la classe ouvrière, le peuple, d'où sont sortis la plupart des hommes de travail et de génie qui ont fait la renommée de ces nations et élevé son monument de gloire à l'admiration de l'humanité. Et ceci est tellement vrai que nous en voyons près de nous un exemple frappant dans un État voisin : je veux parler de l'Italie.

Dans aucun autre peuple de l'Europe, si ce n'est l'Angleterre, à une époque malheureuse de son histoire, le paupérisme n'a fait autant de ravages.

Pendant plusieurs siècles, et encore actuellement dans cetaines provinces au sol peu favorisé, la pauvreté, la misère, s'est étalée au grand jour ; le lazzarone mendiant avait acquis droit de cité et une existence légale de mendicité et de paresse.

Et c'était pitié de voir dans ces anciennes villes, au sein des chefs-d'œuvre artistiques admirés du monde entier, les haillons de ces lazzaroni, grouillants, sales et déchirés, dans les endroits les plus merveilleux au point de vue artistique : véritable vermine humaine déparant les choses les plus admirables accumulées par des siècles de travail et de génie artistique.

Et, favorisée par un climat accablant et la facilité relative de vivre à peu de frais, cette paresse native s'accrut à un tel point qu'elle passa dans le sang et dans les mœurs de ce peuple italien, qui, après avoir donné au monde entier des exemples d'une virilité étonnante et d'une énergie farouche au début de son histoire, descendit jusqu'au fond des abîmes de la misère et de la dégradation humaine.

A tel point que l'homme se serait cru déshonoré en se soumettant au travail qui est cependant la loi commune, et encore à l'heure actuelle, dans certaines provinces, ce sont les femmes qui accomplissent toutes les besognes les plus dures que l'agriculture exige, tandis que les hommes passent leur vie dans leur doux « farniente » qui leur est si cher !

Cependant le Gouvernement s'est ému de cet état de choses et des graves conséquences économiques que sa continuation pourrait avoir, aurait fatalement sur l'avenir de la nation italienne.

Et depuis quelques années un courant d'opinions s'est formé et a grandi, soutenu par les hommes les plus éminents que compte ce pays, tant au point de vue scientifique, économique, financier ou militaire. Des démarches ont été faites, des pourparlers engagés, et sous cette poussée formidable l'esprit de paresse du peuple a cédé.

Des écoles industrielles sur le modèle des nôtres se sont ouvertes à toutes les bonnes volontés, et elles ont afflué, nombreuses, avides d'apprendre et de s'armer pour la lutte économique, dans laquelle, sans ce réveil subit, l'Italie allait sombrer, submergée par ses voisins, les Suisses et les Allemands.

Le Saint-Gothard et le Simplon mis à jour, facilitant les transactions commerciales, ont été utilisés dans une large mesure. Et plus récemment, mettant à profit les fautes commises par les ouvriers de notre port de Marseille, Gênes et Brindisi ont orienté, canalisé vers leur port, devenu actif d'une activité commerciale qu'ils n'avaient jamais connue, les richesses marchandes qu'avaient délaissées les Marseillais.

Et, au détriment de notre chère France, où trop de contradictions en se heurtant paralysent l'effort individuel, l'Italie est en train de reprendre, parmi les nations européennes, une place qu'elle avait perdue depuis longtemps. Aussi, le paupérisme va s'éteignant, tandis qu'en France, l'Assistance publique, administrative, paperassière et humiliante pour celui qui a besoin, laisse retomber sur l'individu la lourde tâche de venir au secours de la misère.

Et cette tâche est d'autant plus lourde, d'autant plus écrasante que l'individu isolé comprend l'inanité, l'insuffisance de son sacrifice et de son effort.

Que peut, en effet, la charité privée, pour soulager et supprimer la misère ? Rien, en réalité.



Mais au moins pouvons-nous souhaiter, désirer et vouloir l'union de tous les esprits charitables, nombreux en France, le pays de toutes les entreprises généreuses et humanitaires, afin de supprimer dans une large mesure le nombre des malheureux et d'adoucir leurs souffrances. Souhaitons le jour où, reculant la misère aux confins du monde que nous habitons, la pensée, libre de toute entrave, répandra dans les masses les idées de bonté, d'altruisme, de charité sociale, de vrai socialisme enfin, auxquelles nous travaillons. Et ce jour, sur l'horizon de la société, de la grande famille humaine, régénérée par ces nobles idées et leur mise en pratique, resplendira enfin le grand soleil de l'égalité, dans la liberté et dans la fraternité.

Ce sera l'apothéose de l'emblème admirable et sublime de la République.

Et nous serons heureux d'avoir contribué, dans notre sphère d'action malheureusement trop limitée, à l'édification de cette cité immense que sera le monde, unie dans toutes ses parties par les liens puissants de la solidarité, de cette cité heureuse d'où la misère sera bannie à tout jamais.

Et maintenant, vieillards méritants à tant de titres, venez recevoir l'obole que tous nous donnons de grand cœur à nos frères spiritualistes.

Secrétaire général,
L.-F. BARUDIO.

Communications entre les Vivants et les Morts

Les âmes des morts se communiquent aux vivants; elles s'entretiennent même avec eux, les instruisent, les rassurent et donnent une idée des beautés et des splendeurs des mondes de l'espace. Ces communications sont une preuve évidente et indéniable de la survivance de l'âme après la mort; elle servent de ralliement et d'intermédiaire entre le monde terrestre et le monde des esprits; elles atténuent la douleur que la mort cause aux vivants.

Les communications entre les deux mondes s'obtiennent au moyen de médiums.

La plupart des personnes possèdent des facultés communicatives à l'état latent, qui leur permettent de s'entretenir avec les morts; mais ces facultés restent inconnues pour ceux qui ne cherchent pas à les développer par des exercices réguliers et patients.

Les principales médiamnités sont les typtologues, les écrivains, les voyants, les auditifs, les parlants, les peintres, les matérialisants, les incorporants, les musiciens, les somnambules, les guérisseurs, les inspirés, etc., etc.

Presque toutes les personnes possèdent quelque médiumnité. Il suffit de s'en enquérir pour s'en convaincre. Ceux qui ont des êtres disparus, qui reposent dans la tombe, peuvent donc communiquer avec eux. Ces communications adoucissent considérablement l'absence des morts que la tombe nous a ravis. Que de cruelles douleurs, que de chagrins déchirants sont calmés par ces agréables et consolantes communications! que de mères inconsolables et de veuves éplorées trouvent la paix et la résignation dans ces doux entretiens avec leurs chers disparus.

La mort, si cruelle en apparence, devient douce par les relations intimes entre les vivants et les morts. Qu'y a-t-il, en effet, de plus doux que de voir une mère inconsolable, une épouse brisée par la douleur, se mettre en communication avec ceux que la mort leur a ravis? Ah! certes, cette consolation dépasse tous les bonheurs de la terre. Rien, en effet, n'égale la joie d'une tendre mère, d'une épouse chérie, lorsqu'elles se voient en communication avec ceux qu'elles croyaient perdus pour toujours. Ces joies ineffables réduisent considérablement la douleur si pénible de l'absence et les chagrins de l'éternelle séparation sur la terre.

Malgré que nous soyons encore privés de la vue des êtres chéris que nous avons perdus, leur présence, rendue sensible par leurs communications, ne nous donne pas moins la certitude de leur existence immortelle; car il y a de ces faits intimes, de ces confidences de famille qui ne laissent aucun doute sur la réalité des communications et sur l'identité des esprits qui se manifestent. Dans ces circonstances les preuves de la réalité des personnes décédées qui se communiquent sont tellement patentes que la mauvaise foi seule pourrait les recuser.

C'est toutefois dans les communications avec les bons esprits, avec ceux surtout qui nous aiment et nous protègent, que nous réchaufferons notre foi en Dieu bon et miséricordieux et notre conviction en l'immortalité de l'âme.

Ceux qui nous ont précédés dans la tombe connaissent mieux que nous la marche à suivre pour franchir les horizons qui nous séparent des mondes de l'Au-delà. Les communications entre les vivants et les morts établissent un pont entre la vie et la mort; elles nous apprennent à confondre nos désirs et nos aspirations avec ceux qui nous ont devancés dans la tombe.

Les esprits auxquels nous sommes sympathiques sont toujours heureux de pouvoir nous être utiles et agréables. Mieux renseignés que nous, ils peuvent, par leurs communications, nous guider dans une foule de cas; plus éclairés que nous, ils peuvent nous indiquer le chemin que nous devons suivre dans les divers événements de la vie.

Le spiritualisme représente le progrès moral permanent des mondes et des êtres; il repose sur la raison et la conscience. Dans ses principes comme dans son but, il ne peut se concilier avec le dogme qui a pour fondement l'inertie. Dans ses enseignements, il embrasse le passé, le présent et l'avenir: il réunit dans une même humanité solidaire les vivants et les morts. Comme le temps et l'espace, il est sans limites et sans bornes.

Marchant toujours en avant, sa méthode expérimentale est positive; elle repose sur les communications qui donnent la certitude de l'immortalité de l'âme, rapproche les cœurs et les unit entre eux.

DÉCHAUD,
Publiciste à Oran.

Extériorisation de la Pensée

Suite (1).

« La chambre obscure, munie d'un objectif Ross, était construite de telle façon que l'on put obtenir trois épreuves négatives sur la même plaque. On voilait le jour pour pouvoir prolonger la pose jusqu'à quatre minutes. Le fond était semblable à celui que l'on emploie ordinairement, de couleur brun foncé, et *touchait le mur*. Le médium lui tournait le dos; il était assis et avait une petite table devant lui. Le docteur Thompson et M. Tommy étaient assis d'un côté à la même table, tandis que je me tenais vis-à-vis pendant la pose. »

Un des caractères les plus frappants de ces phénomènes, c'est leur instabilité. Alors même que le médium et les assistants semblent dans des conditions tout à fait semblables d'une séance à une autre, alors qu'on a obtenu des résultats la première fois, on en obtient pas

(1) Voir le numéro du 16-31 décembre 1904.



la seconde, sans savoir à quoi est dû cet insuccès. Il faut donc s'armer dans ces recherches d'une patience inlassable, car nous allons constater que si M. Beattie n'avait pas été opiniâtre, il ne serait pas arrivé à constater les faits dont il nous entretient.

« A la première séance, poursuit-il, on fit *neuf* poses sans résultats. A la seconde séance, qui eut lieu une semaine après, nous obtînmes un résultat à la *neuvième* pose. Si nous n'avions rien obtenu, *nous avions décidé* d'abandonner les expériences. Mais en développant la dernière plaque, nous vîmes *immédiatement* apparaître une image ayant une vague ressemblance avec une forme humaine.

« Après maintes discussions, nous décidâmes que le résultat obtenu ne pouvait être attribué à aucun des accidents si fréquents en photographie. Nous fûmes donc encouragés à poursuivre les expériences. Je ferai remarquer que M. Josty raillait jusqu'à l'idée même de faire ces expériences ; cependant le résultat obtenu à la deuxième séance le fit réfléchir.

« A la troisième séance, la première plaque ne donna rien. Sur la deuxième plaque, chacune des trois poses produisit un résultat. Après les deux premières, un buste lumineux tenant les bras élevés et croisés ; à la troisième pose apparut la même image très allongée. Devant cette figure et au-dessus d'elle, se trouvait une étrange forme recourbée, dont la position et la dimension changèrent à chaque nouvelle pose pour la même plaque. Après chaque pose successive, l'image se rapprochait de plus en plus de la figure humaine, tandis que la forme qui se trouvait au-dessus d'elle se transformait en étoile. Cette évolution continua devant les poses suivantes, après quoi l'étoile prit la forme d'une tête humaine. »

Nous assistons bien pendant les expériences au modelage de la force psychique par la volonté. Celle-ci, bien qu'invisible et impondérable, se plie comme l'argile du sculpteur à la fantaisie du ou des artistes invisibles qui agissent sur elle. Il se produit dans l'espace ce qui a lieu dans le cerveau quand notre fantaisie crée des images, mais cette fois la plaque sensible enregistre à mesure tous ces changements et nous donne la preuve absolue de la réalité de l'image fluidique.

Si dans les expériences de transmission de pensée comme celles du docteur Binet Sanglé que nous avons rapportées, on plaçait sur le trajet de la pensée extériorisée, c'est-à-dire entre l'opérateur et le sujet une plaque photographique, peut-être pourrait-on avoir la radiographie de l'image qui est transmise pendant qu'elle exécute son voyage dans l'espace. Nous verrons plus loin que M. le commandant Darget est le premier expérimentateur qui ait fait une expérience de ce genre, mais nous ne doutons pas que d'autres seront instituées plus tard, et mettront tout à fait hors de doute la matérialisation invisible des formes fluidiques. Continuons :

« A la quatrième séance, les résultats obtenus furent encore plus étonnants. Nous obtînmes tout d'abord l'image d'un cône, d'une longueur d'environ deux millimètres, et, au-dessus, un autre cône plus court ; à la deuxième pose, ces cônes projettent un rayonnement vers les côtés ; à la troisième, le grand cône prend la forme d'une bouteille florentine, et le petit cône celle d'une étoile ; à la quatrième pose apparaissent les mêmes images et, en plus, un double de l'étoile. A la cinquième pose, chacune de ces images paraît comme traversée par un fil de magnésium allumé, l'étoile ressemble à un oiseau volant lumineux, la fiole est comme tombée en éclat ; c'est comme une explosion de lumière. (Voir dans l'Ouvrage d'Aksakof, les fig. 1, 2, 3, 4.)

« A la cinquième séance nous eûmes *dix-huit poses* le sans moindre résultat. La journée était très humide.

« A la sixième séance, le samedi 15 juin, nous avons obtenu des résultats très étranges, de nature physique aussi bien que spirite. Je les décrirai aussi exactement que possible. *Douze poses* ne donnèrent aucun résultat. Ensuite, MM. Butland et Josty tombèrent dans une transe (sommeil léthargique). M. Josty n'a pu sortir complètement de cet état léthargique durant tout le reste de la soirée ; il répétait à part soi : « Qu'est-ce donc ? je ne me trouve pas bien... Il me semble que je suis lié ». Il était évidemment dans l'état de demi-transe. A la pose suivante, il a été chargé d'ouvrir l'objectif ; ce qu'ayant fait, il s'approcha rapidement et se plaça derrière nous, ce qui nous étonna. Quand le temps nécessaire fut écoulé, il courut vers l'appareil et ferma l'objectif, sur cette plaque, une image blanche avait paru devant lui. De la personne de M. Josty *on ne voyait que la tête*.

« Jusqu'à présent, il se refuse à croire qu'il s'est levé et s'est placé devant l'appareil, évidemment il avait agi dans un état de transe. »

Lorsqu'on examine dans l'ouvrage *Animisme et Spiritisme* les reproductions des photographies de M. Beattie, on remarque sur plusieurs clichés que la force psychique masque complètement les objets réels qui sont placés derrière elle par rapport à l'objectif. C'est bien une substance qui a intercepté les rayons lumineux ordinaires et témoigne encore ainsi de sa matérialité. C'est une observation qui se rapproche de celles que nous avons faites au sujet des images hallucinatoires suggérées qui recouvrent, elles aussi, les objets réels. Bien qu'invisible à l'œil, la force psychique a donc une existence positive et elle se plie docilement à tous les désirs de la pensée pour en reproduire objectivement les formes. Mais ce n'est pas la seule remarque que suggèrent ces remarquables expériences. Nous allons constater ce qui a été nié si souvent, c'est-à-dire la réalité des visions médianimiques. Voici comment :

« A l'expérience suivante, M. Josty était avec nous, et c'est le docteur Tompson qui était à l'objectif. Pendant la pose, M. Josty dit : « Je vois un nuage pareil à un brouillard de Londres. » Au déplacement de la plaque pour la deuxième pose, il dit encore : « A présent je ne vois rien, tout est blanc ». Et il étendit les mains pour s'assurer que nous étions là. Au moment du déplacement de la plaque pour la troisième pose, il a déclaré qu'il voyait de nouveau le brouillard.

« M. Butland, de son côté, dit qu'il voyait une image. Je ferai remarquer que ces observations étaient faites *pendant la pose*. Dès que je plongeai la plaque dans le révélateur, j'obtins un résultat excessivement étrange, je dirai : inconcevable.

« La première partie de la plaque représentait un brouillard diaphane, uni ; les figures sur cette plaque étaient, soit invisibles, soit neutralisées ; donc, simultanément, un effet était annulé et un autre produit. Sur la partie suivante de la plaque, la nébulosité était devenue complètement opaque ; sur la troisième on voyait un léger voile et une figure *comme l'avait vue M. Butland*. »

Il est clair que le contrôle photographique de la vision médianimique donne la certitude que celle-ci n'est pas de nature hallucinatoire, puisque l'hallucination a son siège dans le cerveau et que l'image décrite existe dans l'espace à l'endroit désigné par le voyant. Nous en verrons encore d'autres exemples par la suite, et il est à souhaiter que des expériences ultérieures soient instituées, afin que tous ces phénomènes entrent enfin dans la science, afin d'en élargir les horizons.

A suivre.) G. Delanne.



TOMBOLA AU PROFIT DES VIEILLARDS

Liste des numéros gagnants :

5	10	12	20	22	30	31	36	43	46	52	56
65	68	75	80	81	90	93	100	101	109	111	120
125	126	134	140	142	148	151	156	162	170	172	179
185	186	191	198	202	206	211	217	224	230	232	236
245	250	254	260	265	268	275	277	283	286	295	297
301	308	311	324	327	331	340	344	348	355	359	362
370	371	377	384	386	394	399	405	407	415	417	424
427	434	436	445	446	455	459	462	468	471	479	483
489	492	497	505	507	514	517	521	529	534	537	541
547	552	560	562	570	574	577	581	590	595	599	603
607	611	619	623	628	631	636	645	649	653	659	665
666	674	676	685	689	695	696	705	708	714	717	725
726	735	740	745	749	754	760	762	769	774	780	781
787	791	796	804	809	811	818	822	828	832	838	841
850	853	858	861	869	875	876	881	887	891	900	904
907	915	916	924	926	931	937	944	947	952	956	965
966	972	980	981	989	994	997	1004	1006	1015	1020	1021
1030	1032	1037	1042	1050	1052	1058	1065	1067	1071	1079	1085
1088	1091	1096	1101	1107	1114	1117	1125	1126	1135	1138	1142
1146	1151	1156	1161	1169	1173	1176	1185	1189	1193	1200	

NOTA. — Les lots devront être retirés avant le 15 février 1905. Passé ce délai ils seront acquis à l'œuvre. A. B.

BIBLIOGRAPHIE

A ceux qui doutent et à ceux qui pleurent,

Par C. MOUTONNIER.

Un petit livre pour les âmes « tendres et tristes qui marchent seules, éplorées et frissonnantes, dans les sentiers étroits, aux pâles lueurs du crépuscule ».

Ainsi nous le présente l'auteur, et nous dirons que son livre est un livre de chevet.

Disciple de Strada, ce génial philosophe aujourd'hui presque inconnu, mais dont l'heure viendra un jour, M. Moutonnier abrite son œuvre derrière cette maxime du maître :

Homme, quand tu tiendras la plume,
Ce marteau dont l'âme est l'enclume,
N'écris que pour la vérité,
Pour le juste et l'Éternité.

Chaque chapitre de ce livre est une méditation. Tour à tour sont examinés les plus graves problèmes : l'Univers et sa cause, l'Athéisme, Dieu cause première, l'Origine de l'homme, la Chute de l'homme, le Problème du mal, l'Ame, la Mort, le Lendemain de la mort, le But de la vie.

Les sujets, comme on le voit, s'enchaînent. On est ainsi amené, degré par degré, à examiner le pourquoi de toutes choses.

La thèse choisie par l'auteur est celle qu'avaient inscrite les initiés anciens au fronton du temple de Delphes « Γνωτι σεαυτον », Connais-toi toi-même !

Ce mot, dit l'auteur, est le plus bel héritage que nous ait laissé la sagesse antique ; « ce mot renferme toute la philosophie, ou plutôt toute la science, car l'humaine philosophie « n'arrivera jamais jusqu'à cette connaissance sublime ».

Il faudrait pouvoir citer des pages entières de ce livre, qui nous donne l'impression d'un cours idéal professé par un maître d'élite.

Ajoutons qu'après chaque chapitre l'auteur a cru devoir citer, corroborant son sujet, des extraits du gigantesque poème de l'*Épopée humaine* de Strada, ce qui ne contribue pas peu à rendre son livre attrayant et plein de charme.

J. BRICAUD.

Secours immédiat et vieillards nécessiteux

Du 7	décembre, de	Mme Baby	. . . . . .	0 fr.	50
7	—	Mme Clerc	. . . . . .	2	»
8	—	Mme Botto	. . . . . .	2	»
11	—	Mme Marotte	. . . . .	5	»
11	—	Mme Thouseret	. . . .	1	»
11	—	Anonyme	. . . . . .	0	50
13	—	M. Jean Michaud	. . .	10	»
13	—	Mme Michaud	. . . . .	15	50
13	—	Mlle Filliatre	. . . . .	1	»
15	—	M. Perrucat	. . . . . .	0	50
15	—	Anonyme, Dieppe	. . .	5	»
20	—	Mme Delaye	. . . . . .	1	»
20	—	Mme Botto	. . . . . .	2	»
		Total	. . . . .	46 fr.	»

ŒUVRE DE LA CRÈCHE SPIRITE

5	décembre	d'un anonyme de Dieppe	. .	2 fr.	»
5	—	anonyme, Lyon	. . . . . .	10	»
5	—	*La Paix universelle*	. . . . .	3	»
		Total	. . . .	15 fr.	»
		Listes précédentes	. . . . .	155	55
		Total	. . . .	170 fr.	55

MADAME, MONSIEUR,

LA CRÈCHE, *place de la Croix-Rousse*, 8, compte aujourd'hui 9 petits enfants. Ils seront heureux de votre prière et de votre visite, nous espérons que vous les leur donnerez.

Agréez nos salutations fraternelles reconnaissantes et respectueuses.

La directrice,
A. DAYT.

Lyon, le 11 *décembre* 1904.

Tous ceux qui viendront avec nous seront les bienvenus.

Le Gérant : A. BOUVIER

1er-1-05. — Tours, Imp. E. ARRAULT et Cie, 6, rue de la Préfecture.

QUINZIÈME ANNÉE. — N° 340. 10 Centimes. 16-31 JANVIER 1905

LA PAIX UNIVERSELLE

REVUE INDÉPENDANTE

MAGNÉTISME TRANSCENDANTAL

VÉRITÉ RAISON JUSTICE — PHILOSOPHIE — PHYSIOLOGIE — PSYCHOLOGIE — LUMIÈRE SAGESSE AMOUR

La connaissance exacte de soi-même engendre l'amour de son semblable. A. B.

Directeur : A. BOUVIER

Il n'y a pas de culte plus élevé que celui de la vérité.

ABONNEMENTS : UN AN { France . . . . 3 fr. Etranger . . . 4 fr.

SIÈGE : 5, cours Gambetta, 5 LYON

Il paraît un numéro les 1er et 3e dimanches de chaque mois.

SOMMAIRE

AVIS

Pour répondre au désir de nos lecteurs, nous publierons incessamment la suite des cours de magnétisme de A. Bouvier, appliqués au soulagement et à la guérison des malades.

A la partie théorique et pratique enseignée jusqu'à ce jour, M. Bouvier étudiera la partie expérimentale, permettant ainsi à chacun de devenir son propre professeur en s'appuyant sur des faits précis.

L. D.

CHRONIQUE PSYCHIQUE

Sur l'âme des bêtes — A propos de la mort du docteur Vintras — Petites informations.

∴

On se préoccupe beaucoup, dans le monde spiritualiste, de l'âme des bêtes. C'est ainsi que nous avons pu lire dans un des derniers numéros de la *Paix Universelle*, sous la signature de M. Brémond, l'affirmation que les bêtes étaient intelligentes, avaient une l'âme. C'est la théorie des « frères inférieurs » que seraient les animaux.

Dans une récente chronique de la *Vie Nouvelle*, le docteur Foveau de Courmelles se demandait également « si l'instinct et l'intelligence sont choses identiques et si l'intelligence est le propre de l'homme et l'instinct spécial aux animaux ». La réponse ne lui paraît pas douteuse :

« L'instinct, dit-il, n'étant nullement, comme on l'a prétendu trop longtemps chose immuable, mais au contraire perfectible, est par le fait semblable à l'intelligence », il en conclut que les animaux sont nos frères inférieurs, qu'ils peuvent nous aider, nous comprendre, nous aimer et s'assimiler nos défauts, nos nervosités, nos maladies. Ce qui revient à dire que les hommes et les animaux sont doués, au même titre, de facultés semblables qui ne se différencient que quantitativement ou qualitativement.

Ce disant, le docteur Foveau de Courmelles est d'accord avec de nombreux savants ou fervents propagandistes de la « science officielle ». M. Hachet-Souplet, chef de laboratoire de psychologie animale, a écrit : « L'animal possède une mémoire certaine : donc il est intelligent, il peut aimer, souffrir et associer des idées. »

Le docteur Foveau de Courmelles et tous les « savants officiels » oublient toujours, on ne saurait trop le répéter, que *c'est l'observateur qui raisonne pour l'animal*, comme s'il était lui-même dans la situation où se trouve l'observé, et qu'il lui prête les sentiments et les sensations qu'il ressent de par sa nature propre. Par suite, il attribue au raisonnement, à l'intelligence, à la sensibilité enfin, ce qui n'est que le résultat de la mémoire, de sorte que ces sentiments illusoires ne sont tout simplement qu'effets d'attraction et de répulsion.

Qui n'a entendu parler de ce terre-neuve qui détruit totalement sa réputation de chien sauveteur, sentimentalement attribuée à sa race ? Un homme se noie et pendant que le malheureux se débat contre la mort, l'animal, qui s'est jeté à l'eau nage avec vigueur vers la casquette de l'homme, qui descend le fil de l'eau, la happe et la rapporte triomphalement sur la berge !

Et ce chien volé ? Le propriétaire affirme devant le commissaire de police, qu'il viendra à lui seul sur le simple appel de son nom, quand, au contraire, il tourne le derrière et s'enfuit !

Le voleur avait, pendant quelques jours, en prononçant ce nom appliqué à celui qu'il désignait une vigoureuse correction.

Ce chien, il me semble, avait de la mémoire et non de l'intelligence ; il n'avait point oublié que son nom était le signal des coups.

Mais s'il avait eu de l'intelligence et de la réflexion, il eût raisonné et n'eût point hésité à aller à son ancien maître.

Il est, d'ailleurs, des hommes qui ne se laissent point prendre aux apparences, tels les docteurs Musany et Netter, qui ont observé pendant de longues années chevaux et chiens. Dans un livre paru il y a quelques années, ils ont donné le résultat de leurs observations et en ont conclu à l'inintelligence des animaux.

L'animal, en effet, ne juge pas ses propres actes ; il ne les sent pas. Il agit en aveugle sans savoir ce qu'il fait. Il n'a pas conscience de lui-même, ni le sentiment de sa valeur, mais il se confond avec le monde extérieur. Il n'a donc aucune idée de sa personnalité.

De ce fait il n'est pas responsable, car un être qui ne sait pas se détacher de l'extérieur et se replier sur soi, reste forcément soumis à toutes les influences du dehors. Entre un plaisir présent et une peine future, sa décision est déterminée par le motif le plus puissant, eu égard à l'instinct, à la mémoire, à toutes les circonstances du moment. L'animal n'est donc pas responsable de ses actes.

De plus, il n'est pas perfectible.

L'éducation que reçoivent les animaux domestique, n'améliore pas leur condition et ne leur profite pas, car cette éducation vient toute de l'homme et aucun animal ne s'est avisé de la transmettre a ses descendants. Malgré leur contact avec l'homme, les brutes ne connaissent pas l'usage du feu, ni la préparation des aliments, ni la fabrication des éléments les plus simples.

Il n'y a dans leur histoire ni mode, ni progrès, ni tentative d'insurrection contre la domination souvent violente de leur maître.

Le langage de l'animal est purement instinctif ; il ne se compose que d'un nombre restreint de sons. Alors qu'un langage artificiel comme la parole se prête à toutes les évolutions de l'intelligence et se développe avec la société, le langage des animaux est immuable comme leur instinct. A-t-on jamais observé qu'ils aient songé à varier leurs cris ou leurs chants au moyen d'une convention ?

Certains oiseaux parviennent, il est vrai, à répéter quelques sons de la voix humaine, mais ils ne peuvent attacher aucune signification aux noms communs puisqu'ils n'ont pas d'idées abstraites. Ce qui prouve bien leur manque d'intelligence.

La vie des bêtes offre donc une opposition complète avec celle de l'homme et cette opposition se reproduit dans toutes les manifestations de la vie. Il ne semble donc pas qu'il y ait une transition de l'animal à l'homme, car de l'âme qui s'ignore à l'âme qui se connaît, la distance est incommensurable et nous ne concevons aucune possibilité de la combler *puisque la brute n'est pas perfectible.*

∴

Une dépêche parvenue de Londres nous a annoncé la mort d'un savant, le docteur Achille Vintras, fondateur de l'hôpital français à Londres.

Cet homme était un homme de bien dans toute la beauté du terme.

Sans appui, sans argent, sans soutien officiel, pris de pitié, à la vue des Français malades au milieu de la foule étrangère, il s'avisa par la seule magie de sa volonté de les secourir, en fondant cette maison de convalescence de Brighton, qu'il dirigeait.

Cet étrange philanthrope était le fils d'un homme plus étrange encore, et dont la vie fut remplie de merveilleux : le prophète Pierre-Michel Vintras, dont il fut beaucoup parlé ces temps derniers à propos des apparitions de Tilly-sur-Seulles.

Simple ouvrier, Pierre-Michel eut un jour des visions. Un ange lui apparut, qui lui dit qu'il était envoyé sur la terre pour l'accomplissement des vues du Seigneur. Il avait à prêcher l'avènement d'une nouvelle ère, l'ère de paix et de miséricorde, l'avènement du Paraclet, la troisième révélation, et à annoncer le renouveau du sacerdoce, en le réformant.

Pierre-Michel fonda l'Œuvre de la Miséricorde et prit le nom d'Elie, c'est-à-dire : envoyé de Dieu.

Cette œuvre, toute de prière et de recueillement, eut son culte et ses prêtres. Celui que ses disciples appelaient « le prophète » en fut le Pontife suprême ; des prêtres catholiques frappés par la grâce de la Nouvelle Révélation et des laïques pieux élevés à la dignité du sacerdoce en furent les prêtres. Ce fut l'Eglise du Carmel d'Elie.

D'étranges phénomènes se produisirent sur l'autel du prophète. Des hosties sanglantes apparurent soudain sans qu'aucune main humaine ne les eût apportées, des gouttes de sang tombèrent on ne sait d'où dans un calice. Vintras lui-même eut des sueurs de sang.

Mais la religion catholique n'a jamais aimé les miracles faits par d'autres que ses saints. Elle excommunia le prophète, lui suscita des entraves, des pièges ; et comme il était un partisan acharné du fils de Louis XVI : Naündorff, il devint gênant pour le gouvernement qui le fit enfermer à la prison de Rennes.

Les années qu'il passa en prison ont été racontées par un de ses premiers disciples : l'abbé Charvoz, sous ce titre : *Les Prisons d'un Prophète.*

Pendant tout le temps qu'il fut enfermé, il entretint une correspondance suivie avec ses principaux disciples, les exhortant à persévérer dans la bonne voie.

Il était encore en prison en 1848 ; ce fut Crémieux qui l'en fit sortir.

Il se dirigea alors en Belgique d'où il passa en Angleterre.

A Londres, il fonda une chapelle. Au-dessus du portail, il fit sculpter un ange et graver en latin une citation évangélique.

Parmi les disciples était un grand et doux jenne homme, c'était le fils du prophète, alors étudiant, Achille Vintras. Le prophète revint en France, en 1862, où il resta jusqu'à sa mort, survenue à Lyon, le 7 décembre 1875. On peut voir sa tombe au cimetière de la Guillotière où se rendent comme en pélerinage les quelques disciples encore vivants de l'Œuvre de la Miséricorde.

Son fils, qui était resté à Londres, fit pour les exilés malades ce que saint Vincent de Paul fit pour les enfants abandonnés. Il les recueillit dans un petit hôpital, très humble.

Il était sans ressources, et sa tentative paraissait vouloir échouer ; mais sa volonté était de celles que nul obstacle ne brise.

Il lutta désespérément et parvint à intéresser à son œuvre l'ambassade et la colonie française. Un Français par testament, le dota d'un million. Il put, grâce à cette somme, agrandir son action et fit construire le magnifique hôpital actuel qui recueille nos patriotes malades.

Comme le père, le fils dans ce zèle et ce dévouement de tous les jours a fait des miracles : des miracles de bonté.

∴

Une souscription est ouverte pour élever à Nancy un *monument à la mémoire du docteur Liebeault*, le célèbre théoricien de la suggestion et l'un des grands savants de l'hypnotisme. Le président du Comité est le docteur Bernheim, professeur à la faculté de médecine de Nancy ; les vice-présidents : Liégeois et Beaunis, professeurs à la même faculté ; le trésorier, M. Dumont, bibliothécaire de l'Université (place Carnot, Nancy), à qui l'on peut adresser le montant des souscriptions.

D'autre part, le Conseil municipal de Nancy a décidé que la rue de Bellevue où se trouve la maison qu'habitait l'illustre hypnotiseur s'appellerait désormais : rue du Docteur-Liebeault.

J. BRICAUD.



Les Apôtres

Toutes les nobles causes engendrent une espèce particulière d'illuminés qui, dans leur ardeur de néophytes, s'emballent littéralement dans leur idée, font le diable pour l'inculquer aux autres et... finalement succombent sous le poids de cette idée, lourde de toutes les inerties ambiantes qu'ils rencontrent.

Je m'explique :

J'ai dit néophytes, eh oui, car dans nos sociétés vieillies et routinières où toutes les théories généralement quelconques applicables, soit à l'amélioration du sort, soit à la régénération morale du plus grand nombre, ont été émises et ressassées, Dieu sait avec quel insuccès! il ne faut rien moins que la belle ardeur, la généreuse conviction d'un nouveau converti ou d'un désillusionné pour expliquer un tel enthousiasme envers une conception sociologique ou humanitaire quelle qu'elle soit.

Nous autres spiritualistes modernes, nous avons dû, depuis quelque vingt ans, faire le diable aussi pour inculquer nos idées. Il a fallu attendre l'heure du triomphe; elle a sonné, c'est vrai, mais quelles railleries, quels quolibets n'avons-nous pas supportés !

Calmes et résignés longtemps, nous avons attendu le triomphe : nous aussi, nous étions des illuminés... illuminés, en effet, du pur et limpide reflet de l'éternelle vérité.

Mais tel n'est pas toujours le cas.

Souvent, trop souvent, nouveaux Moïses, les illuminés dont nous parlons aperçoivent dans les brumes lointaines les contours de la Terre promise, mais ils n'y entrent point, ils succombent sous le poids de leur idée, toujours généreuse d'ailleurs.

Je crois ne pas me tromper dans cette constatation, mais, en même temps, j'avoue qu'elle est pleine d'amertume et que je n'écris ces lignes que pour eux, pour faire luire à leurs yeux éblouis une réalité plus concrète, plus positive et plus exacte que leur brillant et décevant idéal... quant au présent.

Je leur dirai d'abord ceci :

L'avenir — et parfois il est proche — sera l'infaillible critérium de votre idéal. Calmez donc votre ardeur présente, attendez que le fruit mûrisse à l'arbre de vie et cesser d'empoisonner la vôtre par d'impatients désirs, par d'irréalisables aspirations... quant à présent.

Mais dira-t-on, l'apôtre d'une idée s'y consacre corps et âme, que lui parlez-vous de patience philosophique ?

Tout est là, ce sont des apôtres et surtout ils se croient tels et les voilà partis par monts et par vaux, répandant leur bonne nouvelle, semant le bon grain, assurent-ils, sans s'apercevoir que celui-ci s'égare trop souvent dans l'aridité des pierres ou parmi les plantes parasitaires, où il se dessèche ou s'étouffe.

Ah! je connais leur sublime réponse :

Qu'importe ! Notre humble voix ne trouvâ-t-elle d'écho que dans une seule âme, notre effort n'aurait pas été vain.

Je m'incline devant cette générosité et j'admire en silence. Mais je ne puis résister au désir de leur confier ma façon de penser quant aux résultats bilatéraux, si j'ose ainsi parler, de leur tentative héroïque.

Un tantinet de raison, ça ne nuit pas dans la vie pratique.

Essayons-en.

Etant donnés une idée, un principe, une vérité quelconques, dès lors qu'ils sont émis, ils font dans le monde le chemin qu'ils peuvent : s'ils sont mûrs, s'ils sont viables, ils vont, ils poussent avec une rapidité proportionnelle à leur valeur, ils triomphent en un mot.

Si, au contraire, et tout en étant intrinsèquement excellents, ils ne sont pas viables, ils s'étiolent, et comme la graine tombée sur la pierre, se dessèchent et ne germent point. Tout est là.

Dès lors, il devient, pour ainsi dire, inutile de s'en occuper davantage, quant au présent.

Il y a longtemps qu'on l'a observé :

Les idées sont comme les clous : plus on les frappe, plus ils s'enfoncent. D'où il suit que, si cette idée n'est point mûre, n'est point adéquate au concept général, nul ne la combat, nul ne la fait pénétrer dans l'application.

Eh bien, c'est le sort de plus d'une conception régénératrice : elle n'est point comprise parce que l'esprit humain ne s'est point encore assimilé sa *nécessité* dans l'application sociale.

Faut-il, pour illustrer ces théories, des exemples probants ? en voici :

Dans l'ordre matériel :

Il y avait déjà vingt-cinq ans que les chemins de fer roulaient en Angleterre, quand le premier roula en France.

M. Thiers, d'illustre mémoire, avait cependant déclaré que c'était une folie de prétendre en appliquer l'usage à de grands parcours ! Il est vrai qu'il n'était point ingénieur.

L'éclairage électrique mit autant de temps à entrer dans le domaine de l'application usuelle.

Le magnétisme, longtemps considéré comme une aberration et qui, aujourd'hui, sous le nom d'hypnotisme, a ses grandes entrées partout et même à l'Académie des Sciences, qui le conspua jadis de la belle manière.

Et la rotation de la Terre, re-découverte par Galilée, qui faillit en mourir, frappé des foudres romaines au seizième siècle, et que tant d'électeurs éligibles ignorent encore au vingtième.

Et la grande controverse de la propagation de la lumière et du son : vibration ou ondulation ; cette dernière devant triompher.

Et le transport de la force à distance, autre prétendue folie, qu'on applique aujourd'hui vulgairement.

Et... tant d'autres choses.

Dans l'ordre social : la solidarité, antithèse du *chacun pour soi et Dieu pour tous* antique, et dont l'application, par voie d'aide et de protection aux faibles et aux déshérités, se multiplie sous tant de formes : hôpitaux, asiles, sanatoriums, mutualités, lois protectrices des travailleurs, maisons de retraite. Tout cela, encore hélas, insuffisant, mais témoignant d'un réel progrès en ce sens.

Dans l'ordre moral et intellectuel :

Tolérance mutuelle des opinions, liberté de pensée et d'émettre cette pensée, conception plus étendue de la vie, mépris du sectarisme en général et des préjugés, jadis souverains maîtres. Tout cela est, bien entendu, à l'état fragmentaire, mais existant en somme et faisant bien partie intégrante de l'acquit mental du concept général.

Eh bien, tout cela a fait son chemin, lentement, comme les termites font le leur, mais enfin ça y est, simplement, parce que cela a été, non pas seulement conçu par une élite, mais enfin compris par la masse.

Or, c'est précisément cette lenteur qui exaspère les apôtres :

Mais, gémissent-ils, puisque mon idée est juste et rationnelle, donc elle est vraie, par suite applicable; dès lors, pourquoi la foule, première intéressée, ne tombe-t-elle pas en admiration devant elle, au lieu de la mépriser ?

Ils ne peuvent pas se faire à cette réalité, que leur idée n'est mûre que pour eux et que, par suite, les autres ne sauraient y trouver aucun intérêt.

C'est ainsi que je connais un très digne homme très désintéressé, très altruiste et qui, m'assure-t-il, possède une idée géniale parce que régénératrice de l'Humanité, économiquement et socialement parlant.



Son moyen ?

Tenez, j'aime mieux qu'il vous l'expose lui-même, en deux mots, que j'extrais de sa dernière lettre :

« Voici plus de vingt ans, écrit-il, que je prépare mes batteries, j'ai attendu le moment propice pour les démasquer. J'entreprends la lutte au grand jour avec la certitude de vaincre le Capitalisme et ses servantes maîtresses, les religions quelconques, par la suppression de l'intérêt de l'argent et des redevances quelconques aux possesseurs de terres et de maisons, lesquels ne sont que des moyens d'exploitation de l'homme par l'homme. »

Vous apercevez, chers lecteurs, l'amplitude d'une telle idée. Elle est vaste comme le monde, pourrait-on dire sans emphase, car elle intéresserait (je parle au conditionnel) tout être vivant sous quelque parallèle qu'il habitât.

Seulement voilà, je crains qu'il ne manque à l'Humanité qu'une toute petite chose pour admettre l'application immédiate de cette audacieuse autant que radicale proposition, c'est le mépris intégral de la vie telle qu'elle est *aujourd'hui* comprise, car c'est précisément à la lutte pour la vie que nous assistons.

Et Dieu sait à quelle âpreté cette lutte s'élève de jour en jour.

Or, je crains véhémentement que nos aveugles contemporains ne s'imaginent, en leur aberration profonde, que supprimer comme ça *hic et nunc* intérêt et redevance serait du coup supprimer les moyens d'exister, puisque notre société étant essentiellement ploutocratique, c'est l'argent avec toutes ses puissances d'action qui crée la vie des peuples.

Dire que j'admire ce ploutocratisme outrancier, c'est autre chose. Ce qui est exact, par exemple, c'est que je le subis présentement, mais je n'en déduis pas que dans l'avenir il en sera de même. C'est pourquoi en présence de cette autre puissance qu'on appelle le Consensus universel, je me sens porté à dire à mon correspondant :

« Votre idée, ô homme généreux, me paraît superbe, en principe entendons-nous bien, mais songez, je vous en prie, aux difficultés de son application. Représentez-vous la répulsion instinctive, hélas! autant que profonde, de tous les capitalistes et propriétaires du monde, grands, moyens et petits, à avaler une pilule aussi extraordinaire !

« Non, vrai, je crois avoir l'intuition (ô atavisme !) que, si bon soit-il, votre projet n'est peut-être pas mûr, pas adéquat au concept de vos contemporains. Puissé-je me tromper...

« Et vous l'avouerai-je, eh bien cela jette en mon âme une note mélancolique. Ce doit être si bon de refuser des intérêts, de négliger de toucher ses fermages..., ces choses ne me sont jamais arrivées, mais enfin j'en juge par imagination.

« Pour lors j'en conclus naïvement que les capitalistes et les propriétaires, n'étant pas comme votre serviteur un modeste prolétaire, ne sauraient goûter de telles douceurs ; qu'au contraire, avides et tenaces, ils n'arriveront pas de sitôt à disposer les circonvolutions de leur cervelle de façon à y caser votre théorie nouvelle. »

Voilà ce que je voudrais lui dire à mon apôtre, — je l'écris, cela reviendra au même.

Mais j'y songe, je qualifie de nouvelle sa théorie ; non, rien de nouveau sous le soleil.

Eh quoi, la Bible, des Pères de l'Eglise, plusieurs Conciles, ont fulminé contre l'intérêt de l'argent, mais c'est peut-être un peu vieux.

Il y a une soixantaine d'années, un digne Nantais, C.-F. Chevé, lequel pourtant était loin d'être un déshérité des biens de ce monde, publia un opuscule où il émit cette théorie, que je copie :

« Pourquoi les travailleurs ne sont-ils rien ou peu de chose ? Parce que le riche, à l'aide de l'intérêt du capital, dispose en maître absolu de leur travail et de leur vie.

« Comment les travailleurs deviendront-ils tout ? (*Eh bien et les autres...* !)

« En supprimant l'intérêt du capital. »

Nous y voilà.

Puis il appelle à l'appui de sa thèse la logique d'Aristote, il enserre ses contradicteurs possibles dans plusieurs dilemmes dont je détache le suivant :

« Troisième dilemme. — De deux choses l'une : ou le capital a la faculté de se reproduire par lui-même, ou il ne l'a pas.

« S'il ne l'a pas, le propriétaire, le capitaliste, le rentier qui exige, outre son capital, un revenu ou intérêt quelconque, s'empare du bien d'autrui.

« Si le capital a cette faculté, la propriété devient impossible, impraticable, et l'intérêt du capital est mathématiquement absurde.

« Voyez, en effet : Si le capital a la faculté de se reproduire par lui-même, toute terre, toute maison louée, tout argent prêté ou non prêté, tout capital en mot, même celui qu'on ne fait pas valoir, doit rapporter intérêt, ce qui est absurde en principe et impossible dans l'application.

« Si le capital a la faculté de se reproduire par lui-même, il faut, outre son prix intrinsèque, y ajouter, pour avoir sa valeur réelle, la somme totale d'intérêts qu'il doit produire.

« Or, cet intérêt devant se continuer non pas seulement vingt, cent, mille ans, mais éternellement et jusqu'à la consommation des siècles, la moindre parcelle de terre, de maison, d'argent, de capital en un mot, vaudrait en réalité une somme incalculable, de sorte que la propriété devient impossible.

« Quelle logique que ce système où il ne faut qu'un centime de capital pour produire, par son revenu indéfini, une valeur égale à toutes les richesses du globe. !

« Ainsi, en pratique comme en théorie, le système du revenu ou intérêt du capital est l'hyperbole de l'absurde.

— Vous avez lu, hein, quelle ardente conviction émane de ces raisonnements et par suite quel vibrant amour des déshérités se dégage de ces propositions dont la moindre a le don d'être une vérité, au sens absolu, c'est-à-dire abstrait, vérité que les sociétés superposées depuis quelques bons milliers d'années ont volontairement obnubilée, comme tant d'autres, par l'invincible tendance de l'homme à assujettir son semblable.

Car, ne l'oublions pas, le principe de l'intérêt est si loin d'être infrangible qu'il a été depuis 25 ans réduit aux trois cinquièmes de son ancienne valeur légale..., ce qui n'est pas négligeable.

Vérité ! Etrange vocable ; lorsqu'on le prononce, ne semble-t-il pas, au sein de toutes les sophistications, de tous les mensonges ou les erreurs qui nous enveloppent si étroitement, qu'on commette une inconvenance, une faute de syntaxe..., ou bien qu'on profère une sottise, à en juger par l'air ahuri de ceux qui vous écoutent ?

J. Bearson.

L'Immortalité de l'Ame

L'immortalité de l'âme repose sur un principe inéluctable qui ne peut faire l'ombre d'un doute.

L'âme émanant de la Divinité et participant à son essence, ne peut être temporaire; car, si elle n'était pas immortelle et virtuellement infinie comme durée, pourrait-elle jamais avoir l'idée de Dieu ?

L'homme n'a donc pas à craindre le néant dans le trépas.

La mort n'est qu'une destruction de la forme matérielle. Ce n'est donc pas l'anéantissement de l'être pensant que rien ne peut détruire



sans violer les lois éternelles qui régissent l'univers. Ce que nous appelons la mort n'est qu'une évolution progressive, un mouvement en avant et un agrandissement de la vie.

Si d'ailleurs l'homme n'était pas immortel dans son individualité et dans son essence, et infini dans sa destinée, il n'y aurait ni être suprême ni justice éternelle.

A l'appui de ce que nous venons de dire sur l'immortalité de l'âme, nous reproduisons les belles et admirables paroles par lesquelles Fichte termine son livre sur la *Destination de l'homme* :

« C'est au moment de la mort, c'est dans l'acte même de mourir, que la vie se montre dans ce qu'elle a de plus élevé et de plus sublime. Toute mort est un enfantement. A proprement parler, nul être ne saurait mourir dans la nature, puisque la nature entière est vivante. La mort ne tue donc pas. La mort n'est autre chose que le développement instantané d'une vie nouvelle, jusque-là cachée dans la vie qui a précédé. La mort ainsi que la naissance sont des progrès de la vie, de nouveaux degrés qu'elle franchit, à chacun desquels elle s'épure de plus en plus, tenant de la sorte à une manifestation d'elle-même qui doit devenir de plus en plus complète. Et comment ma mort serait-elle autre chose ? Je ne suis pas seulement une forme passagère d'une vie éphémère, en moi se trouve la vie primitive, réelle : essentielle. Or, la pensée ne saurait admettre que la nature puisse m'anéantir, moi qui ne suis point fait pour elle, tandis que c'est elle au contraire qui est faite pour moi. La nature ne saurait même anéantir ma vie terrestre elle-même, cette simple manifestation par où la vie universelle se montre aux regards de l'être fini ; elle ne le peut pas, car ce serait s'anéantir elle-même. Comment pourrait elle me faire mourir, elle qui ne saurait me faire vivre ? Encore une fois la mort n'est donc que la manifestation d'une autre vie, jusque-là invisible à nos yeux... L'acte par lequel la nature fait disparaître un être libre et intelligent est comme un cachet qu'elle pose sur la période de vie que cet être a déjà parcourue, pour en porter témoignage, pour en accepter la responsabilité, avant de l'introduire dans une vie nouvelle, où elle doit se montrer à lui sous d'autres formes, éclairée d'une tout autre lumière.

« Tandis qu'ici-bas nous pleurons un homme, comme nous n'aurions qu'un sujet trop réel de le pleurer s'il était privé pour toujours de la lumière du soleil, s'il allait s'égarant pour l'éternité dans ces immenses solitudes où n'existe pas la conscience de soi-même, s'il était enfoncé pour n'en plus sortir dans les sombres royaumes du néant, au dessus de nous d'autres créatures se réjouissent sans doute de la naissance de cet homme à leur monde nouveau pour lui comme dans celui-ci nous nous réjouissons à la naissance d'un de nos enfants. Que le jour où je devrai rejoindre cet homme arrive bientôt, je laisserai le deuil et la tristesse à la terre que je quitterai et ce jour, entre tous mes jours, sera le bienvenu de moi.

« Et ainsi diminue, s'amoindrit, s'anéantit, pour ainsi dire à mes regards, le monde extérieur, dont je m'étais d'abord émerveillé. L'ordre qu'il revêt pour mes yeux, la vie qui le remplit, la perfectibilité qu'il me laisse entrevoir, ne sont en définitive qu'une sorte de rideau qui me cache un autre monde plus grand, plus magnifique, plus parfait. Mais la croyance saura bien écarter ce rideau ; car la croyance veut voir et sait voir des choses qui ne sont contenues ni dans l'espace, ni dans le temps. »

Les affirmations de l'immortalité de l'âme, qui constituent des preuves absolues, du célèbre et savant philosophe Fichte, sont partagées par tous les hommes qui envisagent cette question sans parti pris et sans préjugé.

L'immortalité de l'âme n'est pas, d'ailleurs, une simple croyance ; elle est, au contraire, une certitude, qui peut être acquise par toutes les intelligences : car elle repose non sur un sentiment, non sur une hypothèse, non enfin sur une théorie abstraite, mais sur une réalité prouvée.

Le néant n'existant pas, l'être étant ce qui est, ne peut être ce qui n'est pas.

Je suis : donc, je ne puis être anéanti.

L'univers étant constitué par l'ensemble de tous les êtres, mais chaque être étant distinct des autres, il ne peut y avoir de confusion.

Nous ne pouvons donc être une autre individualité sans cesser d'exister.

On peut donc affirmer que notre individualité persiste dans sa distinction et dans son identité. Il est donc certain que la disparition de notre corps par la dissolution et la décomposition de ses formes matérielles ne peut rien anéantir concernant l'immortalité de l'âme, qui reste absolument évidente et indéniable.

Tous les êtres étant ralliés les uns aux autres par une solidarité universelle, qui les unit dans une unité sans les y confondre, l'être humain forme une personne morale qui se reconnaît dans la lumière de sa raison et se possède dans la sphère de son autonomie.

Ainsi, dans quelque milieu que ce soit, sur la terre ou au delà de la tombe, l'être conserve son état normal et son identité ; mais il se perfectionne par le progrès.

Mais à ces preuves fournies par la logique la plus rigoureuse s'en ajoutent d'autres, reposant sur des faits acquis, qui consistent dans les communications des vivants avec les morts.

Ces communications, qui se produisent de toutes parts, parmi les sociétés ésotériques, ne laissent plus de doute sur la réalité formelle de l'immortalité de l'âme. Ceux qui nous ont devancés dans la tombe, qui se manifestent aux vivants d'une manière quelconque, prouvent avec une évidence absolue que la mort de l'âme n'existe pas. En face d'une preuve aussi palpable et aussi matérielle, il est certain que les arguments invoqués pour prouver la survie de l'âme deviennent inutiles et sans objet.

Nous avons cru toutefois que ces considérations philosophiques seraient utiles pour ceux qui ne connaissent pas la possibilité de la communication du monde visible avec le monde qui nous a devancés dans la tombe.

Les communications des vivants avec les morts donnent la solution rationnelle et indéniable de la survivance de l'âme après la mort du corps, qui seul est appelé à se dissoudre.

DÉCHAUD,
Publiciste à Oran.

LE DIVORCE !!

D'un peuple quel qu'il soit
Ne cherchons que l'estime!

Demain le Concordat aura vécu ! L'Eglise et l'Etat divorcent ! Depuis trente années de conflit, lentement se préparait l'acte qui va enfin séparer les deux puissances. Ce sera là l'événement le plus considérable que depuis la Révolution française l'histoire aura eu à enregistrer. Comme chez les époux en séparation préalable, on attendait un incident de nature à motiver les débats, c'est fait. Cet incident, sur lequel vont s'appuyer les défenseurs de l'Etat au cours de leurs plaidoiries, n'est pas de ceux de sacristies, que l'on étouffe par la seule indifférence qu'on leur accorde, oh ! non ! Il devait avoir toute la valeur, toute l'autorité relative, assurer à l'Etat son succès.

Il s'est produit en haute cour romaine, par l'intermédiaire de deux archevêques français : MM. Le Nordez et Geay. L'infaillible qui réside à Rome, pour y présider aux destinées de l'Eglise, a méconnu, violé les engagements réciproques, a foulé aux pieds le Concordat, et c'est justement sur son propre refus de ne vouloir s'y



conformer que l'État demande sa suppression. Quoi de plus rationnel ? Quoi de plus logique ? L'argument est irréfutable. Aussi faut voir l'opposition à la Chambre et dans la bonne (?) presse; les députés, les rédacteurs y traitent de brigands, de voleurs, de soulards, — et je passe tant les épithètes sont répugnantes — les ministres républicains qui ont eu cette adresse, qui ont fait preuve de cette perspicacité d'attendre le moment opportun pour tenter la réforme, sachant bien que l'Eglise romaine ne tarderait pas à se laisser prendre en flagrant délit d'adultère.

Il y a bien là une bonne histoire d'amourette qui a amusé considérablement le monde profane, et sur laquelle l'infaillibilité de Rome avait glissé très délicatement; laissons-en la responsabilité aux acteurs, qu'ils soient archevêques ou directrices de couvent, et contentons-nous de ne pas les imiter.

Les débats qui vont se dérouler au sein des Chambres françaises seront de ceux que l'on doit suivre avec une rigoureuse exactitude, tous pourront y puiser de précieux enseignements. D'un côté, la voix du peuple, inspirée par le grand esprit de la Révolution française, parlant par l'organe de ses représentants; de l'autre, une faction dont la triste histoire n'a d'égale que le cynisme éhonté, et qui ne trouve qu'outrages pour assurer sa défense.

Le projet de séparation élaboré par Briant est des mieux complets, offre ce caractère de tolérance qui demande : « Qu'on n'insulte pas une femme qui tombe ». Il est imbu de cet esprit de conciliation qui est bien l'expression de la générosité populaire, mais, d'autre part, il assure à l'Etat par des mesures de rigueur tout le respect dû à ses lois.

La séparation de l'Eglise et de l'Etat venant en même temps que la laïcisation de l'enseignement opérera une transformation sociale complète. Les jeunes générations n'auront plus en face d'elles comme éducateurs les ensoutanés des congrégations dont la vue seule réflétait pour elles comme un étrange mystère; ils auront des maitres, semblables à papa à maman, trouveront cela plus naturel. Plus rien de mystique pour les débuts de ces adolescents; l'instruction, le savoir ne leur apparaîtront plus comme choses de privilège mais bien comme des vertus que tous doivent et peuvent acquérir. Certainement sera là pour eux une émulation susceptible de favoriser leur développement. Quant à l'esprit religieux dont ils pourront être privés à l'école, le père et la mère auront toujours assez de loisir pour leur en causer.

Donc une liberté entière sera laissée aux cultes existants, mais l'Etat n'aura plus à se soucier de leur salaire; par conséquent, quiconque voudra du prêtre devra s'y présenter bourse déliée; très probablement Dieu lui-même sera vendu, car il faut vivre, et il est dur de le faire maigrement quand on a dédaigné d'en contracter l'habitude.

L'Eglise a toujours préconisé le jeûne et l'abstinence, mais pour ses fidèles et non pour elle ; elle ne consentira donc jamais, malgré le divorce sévère presque ingrat, qu'on lui imposera à s'abstenir de la poule au pot séculaire. A savoir si les badauds s'y laisseront encore prendre ! Quant aux richards qui font mine de soutenir l'Eglise de leurs deniers, leur générosité n'aura qu'un temps : nous connaissons pas mal d'écoles libres soutenues par ces princes de la fortune terrestre, qui ont dû se fermer, non par le manque d'élèves mais bien par manque de continuité dans la subvention. Il pourrait bien se faire qu'il en soit ainsi avant peu des fonts baptismaux, des tabernacles, des sacristies, et de toute la casuistique sacerdotale.

C'est l'heure de l'expiation, elle vient en son temps ; réjouissez-vous, prêtres, qu'elle soit aussi douce ! Les forfaits de l'Eglise que vous représentez, que vous chercheriez en vain à défendre à cette heure, lui auraient valu un châtiment plus sévère ! La justice du peuple comme celle divine est parfois clémente ! Bénéficiez-en, aux heures de méditation, de recueillement, en ces instants où quand même, levant les yeux au ciel, vous implorerez la clémence divine; sachez dire : *Meâ culpa, meâ maximâ culpâ* !

Vous avez pu, aux temps de fanatisme et d'ignorance, asservir l'Etat et le peuple; cette ère ne pouvait indéfiniment se perpétuer étant contraire à tout sens moral, à toute raison ; vous n'avez pas craint, à certaines heures, d'employer la violence, la torture contre ceux qui se défiaient de vos erreurs innombrables; et quand même malgré vous, peuple et Etat se sont affranchis de votre tutelle; il y avait là une leçon d'histoire qui aurait dû vous rendre plus avisés, si vous n'aviez été aveugles, parce que grisés par le désir insatiable d'une domination absolue. Bientôt vous allez être relégués au lieu et place où tout s'effondre des édifices corrompus, sous les regards indifférents du présent ; vous allez être rendus à ceux qui feignent de vous rester fidèles. Ah ! c'est là qu'il va vous être donné de voir jusqu'à quel degré vos exemples, vos enseignements inspirent de l'abnégation; vous allez avoir à admirer votre propre laideur morale dans cette cohue de fanatiques qu'il vous reste comme seule et unique planche de salut; usez-en, mais avec mesure : sans cela, s'il ne vous reste assez d'héritages captés pour vous suffire, vous pourriez vous exposer à vivre de pain noir, ou à être contraints, tels les moines du dix-septième siècle, à vous faire laboureurs.

Si nous devions vous conseiller, et pourquoi pas ? nous vous dirions, au nom de l'admiration que nous inspire le christianisme que l'on ne reconnait plus entre vos mains : Devenez vraiment religieux, travaillez à mériter l'estime populaire comme quelques bien rares d'entre vous la conserveront; subissez cette expiation voulue de Dieu pour apaiser votre soif des grandeurs et des richesses; inspirez-vous de repentir, consacrez les années qu'il vous reste encore, à faire oublier vos torts, à réparer vos erreurs, et peut-être des jours meilleurs couronneront encore votre existence.

Et maintenant, à nous spirites, spiritualistes modernes, magnétistes, de tirer de cet événement toutes leçons utiles; il importe plus que jamais de prêcher d'exemple. Si nous ne voulons pas expier plus tard comme expie le catholicisme actuel; prôner une morale ne suffit pas, il faut savoir mettre ses propres actes en corrélation absolue avec elle; il faut être sans peur, mais surtout sans reproches pour être vraiment utile et pouvoir ne point redouter l'avenir.

La France ne sera pas privée de religions parce que l'Etat se sépare d'elles, non ! mais le caractère officiel qu'elles avaient leur était un appui sérieux pour perpétuer leurs enseignements même naïfs au sein des masses. Ce caractère disparu, nous verrons avant peu les plus fidèles d'entre les militants suivre l'Etat, se montrer indifférents d'abord, puis volontiers oublieux de l'esprit religieux, même en conservant ce besoin de croire inné à la nature humaine; alors le sentiment de la foi ballotté entre une indifférence autorisée et l'incertitude ne peut tôt ou tard que s'éteindre chez la génération moderne, et ne plus pouvoir pénétrer chez la nouvelle.

C'est là un danger national que nous devons éviter à tout prix à la France, berceau de tant de nobles idées, de tant d'hommes illustres. La Patrie de Jeanne d'Arc, de Victor Hugo a d'autres destinées que celle de se rabaisser aux théories néantistes. Il ne faut pas que l'Etat s'autorise et entraine ses sujets à la négation des grands principes qui seuls font les hommes, les nations et les peuples; s'il a su supprimer il faut qu'il sache édifier. Et c'est ici que commence le rôle véritable des Fédérations spiritualistes; par leur agglomération, par leurs travaux scientifiques, elles doivent former la digue indestructible qui devra arrêter les flots du néantisme qui, à la faveur des mesures prises contre les religions existantes, vont tenter de submerger la société entière. Plus que jamais il est temps de nous affirmer haut et ferme et de dire à l'État que, si nous consentons pour la vérité, la raison, qu'il divorce avec l'Église, nous n'entendons pas que cet acte s'étende jusqu'à l'esprit religieux, scientifique et moral de la



révélation. Nous voulons que la foi subsiste, telle que la raison, la science nous le commandent! Nous voulons que les travaux des maîtres éminents du Spiritualisme moderne aient enfin leur sanction officielle, et que leur philosophie soit indiquée comme étant la seule de nature à satisfaire les consciences.

La Révolution nous a donné la liberté, ce ne serait pas la continuer chez le peuple de France que de vouloir lui arracher la foi. Les découvertes ont rendu celle-ci mieux adéquate aux aspirations de l'esprit humain. L'État a le devoir de ne pas l'oublier, et nous celui de le lui rappeler; à ce devoir nous ne faillirons pas! C'est uniquement dans ce but que nous adressons un pressant appel à tous ceux, à toutes celles en France, qui ont été amenés à croire, sans le secours des dogmes religieux, pour qu'ils viennent grossir les rangs des spiritualistes modernes fédérés dans les régions de Lyon, Avignon, Nantes, Bordeaux et l'Algérie. Trêve à l'indifférence! vibre enfin la foi! Unissons-nous et, par des manifestations imposantes arrêtons là les théories vides de sens de l'athéisme, du néantisme, affirmons la réalité de la sublime révélation.

CÉLESTIN BRÉMOND.

LES APPARITIONS D'HAMPTON COURT

Le merveilleux et ses mystères viennent encore, une fois de plus, de fournir un aliment à la curiosité publique et au tirage à la ligne des journalistes d'outre-Manche. A en croire, en effet, certains reporters, les fantômes qui hantent le vieux palais d'Hampton Court auraient fait leur réapparition dans l'ancienne résidence des rois d'Angleterre.

Plus heureuse que la France, qui ne possède même plus « le petit homme des Tuileries » depuis la disparition de ce palais; plus riche que l'Allemagne et l'Autriche, qui ne comptent guère « les dames blanches » de Potsdam et de Schœnbrunn, l'Angleterre a plusieurs fantômes à sa disposition pour satisfaire son appétit du merveilleux.

Le seul palais d'Hampton Court en possède quatre. C'est d'abord celui de Catherine Howard, une des malheureuses femmes de Henri VIII. A la tombée de la nuit précédant le jour anniversaire de sa mort, le fantôme de la malheureuse reine erre dans la galerie par où elle tenta de fuir en apprenant sa condamnation, et d'où les gardes la rejetèrent brutalement dans son appartement.

Un autre fantôme des plus authentiques est celui de Mme Penn, la nourrice d'Edouard VI. Comme le petit homme des Tuileries et comme la dame blanche de Potsdam, elle a la spécialité d'apparaître quand la mort menace un des membres de la famille régnante ou qu'un malheur plane sur le pays. On assure qu'elle s'est montrée le jour de l'entrée de M. Chamberlain au ministère. Il est bon d'ajouter que cette révélation fut faite longtemps après l'événement et dans un journal libéral.

Jane Seymour, une autre femme de Henri VIII, hante parfois la « Silverstick Gallery » avec un cierge allumé à la main.

Un autre revenant, qui a coutume de se montrer dans le palais d'Hampton Court, est « le fantôme du cardinal ». Ce dignitaire ecclésiastique, sur l'état civil duquel on manque d'ailleurs de renseignements précis, a la spécialité d'embêter les gens en ouvrant et fermant alternativement les portes.

On rapporte à son sujet l'histoire que voici :

Quelques personnes se trouvaient un jour réunies dans une des chambres du palais d'Hampton Court, quand la porte de l'appartement s'ouvrit soudain. On se leva pour la fermer, mais quelques instants après elle s'ouvrit de nouveau et resta dans cet état, quelques efforts que l'on fît pour la fermer. A la fin, un des personnages présents, las de ces tentatives infructueuses, s'écria : « Si c'est le fantôme du cardinal qui a ouvert cette porte, qu'il ait donc l'obligeance de la fermer lui-même. » Sur quoi, la porte se referma « sans qu'on y eût touché et le plus gentiment du monde », dit le narrateur.

On voit que le « fantôme du cardinal » est un personnage bien élevé, encore que facétieux.

(*Le Soir*, de Bruxelles, du 13 septembre.)

La « Voyante » d'Orthez

Il n'est bruit en ce moment dans toute la région des Basses-Pyrénées, écrit un confrère parisien, que d'un cas de double vue étrange et troublant.

Il s'agit des révélations faites par une jeune fille de 19 ans, Rose Boryet, servante au café Boy, qui s'est endormie mardi soir, vers 10 heures, et ne s'est réveillée que dans la soirée de vendredi.

Le cas de la voyante n'est pas, en effet, celui d'une cataleptique ordinaire. Elle parlait en dormant et elle répondait à certaines questions qui ne lui étaient pourtant pas familières avec une vérité saisissante.

Au début du sommeil, le médecin de la maison fut appelé; il essaya vainement de la réveiller. Le lendemain, le docteur fit appeler un de ses confrères qui ne fut pas plus heureux, mais les deux hommes de l'art constatèrent sur la malade des phénomènes les plus extraordinaires, sans précédent dans les annales médicales.

Parfois, la malade prétendait parler sous l'inspiration et par l'ordre de Dieu. Elle se livrait à des révélations sensationnelles sur certains hommes politiques du jour.

On n'a pas attaché tout d'abord une grande importance à ses paroles; mais les explications qu'elle a données au sujet d'un crime qui s'était accompli dans la région ont causé une énorme sensation.

Il y a quelque temps, le meunier de Rountu fut trouvé noyé dans une mare et la justice conclut à une mort naturelle. La famille prétendait, néanmoins, qu'il y avait eu crime.

Or, la voyante a désigné les trois assassins, ajoutant qu'elle se réveillerait si l'un d'eux était arrêté.

Autant dans l'intérêt de la malade que dans celui de la vérité, le parquet d'Orthez fit convoquer officieusement l'individu désigné et, à l'heure où ce dernier se rendait, par un chemin détourné au cabinet du juge d'instruction, Rose Boryet, mue par une force invisible, s'y est transportée, accompagnée des personnes qui la veillaient depuis trois jours.

L'autorité judiciaire fait toutes ses réserves en ce qui concerne les dires de la voyante au sujet de ce crime. Mais les médecins et le public restent complètement déconcertés par les réponses si précises qu'elle faisait à toutes les questions qui lui étaient posées.

Pour soustraire cette jeune fille aux questions des curieux qui arrivent tous les jours très nombreux, le maire d'Orthez a dû la faire admettre à l'hôpital.

(La *Gazette de Liège*, du 18 août.)

POURQUOI LES DOGMES NE RENAISSENT PAS

Suite (1).

La direction de conscience nous apparaît comme la négation de la vie morale chez celui qui la subit, parce que la vie morale a son principe dans la conscience même, qui ne souffre pas de vicaire ou de substitut. Certes, l'individu n'a pas à repartir de l'ignorance première, à réinventer la morale; la tradition est présente à sa pensée,

(1) Voir le numéro du 16-31 décembre 1904.



il n'est pas libre de s'en défaire ; l'homme en lui continue d'autres hommes et pour ainsi dire une œuvre humaine ; mais cette tradition n'est pas une chose morte, un recueil de prescriptions, elle est une activité vivante, la conscience elle-même ; elle n'est pas un instinct qui supprimerait avec le choix la vie morale, elle est l'esprit plus éclairé et plus fort ; elle n'est pas une autorité externe, elle est une faculté de discernement, de libre examen, qui renouvelle et confirme la validité des principes transmis en s'y appliquant.

V

Une morale ne sort de l'enceinte des écoles, elle ne devient un principe réel d'action, pour des hommes vivants, que dans la mesure où elle cesse d'être une pure théorie qui s'adresse à la seule raison. L'idée ne devient efficace que quand elle se mêle au sentiment jusqu'à ne s'en plus distinguer. Entre le sentiment et l'idée, l'intermédiaire est l'image qui, spontanément, par cela même qu'elle se précise et se fixe, tend à se réaliser.

La vraie propagande se fait par l'exemple contagieux des héros et des saints. Les disciples d'Épicure lisent et relisent la vie du maître : ses vertus montrent sa doctrine en des actes qui d'eux-mêmes sollicitent l'imitation. Pour faire un stoïcien, un traité de Chrysippe ne vaut pas la constance d'un Cléanthe qui, la nuit, par un travail d'esclave, gagne l'argent qui lui permet de demander aux leçons de Zénon l'affranchissement de son âme. Or rien ne me paraît plus propre à montrer combien, en dépit des apparences, nous sommes loin de l'idéal chrétien, que l'impression que fait sur nous la vie des saints, qui nous le présente comme exprimé en une vivante image.

Lisez, dans Platon, l'Apologie ou la mort de Socrate, lisez le manuel d'Épictète, le journal que l'empereur Marc-Aurèle, au jour le jour, écrivit sous sa tente, vous vous trouvez en compagnie d'hommes qui sont ce que vous êtes, qui habitent le même monde que vous, dont l'expérience intime concorde avec la vôtre. Comme ils nous ressemblent, vous avez quelque chose à apprendre d'eux, vous éprouvez à les lire une émotion morale, vous prenez dans leur commerce un sentiment plus haut de la dignité humaine.

L'âme d'un Taine peut retrouver le meilleur d'elle-même dans l'âme d'un Marc-Aurèle. Alors même que vous leur résistez, vous subissez leur ascendant. Ouvrez maintenant *les Vies des Saints Pères des déserts*, *la Légende dorée*, *l'Imitation de Jésus-Christ* elle-même, ces livres qui ont été les livres de chevet de nos pères, qui les ont édifiés, qu'ils se sont proposés comme les manuels les plus achevés de la vie chrétienne, vous ne reconnaissez ni votre idéal moral, ni vos mobiles d'action, ni votre manière de penser. Le monde que vous habitez n'a rien de commun avec le monde créé par l'illusion que ces saints habitent, l'idée de les imiter vous paraîtrait la plus étrange fantaisie. Je connais ces vieux livres, je les lis et, je l'avoue, je les aime ; mais je les lis comme des contes ou de très vieux poèmes, pour amuser une curiosité toute profane, pour me dépayser, pour étendre mon expérience de la nature humaine en évoquant des formes disparues.

Au dix-septième siècle encore, le traducteur *des Vies des Saints Pères des déserts*, le janséniste Arnault d'Andilly, ne se lasse pas d'exalter « ces admirables solitaires qui ont quitté le monde habité des hommes, pour en chercher un nouveau qui avait été jusqu'alors inhabitable, et pour y vivre, comme Jésus-Christ, *avec les bêtes et avec les anges*, » sans oublier les démons qui sont leurs habituels compagnons et qui prennent un malin plaisir à leur jouer les plus mauvais tours.

« Quels chrétiens, s'ils ne sont aussi corrompus dans l'esprit que dans les mœurs, peuvent considérer avec insensibilité ces merveilleux pénitents, qui se sont ensevelis tout vivants dans des tombeaux ou dans des citernes sèches, qui ont été aussi ingénieux à macérer leur corps par toutes sortes d'austérités que les autres le sont pour plonger les leurs dans toutes sortes de délices ? » En vérité, si ces solitaires sont « les plus purs et parfaits modèles de toutes les vertus chrétiennes et religieuses », nous sommes contraints de reconnaître que ces vertus, ne répondant plus à notre conception de la vie, nous sont des sujets de curiosité et non d'édification.

Les Pères du désert ramènent toutes les fins de la vie présente à une fin unique : le salut de leur âme, la conquête du bonheur éternel. Une redoutable alternative les tient dans une perpétuelle angoisse : le paradis ou l'enfer, la félicité sans fin des élus ou la torture toujours renouvelée des damnés. Devant cette vision de l'éternel, notre existence se réduit à un instant, et c'est durant cet instant que se décide notre sort pour les siècles. La sagesse est d'anéantir ce néant dans sa propre pensée, de vivre dès ici-bas d'une vie toute spirituelle, d'anticiper, par le mépris de tous les biens périssables, sur la jouissance du vrai bien, de chercher, loin des bourgs et des villes, la présence de Dieu et la compagnie des anges.

Le grand obstacle à la perfection est la nature corrompue jusqu'au fond par le péché originel, les inclinations qui nous portent à détourner notre amour du créateur sur la créature, sur tout ce qui flatte nos sens, sur les richesses et sur les hommes, sur nos parents, nos amis et nos concitoyens. Toutes ces inclinations ont leurs racines dans le corps, c'est en lui qu'il nous les faut attaquer. Le corps est le complice du diable, l'instrument de perdition, le grand ennemi. Ne pouvant le supprimer d'un seul coup, ce qui serait un grand crime, le solitaire le traite comme s'il n'existait pas, par les rigueurs de son ascétisme fait sa part si petite qu'il le réduit à rien.

Le corps a besoin de nourriture, de sommeil, on l'exténue par le jeûne et les veilles ; il a besoin de mouvement, on l'enferme dans quelque sépulcre abandonné que l'on fait murer, et on le condamne au supplice de l'immobilité. Le grand saint Antoine, « considérant la fragilité de cette vie et la noblesse de notre âme, avait honte d'être obligé de manger, de prendre quelque repos par le sommeil et de se voir assujetti aux autres nécessités du corps. Il ne se lavait jamais, ni ne se nettoyait jamais les pieds, s'il n'était contraint de passer dans l'eau, et on ne l'a jamais vu nu que le jour où on l'a enseveli ».

La vie du solitaire est une perpétuelle méditation de la mort : de la vie, il ne voit que l'heure dernière qui ouvre sur l'éternité. Il éteint tous les sentiments qui l'intéressent aux choses de la terre, il fuit les hommes et leurs vains travaux ; s'enferme dans le regret des péchés qu'il a commis ou dans l'effroi des péchés qu'il pourrait commettre, il cherche toutes les occasions de s'humilier ; il veut obéir, n'avoir plus de volonté propre, tout sacrifier de lui-même : tous ses jours sont des jours de pénitence, dont les heures de joie sont les heures où les larmes jaillissent d'une source qui ne veut plus tarir (don des larmes).

(*A suivre.*) G. SÉAILLES

Secours immédiat et vieillards nécessiteux

Du 29 décembre,	de M. F. Sabh (Caire)	. . .	10 fr.
31 —	de Mme Tivollier	. . . .	2
5 janvier	de M. E. Chevreuil	. . . .	2
			14 fr.

Le Gérant : A. BOUVIER

16-1-05. — Tours, Imp. E. ARRAULT et Cie, 6, rue de la Préfecture.

QUINZIÈME ANNÉE. — N° 341. 10 Centimes. 1er-15 FÉVRIER 1905

LA PAIX UNIVERSELLE

REVUE INDÉPENDANTE

MAGNÉTISME TRANSCENDANTAL

VÉRITÉ RAISON JUSTICE — PHILOSOPHIE — PHYSIOLOGIE — PSYCHOLOGIE — LUMIÈRE SAGESSE AMOUR

La connaissance exacte de soi-même engendre l'amour de son semblable. A. B.

Directeur : A. BOUVIER

Il n'y a pas de culte plus élevé que celui de la vérité.

ABONNEMENTS : UN AN { France . . . 3 fr. Etranger . . . 4 fr.

SIÈGE : 5, cours Gambetta, 5 LYON

Il paraît un numéro les 1er et 3e dimanches de chaque mois.

SOMMAIRE

CHRONIQUE SCIENTIFIQUE

Les Effluves Humains

(RAYONS N)

Il y a près d'un an qu'on parle des rayons N et cette question scientifique est loin d'être élucidée.

La *Revue scientifique* du 29 octobre dernier a posé la question suivante : « Les rayons N existent-ils ? » et elle conclut au doute parce que des observateurs nouveaux, consciencieux et habiles, contestent la réalité des faits annoncés par M. Blondlot, le premier expérimentateur dont nul ne conteste la bonne foi.

M. Marcel Ascoli, dans la *Revue générale des sciences* du 15 mars 1904, déplore le retentissement trop grand donné aux recherches sur les rayons N, et dit : « Ce peut être un malheur pour la science qu'une question scientifique soit trop tôt la proie d'esprits non scientifiques. »

En effet, à propos des rayons N on a parlé de force psychique, de fluide vital, d'émanations des corps découvertes par le colonel de Rochas; des photographies d'effluves magnétiques, de la pensée, des maladies, découvertes par le commandant Darget.

On en est arrivé à dire que c'était tout simplement le fluide magnétique de l'illustre Mesmer, qui, il y a cent ans, devint tellement le cauchemar de l'Académie de médecine, que celle-ci fit signer aux jeunes médecins qui venaient d'être reçus à leurs examens de doctorat : « Aucun docteur ne se déclarera partisan du magnétisme, sous peine de radiation. » Et, de fait, les médecins croyaient devoir lui vouer une haine profonde, puisqu'il guérissait des malades réputés incurables par l'émission du fluide magnétique projeté sur ces derniers.

Or, les effluves humains, découverts par M. Blondlot, professeur à Nancy, qu'il a, plus tard, appelé rayons N, pour leur donner un air plus scientifique, ne seraient-ils pas de la même nature que le fluide vital de Mesmer ?

Ne serait-ce pas le fluide de ses continuateurs Du Potet, Deleuze, Lafontaine, ainsi que de nos contemporains, le grand physiologiste Charles Richet, professeur à l'Ecole de médecine de Paris; Camille Flammarion, le docteur Maxwell; le colonel de Rochas, le commandant Darget ?

Le commandant Darget, de passage à Bordeaux, interrogé par nous, nous a fourni des explications qui sembleraient indiquer que les rayons N et le fluide des magnétiseurs sont de même nature. Il nous a nettement démontré la parenté et la similitude des rayons de M. Blondlot qui viennent de recevoir une nouvelle dénomination, « Emission pesante », parce qu'ils ont une tendance à descendre perpendiculairement, et les rayons des magnétiseurs qui, eux aussi, magnétisent de haut en bas (l'opérateur debout et le sujet assis ou couché), ayant reconnu que les effets étaient plus intenses sur les malades.

Il nous a dit que M. Blondlot avait divisé ses rayons en trois sections : A, B, G (alpha, beta, gamma), d'après leur degré de déviation par le prisme, de même que les magnétiseurs parlaient de l'existence de trois fluides principaux :

Le fluide guérisseur, tel que celui de Mesmer ;

Le fluide du sommeil, celui du colonel de Rochas ;

Le fluide dynamique, celui de Donato.

Le commandant Darget l'appelle dynamique à cause des effets instantanés que ce fluide produit sur des personnes éveillées qui se trouvent obligées de s'arrêter ou de marcher, lorsque l'opérateur étend la main vers le sujet.

Pour compléter sa démonstration, faite avec la simplicité et la modestie qui donnent au vrai mérite son cachet particulier, le commandant Darget nous a mis sous les yeux le numéro de la *Vie illustrée* du 14 octobre 1904, où sont reproduites les photographies des rayons N, obtenues par lui-même, ainsi que les gravures photographiques de ses expériences sur le rayonnement de la pensée, des



maladies, des animaux, des plantes; et enfin ses intéressants clichés teintés des couleurs émises par différentes personnes, selon le genre de fluide qu'elles possédaient, en touchant la plaque photographique.

Dans un prochain numéro, nous reproduirons un article où le commandant Darget développe la théorie des émissions d'effluves des corps organiques et donne la genèse de ses expériences qui, d'ores et déjà, paraissent concluantes. Toutefois, d'après le savant officier supérieur lui-même, la question serait loin d'être complètement élucidée; elle demeure cependant la porte grandement ouverte à la science réelle et... officielle. N.

(*Le Nouvelliste de Bordeaux.*)

Science et Religion

En électricité, un voltage ou un potentiel électrique donné produira de la chaleur, de la lumière, du mouvement et sera parfaitement inoffensif pour l'homme. Dans l'électrocution, on se sert d'un voltage élevé: le courant électrique, grâce à une augmentation terrible du nombre de vibrations, pénètre et détruit nerfs, muscles et tissus de toute sorte et détermine la mort; si le nombre de volts est immensément plus grand, le courant produit, avec ses milliards de vibrations par seconde, reviendra inoffensif. Il est alors si rapide qu'il effleure les nerfs et les muscles sans les ébranler et l'homme peut être traversé par cet effroyable courant sans presque le percevoir.

De même, l'homme vit au milieu des lignes de force primordiales qui sont partout répandues et traversent tout.

La vitesse des vibrations qui parcourent des lignes est si énorme qu'il n'en peut constater l'existence. Seuls les effets d'une interférence nette avec vibrations sont perceptibles pour lui. Les lignes de force primordiales sont la cause de l'Univers.

Elles contiennent, à un état de sublimation presque inconcevable, l'essence de toutes choses. La première interférence avec les vibrations de ces lignes primordiales est occasionnée par le courant naturel qui résulte nécessairement de la polarité. Cette première interférence, ou ralentissement vibratoire, engendre les lignes de force magnétiques; celles-ci, à leur tour, donnent naissance aux courants électriques et les combinaisons en nombre infini de ces deux sortes de lignes de force, expression naturelle de leur convertibilité réciproque illimitée, projettent incessamment dans le rayon de la matière des séries innombrables de contre-vibrations.

Il en résulte que la matière passe graduellement à l'état d'essence imperceptible pour nos sens, à l'état radiant, puis gazeux, ou elle devient visible enfin à l'état liquide et solide où elle est visible et tangible, et cela grâce à un ralentissement constant de sa vitesse de vibration.

Je viens de parler des courants qui dépendent de la polarité. Les sciences physiques ont depuis longtemps reconnu l'importance colossale de la polarité dans la nature et les recherches faites dans cette direction les conduiront nécessairement à la connaissance des lignes de force primordiales et, finalement, à celle de leur origine transcendantale.

Les lignes de force primordiales, de même que toutes les forces qui en dérivent, sont guidées dans leur trajet à travers l'infini par les attractions et les répulsions déterminées par la polarité. Toutes les choses et tous les êtres de l'Univers, depuis l'atome infiniment petit de la science jusqu'à la cause première elle-même, sont polarisées et, par suite, douées d'attractions et de répulsions. La polarité est éternelle. Son indestructibilité est bien mise en évidence par l'aimant.

Prenez, par exemple, un barreau magnétique, déterminez la position de ses pôles, puis brisez cet aimant en deux : projetez de la limaille de fer sur les extrémités des deux fragments et la polarité se manifestera aussitôt, les extrémités nouvelles produites attireront la limaille comme les anciennes. Allez plus loin; coupez l'aimant en vingt ou cent fragments; chacun présentera immédiatement la polarité.

Nous le répétons, — car c'est là la loi fondamentale de l'Univers et de l'évolution, — cette polarité ne peut être détruite, la faculté d'attraction et de répulsion par laquelle elle se manifeste persiste. Bien plus, il ne peut exister d'attraction et de répulsion sans production de mouvement; par conséquent, le mouvement non seulement ne peut pas cesser, mais encore, en coupant sans interruptions les séries illimitées de lignes de force et déterminant ainsi une modification de leur mode vibratoire, est la cause directe des innombrables changements qui se produisent et dans la vie organique et dans la vie inorganique. Donc la vie ne peut être détruite, la vie est éternelle.

La force magnétique et son dérivé, l'électricité, sont des composantes des lignes de force primordiales et le rôle considérable que jouent ces forces secondaires dans les phénomènes de croissance, dans toutes les manifestations vitales, est de plus en plus apprécié par la science humaine.

Répétons une fois de plus que toutes les lignes de force, qu'elles émanent directement de la source première ou qu'elles président aux destinées de l'atome matériel le plus infime, se dirigent invariablement du pôle positif au pôle négatif, où leur mouvement vibratoire subit l'action interférentielle des courants développés par la polarité; ce sont ces courants qui constituent les agents occultes réglant les transformations innombrables autant que mystérieuses qui conduisent toutes choses à leur destinée. Toute interférence avec les lignes de force primordiales déterminant un ralentissement de l'incalculable vitesse de leurs vibrations, il en résulte, comme effet immédiat, une transformation lente, mais graduelle, des essences matérielles en substances visibles. La matière, d'abord à l'état d'essence ou de radiation, devient visible comme nous l'avons dit, par l'énorme diminution de sa vitesse vibratoire. La photosphère de notre soleil, par exemple, renferme à l'état gazeux les corps chimiques qui entrent dans la composition des planètes. Un changement donné du mouvement vibratoire de ces gaz, en abaissant leur température, provoque leur condensation progressive à l'état métalloïdique ou métallique. De même les lignes de force primordiales renferment à l'état d'essence extrêmement sublimée tous les éléments des corps chimiques composant l'Univers, aussi bien que les forces qui gouvernent le processus incessant de leur transformation en sels, terres, plantes et êtres vivants.

Nous répéterons encore que la polarité existe partout; que chaque atome, chaque molécule, chaque cellule de l'Univers est polarisée, possède ses attractions et ses répulsions, causes de mouvement; et, par suite, que le mouvement est l'état permanent de l'Univers entier. Ce mouvement universel coupe nécessairement un nombre infini de lignes de forces les plus variées par leur nature, en y déterminant des modifications vibratoires notables, d'où des transformations sans fin de la matière, qui se traduisent par des existences en nombre incalculable, c'est-à-dire par la vie à tous ses degrés et dans toutes ses phases. S'il n'y avait pas de polarité, il n'y aurait pas de mouvement, partant point de vie —. ce serait le règne universel de la mort.

Les théories atomiques et moléculaires, corroborées par les expériences les plus précises, justifient cette manière de voir. Lorsque les atomes, grâce à leurs attractions polaires, se réunissent en molécules, la température de ces molécules, aussi bien que leur vitesse vibratoire, est plus basse que celle des atomes primitifs.



La température et la *vitesse vibratoire* de ces molécules nouvellement formées doivent à leur tour diminuer pour qu'elles puissent prendre l'état gazeux, et les masses de molécules gazeuses accumulées doivent suivre la même loi, c'est-à-dire subir un nouvel abaissement de température et de vitesse vibratoire avant de se résoudre en liquide, et un abaissement plus considérable encore avant de se convertir en matériaux solides susceptibles d'édifier des planètes.

Dès lors, constituant l'un des facteurs les plus importants des lignes de force primordiales, et grâce à la vitesse incommensurable des ondes qu'elle détermine, la chaleur ou l'agent que nous appelons chaleur, rayonne à travers les régions infinies de l'espace et contribue pour sa part à amener toutes choses à leur destinée, conformément au grand et mystérieux *Fiat*.

Voilà la théorie de l'*Involution* telle, ou à peu près (car nous avons dû l'écourter quelque peu) que nous la présente Van der Nailleu dans son savant ouvrage *Dans le sanctuaire*.

Nous la livrons à la méditation de notre savant matérialiste. Nous savons maintenant ce qu'est l'involution.

Voyons en quoi consiste l'*évolution*, c'est-à-dire la loi en vertu de laquelle toutes créatures remontent, en progressant indéfiniment et en se transformant sans cesse, vers la cause première qui est en même temps la fin.

Nous avons vu comment, par suite de diminutions successives dans le nombre de vibrations résultant d'interférences successives, s'est formée la matière visible et tangible. Prenons maintenant la molécule de cette matière grossière, émanée, comme nous l'avons vu, du principe unique à la fois matière, force et intelligence, et suivons-la dans son évolution, c'est-à-dire dans son retour vers le principe unique. Elle est, comme lui, matière force et intelligence (le tout étant semblable à la partie, et la partie semblable au tout), et si dans les différents règnes de la nature, ces trois qualités ne sont pas toutes trois également développées, elles sont néanmoins toutes trois en puissance et vont se développer successivement dans les règnes minéral, végétal, animal et humain.

Ce développement, voilà l'évolution. Arrivée au règne humain, la qualité intelligente de la molécule de matière sera devenue l'âme humaine dont l'individualité est l'essence même et devient désormais la condition *sine quâ non* de l'évolution.

Ainsi, matière à tous les degrés, force et intelligence, ne sont que des états différents de l'unique matière, et la vie humaine n'est que l'une des phases de l'évolution qui est infinie.

Nous examinerons, si Dieu le permet, dans une étude subséquente, l'évolution humaine proprement dite, en nous éclairant des enseignements du spiritisme et nous essaierons d'en dégager les conclusions au point de vue moral et social.

J. Malgras.

(*La Vie Nouvelle.*)

CONFÉRENCE

Poursuivant la série de ses conférences mensuelles, notre sympathique conférencier, M. Fulliquet, nous fit le dimanche 8 janvier, à la salle Kardec, sa quatrième causerie. L'histoire des Religions, tel est le sujet qui en a fait l'objet, sujet qui se poursuit, d'ailleurs, depuis le commencement de la saison, et qu'il traite avec autant de clarté que d'érudition. Faisant successivement passer sous les yeux de l'auditoire les différentes religions anciennes les plus caractéristiques, il en expose avec précision leur origine, leur évolution, leur idéal et leur fin.

L'étude de la religion égyptienne, si curieuse et si originale à la fois, nous fut magistralement exposée dans son culte, ses pratiques et ses conceptions, nous faisant, pour ainsi dire, revivre le passé de ce peuple dans ses aspirations, vers un idéal obscurément défini, imprécis et chimérique à la fois, où l'imagination d'un peuple asservi ne devait trouver qu'une bien faible consolation en compensation des dures misères et des privations auxquelles il était assujetti.

Ses temples et ses multitudes de dieux semblèrent revivre un instant de leur vie factice, à notre esprit captivé, tandis que notre imagination, transportée, voyait renaître les Pharaons, les suivait pas à pas dans leur évolution morale et artistique, deux sens bien particuliers à ce peuple, et dont les immenses pyramides ne sont que la consécration de leur système philosophique. La parole chaude et vibrante, autant que la facilité d'élocution de notre conférencier, sont pour lui la plus sûre garantie de l'attention bienveillante d'un public charmé, qui est heureux, à son tour, de montrer, par sa disposition recueillie et son esprit attentif, le plaisir que lui procure toujours l'étude de la vérité, faite avec autant d'art que de maîtrise.

M. Bouvier, prenant ensuite la parole, présente en même temps que ses remerciements les vœux et souhaits de tous les spirites à M. Fulliquet, et la satisfaction qu'ils éprouvent des conférences, dont son dévouement et son abnégation veulent bien nous gratifier. Il exprime l'espoir que notre sympathique conférencier demeurera encore de longues années au milieu de nous, et sera ainsi une cause d'études et de progrès pour tous les spirites ayant à cœur la recherche de la Justice et de la Vérité.

Nous engageons vivement tous les fédérés à suivre régulièrement les conférences qui sont données salle Kardec, les deuxièmes dimanches de chaque mois. Leur intérêt ne fera que croître à mesure que, s'élevant vers un idéal supérieur, les religions progresseront, se dégageant des choses matérielles, et, dans une évolution toujours ascendante, se rapprocheront davantage de la perfection, c'est-à-dire de la Vérité.

J. Barthélemy.

L'ATHÉISME ET LE SENSUALISME

L'athéisme et le sensualisme de l'école moderne enseignent que l'homme est fait uniquement pour se livrer aux jouissances de la vie. Ce principe constitue une monstruosité aussi énorme dans son application que ses conséquences, il ne peut apporter la lumière divine ni moraliser la société actuelle.

L'homme sur la terre a une mission à remplir. S'il s'y conforme fidèlement, ses actions passives et actives sont en harmonie avec les lois du monde universel, qui sont les lois de Dieu même. Alors il jouit du bonheur que la terre peut donner; mais s'il s'écarte de cete harmonie, il est malheureux par suite du désordre qu'il produit par son inconduite.

Mais le problème de la destinée reste insoluble pour ceux qui marchent à la dérive sur la route de leur destinée, sans songer à la vie future. Tant qu'ils ne prennent pas la voie de la vérité divine, ils restent égarés et sans consolations. Il est vrai que les athées et les sensualistes méconnaissent leur destinée et qu'ils ne cherchent même pas à la connaitre. Ceux-là font l'ombre; car, par leurs enseignements, ils jettent le doute qui produit le scepticisme et quelquefois la négation.

L'âme qui n'est pas éclairée par des idées morales est vite envahie par l'ombre et la nuit de l'intelligence. La morale exerce assurément une action considérable sur les actions humaines. Son influence s'accentue d'ailleurs en proportion de la sensibilité de chaque personne.



Les lois de la nature sont immuables et éternelles. Les effets qu'elles produisent sont donc inévitables.

Pour embellir l'humanité il faut la rendre meilleure. C'est d'ailleurs par l'imagination et le sentiment que l'homme s'améliore et s'avance sur la route de l'harmonie universelle. Or la vertu ne consiste pas dans la lassitude, l'indifférence et la froideur, dans les événements de la vie, mais dans la lutte contre le mal. C'est le triomphe laborieux et ferme sur soi-même; car aux heures pénibles de la vie et dans la violence des passions, les entraînements qui se produisent sont vifs et tendus.

Le calme et le bonheur dépendent des impressions que nous recevons à certaines heures de la vie, des sensations souvent spontanées, que nous recevons.

L'existence humaine a d'ailleurs ses aurores et ses crépuscules; mais quoi qu'il en soit, il n'est personne qui n'ait, dans le courant de sa vie, des jours de joie et de bonheur.

Tout homme qui a réellement vécu a conscience de lui-même et des jours malheureux comme des heures de bonheur de son existence, car les jours et les heures se succèdent sans cesse.

La morale est la science du bien et l'entité du mal; mais la vraie morale est celle qui commande le sacrifice, le perfectionnement intellectuel qui remplit le cœur de charité et de dévouement à l'égard de nos semblables, et qui rapproche l'homme de la divinité.

La récompense de la vertu dont elle est la consécration ne fait jamais défaut.

La bienfaisance, le dévouement et l'union sociale sont la brise qui apporte l'espérance, la paix et le bonheur.

Le spiritisme, qui est aujourd'hui la croyance des intelligences d'élite, deviendra la philosophie générale de l'avenir. Reposant sur des bases prouvées, elle vaincra toutes les difficultés semées sur son chemin. Malgré qu'elle soit encore dans un état embryonnaire, elle se développera rapidement. Oui, cette doctrine sublime, ouvrant un jour ses ailes diaphanes sur le genre humain, lui montrera sa véritable destinée pleine de foi et d'amour, et unie dans la solidarité fraternelle.

Le spiritisme, ainsi que toutes les sciences ésotériques, reposent sur la vérité évidente. Calme et pur, il proclame ses enseignements au grand jour parce qu'ils ont pour fondement la plus pure morale.

La société fraternelle de l'avenir entrevue par les vrais spirites doit constituer une communion d'amour des âmes, où tous les hommes éclairés par les lumières divines, dégageant l'âme du corps et lui rendant sa puissance, seront de plus en plus unis en Dieu, contre du pur amour.

Mais la raison, qui est la puissance du sage, nous montre le chemin de la sagesse que nous devons suivre pour accélérer le progrès moral.

Pour l'homme dont les passions n'exercent pas un empire absolu, de manière à paralyser l'usage de ses facultés intellectuelles, il ne peut résister aux principes d'une philosophie prouvée, qui affirme avec une évidence qui s'impose l'immortalité de l'âme qui est une conséquence de l'existence de Dieu.

L'homme tend constamment vers le bonheur qui est son idéal et le premier rêve de sa jeunesse; mais ses tendances de tous les instants affaiblissent et se corrompent lorsque l'âme s'avilit et se flétrit sous les plaisirs et la débauche.

La note qui devrait vibrer à l'unisson dans le cœur de tous les hommes, de tous les âges et de toutes les conditions, c'est la tendance à la bienfaisance et à la charité fraternelle.

L'athéisme aboutissant et le sensualisme ordurier atrophient l'esprit des hommes, qui méconnaissent les principes de l'éternelle vérité. Le cynisme de leurs aspirations est l'idéal renversé: c'est l'aberration de l'esprit, l'abrutissement du cœur et des sentiments et le dégoût de l'intelligence.

Mais le bandeau, qui cache la vérité aux yeux des hommes qui nient l'existence de Dieu et l'immortalité de l'âme, finit par se rompre; car le progrès permanent des êtres et des mondes constitue une loi inéluctable que rien ne peut arrêter. Il appartient aux âmes généreuses et bienfaisantes d'aider les hommes attardés sur la route de la vie à revenir de leurs égarements. C'est là la vraie charité fraternelle qui doit exister entre tous les hommes.

Déchaud,
publiciste à Oran.

POURQUOI LES DOGMES NE RENAISSENT PAS

Suite (1).

Ainsi le vrai chrétien « fait sans cesse violence à la nature..., renonce à tout, méprise tout, se moque de tout, rejette tout ». Les martyrs n'ont enduré qu'un supplice de quelques heures; de chaque fonction, de chaque besoin, de tous les penchants naturels, le Père du désert fait l'occasion d'un martyre qui se prolonge durant toute son existence.

Les excentricités de ces bons solitaires nous transportent dans un monde fantastique qui s'est évanoui avec l'illusion qui lui donnait naissance. Des hommes, qui vivaient dans le commerce familier des démons et des anges, dont les vertus et les prières renversaient le cours des choses par de continuels miracles, n'ont rien à apprendre à des hommes qui sont soumis au déterminisme naturel et en sont réduits à la société de leurs semblables. Nous les admirons en ce sens seulement qu'ils nous déconcertent. La recherche exclusive du salut individuel est un déguisement de l'égoïsme que ne relève même plus, chez ces déserteurs de la vie sociale, l'intérêt problématique de la collectivité. Si la fin poursuivie est toute personnelle, si elle isole l'âme et l'appauvrit, les moyens employés pour l'atteindre ne nous peuvent être qu'un témoignage des aberrations possibles à l'esprit humain. La manie de se persécuter soi-même est la plus vaine des vanités.

LA MORALE CHRÉTIENNE

Si l'homme fit Dieu à son image, le Dieu qui prend un cruel plaisir à voir des hommes se laisser dévorer par la vermine, s'exposer aux ardeurs du soleil et aux rigueurs du froid, se meurtrir la poitrine jusqu'à cracher le sang, crier et gémir jusqu'à ce que la langue leur pende de la bouche comme celle des chiens, ne semble pouvoir naître que des fantaisies d'un cerveau d'aliéné. L'idéal ne consiste pas à mutiler la nature, mais à l'exalter en exprimant, dans la matière confuse des penchants, l'unité lumineuse de la pensée qui les accorde et les hiérarchise. Nous sommes fort réservés sur la cité céleste, mais nous sommes assurés qu'il n'y a pas de vie normale, en dehors du travail, dans la cité des hommes. Quiconque se soustrait à la vie sociale prépare, qu'il le sache ou non, la régression vers la bestialité, s'excommunie de ce qui fait l'homme humain en sortant de l'humanité même.

La science nous a enseigné ce que vaut la méthode qui maltraite le corps, le mortifie, l'exténue, sous le prétexte d'alléger l'esprit du poids de la matière. Ce dualisme sépare ce qui est nécessairement uni. Pour l'avoir ignoré, les Pères du Désert sont les jouets continuels de leur fantaisie maladive, et relèvent plus de la médecine que de la morale. Leurs tentations, leurs mauvaises pensées, leurs terreurs nocturnes s'objectivent en fantômes de toutes sortes qui peuplent leur solitude de légions de diables.

(1) Voir le numéro du 16-31 janvier 1905.



Saint Antoine connaît tous les artifices des démons et les dévoile à ses disciples dans des pages qui constituent une bonne monographie de cette aliénation spéciale. Hallucinations de tous les sens, du toucher, de l'odorat, de l'ouïe et de la vue ; bataille avec les diables qui rouent les solitaires de coups ; apparition de monstres, de dragons, d'hommes ou de chameaux gigantesques ; évocation de femmes impudiques qui sollicitent à la volupté ; discours flatteurs, menaces, discussions, c'est un cauchemar incessant ; le rêve et la réalité se mêlent, se pénètrent dans ces cerveaux anémiés où tout, images et sensations, flotte et se confond.

Que, dans des sociétés corrompues, ces excès de l'austérité aient pu être une réaction violente contre les excès de la sensualité raffinée, une crise salutaire, en un sens, comme la nausée, je ne le conteste pas ; que les auto-suggestions de ces saints aient leur originalité, qu'elles ne se lient pas seulement aux états affectifs inférieurs, mais à des idées et à des sentiments d'un ordre élevé qu'elles fixent et qu'elles exaltent, je l'accorde ; mais que nous puissions trouver dans ces excentricités un sujet d'édification, je le nie. Les tribulations d'un bon saint Antoine, quoi que j'en aie, se ramènent pour moi aux proportions d'un théâtre de marionnettes. Les diables empruntent souvent la naïveté et la bonhomie de leurs saintes victimes. Pacôme avait accoutumé de s'en aller pour prier en des lieux reculés, et souvent, lorsqu'il revenait, les démons, comme par moquerie, marchaient en rang devant lui, ainsi qu'on marche devant un magistrat, et se disaient les uns aux autres : « Faites place à l'homme de Dieu. »

Un jour, plusieurs d'entre eux s'étant unis, attachèrent, ce lui semblait, de grosses cordes à une feuille d'arbre et, se rangeant par troupe de côté et d'autre la tiraient avec un extrême effort, « ce que ces malheureux esprits faisaient, afin de le porter à quelques ris excessifs par une action si ridicule et de le lui reprocher ensuite ». Voilà de bons diables ; au lieu de rire, « Pacôme gémit en son cœur de leur impudence » ; mais la monotonie de son existence un instant avait été rompue par ce spectacle imprévu. Quel plus puissant témoignage du besoin qu'ont les hommes de vivre en société que l'exemple de ces solitaires qui ne se retirent au désert que pour le peupler d'êtres qui leur font encore une compagnie !

Le prince, le héros, l'Achille de cette pieuse armée est le trop célèbre Siméon Stylite. Les paroles manquent pour célébrer ce serviteur de Dieu qui, « avec une constance aussi immobile qu'une colonne, soutenait toutes les ardeurs du soleil et toutes les injures des saisons..., cet aigle de l'amour divin qui, désirant de s'envoler dans les cieux, s'était logé dans les nues ». Sa vie est un perpétuel miracle ; sans l'ulcère qui lui ronge la cuisse, on le tiendrait pour un pur esprit ; il est un ange terrestre, un ange incarné. Son premier exploit fait présager sa grandeur future : il serre autour de son corps avec une telle force la corde du puits qu'elle pénètre dans la chair jusqu'aux os, la ronge et la pourrit. Les frères vont se plaindre à l'abbé : « cet homme jeûne depuis un dimanche jusqu'à l'autre, et il sort de son corps une si étrange puanteur que personne ne saurait approcher de lui, les vers tombant de sa chair lorsqu'il marche, et son lit en étant tout plein ». Chassé du monastère, il s'enferme dans une citerne desséchée, « qui était toute remplie de démons ».

Durant trente-deux ans, il demeura debout sur une colonne qu'on éleva successivement jusqu'à quarante coudées, et toute une année, s'il faut en croire son disciple Antoine, il se tint sur une seule patte. Ce prodigieux jeûneur « passe quarante jours sans manger, non seulement une fois comme Elie et deux fois comme Moïse, mais vingt-huit fois et vingt-huit années de suite durant le sacré temps de la pénitence de l'Église. Les tours de force de cet acrobate mystique, qui érige les tares de l'hystérie au rang de grâces divines et qui ne sort de son abrutissement que pour faire révoquer par Théodose un édit de tolérance rendu par le gouverneur d'Antioche en faveur des Juifs, ne nous inspirent qu'un sentiment de dégoût.

Combien je préfère les charmantes et déraisonnables aumônes de saint Jean l'Aumônier ; l'histoire du bon solitaire Abraham, qui, ému d'une tendresse humaine, se déguise en soldat et joue le débauché pour tirer sa nièce du mauvais lieu où depuis deux ans elle faisait métier de courtisane ; et le beau conte de l'ensevelissement du premier ermite Paul par le bon saint Antoine, où l'on voit des diables, des anges et des bêtes, un corbeau qui apporte un pain entier dans son bec et deux lions, qui d'abord jettent de grands rugissements pour témoigner qu'ils pleurent le vieil homme, puis creusent la fosse et, la tête basse, remuant les oreilles, viennent demander au bienheureux Antoine sa bénédiction. Et d'abord Antoine rend à Jésus-Christ des louanges infinies « de ce que même les animaux irraisonnables aient quelque sentiment de la divinité » ; puis, sans trop songer aux conséquences de son vœu, il dit : « Seigneur, sans la volonté duquel il ne tombe pas même une seule feuille des arbres, ni le moindre oiseau ne perd la vie, donnez à ces lions ce que vous savez leur être nécessaire. »

(*A suivre.*) GABRIEL SÉAILLES.

Extériorisation de la Pensée

Suite (1).

LA FORCE PSYCHIQUE

Suivant l'enseignement spirite, nous savons que l'être humain est formé de trois parties : L'âme ou esprit, le périsprit (de *peri*, autour et *spiritus*, l'esprit) et le corps.

L'esprit est le principe pensant, sensitif et volontaire. Différent du corps matériel par son origine, il s'en détache à la mort pour vivre d'une manière indépendante dans l'espace ; là il conserve son individualité, sa conscience et le souvenir, il est immortel.

Le périsprit paraît uni indissolublement à l'âme qu'il sert à individualiser. D'après les communications de certains esprits, il est formé par l'essence de la matière, c'est-à-dire par le fluide universel, substance unique de laquelle proviennent toutes les formes de matière et d'énergie qui sont manifestées dans la nature. Ce périsprit est invisible, impondérable à l'état normal, mais il peut être perçu par les médiums voyants, dans certains cas de télépathie par un ou plusieurs témoins, et aussi bien pendant la vie qu'après la mort on a pu très souvent le photographier et en prendre des empreintes ou des moulages. Pendant toute la durée de l'incarnation, il organise le corps physique, le répare, en détermine et en maintient la forme interne et externe ainsi que les fonctions.

Le corps physique, nous le savons, est composé de matériaux empruntés au monde matériel, mais élaborés par l'être vivant qui se les assimile pour en former sa substance et y puiser toutes les énergies qui sont nécessaires à son fonctionnement. La physiologie étudie les fonctions diverses au moyen desquelles la vie s'entretient, mais elle est loin d'avoir dissipé toutes les obscurités qui règnent encore aujourd'hui sur le mécanisme compliqué des actions vitales.

Il est une propriété qui appartient en propre à l'être vivant, et à lui seul, c'est de créer avec des matériaux hétérogènes de la substance vivante, du protoplasma, et de la multiplier prodigieusement et même dans des proportions vertigineuses, puisque la cellule originelle donne naissance par la suite *aux trente trillions* de cellules diverses dont se compose le corps humain. Une seconde caractéristique de la vie est de soumettre tous les êtres à une évolution con-

(1) Voir le numéro du 1er-15 Janvier 1905.



tinue depuis la naissance jusqu'à la mort, en passant par des phases inévitables d'accroissement jusqu'à un maximum, puis de stabilité qui se maintient pendant une certaine période, enfin de déperdition, qui s'accentue jusqu'à la décrépitude et à la mort. En dépit de ces changements ininterrompus, l'être conserve sa forme, son type spécial, celui qui le différencie des autres êtres depuis sa venue au monde jusqu'à son départ. La science n'a pas encore expliqué ces faits; car faire appel aux lois de l'hérédité, c'est employer un mot pour désigner notre ressemblance avec nos progéniteurs, mais ce n'est pas expliquer comment se produisent les phénomènes.

Avec la connaissance du périsprit, de ce corps éthéré qui est le canevas, le double invisible du corps, qui se maintient intact au milieu du tourbillon de matières qui passe à travers la forme physique, on conçoit la conservation de la structure architecturale et fonctionnelle de l'organisme, malgré les mutations incessantes de toutes ces parties. C'est en lui que réside cette *idée directrice* qui, d'après Claude Bernard, construit l'être vivant et constitue son type définitif au milieu des formes transitoires que la vie intra-utérine parcourt avant d'arriver à cet état parfait et dernier qui est celle de l'être qui vient au monde.

Ce qui est essentiellement du domaine de la vie, dit-il, et qui n'appartient ni à la chimie, ni à la physique, ni à rien autre chose, c'est l'*idée directrice* de cette action vitale. Dans tout germe vivant, il y a une idée directrice qui se développe et se manifeste par l'organisation. Pendant toute sa durée, l'être reste sous l'influence de cette même force vitale créatrice, et la mort arrive lorsqu'elle ne peut se réaliser... C'est toujours la même idée qui conserve l'être en reconstituant les parties vivantes, désorganisées par l'exercice ou détruites par les accidents ou les maladies (1).

Ce dessin idéal, permanent, est la vraie force vitale, la puissance organisatrice et directrice qui ne peut évidemment résider dans la matière, puisque celle-ci change constamment, est remplacée à chaque instant dans le cadre de la forme immuable, comme l'eau d'une rivière fuit sans cesse entre les rives immobiles.

Comment une substance impondérable comme le périsprit peut-elle agir sur la matière physique et lui donner une forme ? Par quel procédé s'opère ce modelage perpétuel ? Ici, nous en sommes réduits à chercher des analogies, car la science spirite est encore trop peu avancée pour donner des indications précises sur ce genre d'action du corps fluidique. L'idée qu'un dessin puisse exister dans une matière infiniment plus subtile qu'un gaz peut paraître invraisemblable, a priori, et cependant elle est loin d'être absurde, car on observe que la force magnétique, qui est impondérable, contient des lignes de force dont l'ensemble, agissant sur la limaille de fer, crée ces figures que l'on nomme les spectres magnétiques, lesquels restent constants, alors même que l'on change sans interruption la poussière de fer. Si l'on imagine que le périsprit possède sur la matière le même pouvoir que l'aimant sur le fer, et que le dessin de l'organisme humain, anatomique et structural, soit contenu en lui, nous pourrons nous faire une idée de la constance du type individuel, en dépit des matériaux changeants dont il est composé.

D'ailleurs, la différence entre les deux espèces de substance : pondérable et impondérable, et par conséquent entre le périsprit et le corps, n'est pas d'ordre absolu; il n'y a pas hétérogénéité entre ces deux aspects de la substance, elles sont plutôt des formes éloignées d'un même substratum qui, suivant les dernières vues de la science, serait l'énergie. C'est un fait qui a une très haute portée philosophique et qui a besoin d'être solidement établi par des preuves expérimentales.

(1) Claude Bernard, *Introduction à la médecine*. Voir notre ouvrage : *l'Évolution animique* p. 47 et suiv., où ces matières sont étudiées en détail.

On a distingué, en physique, dit M. Dastre (1), deux espèces de matière : la matière pondérable qui obéit à l'attraction universelle ou pesanteur, la matière impondérable ou éther qu'on suppose exister et échapper à cette force. L'éther n'est pas pesant, ou seulement extrêmement peu. Il est matériel en tant qu'il a une masse. C'est sa masse qui lui confère l'existence au point de vue mécanique, existence logique inférée de la nécessité d'expliquer la propagation de la chaleur, de la lumière ou de l'électricité.

On pourra faire observer que l'emploi de la masse revient, en somme, à faire intervenir un autre élément *la force*, que nous verrons être en liaison avec l'énergie, et, par conséquent, à définir la matière, indirectement par l'énergie. Les deux éléments fondamentaux ne sont donc pas irréductibles ; au contraire, ils se confondraient.

L'énergie est la seule réalité objective. — Cette fusion deviendra plus évidente encore lorsque nous examinerons les diverses variétés de l'énergie, dont chacune répond précisément à un des aspects de la matière active. Définira-t-on, en effet, comme certains philosophes, la matière par *l'étendue*, par la portion d'espace qu'elle occupe? Le physicien répondra que l'espace ne nous est connu que par la dépense d'énergie nécessaire pour le pénétrer (activité de nos différents sens). *Le poids*, c'est *l'énergie de position* (attraction universelle). Et ainsi des autres attributs. De telle sorte que si l'on séparait la matière de ces phénomènes énergétiques qui nous la révèlent : poids ou énergie de position, impénétrabilité ou énergie de volume, propriétés chimiques ou énergies chimiques, masse ou capacité pour l'énergie cinétique, la notion même de matière s'évanouirait. Et ceci revient bien à dire qu'au fond il n'y a qu'une réalité objective, *l'énergie*.

Mais ces considérations peuvent être encore taxées d'hypothétiques. Il est possible de n'y voir qu'une interprétation métaphysique sans réalité objective, car depuis Lavoisier il est admis comme un dogme : que le poids des corps reste inaltéré après toutes les réactions possibles de ces corps entre eux, et qu'il est, par conséquent, impossible de détruire de la matière ou de lui enlever de sa masse, en un mot de faire passer cette matière pondérable, pesante, à l'état de matière impondérable.

Or, voici justement que la découverte de la radio-activité de la matière remet tout en question. L'indestructibilité de la matière n'est plus absolue et les physiciens les plus éminents, Crookes, Lodge, le docteur Le Bon, nous affirment que si la balance ne constate pas de différence de poids quand une réaction est terminée, ce n'est pas parce qu'il ne s'est pas perdu de matière, mais que cela tient simplement à la grossièreté de nos instruments de pesage, car d'autres appareils indiquent, que pendant la réaction, de la matière a disparu, s'est transformée en une autre substance qui n'a pas de poids appréciable.

On peut donc être sûr maintenant que lorsque les corps réagissent les uns sur les autres pour se combiner et donner naissance à un corps nouveau, les atomes qui les composent subissent une dislocation, un émiettement, en un mot une *dissociation*, et que les fragments d'atome qui s'échappent dans l'espace, qu'on ne retrouve plus dans la combinaison, sont ceux qui donnent naissance aux phénomènes de la radio-activité.

Mais il y a plus et mieux encore, il n'est pas indispensable qu'un corps subisse une action étrangère pour devenir radio-actif. MM. Strutt, Mc Clennan et Burton trouvèrent de la radio-activité dans les corps ordinaires soustraits à toute intervention extérieure. MM. Elster et Geitel en trouvèrent dans l'air des caves et la terre végétale, R. Wilson, dans la pluie, la neige, etc. Tous les corps essayés, en un mot, donnèrent des effluves radio-actifs. L'émission

(1) Dastre, *La Vie et la Mort*. p. 60.



spontanée est le plus souvent très faible, mais devient considérable si on soumet les corps à l'influence de divers excitants : lumière, chaleur, électricité, etc. L'aptitude des corps à se désagréger en émettant des effluves analogues aux rayons cathodiques (ceux du tube de Crookes capables comme eux de traverser les substances matérielles et d'engendrer des rayons X, *est universelle*. La lumière frappant une substance quelconque, une lampe qui brûle, des réactions chimiques fort diverses, etc., provoquent l'apparition de ces effluves. Les corps dits radio-actifs, comme le radium, ne font que présenter à un haut degré un phénomène que toute matière possède à un degré quelconque.

Ce sont ces observations qui autorisent M. Gustave Le Bon à écrire les lignes suivantes (1) :

« Puisque nous avons prouvé que la dissociation est un phénomène général, nous sommes fondés à dire que la doctrine de l'invariabilité de poids des atomes sur lequel toute la chimie moderne est fondée, n'est qu'une trompeuse apparence résultant uniquement du défaut de sensibilité des balances. Il suffirait qu'elles fussent sensibles au millième de milligramme pour que toutes nos lois chimiques fussent considérées comme de simples approximations. Si les balances possédaient une telle précision, nous constaterions aussitôt que dans une foule de circonstances, et, en particulier pendant les réactions chimiques, l'atome perd une partie de son poids. Nous somme donc fondés à dire, contrairement au principe posé comme base de la chimie par Lavoisier, que : *on ne retrouve pas dans une combinaison chimique le poids total des corps employés pour produire cette combinaison.*

« On commence déjà à le constater expérimentalement, en faisant usage de balances extrêmement sensibles et en opérant pendant un temps suffisamment long. « A l'aide d'une balance de haute préci- « sion, écrit M. Lucien Poincaré (2), MM. Landolt et Heidweiller ont « effectué de nombreuses pesées sur des corps divers avant et après « que se sont effectuées les réactions chimiques auxquelles ces corps « ont donné naissance ; ces deux physiciens très exercés et très pru- « dents n'ont pas craint d'énoncer ce résultat sensationnel que, dans « certaines circonstances, *le poids n'est plus le même après qu'avant « la réaction*. En particulier le poids d'une dissolution de sulfate de « cuivre dans l'eau, ne serait pas la somme exacte des poids du sel et « de l'eau. »

Ce sonts là des faits révolutionnaires au premier chef, qui doivent faire tressaillir sur leurs chaises curules, les pontifes académiques qui déclaraient que la science avait prononcé souverainement sur ces matières, et que c'était folie, présomption, outrecuidance intolérable de la part des ces ignorants spirites, d'oser parler de *fluides*, c'est-à-dire d'états impondérables de la matière. Force leur sera cependant de s'incliner, car voici que les plus qualifiés des hommes de science, ceux qui tiennent la tête du mouvement scientifique, n'hésitent pas à ne voir dans la matière qu'un état transitoire de l'énergie. Voici en quels termes s'exprime M. Lodge devant la Société de physique de Londres (3) :

« *L'évolution ou la transmutation* de la matière *est expérimentalement démontrée* par les expériences sur la radio-activité. Les atomes lourds des corps radio-actifs semblent se désagréger et lancer dans l'espace des atomes de poids atomique plus faible. On pourrait penser que cette hypothèse sur la dégradation et l'instabilité des atomes est une simple spéculation. Elle constitue cependant la plus raisonnable explication des phénomènes observés. D'après la théorie électrique de la matière, c'est-à-dire d'après cette vue qu'un atome contient des électrons doués de rapides mouvements interatomiques obéissant à des lois analogues à celles qui régissent le cours des astres, l'instabilité de l'atome doit nécessairement exister. *Nous ne devons plus admettre que l'atome est permanent et éternel.* La matière peut probablement naître et périr. L'histoire d'un atome présente des analogies avec celle d'un système solaire. Dans la théorie électrique de la matière, la combinaison des électrons peut produire l'agrégat électrique appelé un atome et sa dissociation s'accompagne d'un phénomène de radio-activité. »

Enfin William Crookes, à son tour, arrive à une conclusion analogue (1) :

« Cette fatale dissociation des atomes, dit-il, semble universelle. Elle se manifeste quand nous frottons un bâton de verre, quand le soleil brille, quand un corps brûle, quand la pluie tombe, quand les vagues de l'océan se brisent. Et bien que la date de l'évanouissement de l'Univers ne puisse être calculée, nous devons constater que le monde retourne lentement au brouillard informe du chaos primitif. Ce jour-là, l'horloge de l'eternité aura terminé son cycle. »

Anéantissement de la matière par dislocation des atomes, dit Crookes ; transmutation des corps par évolution, proclame Lodge, possibilité théorique du mouvement perpétuel, affirme M. le docteur Arsonval en parlant du radium, états transitoires de la matière avant d'arriver à l'impondérabilité affirmés par MM. Abraham et Le Bon, voilà des nouveautés qui auraient suffoqué d'indignation tous nos « Princes de la science » il y a seulement quelques années.

Encore un peu de patience, et les yeux de ces aveugles, qui pourtant ont la vue en bon état, s'ouvriront en dépit d'eux-mêmes devant le monde invisible, peuplé des âmes de tous ceux qui ont vécu ici-bas, et la grandiose certitude de l'immortalité deviendra une vérité scientifique dont les conséquences philosophiques, morales et sociales sont incalculables.

(*A suivre.*) G. DELANNE.

(1) Docteur Le Bon, l'Energie intra-anatomique, *Revue scientifique*, 31 octobre 1903, p. 557.

(2) *Revue des Sciences*, janvier 1903.

(3) *Physical Society*. Séance du 3 juin 1903. Compte rendu publié dans *Chemical News* du 19 juin 1903, p. 297.

(1) *Chemical News*, 12 juin 1903, p. 281 et notre *Revue scientifique et morale du Spiritisme*, sept. et octobr. 1903.

LES CHEMINS DE LA VIE

Pour l'être naissant, la vie est un mur
Qui voile un passé. Le destin s'y dresse;
Et, cachant son But, rend ce point obscur,
De peur qu'il nous blesse.

S'il pouvait fouiller en la nuit des temps,
Qui peut dire et qui tiendrait à connaître,
Les conditions, les états latents
Modestes de l'être ?

Des siècles lointains abordant le seuil,
Plus d'un fait *conjus*, comme en un grimoire,
Est, par la Science, en nouveau recueil,
Devenu notoire.

L'être inférieur en fut élevé.
Infime, il pouvait conquérir des grades ;
Mais, l'orgueil humain, sentant ce pavé,
Fit maintes ruades.

Quand, sur d'anciens jours, s'étendait la nuit,
La Fable, maîtresse, a connu son règne;
Mais, divin flambeau, la *Vérité luit*,
Montrant son enseigne.

La Géologie, aux mille lueurs,
Transformant l'Histoire, *assez compromise*
Les libres esprits, bravant les clameurs,
Ont laissé l'Eglise.

La Bible avait dit : « La femme de Loth,
Qui, prompte, fuyait des gaz délétères,
Mais, *se retourna* pour voir Sabaoth
Forger ses mystères,

Fut, *en bloc de sel*, changée à l'instant. »
Non loin du Vésuve, en un même rôle,
Pline curieux, en se retournant,
Gagna l'auréole.

En chemins nouveaux, plats ou montueux,
Tout doit refleurir : le lis ou la ronce ;
Mais lorsque la nuit assombrit nos Cieux,
Dans l'ombre on s'enfonce.

Marchant, trébuchant, faisant de faux pas,
Souvent une voix intime convie ;
Si le cœur l'écoute, il n'est jamais las
De chérir la vie.

Quand, l'ombre cessant, l'âme, avec le jour,
Calme, a dû survivre après un long râle,
Le monde est pour elle un grand carrefour,
Digne de Dédale.

C'est par mille accès qu'on entre ou qu'on sort,
Seul le Ciel connaît les élans de joie,
Dont déborde l'homme, être faible ou fort,
En trouvant sa voie.

Il cherche d'abord au fond de son cœur,
Où la raison saine apporta le doute ;
Puis, l'œil, en s'ouvrant, découvrit l'erreur,
Qui barrait sa route.

Depuis évitant les chemins poudreux,
Où le flot humain, moutonnier, s'engouffre ;
Il court, *vent debout*, l'esprit vigoureux,
Quand son âme souffre.

Encore il faudra descendre et monter,
Chasser devant soi des monstres rebelles ;
Car, ici, toujours, l'âme doit lutter
Pour ouvrir ses ailes !...

MME CORNÉLIE.

Toulouse, 2 septembre 1903.

CRÈCHE SPIRITE

Nous sommes heureux de porter à la connaissance de nos nombreux amis la lettre ci-dessous que nous recevons de la dévouée fondatrice de l'œuvre qui grandit et prospère chaque jour. A elle et à ses collaboratrices toutes nos félicitations et tous nos vœux.

« CHER MONSIEUR ET FRÈRE,

« Je suis heureuse de vous annoncer une joie : trois dons ou cotisations cette semaine de 50 francs chacun, l'un de Mme Vve Watel-Arnault, de Paris ; un autre d'une mère affligée qui donne à la Crèche une part de la bourse laissée par un fils regretté dont nul ne veut hériter ; un autre d'un sociétaire dont le rapport annuel donnera le nom bientôt. Avec nos petits enfants dont le nombre grandit, grandissent les besoins, c'est-à-dire que leur nombre rappelle à tous que la Crèche d'Allan Kardec fonctionne et que les frais annuels sont approximativement de 4.500 francs.

« Vous tous, ô frères spirites, aidez à l'effort que réclame de vous l'Asile qui s'ouvre à tout bébé de 15 jours à 3 ans. C'est la foi spirite qui l'ouvre à tous sans distinction de culte, de sentiments, de nationalité puisque de tous nous nous reconnaissons les frères étant tous fils du même Père : Dieu ! et de la même mère : la Nature !

« Je vous remercie bien vivement pour l'intérêt que vous portez à la Crèche et pour la souscription personnelle de la *Paix Universelle*.

« La Crèche a eu l'honneur de la visite de M. le Directeur fondateur de la Crèche de Roanne ; il nous a promis bien des renseignements précieux que nous recevrons avec reconnaissance.

« Le 31 décembre, le bureau de l'Assistance publique des enfants recevait un compte détaillé des frais et recettes à ce jour, de la Crèche spirite !

« Mercredi nous recevions de bon matin la visite de M. le Sous-Inspecteur qui désirait être édifié sur certains points. Il fera un rapport favorable à la Crèche, nous a-t-il dit ; mais le don de l'assistance sera de deux ou trois cents francs tout au plus ! Quel qu'il soit, il sera le bienvenu. Dès que je le connaîtrai, je vous le ferai savoir.

« Croyez-moi votre bien reconnaissante et dévouée.

« A. DAYT. »

Lyon, place Croix-Rousse, 8.

Le 14 janvier 1905.

Secours immédiat et vieillards nécessiteux

Du 6 janvier	de	Mme Poterorowska	16 fr.	»
6	—	M. Richard Lyon.	2	»
8	—	d'une abonnée à la *Paix Universelle*	5	»
8	—	M. Bazan	0 fr.	50
8	—	d'un vieux républicain. . .	0	50
11	—	M. Ginestet.	0	50
14	—	M. Vernay	14	25
18	—	Mme Patin	0	50
19	—	Mme Jancis.	0	25
		Total.	39 fr.	50
12 janvier	reçu de	M. Bouchu, Lyon. . .	5	»

Le Gérant : A. BOUVIER

16-1 05. — Tours, Imp. E. ARRAULT et Cie, 6, rue de la Prefecture.

QUINZIÈME ANNÉE. — N° 342. 10 Centimes. 16-28 FÉVRIER 1905.

LA PAIX UNIVERSELLE

REVUE INDÉPENDANTE

MAGNÉTISME TRANSCENDANTAL

VÉRITÉ RAISON JUSTICE — PHILOSOPHIE — PHYSIOLOGIE — PSYCHOLOGIE — LUMIÈRE SAGESSE AMOUR

La connaissance exacte de soi-même engendre l'amour de son semblable. A. B.

Directeur: A. BOUVIER

Il n'y a pas de culte plus élevé que celui de la vérité.

ABONNEMENTS : UN AN { France . . . . 3 fr. Etranger . . . 4 fr.

SIÈGE : 5, cours Gambetta, 5 LYON

Il paraît un numéro les 1er et 3e dimanches de chaque mois.

SOMMAIRE

L'INTELLIGENCE DES ANIMAUX

Les animaux sont-ils intelligents, ont-ils une âme, évoluent-ils, pensent-ils, observent-ils, ont-ils autre chose que l'instinct ou la mémoire ?

Plusieurs lecteurs de *la Paix* m'ayant demandé ce que je pense de l'âme et de l'intelligence des bêtes, après avoir lu dans les colonnes de ce journal l'article de mon dévoué collaborateur M. J. Bricaud, dans sa chronique psychique, où celui-ci conclut par la négative, je me fais un devoir et un plaisir de leur répondre en m'appuyant sur des faits vécus, sur des observations personnelles et aussi sur certains auteurs qui, troublés par ce problème, de même que moi, penchent pour l'affirmative.

Tout d'abord, M. Bricaud nous dit, après avoir parlé de savants officiels, « que *c'est l'observateur qui raisonne pour l'animal*, » comme s'il était lui-même dans la situation où se trouve l'observé, et qu'il lui prête les sentiments et les sensations qu'il ressent de par sa nature propre. Par suite, il attribue au raisonnement, à l'intelligence, à la sensibilité enfin, ce qui n'est que le résultat de la mémoire, de sorte que ces sentiments illusoires ne sont tout simplement qu'effets d'attraction et de répulsion.

Et, soutenant sa thèse, il continue :

« Qui n'a entendu parler de ce terre-neuve qui détruit totalement sa réputation de chien sauveteur, sentimentalement attribuée à sa race ? Un homme se noie et pendant que le malheureux se débat contre la mort, l'animal, qui s'est jeté à l'eau nage, avec vigueur vers la casquette de l'homme, qui descend le fil de l'eau, la happe et la rapporte triomphalement sur la berge !

« Et ce chien volé ? Le propriétaire affirme, devant le commissaire de police, qu'il viendra à lui seul sur le simple appel de son nom, quand, au contraire, il tourne le derrière et s'enfuit !

« Le voleur avait, pendant quelques jours, en prononçant ce nom, appliqué à celui qu'il désignait une vigoureuse correction.

« Ce chien, il me semble, avait de la mémoire et non de l'intelligence ; il n'avait point oublié que son nom était le signal des coups. Mais s'il avait eu de l'intelligence et de la réflexion, il eût raisonné et n'eût point hésité à aller à son ancien maître. »

Voilà donc deux faits exceptionnels peut-être qui nous sont servis pour démontrer l'inintelligence les animaux, arguments qui évidemment, ne sont pas très solides, car : 1° il n'est pas dit si le chien, se jetant à l'eau, n'a pas vu plutôt la casquette que l'homme, l'une surnageant et visible, l'autre peut-être déjà au fond de l'eau ; 2° c'est peut-être aussi précisément parce que, dans ce cas, le chien a pu autant raisonner que se souvenir.

Laissons donc de côté ces quelques considérations, ou plutôt disons, avant d'aller plus loin, que l'ouvrier quel qu'il soit, ou plutôt les hommes quels qu'ils soient, n'agissent précisément que parce qu'ils ont la *mémoire* des choses ou des faits, et c'est parce qu'ils se souviennent qu'ils discernent et agissent ; ainsi le cantonnier, qui arrose chaque jour la rue, le fait le lendemain parce qu'il l'a fait la veille et que là se trouve l'élément qui lui procure le pain de chaque jour. Qu'un accident survienne, que sa mémoire soit suspendue, son jugement atteint, il sera moins que l'animal ; mais, au contraire, s'il jouit de sa mémoire, il analysera les faits, en cherchera les causes et, finalement, prendra ses dispositions pour se donner chaque jour plus de bien-être, ce qui ne l'empêchera pas de retourner accomplir le même travail jusqu'à ce qu'il trouve mieux.

Revenons aux animaux et voyons les faits.

Il suffit d'être tant soit peu observateur pour trouver l'intelligence liée à la mémoire des faits, non seulement par le chien mais aussi par la plus grande partie des animaux et même des insectes. Voici à ce sujet quelques observations que j'eus l'occasion de faire depuis que je m'occupe de l'énigme humaine et surtout des manifestations de la vie.

L'été dernier, étudiant les fourmis avec mon ami Brémond, je constatai que lorsque nous abîmions une fourmilière, toute la petite république se mettait à l'œuvre pour réparer le mal que nous avions fait et, lorsqu'il s'en trouvait de blessées, pendant que quelques-unes semblaient en prendre soin, d'autres partaient dans

différentes directions, s'arrêtaient en face de quelques-unes d'entre elles, semblaient tenir un langage que certes l'homme ne peut comprendre et revenaient ensemble auprès des blessées, et là, ô merveille, celles ramenées ainsi paraissaient donner des ordres en agitant leurs antennes, puis se mettaient a *magnétiser*, vous entendez bien, amis lecteurs, je dis *magnétiser*, en faisant avec leurs pattes des passes sur les pauvres éclopées qui bientôt, sous l'action bienfaisante de ces nouveaux thaumaturges, reprenaient la vie et étaient emportées avec soin par celles qui, restées là, semblaient attendre des ordres à cet effet.

Mais ce n'est pas tout, il n'y a peut-être là que l'instinct. Voici où l'intelligence, le raisonnement apparaissent ; c'est peut-être aussi la mémoire de faits semblables passés dans d'autres circonstances.

Un jour, voulant couper la route à d'autres fourmis, je creusai, en travers de leur chemin avec le bout d'un bâton ferré, un fossé de quelques centimètres de profondeur et de largeur sur une longueur d'environ 3 mètres, puis, avisant une ornière remplie d'eau qui se trouvait à proximité, je traçai une rigole amenant l'eau dans le dit fossé. Eh bien ! là, en présence de ce fossé, pendant que quelques-unes explorèrent à droite et à gauche aussi bien d'un côté que de l'autre, plusieurs se réunirent, semblèrent tenir conseil, lorsque tout à coup une demi-douzaine environ se dressèrent d'un commun accord, agitant leurs pattes et leurs antennes dans la direction de la rive opposée, où une, un peu plus longue que les autres, se dressa à son tour comme pour répondre à un appel, et elle resta où elle était pendant environ 30 minutes, se promenant là dans un espace de quelques centimètres carrés, se dressant de temps à autre pour voir ce que faisaient sans doute celles qui, les premières, s'étaient dressées en étendant leurs pattes dans sa direction.

Pendant ce temps, le petit peloton d'ouvrières s'était dirigé vers un brin de paille qui pouvait avoir environ 15 centimètres de long, s'acharnant après pour le changer de place sans pouvoir y arriver ; alors une d'elles s'éloigne et bientôt elle revient avec plusieurs de ses compagnes, et cette fois le brin de paille est attiré vers le fossé, puis avancé ainsi peu à peu, tel un pont jeté sur une rivière, et sitôt ce travail accompli, la première qui traversa ce nouveau pont fut précisément celle qui attendait de l'autre côté ; après qu'elle l'eut traversé deux ou trois fois comme pour se rendre compte de sa solidité, la petite armée se mit en marche pour continuer son travail.

Ce fait n'est pas emprunté à d'autres, j'en fus moi-même le témoin ; peut-on trouver un plus beau trait d'intelligence ?

Autre observation.

Il y a quelques années, je possédais un chat qui faisait l'admiration de tous ceux qui le voyaient tellement il paraissait intelligent ; il mangeait à table et il ne prenait rien à côté de son couvert, il me suffisait de dire *tout le monde à table* pour que mon chat sautât sur la chaise mise à cet effet et, lorsqu'elle n'y était pas, il allait vers la chaise, semblant demander pourquoi elle n'y était pas ; ici peut-être la mémoire du fait le faisait-il agir, mais sans lui avoir montré, ayant observé plusieurs fois que lorsque nous allions d'une pièce à l'autre nous appuyions un bec de canne, il prit bien vite l'habitude d'ouvrir lui-même les portes en sautant après et en faisant pression de tout son poids sur le bec de canne avec une patte, pendant que de l'autre il appuyait contre le mur pour empêcher qu'en lâchant le pène la porte ne se refermât.

Avait-il envie de jouer, s'il nous voyait occupés il s'amusait seul, mais s'il nous voyait au repos, bien vite il allait chercher une patte de poulet qui lui servait pour la circonstance. Là encore la mémoire était en jeu, il savait que lorsque nous étions libres nous nous amusions avec lui, mais voici qu'à côté de la mémoire l'intelligence apparaît.

Un jour que nous étions tous occupés à nos divers travaux, une dame de connaissance vint nous rendre visite ; pendant qu'assise en causant avec ma femme, le chat apporte sa patte de poulet sur le bas de sa robe, son premier mouvement fut de repousser cette patte et aussi le chat qui, de nouveau, apporte une seconde fois la patte sur la robe, puis une troisième, après être repoussé chaque fois avec autant de crainte que de dédain par cette dame qui, finalement, demande à ma femme ce que ce chat lui voulait, et ma femme de rire en lui disant que puisqu'elle ne faisait rien il lui demandait de jouer avec lui, et aussitôt, pour lui montrer, ma femme prit la patte qu'elle jeta au loin et qu'il rapporta à cette dame pour lui être jetés à nouveau, ce qui amusa passablement cette dernière. Dans ce cas, il a dû se tenir ce raisonnement de chat : Puisque tout le monde travaille et que cette personne ne fait rien, elle peut bien s'amuser avec moi.

Je pourrais aussi parler d'oiseaux, de poules, de lapins, etc., mais je m'en tiendrai au fait suivant quant à mes observations, après quoi nous verrons ailleurs, afin de nous donner une idée sur l'âme et l'intelligence des animaux de même que sur la *nécessité* de leur évolution si nous croyons à une justice immanente.

Il s'agit maintenant de mon chien, qui semble vraiment doué d'un instinct que je suis tenté d'appeler intelligence ; non seulement il se rappelle, mais aussi, en dehors de sa mémoire qui semble prodigieuse, il pressent nos moindres désirs, il saisit nos paroles et, plus sage que mes enfants, il accomplit parfois ce qui leur est demandé.

Chercher un objet perdu n'est rien, c'est une habitude donnée, mais saisir une parole dans la conversation et le montrer est autre chose.

Ainsi, il y a quelques jours à peine, la grand'mère demande aux enfants ce qu'ils ont fait de sa chaise, il s'agit d'un pliant ; ceux-ci, occupés à jouer, répondent évasivement, mais Black — c'est le nom du chien — qui entend, sort de la maison, va dans le jardin et rapporte triomphalement le siège.

Je pourrais multiplier les faits que cet article n'aurait aucune valeur de plus, puisque chacun peut faire les mêmes observations ; du reste, il me tombe à l'instant même sous les yeux l'entrefilet suivant que j'emprunte au supplément illustré du *Progrès* de ce jour 26 janvier, qui, à son tour, est en faveur du chien.

INITIATIVE DE CHIEN

Les hommes aiment à s'extasier devant les marques d'intelligence ou de dévouement que donnent les animaux. Il leur plaît de penser que ceux-ci acquièrent à leur contact ces qualités précieuses, que pour leur part ils n'hésitent pas à s'octroyer. Aussi chacun sera-t-il heureux de connaître ce haut fait d'un très bon chien, que rapporte un de nos confrères :

« Quatre jeunes gens de Senones revenaient à la nuit en file indienne de la frontière du pays annexé, lorsque l'un deux, le sieur Champy, aveuglé par la tourmente, tomba dans une sorte de crevasse sans que ses compagnons s'en aperçussent. Heureusement pour Champy, il n'en avait pas été de même du chien d'un de ses amis, qui les accompagnait.

« L'intelligent animal se coucha sur Champy, le tenant au chaud de son mieux. Peu après, les jeunes gens s'aperçurent de la disparition de Champy et du chien. Prévoyant un malheur, ils revinrent sur leurs pas et trouvèrent l'homme et l'animal l'un sur l'autre. »

L'homme avait déjà les mains gelées. Nul doute que, sans le chien, qui lui fit un rempart de son corps contre le froid, il eût succombé à une congestion.

Qui n'a connaissance de ce chien dont le maître, surpris par une avalanche, vint au village voisin auprès des frères de celui-ci chercher à se faire comprendre, et finalement, tant par ses plaintes que par ses allées et venues dans la même direction, amena les sauveteurs assez tôt pour que son maître fût sauvé ?

M. *Emmanuel* VAUCHEZ, ce grand lutteur courbé depuis longtemps



sur ces graves problèmes de même que sur tout ce qui intéresse l'humanité, publiait, en 1893, dans son remarquable ouvrage *la Terre*, après avoir étudié la vie et l'évolution des êtres, les lignes suivantes :

« Avant de terminer ce travail, consacrons quelques lignes à l'étude de la race animale, dont nous avons indiqué seulement le rôle prépondérant dans l'œuvre de la création, sans avoir insisté sur sa collaboration utile, sur son affection et son dévouement à l'homme, auquel elle ne réclame, en échange de tant de services, qu'un peu de nourriture et de bons traitements.

« L'homme est un animal arrivé, l'animal est un homme en formation. Il importe peu à l'homme, en possession d'une intelligence, d'avoir passé par les filières de la vie animale, d'être parti de la cellule verte et de compter parmi ses ancêtres un âne ou un singe.

« Entre l'animal sauvage et l'animal domestique, l'écart est sensible ; les expériences faites récemment sur le chien sauvage d'Amérique ont donné la mesure de la sélection qui s'est faite en Europe, pour constituer les races diverses, si intelligentes, de nos chiens domestiques. En effet, plusieurs générations de ces chiens sauvages, soignés, cultivés intellectuellement, n'ont pu arriver à produire qu'un spécimen peu différencié de leur point de départ; nous voulons dire par là que notre chien est, à ce point de vue, aussi éloigné du chien sauvage, que peut l'être l'homme du dix-neuvième siècle, de son ancêtre de l'âge de la pierre.

« Il est de toute vraisemblance que les chiens intelligents, dont les évolutions n'ont pas été entravées par la mort prématurée, qui ont travaillé, sous l'égide de l'homme, à des choses relativement intellectuelles, chasse, garde, attelage de traîneaux de voyage et de poste dans les pays froids, etc., arrivent par sélection à l'extrême limite de l'animalité et sont prêts pour l'étape humaine. Que dit-on d'un animal intelligent dont le regard, le geste, l'attitude expriment clairement la pensée : « Il ne lui manque que la parole ». Et rien n'est plus vrai, cela veut dire qu'il est prêt pour l'incarnation humaine.

« Remarquons bien qu'on ne peut attribuer aux facultés de l'homme un caractère les distinguant absolument des facultés de l'animal, dont l'évolution psychique ne peut s'être arrêtée brusquement. Cela est d'autant plus invraisemblable qu'un tel arrêt coïnciderait avec l'apparition du premier homme, venu sans doute du singe anthropoïde : où donc ce premier homme aurait-il puisé ses facultés relativement supérieures ? Comment établir qu'il existe, entre l'âme de l'homme et l'âme de l'animal, une différence telle que la continuité de celle-ci en paraît impossible ? Cette différence, où la trouver ? Ce n'est pas dans les sphères émotionnelles assurément; l'animal supérieur éprouve des émotions : la seule différence gît dans l'intensité.

« La volonté, qui peut la refuser à l'animal ? La réflexion ? Mais il en est doué et il s'en sert! Observons le cheval en une seule circonstance. Son maître l'avertit de marcher plus rapidement : il ne sait pas d'abord ce qu'il doit faire ! mais un coup d'éperon suivant l'émission de la voix, le cheval, aiguillonné par une sensation douloureuse, accélère sa marche, alors plus besoin d'éperon de la part du maître ; le cheval par sa réflexion acquiert l'idée juste qu'il doit précipiter sa marche à cette inflexion de voix, s'il veut éviter la douleur d'un rappel à l'ordre.

« Des voyageurs, dans lesquels nous avons pleine confiance, nous ont rapporté que les chiens de Constantinople sont organisés en bandes et vivent des immondices de la ville qui, sans eux, ne seraient pas enlevées. Leur organisation présente les apparences d'une sorte de société, et lorsqu'un membre ne peut remplir les fonctions qui lui sont attribuées, pour cause de vieillesse ou de maladie, il est retranché comme inutile et étranglé sur un signe du chef.

« Nous avons vu un chien qui, lorsque son maître ne se préparait pas pour la chasse à l'heure habituelle, lui apportait ses chaussures de chasse afin de lui rafraîchir la mémoire. »

M. Vauchez nous parle également de chats, de loups, d'oiseaux, etc., pour montrer que les animaux à des degrés différents agissent intelligemment.

Voici un fait remarquable de raisonnement cité par M. Leuret, que je lui emprunte également :

« Un orang-outang, qui est mort récemment à la ménagerie du Muséum, avait coutume, lorsque était venue l'heure du dîner, d'ouvrir la porte de sa chambre où il prenait son repas en compagnie de plusieurs personnes ; comme il n'était pas assez grand pour atteindre la clef de la porte, il se pendait à une corde, se balançait et, après quelques oscillations, arrivait rapidement à la clef. Son gardien, ennuyé de tant d'exactitude, profita un jour de l'occasion pour faire trois nœuds à la corde, qui, ainsi raccourcie, ne permettait plus à l'orang d'atteindre la clef. L'animal, après un essai infructueux, reconnaissant la nature de l'obstacle qui s'opposait à la réalisation de son désir, grimpa à la corde, monta au-dessus des trois nœuds et les défit tous trois, en présence de M. Geoffroy-Saint-Hilaire qui me rapporta le fait. Le même singe désirant ouvrir une porte, son gardien lui donna un trousseau de quinze clefs ; le singe les essaya l'une après l'autre, jusqu'à ce qu'il eût trouvé celle qui ouvrait ; une autre fois, une barre de fer ayant été mise entre ses mains, il s'en servit comme d'un levier. »

Les faits ci-dessus montrent que les animaux pensent à leur façon et agissent en bien des circonstances aussi intelligemment que certains hommes, façonnés par leur contact au sein de la société, ce qui n'empêche pas M. J. Bricaud de dire que l'animal ne juge pas ses propres actes, qu'il ne les sent pas, qu'il agit en aveugle sans savoir ce qu'il fait, etc., et *qu'il n'est pas perfectible*. Il n'y a dans leur histoire, dit-il encore, ni mode, ni progrès, ni tentative d'insurrection contre la domination souvent violente de leur maître.

Ici encore, si je voulais faire une analyse sérieuse et *sans raisonner pour l'animal*, je pourrais démontrer que non seulement ses actes sont raisonnés, mais aussi qu'il progresse en cherchant le mieux être sur son plan, et ce n'est pas toujours qu'il se soumet à la volonté d'un maître trop violent ; il n'est pas rare de voir le chien et le cheval, de même que le bœuf ou autres animaux, se révolter à la brutalité de l'homme et se soumettre facilement à la douceur de l'enfant. J'ai vu ainsi un cheval lancer des coups de pieds, mordre un domestique qui le maltraitait et par contre être d'une souplesse, d'une douceur extraordinaire avec un enfant qui lui donnait du sucre ; avec l'un il ne voulait rien faire, avec l'autre il travaillait avec énergie pour ne pas dire avec satisfaction.

Sommes-nous donc dans la peau des animaux pour les juger, pour leur refuser le droit à l'évolution, alors que tout marche vers un but qui prouve que rien n'est d'une stabilité absolue, que les formes changent pour faire place à d'autres formes que l'âme anime tour à tour ?

Règle générale, nous regardons nos frères inférieurs comme celui qui, beaucoup plus évolué que l'homme moderne, verrait celui-ci du haut des sphères où il plane sans entrer dans les détails de son existence et qui, le voyant dans sa forme stable en apparence, mais changeante en réalité, car il y a différence entre l'homme préhistorique et l'homme actuel, se dirait : Ces êtres ne progressent pas, leurs formes restent, ils vont, viennent, entrent dans des terriers qu'ils appellent maisons ou palais, suivant que ceux auxquels ils appartiennent savent se donner plus ou moins de confortable, mais ce ne sont toujours que des tas de matières disposés de la même façon, couverts de la même façon, etc. Et si ces êtres inférieurs ne vivaient que par la pensée, combien devraient-ils trouver absurde, incohérent, grossier, primitif, notre langage articulé ; ils penseraient certainement ce que nous pensons des animaux, avec cette différence pourtant que,

plus évolués que nous, ils auraient moins de peine à nous considérer comme des frères inférieurs.

Si, avec la science positive, nous admettons l'évolution des êtres dans le monde des formes, pourquoi ne pas admettre qu'il en soit de même dans ce qui anime ces formes, c'est à la fois anti-illogique et anti-scientifique ; aussi je dirai à M. Bricaud que si la distance qui sépare l'âme qui s'ignore de celle qui se connaît est incommensurable, il n'en est pas moins vrai que toutes deux, consciemment ou inconsciemment, travaillent à leur devenir et, par conséquent, évoluent en raison directe des milieux auxquels elles appartiennent, mais nécessairement l'une et l'autre doivent subir les même lois de la vie pour accomplir l'œuvre divine.

« L'esprit véritablement intelligent, dit encore M. Vauchez, sait qu'il a nécessairement passé par toutes les filières de la vie animale pour constituer son cerveau et améliorer sa forme. Il lui importe peu de compter un âne ou un singe parmi ses ancêtres ; l'important pour lui, c'est de ne l'être plus, et, comme le disait dans ses cours M. Vogt, professeur d'histoire naturelle à Genève, « il vaut mieux descendre d'un singe perfectionné que « d'un Adam dégénéré ». D ailleurs, cette origine inférieure ne fait que mieux ressortir la grandeur de Dieu vers lequel nous gravitons et graviterons sans cesse sans jamais l'atteindre.

. . . .

« On a beaucoup parlé de l'instinct, on a donné des définitions mettant cette faculté complètement en dehors de celle dite de l'intelligence. L'instinct n'est pas autre chose que le commencement de l'évolution cérébrale naissant à l'aurore des créations, et arrivant progressivement à l'intelligence moderne, son dernier mot quant à présent. »

Or, d'après ce qui précède et d'après mes observations personnelles, tout dans la nature progresse en vertu des principes animiques s'élaborant à travers les premiers éléments de la matière pour se *développer* peu à peu à travers les formes multiples qu'il est appelé à revêtir.

Ainsi le minéral passe au végétal, le végétal à l'animal, l'animal à l'homme et celui-ci aux règnes supérieurs, qu'il ne connaît pas plus que le ciron ne connaît le règne humain.

L'âme, étincelle divine, commence à vérifier la matière d'où naissent les premières *sensations* qui, peu à peu, par la force des choses et sous l'empire des besoins, se transforment en instinct qui à son tour devient intelligence, mais il est tout aussi difficile de trouver le point de démarcation entre les premiers rudiments de sensations et la plus haute intelligence qu'entre la première cellule et l'homme le plus parfait, ce qui me permet de conclure ainsi.

Les animaux de même que les hommes sont doués d'un principe animique adéquat au plan où ils se trouvent et, si les formes paraissent stables pour chaque espèce, l'âme peut et doit naturellement passer d'une forme à l'autre lorsque les circonstances le permettent, pour arriver peu à peu au stade humain, il n'y a là rien d'illogique ; cette hypothèse vaut l'hypothèse contraire, bien mieux elle nous permet d'entrevoir l'éternelle Justice dans laquelle se trouve la balance souveraine des origines et des fins.

Dans les races animales de même que dans les races humaines, il y a des êtres plus évolués les uns que les autres, seule l'intelligence n'est pas développée au même point, ce qui, pourtant, ne saurait être la négation du principe intelligent que, personnellement, je me plais à reconnaître en nos trères inférieurs.

A. Bouvier.

Un beau Cas d'Identité

Le samedi 14 janvier dernier M. Laurent V..., que je connais intimement de longue date, vint par hasard me dire bonjour et aussi me parler de son état de santé qui laissait un peu à désirer par suite d'un très grand surmenage dans ses affaires ; voyant que j'avais sous la main un médium avec lequel il avait eu jadis de très bonnes communications, il me demanda si de nouveau par son intermédiaire il ne pourrait rien avoir. Ce médium étant occupé à soigner une malade, je le fis entrer un instant dans mon cabinet où un autre médium m'aidait à donner des soins à d'autres malades, de sorte que les deux médiums que j'avais sous la main à ce moment se trouvaient séparés par une antichambre qui sert de bureau à mon secrétaire. Ceci, pour montrer qu'étant occupés de chacun leur côté, le cerveau de l'un ayant reçu à une date antérieure assez éloignée une communication pouvant intéresser M. V... ne pouvait pas influencer l'autre par sa présence auprès de nous, ce qui arrive parfois dans un milieu où plusieurs sensitifs sont réunis ; de plus, les deux portes de l'antichambre étant fermées il était donc difficile, au médium qui avait servi de récepteur dans d'autres circonstances, de savoir ce que nous faisions ; du reste, je le répète, il s'occupait d'une malade et ignorait la présence auprès de moi de l'intéressé.

Le médium qui était auprès de moi était sur le point de se retirer lorsque M. V... me demanda si celui-ci ne pourrait pas voir quelque chose l'intéressant.

Comprenant sa pensée, je le priais de se recueillir en pensant à *l'esprit* qu'il désirait voir ; d'autre part je dis au médium de chercher à se rendre compte de ce qui se passait autour de nous. Celui-ci ne voyant rien tout d'abord me pria de lui dégager la tête, ce que je fis par quelques passes après lesquelles il dit voir une forme, mais que la lumière était trop intense pour lui permettre d'en faire le portrait. Je tournais immédiatement le bouton de la lampe électrique afin de le faciliter, puis réfléchissant qu'une personne complètement ignorante de ce genre de phénomène était là pour recevoir des soins plutôt que pour s'occuper de spiritisme, je rallumais de suite la lampe et cachais le côté de la lumière qui gênait le médium avec un voile noir qui m'avait servi pour faire de la photographie et qui se trouvait sous ma main.

Aussitôt le médium nous fit dans tous ses détails le portrait du père de M. Laurent V... Alors je priais mentalement celui-ci de se communiquer, ce qu'il fit de suite, non sans avoir un peu effrayé le médium en l'approchant.

A peine eut-il pris possession qu'il sauta au cou de son fils en disant : « Mon cher fils ! que je suis heureux de te voir et surtout de pouvoir te parler ! Voilà plusieurs mois que j'en ai le désir ; aujourd'hui je le peux, j'en profite. » Notons en passant que le médium ne connaissait nullement M. V... C'est précisément là ce qui donne de la valeur à la communication.

Après lui avoir rappelé différents faits passés concernant sa famille et être entré dans des détails intimes que je ne suis pas autorisé à rapporter, il lui rappela une affaire qu'il avait traitée il y a quelque temps, où il avait été dupe de sa bonne foi, et d'un ton colère il dit : « Ah ! ton X..., — ici il cita un nom, — si tu n'y mets pas ordre, il t'en fera bien d'autres ; il t'a soustrait une belle poignée de pièces de vingt francs, dans ton affaire de... » Il donne également le nom d'une localité, et ainsi peu à peu il précise les faits en disant que de son côté il veille afin de l'empêcher d'être refait davantage.

Après lui avoir donné divers conseils sur sa conduite à tenir en présence des faits qu'il lui citait en lui faisant entrevoir ce qui se passerait sous peu et qu'il pourrait contrôler, il me pria de le rappeler souvent pour continuer de conseiller son fils, puis il quitta le



médium tout surpris, une fois éveillé, de voir un étranger auprès de lui alors qu'il croyait se trouver en face de malades qu'il connaissait et qu'il venait de soigner.

Dire l'état d'âme de M. Laurent V... et aussi des personnes présentes, parmi les quelles M. Malosse père, est vraiment difficile. Aussi M. V... par reconnaissance versa-t-il de suite le quart d'une pension à notre caisse de secours aux vieillards en s'écriant. *Je ne donnerais pas ma journée pour cent francs !* Et il avait raison, comme nous allons le voir par une seconde communication obtenue par le même médium le mardi 31 janvier.

M. Laurent V... ayant reçu un coup dans le côté gauche, qui le faisait atrocement souffrir, vint avec bien des difficultés chercher le soulagement qu'il était certain de trouver sous l'action magnétique. De nouveau il se rencontra avec le médium par lequel son père s'était manifesté il y avait donc 17 jours.

Personnellement heureux de profiter de cette circonstance pour faire plaisir à l'esprit qui m'avait précédemment prié de le rappeler, je demandais au médium de s'unir de pensée avec moi afin d'en faciliter la manifestation.

Après quelques secondes d'attente nous pûmes constater la production du phénomène de la même façon que précédemment, c'est-à-dire que le médium commença par voir l'esprit, nous en fit encore le signalement, puis nouvelle incorporation.

Sans chercher ses phrases, ne laissant pas le temps de l'interroger, il s'adresse à son fils en faisant allusion à sa communication précédente. « Tu vois, lui dit-il, que j'avais raison : en dehors de ton affaire du 14 *septembre*, où 500 *francs* te furent soustraits, je suis heureux d'avoir pu t'aviser à temps pour *les trois affaires* que tu as en cours; tu as bien fait d'aller toucher *les* 2.000 *francs* qui te restaient à encaisser, car si tu avais attendu jusqu'à ce jour tu aurais eu de nouveaux ennuis : ton *Un tel* — le nom est désigné — aurait encore chercher à te rouler. »

La conversation se continue ainsi, parlant notaires, avocats, etc., puis brusquement l'esprit quitte le médium.

Au comble de la surprise de voir ses affaires si bien connues par son père désincarné depuis de longues années, M. V... s'étend à son tour sur ce sujet, nous mettant ainsi à même de juger de l'importance pour lui de ces communications, lorsque tout à coup le médium, entransé de nouveau, s'adresse à celui ci et d'une façon très brève lui dit : « Je ne veux pas que tu racontes à tout le monde ce que je viens de te dire : *à lui et à elle* — c'est moi et ma femme qu'il désigne du doigt — mais pas aux autres. »

Je dois dire qu'en dehors de deux personnes étrangères, exceptionnellement, ma femme se trouvait dans mon cabinet au moment de cette manifestation, où une fois de plus il nous fut donné de voir tout l'intérêt que les soi-disant morts portent aux vivants.

En dehors de noms et de faits intimes passés ou prévus s'étant réalisés qu'il ne m'est pas permis de citer, j'affirme sur l'honneur la rigoureuse exactitude de ce qui précède.

A. Bouvier.

Conséquences néfastes du Cléricalisme

Les idées morales sont indépendantes de toutes formes religieuses. La vérité ne connaît pas de mystères impénétrables ; car les investigations de l'esprit humain n'ont pas de bornes. Malgré que le domaine de l'inconnu soit infini, on ne peut assigner des limites à l'intelligence.

Les peuples progressent, par une éducation rationnelle, fondée sur les actions naturelles du juste et de l'injuste et sur l'intérêt personnel qui rattache l'homme à son semblable et à sa famille.

Ces enseignements ui apprennent qu'il doit subir demain l'injustice qu'il commet aujourd'hui envers les autres, et qu'il importe donc de ne pas faire à autrui ce que nous ne voudrions pas qu'il nous fût fait.

Une génération instruite donne naissance à une autre encore plus instruite, le flambeau de la raison se développe donc en parcourant les siècles, sous l'impulsion des rayonnements de l'infini du temps et de l'espace.

« L'homme, dit l'honorable et sympathique Emmanuel Vauchez, appartient au passé, au présent et à l'avenir ; il a des obligations envers le passé, des devoirs envers le présent, des responsabilités envers l'avenir. »

Les institutions qui n'ont pas pour base la morale indépendante, les bonnes mœurs, la justice et la solidarité, passent sans laisser après elles de grands souvenirs, ni des traces indestructibles de progrès intellectuel et social. La vertu, si nécessaire à tous, devrait être gravée dans tous les cœurs. Mais les plus belles aspirations sont étouffées par l'intrigue qui avilit tout. L'esprit d'agiotage, l'amour de l'or et des grandeurs, l'absence des sentiments de paternité et de bienfaisance paralysent les plus beaux élans vers la générosité, ce phare lumineux de l'humanité.

La morale, véritablement sociale, ne peut être assimilée à aucun culte. Les religions constituent, dans leurs formes et leurs pratiques exclusives, les plus grands fléaux de l'humanité. Les maux qu'elles ont produits sont innombrables.

Le christianisme ne nous a-t-il pas offert, au moyen âge, toutes les horreurs du fanatisme le plus absolu et le plus intolérant ?

L'Inquisition en Espagne et les guerres dans le midi de la France, les foudres papales, lancées de toutes parts, prouvent que toutes les religions exploitées par les hommes sont dominées par les mêmes passions et qu'elles recèlent dans leur sein les mêmes abus et les mêmes cruautés.

La religion naturelle, sans prêtres ni temples, dont le fondement repose uniquement sur la raison humaine, sur la croyance en l'existence de Dieu et en l'immortalité de l'âme, constitue la seule religion de l'avenir, seule capable d'accélérer le progrès intellectuel, moral et social des peuples.

La grandeur de Dieu ne comporte pas d'intermédiaire entre lui et les hommes.

Le christianisme, travesti en cléricalisme, est devenu une faction politique envahissante, ne convoitant que pouvoir et richesses ; les phases qu'il a suivies et les commotions sociales qu'il ne cesse de produire forment un point noir dans son histoire.

Le martyrologe qui est à son passif fait frémir d'horreur.

La seule pensée des oppressions et des cruautés qui ont été exercées par ceux qui avaient mission d'apporter au monde la paix et l'amour du prochain soulève l'indignation de toute conscience honnête et sensible.

Voici sommairement le résultat des persécutions de ces hommes cruels et barbares :

Thomas Torquemada, le terrible inquisiteur général d'Espagne, et ses acolytes brûlèrent dans l'espace de dix ans 10.220 personnes vivantes, 6.360 en effigie et appliquèrent diverses tortures à 97.321 autres personnes. Ces chiffres, qui forment le bilan des inquisiteurs d'Espagne, se passent de commentaires. Toutes ces persécutions sanglantes, les nombreuses victimes immolées par des moines barbares furent inutiles pour le progrès de l'humanité.

En face de tant d'horreurs et d'ignominies, les croyants les plus tenaces, qui sont de bonne foi, pâlissent devant ces cruautés religieuses.

Malgré que notre siècle n'ait plus à redouter ces hécatombes sanglantes, les esprits, mieux cultivés, reculent devant les absurdités qui sont encore enseignées par les cléricaux.

L'immortel Victor Hugo, dans un élan sublime, s'écrie : « La science cherche Dieu, la pensée le voit : Dieu vérité, Dieu justice, Dieu conscience, Dieu amour ; l'homme le mêle aux choses de la terre ; Dieu cherché, c'est la philosophie ; Dieu vu, c'est la religion.

Les vieilles religions n'ont plus que leurs contes, jadis tromperie de l'homme-enfant, aujourd'hui dédain de l'homme fait, jadis acceptées par l'ignorance, aujourd'hui démenties par la science, ne laissant aux croyants tenaces, qui ont les yeux fermés et les oreilles bouchées, d'autre refuge que l'affreux *Credo quia absurdum.* »

La philosophie de l'avenir, si bien dépeinte par Victor Hugo, est appelée à régénérer la société.

Tous les savants de bonne foi et toutes les personnes qui ne sont pas imbues de fanatisme outré cherchent la vérité divine et la morale véritable dans une croyance rationnelle, dépouillée de tout dogme absolu, de toute intervention humaine exercée par les prêtres, une morale enfin plus conforme à leurs aspirations et plus bienfaisante.

Le peuple, plus éclairé, ne se laissera alors plus éblouir par les fantasmagories cléricales de l'homme-enfant. Il viendra un jour où les croyances affirmées et démontrées par la raison pourront seules être acceptées.

Victor Hugo, dans *Religion et Religion*, démontre l'action néfaste des religions en ces termes :

« Toute religion est un avortement
Du rêve humain devant l'être et le firmament ;
Le dogme, quel qu'il soil, juif ou grec, rapetisse
A sa taille le vrai, l'idéal, la justice,
La lumière, l'azur, l'abîme, l'unité ;
Il coupe l'absolu sur sa brièveté ;
Tous les cultes ne sont, à Memphis comme à Rome,
Que des réductions de l'éternel sur l'homme,
Fragment de l'invisible, ombre de la clarté,
Marques de l'infini pris sur l'humanité.
Leur tonnerre est un bras qui lance un dard de soufre,
Leur cercle n'admet pas l'immensité ; leur gouffre
Est comblé d'un Odin ou d'un Adonaï. »

La philosophie rationnelle et profonde, proclamée par Victor Hugo, a été enseignée par des hommes éminents des dix-huitième et dix-neuvième siècles, parmi lesquels nous voyons les noms suivants : Delorme, Charles Bonnet, Dupont de Nemours, Ballanche, Alphonse Esquiros, Patrie Larroque, d'Orien, Jean Reynaud, l'historien Henri Martin, Flammarion, Allan Kardec, André Pezzani et une foule d'autres personnages remarquables, tant en France qu'à l'étranger.

Depuis longtemps les abus commis par le cléricalisme sont combattus par tous les hommes de cœur qui s'intéressent au progrès moral et social de l'humanité.

Dieu le Grand Etre incréé, éternel, invisible, incompréhensible, parfait en tout, toujours identique en soi-même, inconditionnel, immuable dans l'infini, cause première et immanente de toutes choses, veut être adoré en esprit et en vérité. Il n'a donc pas besoin de temple ni d'autel, ni surtout de prêtres, qui se sont donné la sinistre et néfaste mission d'exploiter l'humanité terrestre.

Les habitants de la terre sont trop petits pour qu'ils puissent servir d'intermédiaires entre Dieu et l'homme.

La morale divine se dégage d'ailleurs des lois universelles de la philosophie prouvée, de la raison et de la conscience enseignées par le spiritisme.

Détournons nos regards des menées ténébreuses, des agissements d'hommes qui méconnaissent leur mission, qui consistait à apporter au monde la paix et le bonheur. Contemplons, au contraire, les célestes harmonies ; repoussons les voix sourdes et astucieuses qui dépriment nos aspirations vers les beautés du monde universel ; opposons aux doctrines subversives le doux sourire de l'espérance et de l'amour, et soutenons l'humanité défaillante par nos enseignements.

Déchaud,
publiciste à Oran.

POURQUOI LES DOGMES NE RENAISSENT PAS

Suite (1).

Les Vies des Pères des déserts nous présentent des êtres qui gardent encore quelque ressemblance humaine : en dépit de leur commerce avec les diables, de leurs miracles, de l'espèce de fantasmagorie que projettent autour d'eux leurs hallucinations maladives, ils tiennent encore à la terre. *La Légende dorée* (2), qui fut tant lue et si goûtée au moyen âge, nous transporte dans la pure fiction. Comme les *Contes des Mille et une nuits*, ces vies de saints se suivent et se ressemblent : c'est une sorte de féerie mystique où toutes les lois de la nature et de la vraisemblance sont renversées. Une vierge chrétienne excite les désirs d'un grand seigneur païen, elle brave et insulte le méchant idolâtre ; condamnée, elle traverse impunément les flammes, ses mamelles déchirées avec des tenailles rougies se reforment durant la nuit, les flèches lancées contre elle volent dans l'œil du tyran, jusqu'à ce que, par une singulière inconséquence de la Providence, sa tête tombe sous la hache du bourreau comme la tête du dernier des mortels. Avant d'être recueillie, ces légendes ont circulé de bouche en bouche, elles ont vécu dans l'imagination du peuple. Le peuple y a mis son insouciance de la réalité, son goût du merveilleux, le rêve, qu'il transforme sans le renier, d'un monde où règnerait la justice. Pour se consoler de la terre, où l'injustice a la force et où la force toujours a la victoire, il imagine de conférer à la vertu, dans la personne des saints, une sorte de toute-puissance.

La vie de chaque saint se termine par l'énumération de ses miracles posthumes, le plus étrange recueil d'histoires à dormir debout qui ait jamais été réuni ; mais sous ces anecdotes puériles se retrouve la foi profonde que dans le bien réside une force invincible qui l'emporte sur la nécessité même des lois naturelles. Il y a dans le recueil plus d'un récit qui n'est d'ailleurs qu'un joli conte de veillée, telle la légende du bon géant Christophe, si souvent traduite par les artistes du moyen âge. Comme la conception de l'univers, l'idée de l'homme est d'une simplicité enfantine, une psychologie de drame populaire : le diable, sous ses mille métamorphoses, est le traître qui, en dépit de ses ruses, finit toujours par être bafoué et vaincu ; les héros auxquels il tend ses pièges ont toutes les vertus, traversent toutes les tentations, toutes les épreuves, et au dénouement entrent au ciel dans l'apothéose finale. Nous avons quelque peine à subir l'attrait singulier qu'exercèrent ces petits romans mal composés, dont l'uniformité nous lasse. Mais si sensibles que nous puissions rester au charme naïf de ces petits contes, nous ferions de vains efforts pour les prendre au sérieux et pour chercher des inspirations morales dans ces fictions, sans rapport à la vie réelle, où des êtres de fantaisie s'agitent dans un milieu surnaturel.

Je sais la distance qui sépare *l'Imitation de Jésus-Christ* de la *Légende dorée*. Il semble bien difficile de soutenir que ce petit livre qui, depuis des siècles, n'a pas cessé d'être lu, d'être médité, n'a plus de sens pour nous parce qu'il répond à des sentiments qui nous sont devenus étrangers. *L'Imitation* garde la vérité relative qui est au principe de tout mysticisme. Le mysticisme est une réaction du sentiment et de la liberté intérieure contre le formalisme ; aux rites, il oppose l'union directe de l'âme à Dieu ; à l'autorité, aux dogmes mêmes, à tout ce qui est préjugé, routine, pur automatisme, la foi, la sincérité, l'allégresse d'un cœur fervent qui incessamment recrée son Dieu de son amour. Les violences que l'ascète exerce sur son

(1) Voir le numéro du 1-15 février 1905.

(2) *La Légende dorée* est un recueil de vies de saints que fit au treizième siècle saint Jacques de Voragine (vers 1230), qui mourut, en 1298, archevêque de Gênes.



propre corps ont quelque chose de matériel et de brutal qui nous répugne, le mystique ne songe qu'à purifier son cœur, qu'à en faire vraiment le sanctuaire de celui qu'il aime et dont, au terme, il ne se distingue plus, s'il est vrai que tout son être s'absorbe dans l'amour divin et que l'amour ne laisse plus distinguer l'amant de l'aimé.

La psychologie de *l'Imitation* est profonde et délicate : elle trahit l'homme « spirituel » qui, les yeux fermés aux choses extérieures, se recueille et s'observe, vit dans une perpétuelle surveillance de ses pensées et de ses sentiments, en discerne les transitions et les nuances. Il sait les alternatives inévitables de confiance et de découragement, de joie et de défaillance, les heures de grâce et de tentation, le danger, qu'exagère la solitude, de désespérer, les idées sombres qui passent sur l'esprit comme des nuées d'orage, le plongent dans le doute, et il sait les remèdes, la patience, la résignation, la douceur, un art de ne point insister sur ces états, de ne les point grossir et fixer par l'attention, d'en détourner la pensée ou d'y voir des épreuves salutaires. Le rythme de la vie affective, dont le ton, tour à tour et sans cause apparente, s'élève et s'abaisse, nous exalte et nous déprime, reste la loi de la vie morale, quel que soit l'idéal qui nous sollicite. Il est bon encore — puisque nous sommes tentés de l'oublier — que nous soit rappelée cette vérité, que nous devons réaliser en nous-mêmes le bien moral que nous voulons voir se réaliser en dehors de nous.

Ne comptons pas trop sur l'égoïsme, sur la peur, sur l'intérêt : il est à craindre qu'ils ne fassent pas dans l'avenir ce qu'ils n'ont pu faire dans le passé. Si nous voulons que la justice règne dans les rapports sociaux, que la justice d'abord soit en nous une vertu ; si nous voulons que la paix règne entre les hommes, faisons-nous des cœurs pacifiques : « Commencez par bien établir la paix en vous-mêmes et vous pourrez ensuite la procurer aux autres... »

La raison collective pourra de mieux en mieux prévoir et prévenir les occasions de conflit; les lois ne pourront jamais que limiter le champ et atténuer les formes de la haine et de la guerre.

Mais, psychologiques ou morales, les vérités que nous pouvons recueillir de *l'Imitation* sont plus générales que sa doctrine de la vie : loin d'en dépendre, elles s'en détachent. Nous n'avons que faire d'une morale dont l'idéal est la vie du cloître et la vertu du moine. Quelle est la fin à laquelle l'auteur de *l'Imitation* subordonne toutes ses pensées et tous ses actes ? Son salut personnel ; il veut « ne penser qu'à Dieu et à son salut », il veut « vaquer à son salut en toute liberté d'esprit ».

Quel est le mobile que lui donne la force des difficiles vertus qu'il pratique ? Le souci encore de son salut, la perpétuelle inquiétude des sanctions futures, l'espérance du bien infini qui anéantit tous nos biens périssables, la crainte des supplices «, sans repos ni consolation », qui font légères nos épreuves d'un jour. La vraie vie n'est pas la vie présente, mais la vie éternelle. Toute la sagesse tient dans la méditation de la mort qui, nous détachant de tout ce qui doit mourir, ne laisse de vivant en nous que ce qui déjà, hors de l'espace et du temps, nous fait citoyens de la cité céleste.

L'idéal reste l'anticipation de la mort par la violence faite à la nature qui s'identifie avec le péché : « Les saints Pères du désert ont été donnés de Dieu pour modèles à toutes les personnes religieuses » (I, 18). L'illusion, mère de toutes les vertus, est celle qui par nos penchants nous attache à la créature : « Celui-là est vraiment prudent qui regarde toutes les choses de la terre comme du fumier pour gagner Jésus-Christ. A quoi bon savoir, nourrir son esprit de la vaine science des choses qui passent ? » Au jour du jugement, on ne nous demandera pas ce que nous aurons lu, mais ce que nous aurons fait. » Aimons tout ce qui répugne à l'homme de la chair, l'humilité, les larmes, l'abaissement : « C'est un grand avantage de vivre dans l'obéissance, d'avoir un supérieur et de n'être pas maître de ses actions. »

(*A suivre.*) GABRIEL SÉAILLES.

Extériorisation de la Pensée

Suite (1).

Tous les corps émettent donc des radiations, mais pas constamment, sans quoi le monde n'existerait plus. Ce qui est réellement fantastique, c'est l'énergie qui est rayonnée pendant la désagrégation. Des corps comme le radium sont des sources perpétuelles de chaleur, de lumière, d'électricité, et l'on a calculé que si l'on pouvait libérer toute l'énergie contenue dans 1 gramme de matière quelconque, elle équivaudrait au travail fourni par *six milliards huit cents millions* de chevaux-vapeur. Comme le dit le docteur Le Bon, il semblerait que la matière n'est que de l'énergie condensée, ce qui nous ramène par une autre voie aux conclusions de M. Dastre.

Si nous nous sommes étendus sur la découverte de ces propriétés curieuses de la matière, c'est non seulement à cause de l'intérêt qu'elles présentent par leur nouveauté, mais surtout parce qu'elles se relient directement au sujet de notre étude actuelle sur cette substance particulière, immatérielle, qui sert à objectiver la pensée, qui peut s'extérioriser et à laquelle on a donné le nom de force psychique. Celle-ci, en effet, lorsqu'elle sort du corps sous forme d'effluves, produit des effets qui sont différents de ceux du fluide magnétique proprement dit, et c'est à l'ignorance dans laquelle on était jusqu'alors du moyen de différencier ces diverses radiations humaines, que sont dues les confusions que l'on remarque chez les observateurs qui ont étudié l'action extra-corporelle de l'homme.

Essai de différenciation des radiations humaines.

On conçoit facilement qu'il ne nous est pas encore possible de formuler des règles fixes sur les procédés à employer pour séparer nettement les actions diverses qu'exerce l'homme au delà de sa sphère organique. Ce sont plutôt des remarques que nous présentons, sans avoir la prétention de croire qu'elles sont définitives. A titre d'indications, elles peuvent présenter quelque utilité pour nous aider à nous reconnaître au milieu de ces phénomènes si peu étudiés.

Si l'on consulte les ouvrages des magnétiseurs, et entre autres ceux très bien faits de M. Durville (2), on constate que le magnétisme physiologique est réfléchi comme la lumière et réfracté dans les lentilles et les prismes (voir p. 200 et suivantes).

M. Charpentier fait la même observation au sujet des rayons qui émanent de l'organisme :

« Ces rayons se réfléchissent et se réfractent, comme les rayons N. J'ai produit des foyers réels, manifestés par des maxima d'éclairement, à l'aide de lentilles de verre convergentes. La position de ces foyers ou maxima, quoique difficile à bien délimiter, m'a permis de reconnaître que l'indice de réfraction des rayons émis par le corps était tout au moins de l'ordre de grandeur de celui déterminé par M. Blondlot pour les rayons N. »

On voit donc la similitude qui existe entre le magnétisme et les rayons N. Tous deux sont réfléchis et réfractés. Là ne s'arrêtent pas les analogies. »

« Chez l'individu sain et bien équilibré, dit M. Durville (p. 71, t. II), on peut admettre que la *tension magnétique* est normale. Dans tous les cas, si on augmente cette tension, il se produit une augmentation de l'activité organique ; si, au contraire, on la diminue, l'activité organique diminue, » Ce qui revient à dire que si le fonctionnement d'une partie du corps est plus intense qu'à l'ordinaire, il y a suractivité magnétique. C'est ce que constate M. Charpentier en ces termes :

(1) Voir le numéro du 1er-15 février 1905.

(2) DURVILLE, *Traité expérimental de magnétisme* et *Théories et procédés*, 2 vol.

« J'ai reconnu que le petit objet phosphorescent ou fluorescen, augmentait d'intensité lumineuse quand on l'approchait du corps. En outre, cette augmentation est plus considérable au voisinage d'un muscle *et d'autant plus grande que le muscle est contracté plus fortement*. Il en est de même au voisinage d'un nerf ou d'un centre nerveux, *où l'effet augmente avec le degré de fonctionnement* du nerf ou du centre... »

Notons encore que c'est un fait connu depuis longtemps que l'eau emmagasine le magnétisme humain, à ce point que l'on soigne beaucoup de malades par l'eau magnétisée. Il se trouve précisément que les rayons N qui traversent, comme le magnétisme physiologique, l'aluminium, le papier, le verre, etc., sont arrêtés par du papier mouillé et par l'eau.

L'agent magnétique se trouve également chez les plantes (Durville, t. II, p. 189) et M. Mayer, de Nancy, vient de découvrir des rayons N dans le règne végétal. Des radiations de ce genre sont émises, en quantité faible, il est vrai, par la fleur, en quantité plus grande par la partie verte de la plante, et atteignent leur maximum de production dans les racines du végétal. L'émission est relativement intense, également, pendant la germination d'une graine.

(*A suivre.*) G. DELANNE.

REVUE DES REVUES

L'Initiation est toujours la revue documentée de l'occultisme. Nous avons tout spécialement remarqué l'étude signe Trebleda sur l'ouvrage de M. Charles Byse : le *Prophète du Nord*. Il s'agit du célèbre voyant et théosophe suédois ; Swedenborg. Trebleda s'est donné pour tâche de faire connaître à la fois l'ouvrage de M. Charles Byse, qui est d'ailleurs remarquable, et la doctrine de Swedenborg. Mentionnons également un bon article de philosophie générale de M. Porte du Trait des Ages sur Platon et des extraits des œuvres de Jacob Bœhm, Eckarthausen, etc.

L'Echo du Merveilleux contient une intéressante étude de son directeur M. Gaston Méry sur la vision dans le cristal. Il reproduit également d'après le *Temps* la série des interwiews psychiques au sujet de la mort tragique du député Syveton. L'interwiew de la célèbre chiromancienne Mme de Thèbes est tout particulièrement intéressant.

Le Messager de Liège rapporte plusieurs faits psychiques intéressants : entre autres un cas curieux d'écriture directe obtenue avec le médium américain George Cole. A noter également une intéressante communication tendant au rapprochement des spirites et des occultistes, qui, il faut bien le dire, ne sont pas aussi éloignés les uns des autres qu'on le croit généralement.

La Revue scientifique et morale du spiritisme. Publie en ce moment une étude des plus intéressantes sur le nouvel état de la matière, par M. Isidore Leblond. L'auteur, s'appuyant sur les travaux de M. G. Le Bon, passe en revue les diverses radiations émises par les différents corps, et conclue que, sous l'influence de causes variées, la matière peut se manifester dans des états de dissociation tels, qu'elle acquiert alors des propriétés particulières lui permettant de traverser les autres corps et d'influencer les milieux qu'elle pénètre.

La Revue spirite continue la causerie sur l'évolution de l'idée religieuse, au point de vue des mystères et des dogmes, et de l'influence de ceux-ci sur l'évolution morale de l'individu. C'est une étude documentée, approfondie et des plus intéressantes.

A signaler, sur *la Coopération des Idées*, une conférence sur les trois grandes phases de l'évolution humaine, par M. Bauman.

L'Au-Delà, nouvelle revue mensuelle publiée sous la direction de M. A. d'Avesne, présente à ses lecteurs des articles très intéressants, parmi lesquels nous citerons : Le Vrai et le Faux dans le spiritisme par A. d'Avesne. Dans cet article très bien écrit, l'écrivain met en garde les vrais spirites contre les médiums conscients et inconscients qui, par leurs fraudes ou agissements, peuvent nuire à l'expansion de la doctrine spirite. Cette revue, très bien rédigée et documentée, s'occupe de toutes les études relatives aux sciences psychiques, et constitue par son format une des plus jolies revues de vulgarisation des sciences occultes. Nous lui souhaitons le meilleur avenir et un heureux succès.

La Vie nouvelle est toujours l'intéressant journal de vulgarisation scientifique et psychique. Les chroniques du docteur Foveau de Courmelles sont à lire ainsi que l'étude du docteur Bécourt sur le premier rapport des savants américains au sujet des phénomènes psychiques.

Signalons tout spécialement la protestation du M. Ernest Bosc, l'érudit écrivain psychique, relative au prophète Elie (Vintras). M. Bosc traite d'absurde l'opinion de la plupart des contemporains sur Vintras qu'il qualifie de brave et honnête homme. Nous avons nous-même, à plusieurs reprises différentes, pris la défense du prophète Vintras, nous avons fréquenté longtemps ses disciples, gens de bien s'il en est, et nous sommes heureux de voir M. Bosc apporter l'appui de sa parole autorisée à la défense de la mémoire du prophète Elie.

La *Résurrection* d'Albert Joudet continue par la plume de son autorisé directeur la défense de la mystique chrétienne ainsi que le mouvement en faveur de l'Union des Eglises.

A lire également la *Revue de l'Hypnotisme*, très bien documentée sur les phénomènes hypnotiques et de psychologie philosophique. *la Tribune psychique*, *la Vie d'outre-tombe*, etc...

J. BRICAUD.

Secours immédiat aux Vieillards nécessiteux

Du 25 janvier	Anonyme Lyon	5 fr. »
30 —	Mme Perret au Mans	1 »
1er février	Mme Moirêt Lyon	1 »
3 —	Anonyme Grenoble	1 »
	Total	8 fr. »

De Mme Cornelie, pour être vendus au profit de nos vieillards : 2 volumes à 3 fr. 50 l'un.

ŒUVRE DE LA CRÈCHE SPIRITE

Du 24 janvier de M. Delaye . . . . 1 fr. »

De Mme Cornelle, pour être vendu au profit de la Crèche : un volume poésie, *Au Port*.

D'autre part, la dévouée directrice de la Crèche est heureuse de nous annoncer que Mme Ovise de Chêne-Bourg vient de faire un don de 500 francs pour l'œuvre.

Nos vœux pour que soient bénies toutes les mains qui donnent pour la prospérité de nos œuvres diverses.

A. B.

Le Gérant : A. BOUVIER

16-1 05. — Tours, Imp. E. ARRAULT et Cie, 6, rue de la Prefecture.



QUINZIÈME ANNÉE. — N° 343. 10 Centimes. 1er-16 MARS 1905



LA PAIX UNIVERSELLE

REVUE INDÉPENDANTE

MAGNÉTISME TRANSCENDANTAL

VÉRITÉ RAISON JUSTICE — PHILOSOPHIE — PHYSIOLOGIE — PSYCHOLOGIE — LUMIÈRE SAGESSE AMOUR

La connaissance exacte de soi-même engendre l'amour de son semblable. A. B.

Directeur : A. BOUVIER

Il n'y a pas de culte plus élevé que celui de la vérité.

ABONNEMENTS : UN AN { France . . . . 3 fr. / Etranger . . . 4 fr.

SIÈGE : 5, cours Gambetta, 5 LYON

Il paraît un numéro les 1er et 3e dimanches de chaque mois.

SOMMAIRE

L'Ame des Bêtes

Dans un des derniers numéros de la *Paix Universelle*, un de nos correspondants s'évertue à vouloir démontrer que l'*animal n'est pas perfectible*, ce qui signifie, en d'autres termes, qu'*il n'a point d'âme*. L'homme est donc, pour lui, *une création distincte, séparée des animaux par une faveur toute spéciale du bon Dieu!!!*

Cette belle doctrine, inventée par le Christianisme, formulée par le médecin espagnol Pereira, rajeunie par Descartes, embrassée par les Jansénistes de Port-Royal, défendue par tous les philosophes chrétiens, n'a, Dieu merci, aujourd'hui aucun partisan parmi les spiritualistes modernes.

Si l'homme était une création favorisée, si aucun lien ne l'attachait à l'animal, ce dernier n'aurait-il pas le droit de se plaindre d'injustice? « L'*animal*, comme dit Michelet, *a aussi son droit devant Dieu.* »

Les animaux sentent, cela est incontestable. Or, la sensibilité entraîne nécessairement un certain degré d'intelligence, de volonté, comme ces deux facultés, à leur tour, la supposent. Donc, l'animal a une âme, et cette âme a autant le droit de se perfectionner, d'entrer dans l'humanité, quand elle a atteint le *summum* de développement que l'animalité comporte, que la nôtre a le droit de revêtir une nature supérieure quand, par ses efforts, elle l'a méritée.

L'animal est soumis à la douleur. Cet argument de la douleur plaide si fort en faveur du passage de l'animal à une existence supérieure, que plusieurs philosophes, Descartes entre autres, ne pouvant s'y soustraire autrement, sont venus à nier qu'il fût doué de sensibilité, à ne le considérer que comme un pur automate; mais il faut en rabattre lorsque, par une étude attentive, on arrive à discerner chez lui des facultés rudimentaires en tout semblables aux nôtres. Les sentiments et les intuitions, les émotions et les facultés diverses, telles que l'affectivité, l'attention, la prévoyance, la curiosité, l'imitation, l'abstraction, le jugement, le raisonnement, l'association des idées, la mémoire, l'imagination, un langage d'action et un langage de voix ne font pas défaut aux animaux.

A l'appui de ce que nous venons de dire, nous ne citerons que quelques faits, qui démontreront, mieux que tous les raisonnements, l'intelligence, c'est-à-dire l'âme chez les animaux.

Prenez un bâton et frappez un chien quelconque. Il se défend et vous mord. Prenez le même bâton et frappez votre propre chien, il ne se défend pas. Pourquoi? Parce que vous êtes son maître, parce que vous l'avez élevé, parce que vous le nourrissez, parce que vous vivez avec lui, parce que vous le traitez bien... Est-ce que ce chien ne fait pas acte d'intelligence, de raisonnement, de volonté, de reconnaissance?

« Lorsque Gall quitte l'Allemagne et vient s'établir à Paris, il emmène avec lui son chien. Dans les commencements, le pauvre animal paraît étonné et malheureux de ne plus rien comprendre à la conversation. Peu à peu, cependant, il apprend le français et devient également fort dans les deux langues.

« Je m'en suis assuré, affirme Gall, en disant devant lui des périodes en français et en allemand. » (E. Menault, *Intelligence des Animaux*, p. 281.)

« Dans la nuit du 28 au 29 décembre 1896, une maisonnette de Puteaux s'écroula, entraînant dans sa chute une femme et ses trois enfants. La mère et sa fille aînée furent écrasées et tuées sur le coup; les deux autres enfants survécurent. Le père, retenu par un travail de nuit dans une usine avec plusieurs de ses camarades, ignorait absolument cette terrible catastrophe.

« A 4 heures du matin, son chien vint le chercher à l'usine. Surpris par l'arrivée en pleine nuit de cet animal, le père eut le pressentiment qu'un malheur était survenu dans sa maison; cependant, tranquillisé par ses camarades, il resta à son travail, croyant à une simple escapade de son chien. Le malheureux ne connut la vérité que le lendemain matin. » (*Le Matin* de Paris du 30 décembre 1896.)

Le chien était venu de lui-même à l'usine à l'issue de la catastrophe. Le chien avait eu l'intuition du malheur qui frappait son maître, et il venait le chercher pour l'amener sur le lieu de la catastrophe.

Il y a bien ici une marque de *sentiment*, de *réflexion*, de *volonté*

d'agir au profit de quelqu'un, dont le chien fournit un exemple indéniable.

« A Strasbourg, on a été à même de constater que la cigogne sait faire preuve de reconnaissance vis-à-vis des hommes, ou du moins des dames. Dans une rue étroite de la ville, des femmes charitables trouvèrent, un de ces matins, sur le toit de leur maison, une cigogne blessée. Elles recueillirent la pauvre bête, dont une aile saignait abondamment.

« Une voisine, au cœur tendre, apprenant la chose, vint offrir ses services pour soigner la blessée, lui laver sa plaie, la nettoyer. La bête se laissa faire : mais, le lendemain, cherchant sa bienfaitrice, elle passa bravement le mur séparant les cours des deux maisons, et alla se blottir auprès de celle à qui, paraît-il, elle avait voué sa reconnaissance.

« Bien plus, gravissant majestueusement l'escalier derrière elle, elle entra dans la maison et la suivit jusque dans sa chambre. C'est en vain que, désirant rendre la liberté à l'oiseau — qu'elle pensait suffisamment guéri — la bonne dame le mit sur le toit pour qu'il pût prendre son vol; il rentra par la fenêtre et redescendit auprès de sa bienfaitrice, qu'il s'obstina à ne pas vouloir quitter. » (*L'Aurore* de Paris, juillet 1901.)

Voici qui va confondre les rares personnes qui prétendent que les animaux sont des êtres inintelligents.

Victor Hugo avait à Jersey un chien. Le poète voulait le baigner, mais le chien ne voulait pas.

De là, le drame ou plutôt la comédie qui va suivre :

« J'avais une corde dans ma poche, raconte Victor Hugo, je la passai à l'anneau de son collier et je posai mon prisonnier à terre. Il fut si stupéfait qu'il ne comprit pas bien d'abord ; il marcha même un moment derrière moi; mais sur la grève, la réalité lui apparut, et, furieux, humilié surtout, il se coucha sur le dos, et refusa absolument d'avancer. Je me fâchai, je le menaçai, il ne fit pas un mouvement. Cela me mit en colère; je ne voulus pas être vaincu par un chien, et par un chien gros comme un rat, je tirai la corde et je le traînai sur le sable jusqu'à la lame.

« Cette férocité l'intimida, il renonça à lutter. Les jours d'après, il fallait le voir marcher derrière moi, la corde au cou, sombre, courroucé, mais sans résistance. Cependant, ceux qui le connaissaient avaient peine à croire qu'il se fût vraiment résigné et qu'il ne cherchât pas quelque chose.

« Un jour, en arrivant sur la grève, j'entendis qu'il toussait.

« Sa toux me fut un remords. Je me dis que je l'avais enrhumé. Je le détachai.

« Vint une semaine de pluie pendant laquelle je ne me baignai pas non plus. Une observation que je fis, c'est que pendant toute cette semaine humide, il ne toussa pas du tout.

« Ceci fut mon premier soupçon. Le soleil revenu, je fis une épreuve, je pris ma corde et je la montrai à Triboul. Aussitôt, il eut une quinte violente.

« Je ne l'attachai pas encore. Mon orgueil humain ne pouvait croire un chien capable de cette imagination. Toutes les fois que j'allais me baigner et que je tirais la corde de ma poche, le drôle avait des accès de toux effrayants ; mon bain pris, il était guéri jusqu'au bain suivant. Rien ne rend l'homme impitoyable comme d'avoir été dupé : dès que je fus certain que ce chien m'avait menti, j'eus une joie sauvage à le lier, et à plonger sa toux et à la replonger! Cette immersion prolongée le désenrhuma radicalement.

« Il se dit que rien ne pouvait plus le protéger, et il se rendit. Il ne tousse plus. »

La distribution solennelle des récompenses de la *Société protectrice des Animaux*, à Paris, réunissait, le 1er juin 1903, au Cirque d'Hiver, une fort nombreuse assistance. La cérémonie était présidée par le ministre de l'Agriculture.

Un lauréat avait, entre tous, éveillé la curiosité et la sympathie générales. C'était un beau chien de montagne à qui la Société décernait un magnifique *collier d'honneur*.

Les sauvetages que *Tram* a accomplis, soit sur terre, soit sur eau, ne se comptent plus. C'est, de plus, un chien d'une probité exemplaire qui, en maintes occasions, a fidèlement rapporté des billets de banque et des bijoux perdus.

A la distribution des récompenses de juin 1904, deux colliers d'honneur ont attiré l'attention et la sympathie de l'assemblée en faveur de deux chiens sauveteurs : *Lionne*, chienne danoise, est venue fièrement recevoir un superbe collier pour avoir sauvé une malheureuse femme d'un coup de poignard de son agresseur, en maintenant le poignet de l'homme dans sa forte mâchoire jusqu'à l'arrivée des secours.

Stapp, appartenant au capitaine Bartoli, du 157e régiment, dans la nuit du 24 février, par un froid de 16°, a servi d'éclaireur à une petite troupe précipitée par une avalanche dans un abîme, et ramena à la lumière ces infortunés, après quinze heures d'épouvante et d'agonie.

Lorsqu'on lit attentivement les recueils consacrés à l'étude des facultés chez les animaux, on ne peut s'empêcher de croire à la similitude du principe pensant chez l'homme et l'animal (Voir : Agassiz, *l'Espèce*; Darwin, *Descendance*; Menault et Romanes, *l'Intelligence des Animaux*; Gabriel Delanne, *l'Évolution animique*.

∴

La morale bouddhique, aussi bien que la morale chinoise, prescrivent la douceur envers les animaux.

Le cruel silence que l'on constate dans l'Évangile à l'égard des animaux, implique nécessairement le même silence dans les cathéchismes catholiques.

Aussi, nulle part sur la terre, les animaux sont traités avec tant de barbarie que dans les pays catholiques. L'affreuse boucherie des *courses de taureaux* est le monopole des pays catholiques. Les *volailles plumées vivantes*, les *lapins épilés vivants*, la sauvagerie des *chasses à courre*, les *combats de coqs*, les *tirs aux pigeons*, les *raids militaires*, l'odieuse *vivisection* appartiennent en propre aux pays catholiques.

Et cela n'a rien d'étonnant! Du moment que les animaux n'ont point d'âme, l'aristocrate de race qu'est l'homme, a bien le droit de les traiter comme jadis les nobles traitaient leurs serfs. Dieu n'a-t-il pas tout créé pour son favori, l'homme, mais à la condition expresse toutefois, que celui-ci se soumît aveuglément aux enseignements de notre Mère la Sainte Église???

Dixi :

Général U.-C. STIX.

Paris, 9 *février* 1905.

CONFÉRENCE

Nous sommes heureux de constater que notre dernier appel n'a pas été vain, et c'est avec un véritable bonheur que nous avons vu l'empressement avec lequel les fédérés sont venus entendre la bonne parole de notre toujours si dévoué et sympathique conférencier, M. Fulliquet. Dès 1 heure et demie, le public commence à affluer, et bientôt la salle Kardec, comme à ses plus beaux jours de fête, se trouvait archicomble, à tel point que bon nombre de personnes, ne trouvant place même debout, se virent dans l'obligation de rebrousser chemin. C'est donc devant un auditoire des plus nombreux et des plus accueillant, que M. Fulliquet prit la parole et continua le développement de son sujet si intéressant : l'Histoire des Religions.



Après l'étude de la religion égyptienne, les Assyriens et les Babyloniens devaient fournir à leur tour le sujet de ses études. Après une esquisse sommaire de l'origine de ces peuples, le conférencier nous fait pénétrer au sein de leur civilisation, qui atteignit son apogée sous Assourbanipal.

L'architecture et la sculpture, fort en honneur chez ces peuples, ont laissé de nombreux monuments recouverts d'inscriptions en caractères cunéiformes, que l'on est parvenu à déchiffrer et qui nous redisent l'histoire de ces peuples éloignés.

C'est ainsi que par l'étude de ces écritures parvenues jusqu'à nous, nous avons pu conserver des traces de ce passé enseveli, connaître le degré d'évolution de ces Assyriens, leurs sentiments, leur idéal, leurs croyances, et juger ainsi de leur valeur au point de vue religieux. Mais une chose qui frappe particulièrement, c'est que, contrairement aux autres peuples, c'est un des rares, qui malgré ses dieux, peu nombreux pourtant il est vrai, suivait la vraie loi morale qui est celle de la conscience, sans espoir de récompense ou de châtiment, ce qui est déjà un véritable progrès dans la voie de l'évolution morale, quoique n'ayant encore aucun idéal défini.

Mais ce qu'il y a de remarquable chez eux, ce sont les traditions inscrites comme tous leurs écrits sur des briques, en caractères cunéiformes, traditions commentant de la création du monde, de l'apparition de l'homme sur la terre et du déluge. Notre conférencier, à l'appui de sa parole, nous fit bénéficier de la lecture de quelques passages ayant trait à l'histoire du déluge, nous montrant même la gravure des briques sur lesquelles avaient été traduites les versions de ces traditions. Quelques prières adressées à la déesse Ista par le roi Sennacherib, toutes empreintes de grâce et de naïveté, furent lues aussi et écoutées avec la plus grande attention. M. Fulliquet termine en quelques mots sa magnifique conférence, et M. Bouvier prend aussitôt la parole pour le remercier de son dévouement et de sa causerie, qui sera sûrement d'un grand profit à tous les spirites. Il remercie ensuite l'assistance d'être venue en si grand nombre entendre notre conférencier, et, passant aussitôt à la partie expérimentale, il commence ses expériences avec les médiums se trouvant dans la salle.

Au simple frôlement d'une fleur, et avec la rapidité de l'éclair, deux, trois, quatre médiums sont endormis et attirés par une force invincible, vont prendre place sur l'estrade. Les expériences symboliques du langage des fleurs ont lieu alors. Suivant les fleurs présentées aux médiums, ceux-ci prennent des poses extatiques des plus diverses, changeant et variant avec chaque fleur et d'un effet tout à fait captivant. Sur la prière de M. Bouvier, une personne de bonne volonté se met au piano, et aussitôt les sujets, entraînés par le rythme berçant d'une valse, se laissent bientôt aller aux douceurs de la danse. Diverses expériences se succèdent encore, mais sur lesquelles je passerai, me contentant de signaler comme très intéressante celle que fit M. Bouvier sur lui-même, expérience de fakirisme, si nous pouvons l'appeler ainsi, consistant à s'enfoncer une épingle à cheveux dans le bras. Certes, bien des spectateurs, et spectatrices surtout, sentirent leur cœur légèrement se troubler, mais M. Bouvier voulut bien les rassurer, en leur montrant le peu de cas qu'il faisait de cette perforation, et, passant dans la salle un chapeau à la main, il quêta pour les vieillards, montrant en même temps à tous que le fait n'était pas une illusion, mais bien la plus sincère réalité.

Le produit de la quête, jointe à celui d'une vente aux enchères, permit de réaliser presque une nouvelle pension pour nos vieillards.

Nous remercions sincèrement tous les donateurs et convions de nouveau tous les fédérés pour la prochaine conférence qui aura lieu le 5 mars et qui nous promet d'être toute aussi, sinon encore plus, intéressante. De nouvelles expériences y seront présentées par M. Bouvier, qui se fait toujours un devoir de joindre ainsi au côté instructif la partie expérimentale et démonstrative. J. Barthélemy.

EXPLOITS DE MORALITÉ CATHOLIQUE

Depuis 1875 nous n'avions assisté à un de ces spectacles qu'offre le clergé catholique aux heures solennelles — parce que périlleuses — de son histoire. Il a fallu que la destinée nous soumit — tel le roseau isolé — à tous les vents de l'obscurantisme, pour qu'il nous fut donné d'être témoin de l'un d'entre eux.

L'Aveyron est un de ces départements dont les cimes semblent encore défier tous les élans de l'affranchissement humain, ascensionnel toujours ; dont les rochers semblent non moins défier les flots du progrès qui, à la lueur des découvertes scientifiques, émancipe tant d'esprits, ouvre tant d'horizons à la pensée humaine.

En ce pays, qui a droit à notre louange par ses faveurs climatériques et l'aménité de sa population, le clergé catholique honni, repoussé par la France entière, n'ayant plus çà et là que quelques routiniers craintifs comme fidèles, jouit d'une domination rappelant l'époque, fort éloignée déjà, où il régnait en maître absolu sur les biens et les êtres, dans toute l'étendue de la nation. L'Aveyron est à la France à l'heure actuelle ce que fut à Paris le fort Chabrol, dernier vestige du nationalisme ; comme lui il résiste, comme lui sans doute il prolongera sa résistance, mais il capitulera ; d'ailleurs, de larges brèches y ont déjà été pratiquées avec succès. Il ne saurait exister de résistances de nature à arrêter l'essort des consciences et de la raison vers plus de vérité, de liberté et de justice ; dans ce pays comme ailleurs, le clergé opiniâtre ne fait que construire des remparts de sable autour de l'Océan.

C'était le « Jubilé » dans le pays où nous vivons — pour la première fois sans doute — à moins que les bornes mises à notre souvenir ne nous permettent pas sur ce point tous les éclaircissements de nature à satisfaire notre curiosité.

Il nous souvient qu'autrefois on avait au sein des conseils de fabrique, des presbytères, l'attention, la prévoyance de s'adjoindre, pour la circonstance, l'un de ces champions de la chaire catholique, que formaient à dessein et si bien les jésuitières, les moineries.

Étrangers à la population qu'ils allaient émerveiller (*sic*), ces prédicateurs utilisaient très minutieusement tous les moindres instants de contact qu'ils pouvaient avoir avec elle, et chacun de ces instants enregistrait telle malinerie, caline au besoin, s'adaptant on ne peut mieux à cette sorte d'évangélisation extraordinaire.

La chaire de l'église devenait un véritable tremplin politique ; il en descendait, sur les paroissiens assemblés, non les paroles de paix, de charité et d'amour, mais des injures, des outrages à l'adresse des absents ayant fui le bercail. « L'aimez-vous les uns les autres » de Christ n'était plus de mise, rien n'était épargné, pas même le Gouvernement duquel on recevait salaire. C'était la réprobation de tout ce qui n'était pas catholique, de tout ce qui n'avait plus la naïveté de se courber sous le joug de l'Église.

Mais si la chaire chrétienne, ornée d'un drap d'or comme pour donner plus d'éclat aux paroles qui en descendaient, offrait aux tribuns du mercantilisme clérical toutes occasions d'édification publique, que penser des trônes-confessionaux, qui, pour en être plus bas, ne le cédaient en rien à la chaire dominante ? Ah là, « comme en cachette » selon la chanson, le prêtre se révélait homme, et quel homme ? Que d'unions maritales, que d'harmonies familiales ont succombé au pied de ce que l'Église se plait à appeler : « le tribunal de la pénitence » !

Bien long nous pourrions en dire sur ce meuble vermoulu, que par inconscience on relègue dans les coins obscurs des sanctuaires, comme pour en cacher dans la nuit la laideur et les forfaits.

Mais, revenons à notre sujet, nous nous en sommes peut-être trop éloigné déjà ; il est vrai que cette parenthèse, ouverte au passé juvé-



nile, ne nuira pas au développement des constatations présentes.

Par suite de l'expulsion de tous ces chevaliers de la dévotion mercantile, précieux auxiliaires de la papauté autocratique, les bons curés de village manquaient de prédicateurs de circonstance; il leur était à eux trop difficile de se transformer au sein de leurs paroissiens : la fidélité religieuse tient souvent à si peu de choses, qu'elle a droit à tous les égards, à tous les ménagements. Pourtant il fallait faire face aux nécessités d'un Jubilé productif. Comment s'y prendre? Demander aux prêtres comment s'y prendre! Quelle naïveté, bons amis! Ah! ils savent mieux que vous et que nous, là où sont les moyens de parer aux éventualités, quand et comment on doit les employer ; ils sont passés maîtres en roublardise, et sans l'erreur séculaire qu'ils défendent, c'est le succès et non la défaite qu'ils enregistreraient.

« Nous n'avons plus de prédicateurs — se sont-ils dit — les couvents sont fermés, les cloîtres sont déserts, cette sacrée République n'a pas songé à la gêne dans laquelle elle allait nous placer, nous, pauvres curés de village ; sans cela, elle est encore si tolérante, si bonne que, malgré sa petite persécution, elle nous aurait laissé nos bons Pères à l'aide des sermons desquels nous remplissions tant et plus l'escarcelle. Pauvres Pères, ils ne sont plus! Pauvre escarcelle, tu te vides!

« Il faut pourtant la remplir, voilà la séparation qui s'amène à grands pas, et nos bons paysans, ces rudes cultivateurs sont encore bien peu habitués aux largesses qui devront remplacer le salaire que l'ingratitude de l'État nous arrachera demain. Il faut que nous conservions la faculté de pouvoir faire mijoter près du feu la poule au pot qui nous permet de prêcher avec chaleur : jeûne et abstinence!

« Allons, curés de village, soyons prédicateurs, faisons-nous saints-Pères! » Et ainsi il en fut fait, et aussitôt, comme par enchantement, sans que les couvents se rouvrent, sans que les cloîtres s'emplissent, les prédicateurs abondent et rivalisent d'éloquence avec leurs devanciers, ne le cédant en rien à leur savoir, à leur chaleur d'âme, à leur conviction. Les « bons Pères, les saints Pères » sont ressuscités!

Après entente, et par réciprocité toujours consentie, le curé du village voisin sera le missionnaire du voisin village ; lui, si paisible d'ordinaire, partira en guerre contre tout ce qui n'est pas catholique pour le « salut de la France, de la Patrie, » l'Église, son presbytère, son budget surtout, le tout en danger.

C'est de l'un de ces tournois, dont nous venons d'être le spectateur attentif. Le village que nous habitons: Montjaux! lecteurs retenez ce nom, il n'est pas unique malheureusement, mais il est, était donc en Jubilé ; le curé d'un village assez éloigné pour qu'il ne puisse en être trop voisin, y remplissait les fonctions de « bon Père » ; en des sermons pleins de verve, autant que de mensonges et de fiel, il a tenu pendant toute une semaine cette population laborieuse sous le charme de son éloquence, soulignant selon le rite usuel chacune de ses démonstrations de la perspective terrifiante de l'enfer éternel ; un sermon spécial sur ce lieu de vengeance divine a, paraît-il, tenu près de deux heures en chaire le fougueux prédicateur Et pas un de ces bons montagnards, qui n'ait eu l'heureuse pensée de demander à l'orateur en quel lieu de l'Univers pouvait bien se trouver pareil gouffre, où l'on brûle, sans se brûler, et où les diables sont si heureux de tant souffrir, que leurs visites sur la terre se font de plus en plus rares.

Et ainsi, de succès en gros succès, le Père improvisé ralliait son monde, sans la moindre contradiction. Qu'elle gloire! L'un de ses paroissiens venu par hasard dans la commune — ce bon hazard fait souvent bien les choses — se rendit à l'église en compagnie de ses hôtes. Quelle ne fut pas sa stupéfaction, quand il reconnut en ce gros monsieur, gesticulant, traitant de lâches et d'imposteurs tous ceux qui combattaient l'Église, son propre curé de village. « Jamais nous n'aurions cru avoir un pareil curé », s'écriait-il.

Et voilà la charité chrétienne dans la bouche de ces bons curés : sont des « lâches et des imposteurs» tous ceux qui n'adorent pas leur Dieu anthropomorphique, vindicatif, cruel, qui fait naître les gens et, en vertu de la prescience qu'il possède à l'infini, les contemple pendant l'éternité dans les flammes de l'enfer éternel! Oh! mais, ne lui faisons pas grâce de cette image, que seule son imagination pouvait concevoir ; dans une de ces envolées oratoires, que son paroissien n'aurait osé soupçonner de sa compétence, il s'écria : « La gauche défend le drapeau du diable, la droite défend le drapeau de Dieu », votre choix sera facile, paisibles laboureurs, mais avant de le faire, relisez cette parole apostolique et romaine « Pierre, tu es Pierre. Sur cette pierre je bâtirai mon Église, et les portes de l'enfer ne prévaudront jamais contre toi ». Et vous vous direz alors, que le Dieu des catholiques se trompa un jour, puisque, selon le prédicateur, l'enfer prévaut à la Chambre et au Sénat à plusieurs centaines de voix de majorité.

Est-ce là toute l'étendue de l'exploit? Ah! certes non! Il y a pis et plus. Il fallait qu'une telle évangélisation, que tant de nobles paroles (*sic*), que de tels enseignements, qu'une aussi grande explosion de colère sacerdotale, aient leur sanction, devinez laquelle... Mais l'escarcelle parbleu! Tout était dit, était fait pour elle, même le sermon sur l'enfer!

Les prêtres se soucient fort peu que l'on croit ou non aux bêtises qu'ils enseignent : ce à quoi ils tiennent surtout, c'est que la quête soit fructueuse : aussi pas de Jubilé sans quête, et voilà pourquoi pas de Jubilé sans enfer ; ils savent sciemment qu'ils mentent à la conscience humaine pour la terrifier, peu leur importe ; ils en vivent, c'est là pour eux le point essentiel ; en véritables charlatans, marchands de drogues, ils se préoccupent plus de ce qu'ils reçoivent que de ce qu'ils débitent. C'est pour cela qu'ils proclament cette absurdité, que la Révolution Française « est la honte de la nation ».

Or donc, avec les sermons la quête se faisait : accompagné de tout le clergé paroissial, le « bon Père » occasionnel parcourait les rues et les champs, ayant soin de n'oublier la moindre mansarde, la ferme la plus éloignée ; là, parlant en maître, devant des travailleurs chez qui les nécessités de l'existence ont pour ainsi dire interdit l'instruction, il disait : « Il nous faut cent francs. Oh! pas moins, vous savez : le chemin de croix que nous avons acheté coûte quatorze cents francs, il faut que nous les trouvions » ; c'était la bourse ou la vie, quoi ; et le pauvre cultivateur, le pauvre fermier, peinant toute l'année pour élever leur famille, se nourrir, se vêtir modestement eux-mêmes, se souvenant des sermons, mais surtout du sermon terrible, allaient à la cachette, en retiraient la somme demandée, ou transitoire, et la laissaient choir en la main du spoliateur, en se souvenant avec tristesse de toutes les gouttes de sueur qu'elle leur avait coûté.

La voilà bien la honte de la nation, que la grande libéralité de la Révolution Française vous permet de perpétuer au sein des populations qui ne vous connaissent qu'insuffisamment, qui croient vraies vos balourdises, parce qu'ils n'entendent autre chose toute l'année.

Et voilà les constatations qu'il faut faire à l'aube du vingtième siècle. Nous aurions de quoi ne pas nous en consoler si nous ne savions que, le bien ayant sa source près du mal même, nous devons en quelque sorte applaudir à celui qui se fait.

L'Église va enfin s'apercevoir que ce n'est pas avec des outrages, ou des airs de domination spoliatrice, qu'elle pouvait faire oublier au peuple ses fautes innombrables ; quant à ses appréciations sur l'œuvre de la Révolution, elle sait très bien qu'elle blasphème quand elle la méprise; la Révolution Française a fait l'unité de la Patrie, a fait le peuple libre, lui a rendu ses biens, sa famille, son libre arbitre, que la monarchie et le clergé lui avaient ravis, et ce sont là des bienfaits appréciables, qui rendent de plus en plus, de mieux en mieux, la nation reconnaissante et inspirent chaque jour une plus grande admiration populaire.

CÉLESTIN BRÉMOND.



Le Socialisme et l'idée de Patrie

Je pense que nombre de nos institutions, de nos croyances et de nos mœurs ne sont plus à la taille de nos aspirations et de nos besoins. Elles m'apparaissent comme des vêtements trop courts sur un corps qui grandit très vite. Mais il en est cependant que je crois bonnes et nécessaires. Avant tout autre, il me semble que l'heure n'a pas encore sonné de renier l'idée de « Patrie » ! Maintenant que je me suis ressaisi, que j'ai pu voir clair dans le fatras d'opinions successives dont les événements m'ont empli la tête, je sens bien qu'il ne faut pas l'abandonner, cette idée ; qu'elle est juste, touchante et noble comme tous les sentiments que n'entache pas l'argent. Je songe aux sites charmants que j'en ai connus dans mes nombreux voyages à travers la France, comme à des amis lointains et chers. Je pense qu'il y a un génie particulier pour chaque race, une mentalité propre dont aucune force humaine n'obtiendra la confusion. Je crois la concurrence pacifique des races nécessaire à leur développement, et il me semble que cette douce idée de patrie n'entraîne plus aujourd'hui l'idée de rivalité meurtrière, pas plus que le voisinage de deux propriétés n'entraîne la lutte armée ni l'animosité de leurs propriétaires.

Cette haine de la guerre opposée à cette croyance émue de la Patrie pourra paraître inconséquente, surtout de ma part, moi qui suis né au moment où venait de se terminer par une paix écrasante ce duel inégal où l'adversaire fit voler d'un coup de sabre un large éclat de notre frontière meurtrie. A mon sens, il n'en est rien. Car, d'une part, ceux qui ont *assisté* à ce grand drame et d'autre part ceux qui *sont nés* en même temps que lui ne peuvent avoir à ce sujet le même sentiment. Les uns ont vu, ont souffert !... et se souviennent avec leur cœur ; les autres ont entendu raconter et s'indignent avec leur raison.

Or, cette raison, que leur dit-elle ?...

Elle leur dit qu'admettre l'idée de Patrie, c'est s'engager à ne rien souffrir qui l'amoindrisse, et que ce serait précisément l'amoindrir que d'admettre un instant comme *définitive* l'annexion à l'Allemagne d'une terre qui fut française. Et, à ce point de vue purement théorique, il importe peu que les Alsaciens restent fidèles ou pas à leur ancien pays.

Pour nous, les jeunes, qui n'avons pas connu ces territoires alors qu'ils étaient français, nous ne pouvons pas écouter nos souvenirs, nous ne pouvons entendre que le langage de la logique et de l'équité, qui, je le répète, nous dit que c'est amoindrir l'idée de Patrie de se résigner, même en pensée, à un abandon *définitif* des deux provinces annexées.

Mais, de là à réclamer un conflit immédiat, dont l'issue (étant donnés les armements formidables actuels de part et d'autre) serait aussi incertaine, mais sûrement aussi épouvantable que le choc de deux trains rapides lancés l'un contre l'autre, il y a tout un abîme !

Et quel est donc l'homme qui franchirait cet abîme, s'il en avait subitement le pouvoir et qui oserait assumer une aussi monstrueuse responsabilité devant l'*Histoire* en faisant s'entr'égorger, en mettant aux prises les deux alliances, plus de 14 *millions d'hommes* !... Un Bismarck plus éhonté et plus infâme que le monstrueux auteur de 1870 ne l'oserait pas aujourd'hui.

Et ces forcenés qui veulent *dès demain* une patrie restaurée ou qui *dès demain* ne veulent plus de patrie sont aussi éloignés de la réalité les uns que les autres, et il faut les contraindre à compter avec le temps, ce grand aplanisseur des choses. A ceux qui veulent la restauration immédiate, il faut montrer l'extraordinaire relèvement pacifique accompli en trente années, forçant l'admiration du monde et conquérant à la France une précieuse amitié. A ceux qui ne veulent plus de patrie, il faut montrer l'évolution sociale accomplie dans le même temps, le taux de l'argent et de la propriété réduit de moitié et contraignant bientôt même les plus oisifs au travail.

A tous il faut surtout dire que, de ces courants transitoires qui nous entraînent, on peut tirer d'heureux présages.

Je sais bien qu'à l'heure actuelle c'est une tâche ingrate que de ne pas trouver que tout est au plus mal et que c'est la fin de tout. On paraît, aux yeux du plus grand nombre, égoïste et oublieux des déshérités, qui sont encore aujourd'hui la majorité.

Et c'est la chanson noire dont nous avons tous entendu le refrain d'une oreille distraite.

La famille ouvrière ?

L'homme est pressuré par son patron, abruti d'alcool ; la femme usée de travail et d'accouchements ; la fille prostituée et le fils gangrené dès le régiment.

Les bourgeois ?..

Les petits sont égoïstes, étroits d'esprit, cupides et méfiants : les grands sont pourris de bêtise et d'oisiveté : tous s'efforcent d'échapper du mariage par les voies honteuses de l'adultère, et leur seule morale est un désir effréné de l'argent.

L'Etat ?...

Des politiciens dont l'énergie s'emploie uniquement à la conquête du pouvoir : — une centralisation à outrance qui tue le pays ; — une administration aux rouages infinis et démodés dont le million d'emplois sert d'appât électoral ; — des impôts démesurés dont la plus large part est absorbée par le souci barbare de la guerre.

Et, au-dessus de cette foule arriérée, routinière et jouisseuse, les grandes compagnies, les puissantes sociétés, les syndicats géants qui, comme de lourds vaisseaux, labourent de l'éperon cette mer humaine, et que commandent les haïssables rois de l'or !

Et ce pessimisme est une posture avantageuse. Un gémissement ou un sarcasme sont toujours éloquents, et il est facile de se tailler une belle réputation de philanthrope à montrer avec des phrases grandiloquentes et sonores que le gouvernement actuel est insane, que la vie de l'ouvrier n'est plus possible, que le luxe toujours croissant de la classe aisée insulte à la misère, croissante aussi, de l'ouvrier, que ce gouvernement écrase d'impôts sans se soucier s'il pourra toujours les supporter et s'il ne secouera pas un jour violemment ses épaules surchargées et meurtries par une longue et patiente soumission ; s'il ne cherchera pas à devenir un *homme* enfin au lieu de rester la bête de somme qui paie pour travailler librement. . . . .

Eh bien, cette attitude de pessimiste ne sera pas la mienne, parce que, loin d'apporter un remède à l'état social, elle a une action démoralisante incontestable.

Et lorsqu'un jeune écrivain, Henry Leyret, eut le courage ingénieux de prendre contact pendant de longs mois avec la population ouvrière de Paris, il n'en rapporta pas cette impression découragée, mais le sentiment d'améliorations pacifiques possibles.

Et si l'on est obligé aujourd'hui de démontrer la fausseté de ce pessimisme à la classe ouvrière, c'est la faute de la presse, qui en a permis la diffusion malsaine.

Car on ne peut songer sans une rage impuissante et même sans effroi à cette presse, à cette puissance colossale, toute neuve, née avec nous, fille à la fois vénale et généreuse, curieuse jusqu'à la férocité, jetée sans cesse de l'excellent au pire et qui, fouettée par la peur de la concurrence, par l'avidité despotique de la foule, lance, à des millions d'exemplaires, sur toute la surface de la terre, sans preuves sans certitudes, les idées les plus subversives mêlées aux plus justes et aux plus sensées sans qu'une force quelconque puisse maintenant arrêter, réfréner, réglementer son mouvement progressif, parce qu'on l'a abandonnée, émancipée dès sa naissance et comblée de libertés qu'aujourd'hui on ne pourrait lui retirer et que d'ailleurs elle défendrait avec une énergie capable de triompher de toutes les résistances.

Et c'est par ce moyen puissant que quelques-uns (car ils ne sont pas la majorité) ont réussi à insinuer leurs idées pessimistes dans l'esprit du plus grand nombre et à donner malheureusement, à ceux qui nous guettent et à nous-mêmes, l'illusion de notre décrépitude.

Eh bien, cette décrépitude n'est pas réelle, et, je le répète, de ces souffles orageux de démocratisation rapide, on peut tirer des symptômes de temps meilleurs.

Ne peut-on pas dire que la foule est actuellement grisée des droits politiques permettant à tous l'accès des plus hautes fonctions, de l'instruction, des idées hardies, des livres, des journaux, du luxe pour tous, qui subitement lui furent offerts ?

Or toute ivresse se dissipe, et des démocraties plus anciennes, comme la Suisse, nous montrent qu'elles peuvent s'assagir.

Ne peut-on pas dire aussi que la presse, si elle est nuisible lorsqu'elle est mal utilisée, est un puissant outil de bien et que les idées d'audace qu'elle a répandues déposent dans les esprits une semence féconde, qui germera en temps utile.

Car n'est-il pas vrai que la divulgation même des scandales de tous ordres, tout en leur donnant l'illusion du grand nombre, est de nature à les interdire?

Qui soutiendra que nos mœurs actuelles soient pires que celles des siècles précédents?

Et voit-on, avec la presse d'opposition telle qu'elle existe en France, un président de la République entouré de *mignons* officiels comme le fut Henri III ?

Non, non. — Notre goût de nous calomnier n'est qu'une forme de méfiance.

Il n'y a pas de fin de siècle, c'est une locution stupide et vide de sens; il n'y a pas de fin de race pour un peuple qui ne vit vraiment que depuis un siècle ; car la France est née de 1789!

Il n'y a pas et il ne peut pas y avoir de décrépitude pour une époque qui, rajeunie par la science et fertilisée par elle, méritera peut-être dans l'Histoire le nom de *seconde Renaissance* !

Non. Il n'y a en France, croyez-le bien, que des millions de braves gens, patrons et ouvriers, sans haine réciproque : chefs de famille modestes, laborieux et lettrés, qui ont, certes, leurs défaillances, leurs égoïsmes, leurs travers ; qui ont subi, comme nous tous des crises de doute, de honteuses tentations, mais qui se sont aussi ressaisis et qui consacrent leur vie au triomphe des bonnes idées et à l'acheminement de la nation vers une ère toujours meilleure.

Seulement, ils ne le proclament pas, par fausse honte ou par indifférence méfiante ! Ce sont eux la véritable *grande muette*, celle qui fait vraiment la force d'un pays. Et si cette innombrable armée voulait se lever et dire sa pensée, ce serait sur tout le monde un formidable cri d'espoir !...

Excelsior ! Toujours plus haut!... C'est une devise d'un chevaleresque achevé, mais bien française par cela même, car la France est le dernier refuge de la véritable chevalerie, dont des siècles ensanglantés ont consacré l'existence d'héroïsme et de gloire.

(*A suivre.*) F. BARUDIO,
Secrétaire général de la Fédération

Amour et Sympathie des Ames-sœurs

L'amour, considéré comme loi primordiale de la nature vivante, et les sympathies qui poussent les sexes l'un vers l'autre, constituent l'union harmonique qui forme le véritable bonheur de l'humanité.

Cet amour inné et ces sympathies mystérieuses des sexes se dégagent et s'épurent à mesure que la perfection de l'être se développe.

L'amour étant l'enfant de la pensée, l'indifférence et la froideur dans les sentiments sont un temps perdu pour notre amélioration morale. Les grandes pensées d'amour et de sympathie sont un écho des grands et nobles cœurs, apanages des grands esprits et des hautes intelligences. Mais un noble et pur amour est plus qu'une vertu : c'est la source de tout ce qui est grand, beau, noble et digne d'admiration. La grandeur des sentiments indique, d'ailleurs, les beautés de l'âme épurée et son développement moral.

Mais il est essentiel de ne pas confondre l'amour véritable avec la passion. Celle-ci, naissant généralement du hasard ou du désordre des sens, est semblable à une maladie aiguë qu'il importe de faire disparaître.

Le véritable amour reposant sur la sagesse, l'homme ne peut arriver au bonheur rêvé que par la sagesse de l'amour, qui est une émanation de la Divinité, parfumant des plus suaves douceurs tous les mouvements de l'âme.

Le cœur humain étant fait pour aimer, ceux qui ne savent ou ne peuvent se faire aimer ni aimer sont considérés comme des êtres isolés, incapables de tout élan généreux et sympathique.

Les âmes-sœurs, subordonnées aux lois de la nature, subissent les conséquences de cette situation pendant les diverses phases de leur existence générale sur la terre. Elles ne peuvent donc se soustraire aux influences de cet amour. C'est ce sentiment, d'ailleurs, qui complète l'existence humaine et qui initie les cœurs aux douces émotions et aux tendres épanchements de l'âme.

L'amour véritable émane de Dieu, centre de toutes les beautés; mais cet amour épuré n'est pas de ce monde. Il rase quelquefois la terre de son vol, sans s'y arrêter. Son charme divin remplit l'âme d'une douce émotion et d'un rayon de bonheur si suave qu'ils ne peuvent être comparés. Cet amour des âmes-sœurs est semblable à une fleur tombée du ciel sur la terre, apportant son suave parfum à ces âmes unies par des liens indissolubles; mais ces sentiments épurés, auxquels les profanes brûlent quelquefois leurs ailes, unit les âmes-sœurs pour le temps et l'éternité. Mais ces âmes étant obligées de parcourir les diverses stations de la vie humaine, subissent aussi toutes les conséquences qui en sont le résultat ! Ah! ces âmes unies par des liens que rien ne peut rompre, entrevoient l'inconnu sous des formes enchanteresses et entendent d'angéliques vibrations qui les charment ; car la poésie est pour les âmes-sœurs le plus beau langage. C'est donc sur des ailes diaphanes que les esprits éthérés envoient à la terre leurs échos et les soupirs de leur cœur, qui sont pour les âmes-sœurs une note troublante de leurs rêves. Ces douces vibrations préludent à d'ineffables concerts pleins de charmes et de mystères.

Rien, en effet, de pur, d'aérien et d'angélique comme les amours des âmes-sœurs, natures éthérées qui ne souillent jamais leurs aspirations au contact des basses passions, elles sont destinées à vivre sur la terre pour y remplir la mission qui les y retient. Pénétrées des visions intimes et d'émotions mystérieuses, leurs désirs sont l'écho de rêves enchanteurs qui ne peuvent être matérialisés par les choses terrestres.

De toutes les passions qui résident dans le cœur de l'homme, il n'en est pas qui soit plus puissante que l'amour pris dans sa propre acception.

Les sympathies qui unissent les âmes-sœurs sont nombreuses et dont la durée est éternelle. Les tendances de chacune étant appropriées aux besoins qui lui servent de but et de principe, chacune a donc dans son cœur des sympathies et des amours en rapport à son avancement moral, mais qui s'élargissent suivant les efforts qu'elle fait pour se rallier à l'harmonie universelle, dans les régions infinies.



L'amour, l'une des plus belles facultés de l'âme, a été donné à l'homme pour le fortifier dans les peines de la vie, pour charmer ses jours sur la terre et pour doubler sa force morale et les tendresses de son cœur. C'est un sublime présent du ciel, qui repose sur les plus beaux sentiments de la nature; car rien n'est rare comme l'amour véritable. Il est le partage des âmes nobles et pures; il est une émanation des régions infinies. L'amour véhément et sincère est l'apanage des belles âmes-sœurs, parce qu'elles sont unies par des liens indissolubles. Ces âmes, destinées à marcher ensemble pendant leur éternelle vie, sont heureuses de leur union, qui double leurs forces et affermit leur bonheur.

Déchaud,
Publiciste à Oran.

Extériorisation de la Pensée

Suite (1).

Enfin, dernier point intéressant, les rayons N sont conduits par un fil métallique, tout le magnétisme physiologique.

Si nous examinons maintenant les actions diverses produites par la force psychique, nous voyons que beaucoup de ses effets diffèrent complètement des précédents soit qualitativement, soit par l'intensité. On peut faire le tableau suivant, qui résume l'ensemble des modalités de cette énergie :

La force psychique	1° Traverse toutes les substances.	
	2° N'est ni réfléchie, ni réfractée.	
	3° Agit physiquement	*a*) Altération de poids du corps.
		b) Lévitation de corps bruts ou vivants.
		c) Action sur la boussole.
		d) Production de lumières diverses, visibles pour tous les assistants.
	4° Agit chimiquement	sur la plaque photographique.
	5° Agit physiologiquement à distance.	Sommeil magnétique.
		Anesthésie, contractures, etc.
		Mouvements divers.
	6° Agit psychiquement	Représentation de la pensée.
		Transmission des sensations, des pensées, des volitions.
		Extériorisation des images mentales.

Nous aurons donc à rechercher quelle est l'origine probable de cette forme de l'énergie et à montrer que les découvertes récentes sur la radio-activité nous permettent d'aborder cette étude avec plus de fruit que nous n'aurions pu le faire il y a peu de temps encore. Nous constaterons aussi que les instructions des Esprits depuis un demi-siècle ont distancé de beaucoup l'enseignement officiel; ce qui ne peut que nous confirmer dans notre certitude que l'évolution spirituelle de l'humanité n'est pas abandonnée au hasard, et que les spirites marchent dans la bonne voie.

(1) Voir le numéro du 16-28 février 1905.

La force physique.

Voici encore diverses parties du rapport de M. Beattie qui nous montrent le contrôle photographique de la vision des médiums :

« La septième séance, comprenant *seize poses*, ne donna qu'un résultat : une sorte d'image rappelant la forme d'un dragon : je n'ai pas compris ce qu'elle représentait.

« Cette séance fut suivie d'une série de séances intéressantes, au cours desquelles on obtint des plaques marquées d'étranges taches lumineuses, qui furent *chaque fois décrites en détail par les deux médiums, pendant la pose, quant à leur nombre, leur disposition et leur intensité.* »

Le docteur Thompson assistait à ces expériences et en a publié un récit indépendant, qui confirme et complète sur certains points celui de M. Beattie. Après avoir détaillé les conditions dans lesquelles les opérateurs étaient placés et l'appareil dont on s'est servi, le docteur Thompson ajoute :

« On sortait les plaques des bains préparés d'avance sans observer aucun ordre particulier. Je crois important de mentionner ce fait, car il permet de récuser une grande partie des objections, si ce n'est toutes, tendant à mettre en doute l'authenticité de ces photographies. En dehors des précautions prises pour le choix des plaques, nous avions recours à d'autres mesures; le médium ne quittait pas la table, à moins qu'il lui fût enjoint d'assister au développement; de cette façon, — en supposant même que les plaques eussent été préparées d'avance, — il devenait absolument impossible de savoir quelle serait l'image qu'on obtiendrait sur la plaque; *néanmoins le médium nous décrivait ces images jusqu'en leurs moindres détails.* »

Ce témoin signale aussi les échecs nombreux dont cette série d'expériences fut émaillée :

« A la séance suivante, *vingt et une* poses ne donnèrent aucun résultat; c'est pendant cette soirée que, pour la première fois, le médium commença à parler en trance et à nous décrire ce qu'il avait vu, alors que les plaques étaient encore dans le cabinet; *ses descriptions se trouvaient être exactement conformes aux images reçues ultérieurement.* Une fois il s'écria : « Je suis entouré d'un brouillard épais et ne puis rien voir. » Au développement de la plaque utilisée à ce moment, on n'aperçut rien, toute la plaque était voilée. Ensuite il décrivit une figure humaine entourée d'un nuage; en développant la plaque, nous pûmes distinguer une image faible, mais très nette, rappelant une forme féminine. A une autre occasion, l'année précédente, lorsque j'étais assis à la table, le médium fit la description d'une figure de femme qui se serait tenue près de moi, et dont l'esquisse sommaire parut assez nettement au développement. Depuis ce temps, *les apparitions furent presque toutes décrites par le médium pendant la pose et dans chaque cas avec la même précision.*

« L'an dernier, ces manifestations devinrent plus variées dans la forme que les précédentes; une des plus curieuses manifestations fut une étoile lumineuse de la grandeur d'une pièce de trois pences en argent, dans le milieu de laquelle se trouvait un buste, encadré dans une sorte de médaillon dont les bords étaient nettement tracés en noir, ainsi que le médium l'avait décrit. »

Voici bientôt vingt ans que ces faits ont été signalés et, soit ignorance, soit parti pris, tous les critiques qui ont traité du Spiritisme se gardent bien de signaler ces expériences si profondément démonstratives, et vont répétant « qu'il n'y a rien dans le Spiritisme qui ne puisse s'expliquer par les lois connues ». Cependant les faits sont affirmés par des témoins honorables et compétents, de sorte qu'il ne nous reste, une fois de plus, qu'à constater combien la

vérité a de peine à se frayer un passage au milieu des erreurs et des préjugés amoncelés autour d'elle. Poursuivons nos citations :

« Au cours de cette séance, il attira tout à coup notre attention sur une lumière vive et nous la montra ; il s'étonnait que personne de nous ne la vit. Quand la plaque fut développée, il s'y trouvait une tache lumineuse *et le doigt du médium qui l'indiquait.* »

(*A suivre.*) GABRIEL SÉAILLES.

POURQUOI LES DOGMES NE RENAISSENT PAS

Suite (1).

Surtout aimons le silence, cherchons la solitude pour prier et pour pleurer : « Comportons-nous sur la terre comme un voyageur et un étranger qui n'a point d'intérêt aux affaires de ce monde » ; séparons-nous de la société des hommes, craignons la contagion de leurs exemples et de leurs péchés, craignons l'orgueil, ce penchant naturel qui nous porte à être aimé et admiré de nos semblables. « Pour devenir un homme intérieur et spirituel, il faut se retirer de la foule... les plus grands saints évitaient autant qu'ils le pouvaient la compagnie des hommes, et leur choix était de servir Dieu dans la retraite. »

Il ne convient pas de parler légèrement du vieux moine inconnu qui, dans l'étroite enceinte de sa cellule, les yeux fermés aux belles images, de la seule richesse de son âme, sut faire jaillir le trésor de sentiments et d'émotions qui peuplèrent sa solitude et lui découvrirent le secret des grandes amours (III, 5). Auprès de lui, les chrétiens pressés, qui courent après tout ce qui passe, font l'effet d'imposteurs inconscients. Mais son idéal ne peut plus être le nôtre : son souci exclusif de la perfection individuelle, sa retraite, son éloignement des hommes, sa prétention de vivre dans la seule compagnie de Dieu et des anges, son inquiétude de son salut, sa charité même nous paraissent les formes raffinées de ce haut égoïsme qui retire les saints, les savants et les sages dans leurs spéculations ou dans leurs rêves.

Sans le soupçonner, le bon religieux rapporte toutes ses vertus à lui-même : « Pour jouir de la paix et d'une véritable union avec Dieu, *il faut que vous vous regardiez seul et que vous comptiez pour rien tout le reste* » (II, 5). Sous ces aspects multiples, de la cellule du moine au laboratoire du savant, de l'atelier de l'artiste au cabinet du philosophe, le mysticisme est la grande tentation. On veille sur son âme, on éloigne d'elle tout ce qui l'humilierait, on la nourrit de belles formes, de belles pensées et de beaux sentiments, on la revêt de pureté et de sagesse et, ainsi parée, on la mène dans la meilleure compagnie, dans le paradis de Dieu, qu'emplit le chœur des anges dans le ciel intelligible de la Vérité, de la Beauté, qu'habitent, sereines, les idées et les lois.

Cette morale n'est qu'un art de mutiler la vie, sous prétexte de n'en garder que les formes les plus hautes. Il faut accepter la vie et la vivre tout entière. Notre morale est vaillante et simple : il lui arrive d'avoir les mains calleuses, et elle se résigne à la mauvaise compagnie, je veux dire à la compagnie des hommes. Elle n'est pas toute la contemplation du parfait et de l'éternel, elle affronte le spectacle du mal et de la laideur pour les combattre et pour en triompher. Elle ne se tient pas les mains toujours croisées dans l'attitude de la prière, elle manie les rudes outils, elle travaille, elle retourne la terre pour lui confier la semence des moissons de l'avenir.

Si l'Imitation de Jésus, telle que put la rêver un moine du seizième siècle, a subi cette loi du temps à laquelle rien d'humaine ne résiste, Jésus lui-même ne reste-t-il pas aussi vivant dans ses paroles et dans ses actes, avec le privilège divin de l'éternelle jeunesse? Si les vieux livres qui édifièrent les chrétiens d'autrefois, ne font plus guère qu'amuser la curiosité des érudits, les Évangiles ne restent-ils pas le livre par excellence, le livre auquel notre sagesse nouvelle n'a rien pu enlever de son charme et de son efficacité morale ?

Le respect des croyances qu'on ne partage pas ne peut aller jusqu'à l'obligation de se mentir à soi-même et aux autres. Je n'ai point à entrer dans le détail des beaux travaux de l'exégèse moderne, à faire la part du mythe, de la légende et de l'histoire, à chercher à quelle date, dans quelles circonstances, sur quels documents nos Évangiles ont été composés. Je les prends simplement, naïvement, tels qu'on nous les donne, sans m'embarrasser des problèmes complexes que soulève leur composition, et, en face des textes, exerçant mon libre jugement, je me demande ce que leur laissent de vérité et d'action possible sur les âmes les progrès de la science et de la conscience humaine.

On lit moins les Évangiles qu'on ne les célèbre. Prenez un des synoptiques : en le lisant, effacez ce qui désormais nous laisse indifférents ou même blesse notre conscience, les généalogies, les miracles, telle ou telle parabole, effacez encore les petits contes, qui, greffés plus tard de poésies et d'images charmantes, amusent la fantaisie vous serez surpris de voir le petit volume se réduire à quelques pages. Mais si peu que nous sachions de l'histoire réelle de Jésus de Nazareth, de ces pages se dégage une figure morale dont le charme ne cessera pas d'agir, une pure conscience qui, dans sa candeur géniale, au delà des préjugés de sa race et de ses propres illusions, découvre et nous révèle le secret de toute conscience humaine.

(*A suivre.*)

SÉAILLES GABRIEL.

Secours immédiat aux Vieillards nécessiteux

Du 4 février,	de Mme Peter	2 francs.	
Du 7	—	Mme Pelisson, aux Aveniers	2 —
Du 8	—	M. Brives, Alger	3 —
Du 16	—	Anonyme, Lyon	5 —
Du 20	—	Mme Giniès	3 —
Du 20	—	M. Souris, à Soissons	5 —
Du 20	—	M. Coméra, Toulouse	5 —
		Total	25 francs.

ERRATA

Lire dans notre dernier numéro, à l'article **l'Intelligence des Animaux** : 2e page, 1re colonne, 6e paragraphe, 9e ligne, nous appuyions *sur* un *bec-de-cane*, au lieu de nous *appuyions un bec de canne* ; 3e page, 2e colonne, dernier paragraphe, 11e ligne, lire : Et si *cet être supérieur* ne *vivait* que par la pensée, combien *devrait-il* trouver absurde, incohérent, etc., au lieu de : Et si *ces êtres inférieurs* ne *vivaient* que par la pensée, combien *devraient-ils*, etc.

Accorder ensuite le verbe avec son sujet jusqu'à la fin du paragraphe.

4e page, 1re colonne, 4e paragraphe, 2e ligne, lire : en vertu *du principe animique*, au lieu *des principes animiques*.

Le Gérant : A. BOUVIER.

16-1-05. — Tours, Imp. E. ARRAULT et Cie, 6, rue de la Préfecture.

QUINZIÈME ANNÉE. — N° 344. 10 Centimes. 16-31 MARS 1905

LA PAIX UNIVERSELLE

REVUE INDÉPENDANTE

MAGNÉTISME TRANSCENDANTAL

VÉRITÉ RAISON JUSTICE — PHILOSOPHIE — PHYSIOLOGIE — PSYCHOLOGIE — LUMIÈRE SAGESSE AMOUR

La connaissance exacte de soi-même engendre l'amour de son semblable. A. B.

Directeur : A. BOUVIER

Il n'y a pas de culte plus élevé que celui de la vérité.

ABONNEMENTS : UN AN { France . . . . 3 fr. / Etranger . . . 4 fr.

SIÈGE : 5, cours Gambetta, 5 LYON

Il paraît un numéro les 1er et 3e dimanches de chaque mois.

SOMMAIRE

FÊTE ANNIVERSAIRE D'ALLAN KARDEC

Dimanche 2 avril, à 2 heures précises, les fédérés spiritualistes lyonnais et régionaux fêteront, salle Kardec, 6, rue Paul-Bert, l'anniversaire du Maître vénéré.

Un programme des plus variés donnera satisfaction à tous.

Conférences, concert vocal et instrumental, pièces de comédie, expériences magnétiques diverses, nous assurent à l'avance un nombreux auditoire.

On trouve des cartes à l'avance, 5, cours Gambetta, tous les jours, et salle Kardec, les mercredis et vendredis de 8 à 10 heures du soir.

A. B.

RÉGRESSION DE LA MÉMOIRE

M. le colonel A. de Rochas m'ayant donné connaissance de ses expériences sur la régression de la mémoire, je voulus, de mon côté, me rendre compte si avec différents sujets il me serait possible de contrôler le phénomène, et j'eus bientôt entière satisfaction aussi bien avec les uns qu'avec les autres ; toutefois j'ai plus particulièrement expérimenté avec un jeune sujet, qui se fait un véritable plaisir de me servir pour ce genre d'études, où je pus constater que, malgré l'interversion de mes questions, à chacune de mes demandes il reste toujours la personnalité du moment sans jamais d'erreur dans ses réponses. J'ai pu l'interroger différentes fois, à plusieurs jours et même plusieurs semaines de distance, sur les détails d'une vie ; ses réponses n'ont jamais été en contradiction. Bien mieux, dans certains cas, il relevait des détails qui m'échappaient, et il revivait ainsi le moment précis de l'existence que je lui faisais parcourir en arrière, c'est-à-dire en remontant le cours des siècles passés.

Lorsque je le faisais retourner à l'état d'enfance, à 2 ans par exemple, la parole devenait plus difficile ; à un an il ne parlait pas ou peu. Puis, plus jeune, il faisait semblant de téter ou gémissait. Alors je le faisais revenir en avant, et au lieu de *revivre* je lui faisais *revoir* son passé : là il me donnait des détails avec plus de facilité.

Arrivé au moment de la naissance, je le faisais rentrer dans le sein de sa mère. Aussitôt il se repliait sur lui-même, les bras au corps, les poings sur les yeux jusqu'à l'âge de cinq mois, puis une légère détente se produisait jusqu'au quatrième mois ; à trois mois jusqu'au moment de la conception, le corps se renversait en arrière, les membres détendus dans une inertie complète.

Avant la conception, au moment où l'esprit est encore dans l'espace, il fait des efforts pour se soustraire à la force invincible qui semble l'attirer ; puis, remontant toujours, il répond sur ce qu'il fait, quel est son mode d'existence jusqu'à ce que de nouveau il reprenne le corps qu'il a précédemment quitté pour rentrer dans une nouvelle vie ; mais, chose curieuse, chaque fois que je le fais pénétrer dans le sein de sa mère il passe par la même phase, suivant l'âge ou plutôt l'instant que je lui fais revivre.

Je dois dire que, pour faciliter le phénomène, je magnétise constamment le sujet pendant la durée de l'expérience, m'arrêtant seulement pour recueillir ses réponses et recommençant à chaque demande.

Lorsque je veux le ramener à son point de départ, je lui fais parcourir le même chemin en sens inverse, ou bien je me contente de lui dire de revenir à son état normal, c'est-à-dire dans la vie présente au moment où nous sommes, mais dans ce cas il lui semble rêver et sortir d'un cauchemar, de sorte qu'il me faut ensuite lui dégager la tête pour faire cesser le trouble entré dans son cerveau par ce retour trop brusque.

Chaque fois que le sujet passe par une vie différente, la physionomie devient en rapport avec la personnalité. Comme homme, la parole, le ton, les allures diffèrent sensiblement avec le ton et les gestes de la femme, de même lorsqu'il passe par la phase de l'enfance.

Ces explications préalablement données pour éviter les répétitions au cours des différentes vies étudiées.

Je passerai par-dessus l'existence actuelle, qui ne saurait avoir



d'autre valeur que le souvenir que chacun peut conserver depuis sa naissance, suivant les rapports que nous avons avec les personnes qui nous entourent et qui nous racontent les faits avec plus ou moins de détails ou de précision.

∴

Le sujet endormi, je lui fais franchir les étapes de cette vie avec rapidité, puis je le fais passer par le sein de sa mère comme je l'explique plus haut, et enfin je l'amène à l'état d'esprit.

Prenant la vie actuelle comme point de départ, je l'interroge comme suit (1) sur sa *Deuxième Vie.*

DEUXIÈME VIE. MARGUERITE DUCHESNE.

A l'état d'esprit ? — Se rend compte de sa situation.

D. Que faites-vous comme esprit? — R. Je me promène tout le temps, je vois mes parents et amis, qui eux ne me voient pas. Je voudrais bien voir aussi Louis, mon fiancé, qui est parti avant moi, mais je ne le trouve pas.

D. Revoyez votre corps. — R. Je vois mon corps de demoiselle dans un cimetière, à Briançon.

D. Revoyez-vous au moment de la mort. — R. Je me vois la même figure.

D. Vous quittez votre corps (le sujet tousse beaucoup et passe par la phase de la mort, le corps renversé en arrière, devenant froid).

D. Vous vivez matériellement; quel âge avez-vous ? — R. 25 ans.

D. En quelle année êtes-vous ? — R. 1860.

D. Comment vous appelez-vous ? — R. Marguerite Duchesne.

D. En quelle année êtes-vous née ? — R. 1835.

D. Comment s'appelle votre père ? — R. Louis Duchesne.

D. Que fait-il ? — R. Il tient un commerce d'épicerie, rue de la Caserne (le sujet tousse et se plaint de la poitrine et du cœur).

D. Qu'est-ce qui vous fatigue ? — R. Je suis bien malade, on dit que je m'en vais de la poitrine ; pour moi, c'est le chagrin.

D. Vous avez donc du chagrin, quelle en est la cause ? — R. C'est que j'aimais un jeune soldat qui est mort.

D. Comment s'appelait-il ? — R. Louis-Jules Martin. Ah ! mon pauvre Louis.

D. Où était-il soldat ? — R. A Briançon.

D. Est-ce qu'il était de Briançon ? — R. Non, il était Marseillais.

D. Vous n'avez plus que 20 ans. Que faites-vous ? — R. Je pense à Louis Martin.

D. 18 ans. Q. F. V. ? — R. J'aide mes parents dans leur commerce d'épicerie.

D. 15 ans. Q. F. V. ? — R. Je viens de quitter la classe des dames Trinitaires que j'aime beaucoup.

D. Dans quelle rue est située cette école ? — R. Dans la rue de la Gargouille.

D. 14 ans. Q. F. V. ? — R. Je vais en classe.

D. Qu'apprenez-vous en classe ? — R. A lire, à écrire, les fractions, le style, la géographie.

D. Et la géométrie, sans doute ? — R. La géométrie..., ces lignes que les grandes ont sur leurs cahiers... ; je n'aime pas ça.

D. 12 ans. Q. F. V. ? — R. Je viens de faire ma première communion, je suis bien contente, j'aurais voulu mourir ce jour-là pour aller droit au ciel.

D. 8 ans. Q. F. V. ? — R. Je vais à l'asile, chez les religieuses, rue de la Gargouille.

D. 5 ans. Q. F. V. ? — R. Je vais à l'asile, on me donne des images et la croix, tous les dimanches on me met des rubans, maman me donne des sous que je mets dans ma tirelire... petite grenouille.

D. 2 ans. — R. Je ne veux pas aller chez la sœur.

D. Et pourquoi ? — R. On m'a mis mon tablier sur la tête pace que zai dit à une petite qu'elle était une bugue et pis que ze li ai fait les cornes, et pis on dit que le diable va me prendre.

D. 1 an. Q. F. V. ? — Je suis sur les genoux de maman qui me dit : « Fais dodo ma petite pouponnette. »

(A partir de cette époque, le sujet ne pouvant répondre, M. Bouvier lui fait revoir au lieu de revivre son passé, et il répond comme quelqu'un de parfaitement conscient ce qui se passe dans son enfance.)

D. 6 mois. Q. F. V. ? — R. Je suis encore bien malade, je viens d'avoir les convulsions.

D. Qu'est-ce que c'est les convulsions ? — R. On dit que je suis toute tordue.

M. Bouvier la fait vieillir de quelques mois et lui dit : « Vous venez d'avoir les convulsions. » — R. Qu'est-ce que c'est que ça ? M. Bouvier le lui explique et la ramène à 7 mois.

D. Q. F. V ? — R. On me met dans l'eau pour me guérir, on dit que je suis bien nerveuse.

D. 4 mois. Q. F. V. ? — R. Fais rien, suis couchée (le sujet parle difficilement).

D. 2 mois. Q. F. V. ? — R. On m'écrase, je ne sais pas ce qu'on me met dessus.

D. 1 mois. — Q. F. V. ? — Ne répond pas, fait semblant de téter.

D. Vous venez de naître. — R. C'est pas bien drôle, on me met dans l'eau, je suis toute sale.

D. Vous êtes encore dans le sein de votre mère. — R. C'est bien noir. (Le sujet prend la position du fœtus dans le sein de la mère, les poings sur les yeux, entièrement replié sur lui-même. La même position est conservée seulement pendant les cinq derniers mois de la gestation, c'est-à-dire à partir de ce moment une détente se produit, le sujet devient inerte, les bras tombent ; le corps, renversé en arrière sur le fauteuil qu'il occupe, paraît sans vie.)

∴

TROISIÈME VIE. JULES ROBERT.

D. Vous êtes à l'état d'esprit. Q. F. V. ? — R. Je m'ennuie, je souffre, je ne suis pas très bien.

D. Vous rendez-vous compte de l'état dans lequel vous êtes ? — R. Je ne sais pas trop, je me sens plus leste.

D. Pourtant vous comprenez que vous n'avez plus votre corps matériel. — R. Oui, mais je souffre quand même.

D. Retournez en arrière, voyez votre corps. — R. Je vois mon corps.

D. Qu'est-ce que vous êtes ? — R. Je suis un homme.

D. Reprenez votre corps (le sujet tousse énormément).

D. Qu'est-ce que vous avez ? — R. Je suis bien malade. Quand pourrais-je mourir, sale existence, c'est pas malheureux que je meure.

D. En quelle année êtes-vous ? — R. En 1780.

D. Quel âge avez-vous ? — R. 42 ans.

D. Vous n'avez plus que 38 ans. Où êtes-vous ? — R. A Milan.

D. Chez qui ? — R. Chez Paoli.

D. Qu'est-ce que c'est que Paoli ? — R. C'est mon patron.

D. Et que faites vous ? — R. Quel dur métier, je taille du marbre, mais je ne suis pas adroit, je ne fais que dégrossir, je fais les rognures, j'arrondis les angles.

D. Et votre patron, que fait-il ? — R. Oh ! mais il travaille bien lui, il fait de belles choses, seulement c'est une brute, c'est une

(1) *Je prie le lecteur de prendre note des abréviations* : D. pour demande. Q. F. V. pour que faites-vous ? R. pour réponse.



rosse, il me flanque des taloches, il ne fait que boire et dit que je suis saoûl.

D. Est-ce que vous gagnez beaucoup ? — R. Oh ! 20 sous par jour, une misère quoi, je ne peux pas vivre; pour payer le mastroquet, je mange de la polenta. Le patron, lui, gagne beaucoup d'argent. Il en a des pièces d'or.

D. Vous avez 35 ans. Que faites-vous? — R. Je lime la pierre pour le patron Paoli.

D. Que fait-il de joli, votre patron ? — R. fait de la sculpture.

D. Quel genre? — R. Des reproductions.

D. Pourriez-vous nous citer quelques-unes de ses œuvres? — R. Oh ! moi je ne m'y connais pas beaucoup, je ne sais pas le nom : il a fait un homme qui terrasse un taureau, puis un autre qui écrase un serpent. Il a fait aussi une reproduction de la Vierge à la chaise.

D. Où est-elle en ce moment, cette reproduction ? — R. Je crois qu'elle est au Vatican.

D. N'y a-t-il pas de ses monuments dans d'autres endroits? — R. Oui, à Rome et dans d'autres villes.

D. 30 ans — Où êtes-vous? — R. Dans une sale rue.

D. Q. F. V.? — R. Je travaille.

D. 28 ans. — Oh ! il faudra que je parte d'ici.

D. Où êtes-vous ? — R. A Briançon.

D. Où voulez-vous aller ? — R. A Milan, j'ai mon ami Piétri qui me donne ce conseil, mais je ne sais pas ce que je dois faire.

D. 25 ans. Où êtes-vous? — R. A Briançon, dans une épicerie, je porte des colis.

D. Vous n'avez plus que 21 ans. Vous devez être soldat ? — R. J'ai passé au conseil, on m'a reconnu trop faible.

D. 20 ans. — J'ai fait une bêtise de m'en aller de chez mon père.

D. Q. F. V.? — R. Je suis dans une épicerie, je décloue des caisses... mille métiers, 36 misères.

D. 19 ans. Q. F. V. ? — R. Je porte des journaux.

D. Quels journaux ? — R. *La Durance*.

D. Que disent-ils, ces journaux ? — R. Je ne sais pas, je ne sais pas lire, mais on dit que les Autrichiens vont venir.

D. En quelle année êtes-vous ? — R. 1757.

D. 18 ans. Q. F. V. ? — R. Je fais le cordonnier, mais je trouve que c'est trop dur.

D. 17 ans. Q. F. V. ? — R. J'apprends le métier de cordonnier, mais je suis maladroit et je me tape sur les doigts.

D. 16 ans. Où êtes-vous ? — R. Je suis chez mon père, mais je veux m'en aller de cette boîte parce qu'il me faut trop travailler.

D. Où habite t-il, votre père ? — R. A Saint-Pierre, près Briançon.

D. Que fait-il ? — R. Il est cultivateur en fermage.

D. Comment s'appelle le propriétaire ? — R. Il s'appelle Bornéo, c'est un gros goujat.

D. Quelles cultures faites-vous ? — R. Des pommes de terre, de l'osier. (Le sujet tousse un peu ; on lui en fait la remarque, ce à quoi il répond : « Pourtant, je suis encore bien solide. »)

D. 12 ans. Q. F. V. ? — R. J'aide mon père, mais je m'éreinte.

D. Vous n'allez donc pas à l'école ? — R. J'y vais un peu l'hiver, mais je m'en moque pas mal.

D. 11 ans. Q. F. V. ? — Je vais faire ma première communion.

D. Alors vous allez au catéchisme ? — R. Oui.

D. Comment s'appelle le curé qui vous l'apprend ? — R. Le père Antoine.

D. Le connaissez-vous bien, votre catéchisme ? — R. Oui.

D. Alors qu'est-ce que Dieu ? — R. Dieu est un être infiniment bon, aimable, qu'il faut aimer et adorer par-dessus toutes choses.

D. 10 ans. Q. F. V. ? — R. Il fait froid.

D. Vous n'êtes donc pas bien habillé ? — R. Je suis en colère, je n'ai pas de culottes, ma mère m'habille avec ses vieilles jupes, aussi les petits se moquent de moi. Quand je ferai ma première communion on me donnera de beaux habits, j'aurai des culottes.

D. Comment vous chauffez-vous ? — R. Je vais dans l'écurie auprès des vaches et des brebis.

D. Vous n'avez que des vaches et des brebis ? — R. Nous avons aussi des cochons d'Inde, des poules.

D. En quelle année êtes-vous ? — R. Oh ! ça je m'en occupe pas. On dit que c'est en 1748.

D. 6 ans. Vous vous amusez, à cet âge ? — R. On me laisse pas amuser trop.

D. Que faites-vous donc ? — R. Je défais des machins (ce disant, il fait le mouvement de dévider quelque chose en tournant ses mains l'une autour de l'autre).

D. Qu'est-ce que c'est ces machins ? — R. Des machins ronds où il y a des bêtes dedans, ça sent mauvais.

D. En ce cas ce sont des fromages !... (le sujet éclate de rire, se frappant sur les genoux et tapant des pieds, pris d'une gaîté folle). — R. Il faut croire que vous avez de la pègue aux yeux; c'est des choses pour faire de belles robes aux dames.

D. Ce sont des cocons alors ? — R. Oui. Des fromages, ah ! ben, vous n'êtes pas dégourdi (il continue à rire de plus belle).

D. En ce cas vous avez des mûriers? — R. Oui, il y a des feuilles à Saint-Pierre.

D. 5 ans. Q. F. V. ? (Le sujet fait le mouvement de dévider.) — R. Je sais pas faire ça, ça m'agace, faut aller trop vite.

D. 2 ans. — Ze m'amuse avec papa.

D. 1 an. Q. F. V. ? — R. Suis malade.

D. 6 mois. Q. F. V. ? — R. J'ai mal au ventre (il gémit).

D. Vous venez de naître. (Le sujet se renverse en arrière.)

D. Vous êtes dans le sein de votre mère. — Mêmes remarques qu'à la précédente vie.

D. Vous êtes au moment de la conception. — Le sujet paraît souffrir.

QUATRIÈME VIE. JENNY LUDOVIC.

A l'état d'esprit. — D. Vous êtes à l'état d'esprit. — R. Qu'est-ce qu'un esprit? — C'est vous dans l'état où vous êtes, c'est-à-dire sans votre corps matériel (le sujet n'a pas l'air de comprendre).

D. Qu'est-ce que vous êtes, homme ou femme? — R. Je suis une femme... mais pourquoi que je ne vois pas mes enfants ni mes amis... que m'est-il arrivé? — Eh bien ! vous avez tout simplement quitté votre corps matériel en passant par ce qu'on appelle la mort. Est-ce qu'on ne vous a jamais parlé de votre âme quand vous étiez petite? (Le sujet ne répond pas à ces questions, paraît troublé.)

D. Quel âge avez-vous? — R. 30 ans.

D. En quelle année êtes-vous? — R. 1702.

D. Comment vous appelez-vous? — R. Jenny Ludovic.

D. Avez-vous des enfants ? — R. J'en ai deux : le petit Auguste, 7 ans, et Jean, qui vient de naître.

D. Les voyez- vous? — R. Non.

D. 28 ans. Q. F. V. ? — R. Je suis malade.

D. Où souffrez-vous ? — R. J'ai bien mal à la tête.

D. 25 ans. Comment s'appelle votre mari ? — R. Ludovic, Auguste.

D. Où habitez-vous? — R. A Plouermel.

D. Que fait votre mari? — R. Il est bûcheron.

D. Et vous ? — R. Je soigne les petits.

D. 23 ans. Q. F. V. ? — R. Je vois mon petit Auguste, oh! le joli petit, mais vous me causerez un autre moment, je suis trop malade.

D. 16 ans. Ou êtes-vous ? — R. Je suis avec l'oncle Marietti.

D. N'avez-vous pas des parents ? — R. Non, je suis orpheline.

D. Avez-vous été à l'école? — R. Non je ne sais pas lire, mais l'oncle m'a appris à signer, car il est savant, lui.

D. Que fait-il, votre oncle? — R. Il est chez un apothicaire.

D. Vous n'avez donc que votre oncle pour famille? — R. (Confidentiellement.) Je crois bien que c'est mon père, mais il ne faut pas le dire. Il ne faut pas l'interroger sur mon père, quand on en parle il a les larmes aux yeux ; il est plein de tendresses pour moi. Je n'ai pas connu ma mère ; je crois que mon oncle n'a pas été sage, mais je ne veux pas le juger, car il est très bon pour moi.

D. Est-ce que votre oncle est votre seule affection? — R. Je connais Ludovic qui est veuf, et nous attendons quelque temps pour nous marier, il est si gentil et si doux.

D. Alors il est libre et seul maintenant? — R. Non, il a deux enfants de sa première femme, le petit Alain et la petite Yvonne.

D. Vous en aurez bien soin? — R. Je dis oui, mais je n'ai pas envie de les garder, je les collerai à la grand'mère.

D. A votre mariage, votre oncle sera obligé de vous faire connaître votre vrai nom. — R. L'oncle ne veut pas qu'on lui parle de ça, il ne discute pas, il a dit qu'il donnerait son nom comme le mien à l'état civil.

D. 15 ans. Q. F. V.? — Je suis chez mon oncle, je raccommode, je fais des blouses pour lui.

D. 12 ans. Où êtes-vous? — R. Avec l'oncle, à Plouermel, au bord de l'eau.

D. Dans quel département est-ce? — R. Qu'est-ce que c'est que ça? Province vous voulez dire. C'est la Bretagne, où il y a les meilleures gens du monde.

D. Que faites-vous? — R. Je vais ramasser des fleurs pour faire des tisanes.

D. Vous connaissez donc les plantes? — R. L'oncle m'a appris à les connaître, car il en ramasse pour l'apothicaire, l'Ours comme on y dit.

D. Mais quel est son nom? — R. Joannès Yves, je crois.

D. Quelles sont les plantes que vous connaissez? — R. L'œil de chat ; la plante céleste, ça a un autre nom, la Bryère, je crois ; l'étoile du firmament, on la pile et on en fait sortir l'eau, c'est bon pour les douleurs ; la patte d'araignée, plante jaune en guirlande, le miroir de l'âme, et bien d'autres...

D. 8 ans. Q. F. V.? — R. Je suis avec l'oncle.

D. 5 ans. Q. F. V.? — R. L'oncle me caresse, il me fait des couronnes de bruyères, il est bien gentil.

D. 2 ans. Vous n'avez plus que 2 ans. — R. C'est l'oncle, puis c'est mon papa. Quand il vient quelqu'un, je dis oncle. Quand il est seul, il me pince les joues pour que je l'appelle papa.

D. Et votre maman, où est-elle? — R. J'en ai pas.

D. Vous venez de naître? — R. Je vois une jeune femme, on dit que c'est maman, papa pleure, maman va mourir.

(*A suivre.*) A. BOUVIER.

Le centenaire d'Allan Kardec [1]

La Société française d'Etude des phénomènes psychiques, dont le siège est à Paris, 57, faubourg Saint-Martin, a fêté le dimanche 12 février, en la salle du théâtre de l'Athénée Saint-Germain, le centenaire d'Allan Kardec, fondateur de la philosophie spirite.

Plus de 800 personnes assistaient à cette solennité qui comprenait une conférence de l'éminent écrivain spirite M. G. Delanne, président de la Société, sur Allan Kardec, sa vie et son œuvre, ainsi que l'audition d'un médium musicien M. Aubert.

Cette fête en faveur du Maître a été un succès pour la cause du spiritisme et voici le compte rendu qui en a été publié dans le journal *le Rappel* du 14 février :

« La Société française d'étude des phénomènes psychiques donnait, hier après-midi, dans la salle de théâtre de l'Athénée Saint-Germain, la fête commémorative du centenaire d'Allan Kardec, le fondateur de la philosophie spirite.

« Sur la scène avaient pris place :

« MM. G. Delanne, président ; général Fix, Calmels, L. de Faget, Boyer, vice-présidents ; Perret, secrétaire général ; Gorin, secrétaire adjoint ; Drubay, trésorier ; Mme Laffineur, trésorière-adjointe ; M. Chartier, rédacteur de *la Tribune psychique*, organe de la Société ; les membres du Conseil d'administration, etc.

« C'est devant une salle absolument comble que le président de la société, M. G. Delanne, a pris la parole. En une conférence très claire, très bien ordonnée et fort chaleureuse il parla de la reconnaissance que tous les spirites doivent avoir pour Allan Kardec, lequel, au prix de terribles luttes, créa la fameuse doctrine qui recrute chaque jour de si nombreux adeptes. Les origines furent pénibles. Raillé par les savants, anathématisé par l'Eglise, Allan Kardec appuyait pourtant ses théories sur des bases absolument scientifiques : l'observation et l'expérience. Il négligeait les dissertations métaphysiques et avait uniquement recours aux faits. C'était d'ailleurs un esprit positif, qui dès l'âge de vingt-deux ans était docteur en médecine et parlait couramment quatre langues.

« Au triple point de vue expérimental, scientifique et philosophique, le retentissement de l'œuvre d'Allan Kardec a été énorme.

« Les constatations officielles faites par la science moderne des phénomènes de télépathie et de la radio-activité des corps, la découverte des rayons X sont une reconnaissance implicite de la vérité de plusieurs affirmations d'Allan Kardec. Aujourd'hui le nombre des sociétés spirites, dans le monde entier, est incalculable. Il n'y a pas moins de 150 journaux consacrés à l'étude de l'Au-delà ; et des savants tels que Lombroso en Italie et Charles Richet en France, reconnaissent l'***authenticité*** de certaines démonstrations — tels que le message des esprits par l'intermédiaire d'un médium ou l'apparition de fantômes.

« La conférence de M. G. Delanne a été, on le devine, très applaudie.

« Puis, M. Aubert, médium musicien, nous a permis d'assister à une très curieuse séance de spiritisme musical. M. Aubert — c'est un pseudonyme — n'a jamais appris la musique ; des témoins dignes de foi, qui ont vécu dans son intimité, l'affirment. Or, il est en mesure d'improviser au piano de délicieuses mélodies, de savantes sonates, de géniales symphonies.

« Comment? me direz-vous. C'est, affirme-t-on, parce que l'esprit des grands musiciens morts l'inspire à de certains moments. Suivant que ces grands musiciens s'appellent Mendelssohn, Chopin, Wagner, Beethoven, Mozart et même Métra, une force supérieure envahit M. Aubert et c'est dans un état de complète inconscience qu'il joue au piano des airs inédits, dont quelques-uns sont très beaux et qui sont tout à fait dans la manière de ces compositeurs.

« J'ai entendu M. Aubert. Il a improvisé de la sorte pendant une heure d'horloge, tour à tour nous charmant, nous émouvant, et sans manifester une trop grande fatigue. Cela, je le déclare, est merveilleux. Et si M. Aubert n'est pas inspiré par les esprits, il l'est, à coup sûr, par un très grand talent. — *CH. A.* »

La Société française d'étude des phénomènes psychiques a procédé tout dernièrement à de très intéressantes expériences de psychométrie, de clairvoyance et de clairaudience, avec le concours de deux médiums, MM. Peters et Phaneg.

(1) Rappelons à nos lecteurs que la Fédération lyonnaise et régionale des spiritualistes modernes a fêté le centenaire du Maître vénéré au mois d'octobre dernier.

Voir à ce sujet la *Paix Universelle*.

Actuellement, la médiumnité musicale de M. Aubert est l'objet d'une étude approfondie et rigoureusement scientifique, et les comptes rendus de toutes ces recherches seront publiés dans le journal *la Tribune psychique*.

Désireuse qu'elle est d'étendre ses investigations à d'autres facultés supra-normales, la Société fait appel à tous les médiums ainsi qu'à toutes les personnes s'intéressant aux phénomènes psychiques et les informe qu'elle mettra gratuitement à leur disposition sa salle de réunions, pour y expérimenter, le samedi soir de chaque semaine de 8 heures et demie à 10 heures et demie.

Adresser les demandes à M. P. Dubray, trésorier, 60, rue Pierre-Levée (X^e), le mardi de 8 à 10 heures du soir ou par correspondance.

V. Chartier.

Le Socialisme et l'idée de Patrie (1)

Certes, Bayard, d'Assas, le colonel Chevert, et, plus près de nous, les héros de Bac-Ninh, de Tuyen-Kan, sous les ordres du commandant Rivière au Tonkin; nos petits fusilliers de Takou ou de l'Emyrne, lancés dans la mêlée, sans arrière-pensée, à la suite d'un chiffon tricolore, mâché de balles et noir de poudre, qui pour eux incarnait la Patrie lointaine, ceux-là du moins, ne peuvent pas être taxés d'égoïsme !

Car, ils savent tous, ces fils hardis de la généreuse terre de France, que, eux tués, c'est le colonel qui demain sera décoré ; et, si ce colonel vient leur serrer la main et les remercier sur la paille de l'ambulance rougie de leur sang, ils mourront contents !

Et les Marx, les Bebel, les Hume, les pères du socialisme allemand, ou les Tolstoï, les Bakounine, les Lavroff, cette phalange de socialistes russes, prêchant l'exemple et l'abnégation, ne sont pas des sans-patrie.

Leurs idées généreuses, altruistes au plus haut point, sont pour la plupart des Français peu polyglottes, exprimées en une langue dont nous ne possédons pas le génie, et qui nous semble lourde et dure. Mais pour les privilégiés qui, comme moi, ont le bonheur de pouvoir lire ces philosophes dans leur texte et dans leur langue, la forme, quelque peu aride j'en conviens, passe au second plan, dominée qu'elle est de cent coudées par l'*Idée* (!) géniale, fulgurante, admirable de clarté, de précision et de portée. Et pour ces philosophes, ces penseurs qui mettent leurs efforts au service de la bonne cause, l'idée de socialisme n'exclut pas l'idée de patrie ! Tant s'en faut !

Le socialisme, je l'ai déjà répété ici plusieurs fois, depuis que ce journal m'a fait l'hospitalité de ses colonnes, le socialisme, ai-je dit, et ne cesserai-je de répéter, est la religion de l'avenir ! Et je prends ici le mot religion dans le sens le plus large de son interprétation, dans le sens de la définition de Renan qui appelle Religion *la part de l'idéal dans la vie humaine* !

Et quel idéal le Progrès dans sa marche immanente peut-il offrir aux hommes de supérieur au socialisme, mais au socialisme vrai, bien compris, dont la devise, le Pater, la loi fondamentale et unique doit être : « Un pour tous, tous pour un ! »

En somme, toutes les religions contiennent implicitement ce précepte, mais leurs représentants ont souvent fait dévier les religions de leur vrai sens et en ont donné une interprétation en faveur de leurs intérêts personnels et non pas de ceux de leurs adeptes.

Et ce fut la cause de leur perte.

Mais aujourd'hui, plus instruit, le peuple, ce qui fait la nation, la classe dans laquelle on trouve le plus d'abnégation et de dévouement, ce peuple a conscience de ses droits, incontestablement, mais aussi de ses devoirs. Et non pas seulement de ses devoirs étroits, limités à sa vie de tous les jours, mais de ses devoirs envers la société, envers l'humanité tout entière, cette grande famille dont il fait partie et dont tous les membres sont ses frères.

Mais, cette famille, si grande, qui peuple la terre entière, est trop disséminée pour que l'affection de chacun soit la même, égale pour tous.

Et voilà d'où est née l'idée de Patrie : ce n'est pas la négation du socialisme, de l'altruisme intégral et absolu ; c'en est une application restrictive.

Car l'homme, dont le sentiment affectif n'est pas assez développé pour embrasser dans une même affection l'humanité tout entière, celui-là, faut-il lui faire un crime de ce qu'il particularise, de ce qu'il restreint son affection à quelques-uns, pour lesquels cette affection, cette fraternité sera beaucoup plus effective que s'il se croit obligé de l'appliquer à l'humanité entière.

Et j'estime qu'il est très sage et très profitable à la marche de l'Idée, de développer en l'homme l'idée de patrie. Vouloir amener d'un seul coup, sans transition, l'homme égoïste, personnel par définition et par naissance, à l'idée de l'altruisme complet, du renoncement de soi-même, est une folle utopie. Et l'on craindrait de tout perdre en voulant trop gagner.

Tandis que c'est faire preuve d'intelligence et de tact en vue du résultat final que de faire sortir l'homme de ses idées égoïstes en lui faisant entrevoir que, tout autour de lui, dans la même commune, ses intérêts personnels sont intimement liés à ceux de tous, et que travailler pour tous, c'est contribuer à son bien-être propre.

Et, dans la commune où il voit, d'une façon plus palpable, les résultats immédiats de sa façon d'agir en vue du but commun, il sent naître et grandir en lui le sentiment du bien-être général, le besoin d'étendre son action dans un cercle plus large. La commune n'offre plus qu'un champ d'action trop limité à la mise en œuvre de ses aspirations humanitaires. Et son idée, précédant l'action, lui fait embrasser le département comme champ d'application possible de ses désirs altruistes.

Et les départements, quoique vivant d'intérêts autonomes, sont néanmoins solidaires en vue de l'action générale de la Patrie qu'ils composent, et dont ils sont, pour ainsi dire, les membres d'une même branche collatérale dans la grande famille humaine.

Nous voyons souvent des dissensions, des divergences d'idées surgir entre les enfants d'une même famille au moment où ils se partagent le bien de leurs ancêtres pour aller, chacun de son côté, fonder une famille à leur tour et vivre de leur vie propre.

Et alors, malgré des liens communs qui les rattachent à la maison paternelle, ils se créent chacun dans le nouveau milieu où il va évoluer son petit cercle de relations, qui l'attachent ensuite à cette petite patrie où va dorénavant s'écouler son existence : l'idée de patrie est née. Elle est logique, et elle est bien humaine.

Pour quelques esprits supérieurs, pour quelques âmes d'élite, cette idée peut paraître mesquine, exiguë, mais pour la grande majorité elle est logique, saine et sensée.

En somme elle est déjà une émancipation de l'idée égoïste du début. Avec le développement de l'instruction, grâce à la diffusion des bonnes idées à laquelle peut coopérer si efficacement cette Presse dont je montrais plus haut les dangers mais aussi l'utilité si elle est bien employée, cet égoïsme ayant disparu, l'idée de patrie s'élargissant encore, la Patrie deviendra, pour tous les hommes, la Terre entière, et tous les citoyens, quoique issus de berceaux différents, mais unis d'idées et épris d'un même idéal, travailleront de concert à la réalisation de cet idéal commun :

« Tous pour un ; un pour tous. »

Et ce jour, très éloigné peut-être, mais qui s'avance à grands pas et dont l'aube n'est pas douteuse, ce jour-là, l'idée de Patrie et le

(1) Voir le numéro du 1-15 mars 1905.

socialisme, fondus dans un même sentiment de généreux altruisme, nos descendants verront enfin se réaliser les efforts accumulés par leurs devanciers pendant des siècles.

Bannissant du monde terraqué qui nous sert d'habitat, les idées de guerres et de divisions, les habitants de cette époque lointaine proclameront bien haut les bienfaits de l'idée enfin réalisée à laquelle tous, lecteurs et collaborateurs de ce journal, nous sommes tout acquis et qui lui sert de titre :

Le Socialisme intégral ou la Paix universelle.

BARUDIO,
Secrétaire général
de la Fédération spiritualiste lyonnaise

A PROPOS DE L'AME

Dans un précédent article, j'ai constaté que l'Église considère l'animal comme un simple automate, par conséquent dépourvu de tout principe animique.

Mon excellent ami M. Emmanuel Vauchez me fait remarquer avec raison qu'il n'y a là rien d'étonnant, puisqu'il en fallait de peu que l'Église déclarât que la femme non plus n'avait pas d'âme...

J'ai commis là une omission regrettable que je viens réparer aujourd'hui, et qui édifiera, j'en suis certain, les lectrices de la *Paix Universelle*.

C'était en 585. Le deuxième Concile de Mâcon agite la question de savoir si la femme a une âme. Ce concile se décide pour l'affirmative à un petit nombre de voix de majorité..., en se référant au texte de la Genèse sur le péché originel.

Ce péché, d'ailleurs, a un effet déplorable pour la femme ; il la dégrade au point que presque tous les Pères de l'Église ne se contentent pas de l'appeler : *un vase d'infirmités et d'imperfections*, et de lui rappeler avec dédain qu'elle a été tirée d'un *os surnuméraire* de l'homme, mais lui décochent encore des traits dans le genre de ceux-ci :

« Femme, dit Tertullien, célèbre docteur de l'Église (160 à 210), tu devrais toujours t'en aller dans le deuil et en guenilles, offrant aux regards des yeux pleins de larmes de repentir, pour faire oublier que tu as perdu le genre humain. Femme, tu es la porte de l'enfer. »

« Tête du crime, s'écrie saint Jérôme, autre Père de l'Église (331 à 420), arme du diable..., quand vous voyez une femme, croyez que vous avez devant vous, non un être humain, pas même une bête féroce, mais le diable en personne. »

« Souveraine peste que la femme, dard aigu du démon, dit saint Jean Chrysostome, surnommé *Bouche d'or*, évêque de Constantinople (347 à 407). Par la femme le diable a triomphé d'Adam et lui a fait perdre le paradis. »

« La femme, dit saint Jean de Damas, est une méchante bourrique, un affreux ténia qui a son siège dans le cœur de l'homme; fille du mensonge, sentinelle avancée de l'enfer qui a chassé Adam du paradis. »

« J'aimerais mieux entendre le sifflement du basilic que le chant d'une femme, dit saint Cyprien, évêque de Carthage (martyr en 258). »

Déjà l'Ancien Testament ne s'était montré guère aimable envers le beau sexe. Voici ce qu'en pense Salomon, le plus sage et le plus galant des Rois (1) :

« La femme, dit-il, est plus amère que la mort. Son cœur est un filet, ses mains des chaînes. Quiconque désire être agréable à Dieu la fuira ; mais elle s'emparera toujours du pécheur. » (*Ecclésiaste, VII*, 26).

ET C'EST CEPENDANT LA FEMME QUI INTRODUIT LE PRÊTRE DANS LA FAMILLE, L'INSTALLE AU FOYER DOMESTIQUE ; C'EST ELLE QUI LUI LIVRE NOS ENFANTS ET L'AIDE A LES CRÉTINISER !!!

Eh bien ! Qu'en pensez-vous, chères lectrices ?

Permettrez-vous encore aux Églises de déformer systématiquement la mentalité de vos enfants ? Non, n'est-ce pas ???

Général H.-C. FIX.

(1) Il n'avait que 700 femmes et 300 concubines (*I Rois, XI*, 3), sans compter les jeunes filles dont le nombre était considérable (*Cant. VI*, 8) pour la satisfaction de ses royaux caprices.

A propos de l'intelligence des animaux

Lettre adressée à M. Emmanuel Vauchez.

MON CHER AMI,

Dans le numéro 342 (février 1905) de *la Paix Universelle*, numéro que je dois à votre aimable et délicate attention, car j'ai reconnu votre écriture sur la bande qui portait mon adresse, j'ai lu, avec le plus grand plaisir, l'article de M. Bouvier, traitant de l'intelligence des animaux.

J'ai *relu* également avec plaisir les passages que, dans votre remarquable ouvrage *la Terre,* vous avez consacrés à l'étude de la vie animale.

Je m'associe de tout cœur à votre affirmation que l'homme est un animal arrivé. L'animal, comme vous le dites, est un homme en formation. Il importe, en effet, fort peu à l'homme, en possession d'une intelligence, d'avoir passé par les filières de la voie animale et de compter parmi ses ancêtres un âne ou un singe.

Je ne veux point répéter ici ce qu'a si bien reproduit M. Bouvier de ce que vous avez écrit dans votre ouvrage *la Terre* ; mais ce que j'ai lu au sujet des fourmis m'a rappelé que, pendant plus de quinze ans, je me suis occupé d'entomologie, spécialement de l'ordre des Coléoptères. J'avais réussi à collectionner plus de 25.000 de ces insectes.

Dans mes excursions, bien que je ne m'occupasse que de coléoptères, j'eus l'occasion d'étudier les mœurs des fourmis.

Les constatations faites à ce sujet par MM. Bouvier et son ami Brémond, m'ont remis en mémoire plusieurs faits relatifs à l'intelligence de ces intéressants insectes.

Peut-être ces faits intéresseraient-ils les lecteurs de *la Paix Universelle*, si M. Bouvier me faisait l'honneur de les reproduire.

*
* *

Un jour, je remarquai qu'une famille de ces insectes avait élu domicile dans un mur, à une hauteur d'un mètre environ du sol. Les fourmis pénétraient dans l'intérieur de leur habitation par un petit trou circulaire, presque imperceptible, de quelques millimètres d'ouverture.

Pendant quelques jours, je m'amusais à les voir, par deux voies parallèles, l'une montante, l'autre descendante, entrer et sortir de leur retraite, les unes tenant dans leurs petites mandibules quelque chose que je pris pour des approvisionnements d'hiver. J'eus l'idée de boucher le trou avec une petite pierre ; et, le lendemain, à ma grande surprise, je retrouvai mes petites ouvrières opérant, comme devant, leurs petites processions montantes et descendantes.

L'ouverture, cette fois, fut obstruée, par mes soins, avec une nouvelle petite pierre, mais plus solidement enfoncée dans le trou que la première fois. Et j'attendis.

Au bout de quelques secondes, je vis arriver un membre de cette

intéressante famille, lequel resta comme stupéfait de voir la porte de son habitation encore fermée.

Ce fut à mon tour d'être saisi d'étonnement. Je vis ma petite fourmi laisser tomber ce qu'elle tenait dans ses mandibules, monter sur la pierre, et, au moyen de ses pattes (ou tarses) et de ses antennes, chercher à arracher l'obstacle qni s'opposait à son entrée chez elle.

Ne pouvant y réussir, elle parut réfléchir et, subitement, prendre une détermination. Elle descendit rapidement à terre où elle rencontra une sœur ou un frère. — Ils semblèrent, en se regardant et en agitant leurs antennes, prendre une décision. Ils allèrent sans doute prévenir leurs frères ; car, quelques instants après, arrivèrent tous les autres membres de la famille, lesquels, après s'être amoncelés au pied du mur, recommencèrent à se consulter en agitant leurs petites antennes.

Après quoi, une fourmi se détacha du bloc (qui n'était sans doute qu'un bloc républicain) et grimpa jusqu'à la pierre, à laquelle elle s'attacha au moyen de ses tarses et de ses mandibules. Une deuxième arriva et se cramponna à la première, une troisième à la deuxième, et ainsi de suite jusqu'à ce que la chaîne formée par cet amoncèlement de fourmis fût assez lourde pour entraîner l'obstacle qui bouchait l'entrée de l'habitation de cette intelligente famille républicaine.

⁂

Vous pouvez être assuré, cher ami, que ce récit est absolument véridique. Cette manœuvre accomplie sous mes yeux (je le jure, foi d'anticlérical) ne prouve-t-elle pas que vous, monsieur Bouvier, moi et tant d'autres, dont le nombre augmente rapidement et de jour en jour, avons raison de soutenir que les animaux pensent à leur façon, et agissent en bien des circonstances aussi intelligemment que certains hommes, façonnés par leur contact au sein de la société ?

Dans ma longue existence, j'ai fait bien des remarques qui m'ont convaincu que les animaux sont intelligents, qu'ils évoluent, qu'ils pensent, qu'ils observent et qu'ils ont autre chose que l'instinct ou la mémoire, en dépit des dires contraires de M. J. Bricaud, le collaborateur de *la Paix Universelle*.

J'aurais encore bien des preuves à fournir de l'intelligence des animaux, mais je craindrais de fatiguer les lecteurs de *la Paix Universelle*. Si j'y suis encouragé par l'insertion de ma déjà trop longue communication, j'y reviendrai.

Je parlerai, entre autres faits, de l'intelligence d'une chienne que j'avais dressée pour la chasse, et à laquelle, comme on le dit avec vérité, il ne manquait que la parole. Il me suffisait de lui montrer du doigt un buisson au milieu d'une plaine et de lui dire : Diane (c'était son nom), tu vois ce buisson ? Va voir s'il n'abrite pas un lièvre.

Elle partait immédiatement et se rendait auprès du buisson (ce n'était pas le Buisson ardent). — S'il n'y avait ni lièvre ni autre gibier, elle revenait auprès de moi.

S'il s'y trouvait un lièvre, elle tombait en arrêt. Et, au bout d'un moment, si je n'arrivais pas assez vite à son gré, elle tournait rapidement la tête de mon côté et se remettait en arrêt, après s'être assurée que j'arrivais.

Rendu auprès d'elle, je cherchais à découvrir le gibier tenu en arrêt par l'intelligent animal. Si, après avoir fait le tour du buisson, je n'apercevais rien, la bête impatientée tremblait de tous ses membres.

Alors, je lui disais : Saute dessus !... Et elle s'élançait dans le buisson.

Une fois elle attrapa le lièvre ; mais la plupart du temps il s'échappait ; et elle, toute triste et désappointée, venait se coucher à mes pieds, les pattes saignantes et le museau écorché par les ronces et les épines. Elle pleurait !...

J. Chapelot.

Groupe d'études psychiques de Grenoble

Depuis quelques mois, M. A. Giraudier, élève et ami de notre directeur A. Bouvier, a ouvert, à Grenoble, un cabinet de magnétisme curatif où, comme partout où il s'en trouve, affluent les malheureux que la médecine officielle abandonne généralement comme incurables. Et nombreux déjà sont les cas auxquels M. Giraudier a apporté, sinon une guérison complète, du moins et toujours un soulagement effectif et une consolation, car ses mains savent, non seulement distribuer la force dans ces organismes effondrés, mais elles savent encore laisser tomber, avec quelques bonnes paroles, l'aumône discrète chez le pauvre honteux que tous oublient. Il a effectivement, comme l'a fait à Lyon la *Fédération Spirite Lyonnaise*, institué à Grenoble, et avec un succès frappant, l'*Œuvre de secours aux vieillards nécessiteux*. Fêtes intimes, tombola, causeries, rien n'a coûté à son ardeur désintéressée pour atteindre ce but et, le 15 janvier dernier, c'était A. Bouvier, le maître lui-même, qui venait apporter à l'œuvre le tribut de sa parole si vibrante et si chaude, parce que profondément convaincue; il traita *Du Magnétisme et de ses effets*. N'est-ce pas dire qu'il parla d'abondance et bien, pendant le temps, trop court au gré des auditeurs, où il n'eut qu'à puiser dans les souvenirs de sa longue expérience, pour instruire et charmer ? Longtemps avant l'heure fixée pour la conférence, la petite salle de la rue Docteur-Mazet était pleine et débordait ; entre les quatre grands murs, spiritualistes de toutes écoles se pressaient, sans compter ceux qui, venus en simples curieux pour voir et apprendre, s'en allèrent — lorsque fut terminée une série d'expériences réservée comme clôture — se demandant ce qu'était cette nouvelle science dont on venait de leur dire et prouver les résultats merveilleux ? Ce qu'était cette nouvelle philosophie qui faisait les hommes si bons les uns pour les autres ?

De tout cela, dix pensions de 50 francs chacune purent être distribuées, plus un secours de 10 francs et 500 kilogrammes de charbon, aux dix vieillards — âgés de plus de 70 ans, incapables de travailler et nécessiteux — jugés les plus dignes de cette attribution par un Comité de six personnes prises dans les divers groupes spirites ou théosophiques de Grenoble, où cette œuvre est une bonne œuvre de plus, dont nous fécilitons cordialement M. Giraudier, son promoteur.

REVUE DES REVUES

La Revue scientifique et morale du spiritisme continue dans son numéro de février la suite des études de M. Delanne, son directeur sur l'extériorisation de la pensée. L'auteur est incontestablement le chef du spiritisme scientifique en France, aussi ses articles sont-ils particulièrement remarqués. Le docteur Dusart analyse un livre récemment paru d'un écrivain qui se cache sous le pseudonyme de Louis Elbé, livre intitulé : *La Vie future devant la sagesse antique et la science moderne*. Ce livre est une nouvelle tentative de conciliation entre le dogme catholique et la science. M. Dusart l'examine au point de vue spirite et il en conclut « que le gouffre entre la légende imposée comme dogme et la science devient chaque jour de plus en plus infranchissable ». Dans le même numéro, d'intéressants comptes rendus des expériences médiumniques faites à la villa Carmen et des matérialisations du groupe de Constantine.

L'Echo du Merveilleux publie une étude physiognomonique de Mme Génia Loubow sur Mme Syveton. Sa conclusion est que Mme Syveton est foncièrement « lunatique », encline aux hystéries les plus variées, aux hyponcondries tracassières, prédisposée à l'exis-



tence instable, tumultueuse des êtres qui s'abandonnent à l'obscure et dangereuse omnipotence de leurs appétits, par incapacité de comprendre et de réaliser de nobles ambitions. *L'Echo* publie également d'intéressants documents sur la maison hantée de Upholland.

La Lumière de Mme Lucie Grange contient une étude biographique sur la princesse Karadja qui est à la fois spirite et médium, ainsi qu'un intéressant article de H. Handrich sur l'Occultisme chez les Indiens.

Le Bulletin de la Société d'études psychiques de Nancy publie un travail original de Mme Fraya sur la chiromancie et la graphologie, conférence faite par Mme Fraya à la Société psychique de Nancy. C'est un très bon résumé des travaux de d'Apenttigny et de Desbarolles.

La Vie Nouvelle a apporté dans son format et son impression une modification tout à son avantage. Elle est aujourd'hui une de nos meilleures revues d'avant-garde où se rencontrent les noms les plus connus du psychisme et de l'occultisme : docteur Foveau de Courmelles, docteur Bécour, abbé Petit, Ernest Bosc, sans oublier son directeur M. O. Courrier.

Les articles psychiques du docteur Bécour sont très remarqués.

Le Messager de Liège et *la Vie d'outre-tombe* de Charleroi tiennent haut et ferme le drapeau spiritualiste en Belgique. Signalons encore *la Revue des Ambulants* que publie M. Issanchou, directeur de *la Plume Libre*, et *Constancia*, importante revue spiritualiste de Buenos-Ayres.

*
* *

Reçu le *compte rendu de la Société d'études psychiques de Genève* pour l'année 1904, et une brochure de M. Albert, d'Angers, sur *la Différence entre le magnétisme et l'hypnotisme au point de vue thérapeutique* (1), excellent petit travail qui montre avec clarté et précision la différence existant entre ces deux sciences.

BIBLIOGRAPHIE

Extrait du *Dictionnaire humoristique* de J. CHAPELOT

MORALE

Science qui donne ou qui enseigne les règles à suivre pour faire le bien et éviter le mal.

Voilà qui est très bien. Mais où trouver ces règles ? cherchez-les dans l'Église catholique, apostolique et romaine, que les prêtres prétendent être celle de Jésus-Christ.

Cette bonne mère l'Eglise nous dit : Ne transgressez pas les limites que mes Cardinaux, mes Archevêques et mes Évêques vous ont tracées dans leurs Saints Conciles, sinon vous irez — selon la gravité de la désobéissance — soit en purgatoire, soit en enfer.

Dans l'enfer, pas de rémission : il faut y brûler éternellement; ainsi le veut le Dieu bon, juste, miséricordieux qui a dit : « Je ne veux pas qu'aucun de mes enfants périsse. »

Mais, quant au purgatoire, c'est une autre affaire, nous assure cette bonne mère l'Eglise romaine ; car nous pouvons, dit-elle, mettre à l'encan le rachat de vos péchés. Nous avons des prières et des indulgences. Achetez-les !

En voilà de la vraie morale !...

Puisqu'il y a de l'alcool dénaturé, pourquoi n'y aurait-il pas de la morale de Jésus dénaturée ?

Je doute fort — que dis-je — je suis certain que si les hommes qui ont inventé cette délicieuse morale eussent consulté Jésus-Christ, dont ils se disent les représentants, il l'aurait repoussée, reniée comme étant aux antipodes de celle qu'il a prêchée; et, reprenant son martinet, il eût chassé ces nouveaux vendeurs du Temple.

Un volume in-8, expédié franco à domicile contre 2 fr. 25 en mandat ou timbres-poste, adressés à l'auteur, 91, rue Malbec, à Bordeaux.

(1) Chez Durville, 23, rue Saint-Merri, Paris. Prix : 60 centimes.

Tombola au profit des Vieillards

GROUPE D'ÉTUDES PSYCHIQUES DE GRENOBLE

NUMÉROS SORTIS

Séries	Nos	Séries	Nos	Séries	Nos	Séries	Nos	Séries	Nos	Séries	Nos	Séries	Nos
246	1228	121	603	140	698	58	288	294	1468	104	516	36	177
221	1104	59	293	71	354	41	204	181	905	105	524	248	1239
7	31	26	127	126	628	267	1133	11	54	224	1118	153	761
193	961	110	549	63	313	245	1221	76	378	229	1144	120	599
109	542	137	683	277	1382	93	463	15	72	21	103	106	528
34	169	123	614	4	19	212	1058	210	1048	51	223	112	548
291	1453	163	813	223	1114	167	835	24	117	131	654	290	1448
251	1254	139	694	72	358	145	723	178	888	222	1109	142	707
53	261	111	552	118	587	3	14	133	663	128	938	54	268
130	648	102	508	79	392	215	1073	155	774	117	584	144	717
107	534	83	411	81	404	286	1430	283	1413	209	1043	186	928
258	1288	197	983	253	1261	273	1357	172	857	268	1338	176	877
159	793	257	1285	252	1260	154	768	28	136	56	277	136	678
236	1178	43	213	82	407	259	1293	270	1350	44	219	173	865
38	190	73	364	275	1374	9	44	190	948	161	804	65	334
198	987	14	68	188	936	207	1034	52	258	141	703	69	342
45	224	150	746	152	759	183	913	64	318	297	1482	174	868
2	8	47	234	138	688	213	1061	278	1387	255	1271	238	1188
271	1352	42	208	48	236	169	843	25	122	78	387	12	59
279	1393	115	572	156	777	287	1431	298	1487	243	1214	6	28
127	631	195	973	214	1069	74	369	249	1244	280	1399	27	135
148	736	266	1329	75	373	147	831	172	859	289	1441	46	228
179	894	122	608	17	84	113	564	40	198	292	1457	39	193
300	1497	254	1266	184	916	192	957	177	881	151	753	162	808
200	999	149	743	205	1024	285	1424	70	350	61	301	247	1231
281	1403	114	567	124	718	20	99	295	1474	263	1314	203	1014
227	1131	129	643	260	1297	182	908	264	1318	80	398	204	1018
60	298	30	147	13	64	18	90	239	1192	157	584	68	338
272	1358	10	46	22	110	191	954	166	828	67	332	261	1302
8	39	175	874	135	675	234	1169	16	79	220	1098	269	1341
202	1009	116	580	158	788	189	944	225	1123	218	1087	276	1378
293	1464	108	539	37	184	134	669	66	328	216	1078	5	24
57	283	125	624	199	994	244	1218	242	1209	71	355	232	1059
19	95	32	158	164	818	165	823	77	382	1	4	132	858
299	1493	237	1182	217	1083	171	853	284	1418	274	1368	231	1154
50	248	101	503	160	797	240	1198	233	1164	296	1478	31	157
146	728	250	1248	119	592	187	933	35	174	230	1147	282	1407
49	241	185	921	288	1436	228	1139	33	164	226	1128	180	898
84	417	206	1028	262	1308	235	1173	29	143	208	1040	23	114
143	713	219	1094	211	1053	170	847	168	836	265	1323	256	1276

ŒUVRE DE LA CRÈCHE SPIRITE

Les trois dons suivants viennent s'ajouter à ceux déjà annoncés en faveur de l'œuvre de la Crèche :

Mme Monceau, de Châteaudun . . .	5 fr. »
Une boulangère de l'Aisne . . .	2 »
M. Derrieux.	50 »
Total	57 fr. »

ERRATA. Lire dans le nº 343 de la *Paix Universelle* du 16 mars, au sommaire et à l'article « L'Ame des bêtes », Général *H.-C. Fix*, au lieu de *H.-C. Stix*, et *Gabriel Delanne*, au lieu de *Gabriel Séailles* à l'article « L'extériorisation de la pensée ».

Le Gérant : A. BOUVIER

31-3-05. — Tours, Imp. E. ARRAULT et Cie, 6, rue de la Préfecture.



QUINZIÈME ANNÉE. — N° 345. 10 Centimes. 1er-16 AVRIL 1905

LA PAIX UNIVERSELLE

REVUE INDÉPENDANTE

MAGNÉTISME TRANSCENDANTAL

VÉRITÉ RAISON JUSTICE — PHILOSOPHIE — PHYSIOLOGIE — PSYCHOLOGIE — LUMIÈRE SAGESSE AMOUR

La connaissance exacte de soi-même engendre l'amour de son semblable. A. B.

Directeur : A. BOUVIER

Il n'y a pas de culte plus élevé que celui de la vérité.

ABONNEMENTS : UN AN { France . . . . 3 fr. Etranger . . . 4 fr.

SIÈGE : 5, cours Gambetta, 5 LYON

Il paraît un numéro les 1er et 3e dimanches de chaque mois.

SOMMAIRE

CONGRÈS DES MÉDECINS

Tel est le titre d'un entrefilet que je viens de lire dans un journal local à la date du 14 mars 1905 et ainsi conçu :

« Les médecins tiendront à Paris pour la première fois, au mois de mai prochain, un congrès pour étudier les moyens à prendre en vue de réprimer l'exercice illégal de la médecine qui s'affirme de jour en jour plus audacieux. M. Brouardel, ancien doyen de la faculté de médecine, doit présider ce congrès.

« Les rebouteurs et guérisseurs ne cessent, en effet, de foisonner dans les campagnes et dans les villes. Pour quelques-uns d'habiles et de consciencieux, la grande majorité ne cherche qu'à réaliser des bénéfices illégaux auprès des clients qu'ils peuvent abuser, et pour qui l'ignorance du guérisseur constitue un véritable danger.

« Le congrès examinera comment on peut appliquer plus rigoureusement la loi. Il cherchera aussi à délimiter — question fort délicate — le terrain qui sépare l'exercice de la médecine et de la pharmacie, pour que l'une ne puisse pas empiéter sur l'autre. »

Est-ce en réalité un congrès en vue de sauvegarder la société contre un danger quelconque, contre les exploiteurs, les charlatans de toute nuance, de tout acabit, d'autant plus dangereux qu'ils sont plus couverts de palmes et de diplômes, ce qui met à la merci de ces derniers, toutes les illégalités et tous les abus. Si je ne me trompe, voilà bien la question que messieurs les congressistes veulent étudier, je les en félicite ! La suppression de ces êtres, nuisibles au plus haut point, est de rigueur, et pour cela il faut certainement un texte de loi clair et précis qui ne puisse laisser aucune équivoque afin que chacun puisse au moins supporter les conséquences de ses actes, même sous la signature de noms plus ou moins importants en la matière.

Bravo, Messieurs, voilà déjà longtemps que vous auriez dû y penser, car certainement vous aurez avec vous l'assentiment de tous les honnêtes gens. Près de 250.000 signataires dont les noms sont déposés sur le bureau des Chambres depuis déjà quelques années ne peuvent qu'applaudir votre bon mouvement ; il n'est jamais trop tard de bien faire, du reste, et vous trouverez en eux un véritable appui, vu que votre désir arrive à point pour corroborer le leur, c'est-à-dire réclamer le droit réel de la société et une justice plus sévère vis-à-vis de toutes ces exploitations indignes, dont elle est la victime, d'où qu'elles viennent, sans en exclure, bien entendu, tous les crimes innomables et assassinats scientifiques qui sont la honte de la civilisation et la déchéance de toute une race.

Ne m'abuserais-je pas en raisonnant ainsi, ces messieurs n'auraient-ils pas d'autres desseins et sous cet air paternel de haute protection pour la société en général et les malades en particulier ne cacheraient-ils pas tout simplement la protection de leur bourse et de cette petite peau, qui leur confère tant de droits — voire même celui de mort — puisque, il faut bien le reconnaître, parmi tous ceux des leurs qui, sciemment, ont tué, pas un seul n'a subi la peine du talion, c'est-à-dire l'échafaud à l'égal de tous les criminels qui tuent. C'est donc bien la reconnaissance de leur droit de mort sur la société. Cette dernière a le droit à la vie et celui qui s'approprie contre elle un tout autre droit, doit être supprimé de son sein au moins en tant qu'actes.

Ils ont donc raison, messieurs les médecins ; la revision de la loi s'impose, l'illégalité et l'abus de la médecine sont un véritable danger, il est temps d'y mettre un terme. Qu'en pensent les magnétiseurs? ne vont-ils pas coopérer dans une juste mesure à cette œuvre d'épuration sociale? Allons, Messieurs, un bon mouvement. Messieurs les médecins sont tombés d'accord avec vous pour reviser la loi; tendez-leur donc la main ou mieux, prêtez-leur la main de toute votre force, si vous voulez que l'avenir vous donne raison aux uns et aux autres.

THÉO.

CONFÉRENCE

Toujours de plus en plus suivies sont les conférences de M. Fulliquet et la salle Kardec ne désemplit pas sous l'affluence considérable des auditeurs charmés et captivés par l'habile parole de notre conférencier.

L'étude si curieuse de l'histoire des religions se poursuit toujours plus attrayante, et les différentes phases de l'évolution morale de l'humanité défilent successivement sous nos yeux ainsi que dans un

merveilleux kaléidoscope, que seuls le talent et l'érudition de M. Fulliquet sont capables de nous faire percevoir dans leur cadre naturel, rationnel et véritable.

Les diverses tribus sémitiques devaient fournir le sujet de son examen et c'est plus particulièrement des Araméens et des Phéniciens qu'il devait nous entretenir. Nous ne ferons que résumer succinctement cette magnifique conférence et rappeller seulement les différents points qui pourraient particulièrement nous intéresser.

Les Araméens, qui habitaient les embouchures du Tigre et de l'Euphrate, ne formèrent jamais que de petites tribus soumises différentes fois aux Assyriens et aux Hébreux. Au point de vue religieux, on peut les rattacher aux Phéniciens car leur culte et leurs divinités sont à peu près identiques. Imbus de cette idée, que plus on est élevé plus on est près du ciel et par conséquent de la divinité, ils édifiaient leurs temples ou du moins ce qui en tenait lieu au sommet des collines.

Quelquefois un simple poteau fiché en terre suffisait à indiquer le lieu saint et la superstition du peuple ne permettait aux profanes de franchir une zone de terrain d'une certaine étendue délimitée autour de ce temple rudimentaire. Le prêtre seul avait le droit de pénétrer dans cet espace sacré et les foules se contentaient de venir tout autour sacrifier à leur dieu la chair des animaux, dont une partie était offerte au prêtre comme rétribution, pour l'exercice du culte envers leur divinité. Ces sacrifices, commencés dans un but d'action de grâce, dégénéraient souvent en orgies, par les copieuses libations qui les accompagnaient et auxquelles le peuple se livrait après avoir sacrifié au dieu.

Un intérêt plus grand ont pour nous les Phéniciens et l'étude de leurs mœurs et de leur morale est des plus curieuses. C'est à ce peuple essentiellement commerçant qu'est due la fondation de la fameuse Carthage longtemps prépondérante dans le bassin méditerranéen. Et, c'était un devoir en même temps qu'un hommage pour ces Phéniciens, de consacrer à leur Baal le territoire dont ils venaient de prendre possession qu'ils lui offraient comme gage de leur reconnaissance en retour des bienfaits dont leur dieu voulait bien les gratifier.

Pourtant malgré cela, leur dieu restait souvent sourd à leurs prières et à leurs offrandes et c'est pour attirer son attention bien distraite qu'ils accompagnaient leurs invocations de chants et de cris assourdissants, croyant par ce moyen se faire entendre de leur Baal capricieux. Mais quelque chose de plus curieux et de plus touchant, était le culte rendu à la nature par ce peuple encore païen. Malgré leurs superstitieuses croyances, ils admiraient tout ce qui chez elle parlait à leur sentiment et confondait leur intelligence. La vie ruisselante de force et de beauté dans tous les règnes de la nature était pour eux l'objet de leur contemplation et de leur vénération ; et, en des processions printanières ils se plaisaient à rendre hommages par leurs louanges et leurs chants à la manifestation constante de cette vie débordante, qui envahit tous les êtres, témoins inconscients de la puissance divine.

Ces actions de grâces naïves et touchantes rendues par les Phéniciens à la féconde nature serait un grand point à leur avantage, si, à côté de cela, nous ne voyons régner un autre culte terrible et barbare ; le culte de l'affreux Moloch.

Moloch que leur imagination avait fait aussi cruel que méchant était le dieu implacable qui réclamait en holocauste les êtres les plus chers, qui lui étaient offerts par ces foules dénaturées. En effet, à certaines époques de l'année, une immense statue représentant le sanguinaire Moloch était construite, et là après l'avoir chauffée au rouge, les mères venaient lui apporter leurs enfants que le monstre prenait dans ses bras mus par un mécanisme compliqué et qu'il faisait disparaître ensuite dans ses vastes flancs où ils étaient bientôt consumés.

Si nous examinons quel est le sentiment qui pouvait bien guider ces foules dans ces affreux holocaustes, nous reconnaîtrons facilement que ces odieux sacrifices n'étaient pour elles qu'une mesure compensatrice aux mœurs déréglées dont ce peuple était imprégné ; et que, comme dans toutes les religions l'homme impuissant à réagir sur ses penchants sensuels, préfère substituer à une action expiatoire de sa part, le sacrifice des êtres qui l'entourent. Cet acte monstrueux et indigne qui ne réparait rien, était préconisé par ses prêtres, voulu même et commandé afin d'assurer par la crainte leur constante domination sur des êtres aveuglés par les exhortations néfastes de ceux qui avaient mission de lui enseigner la vérité.

De ces considérations, et comme conclusion nous pouvons en déduire qu'il n'est pas de sacrifice extérieur capable d'effacer une faute dont l'homme puisse se rendre coupable, mais, ce sera seulement par une expiation complète, inéluctable, appropriée à la faute commise qu'il pourra en obtenir son pardon et se régénérer ainsi d'un passé odieux, source de ses superstitions, de son trouble et de son inquiétude. Sa conscience alors satisfaite lui montrera clairement qu'il est dans le droit chemin et guidé par une morale plus pure, il entreverra des horizons plus vastes, des satisfactions infinies qui l'attendent et qu'il est appelé à goûter dans son évolution ascendante vers son créateur.

Ce n'est là qu'un faible résumé de la magnifique conférence dont voulut bien nous faire profiter M. Fulliquet, et qui lui valut les applaudissements répétés de l'auditoire charmé.

M. Bouvier prend alors la parole, et en quelques mots bien sentis, remercie le conférencier de sa belle et instructive causerie, montrant tout le profit que peuvent retirer les spirites d'une étude si bien faite. Mais ne voulant prolonger indéfiniment cette réunion familliale, il passe aussitôt à la partie expérimentale et les expériences magnétiques se succèdent alors toutes plus curieuses les unes que les autres.

Hypnotisme, suggestion, projections fluidiques, phénomènes magnétiques défilent sous nos yeux émerveillés remplissant tour à tour la salle d'émotion ou de gaité suivant les expériences présentées, mais toutes charmant et captivant l'attention d'un public toujours heureux de se trouver réuni dans ces soirées intimes qui lui laisse sûrement le meilleur souvenir en même temps que les plus douces satisfactions.

J. Barthélemy.

RÉGRESSION DE LA MÉMOIRE

(suite)

CINQUIÈME VIE : MICHEL BERRY.

A l'état d'esprit. D. Que faites-vous ? — R. Ah ! ce sacré coup de lance me fait souffrir.

D. Y a-t-il longtemps que vous en souffrez ? — R. Il me semble qu'il y a des années (1).

D. Où avez-vous été frappé ? — R. Entre les côtes (le sujet porte la main du côté droit et semble souffrir).

D. Vous rendez-vous compte de l'état dans lequel vous êtes ? — R. Je souffre.

D. Comment souffrez-vous puisque vous n'avez plus votre corps matériel ? — R. Si je l'ai, puisque je souffre.

D. Où avez-vous reçu ce coup de lance et en quelle année êtes-vous ? — R. A Marignan, nous sommes en 1515. Pauvre Berry, tu es foutu.

D. Avec qui étiez-vous ? — R. Avec François.

D. Qui François ? — R. Le Père, notre Seigneur et Maître, parbleu, le roi de France.

(1) *Le sujet ne paraît pas conscient de son état ; la souffrance présente lui semble une éternité.*



D. Puisque vous avez votre corps, quel âge avez-vous ? — R. vingt-deux ans.

D. Comment vous appelez-vous ? — R. Michel Berry.

M. Bouvier lui fait signer son nom. Avec beaucoup de difficulté, il cherche à se servir d'un crayon qu'il prend par la mauvaise extrémité, il le tient très maladroitement et finit par écrire Mistchel Berry, cour du roi de France.

D. Contre qui combattez-vous ? — R. Contre ces cochons de Suisses ; depuis trois jours et trois nuits nous combattons, je veux leur trouer la peau à tous. — Sortez-moi ce cheval.

D. Où est-il ce cheval ? — R. Sur moi, il m'écrase.

D. 21 ans. Q. F. V. — R. On se prépare à partir, nous allons vers Marignan. que je suis heureux !... François, tu pourras compter sur moi, je les transpercerai tous. Ah ! les gredins.

D. Quel est donc votre métier ? — R. Rude métier... Quand pourrais-je coucher dans mon lit ?

D. Pourquoi n'y couchez-vous pas ? — Comment voulez-vous que j'y couche quand on est dans le Milanais.

D. Que faites-vous là ? — R. Nous marchons sur les Suisses.

D. Que pensez-vous, du roi ? — R. Ah ! le brave François, c'est un bon cœur.

D. Comment, c'est un bon cœur de faire tuer tant de monde ? — R. Puisque c'est nécessaire.

D. Et si vous êtes tué, croyez-vous qu'il reste quelque chose de vous après la mort ? — R. Tout est fini, il n'y a rien après la mort.

D. Et en attendant que faites-vous ? — R. On s'amuse, on rigole, on fait la noce avec les petites femmes.

D. 20 ans. Où êtes-vous ? — R. En route pour Amiens, les Anglais veulent encore qu'on leur donne une leçon.

D. Quelle année êtes-vous ? — R. 1513.

D. Quelle année êtes-vous né ? — R. 1493. Mais j'ai idée que je vais mourir jeune ; d'après mon rêve, on m'en donne encore pour deux ans.

D. Quel rêve ? — R. Je venais d'avoir 20 ans. J'ai rêvé au printemps dernier que j'avais le côté en sang, percé d'un coup de lance, qu'un Suisse m'avait donné.

D. Vous y croyez donc aux rêves ? — R. Oh ! oui, tout ce que j'ai rêvé ne m'a jamais trompé; pour moi ça se réalisera.

D. Eh ! bien voyez, vous êtes en 1515 dans le Milanais ? — R. Ah ! oui, nous avons traversé le Mont Genève, le Briançonnais.

D. La bataille s'engage. Vous rappelez-vous de votre rêve? — R. Oui, mais le coup qui m'a percé je ne le recevrai pas.

D. Voyez un Suisse s'approche de vous, prenez garde (le sujet semble concentrer son attention sur un point, et portant tout d'un coup la main à son côté s'écrie)... Oh ! ce coup de lance... ce rêve... mais je ne veux pas mourir.

D. Non, vous ne mourrez pas. — Vous n'avez plus que dix-neuf ans. Où êtes-vous ? — R. Je trouve que vous êtes rudement curieux.

D. Nous voulons des documents pour écrire l'histoire, voulez-vous nous en donner ? — R. Eh ! bien je rigole, avec ma petite Diane de Coucy.

D. Est-ce pour vous créer une famille, par amour, ou pour simple amusement ? — R. Il y a l'un et l'autre, mais ne parlons pas de famille.

D. Qu'est-ce que vous êtes ? — R. Je suis au service du roi.

D. Y a-t-il longtemps qu'il y a des mousquetaires ?— R. J'en ai toujours vu, c'est Charles VI qui les a institués parce qu'il avait peur de sa peau.

D. 18 ans ? — R. Je vais entrer dans la garde de monseigneur et maître, mais il faudra quitter Diane.

D. Quelle Diane ? —R. Diane de Coucy.

D. Est-elle joli cette Diane ? — R. Oh ! c'est un amour, un menton rose... des petites dents... Comment pourrais-je faire pour entrer dans sa chambre.

D. Que voulez-vous faire dans sa chambre ? — R. Pour la voir !...

D. 17 ans. Q. F. V. ? — R. Suis éreinté, je m'amuse beaucoup, je suis au service de Coucy, je porte ses correspondances, je fais ses tablettes.

D. Où est-il de Coucy ? — R. Il habite Paris, mais il est à Blois... Je vais retourner à Versailles.

D. 16 ans. — On aime pas encore à cet âge ? — R. Qu'en savez-vous. On se trémousse avec Charlotte de Montmorency. Je pense beaucoup à elle...

D. Avez-vous l'intention de vous marier avec elle ? — R. Non, pas me marier, mais en faire ma dame.

D. Êtes-vous seul à avoir ses faveurs ? — R. Oh ! je sais bien qu'elle fricotte avec François, mais je m'en moque pas mal.

D. 16 ans. — Q. F. V. ? - R. Je m'éreinte dans ce tournoi de la petite cour.

D. Alors vous vous amusez ?—R. Un drôle d'amusement, s'allonger sur la planche (le sujet fait signe de s'escrimer)... Oh ! mes côtes...

D. 15 ans. — Q. F. V. ? — R. C'est bien gentil, mais j'aimerai mieux retourner chez la maman à Civry.

D. 14 ans. — Est-ce que vous allez à l'école ? — R. Je ne veux pas retourner au petit collège de la Sorbonne, leurs ritournelles ne rentreront jamais dans ma tête.

D. Qu'est-ce qu'on vous apprend, lire, écrire, calculer ? — R. Oh ! plus que ça, le langage poétique, musical, l'étude du langage.

D. 13 ans. — Q. F. V. ? — R. Je vais à Versailles à la cour en même temps qu'à la Sorbonne.

D. Que ferez-vous quand vous serez grand ? — R. On m'a dit que je serai dans l'armée du roi... En avant...

D. 12 ans. — Q. F. V. ? — R. Je suis à la cour comme page depuis l'âge de 10 ans.

D. Qu'y faites-vous ? — R. Je retrousse la robe aux dames, je leur donne le petit doigt pour les conduire à sa majesté (le sujet fait le geste, le poing fermé, le petit doigt tendu, le sourire sur les lèvres).

D. Et c'est tout ? — R. On baise leurs souliers, c'est pas à tout le monde qu'elles le permettent. Mais on dit que je suis si joli..., les yeux bleus..., les cheveux blonds, les dames me font des petits mimis. Quand je serai grand c'est moi qui leur en ferai.

D. 10 ans. — Q. F. V. ? — R. Je suis page à la cour.

D. Qu'est-ce qu'on vous apprend ? — R. A manier l'épée.

D. Vous apprenez l'épée à 10 ans? — R. Dès que l'on sait marcher..... Enfin vous m'embêtez, je suis malade, entre vous et Philippe j'en ai plein le dos.

D. Qu'est-ce que c'est que ce Philippe ? — R. Un suivant.

D. 9 ans. — R. Quand est-ce que j'irai à Versailles ?

D. Vous devez donc aller à Versailles ? — R. Papa me le dit.

D. Que fait-il votre papa ? — R. Il garde la maison de Montmorency à Civry. On lui a promis d'être suivant quand je serai à la Cour, mais il dit que je suis trop jeune et que je serai trop vite corrompu.

D. 7 ans. — R. Je suis avec maman.

D. Q. F. V. ? — R. Je lui aide à faire des petites choses pour mettre sur les manteaux de ceux qui sont à Versailles qui ont de beaux habits.

D. 4 ans. — Q. F. V. ? — R. Je ne fais rien du tout, suis avec papa et maman

D. Vous êtes seul ? — R. Oui, je voudrais bien un frère pour m'amuser.

D. 2 ans. Je m'amuse. — 1 an. Je suis bien malade.

D. Où avez-vous mal ? — R. A la tête.
D. 6 mois. — Le sujet fait semblant de téter.
D. Dans le sein de votre mère. — Mêmes observations que précédemment.

(*A suivre.*) A. BOUVIER.

Matérialisme et Spiritualisme

Après Darwin, savant aux vues incomplètes, jaillit du sol une foule de continuateurs qui n'avaient — et n'ont — ni sa vaste intelligence ni le mérite de l'investigation personnelle. Tablant sur quelques théories assez plausibles au premier coup d'œil (mais qu'une analyse sérieuse devrait anéantir), ces continuateurs zélés et pleins de leurs faux-savoir, critiquèrent les dogmes, voulurent substituer à l'évolution rationnelle une évolution imaginaire et anti-scientifique et nièrent de parti-pris l'existence de l'âme. « L'homme sortant du néant, disent-ils, après la mort retourne au néant (1) ! » Ils ne se soucient aucunement de notre raison d'être, sur terre, et encore moins de l'au-delà, qui n'existe pas, ne l'ayant pas vu.

Si l'on s'abandonne à une telle croyance, déprimante pour les intellectuels, les âmes élevées, les passions auront alors beau jeu, chez les autres. Chacun agira selon son bon plaisir (et pourquoi autrement, la vie n'étant qu'une passerelle du néant au néant?) ; point de consolation future, point de satisfaction pour une vie sage et exemplaire. A quoi bon être juste, il n'y a point d'imminente justice ; pourquoi être bon ? il n'y a pas de bonté super-terrestre. Voilà où mène la fameuse doctrine néantisme, le matérialisme, chancre de l'humanité !

Telles sont mes réflexions à la lecture d'une petite brochure de M. A. Marpaux, intitulée : *l'Évolution naturelle*, exposé sommaire du transformisme.

M. A. Marpaux nie tout : Dieu, l'âme, la vie future ; il est athée, matérialiste et néantiste (2). Sa brochure est une apologie du matérialisme avec arguments scientifiques à l'appui. Nous allons tenter d'en démontrer le néant et le péril.

Premier argument. Évolution et transformisme. — Tout d'abord après Lamarck, Lamettrie, Volney, l'auteur de cette brochure veut que l'homme descende du singe, et, par suite de transformations successives, en est arrivé à un certain degré de civilisation.

Admettons, un instant, que l'homme ait été réduit primitivement à la condition des brutes, qu'il erra longtemps dans les forêts, s'y disputant les fruits des arbres et la chair des animaux ; par quel moyen serait-il sorti de cet état d'abrutissement physique et moral ?

Les raisonnements que l'on prête à l'homme pour lui faire adopter l'état social ne contiennent en réalité qu'une manifeste pétition de principes, ces raisonnements supposant l'état social déjà existant. On ne peut connaître ses bienfaits qu'après en avoir joui. La société dans ce système serait le développement de l'intelligence, tandis que le développement de l'intelligence n'est lui-même que le résultat de la société.

« Invoquer le hasard, c'est prendre pour cause un mot vide de sens. Le hasard ne triomphe pas de la nature. Le hasard n'a point civilisé des espèces inférieures qui, dans l'hypothèse de nos philosophes, auraient dû rencontrer aussi des chances heureuses. La civilisation par les étrangers laisse subsister le problème intact.

(1) Il est bon de rappeler ici le « Rien ne se crée, rien ne se perd, tout se transforme » opposition au néantisme qui se passe de tout commentaire.

(2) Les plus illustres sages de l'antiquité et des temps modernes ont cru à l'immortalité de l'âme et à un principe supérieur, régissant l'univers : Socrate, Plotin, Platon, Aristote, Pythagore, Descartes, Pascal, Bossuet, etc., etc.

« Vous me montrez des maîtres instruisant des élèves ; mais qui a instruit les maîtres ? Il y a plus, les sauvages repoussent la civilisation quand on la leur présente. Les hordes errantes que nous avons découvertes, clairsemées, aux extrémités du monde connu, n'ont pas fait un pas vers la civilisation. Les habitants des côtes que Néarque visita il y a deux mille ans ont été retrouvés par nos voyageurs modernes tels que les observait l'amiral Alexandre (1). »

Ce raisonnement est bien éloigné, comme on le voit, de la théorie des philosophes et savants matérialistes, qui veulent absolument que le progrès des hommes soit de la barbarie à la civilisation, et qui considèrent le sauvage comme le type original de la nature humaine, dont nous nous sommes éloignés par efforts graduels.

(*A suivre.*) A. PORTE DU TRAIT DES AGES.

L'intelligence des animaux

L'article de M. Bouvier sur l'*Intelligence des animaux*, publié en réponse à une de mes dernières chroniques psychiques de la *Paix*, me fournit l'occasion d'examiner plus à fond cette question bien faite pour passionner des lecteurs spiritualistes.

Je m'efforcerais d'exposer dans ce second article, qui peut être considéré comme la suite et le complément du premier, les principales raisons qui militent en faveur de la non-intelligence des animaux. Après avoir pris connaissance des deux hypothèses — celle émise par M. Bouvier et la mienne — et des arguments étayés en faveur de ces deux thèses, le lecteur aura une idée nette de la question.

Peu nombreux sont à l'heure actuelle ceux qui refusent aux animaux : sensibilité et intelligence ; aussi, quel dédain accueille leurs théories ! Il semble qu'ils blessent par leurs démonstrations les sentiments les plus intimes de ceux qui leur accordent les qualités dont l'humanité est exclusivement douée, et qui ne se rendent point compte que leur opinion tend à abaisser l'homme au niveau de la bête, sans jamais pouvoir élever celle-ci à sa hauteur.

L'assimilation de ces deux êtres est chose courante et parait toute naturelle.

Un matérialiste de haute envolée, Broussais, a dit : « On ravale les animaux en prétextant un prétendu mur d'airain entre l'homme et eux. *C'est infâme*, rien ne sépare l'homme des animaux. »

Les sons de cette guitare sont familiers à nos oreilles, et le plus curieux, c'est que, matérialistes et spiritualistes en pincent également et nous servent le même air :

« Les animaux sont *intelligents*, ils raisonnent, ils ont un LANGAGE ! »

Et, devant ceux qui ont quelque velléité d'en douter, ils s'exclament :

« Comment ! les animaux seraient insensibles ? Allons donc, les plantes elles-mêmes, voient, marchent et réfléchissent (2).

(1) BENJAMIN CONSTANT, *De la religion et du polythéisme.*

(2) C'est, du moins, ce qu'affirme un savant anglais, le docteur Thomas Gentry. Ce bon docteur a pris des mouches vivantes, il leur a percé le corps d'une épingle et les a placées à 0 m. 25 de l'extrémité d'une feuille de plante. En moins de quarante minutes, il a vu la feuille s'incliner lentement vers les mouches, et, en moins d'une heure, il l'a vue saisir sa proie, les tentacules de la feuille enserrant vigoureusement les pattes de la mouche.

Le même savant affirme que certaines plantes, de très petites dimensions, il est vrai, sont douées elles aussi de la faculté de locomotion ; elles se transportent avec une facilité étonnante d'un point à un autre, et il est tout à fait extraordinaire de voir avec quelle précaution elles le font, évitant les cailloux, se détournant des endroits rocailleux et se fixant de préférence sur les lieux



Et cependant, le *sentiment moral*, ou la *conscience morale*, fait défaut aux animaux. Les bêtes peuvent nous rendre service ou nous faire tort ; elles n'en éprouvent ni satisfaction ni remords. Le criminel est inquiet, agité et se trahit quand on l'observe, parce qu'il sait qu'il a violé ses devoirs; l'animal est en paix après une scène de carnage, parce qu'il a obéi à son instinct. L'instinct des animaux est un résultat de la sélection naturelle, démontrée, par Darwin et Hœckel, être une suite d'habitudes prises, d'actes répétés d'âge en âge, dont l'empreinte s'est fixée peu à peu et s'est transmise à l'espèce. Prenant pour base la marche de cette évolution, la plupart des savants en ont conclu que l'humanité, dans une ascension progressive vers un idéal qui est sans cesse de plus en plus élevé, se débarrasse des instincts criminels qui lui furent transmis par ses origines bestiales, pour aboutir, par la force des choses, à l'intelligence d'une fraternité où chacun, au lieu de se combattre, se dévouera au bien commun.

Or, cette argumentation est fausse, car elle confond systématiquement deux phénomènes absolument différents : l'intelligence de l'homme et l'instinct des animaux.

Un tel raisonnement ne peut être accepté que par des matérialistes comme Büchner, Broussais ou Carl Vogt, que cite M. Bouvier; des spiritualistes ne peuvent le soutenir, puisque, pour cela, il faut admettre, avec les matérialistes, que la pensée n'est qu'une sécrétion du cerveau et, par conséquent, qu'à la mort, comme le cerveau ne fonctionne plus, il n'y a plus rien, *ce qui est la négation même du spiritualisme.*

Ce sont ces théories qui ont amené sir John Lubbock, qui s'est illustré par de remarquables études sur les fourmis, à conclure, après avoir considéré leur organisation sociale, qu'elles devaient être classées immédiatement après l'homme au point de vue intellectuel, comme les singes viennent après lui par rapport à la structure corporelle.

Un savant, M. Proost, président de la Société scientifique, directeur général de l'agriculture, a donné des exemples probants, pour montrer qu'au contraire, les fourmis ne se doutent nullement de ce qu'elles font. Il a, de plus, observé que les insectes *se font parfois massacrer aveuglément en masse, pour atteindre un appât,* ce qui est bien une caractéristique de l'*instinct* et non de l'*intelligence.*

On peut donc se borner à voir, dans leur prétendue intelligence, une simple adaptation aux différents milieux, sans qu'il soit nécessaire de leur attribuer la moindre parcelle d'intelligence.

M. Proost cite un autre insecte : le bombex, doué, dit-il, d'une énorme puissance visuelle. Il creuse son nid sous le sable et nourrit ses larves de mouches vivantes. Ces larves sont enfouies au fond d'une galerie aboutissant à une sorte de chambre. Ce repaire est absolument invisible, car, chaque fois que l'insecte en sort, il en fait écrouler la galerie et en bouche l'ouverture. Cela ne l'empêche pas de le retrouver, même lorsqu'on le lâche à de grandes distances, quand on est parvenu à le saisir.

On ne manquera pas de voir dans tout cela un exemple remarquable d'intelligence. Eh! bien, chose étrange, déterrez la cellule qui abrite la larve, déposez-la à côté de la galerie où elle était enfouie, et vous verrez l'*intelligent* bombex s'obstiner à creuser imperturbablement à l'endroit où il avait déposé ses petits, sans jamais reconnaître sa progéniture qui s'agite désespérément dans sa cellule.

Le castor, devant qui se pâment d'admiration les observateurs superficiels, nous donne le même exemple d'aberration. Cet animal, dit Richet, ne sait pas du tout pourquoi il travaille. En effet, il continue à élever sa hutte en cage, sans utilité aucune. Donc, il n'a pas conscience du but qu'il poursuit quand il édifie ses digues et sa cabane sur les rivières.

Aussi, d'après M. Richet, *les instincts compliqués des fourmis comme ceux des abeilles font le désespoir des savants matérialistes et des théoriciens de l'évolution et n'ont rien de commun avec l'intelligence,* et il ajoute avec raison : *que l'acte intelligent impliquant un choix librement discuté et consenti, est en contradiction absolue avec l'évolution héréditaire, fatale et nécessaire.*

Certes, l'évolution au point de vue organique est une théorie scientifiquement indiscutable.

Au point de vue organique, l'homme appartient incontestablement à la série des êtres et évolue suivant les lois déterminées par Lamarck, Darwin, Hœckel et les savants de leur école.

La science a même pu établir expérimentalement l'irréfutabilité de cette assertion. En étudiant l'anatomie de l'homme, on a parfaitement démontré que l'on y retrouve les restes atrophiés d'organes qui caractérisent les formes inférieures qu'il a d'abord revêtues et dont l'évolution a abouti, après de séculaires périodes, à son aspect actuel. De même l'enfant, dans le ventre maternel, repasse par toutes les phases qu'a traversées lentement l'humanité elle-même pour s'acheminer vers l'organisation présente.

Mais la pensée, l'intelligence ?

A ceci, il faut répondre que le Darwinisme n'a pas la prétention d'expliquer l'origine de la pensée, de l'intelligence, mais seulement l'origine des espèces. Darwin lui-même s'en est prudemment défendu, dans une note célèbre de son livre : *l'Origine des Espèces,* de vouloir tirer de son système une conclusion quelconque quant à l'existence de Dieu ou l'immortalité de l'âme, par exemple.

C'est cependant ce que font certains spiritualistes au risque d'admettre, avec les matérialistes, que *la matière arrive insensiblement à prendre connaissance d'elle-même chez les animaux supérieurs pour constituer l'intelligence, la conscience, chez l'homme.*

Or, l'origine de tout progrès intellectuel consiste dans le verbe qui se développe par l'excitation des besoins. Les animaux supérieurs possédant, comme l'homme, tous les organes indispensables au développement du langage, je le demande aux matérialistes et aux spiritualistes matérialisants, pourquoi ne parlent-ils pas? Pourquoi ne varient-ils pas leurs cris ? Pourquoi cette possibilité, résultant de leur organisation, n'aboutit-elle jamais chez eux à la formation de signes conventionnels, leur permettant d'entrer en relations avec les êtres possédant l'intelligence ?

C'est tout simplement parce que celle-ci leur fait défaut !

Et c'est ainsi que nous pouvons conclure que si, chez les bêtes, le verbe ne jaillit pas, on est en droit de leur dénier toute intelligence !

JOANNY BRICAUD.

P.-S. — Je viens de lire l'article de M. le général Fix, dans le dernier numéro de la *Paix*. Je crois bon de faire remarquer aux lecteurs de ce journal qui se sont intéressés à cette question, que l'auteur de l'article, comme d'ailleurs tous ceux qui affirment l'intelligence des bêtes, citent généralement les faits et gestes d'animaux domestiques, chiens, chats, etc...

J'estime qu'ils font fausse route pour cette raison : qu'ils prennent pour règle générale des exceptions.

Ce n'est pas l'animal qui est continuellement autour de l'homme, celui dont l'homme a, en quelque sorte, fait l'éducation, par des corrections, des habitudes données, en un mot qu'il a domestiqué, qu'il faut donner comme exemple.

Croit-on, par exemple, que si le même chien que l'on trouve chez soi intelligent, avait vécu au milieu des forêts, des steppes de la

humides. Il va sans dire que cette locomotion n'est pas très rapide; toutefois M. Gentry affirme avoir vu une petite plante parcourir un espace de 25 mètres en quatre semaines !

Ah! ça, les plantes penseraient-elles ?

Sont-elles donc douées, elles aussi, d'intelligence et de réflexion ?



Sibérie, comme justement il s'en trouve des troupeaux, s'il n'avait jamais eu de rapports qu'*avec les animaux de son espèce*, s'il n'avait jamais approché un être supérieur : l'homme, croit-on que ce chien, que l'on qualifie de sauvage, aurait les mêmes manières, les mêmes habitudes que celui-là même que l'on trouve intelligent, par suite de l'éducation qu'on lui a donnée?

Ce qui revient à dire que toute cette intelligence dont on gratifie l'animal vient de l'homme, uniquement de l'homme, qu'elle n'est pas le fait de l'animal *seul, que, sans l'homme, l'animal resterait ce que sont tous les autres animaux qui n'ont jamais eu de rapports qu'avec les animaux de leur espèce*, et que, de plus, cette éducation donnée par l'homme à l'animal n'étant pas transmissible par l'animal à ses descendants, est une éducation... factice, qui ne peut, en aucune façon, constituer une preuve d'intelligence.

J. B.

Les Animaux ont-ils une âme? Sont-ils intelligents?

Malgré tous les efforts que fait mon dévoué collaborateur, M. J. Bricaud pour prouver par des arguments personnels plutôt que par des faits que les animaux ne peuvent être doués d'intelligence, ce n'est cependant pas une raison suffisante pour refuser à ces derniers des facultés que seul l'homme dans sa fatuité se croit posséder, comme s'il était réellement au summum de toutes les connaissances, alors qu'il a peine à se connaître lui-même.

Je peux ici laisser toute citation de côté me contentant seulement de mettre les choses au point, admettant en principe qu'une collectivité en sait plus qu'une individualité et que le progrès général en dit bien plus que le progrès particulier.

« Peu nombreux, dit M. Bricaud, sont à l'heure actuelle ceux qui refusent aux animaux sensibilité et intelligence ; aussi quel dédain accueille leurs théories ! Il semble qu'ils blessent par leurs démonstrations les sentiments les plus intimes de ceux qui leur accordent les qualités dont l'humanité est exclusivement douée et qui ne se rendent point compte que leur opinion tend à abaisser l'homme au niveau de la bête sans jamais pouvoir élever celle-ci à sa hauteur. »

Eh bien ! tout d'abord, si *peu nombreux* sont ceux qui refusent aux animaux sensibilité et intelligence, c'est que nombreux sont ceux qui l'admettent, et dans ce cas, puisque le nombre et la raison l'emportent, nous sommes avec ces derniers. Quant au dédain qui accueille leurs théories, il n'y a guère que le dédain de cette infirme minorité qui autrefois ne voulait pas même admettre l'âme de la femme alors que les doctrines nouvelles en fait un être sinon plus parfait, plus aimant que l'homme, mais au moins son égal en toute chose.

Si, d'autre part, M. Bricaud voulait bien nous faire connaître quelles sont les qualités dont l'humanité est exclusivement douée en dehors de ce que nous avons sous les pieds et de ce qui est au-dessus de nos têtes partant de la brute qui est encore légion et du génie assez rare du reste que nous pouvons contempler parfois, si, dis-je, une ligne de démarcation bien tranchée existe entre les extrêmes, peut-être ferais-je un effort pour niveler ma conception avec la sienne.

Réfuter ligne par ligne l'article de M. Bricaud serait facile, mais aussi peut-être ennuyeux pour le lecteur ; aussi, sans parler des plantes douées du *besoin de vie* comme tout ce qui existe, contrairement à mon contradicteur, je dis qu'un *sentiment intime, une conscience animique*, qui soi-disant font défaut aux animaux, nous montrent ceux-ci très souvent bien supérieurs à certains hommes comme être moral.

Et lorsque je lis : « Les bêtes peuvent nous rendre service ou nous faire tort, elles n'en éprouvent ni satisfaction ni remords. Le criminel est inquiet, agité et le trahit quand on l'observe, parce qu'il sait qu'il a violé les devoirs ; l'animal est en paix après une scène de carnage, parce qu'il a obéi à ses instincts. »

Il y a dans cette manière de voir ou une erreur très grave ou un manque absolu d'étude du caractère des animaux. Comme de véritables criminels, ceux qu'il m'a été donné d'observer ont toujours, contrairement aux idées émises, montré satisfaction ou crainte sinon remords à la suite d'actes accomplis. Quant aux scènes de carnage : avant que de juger il faut étudier les hommes actuellement la chose est facile en face des hécatombes qui se produisent en Mandchourie ;

Continuant son argumentation, il dit « que la plupart des savants ont conclu que l'humanité dans une ascension progressive vers un idéal qui est sans cesse de plus en plus élevé se débarrasse des instints criminels qui lui furent transmis par ses origines bestiales pour aboutir par la force des choses à l'intelligence d'une fraternité où chacun au lieu de se combattre se dévouera au bien commun ».

C'est en effet là une théorie rationnelle et qui exclut toute partialité de l'intelligence directrice des mondes, et M. Bricaud de la trouver fausse, parce qu'elle confond systématiquement l'intelligence de l'homme et l'instinct des animaux, ce à quoi, de nouveau, je demande où commence l'une et où finit l'autre ? Certes j'attendrai longtemps une réponse autre que celle acceptée par le plus grand nombre des penseurs : à savoir, que l'homme est le fruit de sa lente évolution à travers les siècles après avoir revêtu les différentes formes minérales, végétales et animales pour arriver au degré où nous le voyons.

L'instinct, l'intelligence, la pensée, véritables attributs de l'âme, ne peuvent donc être une sécrétion du cerveau, puisqu'au contraire cette théorie de l'évolution est la seule qui puisse satisfaire la conscience et prouver réellement que la mort n'est pas une fin, mais un recommencement, avec tout l'acquis du passé, la plus belle preuve et aussi la pensée la plus généreuse comme l'aspiration la plus noble fournies par le spiritualisme moderne.

Il est à croire que M. Bricaud, encore dans les langes de l'Eglise, admet que Dieu fit le ciel et la terre en six jours et que l'homme fut bâti de toute pièce telle qu'il est, à part dans la création, la théorie la plus infantine qu'il soit possible de rêver.

Si M. Proost, président de la Société scientifique, directeur général de l'Agriculture, a donné des exemples probants pour montrer que les insectes *se font parfois massacrer aveuglément en masse pour atteindre un appât*, je n'y vois aucune différence avec les hommes qui se ruent les uns contre les autres et se font massacrer ainsi pour une parcelle de territoire.

Tout est donc relatif, il n'y a rien d'absolu. De même que le bombex, l'homme revient souvent au même endroit, espérant retrouver les traces d'objets disparus ou changés de place par des mains étrangères ; quels que soient notre métier ou nos occupations, il arrive très souvent que, déposant un objet dans un endroit, nous ne pouvons le retrouver alors qu'il est toujours près de nous.

Que mon aimable contradicteur mette lui-même un objet de valeur ou sa progéniture entre des mains quelconques auxquelles il en confiera la garde. Que cette chose soit enlevée par des intéressés et portée dans un autre lieu. A son tour, malgré son intelligence, sa raison, ses prodigieux moyens de locomotion comme de puissance visuelle il reviendra souvent au même endroit prendre de nouveaux renseignements pour faciliter ses recherches, et chaque fois il s'en ira avec la même désespérance.

Comme une âme en peine il cherchera toujours alors que peut-être l'objet ou la chose disparue sera bien proche de lui et, malgré tout son désir, il n'avancera pas plus que le bombex cité.

Si, comme il le dit, l'évolution au point de vue organique est une théorie scientifiquement indiscutable et que l'homme ait évolué



suivant les lois déterminées par Lamarck, Darwin, Hæckel et les savants de leur école; que la science ai pu établir expérimentalement l'irréfutabilité de cette assertion, comment admettre cette évolution sans le principe doué de la force motrice présidant à cette évolution?

La matière est une dans son essence, mais multiple dans ses formes.

Chaque forme est animée, donc elle *a une âme*; c'est la doctrine *de l'animisme* et c'est précisément parce que cette âme existe qu'elle s'achemine lentement vers les formes supérieures en vitalisant la matière, puis l'instinctivant et finalement l'intelligentiant, que cette âme, rudimentaire tout d'abord, arrive ainsi peu à peu par la longue suite des siècles entassés les uns sur les autres à prendre conscience d'elle-même pour aider plus efficacement au travail de la création.

Si Darwin s'est abstenu de tirer des conclusions quand à l'existence de Dieu ou de l'immortalité de l'âme, ce n'est pas là une raison suffisante pour croire que l'âme n'existe pas, liée à la matière tout étant un principe en dehors de la matière. En fait, il est tout aussi difficile de définir où finit la matière et où commence l'esprit, comme il est difficile de dire où finit l'instinct pour montrer le commencement de l'intelligence.

Puisque, l'origine de tout progrès intellectuel se dévoloppe par l'*excitation des besoins*, et que tout ce qui est à besoin, tout doit donc fatalement participer à ce développement de la vie.

Si d'autre part, les animaux supérieurs qui possèdent comme l'homme tous les organes indispensable au langage ne repondent pas à nos paroles par des sons analogues, ce n'est pas une raison pour qu'ils ne se comprennent pas entre eux, tout en ayant cette faculté que l'homme ne possède même pas de comprendre celui-ci alors qu'il les ignore presque toujours, du reste même entre hommes suivant les pays et les langues adoptées, il nous est très difficile de nous faire comprendre. D'ailleurs n'existent-il pas encore certaines peuplades qui ne possèdent que quelques sons plus ou moins rauques comme vocables.

Enfin d'après M. Bricaud parce qu'un être ne possède pas notre langage, il ne doit pas être intelligent et par conséquent ne pas avoir d'âme; dans ce cas, le muet ne doit pas faire partie de notre humanité bien qu'il nous comprenne et de même que des animaux sache se faire comprendre.

Mon contradicteur reconnaît pourtant que les animaux évoluent par suite de l'éducation qui leur est donnée et de leur contact avec l'homme. Et il s'écrie « que toute cette intelligence dont on gratifie l'animal vient de l'homme, qu'elle n'est pas le fait de l'animal seul. Absolument comme si je disais, l'enfant qui vient de naître, grandit, apprend et possède enfin les connaissances qu'il a que grâce au concours de ceux que plus avancés l'ont aidé dans cette tâche... Donc il n'est intelligent que parce qu'il subit le contact de la société et comme cette intelligence ne s'est développée qu'au contact de ses maîtres, son âme au lieu d'être purement instinctive se trouve intelligentiée, par suite de son dressage et de son éducation, car de deux choses l'une : ou l'âme consciente existe de toute éternité et elle n'a pas besoin d'apprendre, ou bien peu à peu elle prend conscience d'elle-même et dans ce cas elle évolue pour s'intelligentier toujours davantage ce qui est non seulement conforme aux conceptions nouvelles, mais aussi à ce que nous apporte l'expérience de chaque jour.

Les nombreux savants qui ont étudié la vie se sont contentés en général de voir les effets pour en rechercher les causes et si Darwin lui-même, je le répète, s'est abstenu de conclure à l'existence de Dieu ou l'immortalité de l'âme, c'est qu'il n'a pas suffisamment scruté l'invisible pour se prononcer, pendant que d'autres plus modestes au contraire se sont donné la peine de remonter aux causes et enfin ils ont trouvé l'âme, comme moi-même, et tant d'autres l'ont vue et analysée en dehors du corps, en se servant de ces merveilleux objets que la science appelle *les sensitifs*, ces derniers voient les âmes animales, comme l'astronome voit les mondes que nos yeux ne peuvent percevoir lorsqu'ils se mettent en face de leurs puissants instruments de précision.

Ceci dit, voyons de nouveau quelques cas, où les animaux savent montrer leur intelligence, car les faits valent toujours mieux que les plus belles théories :

1° Mme Mazonne, lectrice de la *Paix Universelle*, m'écrit une longue lettre pour m'entretenir d'un moineau qui fait l'admiration de ceux qui le connaissent et sur lequel elle peut se fier suivant que les personnes qui viennent lui conviennent plus ou moins; le moineau comprend et obéi quand on lui parle, sait quand il fait mal et tient compte des observations qui lui sont faites, etc., ce qui montre qu'il a son raisonnement et que son intelligence de moineau peut discerner en bien des circonstances.

D'autre part Mme Harbret de Boen me parle d'une chatte qui fait son admiration à différents points de vue, se souvient et montre qu'elle raisonne à sa façon, elle sait accentuer ses avantages physiques lorsqu'on le lui demande, aime le chant très doux, elle a des préférences surtout pour le *Roi de Bavière*, etc., etc., puis, malgré le dit-on *bête comme une oie*, Mme Harbret me cite également un fait d'intelligence d'une de ces dernières, sur lequel il est inutile de m'étendre.

Voici autre chose qui pourra permettre à M. J. Bricaud de juger ou non de l'intelligence des animaux, je l'emprunte au *Journal des voyages.*

Hans, le cheval de Génie (1).

Il y a quelques temps, tout Berlin admirait un cheval que les savants chargés de l'examiner ont baptisé « le cheval qui pense ». Il a nom Hans et est originaire de la Russie centrale.

Agé de six ans, il est le fils d'un étalon de race dite cosaque. Son maître, M. Wilhelm von Osten, a mis quatre années de patients efforts *à développer son intelligence.*

Je n'ai pas dit : *à lui apprendre des tours.* Car Hans n'est pas une bête de cirque, n'est pas un « cheval savant », comme on en a tant vu. S'il l'était, les plus illustres savants d'Allemagne ne se seraient pas dérangés pour l'étudier de près.

Répétons-le. D'autres animaux ont montré avant Hans que la mémoire n'est pas une faculté exclusivement humaine, et les tours, quelquefois si compliqués qu'on arrive à faire exécuter à des chiens, à des éléphants et même à des oiseaux, sont autant d'actes qui procèdent directement de la mémoire.

Mais le cheval de M. von Osten montre qu'il réfléchit, qu'il calcule mentalement !!!

Il peut épeler tous les mots allemands qu'on lui dicte, il sait distinguer les couleurs et connaît sa gauche et sa droite, — et combien d'enfants de quatre ans en sont incapables ! Il sait en outre reconnaître airs et chansons. Il sait lire l'heure sur une montre ! Il sait les quatre règles, l'addition, la soustraction, la multiplication, la division ! Et il s'y connaît aussi en fractions !

Voici un des exercices où ce cheval prodige montre son habileté.

M. Wilhelm von Osten choisit (six hommes ou six femmes) que le cheval voit pour la première fois et les fait ranger devant Hans. Il tient dans la main six photographies, celles des six personnes qui se placent en ordre, prenant chacune un numéro entre 1 et 6.

Il présente successivement les photographies au cheval, sans tenir compte de l'ordre des personnes.

« Qui ce portrait représente-t-il ? » demande-t-il à Hans.

Le cheval regarde attentivement la photographie, et gratte contre le sol avec son sabot trois fois, deux fois, six fois, selon le rang qu'occupe celle des six personnes dont il vient de reconnaître le portrait.

(1) Son maître, M. Wilhelm von Osten, mit quatre ans à développer son intelligence.



Son habileté à lire l'heure n'est pas moins prodigieuse.

M. von Osten lui présente une montre de grand format et lui demande quelle heure elle marque. Supposons par exemple, qu'il soit 4 h. 30.

Hans commence par compter les heures, en frappant quatre fois son sabot sur le sol. Il s'arrête, puis, frappe six coups, pour montrer que la grande aiguille a passé sur six des divisions du cadran avant d'atteindre le chiffre romain VI.

Quant aux fractions, Hans ne sait pas encore en réduire plusieurs à un dénominateur commun (opération qui fut le cauchemar de mon enfance !), mais il se rend compte de la différence qu'il y a entre les différentes fractions de l'unité.

Son maître trace sur le tableau noir une ligne à la craie, qu'il partage ensuite par moitié, par tiers, par quart, etc., en passant sur la raie l'extrémité de son doigt mouillé. Il demande alors à Hans :

« Combien de divisions ai-je faites sur cette ligne ? »

Et le mathématicien quadrupède de répondre cinq, ou quatre, ou huit, selon le cas, en frappant autant de fois son sabot à terre.

Nous n'en finirions pas s'il nous fallait énumérer tous les exploits du cheval russe. Ce que nous pouvons dire, c'est qu'il est une vivante énigme pour les savants, et qu'il a redonné de l'actualité à la vieille question :

« Les bêtes ont-elles de l'intelligence ou simplement des instincts ? »

A. LEBLANC.

De nombreux cas d'intelligence des bêtes me sont parvenus ; ne pouvant les publier dans ce numéro de la *Paix Universelle*, ils m'autorisent de même que ceux déjà cités à dire que les animaux sont doués du principe animique commun à tout ce qui est et que les espèces suivant leur degré d'évolution possèdent comme l'homme une intelligence plus ou moins développée suivant les milieux où ces êtres s'agitent et luttent pour leur commun devenir.

« Les formes successives que revêt l'esprit, dit le général Fix, sont l'expression de sa valeur propre. La situation qu'il occupe dans la chaîne est un rapport direct avec son état d'avancement.

« Cette situation peut être constatée par tout esprit attentif chez les animaux domestiques, les différences de caractère sont appréciables. Dans les mêmes espèces, certains individus paraissent plus avancés que d'autres.

« Quelques-une possèdent des qualités qui les rapprochent sensiblement de l'humanité, et sont susceptibles d'affection et de dévouement

« La matière étant incapable d'aimer, il faut bien admettre l'existence en eux d'un esprit à l'état embryonnaire.

« Est-il d'ailleurs rien de plus grand, de plus juste, de plus conforme à la loi du progrès que cette ascension des esprits s'opérant par des étapes innombrables, au cours desquelles ils se forment eux-mêmes, se délivrent peu à peu des lourds instincts, brisant leur carapace d'égoïsme pour s'éveiller à la raison, à l'amour, à la liberté. »

D'après ce qui précède, la conclusion est claire. Les animaux possèdent une part de l'intelligence universelle, intelligence qui se développe en raison directe de leur degré d'évolution sur leur plan particulier, et si le Verbe ne jaillit pas chez ces derniers, ils ne s'en comprennent pas moins les uns les autres et ils possèdent certainement des facultés de langage que l'homme ne saurait méconnaître sans porter atteinte à sa raison.

A. BOUVIER.

BIBLIOGRAPHIE

POUR LA PAIX. — Lectures historiques, à l'usage de l'enseignement élémentaire, par O. Laguerre et M. Carlier. — Préface de Frédéric Passy. Librairie Générale de l'Enseignement, 1, rue Dante, Paris. 1 vol. in-12, franco 1 fr. 75 (*Vient de paraître*).

Ce petit livre s'adresse à la jeunesse et au peuple.

Ce sont de courtes, simples et saisissantes leçons de morale sociale, se dégageant sans phrases vaines d'un certain nombre de faits habilement choisis, qui forment, dans leur ensemble, comme une petite histoire de la guerre et de la paix, de la barbarie et de la civilisation, de la violence et du droit, à travers les âges, depuis les Gaulois jusqu'à nos jours. Ces récits intéresseront les jeunes lecteurs par leur vivante allure ; ils les toucheront par la vision sincère des réalités atroces ou lamentables qui se cachent sous l'éclat des victoires guerrières et sous la gloire des conquérants ; ils leur apprendront à réagir contre les jugements conventionnels forgés par l'esprit de parti, contre les préjugés qui divisent les peuples, à voir les événements historiques sous leur vrai jour, à remettre à leur vraie place, c'est-à-dire au premier rang, bien au-dessus des destructeurs et des ravageurs illustres, les ouvriers du progrès humain, trop peu glorifiés jusqu'ici.

Dans une éloquente préface, le vénéré Président de la Société d'Arbitrage entre les Nations, l'infatigable champion de la Paix par le Droit, Frédéric Passy, a mis en relief les mérites de ce petit livre, excellent instrument de propagande pacifiste, qui est, en même temps, une œuvre d'éducation patriotique, réunissant dans un même culte les idées — que bien à tort, on a voulu opposer parfois les unes aux autres — de Patrie, de Justice, et d'Humanité.

Reçu *Extrait de communications médiannisques*, prochainement nous en parlerons.

Bibliothèque Idéaliste Lyonnaise

A. JAS, gérant, 35, *rue Vieille-Monnaie, Lyon.*

Nous avions annoncé à nos lecteurs, en 1902, qu'il s'était fondé à Lyon, sous la direction d'un groupe de personnes indépendantes et instruites, une *Bibliothèque idéaliste lyonnaise* destinée à fournir à tous ceux qui s'intéressent aux questions de magnétisme, de spiritisme, d'occultisme, de philosophie et de religions, un centre où ils pourraient trouver des livres en location, une salle de lecture, des renseignements, et même des conseils. Cette œuvre a continué depuis à se développer et vient de doubler d'importance en fusionnant avec la *Bibliothèque spiritualiste*, dont M. Jas, notre ami, était le fondateur. La *Bibliothèque idéaliste lyonnaise* (B. I. L.), tenue actuellement par M. A. Jas, 35, rue Vieille-Monnaie, est ouverte au public tous les jours et offre à ses abonnés plus de 1.500 volumes qu'ils peuvent lire sur place ou emporter chez eux. (Location au livre : 0 fr. 30 ; abonnement à l'année : 10 francs. Règlement et catalogue envoyés sur demande avec timbre pour la réponse.)

Nous recommandons à tous nos lecteurs cette œuvre excellente, et nous applaudissons à l'heureuse entente qui a réuni en une seule bibliothèque ces deux fondations si utiles pour répandre dans le public les idées nouvelles. On voit plus souvent des groupes se séparer et se disperser que des forces se réunir ; aussi, ne fût-ce que pour l'exemple, nous envoyons nos félicitations et nos bons vœux à la Bibliothèque idéaliste lyonnaise et à son gérant, M. A. Jas.

Le Gérant : A. BOUVIER.

29-3-05. — Tours, Imp. E. ARRAULT et Cie, 6, rue de la Préfecture.



QUINZIÈME ANNÉE. — N° 346. 10 Centimes. 16-30 AVRIL 1905

LA PAIX UNIVERSELLE

REVUE INDÉPENDANTE

MAGNÉTISME TRANSCENDANTAL

VÉRITÉ RAISON JUSTICE — PHILOSOPHIE — PHYSIOLOGIE — PSYCHOLOGIE — LUMIÈRE SAGESSE AMOUR

La connaissance exacte de soi-même engendre l'amour de son semblable. A. B.

Directeur : A. BOUVIER

Il n'y a pas de culte plus élevé que celui de la vérité.

ABONNEMENTS : UN AN { France . . . . 3 fr. Etranger . . . 4 fr.

SIÈGE : 5, cours Gambetta, 5 LYON

Il paraît un numéro les 1er et 3e dimanches de chaque mois.

SOMMAIRE

AVIS

Nous sommes heureux d'informer nos lecteurs et amis que M. Georges Fulliquet, continuant ses conférences mensuelles, traitera, le dimanche 14 mai à 2 heures et demie précises : « Des Religions de l'Inde ».

En raison de l'importance du sujet nous ne doutons pas que la salle Kardec soit comble.

L. R.

FÉDÉRATION LYONNAISE ET RÉGIONALE DES SPIRITUALISTES MODERNES

FÊTE ANNIVERSAIRE D'ALLAN KARDEC

Du 2 Avril 1905

Le dimanche 2 avril, la Fédération lyonnaise et régionale des spiritualistes modernes célébrait une fête familiale des plus brillantes, l'anniversaire d'Allan Kardec. Malgré le temps merveilleux du dehors, l'affluence des fédérés fut considérable et la réussite de la fête parfaite en tous points. D'abord une petite conférence par notre dévoué secrétaire général, dont les lecteurs trouveront plus loin le compte rendu in extenso, fut le prélude de la fête. Un concert vocal et instrumental continua cette soirée qui fut certes des plus charmantes et des plus agréables.

Une petite pièce de comédie en un acte fut parfaitement interprétée sous la direction de Mme Peter, vice-présidente de notre fédération, par Mlles Peter, Perrucat, Louise et Malosse auxquelles nous sommes heureux de rendre hommage autant pour leur talent scénique que pour le dévouement dont elles ont fait preuve en cette occurrence.

Mais, nous sommes plus particulièrement heureux de remercier surtout Mlle Desrat qui s'est multipliée pendant cette belle soirée et aux talents de laquelle nous sommes redevables des heures exquises de cette fête inoubliable. M. Liébert, violoniste distingué sut nous charmer aussi par son habileté et sa parfaite exécution. Nous n'oublierons pas non plus notre dévoué vice-président M. Sandier dans ses chants fort goûtés du public et nous le remercions sincèrement du zèle infatigable qu'il a montré dans l'organisation de la fête, et auquel revient la plus grande part du mérite de sa réussite. Nos félicitations à M. Malosse ainsi qu'à Mme Giniès, sans oublier Mlle Clémentine, monologuiste distinguée et d'une diction impeccable.

Nous allions omettre M. et Mme Nicolas, professeurs de mandoline, dont le doigté merveilleux tint pendant quelques instants l'auditoire sous un charme des plus captivants. Aussi toutes nos félicitations et nos sincères remerciements pour leur concours et la brillante exécution de leur programme.

Des expériences magnétiques présentées par M. Bouvier clôturèrent cette magnifique soirée qui laissera certainement au fond des cœurs un souvenir de satisfaction durable, en même temps qu'une preuve convaincante de la parfaite vitalité de la Fédération et du dévouement de tous ses chers fédérés.

J. BARTHÉLEMY.

Conférence Allan Kardec et son Œuvre

MESDAMES, MESSIEURS,

Depuis que le Bureau fédéral m'a fait l'insigne honneur de me confier le poste de secrétaire général de la Fédération régionale des spiritualistes modernes, j'ai déjà profité plusieurs fois de l'occasion qui m'était offerte pour exprimer à tous les membres de la Fédération, soit dans nos réunions de famille, soit dans les colonnes hospitalières de *la Paix*, notre journal, des idées qui me sont chères à plus d'un titre.

Et j'étais très à l'aise pour exprimer ces idées à cause de l'indépendance absolue de ce journal qui, tous les quinze jours, va porter



aux confins de la France le compte rendu des travaux de tous ceux (et ils sont nombreux) qui s'intéressent au spiritualisme et à son développement.

Et j'ai été très honoré de trouver dans ce journal une modeste prose voisinant avec les idées de l'élite du monde qui pense, qui pense tout haut et sainement, en analysant les faits pour en tirer des conclusions utiles à la marche des idées vers l'idéal de justice et d'humanité pour tous.

En même temps qu'un honneur de me trouver en si bonne compagnie, ce m'a été une grande joie de voir, livrées à la publicité, des idées que j'ai faites miennes et propres à faire un peu de bien dans le milieu où notre journal est lu, et étudié d'une façon sérieuse.

Et c'est, je crois, la façon de lire de tous les lecteurs de *la Paix Universelle.*

Mais si j'éprouve un véritable plaisir quand j'étudie, pour me documenter aux meilleures sources, tout ce qui se fait et se publie dans le monde scientifique qui s'occupe de l'avancement de la société et de l'émancipation de l'idée, mon plaisir est encore plus sensible aujourd'hui à vous parler de l'homme dont l'esprit plane dans cette salle qui porte son nom ; de cet homme admirable, véritable apôtre convaincu, martyr de l'idée, et à qui nous sommes redevables de cette doctrine merveilleuse et infiniment consolante du spiritualisme.

J'ai nommé Allan Kardec!

Le 9 octobre dernier, quand nous étions réunis salle Michaud pour célébrer le centenaire de la naissance du Maître, un éminent conférencier, M. Gaillard, nous donna quelques aperçus de l'œuvre et quelques traits de la biographie d'Allan Kardec. Mais, emporté par sa fougue oratoire dans des dissertations d'une haute portée philosophique, il ne fit qu'ébaucher ce sujet. Et c'est avec l'espoir de vous intéresser, que j'ai compulsé les auteurs (assez rares d'ailleurs) qui peuvent nous documenter sur la vie toute de travail, d'abnégation et de prosélytisme du doctrinaire modeste dont nous célébrons aujourd'hui l'anniversaire. Et nous devons être fiers d'être les compatriotes de ce philosophe érudit, de ce penseur profond qui a conquis à ses idées tant d'intelligences et dont la doctrine admirable est aujourd'hui reconnue par l'élite du monde intellectuel et scientifique.

En effet, le 9 octobre 1804, naissait à Lyon d'un père homme de loi et juge, au 76 de la rue Sala, un enfant qui reçut au baptême les prénoms de Hippolyte-Léon-Denizard.

Rivail était son nom paternel.

Sur sa première enfance nous ne possédons guère de détails, parce que rien dans sa nature ne pouvait faire prévoir le novateur qu'il deviendrait un jour.

Sa jeunesse fut studieuse et, vers 1820, après des études primaires très complètes pour l'époque, il aborda l'enseignement. Nous le trouvons bientôt directeur d'une institution qu'il avait fondée et dans laquelle il déploya une ardeur d'ailleurs féconde en résultats. Déjà les idées de développement et de progrès germaient dans son cœur et son intelligence. Et il fit passer ces idées, très personnelles, dans plusieurs ouvrages didactiques et pédagogiques d'une réelle valeur et qui eurent un certain retentissement à l'époque où il les publia.

Mais son activité intellectuelle se développait de plus en plus et ses occupations pédagogiques ne suffisant plus à ses goûts et à ses aspirations, il s'intéressa aux études médicales et conquit brillamment le titre de docteur en médecine.

Combien de nos docteurs actuels ignorent qu'ils ont compté parmi eux un confrère aussi spécial et qui acquit par la suite une aussi lointaine renommée à laquelle son titre de docteur ne contribua d'ailleurs nullement, puisqu'elle s'établit surtout et même uniquement sur ses idées philosophiques d'où découla sa doctrine spiritualiste.

Ce qui prouve que du temps d'Allan Kardec, comme d'ailleurs aujourd'hui, la médecine conduit à tout, à condition d'en sortir.

Et Allan Kardec en sortit, mais par la porte largement ouverte de la philosophie et de l'amour de son semblable. Certes ses détracteurs furent nombreux et sarcastiques, mais il s'en préoccupa peu, opposant la froideur du mépris le plus absolu aux méchancetés des envieux et des ignorants.

Il étudia la médecine en philosophe et en penseur, différant en cela de nos matérialistes modernes et contemporains, qui ne voient sous leur scalpel que de la chair à expériences et à réactions.

Léon Rivail voyait mieux et plus loin.

Sous l'enveloppe de chair à souffrances, il cherchait et il sentait l'âme, l'esprit dont il désirait ardemment découvrir la vraie nature et l'évolution.

Aussi entraîné sur cette pente par son goût personnel et ses idées philosophiques, il glissa peu à peu de la médecine du corps à la thérapeutique de l'âme : le spiritisme était né.

Léon Rivail avait trouvé sa voie.

Imbu malgré tout des méthodes d'expérimentation et d'observation qui sont la base de toute étude médicale sérieuse, il ne fut point un emballé mais il n'échafauda sa doctrine que lentement, en s'entourant de toutes les garanties nécessaires pour n'avancer que des certitudes et ne pas s'exposer à des contradictions avec lui-même. Doué d'un tempérament d'apôtre de la vérité et de la justice, il avait compté sans les contradicteurs, les railleries, les sarcasmes, les injures même qui allaient accueillir l'annonce de sa doctrine.

Du moment que, s'affranchissant des liens étroits où l'on enserrait les penseurs pour étouffer leurs idées dont on redoutait la portée sur le développement de l'esprit, Léon Rivail commença avec les esprits un commerce suivi, il fut taxé par les détracteurs pour l'avoir perdu (l'esprit). Mais, confiant en sa doctrine, il ne se laissa arrêter par aucune considération. Essentiellement bon et d'un commerce agréable, il accueillait avec bienveillance toutes les observations et controverses qu'on lui opposait. Partisan absolu de la liberté des opinions, il les recevait toutes, discutant sans parti pris, mais avec la sagesse et la modération que peuvent seuls donner une conviction sincère et un ardent désir de propager le bien.

Et plus d'un, venu à lui avec l'idée arrêtée de le prendre en défaut et de le mettre en contradiction avec lui-même, s'en retourna non seulement convaincu par les arguments d'une logique serrée et d'une précision admirable que lui servait le Maître, mais encore consolé, charmé, ravi par les aperçus originaux, les idées lumineuses qui lui faisait apercevoir la vie d'ici-bas et envisager la vie future sous un jour tout nouveau et tout différent de ce qu'il avait pensé jusqu'alors.

Et ce fut dans une de ces communications avec le monde spirituel qu'il lui fut révélé que, dans une existence antérieure, il s'était appelé Allan Kardec. Logique et conséquent avec lui-même, il adopta dès lors le nom d'Allan Kardec, convaincu qu'il était, de la présence constante et de l'influence réelle de l'esprit d'Allan sur son existence actuelle.

Une fois entré dans cette voie féconde en résultats, le philosophe ne devait plus s'arrêter avant d'avoir terminé l'œuvre que cet ordre de phénomènes lui faisait entrevoir. Et, propagandiste désintéressé, il se mit à écrire ces ouvrages qui contiennent toute la doctrine du spiritisme. Successivement paraissent ces ouvrages admirables qui s'appellent : *le Livre des Esprits*, en 1857 ; *le Livre des Médiums*, en 1859 ; *l'Évangile* selon le spiritisme en 1864 ; *le Ciel et l'Enfer* puis enfin *la Genèse* en 1866. Entre temps, il fondait la *Revue Spirite*, journal d'une haute portée philosophique, d'une belle tenue littéraire et d'une grande valeur doctrinaire dans lequel il répandait



périodiquement dans le monde qui pense les idées sur lesquelles il avait établi sa doctrine.

Les débuts, je l'ai dit, furent pénibles à plus d'un titre, mais la ténacité de l'apôtre eut raison de l'opposition la plus vive. Des sociétés se fondèrent dans le but plus ou moins louable de décrier Kardec et son œuvre.

Mais, allez donc réduire du silence un apôtre aussi convaincu, aussi zélé et qui puise ses arguments à d'aussi bonnes sources. Tout heureux, au contraire que l'on s'occupât de ses travaux, il s'attacha à la production impeccable de ces ouvrages fameux qui, à eux seuls, suffiraient à perpétuer son nom, si d'autres travaux n'étaient venus s'y ajouter et le rendre impérissable.

Aujourd'hui, l'œuvre est debout, immense, admirable, et les hommes de science, les professeurs les plus renommés des Universités françaises et étrangères, s'ils discutent encore la valeur des affirmations d'Allan, du moins admettent l'authenticité des faits qu'il avance et dont un grand nombre ont pu être reproduits.

Les plus grands noms du monde scientifique actuel (milieu incrédule s'il en fut), se rendent peu à peu, à contre-cœur, de mauvaise grâce, mais s'ils sont sincères, sont obligés de reconnaître au moins la réalité des faits.

Et peu à peu le ferment germe, l'idée s'étend : les sociétés d'études psychiques se multiplient ; les journaux et les publications sur ces questions se répandent de plus en plus. Leur nombre est d'environ 150 qui s'occupent de ces questions passionnantes de l'au-delà dont Allan nous révéla l'existence et la véritable nature.

D'ailleurs, sans vouloir faire incursion sur le terrain politique, nous sommes obligés de reconnaître l'influence énorme de l'Église sur les premiers siècles de notre histoire. D'autres, plus autorisés que moi et plus compétents en ces questions, vous dirons si cette influence fut heureuse ou si elle fut néfaste : nous n'avons pas à nous en occuper en ce jour de fête. Mais au point de vue du dogme pur, nous sommes obligés de reconnaître qu'elle est incommensurable la foule des malheureux, suppliciés de l'esprit, que cette Église a torturés par son épouvantail terrible de l'Enfer et de ses tourments... éternels.

Et cette théorie de la faute originelle, commise par le premier homme et punie encore à l'heure actuelle par tous les humains à leur naissance, a quelque chose de monstrueusement injuste : c'est la négation de la qualité de justice et de bonté qui est cependant la qualité fondamentale de Dieu.

Imaginez-vous, en effet, les hommes, par naissance, inexorablement et inévitablement punis et pendant toute l'éternité par un Dieu que l'on dit essentiellement bon et juste, pour une faute qu'ils n'ont pas commise et pour laquelle ils ne peuvent être nullement impliqués même par la pensée ?

Ce serait hideux si ce n'était pas si colossalement bête.

Et cette même Église, s'inspirant ou croyant s'inspirer de la doctrine du Christ (toute bonté, toute justice et toute charité) et persécutant, mettant à mort ceux qui osaient penser autrement que ses représentants, comment conciliait-elle la logique de ses préceptes avec la monstruosité de ses actes ?

L'Inquisition a couvert d'opprobre à jamais l'Église d'Espagne et de Venise, par la barbarie de ses procédés au treizième siècle. Mais malheureusement, les disciples de Torquemada le tortionnaire ont eu des descendants et Allan Kardec faillit être une de leurs victimes morales par la mise à l'index de ses ouvrages.

Cependant, quel catéchisme admirable que ce *Livre des Esprits* dans lequel il expose sa doctrine !

Quel horizon plus consolant et plus doux que cette marche incessante des esprits vers un idéal de bonheur absolu dans la possession de Dieu ?

Et combien plus ineffable et plus juste, cette possession assurée à tous, mais acquise par les étapes diverses des existences successives auxquels nous sommes tous soumis plus ou moins longtemps, suivant notre développement spirituel et notre perfection morale.

Allan Kardec, par sa doctrine, a opéré une grande révolution sociale et morale en montrant qu'il est accessible à tous le paradis idéal dont l'Église avait la prétention de monopoliser la possession et de le distribuer que par petites fractions, parcimonieusement réparties et chèrement acquises. De tels hommes devraient être immortels, comme bienfaiteurs de l'humanité !

Ils le sont en effet par la perpétuité de leur œuvre et la continuation de leurs idées.

Mais la génération actuelle est facilement oublieuse des bienfaits reçus, quelles qu'en puissent être l'utilité et l'importance, et l'ingratitude est une monnaie courante.

Et les nombreux Fédérés, soit vous tous présents ici, soit les absents, plus nombreux encore, que des raisons multiples ont empêché de se joindre à nous tous, de pensée et de cœur, nous avons pensé qu'il serait utile pour la marche de l'idée, d'avoir quelque chose de tangible d'une façon permanente au milieu de nous, pour nous rappeler le souvenir du Maître.

Depuis longtemps déjà une liste de souscription était déposée chez M. Bouvier, notre sympathique président, zélé continuateur de l'œuvre du Maître.

Aujourd'hui, grâce à son dévouement, grâce aussi à votre générosité, je puis, au nom de la Fédération tout entière, au nom des amis nombreux qui, de près ou de loin, s'intéressent à l'œuvre, remettre le buste du vénéré Maître Allan Kardec !...

(Un voile couvrant le buste tombe à ce moment et découvre, aux yeux de tous, le buste d'Allan Kardec, œuvre du sculpteur Barthélemy.)

Découvrons-nous avec respect et admiration devant cette image qui présidera nos réunions et nos travaux exécutés en commun dans cette salle.

Et maintenant, pour fêter comme il convient cette inauguration qui marquera une belle date dans les annales de notre Fédération, souvenons-nous que le Maître n'était pas ennemi des distractions saines et intelligentes.

Aussi, mettant fin à cette causerie déjà trop longue, je vais céder la place aux dévoués amateurs qui, s'ils ne sont pas des artistes de profession, n'en méritent que plus d'éloges pour toute la peine qu'ils se sont donnée en vue de nous procurer à tous quelques heures de plaisir artistique.

Et maintenant la parole est aux acteurs et aux musiciens.

F. Barudio,
Secrétaire général de la Fédération.

A propos de l'Âme des Bêtes

Quand dans un besoin toujours grandissant de savoir et de science, l'homme, après s'être étudié lui-même, laisse abaisser ses regards vers ses frères inférieurs, les animaux, ses précieux auxiliaires, cette inévitable question se pose à son esprit troublé. De même que nous, les animaux pensent-ils, raisonnent-ils, évoluent-ils, en un mot, ont-ils une âme susceptible de perfectibilité ? Certes la réponse mérite d'être approfondie, pesée et documentée, si nous voulons qu'elle ait quelque valeur, tant au point de vue scientifique que philosophique.

Je n'essaierai pas de montrer ici par une nouvelle citation de faits plus caractéristiques, que ceux publiés précédemment par des auteurs plus compétents, si l'âme existe vraiment chez les animaux. Je me contenterai simplement de renvoyer les lecteurs à ces mêmes



articles parus dernièrement dans les colonnes de *la Paix universelle* et auxquels le nom et l'honorabilité de leurs auteurs, autant que leur bonne foi, donnent un cachet d'incontestable véracité. Que ces noms soient ceux de MM. le général Fix, Chapelot, Bouvier, etc., nous sommes obligés de reconnaître avec eux, entraînés par leurs études approfondies et leurs logiques convaincantes, qu'il existe chez l'animal plus qu'un instinct commun à chacun d'eux, mais une intelligence qui se manifeste parfois à nos yeux, de la façon la plus probante, la plus indéniable.

La citation de faits précis, dont ces messieurs, à l'appui de leur dire, veulent bien nous faire part, ne sont pas comme on pourrait le croire, quelques rares exceptions, car une étude sérieuse de la vie des animaux, nous fait découvrir chez eux dans la généralité des espèces, une intellgience analogue, susceptible de développement, le contact d'êtres supérieurs, soit dans leur propre plan, soit dans un plan évolutif supérieur. Et qu'on ne vienne pas objecter que c'est par ce fait même de contact immédiat et constant avec des êtres plus évolués, que les animaux acquièrent leur intelligence : par conséquent intelligence qui n'est pas leur propre ; car tout dans la nature et dans notre humanité surtout, nous démontre que c'est par la sociabilité, que l'intelligence et les sentiments arrivent à leur plus haute portée sans nous aviser un seul instant, de nous refuser le mérite de cette évolution sans cesse progressante. J'envisagerai donc simplement, au point de vue philosophique, quel serait dans l'ordre des choses la situation des animaux privés d'âmes évolutives et perfectibles, contraste frappant avec l'harmonie des lois naturelles, et totalement opposé avec ce sentiment inné de justice et d'équité, que tout être porte en soi.

Cette croyance, qui n'est pour la plupart du temps que le résultat d'une étude superficielle de notre part, n'est pas celle de l'observateur consciencieux, du penseur profond, qui, lui, la voit s'écrouler sur sa base, ainsi qu'un dogme vieilli, usé, qui n'est plus en rapport avec nos aspirations et notre idéal. Mais, pourquoi ce sentiment égoïste de l'homme qui le porte à refuser à la bête l'intelligence qu'il se plaît à s'arroger exclusivement, comme le favori, le privilégié du créateur ? Si nous l'étudions pourtant dans ses qualités bien relatives et ses innombrables défauts, nous verrons que ce n'est là le plus souvent que le résultat de son sot orgueil, de son ignorance, et de sa logique écourtée. Qu'il objecte qu'il a pour lui la raison, la vertu, la beauté, et que ces apanages suffisent à lui donner une incontestable supériorité. Ah ! oui, célébrons ses vertus et sa raison !

Que plutôt par un retour sur lui-même, il s'observe et s'étudie dans toutes les races qui le représentent, et bientôt cette belle supériorité morale et physique ne sera plus qu'un mot vide de sens, qu'un oripeau brillant, dont il aime à se parer au détriment du bon sens et de la saine logique. Jetons seulement les yeux sur les peuplades sauvages et anthropophages, du centre africain, des archipels océaniens, et dans ce coup d'œil rapide, nous aurons vu pâlir cette supériorité dans laquelle tout à l'heure nous aimions à nous draper. De cette étude, de cette inspection, jaillit chez nous un sentiment de répugnance, que les animaux seraient impuissants à provoquer. Sans aller plus loin, même dans notre milieu de civilisation à outrance, notre instinct bestial n'a pas failli et nous en remontrons certes aux plus cruels animaux.

Ces guerres fratricides, ce déchaînement de haine et de vengeance, ces atrocités sans nombre qui se commettent encore chaque jour, sont bien dignes des fauves les plus féroces, et des animaux les plus sanguinaires. Et c'est nous, qui réclamons une âme pour nous seuls, c'est nous qui nous octroyons exclusivement une intelligence, la refusant impitoyablement à des êtres bien souvent meilleurs ! Mais, aveugles que nous sommes, savons-nous la distance à laquelle nous nous trouvons de la bête, voyons-nous la ligne de démarcation qui nous en sépare : et souvent ne la dépassons-nous pas, par nos instincts brutaux, et nos effroyables holocaustes.

Oui, c'est vrai, la souffrance est notre lot, et nos douleurs doivent trouver leur récompense dans une vie future, tandis que l'animal ne souffre pas ou ne sait s'il souffre. Mais qu'en savons-nous, pauvres insensés ! Nous ne nous connaissons pas nous-mêmes ; nous dont les sens imparfaits nous suffisent à peine pour la satisfaction de nos besoins. Faisons-nous partie intégrale de leur corps, pour ressentir les morsures de leurs douleurs, et Dieu sait si la souffrance est leur part ! Dans l'échelle innombrable des animaux, tous plus ou moins souffrent, et meurent souvent pour servir à la satisfaction de nos besoins, parfois de nos plaisirs. Et cet immense cri de douleur s'exhalant sans cesse, serait d'après nous sans écho ; l'homme seul serait entendu ? L'univers pourrait crier à l'iniquité !

Dieu dans sa toute bonté, dans sa souveraine justice, n'aurait créé des êtres, que pour les vouer à la souffrance presque continuelle, pour le seul crime d'avoir été créés. Indifférent et serein dans les régions éthérées où nous nous plaisons à le placer, il n'entendrait pas le cri de bourreau que ses créatures, éperdues, auraient le droit de lui jeter à la face ! Non, cela ne peut pas être ; et ces conceptions égoïstes ne peuvent s'accorder avec ses lois de bonté et d'amour du créateur pour sa créature.

Si l'homme évolue par l'épreuve et s'épure par la souffrance, il doit en être de même chez les animaux, et leur âme rudimentaire s'essaye aux premières douleurs, c'est-à-dire aux premiers pas dans cette éternelle évolution ascendante des êtres vers leur créateur. Non, pas une douleur, pas une souffrance, ne doit rester impayée. Dieu, justice suprême et Amour infini, ne veut pas qu'aucune de ses créatures puisse l'accuser de délaissement et d'oubli.

Lui, qui connaît la profondeur du soupir de tous les êtres, lui, pour qui les souffrances de l'arbre abattu, de la fleur coupée sur sa tige sont aussi sensibles que celles de l'homme, saura récompenser à leur valeur, toute peine, toute douleur. Ainsi nous voyons dans la vie animale un plan d'évolution inférieure à la vie humaine et d'autant plus immédiatement inférieur, que les espèces sont mieux organisées et plus développées au point de vue physique et intellectuel. Comme l'homme, l'animal évolue, marchant à la conquête du mieux, inconscient du but à atteindre, il est vrai, mais progressant sans cesse jusqu'au jour où, parvenu au dernier degré de l'évolution animale, il sera prêt à entrer dans notre stade, c'est-à-dire dans le stade humain.

Si, nous plaçant à ce point de vue, nous considérons de nouveau le règne animal sous ce nouvel aspect, nous sommes alors portés à ne voir en lui que des frères inférieurs, qu'il est utile de ménager et qui méritent toute notre attention. Nous reconnaissons, dans nos auxiliaires, des esprits en voie de développement, sur un plan parallèle au nôtre, et dont l'étude approfondie peut nous instruire sur notre propre nature si complexe. Croire en leur âme n'est donc pas une chimère, et c'est dans cette croyance que nous trouverons seulement les conditions de justice et d'équité que notre conscience réclame impérieusement, éprise qu'elle est d'Idéal et de Vérité.

La voix d'un penseur.

RÉGRESSION DE LA MÉMOIRE

(*Suite*)

Continuant la série d'expériences sur la régression de la mémoire, je me trouvai le 6 mars dernier, avec le docteur G., qui exprima le désir de vérifier certains points de la vie de Michel Berry. Il prit lui même les notes suivantes que je donne dans l'ordre même où elles furent prises au fur et à mesure de mes questions.

Après être passé très rapidement sur les vies que nous connaissons déjà et arrivé au point qui intéressait le docteur, je pose la question :

D. Vous avez 20 ans, où-êtes vous ? — R. Je suis à la bataille de Guinegatte, en Normandie-Picardie, sous les ordres du roi Louis-Charles le douzième qui réside à Versailles.

D. Vous avez 21 ans, quel est votre roi ? — R. Mon roi, c'est François qui est alors le dauphin.

D. Où êtes-vous ? — R. Sur les grandes routes, en Italie, dans le Milanais, pour battre les Suisses.

(Il reconnaît le pays, il a fait un rêve il y a deux ans, lui disant qu'il devait mourir percé d'une lance. Il reconnait le pays tel qu'il l'a vu en rêve, mais ne veut pas mourir.)

D. Croyez-vous à vos rêves ?

(Il y croit et plusieurs se sont réalisés. Tout jeune a rêvé qu'il était à la Cour. Il y est allé. Chaque fois que sa maîtresse l'a trompé, il l'a su en rêve. Sa maîtresse le trompe avec François son compagnon d'armes qui l'a fait mettre au service du roi. Sa maîtresse c'est Diane de Coucy.)

D. Vous n'avez que 12 ans, que faites-vous ? — R. Je suis au service de Louis le douzième. (Il va partir à Versailles. Il habite au petit château des ducs d'Angoulême à Blois. Il suit la Cour à Blois, à 14 ans, en 1508. Il est avec de belles madames comme page. Il fait des révérences et des lectures.)

Nous parlons avec le docteur de Duguesclin. Berry répond : « Encore un qui est mort d'une drôle de façon. »

D. Vous avez 15 ans. — R. Laissez-moi dormir.

D. 15 ans et deux mois. — R. On passe les nuits éreintés à chahuter.

D. 16 ans. (Il pense à sa petite Charlotte. Il lui veut bien des choses à sa petite Charlotte, ne veut pas se marier avec elle mais en faire sa dame.)

D. Vous avez 17 ans. (Éreinté, faut bien s'amuser. Il est au service de Coucy, porte sa correspondance, lui fait ses tablettes. Le duc habite à Paris mais il est à Blois, il va retourner à Blois. Agnès et Diane sont ses amours. Agnès surtout c'est un amour parce qu'elle a un petit menton rose. C'est une blonde aux yeux bleus. Ses yeux ressemblent aux miens. Elle... (Ici je passe l'expression sous silence.)

D. Vous avez 18 ans. — R. Me voilà bientôt mousquetaire. (Il entrera au service dans l'armée du roi à 19 ans.)

D. Y a-t-il longtemps qu'il y a des mousquetaires ? — R. (Il a toujours vu les mousquetaires, c'est Charles VI qui les a institués parce qu'il avait peur à sa peau. Il veut entrer dans la garde d'honneur de son seigneur et maître.)

D. Où est la Cour ? — R. Tantôt à Blois tantôt à Versailles.

D. Connaissez-vous Rambouillet, la Cour y va-t-elle ? — R. (Il ne connaît pas Rambouillet ; la Cour y est allée, mais il y a longtemps.)

D. Vous avez 19 ans ? — R. Il faut quitter Diane, et il n'y a qu'elle pour faire passer les nuits ! C'est pas une femme, c'est un diable.

D. Vous avez 20 ans. — R. Sales Anglais !

Le faisant retourner de nouveau vers son enfance. A 5 ans la question lui est posée, que faites-vous ? — R. Je suis avec maman, je M'AMUSE.

D. Vous avez 2 ans. — R. Moi, je m'amuse.

D. Un an. Mouvement de succion des lèvres, semble téter, puis ramené successivement à 6 mois, 2 mois, 1 mois, dans le sein de sa mère il repasse comme précédemment par les phases déjà décrites pour rentrer à l'état d'esprit.)

∴

Notes. — Louis XII né à Blois en 1462 mort en 1515, fils du prince poète Charles d'Orléans et de Marie de Clèves, petit-fils de Louis d'Orléans, frère de Charles VI. Il avait été élevé avec dureté par Louis XI qui lui avait fait épouser de force sa fille Jeanne, contrefaite et maladive.

En 1498 Charles VIII mourut sans enfant. L'héritier naturel était Louis d'Orléans. Il garda les anciens conseillers de Charles VIII et craignant que la Bretagne n'échappât à la domination française obtint du pape Alexandre VI d'annuler le mariage avec Jeanne.

Il épousa Anne de Bretagne, veuve de Charles VIII.

Par sa grand'mère, Valentine Visconti, il avait des droits sur le Milanais et il organisa une expédition pour les faire valoir (1499-1500). Il conquit le Milanais.

Sa seconde expédition en Italie fut contre le royaume de Naples, mais il fut battu. Louis XII fut surnommé le père du peuple. Il perdit tous ses droits sur l'Italie à la suite de la défaite de La Palice à Novare (1513). Louis XII, veuf d'Anne de Bretagne, épousa Marie d'Angleterre, il mourut trois mois après (1514), il laissait deux filles : Claude, mariée à François d'Angoulême, et Renée qui devint duchesse de Ferrare.

Louis XII, prince bon et humain, sage, économe fut plein de sollicitude pour les humbles. Son cousin et gendre lui succéda en 1515. Ce fut François Ier.

. . . .

La fameuse Diane de Coucy, fille de Enguerrand VII, sire de Coucy, devise : *Roy ne suis, ne prince, ne duc, ne comte aussy : je suis le sire de Coucy.* Coucy, près Laon.

. . . .

Bataille de Guinegatte, aujourd'hui Enguinegatte (Pas-de-Calais), deux batailles. Les Français furent battus par l'archiduc Maximilien en 1579, le 7 août.

Après la funeste bataille de Novare (juin 1513), Louis XII dut évacuer l'Italie et songer à défendre le territoire français.

Henri VIII, roi d'Angleterre, débarqua à Calais et se joignit à l'empereur Maximilien.

Le duc de Longueville et le maréchal La Palice se laissèren surprendre et battre à Guinegatte (16 août 1513). Ce fut la journée des Éperons.

∴

Quelques mots sont maintenant nécessaires pour permettre au lecteur d'analyser et juger en connaissance de cause, car dans l'ensemble comme dans le détail des vies que nous venons d'étudier plusieurs hypothèses peuvent être émises pour l'explication du phénomène, mais avant tout il nous faut connaître le sujet.

Mme J..., née dans une petite ville de l'Isère, en 1878, de parents bien portants, fut élevée par sa famille, et fit ses études pour le brevet de l'enseignement secondaire, est mariée à un militaire et mère d'une fillette de quatre ans. Santé plutôt délicate.

Son père, né à Briançon quitta définitivement cette ville vers l'âge de quatorze ans pour continuer ailleurs, comme boursier, ses études.

Plus tard, professeur de mathématiques, il se maria avec une jeune fille de Barcelonnette ; de leur union est née le sujet, objet de cette étude, et une autre jeune fille plus jeune de quelques années.

Sa mère n'a jamais habité Briançon ; d'autre part son mari n'a jamais tenu garnison dans cette ville ni dans les environs.

Il n'y a aucun nom parmi les ascendants se rapprochant de ceux donnés par le sujet au cours des vies décrites et passées dans ces milieux.

Mme J..., bien que poussée par son père vers les mathématiques a plutôt un faible pour les lettres et les arts, mais a horreur de l'histoire.



.·.

Dès maintenant le lecteur est à même de chercher ce qui doit être mis sur le compte du *rêve* où le sujet se trouve entraîné pour revivre un passé plus ou moins problématique. C'est la *première hypothèse*.

DEUXIÈME HYPOTHÈSE

Le père a pu, au cours des causeries familiales, parler de son pays natal et décrire les lieux, les habitudes, les faits de certains habitants; causeries qui se sont gravées dans le mental du sujet et qui lui servent pendant le sommeil magnétique à construire de toute pièce sa nouvelle personnalité.

TROISIÈME HYPOTHÈSE

L'éducation et l'instruction du sujet lui permettent, par suite des données historiques acquises au cours de ses études, de reconstituer, d'une façon plus ou moins précise, certains faits touchant l'histoire du passé (1).

QUATRIÈME HYPOTHÈSE

Le sujet peut avoir vécu dans le passé aux époques déterminées et participé aux événements décrits, les raconter comme toute personne peut le faire de sa vie présente, s'en rapportant plutôt aux faits qu'aux dates, ce qui me permet de dire, avant que de conclure pour ou contre,

Le domaine de l'hypothèse est tellement vaste qu'elles peuvent surgir à l'infini.

Il appartient aux chercheurs de pénétrer plus avant dans l'étude de ce sujet intéressant avec toutes les précautions possible, n'acceptant les choses comme vraies que lorsqu'elles seront suffisamment contrôlées.

La porte est ouverte: messieurs les savants et psychologues peuvent dès maintenant chercher ce qu'il y a de fondé ou non dans ce domaine de la pensée.

A. BOUVIER.

(1) Remarque : Si l'Ego individuel a déjà vécu précédemment, le corps actuel devenant pour ainsi dire le médium de l'esprit se manifestant, il peut parfaitement y avoir *interpolation* par suite des divers éléments accumulés dans le cerveau.

De même je ferai remarquer, choses très curieuses, que le sujet ne peut revivre une autre vie sans faire retour au préalable dans le sein de la mère pour suivre les phases de la conception, comme je l'ai dit ailleurs, n° 344 de *la Paix Universelle*.

LES AMES SŒURS

La matière quintessenciée qui compose l'être humain, n'est qu'une partie de la matière épurée d'un autre être qui est notre âme sœur, constituant un second nous-même. Ce sont deux êtres n'en formant qu'un dans leur essence réelle. C'est donc l'unité sous les apparences de la diversité. Mais leur vraie vie est dans la fusion de deux entités unies dans leur marche ascensionnelle, dans la voie de l'harmonie universelle.

Le savant docteur Papus, secrétaire général du Congrès spirite et spiritualiste international de 1900, pose le principe suivant, concernant l'origine et l'existence des âmes sœurs : « L'hémiplégie nous montre qu'un homme paralysé est privé d'une moitié de lui-même. Il y aurait possibilité de nous recouper encore en deux; il y aurait donc les deux morceaux qui se rechercheraient, puis les deux autres qui se rechercheraient également de leur côté.

« Voilà la théorie de l'âme sœur; elle est dérivée de cette idée que l'être humain a formé un tout qui a été fractionné. Le fait semble être exact par les analogies naturelles. »

D'autre part, d'après le Zohar : « Avant de venir dans ce monde, chaque âme et chaque esprit se compose d'un homme et d'une femme réunis en un seul être; en descendant sur la terre, ces deux moitiés se séparent, et vont animer des corps différents. Quand le temps du mariage est arrivé, le Saint (l'Être suprême), qui connait toutes les âmes et tous les esprits, les unit comme auparavant, et alors ils forment, comme auparavant, un seul corps et une seule âme... Mais ce lien est conforme aux œuvres de l'homme et aux voies dans lesquelles il a marché. Si l'homme est pur et s'il agit pieusement, il jouira d'une union tout à fait semblable à celle qui a précédé sa naissance. »

De même que l'âme tout entière était d'abord confondue avec l'intelligence suprême, ainsi ces deux moitiés de l'être humain, dont chacune comprend tous les éléments de notre nature spirituelle, se trouvaient unies entre elles avant de venir dans ce monde, où elles n'ont été envoyées que pour se reconnaître et s'unir de nouveau dans le sein de Dieu, qui est le centre de tout ce qui existe.

Les âmes sœurs n'en forment donc qu'une seule, sous les apparences de deux êtres : leur amour est centralisé dans de communes aspirations et d'uniques tendances. Agissant en commun pour créer des œuvres de la pensée, leur action unie les fortifie et les élève vers l'harmonie universelle. C'est donc l'union complète de deux êtres en une seule force, qui agit avec un ensemble parfait et un accord merveilleux, malgré leur indivisibilité apparente.

Aimer d'un tel amour, c'est sentir, jouir et agir sous l'empire d'une union indissoluble; c'est partager toutes les sensations; c'est la commune impulsion vers le bien universel, pour le bonheur de tous. C'est cette harmonie d'action entre les âmes sœurs et l'appui mutuel continuel qu'elles se prêtent qui font leur force et la sûreté des liens qui les unissent indissolublement.

La mort corporelle qu'elles subissent comme tout ce qui vit, ne peut les troubler ni amoindrir les liens qui les rattachent à leur commune destinée.

Dans les splendeurs de la douce et radieuse lumière qui les éclaire, elles s'aiment plus encore, parce qu'elles sont sous l'impression de sentiments véhéments et de vive tendresse, qui ne font que se dilater et s'épanouir par leurs rayonnements et les beautés des splendeurs universelles.

La vraie puissance humaine ne peut se manifester que par l'adjonction du double principe des âmes sœurs; car le bonheur réel ne peut reposer que sur deux âmes unies en une seule. Mais ce bonheur éthéré ne ressemble en rien aux voluptés de la terre, qui sont essentiellement fugitives et semblables à des éclairs qui sillonnent les nues sans y laisser de traces.

La réalisation de la fusion complète de l'unité de la vie des âmes sœurs constitue la source des joies les plus pures et du bonheur parfait.

La puissance divine et le concours des bons esprits planent sans cesse sur ces âmes dématérialisées dont les tendances convergent toujours vers l'Infini des infinis.

L'amour étant le lien qui unit tous les éléments à l'harmonie universelle, peut seul développer les nobles qualités et les bons sentiments qui idéalisent la vie humaine, aussi bien dans le monde visible que dans le monde invisible; mais cet amour ne devient réellement véhément que lorsqu'il unit deux âmes sœurs qui se suivent et se désirent sans cesse, d'existence en existence, et de monde en monde, depuis un temps immémorial, se perdant dans la nuit des âges.



L'amour mutuel des âmes sœurs s'agrandit, se perfectionne et s'épure à mesure que ces âmes montent les degrés ascensionnels du progrès, qui les rapprochent de l'Infini.

L'amour et les sympathies qui unissent les âmes sœurs constituent des visions tellement éthérées que le commun des mortels ne peut les comprendre et encore moins les apprécier.

Déchaud,
Publiciste à Oran.

Bibliographie

AU PORT, *Mélanges littéraires et philosophiques*, par Mme Cornélie. Vol. in-18. Prix : 3 fr. 50. Bibliothèque de l'association, 91, rue Lecourbe, Paris.

Mme Cornélie n'est pas une inconnue pour les lecteurs de *la Paix Universelle*. Depuis de longues années elle y publie d'excellentes poésies remarquables tout autant que celle qu'elle vient de publier sous le titre *Au port*.

Il y a de tout dans ce livre, de la littérature, de la philosophie, des vers, de la prose, des pages d'albums, des dissertations et des pensées. Aussi on le lit d'un trait, comme un roman, car il captive par ses aperçus originaux et des vers charmants comme ceux-ci :

Pauvres feuilles, petites fleurs
Vous consolâtes mes douleurs,
Bouquet fané tu te recueilles
Quand tu ne peux plus rien guérir.
Mais, pour ne pas nous désunir,
Ensemble il nous faudra mourir :
Petites fleurs et pauvres feuilles.

La philosophie a aussi sa part et non la moindre.

Je crois certes à la loi du Progrès qui transforme
Et fait, pour arriver, lutter sur le chemin.
C'est pour atteindre un but que tout change de forme
Que l'homme doit mourir et veut un lendemain.

L'ouvrage se termine par une réponse à deux enquêtes faites : la première par le journal *la Coopération des Idées* sur ce sujet : Quel sera l'idéal de demain ? la seconde par M. Schiller, d'Oxford (Angleterre) sur la vie après la mort. Empreinte d'un profond spiritualisme l'œuvre de Mme Cornélie ne peut qu'être chaleureusement recommandée à nos lecteurs.

Vient de paraître :

L'ÉVOLUTION DE LA VIE ET DE LA CONSCIENCE

DU RÈGNE MINÉRAL AUX RÈGNES HUMAIN ET SURHUMAIN

Paris, L. Bodin, éditeur, 1905. 1 fort vol. in-12° broché, 3 francs.

Les conceptions biblique, chrétienne et philosophique. L'énergie universelle. La vie suivant les physiologistes. Physiologie moléculaire et atomique. L'atome tourbillon d'énergie divine. La vie nirvânique. Tradition de la vie d'après les doctrines philosophico-religieuses d'Orient et d'Occident. Le dualisme. La Vie d'après les doctrines des saint-simoniens et de quelques philosophes humanitaires. Conceptions théosophiques sur la vie. L'évolution physique humaine. Les monades de Leibnitz, les jivas des Hindous et les monades de la théosophie. L'évolution de la conscience d'après la psychologie théosophique. L'unité de conscience. L'immortalité conditionnelle et l'âme. Le Panthéisme, etc.

L'auteur montre que toutes les thèses émises tant par la théologie chrétienne et la philosophie occidentale que par la psycho-physiologie sur le problème si passionnant de la vie et de la conscience n'ont abouti à aucune solution logique parce que chaque branche des connaissances humaines a voulu dissocier à son profit tantôt la vie, tantôt la conscience, alors que ces deux éléments ne pouvant être dissociés doivent être étudiés simultanément. Actuellement on découvre non seulement des manifestations de vie, mais encore de conscience ou plutôt d'instinct embryonnaire d'adaptation, jusque dans le règne minéral. C'est précisément cette thèse mise en lumière par nos savants modernes qui a été prise comme point de départ par l'auteur et poursuivie jusque dans les règnes humain et surhumain en suivant le processus de l'évolution. Cette manière de traiter le sujet de la conscience est d'autant plus originale et intéressante que l'auteur, loin d'aboutir à la thèse matérialiste, démontre au contraire la nécessité de conclure à l'existence de Dieu et de l'âme. On suit avec intérêt les nombreux rapprochements et les concordances que signale l'auteur entre les idées scientifiques modernes et les idées anciennes constituant une véritable tradition ésotérique et s'étendant depuis l'antique philosophie de l'Orient jusqu'à la philosophie de Leibnitz, le saint-simonisme et la théosophie orientale. Les extraits peu connus des idées religieuses saint-simoniennes sont vraiment curieux et intéressants tant par leur profondeur que par leurs rapprochements avec la théosophie. Il y a aussi une théorie qui mérite d'attirer l'attention, c'est celle qui démontre que l'homme ne peut descendre du singe, théorie appuyée de deux arguments scientifiques très sérieux (la découverte d'armes en pierre dans des terrains anciens et l'évolution du système nerveux chez les animaux).

Enfin la solidarité, l'égalité et la fraternité sont établies par l'auteur sur une base inébranlable et vraiment universelle. Quant à sa thèse sur l'âme, elle concilie la loi de justice divine avec l'égalité d'origine pour tous les hommes et explique logiquement les inégalités et les diversités des âmes entre elles. De toutes ces thèses se dégage une aspiration ardente à l'unification des sentiments religieux.

Extériorisation de la Pensée

Suite (1).

Ce qui prouve encore que cette force plastique, qui a la propriété d'impressionner la plaque photographique, est tout à fait différente de la lumière ordinaire, c'est que très souvent elle agit dans l'obscurité et son pouvoir d'action est plus intense que celui des rayons actiniques.

« M. Beattie, dit encore le docteur Thompson, nous faisait fréquemment observer la rapidité avec laquelle ces images apparaissaient au développement, tandis que les images normales n'apparaissaient que bien plus tard. La même particularité a été remarquée par d'autres personnes qui s'occupaient de semblables expériences et nous ont signalé ce fait.

« Il arrivait souvent qu'à la fin de la séance, alors que le jour avait considérablement baissé, nous ne remarquions sur les plaques soumises au développement rien d'autre que les empreintes de ces formations lumineuses qui avaient été invisibles à nos yeux. Ce fait démontre que la force lumineuse agissant sur la plaque, *bien que sans effet sur notre rétine*, était considérable ; *nous opérions par le fait dans les ténèbres*, car la lumière visible, reflétée par les objets se trouvant dans la chambre, ne pouvait produire aucune action sur la plaque sensible.

(1) Voir le numéro du 1-15 mars 1905.



Aujourd'hui, nous sommes familiarisés par les rayons X avec ces effluves invisibles à l'œil qui agissent cependant sur la plaque photographique, comme le font aussi certains rayons qui émanent de corps radio-actifs. Mais à l'époque où ces recherches furent entreprises, on ne connaissait guère que les rayons ultra violets qui eussent une action semblable. On conçoit donc que les intelligences étaient mal préparées à recevoir ces nouveautés, mais, de nos jours, une fin de non-recevoir purement théorique serait inexcusable, étant donnés les procédés nombreux qui existent actuellement pour impressionner une plaque sensible en l'absence de toute lumière visible pour l'œil.

En dépit de toutes les objections philosophiques, on est conduit par l'expérience à constater qu'il existe des modalités de matières qui sont impondérables et que dans cet état éthéré, la substance peut prendre et conserver des formes qui lui sont imposées par la volonté. C'est en vain que l'on ratiocinera à perte de vue sur la matière, l'espace, la volonté, et que l'on essayera de démontrer l'impossibilité de ces phénomènes, le vrai est qu'ils existent et que ce n'est pas aux faits de disparaître devant les théories, mais à celles-ci de se rectifier pour s'adapter à la réalité.

Tout homme de science en conviendra. Nous avons toujours soutenu cette thèse que les découvertes scientifiques futures confirmeraient certainement les enseignements spirites. Nous avons, dès 1897, montré le rapport qui existe entre les ondes hertziennes et la transmission de la pensée. En 1899, nous signalions les analogies étroites qui rapprochent les effluves des corps radio-actifs des fluides, et ce nous est une véritable satisfaction de constater qu'un savant aussi éminent que M. Lombroso est tout à fait de notre avis. Voici ses déclarations, qui ont été insérées dans le journal italien *Luce e Ombra* (1) :

« Après les avoir niés (les faits spirites) sans examen préalable, j'ai dû les accepter lorsque malgré moi les preuves les plus claires et les plus palpables se sont produites sous mes yeux. Je ne me suis pas cru tenu de les nier parce que je ne pouvais les expliquer. Du reste, *de même que les lois sur les ondes hertziennes expliquent en grande partie la télépathie*; de même les nouvelles découvertes sur les propriétés radio-actives de certains métaux et spécialement du *radium*, démontrent qu'il peut se produire non seulement des manifestations éphémères, mais un développement continu, énorme, d'énergie, de lumière et de chaleur sans perte apparente de matière, *annulent la plus grande objection que le scientiste puisse opposer aux mystérieuses manifestations spirites.* »

Pour en revenir au rapport du docteur Thompson, il conclut en disant que ces expériences l'ont mis en présence non de simples « apparitions lumineuses », mais de productions d'une certaine matière, invisible à notre œil et qui est lumineuse par elle-même, ou qui reflète sur la plaque photographique les rayons de lumière à l'action desquels notre rétine est insensible. Il s'agit bien dans ce cas d'une manière particulière, car tantôt elle est si peu compacte qu'elle en devient transparente et que les formes des personnes assises et de la table se voient à travers, et d'autres fois elle est si dense qu'elle couvre et voile l'image des assistants.

L'apparition des images humaines à travers la matière invisible se remarque sur la planche IV, figures 14 et 15, dans l'ouvrage déjà cité d'Aksakof : *Animisme et Spiritisme.*

Mais il ne faudrait pas prendre trop à la lettre l'expression « d'apparitions lumineuses » car il est au moins un résultat de M. Beattie qui contredit le sens de cette expression. Dans une expérience, l'objet photographié est *noir*. Voici les propres termes de M. Beattie :

« Après divers échecs, je préparai la dernière plaque pour cette soirée. Il était déjà 7 h. 45. Lorsque tout fut prêt, le médium nous déclara qu'il voyait sur le fond de derrière une figure de vieillard qui étendait la main. Un autre médium, qui était aussi présent, dit qu'il apercevait une figure claire. Chacun des deux médiums fit la description de la pose dans laquelle il voyait le fantôme. *Ces figures apparurent en effet sur la plaque*, mais faiblement de sorte que le tirage ne réussit pas. Vous pourrez voir quel étrange résultat j'obtins. La figure plus noire semble représenter un personnage du seizième siècle; on dirait qu'il a une cotte de maille et de longs cheveux. La figure claire est effacée; elle ne paraît en réalité qu'en image négative. »

Ces productions fluidiques ne sont pas immuables dans leurs formes. Elles se modifient, changent quelques-unes de leurs parties s'augmentent d'autres figures ou dessins au courant des expériences. Ces transformations sont indépendantes de la volonté des opérateurs, mais elles sont chaque fois signalées par le médium voyant qui assiste à ces créations imperceptibles pour les yeux des hommes ordinaires. Recourons encore au texte original :

« L'expérience suivante, dit M. Beattie, la dernière, bien qu'absolument unique par ses résultats, peut être décrite en quelques mots : à la première pose de cette série on obtint une étoile; à la deuxième pose cette même étoile, mais agrandie; et à la troisième cette étoile était transformée en un soleil de dimensions considérables, un peu transparent; d'après la description donnée par le médium, la main plongée dans ce soleil ressent une chaleur égale à celle de la vapeur montant d'une chaudière. A la quatrième pose le médium voit un soleil superbe, dont le centre est transparent et montre le profil d'une tête « semblable à celles que l'on voit sur les shillings. Après le développement, toutes ces descriptions se trouvèrent être exactes. » (*Psych. Stud*, 1881, p. 257.) (*A suivre.*)

G. DELANNE.

(1) Voir la *Revue de la Presse Italienne* dans ce numéro.

Secours immédiat aux Vieillards nécessiteux

Du 9 mars	de Mme veuve Parquet, . . .	5 francs.	
Du 17 —	M. Léon Denis, ...	2	50
Du 24 —	Mme Rogès, ...	1	—
Du 30 —	Mme X., institutrice à Voiron.	1	—
Du 30 —	Mme Merle, ...	10	—
	Total. . .	19 francs	50.

ŒUVRE DE LA CRÈCHE SPIRITE

Reçu de Mme veuve Parquet . . . 2 fr.

NÉCROLOGIE

Nous apprenons avec regrets le départ de Mme Fulliquet, mère de notre dévoué conférencier, pour un monde où, nous en sommes certains, elle trouvera le repos et les satisfactions qui lui ont été préparés ici-bas par une vie toute de labeur et de dévouement aux siens et à tous ceux qui ont eu le bonheur de l'approcher.

Le Bureau fédéral partageant la douleur de la famille frappée par ce départ, adresse à M. Georges Fulliquet ses sentiments de profonde condoléance.

Le Gérant : A. BOUVIER.

16-1-05. — Tours, Imp. F. ARRAULT et Cie, 6, rue de la Préfecture.

QUINZIÈME ANNÉE. — Nos 347-348. 10 Centimes. 1er-31 MAI 1905

LA PAIX UNIVERSELLE

REVUE INDÉPENDANTE

MAGNÉTISME TRANSCENDANTAL

VÉRITÉ RAISON JUSTICE — PHILOSOPHIE — PHYSIOLOGIE — PSYCHOLOGIE — LUMIÈRE SAGESSE AMOUR

La connaissance exacte de soi-même engendre l'amour de son semblable. A. B.

Directeur: A. BOUVIER

Il n'y a pas de culte plus élevé que celui de la vérité.

ABONNEMENTS : UN AN { France . . . . 3 fr. / Etranger . . . 4 fr.

SIEGE : 5, cours Gambetta, 5 LYON

Il paraît un numéro les 1er et 3e dimanches de chaque mois.

SOMMAIRE

AVIS

Exceptionnellement, ce numéro de *la Paix Universelle* étant double, le journal ne paraîtra qu'une fois du 1er au 31 mai, portant les nos 347-348, pour reprendre ensuite sa bimensualité habituelle.

L. R.

UNE CONCLUSION

Dans une brochure (1) que vient de publier sur la Séparation des Églises et de l'État un humaniste de Bordeaux, M. J. Chapelot, nous avons trouvé, entr'autres documents précieux, une étude de belle allure et de pensée généreuse de notre excellent maître et ami Emmanuel Vauchez.

Qui ne connaît ici, et qui ne connaît en France, au moins de réputation, M. Vauchez dont l'œuvre populaire a valu à son auteur la grande apothéose du 19 juin 1904 ?

Ecrivain de talent, notre ami a publié d'importants ouvrages qui le placent dans un des meilleurs rangs parmi les chercheurs des problèmes que la science pose sans cesse dans l'espace et dans le temps.

(1) En vente chez l'auteur, 91, rue Malbec, Bordeaux. Prix, 25 centimes; franco, par poste, 30 centimes.

Rationaliste convaincu, Vauchez a demandé à l'étude patiente des phénomènes constatés ou des ouvrages publiés dans le domaine psychique plus que des connaissances superficielles. Il a cherché la notion du juste et du vrai par l'acuité perspicace de l'analyse. Et si, dans ce qu'il a écrit sur la création du monde, par exemple, la solution du problème reste encore à l'état d'hypothèse, cette hypothèse n'est point une simple fantaisie de son imagination de philosophe, c'est une déduction tirée de l'expérience et de l'observation.

Les documents empruntés par M. Chapelot à M. Vauchez, pour démontrer avec plus de raison et de vigueur la nécessité de rompre les liens enchaînant l'État à l'Église, se réfèrent à Jeanne d'Arc, dont la vie, l'œuvre et la mort sont racontées par notre honorable ami avec une superbe profondeur de vue. M. Vauchez a parlé de l'héroïne de Domrémy en historien, ce qui est bien, sans doute, mais ce qui était facile pour un homme de son érudition. Il en a parlé aussi en philosophe, ce qui est mieux ; et, enfin, ce qui est parfait, il en a parlé en bon Français, jaloux de la mémoire et fier de l'œuvre de Jeanne d'Arc.

C'est dire que M. Vauchez s'élève énergiquement contre la prétention du cléricalisme d'accaparer la libératrice du territoire et qu'il fait en termes vengeurs le procès de ceux qui portent aujourd'hui au pinacle la pauvre femme qu'ils ont portée eux-mêmes au bûcher.

Voici la péroraison de son récit :

« Eh bien, oui, Jeanne appartient aux catholiques et aux royalistes ; elle est à eux comme la victime est à ses bourreaux ; elle est à eux comme des millions de créatures détruites par la rage fanatique de l'Église ; Vaudois, Albigeois, cadavres charriés par la Seine à la Saint-Barthélémy et tant d'autres dont on retrouverait les cendres en grattant les places publiques d'Espagne et d'ailleurs : elle leur appartient comme la colombe à l'épervier qui la retient sanglante sous sa griffe cruelle. Elle leur appartient en ce sens que la honte et l'horreur de son supplice rejaillissent entièrement sur eux.

« L'honneur d'avoir vu naître sur son sol une aussi grande figure et la gloire de ses armes appartiennent sans conteste à la France et à tous ses enfants ; au cléricalisme revient seulement l'opprobre de sa condamnation et l'infamie de son douloureux martyre. »

Est-ce à dire que M. Vauchez est un ennemi de la religion ? Non certes. Notre maître n'a jamais lutté que contre le fanatisme et la superstition et il ne réprouve, dans toute croyance philosophique ou religieuse, que les excès mêmes de cette croyance. Les fanati-



ques du protestantisme qui ont allumé le bûcher de Servet ne lui sont pas moins odieux que les fanatiques du catholicisme qui ont pendu et brûlé Etienne Dolet.

Comme tout homme dégagé des préjugés et du dogme, il est essentiellement tolérant et c'est sa tolérance, la meilleure arme des forts, qui le rend sympathique même à ceux qui ne partagent pas ses doctrines.

Mais M. Vauchez ne se borne pas à signaler les abus du cléricalisme. Comme conclusion à la brochure de M. Chapelot, il dit ce qu'il faut entendre, à son avis, par les joies du paradis promises aux uns et les épreuves du purgatoire ou les châtiments de l'enfer réservés aux autres. Cette conclusion est l'aboutissement logique des systèmes qu'il a défendus et des théories scientifiques et morales exposées dans tous ses ouvrages.

Et ainsi son rationalisme se trouve, non point établi comme un axiome, mais expliqué par des arguments de bon sens et de saine raison.

Voici, *in-extenso*, cette conclusion :

« Le surnaturel n'existe pas. C'est un non sens. L'inconnu est, sera toujours, en raison du progrès, une force indomptable en un perpétuel devenir.

« Sur terre et dans l'espace, tout est naturel ; les êtres habitant la surface du globe travaillent et luttent pour l'amélioration de leur nature personnelle, en même temps que pour celle de leur planète.

« Il n'y a que de la matière partout, visible ou invisible ; l'homme, l'animal le plus élevé, est matériel. Lorsqu'il est mort, cesse-t-il de l'être ? Non, car il conserve une forme qui résume pour lui les progrès acquis. Cette forme, quoiqu'invisible pour le moment encore, est matérielle à des degrés divers ; elle lui suffit dans l'espace pour agir d'une autre façon.

« L'Église catholique enseigne qu'il y a un paradis, un purgatoire et un enfer ; elle se charge même de la répartition des êtres, suivant la fortune des aspirants. Cette conception des peines et des récompenses est une invention matérialiste la plus grossière.

« En réalité, *le seul paradis existant véritablement* consiste, pour l'être, dans la satisfaction d'avoir fait du bien.

« *Le purgatoire* est le regret d'avoir pu en faire et de n'en avoir pas fait (vie inutile).

« *L'enfer* est le remords du mal commis et de la nécessité inévitable d'expier dans l'espace, par le retour sur la terre dans des conditions parfois terribles.

« Telles sont, dans leur ensemble, les lois qui régissent le monde terrestre (visible ou invisible). Ces deux termes constituent une entité indivisible cimentée par des chaînons solidaires et inséparables.

« Avant qu'il soit longtemps, la Science, aidée du Magnétisme, démontrera ces vérités. »

∴

On pourra discuter la thèse de notre ami, mais il faut lui savoir gré d'avoir donné une explication consolante aux mots barbares de purgatoire et d'enfer dont le cléricalisme s'est si longtemps servi pour effrayer l'enfant, au sortir de son berceau, ou pour attrister le vieillard, au bord de sa tombe.

M. Vauchez est sûr d'avoir trouvé la vérité. Ceux qui ne partageraient pas sa conviction, ne sauraient du moins lui contester le mérite de l'avoir cherchée au cours d'une longue vie de travail passionné et d'efforts intellectuels toujours plus grands vers plus de science et plus de lumière.

Et puisqu'il faut ici-bas une croyance qui élève l'homme, puisqu'il faut une religion qui le console, pourquoi donc ne pas accepter la croyance de Vauchez, qui a la science pour base, et pourquoi ne pas accepter sa religion qui est celle de la conscience ?

ALCIDE TASTE.

(*La Vendée Républicaine.*)

Le Magnétisme et les Médecins

A en croire certains journaux, les médecins tiendraient, pour la seconde fois, à Paris, au mois de mai prochain, un congrès, afin d'étudier les moyens à employer en vue de réprimer *l'exercice illégal de la médecine*, qui s'affirme de jour en jour plus audacieux.

Et, considérant que le 13e Congrès international de médecine légale a rangé le magnétisme parmi les *agents thérapeutiques*, ces messieurs se proposent de se faire adjuger, par la Législature, le monopole de l'art de guérir par l'emploi des procédés magnétiques.

Ainsi, après avoir, pendant plus de cent ans, bien bafoué le magnétisme, raillé, ridiculisé les magnétiseurs, le corps médical s'est vu *obligé* de reconnaître les bien-faits de cet *agent thérapeutique* et, à part quelques honorables exceptions, les membres de ce corps affichent aujourd'hui la prétention de le confisquer à leur profit (1).

Voyons tout d'abord ce que l'on entend par *magnétisme ?*

Le magnétisme est de l'*électricité animale* (*force vitale*). C'est un curatif puissant, un agent guérisseur de premier ordre sans aucun médicament destructeur de l'organisme.

Magnétiser consiste donc tout simplement à dégager de l'électricité animale ou force vitale. Cette force est le moteur vital de tout individu, et chaque individu possède et est apte à dégager plus ou moins de magnétisme.

Certaines natures sont douées de facultés magnétiques surprenantes : les forces vitales qu'elles dégagent produisent des phénomènes qui peuvent paraître miraculeux à bien des gens, même à des savants de notre siècle. Les miracles des prophètes, des religions, de Lourdes, etc., ne sont, en effet, que des phénomènes magnétiques.

Le magnétisme est donc un puissant élément de progrès moral et physique ; c'est une force naturelle considérable, encore mal connue et mal comprise, redoutée des cléricaux, qui l'exploitent, tout en faisant leurs efforts pour en arrêter le développement.

∴

Le Christ, si nous en croyons les Évangiles, jouissait d'une force énorme de magnétisme que non seulement sa volonté mettait en action par des projections puissantes et concentrées, mais qui agissait même quelquefois à son insu. « Qui m'a touché ? » a-t-il dit, quand une femme, qui avait une perte de sang depuis douze jours, s'était approchée de lui par derrière. « Quelqu'un m'a touché, car

(1) Il n'y a pas bien longtemps (le 24 juillet 1900), voici comment s'exprimait sur le compte des magnétiseurs, au Congrès international de médecine professionnelle, le docteur Leraboullet, président de ce Congrès :

« L'exercice illégal de la médecine se fait ouvertement, partout, sous toutes les formes. Des arrêts, dont nous poursuivons énergiquement l'annulation, donnent aux magnétiseurs, aux masseurs, aux charlatans de tout ordre, le droit d'accaparer la clientèle la plus nombreuse de nos jours, celle des déséquilibrés de toute sorte. » (*Le Temps* du 24 juillet 1900.)



j'ai senti qu'une *vertu* (*force*) était sortie de moi » (*Luc*, VIII, 45 et 46).

Dans les grands nombres de miracles qu'on attribue au Christ, les guérisons sont les plus fréquentes. Or, tous les jours nous voyons des exemples que les maladies les plus invétérées, les plus rebelles au traitement de la science médicale, non seulement cèdent, mais disparaissent complètement par l'attouchement des personnes douées à un haut degré de la *force magnétique* (*médiums guérisseurs*).

On lit dans le *Harbinger of Light* :

« Le duc Théodore de Bavière est un médium guérisseur remarquable. Il consacre sa vie, avec une rare abnégation, à cette tâche noble et bienfaisante.

« En Algérie, il opère dans la population indigène des cures que l'on dit prodigieuses en nombre et en qualité. Maladies d'yeux, aussi graves qu'en Égypte, disparaissent à la suite de quelques passes magnétiques. Un cas grave de cataracte était le dix-millième sur la liste des succès. Le duc refuse naturellement toute rémunération, sa fortune lui permettant de venir en aide aux malheureux parmi ceux qui, de toutes parts, accourent vers lui pour être soulagés de leurs maux. » (*The Harbinger of Lith* de Melbourne, du 1er décembre 1898.)

Et dans l'*Étoile belge* :

« L'ingénieur Silva, habitant un des plus pittoresques faubourgs de Rio, la Tijucà, voit sa maison assiégée par les clients, dès le plus grand matin. Son traitement médical est tellement curieux et les résultats obtenus si concluants, qu'on semble s'approcher du miracle. Aussi ne manque-t-on de voir à sa porte une queue de malades de toutes les espèces et appartenant à toutes les classes de la société.

« Son traitement consiste tout simplement à appuyer légèrement sa main, pendant quelque temps, sur l'organe affecté, sans chercher à fasciner ou à suggestionner le malade.

« C'est extraordinaire ! Mais tout merveilleux que cela puisse paraître, le fait est que différentes personnes quelques-unes hautement placées, se trouvent en ce moment complètement guéries de maladies dont les médecins s'occupaient sans grands résultats.

« Cet ingénieux médecin déclare ignorer comment il guérit, en attribuant ce pouvoir à une force inconnue dont il ne sait définir ni l'existence, ni la grandeur. » (L'*Étoile belge* du 31 octobre 1899.)

Le 29 mai 1897, un médecin guérisseur remarquable, M. T. Mouroux, comparaît devant le tribunal correctionnel d'Angers, sous l'inculpation d'*exercice illégal de la médecine*. Les poursuites lui ont été intentées par un syndicat de médecins qui trouvent que Mouroux a le grave tort de soulager, de guérir sans médicaments des malades pour lesquels la médecine est restée impuissante.

Vingt et un témoins viennent déclarer qu'ils sont heureux de témoigner publiquement leur reconnaissance au magnétisme qui en a arraché plusieurs aux griffes de la mort, bien que les médecins les eussent condamnés, et a soulagé le plus grand nombre. »

En son audience du 4 juin 1897, *le tribunal acquitte Mouroux*. *Attendu*, dit le jugement *que, Mouroux, en se livrant sur diverses personnes aux pratiques magnétiques, et en donnant de la ouate aimantée, ne peut être considéré comme ayant exercé un traitement ou prescrit un médicament de nature à entraîner contre lui la peine édictée par la loi du* 30 *novembre* 1892.

Sur l'appel interjeté par la partie civile, la Cour d'Angers, par jugement du 23 juillet 1897, déclare mal fondé les appels interjetés du jugement du tribunal correctionnel d'Angers, en date du 4 juin 1897, et confirme en conséquence ledit jugement.

Mais les intérêts sont tenaces : ces messieurs du syndicat se pourvoient en cassation, et la haute Cour casse le jugement et renvoie l'inculpé devant la Cour de Rennes qui, elle, rend l'arrêt suivant :

Considérant que le treizième Congrès international de médecine légale a déclaré que le magnétisme est un véritable agent thérapeutique ; qu'il suit de là qu'en l'employant, l'inculpé Mouroux, dépourvu de tout titre l'autorisant à exercer la médecine, s'est livré au traitement des maladies.

Le condamne à 200 *francs d'amende et à* 1 *franc de dommages-intérêts envers la partie civile.*

Il y a quelques années, la majorité des membres de l'Académie de médecine affirmait que le magnétisme était égal à zéro. Que les temps sont changés!... Aujourd'hui il est devenu *curatif*, et à ce titre, la propriété exclusive des médecins!... N'est-ce pas charmant ?

Et plus charmant encore l'arrêt de la Cour de Rennes. La Cour d'Angers avait appuyé son jugement sur une loi ; la Cour de Rennes, elle, plus perspicace, base le sien sur une déclaration d'un congrès de médecins!...

Jemeppe-sur-Meuse, un grand village aux environs de Liège (Belgique), possède un médium guérisseur stupéfiant, M. Antoine. Rien n'est comparable au succès qu'il obtient ; il reçoit chez lui *deux cents malades* chaque semaine. Le chemin de fer du Nord, les vicinaux, les bateaux à vapeur, les voitures de luxe et autres transportent vers Jemeppe une quantité de gens de toute classe, venant de l'étranger même réclamer ses soins... N'en soulagerait-il, n'en guérirait il que la dixième partie, que sa renommée se justifierait absolument.

Ah ! qu'une plume autorisée, qu'un écrivain humoristique surtout nous décrive un jour la physionomie des cinq membres du Parquet liégeois qui, en septembre 1901, se sont assis dans le cabinet où ont passé à ce jour plus de *cent vingt mille personnes*, pour asssiter, pendant deux heures, aux magnétisations (considérées comme *illicites*) du médium guérisseur Antoine, et qui sont retournés chez eux emportant la conviction *qu'il existe des choses que l'on n'enseigne ni dans les Académies ni dans les Universités !* C'est bien là la réflexion que ces messieurs ont dû se faire qu'Antoine était réellement doué d'une faculté que des lois qui se respectent ne peuvent atteindre dans son exercice humanitaire.

Aussi le Parquet de Liège a jugé que la philanthropie et le désintéressement de ce brave guérisseur devaient être tolérés....et Antoine n'est plus inquiété.

⁂

Qui ne connaît en France, au moins de réputation, M. Emmanuel Vauchez, dont les services éminents rendus à l'instruction des masses lui ont valu la grande apothéose du 19 juin 1904 ?

A côté du nom qu'immortalisera la loi Ferry sur l'*obligation scolaire*, l'Histoire impartiale gardera une bonne place à l'ancien secrétaire général de la Ligue de l'enseignement : pendant plus de dix ans, il a remué la France, écrit plus de cent mille lettres, envoyé des centaines de mille circulaires et préparé la victoire du grand ministre Ferry, par un formidable pétitionnement de 1.267.267 signatures, non compris plus de 100.000, envoyées directement aux députés et déposées sur le bureau de la Chambre.

Emmanuel Vauchez n'est pas de ceux qui se reposent en regardant le chemin parcouru. Sa devise est celle du Taciturne : « Repos ailleurs ! » Le vieux lutteur recherche et trouve toujours l'occasion d'exercer son initiative.

Fidèle à cette méthode de pétitionnement qui donna à l'instruction gratuite et obligatoire de si précieux résultats, Vauchez réclama l'année dernière du Parlement, de la même manière, la revision de la loi du 30 novembre 1892 sur l'exercice de la médecine.

Nous ne pouvons mieux faire que de découper dans le *Journal*, l'article suivant, dû à la plume de M. Lucien Descaves, et qui met la question au point :

« — Il demande justice, en se fondant sur la déclaration qu'a faite

le rapporteur de la loi, le docteur Chevandier (de la Drôme), dans son exposé des motifs.

« — Cette déclaration ?

« — La voici : « Les articles visant et proscrivant l'exercice illégal de la médecine, ne pourront être appliqués aux masseurs et magnétiseurs que le jour où ils sortiront de leurs pratiques habituelles et, sous le couvert de leurs procédés, prescriront des médicaments, chercheront à réduire des fractures. Jamais notre intention n'a été de les viser : c'est donc mal à propos qu'ils ont pris l'alarme. »

«— Bon.

«— Bon, assurément, si cet engagement était tenu. Mais il ne l'est pas. Fréquemment et sur la plainte en concurrence déloyale, d'un médecin jaloux de son privilège, des masseurs et des magnétiseurs sont poursuivis et condamnés pour exercice illégal de la médecine. « C'est contre cette abusive interprétation de la loi que protesta. l'année dernière, M. Vauchez, et que protestèrent avec lui les 243.000 personnes dont il avait recueilli les signatures, à l'appui d'une pétition adressée au Parlement.

« La question est bien simple, disait M. Vauchez. Pour le massage, il suffit de créer des Écoles, comme il en existe en Suède et dans d'autres pays. Quant au magnétisme curatif, il peut faire beaucoup de bien et ne peut pas faire de mal. Il doit donc être d'autant plus libre qu'il ne comporte aucun médicament. »

« En conséquence, l'auteur de la pétition demandait que les droits des masseurs-magnétiseurs fussent définis par une nouvelle loi complétant celle du 30 novembre 1892, sur l'exercice de la pharmacie.

«—Quelle suite fut donnée à cette enquête ? demandai-je.

«—Comment ne le devinez-vous pas ? Au commencement de cette année, la 6e Commission des pétitions répondit à M. Vauchez « qu'il ne lui appartenait pas de se prononcer sur une question qui ne relève que de l'initiative parlementaire de chaque député pris individuellement ».

« — Et M. Vauchez s'est tenu pour battu ?

« — Pas du tout. Il proteste avec l'énergie que lui communiquent et qu'entretiennent les 243.000 *signatures* de la pétition (1). Il est convaincu que le magnétisme est une grande force naturelle, force encore mal connue et d'une application indécise, mais dont la vulgarisation doit hâter les progrès et démontrer l'efficacité. Le dédain n'est pas un argument. Le corps médical traite le magnétisme comme il traite l'homéopathie. Mais hausser les épaules n'est pas répondre, et trop souvent l'ignorance nie pour se dispenser d'étudier et d'apprendre. Pourquoi les passes magnétiques auraient-elles moins de vertus que l'électrothérapie, la radiographie, la vibrothérapie, l'aérothérapie, la photothérapie, la kinésithérapie, l'hydromassothérapie, la termothérapie et l'automassothérapie, quotidiennement pratiquée par des médecins dont le diplôme n'est pas une garantie ni une excuse. Il suffit, d'ailleurs, aux professeurs de débaptiser le magnétisme et l'homéopathie pour les faire passer du domaine de l'empirisme dans le domaine de la science, lorsqu'ils y trouvent avantage. Hypnotisme, suggestion, vitalisme, etc., changent l'étiquette sans changer le produit. Enfin le magnétisme est encore, aux yeux de Vauchez, un puissant élément d'émancipation des esprits.

« — Ah ! bah... !

« — Mais oui. Les miracles des prophètes, les miracles de Lourdes, tous les miracles par lesquels la superstition est nourrie, ne sont que des phénomènes magnétiques. Quand cette vérité sera reconnue, proclamée, l'œuvre du vieux pionnier de l'école laïque apparaîtra dans toute sa logique et dans toute son unité. »

(*Le Journal* du 29 mai 1904.)

(1) Cette pétition est patronnée par plus de huit cents personnalités marquantes : sénateurs, députés, savants, médecins, littérateurs, etc., ce qui en augmente considérablement la valeur.

Rien de mieux que de sauvegarder la société contre les exploiteurs, les charlatans de toute nuance, d'autant plus dangereux qu'ils sont plus couverts de palmes et de diplômes ; mais qu'on respecte une pratique inoffensive en soi et si salutaire à une foule de malheureux.

Le corps médical ne peut nier que là où la science a échoué, le magnétisme a souvent réussi. Il est dès lors logique de demander à la Législature de compléter la loi du 30 novembre 1892, par l'inscription du passage contenu dans l'exposé des motifs déclarant que le magnétisme et le massage ne sont point défendus, du moment où masseurs et magnétiseurs n'ordonnent pas de médicaments.

GÉNÉRAL H. C. FIX.

A propos de la Séparation

A l'heure où la question de la Séparation de l'Église et de l'État entre dans la période de réalisation, il était naturel qu'un militant allât chercher des documents décisifs dans l'œuvre considérable de notre éminent ami M. Emmanuel Vauchez. C'est ce qu'a fait M. J. Chapelot, un humaniste de Bordeaux, bien connu pour ses combats en faveur de la Libre-pensée, et ce nous est une occasion toute naturelle, en signalant sa récente brochure sur la *Séparation*, de mettre une fois de plus, en lumière, la profonde érudition de M. Emmanuel Vauchez, l'acuité pénétrante de sa vision sociale, la belle unité de son œuvre.

Tout se tient, tout s'enchaîne, dans cette œuvre de labeur patient et fécond, de constante ascension vers la vérité. Quand M. Emmanuel Vauchez écrivait *la Terre*, ce monument de science exacte et rationaliste, quand il poursuivait le vaste pétitionnement qui a abouti au vote de l'instruction laïque, gratuite et obligatoire, quand il étudie les phénomènes psychiques, il poursuivait et il poursuit la réalisation d'un plan bien déterminé : la solution des problèmes sociaux et scientifiques par l'analyse la plus exacte, par la critique la plus libre et la plus aiguë, par l'étude des découvertes les plus certaines et des documents les plus indiscutables.

Le problème de la création du monde devait fatalement le placer en face de la Révélation affirmée d'autorité par l'Eglise. L'audace mensongère de cette Révélation devait entraîner son esprit généreux au combat contre l'autoritarisme intransigeant du cléricalisme et ses enseignements antiscientifiques. Son âme de patriote devait mesurer, du même coup, tout le danger que ces enseignements pouvait faire courir à une Société démocratique qui entend rester maîtresse de ses destinées. Il n'hésita pas, et il engagea la lutte en faveur de l'instruction laïque, gratuite et obligatoire. Il l'engagea avec sa fougue généreuse et l'enthousiasme persévérant qui crée le succès.

Mais, en même temps, dans cette lutte contre l'enseignement néfaste de la Congrégation, des Jésuites et de l'Église, le seul souci de la recherche de la vérité l'entraînait à dresser contre l'Église sur une foule de questions, les plus énergiques des réquisitoires. Et c'est ainsi, qu'ayant été amené à étudier la grande figure de Jeanne d'Arc, bien avant M. Thalamas, il établit, sans possibilité de controverse, les responsabilités écrasantes de l'Église dans son douloureux martyre et cingla, d'une plume vengeresse, l'audacieuse béatification dont ses bourreaux veulent la déshonorer. Il faut lire cette page ardente qui termine son étude sur la grande Lorraine :

Eh bien, oui, Jeanne appartient aux catholiques et aux royalistes ; elle est à eux comme des millions de créatures détruites par la rage fanatique de l'Église : Vaudois, Albigeois, cadavres charriés par la Seine à la Saint-Barthélémy et tant d'autres dont on retrouverait les cendres en grattant les places publiques d'Espagne et d'ailleurs ; elle leur appartient comme la colombe à l'épervier qui la



retient sanglante sous sa griffe cruelle. Elle leur appartient en ce sens que l'horreur et la honte de son supplice rejaillissent entièrement sur eux.

L'honneur d'avoir vu naître sur son sol une aussi grande figure et la gloire de ses armes appartiennent sans conteste à la France et à tous ses enfants ; au cléricalisme revient seulement l'opprobre de sa condamnation et l'infamie de son douloureux martyre.

L'apôtre de l'enseignement laïque que fut M. Emmanuel Vauchez devait, par une logique fatale, être un apôtre non moins ardent de la Séparation des Églises et de l'État. M. J. Chapelot indique, dans sa brochure, combien M. Emmanuel Vauchez, avec un talent d'une souplesse infinie, écrivit de plaidoyers en faveur de ce grand acte social. Mais, ce qu'il importe de mettre en lumière, c'est que, dans cette question, comme dans toutes celles pour lesquelles il s'est passionné, M. Emmanuel Vauchez, en se plaçant toujours à un point de vue philosophique et tolérant, n'a cessé d'éclairer sa route à la lumière de la libre et exacte critique.

Tout récemment, encore par exemple, M. le général Fix ayant publié, dans *la Paix Universelle*, un article sur la question de l'âme chez les animaux, M. Emmanuel Vauchez lui rappela aimablement que l'Église en avait presque refusé une à la femme, et M. le général Fix répondit par un nouvel article que nous croyons intéressant de reproduire :

Dans un précédent article, j'ai constaté que l'Église considère l'animal comme un simple automate, par conséquent dépourvu de tout principe animique.

Mon excellent ami M. Emmanuel Vauchez me fait remarquer avec raison qu'il n'y a là rien d'étonnant, puisqu'il s'en fallait de peu que l'Église déclarât que la femme n'avait pas d'âme.

J'ai commis là une omission regrettable que je viens réparer aujourd'hui, et qui édifiera j'en suis certain, les lectrices de *la Paix Universelle*.

C'était en 585. Le deuxième Concile de Mâcon agite la question de savoir si la femme a une âme. Ce Concile se décide pour l'affirmative à un petit nombre de voix de majorité..., en se référant au texte de la Genèse sur le péché originel.

Ce péché, d'ailleurs, a un effet déplorable pour la femme; il la dégrade au point que presque tous les Pères de l'Église ne se contentent pas de l'appeler : *un vase d'infirmités et d'imperfections*, et de lui rappeler avec dédain qu'elle a été tirée d'un *os surnuméraire* de l'homme, mais lui décochent encore des traits dans le genre de ceux-ci :

« Femme, dit Tertullien, célèbre docteur de l'Église (160 à 210), tu devrais toujours t'en aller dans le deuil et en guenilles, offrant aux regards des yeux pleins de larmes de repentir pour faire oublier que tu as perdu le genre humain Femme, tu es la porte de l'enfer. »

« Tête du crime, s'écrie saint Jérôme, autre Père de l'Église (331 à 420), arme du diable... Quand vous voyez une femme, croyez que vous avez devant vous non un être humain, pas même une bête féroce, mais le diable en personne. »

« Souveraine peste que la femme, dard aigu du démon, dit saint Jean Chrysostôme, surnommé *Bouche d'or*, évêque de Constantinople (347 à 407). Par la femme, le diable a triomphé d'Adam et lui a fait perdre le paradis. »

« La femme, dit saint Jean de Damas, est une méchante bourrique, un affreux ténia qui a son siège dans le cœur de l'homme; fille du mensonge, sentinelle avancée de l'enfer qui a chassé Adam du paradis. »

« J'aimerais mieux entendre le sifflement du basilic que le chant d'une femme, dit saint Cyprien, évêque de Carthage (martyr en 258). »

Déjà l'ancien Testament ne s'était montré guère aimable envers le beau sexe. Voici ce qu'en pense Salomon, le plus sage et le plus galant des Rois (1) :

« La femme, dit-il, est plus amère que la mort. Son cœur est un filet, ses mains des chaînes. Quiconque désire être agréable à Dieu la fuira; mais elle s'emparera toujours du pécheur. » (*Ecclésiaste*, VII, 26.)

Et c'est cependant la femme qui introduit le prêtre dans la famille, l'installe au foyer domestique; c'est elle qui lui livre nos enfants et l'aide à les crétiniser !!!

Eh bien ! Qu'en pensez-vous, chères lectrices ?

Permettrez-vous encore aux Églises de déformer systématiquement la mentalité de vos enfants ? Non, n'est-ce pas ???

Il nous a paru utile de reproduire cet article parce qu'il rentre bien dans le cadre de l'aperçu que nous nous efforçons de donner sur l'unité de l'œuvre de M. Emmanuel Vauchez. Ses luttes sont toujours la conséquence de convictions raisonnées. C'est au nom de la vérité historique qu'il a arraché Jeanne d'Arc aux mains avides de l'Église. C'est au nom de la vérité scientifique et de la Raison qu'il a combattu le cléricalisme. Mais il n'est pas un adversaire systématique de la Religion. Il s'efforce, au contraire, de trouver la vérité religieuse dans des arguments de bon sens et de rationalisme sévèrement critique. La Séparation des Églises et de l'État n'est pas, à ses yeux, un acte de guerre législative contre le catholicisme. Elle est la conséquence logique de la liberté de la conscience s'efforçant vers une religion rationnelle, et nous ne résistons pas au plaisir de publier les lignes suivantes, qu'il a écrites en guise de conclusion à la brochure de M. Chapelot :

Le Surnaturel n'existe pas. C'est un non sens.

L'inconnu est, sera toujours, en raison du progrès, force indomptable en un perpétuel devenir.

Sur terre et dans l'espace, tout est naturel ; les êtres habitant la surface du globe travaillent et luttent pour l'amélioration de leur nature personnelle, en même temps que pour celle de leur planète.

Il n'y a que de la matière partout, visible ou invisible ; l'homme, l'animal le plus élevé, est matériel. Lorsqu'il est mort, cesse-t-il de l'être ? Non, car il conserve une forme qui résume pour lui les progrès acquis. Cette forme, quoiqu'invisible pour le moment encore, est matérielle à des degrés divers ; elle lui suffit dans l'espace pour agir d'une autre façon.

L'Église catholique enseigne qu'il y a un paradis, un purgatoire et un enfer : elle se charge même de la répartition des êtres, suivant la fortune des aspirants. Cette conception des peines et des récompenses est une invention matérialiste la plus grossière.

En réalité, *le seul paradis existant véritablement* consiste, pour l'être, dans la satisfaction d'avoir fait du bien.

Le *purgatoire* est le regret d'avoir pu en faire et de n'en avoir pas fait (vie inutile).

L'*Enfer* est le remords du mal commis et de la nécessité inévitable d'expier dans l'espace par le retour sur la terre dans des conditions parfois terribles.

Telles sont, dans leur ensemble, les lois qui régissent le monde terrestre (visible ou invisible). Ces deux termes constituent une entité indivisible cimentée par des chaînons solidaires et inséparables.

Avant qu'il soit longtemps, la Science, aidée du Magnétisme, démontrera ces vérités.

On peut discuter cette thèse, mais on ne peut contester. croyons-nous, qu'elle a tout de même une belle allure de conscience et de probité à la recherche de la solution du troublant problème de la destinée humaine.

En tous cas, les lignes que nous venons de citer prouvent que M. Emmannel Vauchez envisage, de haut, les questions qui, à l'heure actuelle, préoccupent le plus l'opinion. Et qui sait si ce n'est pas là le secret des triomphes qu'il a déjà remportés dans ses luttes pour l'émancipation intellectuelle et sociale de la société civile? Mais nul ne peut nier que la probité dans l'argumentation, la ténacité dans l'effort, la logique, implacable sous sa forme tolérante, la documentation précise, soient les qualités maîtresses de M. Emmanuel Vauchez. Demain, quand sera faite la séparation de l'Église et de l'État, la démocratie n'oubliera pas qu'il en fut un des meilleurs et des plus puissants ouvriers.

Louis Narquet.

Le Magnétisme et le Monde Savant

Au moment où le congrès des médecins va s'ouvrir afin d'étudier les moyens à prendre pour réprimer l'exercice illégal de la médecine et en particulier celui du magnétisme par les magnétiseurs, il est bon d'examiner jusqu'à quel point MM. les congressistes peuvent avoir raison en cherchant à monopoliser aujourd'hui ce qu'ils ont longtemps repoussé comme indigne de leur profond savoir, puisque l'Académie des sciences, l'Académie de médecine de Paris ont successivement condamné le magnétisme : 1° comme n'existant pas; 2° comme ne pouvant posséder aucune vertu curative sur les

(1) Il n'avait que 700 femmes et 300 concubines (1 *Rois*, VI, 3), sans compter les jeunes filles dont le nombre était considérable (*Cant*. VI, 8) pour la satisfaction de ses royaux caprices.



maladies. La Faculté de Médecine alla même jusqu'à forcer tous ses membres, suspects d'accorder quelque attention au magnétisme, à s'engager à le répudier absolument sous peine d'être rayé du tableau. Cette formule était ainsi conçue:

Aucun docteur ne se déclarera partisan du magnétisme animal, ni par ses écrits, ni par sa pratique, sous peine d'être rayé du tableau des docteurs régents.

« Or pendant que d'illustres empesés niaient ainsi magnifiquement, du haut de leurs chaires, l'existence même du magnétisme humain, d'humbles chercheurs étudiaient, observaient, expérimentaient et obtenaient de merveilleux résultats au point de vue physiologique et médical. De graves affections morbides étaient guéries; des paralytiques recouvraient leurs membres; névroses, rhumatismes, hémiplégies, ankyloses, entorses, etc., disparaissaient comme par enchantement. »

Alors, et c'est là ce qu'il y a de particulièrement intéressant pour l'observateur, alors les savants officiels se décidèrent à faire eux-mêmes ces expériences; ils y réussirent aussi, guérirent non seulement des maladies, mais en donnèrent par simple suggestion. Mais maintenant, oubliant tout le passé, n'ont-ils pas le ... mettons simplement l'audace, d'écrire des phrases telles que celle-ci :

Si la médecine, au nom de la science et de l'art, a pris possession de l'hypnotisme, elle doit le retenir dans les strictes limites de son domaine, s'en servir comme d'un agent thérapeutique puissant et ne jamais le livrer à des mains profanes. (Lettre du docteur Charcot.)

« Voyez-vous cela! des mains profanes ! Mais, cher et éminent docteur, ce sont des mains profanes qui ont tout fait. Sans elles, vous n'auriez jamais eu l'idée de commencer vos belles expériences de la Salpêtrière. L'Académie n'a aucun titre historique pour justifier cette prise de possession. Pendant un long siècle, elle a nié le magnétisme, l'a fait condamner comme jonglerie, l'a tellement conspué qu'aujourd'hui encore il a bien de la peine à trouver sa place au soleil. Cher maître, ne parlons pas de corde dans la maison d'un pendu. Si la Faculté avait une tradition, si elle était logique avec elle-même, elle devrait vous rayer du tableau de ses docteurs.

« Non, ne mettez pas la médecine au-dessus de cette science nouvelle, qui est encore à son berceau et qui est peut-être appelée à nous faire connaître la véritable constitution intime de l'être humain; n'enfermez pas cette science dans une petite boîte. Souvenez-vous de ce qu'un de vos maîtres, le grand Bichat, disait lui-même de la médecine qu'il appelait un *incohérent assemblage d'opinions elles-mêmes incohérentes.*

(Extrait de : *Magnétisme et médecine*, par Camille Flammarion. Journal *le Voltaire*.)

M. le docteur Trolard, professeur à l'École de médecine et directeur de la succursale de l'Institut Pasteur d'Alger, a publié en 1888 une brochure très documentée et appuyée d'arguments d'une logique absolue à propos du projet de loi, voté en 1892, relatif à l'exercice de la médecine, alors en préparation.

Nous extrayons de cette brochure quelques passages, concernant l'exercice illégal de la médecine.

Après avoir passé en revue les diverses pénalités qui pourraient être infligées aux délinquants, mais sans résultat, M. le docteur Trolard conclut ainsi :

« Pour nous il n'y a qu'un moyen de détruire le charlatanisme, c'est de proclamer la liberté de l'exercice de la médecine.

« D'abord il est une question de principe que personne ne peut contester: tout citoyen a le droit de se faire soigner par qui bon lui semble, et nous ne reconnaissons à aucun pouvoir le droit de s'ingérer dans nos affaires particulières.

« A vouloir trop protéger, on ne protège rien du tout. Il serait bien plus simple de laisser les citoyens se protéger eux-mêmes.

« Qu'a donc de si effrayant la liberté de l'exercice de la médecine?

« Il y aura, prétend-on, de nombreuses victimes: nous croyons, nous, qu'il y en aura beaucoup moins qu'aujourd'hui; en tout cas, s'il survient des catastrophes plus ou moins éclatantes, elles mettront vite un terme aux exploits des charlatans, ce sera, somme toute, un grand nombre de victimes en moins pour l'avenir.

« Du reste, cette liberté n'existe-t-elle pas dans certains pays ? et dans ces pays, on n'assiste pas à ces spectacles écœurants que nous avons si souvent sous les yeux: de foule processionnant autour d'un fétiche ou d'un médicastre quelconque.

« Chez nous, n'avons-nous pas certaines professions qui entraînent aussi de graves responsabilités, comme celles d'ingénieur, d'architecte, d'entrepreneur, etc., qui sont complètement libres? Entend-on beaucoup de plaintes contre ces professions ? Beaucoup moins assurément que contre les médecins.

« Faut-il reculer devant la mesure, parce qu'on objectera que le docteur ayant acquis son titre au prix de longues et dispendieuses études, a droit à la sauvegarde de ce titre; a droit, pour dire le mot, à des *privilèges*? Ce mot n'est plus de notre époque: il ne peut, il ne doit y avoir d'autres privilèges que ceux que donnent l'intelligence, le savoir et l'accomplissement du devoir professionnel.

« Il est vraiment temps qu'on apprenne aux citoyens à se conduire eux-mêmes, à ne plus compter sur la tutelle du gouvernement pour tous les actes de leur existence. Les peuples forts sont ceux qui sont le moins gouvernés.

« La médecine est la plus belle et la plus noble des professions ! nous pouvons le dire bien haut sans craindre d'entendre une seule protestation. Mais qu'on y prenne garde! la loi proposée lui portera une grave atteinte; le maintien et l'aggravation des peines contre l'exercice illégal de la médecine ne sont qu'une consécration nouvelle de véritables privilèges; et une profession qui s'appuie sur des privilèges ne peut que déchoir !

« La liberté, au contraire, affermira les caractères, élèvera les cœurs, stimulera le travail; et le médecin, vraiment digne de ce nom, apprécié par tous, respecté de tous, ne relevant que de son talent et de sa conduite, saura dignement tenir le rang qui lui est réservé dans la société. »

D'autre part, le docteur Foveau de Courmelles dit :

« La médecine, jadis indépendante, se fonctionnarise, hélas ! et l'*arbritre des indépendances*, qu'était rationnellement le médecin — autrefois — va devenir un serviteur patenté et sectaire. Il proteste heureusement et un grand mouvement se dessine pour l'indépendance et la non-fonctionnarisation de la profession.

« Si la médecine était libre sans le diplôme dont on diminue journellement la valeur, elle ne serait peut-être ni moins encombrée, ni moins difficile, ni moins *struggle for life... use*, qu'elle n'est aujourd'hui; si la lutte même a cette acuité, c'est qu'à l'heure présente les humbles sont pillés, plagiés, dépouillés de leurs travaux, menacés dans leur liberté, dans leur conscience. La médecine libre serait certainement plus digne, plus scientifique, et n'aurait d'ordre à recevoir de personne, surtout de gens incompétents. En échange d'un vain diplôme et d'énormes contributions, l'État ne protège nullement les médecins, il les laisse exploiter par les sociétés de secours mutuels, les compagnies d'assurances, il a repoussé le récent amendement Albert Poulain, et il ne condamne qu'à des amendes ridicules les illégaux de la médecine, ceux qui blessent ou estropient, et il s'acharne après d'inoffensifs magnétiseurs ! Si, à leur propos, on me veut permettre une comparaison, peu flatteuse en l'espèce, mais qui montre, au nom de l'humanité, l'intérêt à porter aux magnétiseurs, moins dangereux que les masseurs et les radiographes quelconques appelés dans les hôpitaux, se trouvant ainsi chez eux, grâce



à nos maîtres qui ainsi nous dépouillent : de même que les animaux sont les frères inférieurs de l'homme et dignes de notre sympathie, que la loi Grammont les protège... ; de même les magnétiseurs — et je les diminue ! — sont des frères intérieurs des médecins, qu'il faut ménager, éclairer si l'on veut, mais non supprimer. Ce sont d'ailleurs, on l'oublie trop, les ancêtres des hypnotiseurs actuels, comme Priesnitz le fut des hydrothérapeutes ; mais, aujourd'hui, ils ont abandonné le sommeil provoqué pour d'inoffensives passes, à action nulle du reste, selon les académies ! Et si l'on veut supprimer les magnétiseurs, qu'on soit logique, qu'on interdise aussi les masseurs, les électriciens non médecins... enfin tous ceux touchant à la médecine, sans avoir de diplôme !

« Toutes ces questions de diplôme dérivent d'idées de mandarinat, d'officialisme, d'administration, de haine de l'initiative... toutes choses des peuples très civilisés qui vont à la ruine, la Chine en est un exemple. Ici, ce n'est pas les officiels — il en est de respectés ou d'aimés qui ont trouvé grâce même devant les *Morticoles* — mais l'officialisme, qui est en cause ; au nom de toutes les libertés, le malade doit se soigner comme il veut ; ou le médecin diplômé agir selon sa conscience, sinon qu'on supprime les illusoires diplômes.

« Et les petits qui sont légion, qui, en France, ont une arme, le suffrage universel, qu'en font-ils ? Ils protestent — les magnétiseurs du moins — mais leurs élus n'en ont cure !

« Le respect de la liberté individuelle est limité par l'intérêt d'autrui, de la collectivité, proclame-t-on sans cesse aujourd'hui, mais cet intérêt, éclatant pour certains esprits, ne l'est pas pour tous ; ainsi la déclaration de la tuberculose que réclament à la Chambre belge MM. Delbastée et Terwagne ne me semblera utile que le jour où l'on aura un moyen sûr de la guérir, sinon cette déclaration est platonique pour le médecin, dangereuse pour le malade !... Il ne faut pas arriver à la monopolisation de la médecine par l'État, les instituts Pasteur... et il faut respecter l'individu et sa liberté, que cela serve ou non la science !

« L'intérêt général ou privé doit primer tout, et les monopoles, les mandarinats, quels qu'ils soient — surtout s'ils prescrivent la saignée, la variolisation, la sérothérapie Pasteur (1), et l'on sait ce que valent les théories médicales ! — sont bien dangereux pour le progrès de l'humanité, pour sa liberté, son budget et sa santé. »

∴

Il ne faut pas oublier que par suite de jugements rendus dans de récents procès intentés par les syndicats médicaux, le malade est devenu marchandise, la santé se trafique en raison directe des positions sociales, et nul n'a le droit ni la liberté de se faire soigner où bon lui semble puisque, dans ce cas, ceux dignes de sa confiance se voient de par une fausse interprétation de la loi dans l'obligation de lui refuser leurs soins s'ils ne veulent être poursuivis, de telle sorte que le pauvre souffrant, pris entre deux feux, est forcé ou de se faire empoisonner selon les règles de l'art, si le médecin se trompe dans son diagnostic, ou de mourir sans soins s'il ne veut pas subir ce dernier, alors qu'à côté il est certain de recouvrer la santé par le rayonnement vital de l'être compatissant doué, par sa nature particulière, des facultés spéciales qui peuvent reconstituer son organisme déséquilibré par mille et une causes différentes.

« On a démontré surabondamment dans *la Paix Universelle* combien est faillible la science, ou plutôt l'art médical. Que d'erreurs de diagnostic, et partant que de traitements propres à aggraver l'état des malades ? A part un certain nombre de cas bien déterminés et connus, on peut affirmer que la médecine en est encore aux tâtonnements. — Tout homme intelligent en arrive à cette conclusion logique et toute naturelle qu'en dehors des cas spécifiés ci-dessus, sur la nature desquels il ne saurait y avoir aucun doute, il doit être son propre médecin et rechercher, surtout dans l'hygiène appropriée à sa complexion, un palliatif à ses maux.

« En réalité, chacun se soigne à sa guise. Or, la simple constatation de ce fait démontre péremptoirement l'inanité et l'insanité de la prohibition contre laquelle proteste le bon sens aussi bien que le sentiment d'équité et la notion de la justice élémentaire. Comment ! le médecin diplômé a seul le droit de combattre les maux qui assiègent l'humanité et chacun s'affranchit de son contrôle, dédaigne sa science, et se soigne comme il l'entend ! Mais alors, ce ne sont pas seulement les magnétiseurs-guérisseurs qui sont les délinquants, ce sont les malades eux-mêmes, qui se moquent d'Hippocrate et de Galien. Et ils sont d'autant plus coupables qu'*étant souffrants*, ils sont moins que personne qualifiés pour remédier à leurs souffrances ? De par le récent verdict, tout membre souffrant de la collectivité humaine qui ne fait pas appeler un disciple d'Hippocrate pour juger son cas est, *ipso facto*, en contravention ; c'est un insoumis, presque un insurgé.

« Et qu'on ne crie pas à l'exagération ! J'en appelle à tous les lecteurs de bonne foi ; tous reconnaîtront qu'ils se sont maintes fois substitués au médecin en se guérissant eux-mêmes de beaucoup de malaises et même d'affections pénibles quoique ne présentant pas un caractère grave. Nulle inquisition n'empêchera jamais que chacun n'use à son gré des remèdes qu'il jugera de nature à rétablir l'état normal de sa santé.

« Rassurons-nous, d'ailleurs, nos magistrats n'ont point songé à instituer cette inquisition d'un genre inédit. Mais alors, si j'ai le droit de faire usage de tel ou tel produit pharmaceutique sans l'approbation du docteur, comment prétendez-vous me priver du droit de me faire magnétiser par qui bon me semble, si j'attends de cette opération un soulagement à mes maux, que je n'espère plus de la médication officielle ?

« Cette prohibition, attentatoire à la liberté individuelle, — inique et tyrannique à l'égard du magnétiseur-guérisseur, dans lequel elle opprime, j'y insiste, un véritable bienfaiteur de l'humanité souffrante — constitue donc, en même temps, une inconséquence et un illogisme. » SPERO.

∴

Le magnétisme est la force merveilleuse versée en nous avec une libéralité trop longtemps méconnue. Aujourd'hui qu'il a fait ses preuves, la science ne demande pas d'où il vient ni où il va, mais elle veut l'accaparer à son profit exclusif, oubliant que, comme les rayons qui nous éclairent, comme l'air que nous respirons, il appartient à tout le monde en raison directe de la vitalité de chacun, et que c'est briser le droit le plus sacré comme la liberté la plus chère que de vouloir monopoliser au profit exclusif d'un seul ce qui appartient à tous ; autant vaudrait limiter l'action de la pensée à un seul cerveau et la quantité d'air respirable à un seul poumon.

Réformer la loi sur l'exercice de la médecine, limiter les attributions de chacun — la médecine aux médecins, le magnétisme aux magnétiseurs — est chose nécessaire, mais cette réforme doit être au profit de tous et non au profit d'une catégorie spéciale d'individus ; tous les êtres ont également droit au banquet de la vie, et si nos pères ont lutté pour leurs libertés, forts du droit de faire le plus de bien possible à nos semblables, nous saurons faire respecter les nôtres.

Les lois de droit commun bien appliquées, je l'ai déjà dit, sont suffisantes pour réprimer les abus, il ne faut plus de trafiquants de la marchandise humaine, la liberté de faire le bien sous toutes les formes doit être illimitée, et les responsabilités doivent être en raison directe des méfaits ou des imprudences commises, surtout lors-

(1) La ville de Lille a son corps médical menacé, ruiné, au détriment même des malades, depuis l'accaparement de tous les services médicaux et hygiéniques par l'Institut Pasteur de Lille (Voir l'*Évolution médicale* du 15 juin 1901).

qu'il s'agit de ce que l'être a de meilleur et de plus cher dans la vie, *la santé.*

La justice bien appliquée empêchera la foule des nullités si âpres à la curée de faire de la médecine un mercantalisme sans nom ; les hommes de valeur seront mieux connus ; l'art de guérir au lieu d'être un métier, sera un sacerdoce, et chacun y gagnera.

A. BOUVIER.

Les ennemis des avariés

De l'enquête à laquelle je viens de me livrer, d'après un grand nombre de plaintes qui m'ont été adressées, il résulte ceci : les avariés ont des ennemis qui, dans un but de lucre, les empêchent de guérir, tout en prétendant les soigner.

Ces ennemis, que je dénonce à l'indignation publique, sont les médecins charlatans.

Dans certains édicules de nos promenades, tous les hommes ont vu des annonces ronflantes promettant la guérison de l'une ou l'autre avarie en trois jours, huit jours, trois semaines, par des remèdes secrets.

Or, il faut le crier bien haut : il n'existe pas de remèdes secrets contre les avaries, et aucun remède connu ne peut procurer une guérison dans le laps de temps indiqué par ces réclames menteuses.

Cela est affirmé par tous les médecins, par tous les savants qui se sont occupés de ces maladies, et j'en ai si bien la certitude que je mets au défi tous ces médecins charlatans d'établir qu'ils ont procuré une seule guérison dans les délais indiqués. Je m'engage à donner à chacun d'eux une somme de 1.000 francs s'ils prouvent que je ne dis pas la vérité, à charge par eux de verser une somme égale, dans les caisses de l'Assistance publique, au profit des avariés indigents, s'ils ne réussissent pas à faire cette preuve.

Ces charlatans exploitent le public au moyen du procédé suivant :

Ils sont de connivence avec un pharmacien qui leur donne tant pour cent sur les remèdes prescrits, remèdes qu'on ne peut se procurer que chez le pharmacien complice.

Ils opèrent le rabattage des avariés par les moyens connus : affiches, distribution de prospectus à la porte des hôpitaux spéciaux. La consultation est payante ou gratuite; on va voir que, dans ce cas, elle est aussi coûteuse que dans le premier.

Le malheureux avarié, égaré dans cette caverne médicale, se voit remettre une ordonnance libellée d'une façon toute particulière. Alors que les médecins ordinaires indiquent toujours le nom scientifique de la substance qui compose le remède, de telle façon que leur ordonnance peut être exécutée dans n'importe quelle pharmacie, le médecin charlatan écrit, par exemple :

« 1° Extrait dépuratif végétal... *Machin*. Un flacon, trois cuillerées par jour.

« 2° Solution... *Chose*. Un flacon. Usage externe. »

Or, l'extrait *Machin* et la solution *Chose* sont la propriété exclusive de la pharmacie X... ; il faut donc que l'avarié achète les médicaments chez le complice du charlatan qui les lui a ordonnés.

Avant d'aller plus loin, il importe de savoir que le traitement rationnel, efficace, de l'une ou l'autre avarie ne représente qu'une dépense de *quelques sous* par jour.

Et l'avarié victime dont nous nous occupons laissera à la pharmacie X..., à sa première visite, une somme de 10 à 20 francs.

Voici ce que m'écrit un pharmacien qui fut employé dans une de ces officines :

« Une femme du peuple, un lundi, après-midi, apporte une ordonnance. Elle me demande d'abord le prix. Quand je le lui eus dit (14 francs), elle se récria, furieuse :

« — Ah ! non alors, Gardez vos machines ! Si je les prends, qu'est-ce qu'on bouffera d'ici samedi ? Des briques !

« Une autre fois, un ouvrier se rebiffa pour 20 francs et dit : « Vous êtes aussi voleur que l'autre ! » et s'en retourna chez le docteur, jurant que s'il ne lui rendait pas son argent, il lui casserait la g... »

Mais ces justes explosions d'indignation, ajoute mon correspondant, ne se produisent pas souvent. La plupart des avariés prennent les flacons qu'on leur donne après lecture de l'ordonnance, s'en vont sans mot dire, ahuris, en se rendant compte tout de même qu'ils sont abominablement volés.

L'extrait dépuratif déjà nommé se vend 10 francs. Sa valeur marchande est de 1 fr. 50 environ.

Un flacon de solution vendu 3 francs n'est qu'une simple dissolution de bicarbonate de soude dans de l'eau ordinaire, et vaut par conséquent *quelques centimes.*

Et le reste à l'avenant.

Les actes de ces exploiteurs tombent sous le coup de l'article 405 du Code pénal.

Les médecins escrocs n'ignorent pas cet article. Ils n'ignorent pas que, en promettant la guérison dans le délai qu'ils fixent, ils s'exposent à l'amende et à la prison. Pourquoi donc, demandera-t-on, s'y exposent-ils et pourquoi demeurent-ils impunis ?

C'est qu'ils escomptent, avec raison, la honte qui retient les malades et qui les empêche de porter plainte. S'il est un avarié qui ait le courage de secouer ce préjugé et qui veuille, en même temps qu'il se donnera le plaisir d'une bonne vengeance, rendre un immense service à ses compagnons d'infortune, qu'il se fasse connaître : je suis autorisé à dire que *le Matin* ne lui marchandera pas son concours, sous aucune des formes utiles.

Les médecins escrocs commettent parfois un autre crime : ils soignent, ils droguent des malheureux en parfaite santé, qui n'ont rien, absolument rien, et qu'ils déclarent malades afin de pouvoir les exploiter.

On dira que j'exagère.

Alors, je précise.

Je tiens du professeur Fournier lui-même que, dans la seule journée de vendredi dernier, il s'est présenté à sa consultation, isolément, *trois* de ces faux avariés, déclarés avariés par les médecins aux annonces honteuses et escroqués par eux pendant une période qui variait de trois mois à deux ans... Et ces pauvres gens étaient parfaitement sains !

Les médecins escrocs arrivent ainsi à rendre malades ceux qui ne le sont pas, mais ils ne guérissent pas ceux qui le sont.

Ils laissent ou lancent dans la circulation un grand nombre de ces porte-misère.

Le meilleur moyen de les atteindre serait d'interdire les annonces menteuses. On s'y est employé, et particulièrement notre excellent confrère M. Turot. Mais on n'a pu réussir, parce que la publicité dans les édicules où se réfugient les coupables réclames est affermée, pour longtemps encore, à une société de publicité qu'on ne peut contraindre à les refuser.

Je pense qu'il y aurait un autre moyen pratique de s'approcher du but que nous poursuivons.

La loi interdit aux pharmaciens de vendre ou débiter aucun remède secret.

La loi impose aux médecins l'obligation d'énoncer, dans leurs ordonnances, la dénomination officielle et le détail de la formule du ou des remèdes prescrits, ainsi que la quantité de chaque composant d'une formule complexe.

Et la loi ajoute :

L'ordonnance doit pouvoir être exécutée dans toutes les pharmacies.

Il faut donc que les avariés refusent toute ordonnance qui ne remplirait pas les conditions ci-dessus. Qu'ils sachent bien qu'ils



sont en danger d'être escroqués lorsqu'une pharmacie leur est imposée.

Et il faut que les pouvoirs publics se décident à appliquer la loi, à se servir des armes qu'elle leur a données.

Si l'on se bornait à les utiliser — seulement, si l'on veut, en ce qui conserne les remèdes pour les avariés — on contraindrait les pharmaciens à mentionner sur les enveloppes de leurs flacons la composition du contenu, et il leur deviendrait difficile de vendre 3 francs une solution de bicarbonate de soude qui vaut 3 centimes.

Il faut, par ce moyen ou par un autre, arrêter un tel brigandage.

Avec ce système, l'avarié renonce vite à se soigner; pour y parvenir, il lui faudrait, suivant l'énergique expression que je citais plus haut, « bouffer des briques ». Alors, l'avarié se promène dans la vie et distribue à droite et à gauche le terrible mal.

Il y a donc, on le voit, un intérêt social à défendre les avariés contre leurs ennemis.

L'avarié n'est pas un malade ordinaire. Il importe de le guérir, non seulement parce qu'il faut soulager tous ceux qui souffrent, mais parce qu'il est un danger pour la société, et non seulement un danger actuel, mais un danger à longue échéance, qui peut compromettre des existences et créer de nouveaux malades allant à leur tour propager le fléau.

(*Le Matin*, 7 avril.) BRIEUX.

AU FUTUR CONGRÈS DE MÉDECINS

AU LÉGISLATEUR

Quel est le but d'un congrès ?... C'est sans aucun doute de faire avancer, progresser l'œuvre pour laquelle ses partisans se sont réunis.

Est-ce bien le but de l'association des syndicats médicaux de France dans leur congrès prochain annoncé par plusieurs journaux, d'après lesquels ils envisageraient toute autre chose que la grandeur de leur art, de leur science, au lieu de chercher la méthode qui pourrait apporter le plus de bien pour l'humanité par son application et grossir ainsi leur bagage scientifique et médical, ils ne se borneraient qu'à étudier la façon de supprimer l'exercice illégal de leur profession, l'empirisme, le charlatanisme, etc., etc., faisant entrevoir au grand public que la société est lésée par de tels faits et qu'il faut à tout prix la sauvegarder contre ces abus journaliers. A cela nous pouvons déjà répondre : Messieurs, avant toute chose connaissez-vous vous-mêmes. Votre façon d'agir en la circonstance n'est autre qu'un trompe-l'œil, pour rendre plus intéressants vos petits travaux, sans paraître ne vous occuper uniquement que de vos personnes et cela, sous le couvert d'une sauvegarde qui n'a guère sa raison d'être, à moins qu'elle soit retournée contre vous-mêmes, puisque contre vous seuls, la société semble désarmée par les droits que vous confère votre diplôme et qui ne sont pas exempts de la plupart des fléaux que vous semblez vouloir combattre : tandis que partout ailleurs et contre qui que ce soit, cette même société a tout pour se défendre, ses lois de droit commun.

D'ores et déjà, nous pouvons donc dire que votre grand désir, avant tout, est de sauver votre autorité, *à tort* ou *à raison*, ainsi que tout ce qui s'y rattache.

Il est bon de faire remarquer ici que les syndicats médicaux ne sont pas composés de tous les médecins, mais bien de ceux que l'on peut qualifier de fruits secs de la médecine et qui font d'elle un véritable tremplin d'exploitation. Quelques médecins plus sévères, loin de partager les idées de leurs confrères et surtout leurs actes dans bien des cas, sont avec eux plutôt par esprit d'école et de solidarité professionnelle. Cela n'empêche aucunement la preuve que le syndicat médical n'a qu'une raison d'être (puisque le médecin a la toute-puissance) soutenir une mauvaise cause contre la société. Cette vérité est si grande, que partout dans ces syndicats, comme dans une vulgaire réunion où le petit ouvrier revendique le droit qu'il est loin de posséder, on n'y parle absolument que d'intérêts professionnels. Toute personne non prévenue, en dehors d'une simple question de boutique, ne peut accepter de telles revendications puisque aucun danger ne menace le médecin qui a *tous* les *droits* sur cette société. Or, que réclame-t-il, sinon la direction absolue de cette dernière. C'est sans doute pour cette cause, qu'aux fruits secs, aux incapables de la médecine (nul ne peut nier qu'il en existe) qui ont besoin d'être préservés dans leur faux savoir et leur impuissance, sont venus se joindre ceux qui, au point de vue médical, sont des maîtres respectables mais dont une simple question de faux honneur et de domination leur fait oublier le beau rôle et réfléchir bon nombre de leurs confrères, véritables médecins et savants, ils répudient de tels procédés, forts autant de leurs droits que de ceux de la société et surtout du devoir accompli.

Ce futur congrès de médecins veut étudier une méthode spéciale, afin de pouvoir appliquer la loi qui régit l'exercice de leur profession, avec plus de sévérité, après l'avoir, au préalable, soumise au législateur. S'il entrait dans leurs desseins le seul but d'en faire profiter la société, nous ne pourrions qu'applaudir de telles idées, de tels sentiments, mais comme le contraire se montre trop à leur avantage, qu'il nous soit permis d'en étudier les conséquences.

Nous avons dit que les syndicats médicaux n'étaient pas composés de tous les médecins, que du reste ils n'avaient aucune raison d'être en fait, que seuls ceux qui tendaient aux honneurs et à la domination populaire, ainsi que les fruits secs de leur corporation, en faisaient partie. Il est donc déjà facile de se rendre compte de la valeur morale et humanitaire de ces syndicats (sans contester toutefois la science qu'ils représentent), aussi quand nous aurons déchiré le voile qui recouvre leurs actes, sous le dessous desquels s'étale leur tendance, nous pourrons nous rendre compte de la valeur exacte du prochain congrès.

Comment se recrutent aujourd'hui la plupart des médecins qui composent les syndicats ? Ont-ils bien toutes les qualités que comporte leur profession et dont ils se targuent tant pour avilir tout ce qui peut être bon et vrai avec ce seul défaut « de ne pas sortir du même tonneau » ? Leurs études parfois sont plutôt maigres, suivant de préférence un cours à l'ombre des charmes d'une *Nini* quelconque ou d'une quelconque également *avec particule* plus ou moins ronflante. *Fils à Papa*, la bourse joue un rôle considérable à côté de ce nom de *Papa*. Ne faut-il pas, pour le bon renom d'une faculté, que cette dernière donne un nombre de *reçus* à la fin de l'année scolaire et, s'il en est là, comme dans certaines autres facultés où quantité de tricheries furent découvertes Dieu sait comme... à côté de celles passées inaperçues. Avec de telles études, peut-il y avoir quelque surprise, au besoin qu'éprouvent ces diplômés, d'être soutenus, et dans ce cas, le diplôme est-il bien le gage d'un savoir ? Nul ne peut avoir d'illusion à cet effet pas plus du reste qu'il est permis de s'illusionner sur l'existence de ce fait.

Le *Petit Parisien* du 12 avril 1905, d'après un interview de plusieurs professeurs de la Faculté de médecine de Paris, rapporte les paroles d'un de ces derniers qui s'exprime ainsi, au point de vue des réformes à faire :

« J'en ai toujours été un partisan convaincu pour la raison que la Faculté de médecine, avec le système actuel, lance chaque année dans la carrière médicale des gens absolument dangereux. La moitié au moins des étudiants qui reçoivent leurs diplômes de docteur n'ont, en effet, jamais au cours de leurs études, eu l'occasion d'ausculter un malade.

« Cela vous paraît monstrueux ; — c'est pourtant la réalité même. »

A côté de ces derniers, il y a des travailleurs qui sont la gloire de leur école et de leur science, la plupart de ceux-là ne se rappetisseront pas à un congrès de ce genre, ils ont mieux à faire que de cer-

cler leur savoir et leur devoir dans un parti pris et la mauvaise foi, leurs sentiments pour sauvegarder la société, sont tout autres, et sans être aussi académiques *peut-être* que ceux de leurs confrères, ils n'en sont pas moins supérieurs, ils ne voient aucune limite pour le Bien, peu leur importe d'où il peut venir, la constatation leur suffit, et si un moyen en dehors de leur art peut arriver à un résultat, inespéré avec leur méthode, ils ne veulent y voir ni illégalité ni empirisme, cela avec juste raison, puisque c'est un acquit de plus pour leur bagage scientifique et médical et concourant parfaitement au but qu'ils poursuivent, le mieux être de la société Agir autrement, n'est-ce pas au contraire un véritable crime de lèse société.

Tous ceux qui ont apporté une pierre à cet édifice médical étaient-ils médecins ? Non ! ce n'est pas ce qui empêchera l'Académie de les encenser comme savants, reste à savoir si la méthode reconnue n'était pas plutôt nocive (ce qui appuierait un peu notre examen actuel) tout en la reconnaissant profondément scientifique, ne constituerait-elle pas un danger et comme telle nuisible. Ici nous ne pouvons nous baser que sur les sérums qui constituent une véritable ligne de démarcation dans le corps médical, *pour* et *contre*.

Nous ne voudrions pas cependant accuser ces doctes savants, et ce titre leur revient de droit malgré tout, de ne vouloir accepter que ce qui serait nuisible dans leur art, mais nous tenons à leur faire remarquer que leurs sentiments sont exagérés quand, par le couvert de leur diplôme, dont nous avons examiné la valeur, ils crient à l'abus des bénéfices illégaux vis-à-vis des clients, et qu'à eux seuls revient le droit de soulager les souffrances humaines, qu'eux seuls ont ce devoir et ce pouvoir. Simple pouvoir de diplôme ! dirons-nous, où se révèlent non plus seulement le réel droit de bien-être, mais aussi de véritables droits abusifs. Nous en appelons à tous les esprits libres pour constater ces derniers qui n'auraient jamais dû exister. Un seul droit a sa raison d'être, en matière de soulagement des souffrances humaines, c'est de faire disparaître la douleur, de prolonger la vie dans la mesure du possible et non celui de provoquer des morts prématurées Si messieurs les médecins peuvent revendiquer ce dernier, comme la chose est arrivée trop souvent ; peuvent-ils avoir la prétention à l'infaillibilité et en conséquence accaparer un monopole qui ne leur appartient pas, puisqu'ils ne peuvent y répondre dans son intégralité. Une telle prétention ne saurait exister sans créer un abus. Elle existe cependant, et pour ne nous occuper que d'une seule chose entre toutes, parce qu'elle ne présente aucun danger, ni dans son application, ni dans toute autre circonstance, et qu'elle mérite d'être examinée, nous voulons parler du magnétisme curatif. N'avons-nous pas vu en 1900, lors du congrès de médecine cette prétention poussée à l'extrême et, après leur mépris séculaire de la science magnétique, l'adopter comme agent curatif, au nom des académies du monde entier, réunies dans ce congrès, affirmant que seuls les médecins avaient le droit de l'appliquer, omettant toutefois et volontairement de stipuler que, sur cent médecins il n'y en avait peut-être pas quatre susceptibles de le faire, n'ayant ni les connaissances, ni la nature spéciale nécessaires à son application, d'où s'en suivit la condamnation de ce même magnétisme entre mains profanes, en 1901, condamnation basée uniquement sur le congrès de médecine légale, récent, aussi et sans doute par ordre...

Si je dis par ordre, je crois être dans le vrai, il suffit pour cela et s'en rendre un compte exact, de se reporter au discours du président de la Société de médecine poursuivante, inséré aux archives médicales du département à la date du : 20 juillet 1897 et ainsi conçu : « Qu'il me soit permis de faire appel à vos bons sentiments d'union et de confraternité : faites venir à nous ceux de nos confrères, en petit nombre d'ailleurs, qui vivent encore dans l'isolement ; que les syndicats et l'association ne fassent qu'un groupe animé des mêmes sentiments de solidarité professionnelle, et nous constituerons une PUISSANCE *avec laquelle la magistrature elle-même sera obligée de compter* (1). »

Personne ne peut s'illusionner en face de *cette puissance*, et il n'y a rien de surprenant à ce qu'elle produise. En effet, les liens de camaraderie, d'amitié, d'union familiale et tant d'autres causes mettent de véritables forces à la disposition d'une domination aussi inutile à la science qu'elle est nuisible à l'humanité.

C'est donc encore par cette puissance, sur un vœu de quelques individus seulement, qu'un nouvel ordre sera suspendu non plus cette fois sur la tête de la Cour suprême, mais bien sur celle du Parlement, de ceux en général qui représentent la société, envoyés en son nom pour lutter contre la morgue, la spoliation et la domination qu'elle subit sous toutes les formes, afin de pouvoir acquérir toute la justice, l'équité, la liberté dont elle a besoin pour s'épanouir dans le progrès avec plus de bonheur et de mieux être.

Les représentants de cette société auront-ils conscience de leur mission? obéiront-ils eux aussi à *l'ordre* de la puissance ou à la voix de leur conscience? répudieront-ils leurs travaux du passé et dans l'espèce, ceux de 1892 ? banniront-ils de la balance de la justice, les 250.000 voix qui se sont inscrites en violation de tout droit, loi, liberté, etc., sur les registres de leur mandat? repousseront-ils d'autres congrès scientifiques et populaires qui, eux, ne défendent uniquement que la justice, la société dans ce qu'elle a de plus cher, *la santé* et non une bourse ou un diplôme quelconques? laisseront-ils tomber en non-valeur ces voix autorisées de véritables maîtres de la médecine ?

Le célèbre Chauvet a dit : « La main sur la conscience, je déclare que la pratique médicale a été plus nuisible qu'utile à l'humanité, la médecine n'est pas seulement le martyrologe des malades, mais encore la source la plus féconde des maux qui accablent l'humanité, la guerre, la peste, les épidémies, les convulsions du globe et tous les désastres ne sont là, en définitive, que des calamités passagères, intermittentes, locales, tandis que l'infatigable bras d'Esculape ne se repose jamais. »

Bichat, dans son *Anatomie générale* : « La matière médicale est de toutes les sciences celle où se peignent le mieux les travers de l'esprit humain. »

Barthez dans les mémoires de Mme Dubarry, t. VI : « Nous sommes des aveugles qui frappons avec un bâton sur le mal ou sur le malade ; tant mieux pour le patient si c'est le mal que nous attrapons. »

Rostan (*Cours de méd. clin.*. t. I, p. 185), dit : « Chaque formule médicale est pour ainsi dire une erreur. »

Malgaigne, dans une séance à l'Académie : « Absence complète de doctrine scientifique en médecine, absence de principes dans l'application de l'art, empirisme partout. »

Magendie (Discours d'ouverture prononcé le 15 février 1846 au Collège de France) : « C'est surtout dans les services où la médecine est la plus active que la mortalité est la plus considérable.»

Claude Bernard (inauguration de son cours de médecine au Collège de France, à ses élèves) : « La médecine que je suis chargé de vous enseigner n'existe pas. »

Broussais : « Que l'on contemple les suites de cette torture médicinale, les cris de douleur, les physionomies grimaçantes, hideuses, le souffle brûlant de tous ces infortunés qui sollicitent un verre d'eau pour étancher la soif qui les dévore, sans obtenir autre chose qu'une nouvelle dose de poison qui les a réduits dans ce cruel état. »

Frappart : « J'ai un profond dégoût de la médecine et des médecins, votre science est dans l'anarchie, votre métier est sur le bord de l'abime; vous n'avez pas de corps médical, vous vivez dans le mépris les uns des autres, la déconsidération vous envahit de toutes

(1) C'est nous qui soulignons.



parts. Il n'y a pas quatre médecins qui puissent s'entendre au chevet d'un malade. Conclusion: médecine, pauvre science ; médecins pauvres savants ; malades, pauvres victimes. »

Audin Rouvière (*Histoire de doctrines méd.*) : « Consultez vingt médecins, n'aurez-vous pas vingt avis différents. Je vous invite donc comme Bacon à ne point vous courber devant des fantômes. Souvenez-vous qu'il n'existe qu'une bonne école médicale, dirigée par un seul maître, la nature, toujours la nature. »

De Breyne : « C'est quelquefois un châtiment de la Providence que de tomber entre les mains des médecins qui vous exécutent savamment, consciencieusement et promptement (1). »

Combien en avons-nous aujourd'hui qui pensent ainsi et qui, comme leurs confrères des temps passés, osent jeter à la face du monde les erreurs de la médecine et surtout de certains médecins! Quel tableau terrifiant si l'on pouvait le dépouiller de tout voile, si on pouvait le sortir nu des hôpitaux, aussi bien que du scalpel ou du billet de décès de l'auteur du traitement! Combien verrait-on d'actes inqualifiables soit pour satisfaire une curiosité malsaine ou entraîné par l'ignorance, faux savoir et bien des choses encore !

Peut-il en être de même des lois naturelles qui régissent l'humanité, du magnétisme, par exemple, qui a démontré au grand jour les résultats merveilleux qui découlent de ses attributions, limitées par l'esprit de la loi de 1892, en face la douleur humaine. Ces faits sont appuyés par des centaines de mille personnes et des milliers de savants universellement connus. Ces derniers peuvent-ils, eux aussi, être considérés comme des malfaiteurs par Messieurs les médecins et éliminés de la liste des réclamants par le législateur, quand, par leurs largesses de vues et d'esprit, ils veulent faire profiter la société de tout l'acquit de la science et du progrès enseignant à tous ceux qui osent ouvrir les yeux et les oreilles, le Bien et la Vérité ?

Le Parlement qui va recevoir incessamment l'ordre de la puissance médicale, sous forme de réclamation, peut-être au nom de la société, aura donc à faire choix lui aussi entre la vérité et l'erreur, la justice et l'injustice, la force et le Droit. Il aura, par ce fait même, à examiner où se trouvent l'empirisme, le charlatanisme et, en un mot, tout ce que voudrait combattre le futur congrès de médecins et puisque ces derniers formuleront un vœu pour l'application de la loi, elle devra donc être en rapport immédiat avec le besoin du progrès, de la science, de la raison et de l'humanité, basée sur un esprit de liberté, de justice et d'équité au risque de former l'arme sociale contre ceux qui l'auront préparée et escomptée dans un simple esprit de lucre et de domination. Il est grandement temps d'en finir avec cette ère d'infâme exploitation *d'où qu'elle vienne* et au nom de la science ou de l'humanité. Ce sera une vraie satisfaction et un réel soulagement pour tous ceux qui, de près ou de loin, s'occupent de l'amélioration sociale. Chaque chose doit être à sa place, la médecine au médecin, le magnétisme au magnétiseur, etc., *l'ensemble* au *bien* de la société, chacun dans sa sphère d'action avec toutes garanties scientifiques dans l'art, s'il y a lieu, et celle des lois de droit commun.

L'homme, le savant même ne peut posséder la science infuse et l'appliquer sous toutes ses formes, vu que certaines dispositions naturelles physiologiques peuvent lui manquer, telles par exemple que sur 100 médecins il n'y en aurait peut-être pas 4 pouvant employer le magnétisme. Or, le cercler dans l'Académie de médecine ou tout au moins sous la simple action ou bonne foi du médecin qui n'en peut mais, ce serait donc en enlever tout le profit que la science et la société sont en droit d'y puiser et en complément, un véritable crime de lèse-humanité. Nos représentants ne voudront pas s'y associer.

Théo.

(1) *La Médecine jugée par les médecins*, de Jacob.

Echappement de vapeurs anticléricales

Dédié à mon excellent et éminent ami Emmanuel Vauchez.

Prêtres de l'Eglise catholico, aspostolico, romano, vaticano, cléricailleuse, vous vous dites représentants de Jésus sur la terre ?

Pas un de vous ne le croit, s'il jouit de ses facultés mentales !

Que voulait Jésus ?

Il voulait régner par l'amour et la charité.

Vous, qu'avez-vous fait ?

Vous avez fait brûler ceux qui ne croyaient pas ce que, certainement, vous ne croyiez pas vous-mêmes. Ceux que vous n'avez pas fait brûler, vous les avez assassinés, massacrés et fait couler leur sang à flots.

Vous ne rêvez encore que domination, tortures, bûchers et guerres de religions.

Vous vous dites chrétiens, tandis que vous n'êtes que catholiques. Et les catholiques sont aux chrétiens (ne pas lire crétins) comme le mensonge est à la vérité, comme le nationaliste est au républicain, comme l'honnête homme est au voleur. Le mot assassin n'est pas trop fort, appliqué à des vampires qui ont inventé l'Inquisition et fait la Saint-Barthelémy.

Vous maudissez la science, parce qu'elle prouve les contradictions qui existent entre les dogmes fabriqués par les conciles et la vérité.

« Aimez-vous les uns les autres », a dit Jésus.

Et vous, vous versez la haine sur toutes les créatures qui se refusent à croire ce que la science, la raison, le bons sens et la conscience leur disent être contraire aux doctrines si belles et si pures du Christ.

Vous bâtissez des temples où vous battez monnaie.

Jésus a dit : « Mon père ne veut pas qu'une seule de ses créatures périsse. »

Pour tout esprit sensé, ces paroles ne comportent-elles pas l'idée de la Réincarnation ou pluralité des existences ? Existences dans chacune desquelles l'âme — ou esprit — trouvera le moyen en réparant les fautes qu'elle aura pu commettre dans ses existences précédentes, d'arriver à la perfection ? Perfection relative car l'entière perfection ne réside qu'en Dieu.

Vous, ministres de Jésus, vous avez fait l'enfer et ses fournaises ardentes, où vous précipitez les âmes des malheureux morts sans baptême, par cette idiote et monstrueuse raison que leurs parents n'ont pas voulu se conformer à cette recommandation de vos dogmes, ou ont négligé de le faire, rendant ainsi les innocents responsables des fautes de leurs parents, si fautes il y a.

Oh ! oui, je vous entends, chrétiens charitables. Vous dites que l'âme de l'enfant mort sans baptême ne va pas en enfer mais en purgatoire.

Parlons-en de ce purgatoire ! C'est encore là une de vos inventions pour battre monnaie, et vous avez le plus grand intérêt à envoyer beaucoup d'âmes dans ce lieu de punition que vous avez appelé « Limbes » — je ne sais pourquoi — car pour les en retirer, il faut des prières qui vous sont payées.

Voilà pourquoi vous avez inventé le purgatoire, hommes du bon Dieu. Ce n'est, ma foi, pas maladroit ; car si, donnant à l'âme de l'enfant la responsabilité de l'oubli de ses parents, vous lui aviez délivré un billet d'aller *sans retour* pour l'enfer, vous vous seriez fermé une des portes de vos nombreux hôtels des monnaies ; parce que, de votre enfer, aucune prière, d'après vous, n'en peut faire sortir.

Quel divin machiavélisme !

Oh ! quelle belle doctrine, bien digne des cafards et des tartufes, émules du bourreau Torquemada !



Oh! vous qui vous dites ministres d'un Dieu d'amour, de paix, de fraternité, vous ne suivez pas la route qu'il vous a tracée, mais bien celle construite par vous, laquelle vous conduirait directement dans votre enfer, s'il existait ailleurs que dans les cervelles atrophiées de certains d'entre vous, et dans le détraquement de beaucoup d'autres de la même école jésuitique.

Ceux d'entre vous — et le nombre grossit heureusement tous les jours — qui pensent sainement, tournent le dos à vos dogmes anti-humanitaires, anti-divins, et sortent de vos temples pour éviter les étrivières du Maître qui, tôt ou tard — tôt sera le meilleur — viendra vous en chasser pour la deuxième fois, et ce sera la dernière.

Ainsi soit-il.

J. CHAPELOT.

AUX PROFANES

Le monde se divise, au point de vue mental, entre initiés et profanes, lesquels se différencient par cet unique fait : que les premiers se sont assimilé certaines connaissances, que les autres ont délaissées ou méconnues.

Et pourquoi, si ces connaissances sont nécessaires ?

La lutte pour la vie en est la raison la plus fréquente; on est trop absorbé par les nécessités vitales pour songer aux causes, parce qu'on en subit trop douloureusement les effets. Ou bien on s'endort paresseusement sur le doux oreiller du doute — comme disait Montaigne — on laisse la vie matérielle accomplir son œuvre dissolvante. Mais le jour où l'ardeur même de cette lutte, ou bien l'insignifiance de la vie, ainsi comprise, frappent douloureusement la pensée, on se prend à se demander :

Mais pourquoi tant de tracas et de soucis ? Voici que la maturité de l'âge m'atteint et jamais je ne me suis rendu compte de l'objet, du but de cette lutte, dont les amertumes seules me restent, sans qu'un rayon quelconque vienne en éclairer l'issue !

Quelles lamentables ténèbres enveloppent cette vie !

Sans doute, il y a des gens qui croient... ou aiment à croire à un au-delà qui en serait la sanction... mais il y a beaux jours que, pour la très grande majorité, les idées qu'on appelait religieuses se sont évanouies, devant la froide Raison, devant la contingence des faits, devant la science, en un mot.

Alors, quoi ? j'aurai donc lutté pour arriver à ce résultat odieux, que des êtres auxquels je n'ai fait aucun mal, au contraire, attendent décemment ma mort pour... en bénéficier ; ou bien, dira le prolétaire, je n'aurai tant peiné, que pour finir, comme j'ai commencé, en pleurant et en me lamentant d'ailleurs bien inutilement ?

Ah, triste vie qui ne sait que promettre, pour ne jamais tenir... Oh, lamentable insensé qu'est l'homme, de toujours désirer vivre et d'avoir l'effroi de la mort, alors que vivre est un esclavage et mourir une délivrance...

Une délivrance ! Si encore c'en était vraiment une... qui sait ?

∴

Ces angoisses sont fréquentes à notre époque surtout, où la Société nouvelle, qui n'a pas eu le temps de reconstruire, s'agite au milieu des décombres.

Mais la vérité est éternelle comme elle est infrangible. Pour elle le temps et l'espace ne sont que des modalités transitoires. Toujours elle luit au fond du sanctuaire de la conscience humaine, ne demandant, pour se manifester, qu'un désir du profane, qu'un vœu de son âme, qu'un appel dans la détresse.

∴

Il est donc bien vrai que notre vie, sur cette planète, soit une lutte plus ou moins âpre, plus ou moins douloureuse et que chacun de nous, sur cette arène où ses pieds laissent à peine leur trace, se trouve en face de l'inéluctable obligation d'y combattre, ne fût-ce que pour retarder l'heure de sa défaite.

Cette constatation, déjà vieille, hélas, de quelques bons milliers d'années, serait plus que vaine, dans sa répétition, si elle ne comportait deux corollaires : un enseignement d'abord, une consolation ensuite.

L'enseignement jaillit spontanément de ce fait qu'il ne saurait exister d'effet sans cause.

Or, notre existence étant un effet, notre lutte ici-bas n'a pas d'autre objet que d'en rechercher la cause ou subir les effets.

L'homme, pris en général, n'est si indifférent aux conséquences finales de la lutte qu'il soutient, que parce qu'il ignore absolument tout ce qui constitue sa *raison d'être*.

Il faut donc qu'il l'apprenne.

Aussi longtemps que les religions ont vécu dans les cœurs et dans les âmes et quelque confuse que fût la conception de la Vie qu'elles enseignaient, l'homme subit le combat de la vie avec un certain courage, soutenu qu'il était par la lueur lointaine, mais fixe, vers laquelle tendaient ses efforts : il croyait en une sanction de ses actes, en la vie éternelle, et réconforté, se relevait avec énergie sur l'arène parfois rougie de son sang, ou baignée de ses larmes. Ce fut l'époque héroïque.

Peu à peu, minées par leurs prêtres eux-mêmes, les religions périclitèrent, faisant beau jeu aux sophistes, qui se mirent à démolir pierre à pierre l'édifice grandiose que, laborieusement, de vrais philosophes avaient édifié, comme un lien entre la *Vie* et sa *cause*, entre l'homme et Dieu.

Et si nous ouvrons l'histoire, nous y constatons invariablement cette gradation chez les peuples :

Période de puissance, de prospérité et d'équilibre général, accompagnant la pensée religieuse et vivifiant le corps social jusqu'en ses moindres organes.

Période de rapide déclin dès que l'âme des peuples perd la notion religieuse, c'est-à-dire la conception même de la vie.

∴

Le lecteur nous pardonnera l'allure quelque peu... didactique de ces prémisses qui, du moins, posent nettement notre sujet sur lequel, maintenant, nous allons causer amicalement, s'il le permet.

Nous avons dit, tout à l'heure, que la lutte vitale comportait un enseignement et une consolation.

Nous avons brièvement indiqué l'enseignement, passons maintenant à la consolation.

L'autre jour, j'accompagnais à leur dernière demeure les restes mortels d'un voisin. A mon côté cheminait mélancoliquement un inconnu qui me dit :

« Ce pauvre Untel, le voilà parti, laissant à sa femme et à ses deux enfants la lourde charge d'une maison de commerce péniblement fondée, je vous l'assure ; car, j'ai connu ses commencements. Quel travailleur c'était que ce pauvre Untel ! arrivé ici avec rien, petit à petit il s'est monté. Puis, il s'est marié avec une brave créature, qui l'a bien aidé, certes. Jamais de repos, toujours sur la brèche, subissant des hauts et des bas, Dieu sait combien.

« Enfin, depuis quelques années, il était en bonne situation et pouvait espérer se reposer enfin, en cédant sa maison à son aîné, sa fille étant fort bien mariée et établie. Et voilà qu'il s'en va, sans avoir joui une minute du fruit de son travail. Ah ! ma parole, on est parfois porté à se dire qu'ici-bas les plus fous sont les plus sages. »



Quand ce flux prosaïco-philosophique fut tari, je répondis à mon inconnu :

— Le cas de M. Untel, que je ne connaissais que de vue, est extrêmement fréquent. Mais je ne crois pas qu'il perde le fruit de ses efforts incessants, parce qu'il n'aura pas joui, ici-bas, d'un repos, d'ailleurs mérité.

— Ah ! oui, je sais, repartit mon homme, oui, vous croyez... enfin, chacun ses idées là-dessus ; moi, j'avoue ne guère croire au Paradis.

— Non, dis-je, il vous suffit de croire à l'Enfer, car en fait, la vie de M. Untel, succinctement exposée comme vous l'avez fait, fut-elle autre chose qu'un enfer ? Et cependant comment expliquer cette anomalie : tout ce qui nous entoure dans l'Univers porte le caractère de la pérennité dans le temps, de l'infini dans l'espace ; tout a eu nécessairement une cause, tout logiquement doit avoir une *fin*, laquelle, il est vrai, n'éclate pas toujours à nos yeux, mais que, peu à peu, la Science découvre. Eh bien ! il n'y aurait que nous, il n'y aurait que l'Homme, qui paraît pourtant avoir été comblé des dons les plus divers et les plus élevés dans notre concept, il n'y aurait, dis-je, que nous qui serions privés du bienfait de la pérennité dans la vie et qui, par suite, échapperions à la juste sanction de nos actes ? Avouez que voilà un cas qui serait encore plus extraordinaire que tout le reste.

— Je ne vous dis pas, répondit pensivement mon interlocuteur, mais, que voulez-vous ? Moi aussi, je suis dans le tourbillon des affaires et si j'ai à peine le temps de penser à des choses bien plus près de moi, comment voulez-vous que je songe à des questions pareilles : la sanction de la vie, comme vous dites, la justice divine, la vie éternelle enfin. Et d'abord qui est-ce qui sait quelque chose de positif là-dessus ?

— Mais, vous-même, le pouvez si vous voulez et sans grand effort d'imagination, je vous assure. Il suffit que vous recherchiez, de bonne foi, la vérité à cet égard et bientôt, vous verrez, à la lumière ***de votre raison***, vous m'entendez bien, s'évanouir des ténèbres qui enveloppent encore ces questions dans votre pensée.

— Et que faire pour cela ?

— Étudier la psychologie nouvelle, les phénomènes scientifiquement établis, qui attestent dans l'Homme l'existence d'une individualité impérissable, survivant, par conséquent, à son corps visible et par suite acquérir la conviction d'une sanction de notre vie.

Voilà tout.

Et nous nous séparâmes.

Mais avec vous, cher lecteur, nous passerons en revue, d'abord les phénomènes psychiques découverts depuis un demi-siècle et tout récemment encore et sur lesquels se base indestructiblement la plus noble et la plus lumineuse doctrine que l'Homme ait jamais conçue.

Dieu, en créant l'homme imparfait, voulut manifestement qu'il s'améliorât puisqu'il lui donna, de ce but, une conception vague d'abord et qui, peu à peu, se dégagea du sein de la confusion ambiante des choses et des faits.

Pour cela, l'homme devait par une lutte progressive et toujours proportionnelle à ses forces et à ses moyens, vaincre les multiples obstacles qui s'opposaient à la libre expansion de sa vie matérielle et, plus tard, de son existence morale.

Et si, par la pensée, nous jetons un rapide coup d'œil sur les époques primitives, nous voyons que de longs siècles s'écoulèrent au cours desquels la conscience de l'homme s'éveilla. Ce qu'on appelle l'âge de fer, par exemple, le trouva enfin libre et fier sous le ciel immense au milieu des plaines et des forêts sans limites apparentes et pourvoyant à ses besoins, se couvrant des peaux des animaux qu'il avait abattus pour sa subsistance ou sa sécurité et se logeant sous la hutte qu'il avait construite ou l'abri naturel des rochers ou des cavernes. Bien fruste, sans doute, était-il alors, mais nous le répétons : libre absolument de toute entrave et fier d'avoir enfin conquis cette liberté par son énergie, sa persévérance et son industrie personnelles.

Qu'est-ce donc qui pouvait désormais s'opposer à l'intégrale expansion de sa vie ?

Rien sans doute, ni personne, si ce n'est lui-même, et il n'y manqua pas.

En effet, la tâche lui parut trop ardue sans doute ; son libre arbitre lui sembla trop pesant, il souhaita d'en abdiquer le fardeau et se créa des maîtres qu'il institua, peu à peu, souverains de son corps, puis de son âme et, désormais débarrassé du trop lourd souci que lui imposait sa défunte liberté, il s'abandonna non sans quelques retours fugitifs, à cette indolence de l'esprit où depuis se sont complu les peuples et où ils se complaisent encore — quoi qu'ils prétendent — ainsi qu'il appert de notre état social et mental en l'an de grâce cinquième du vingtième siècle.

Ceci dit uniquement pour indiquer que l'homme a volontairement abdiqué sa liberté intégrale... qu'il n'a pas encore reconquise et que là est la source de l'état de malaise où il se meut encore.

Car il se produisit cet autre fait qu'à force de chercher, à la suite d'essais aussi variés que longtemps infructueux, ceux qui eurent ici-bas charge d'âmes, sont enfin parvenus à fausser l'entendement humain à ce point, que le pauvre entendement n'entend plus grand'chose en dehors de ce qui flatte ses goûts et ses faiblesses et qu'enfin rien de ce qui a le caractère divin n'émeut plus personne ou presque personne.

Étrange contradiction, mais apparente seulement, et voici pourquoi tous les sacerdoces depuis les brahmines, les hiérophantes de l'Égypte, les prêtres des sanctuaires doriens et ioniens, jusqu'aux autres, sans exception ni réserve, ont — à la fin — méconnu leur haute mission et cédant à l'attrait terrestre, oubliant les principes supérieurs et divins, ont sombré dans l'exotérisme, c'est-à-dire dans la religion purement cultuelle, vulgaire, qu'ils avaient primitivement établie pour la masse ignorante du peuple, mais qui n'était que le pâle reflet, par ***symboles*** et ***allégories***, des vérités supérieures, éternelles et divines, susceptibles d'être connues des seuls initiés.

De telle sorte que les dogmes et symboles des religions cultuelles s'éclipsant à la lumière de la raison et de la science, la masse reste sans conception de la vie, livrée à ses seuls besoins, à ses aspirations matérielles, sans idéal et sans conscience absolue puisque, il faut bien le dire, toutes les philosophies ont échoué dans un déluge d'erreurs, d'hypothèses ou de doutes, nonobstant la valeur morale de quelques-unes.

Sans doute, un petit nombre de *fidèles*, c'est bien le cas de les qualifier ainsi, continuaient à se complaire dans les nuées de la foi, déplorant amèrement l'impiété de leurs contemporains et ne comprenant pas que la foi est un état d'âme qui n'est plus dans le concept général, et ce en raison directe de l'accroissement rationnel qui s'est produit par la force même des choses dans ce concept

Nous l'avons observé dans des études précédentes, les religions ont été la sauvegarde, la lumière, l'idéal même des peuples, elles les ont conduits, éclairés et consolés jusqu'à l'aurore du dix-huitième siècle en Europe. Depuis et trop rapidement, semble-t-il, elles ont cessé d'être au cœur des hommes et ceux-ci n'ont rien trouvé pour les remplacer. C'est alors qu'ils en ont, non pas compris, mais senti tout le prix. Mais le sort en était jeté : il fallut reconquérir un idéal ? Difficile besogne pour des êtres qu'occupait, avant tout, la lutte pour la vie et auxquels manquaient d'ailleurs les moyens. Un siècle et demi passa épaississant encore les ténèbres, indurant les cœurs et les âmes.

Cette sorte d'occlusion était nécessaire évidemment, puisqu'elle permit à la Raison de se reconstituer, en quelque sorte, dans la pensée humaine. Mais combien lente et laborieuse est cette opération ; quel combat entre l'inertie native et le rayonnement intime ?



Cependant, vers 1847, des phénomènes stupéfiants se produisirent sur divers points du globe. Des manifestations d'un autre monde que le nôtre se firent jour dans celui-ci ; des individualités se communiquèrent aux humains, leur déclarant que mortes à la vie terrestre, elles demeuraient vivantes et conscientes *sur un autre plan* de la vie universelle et que la justice divine, éternelle aspiration des hommes, y éclatait tangible, indéniable, avec tout son cortège de conséquences, heureuses ou douloureuses, selon le cas, sans toutefois qu'il y eût abolition de toute espérance.

C'était trop beau, on nia, on railla d'abord. Puis les phénomènes persistant, se multipliant, on se dit : Si c'était vrai tout de même ?

Alors on daigna chercher, on voulut bien voir, et... l'on trouva, et l'on vit. Que dis-je, on entendit, on sentit l'atteinte de ce qui naguère encore, était le rêve, l'hallucination, ou du moins l'invisible et l'intangible.

Oui, mais voilà — on n'en a jamais fini avec les obstacles de la sottise, de la vanité et de la rapacité du bipède humain.

Ils étaient nombreux les gens intéressés au maintien de l'ancien état de choses tout déplorable qu'il fût.

Les uns crièrent à l'impiété, invoquant des textes archaïques, remis au jour pour les besoins de leur cause.

Les autres raillèrent au nom de la science, émettant pour cela les idées les plus grotesques, pour ne pas dire plus. Enfin la masse moutonnière, qui, elle, ne pouvait rien évoquer et pour cause, se dit dans sa sagesse bien connue : avant tout ne soyons pas et surtout n'ayons pas l'air gobeur ; toutes ces histoires d'esprits qui se manifestent, c'est des histoires de revenants, ne donnons pas dans ces enfantillages.

N'oublions pas une catégorie assez nombreuse de gens qui, en présence d'une révélation de l'au-delà, nient mordicus en vertu de ce simple raisonnement intime : Eh quoi ! il y aurait un au-delà ! Alors, logiquement, il faudrait rendre compte à quelqu'un de la petite existence menée ici-bas. Diable, mais ça dérange nos chères combinaisons, car nécessairement il y aurait une sanction ; il faudrait vivre honnêtement, comme disent les imbéciles. — Oh non, merci, je nie.

Et nous en serions toujours là si, depuis un demi-siècle et surtout depuis vingt ans, la doctrine du *spiritualisme moderne* n'avait pris un essor merveilleux après avoir conquis par l'évidence ses anciens adversaires, devenus aujourd'hui ses meilleurs, sinon ses plus ardents propagateurs.

PASSONS AUX FAITS :

Il y a cinquante-cinq ans, le phénomène le plus remarquable de la survie se produisait par un ensemble de bruits percutants, rationnellement rythmés; aujourd'hui des êtres se manifestent visibles, tangibles, parfois parlant et se mouvant. Tel est le chemin parcouru en cette période demi-centenaire. Il est immense sans doute, mais combien les incidents et les heurts ont été nombreux !

Et voyez, en passant, comme la vérité dans ce qu'elle peut avoir de plus beau, de plus grand, de plus utile pour nous, a de peine à se produire. Tous, absolument tous les merveilleux phénomènes qui nous furent ainsi révélés et qui aujourd'hui sont attestés de la façon la plus indéniable, étaient connus de l'antiquité la plus reculée, historiquement parlant, mais encore du Moyen Age et de la Renaissance.

Avec Eugène Nus nous répéterons que les intéressés à divers titres que nous indiquions tout à l'heure, ont nié mordicus : la rotation de la terre, les météorites, le galvanisme, la circulation du sang, la vaccine, l'ondulation de la lumière, le paratonnerre, la photographie, la vapeur, l'hélice, les paquebots, les chemins de fer, l'éclairage au gaz, l'homéopathie, le magnétisme, et que tout cela est aujourd'hui devenu plus que banal, dans sa réalité. Il est vrai que, depuis, nous nous sommes accoutumés à bien d'autres merveilles en train de devenir banales, elles aussi : le téléphone, le phonographe, la radiographie et la télégraphie sans fil.

Par contre, un regard nous suffit pour constater autour de nous avec quelle facilité le mensonge ou l'erreur se fait admettre et passe à l'état de vérité classique.

Si l'on considère la marche suivie par les phénomènes, on est frappé de ce fait que ceux-ci se sont échelonnés de telle sorte que peu à peu une science nouvelle a pu se constituer, sur laquelle une lumineuse et forte doctrine s'est établie, qui est à cette heure celle de milliers d'initiés répandus sur toute la surface du globe.

Toutes les entités qui, depuis cinquante ans se manifestent, nous attestent :

1° Qu'elles sont bien vivantes et conscientes ;

2° Que leur état présent est la résultante de leurs actes accomplis dans l'existence ou les existences antérieures ;

3° Que cette sorte de sanction est inéluctable pour tous ;

4° Que le but de la vie universelle est le progrès, non seulement dans le sens que nous concevons ; mais encore sur des plans que les humains ne peuvent même concevoir;

5° Que *Dieu est*.

(*A suivre.*) J. BEARSON.

RÉGRESSION DE LA MÉMOIRE

(*Suite.*)

Dans le dernier numéro de la *Paix Universelle* je donnais quelques hypothèses sur ce curieux cas de régression, ou de vie du rêve; toutefois, pour qu'il n'y ait aucune surprise de la part de mes lecteurs en constatant de nombreux anachronismes à travers cette étude, je dois faire remarquer que, me plaçant en observatenr impartial, désireux de servir la science et la philosophie, j'aurai garde de retrancher ou modifier une phrase parmi les réponses du sujet objet de mes observations. Agir autrement serait anti-scientifique au premier chef, en même temps que suspect aux yeux de la vérité.

Plus tard, s'il y a lieu, je discuterai la valeur du phénomène. Ceci dit, je continue par :

LA SIXIÈME VIE. MARIETTE MARTIN.

Esprit. — Le sujet paraît souffrir.

D. Vous souffrez ? — R. Oui.

D. Reprenez votre corps, quel âge avez-vous ? — R. 20 ans.

D. Y a-t-il longtemps que vous souffrez? — R. Oui.

D. Êtes-vous un homme ou une femme? — R. Une jeune fille.

D. En quelle année êtes-vous ? — R. 1302.

D. Comment vous appelez-vous ? — R. Mariette Martin.

D. Où êtes-vous ? — R. A Vannes comme institutrice chez la mère de Gaston. — Ah ! s'il n'était pas mort j'aurais été sa femme malgré sa mère.

D. 19 ans. Q. F. V. ? — R. Je le suivrai, mon Gaston !

D. Où va-t-il ? — R. Vous voyez bien on me l'apporte mort, écrasé par son cheval.

D. 18 ans. Q.F.V. ?— R. Je suis chez la comtesse de Guise, je reste pour lui tenir compagnie. Elle va prendre ses neveux pour que je les instruise.

D. 16 ans. Q.F.V. ?- R. Je ne me rappelle de rien du tout, on dit que je suis morte, mais je ne suis pas malade. (De 16 à 14 ans, le sujet paraît être dans une période léthargique, et ne répond presque plus aux questions qui lui sont posées.)



D. 10 ans. Q. F. V. ? — R. Je suis au collège, on veut me garder dans un couvent.

D. 4 ans. Q. F. V. ? — R. Maman a du chagrin, papa est bien malade.

D. Qu'est-ce qu'il fait votre papa ? — R. Papa fait des dessins, on les met dans les chambres; c'est pour le roi qu'il travaille.

D. Quel est le roi ? — R. Je sais pas, on dit que c'est le beau Philippe.

Les premières années, la naissance, la conception et le retour à l'état d'esprit se passent comme je l'ai déjà décrit.

Septième Vie. Sœur Marthe

Esprit. — Ne se rend pas exactement compte qu'elle a quitté son corps matériel.

D. Q. F. V. ? — R. Le remords m'accable, j'ai bien fait des fautes.

D. Quelles fautes ? — R. Je tyrannisais des jeunes filles.

D. Pourquoi cela ? — R. C'était par ordre, mais je jugeais mes actes. Si je les voyais, peut-être elles me pardonneraient.

D. Qu'est-ce que vous êtes ? — R. Abbesse.

D. Quel âge avez-vous ? — R. 87 ans.

D. En quelle année êtes-vous ? — R. 1010.

D. Eh bien ! voyez, elles vous pardonnent celles que vous avez fait souffrir. — R. Oh ! non, pas toutes.

D. Quelle est celle qui ne vous pardonnerait pas ? — R. Blanche de Paris.

D. 80 ans. Q. F. V. ? — R. Je perds bien la mémoire.

D. 77 ans. Q. F. V. ? — R. Nous allons bientôt mourir, moi et tout le monde.

D. Pourquoi ? — R. Les prophètes l'ont annoncé.

D. 75 ans. Vous vous occupez des jeunes filles ? — R. Plus beaucoup maintenant.

D. Savez-vous quel est le roi ? — R. Robert II.

D. 70 ans. Q. F. V. ? — R. Je travaille. Je fais souffrir des pauvres jeunes filles, parce que j'en ai reçu l'ordre.

D. Qu'y faites-vous ? — R. Je les retiens prisonnières, elles font des travaux d'aiguilles, mais ce n'est pas ça qui les rend malheureuses.

D. Quoi donc alors ? — R. C'est de les empêcher de voir le soleil.

D. Quel est le roi ? — R. C'est Capet.

D. Le connaissez-vous ? — R. Il ne faut pas parler de lui, car il est la cause si Blanche est enfermée.

D. Pourquoi l'a-t-il fait enfermer ? — R. Parce qu'il voulait que son frère Robert eut tout son bien.

D. Est-ce qu'il en a beaucoup du bien ? — R. Oh ? oui. Les Capets ont des duchés partout, dans la Normandie.

D. 60 ans. Q. F. V. ? — R. Je dirige, je forme les jeunes filles, pour entrer dans la religion.

D. Quel est le roi ? — R. C'est Capet.

D. Quel intérêt avez-vous à faire entrer en religion ? — R. C'est pour que leurs frères aient leurs biens.

D. Par qui donc vous a été confiée Blanche de Paris. — R. Je ne peux pas le dire. Que dirait l'abbé ?

D. Quel abbé ? — R. L'abbé Choiselles.

D. Qu'êtes-vous dans le couvent ? — R. Supérieure depuis 20 ans, mais j'espère venir abbesse, l'abbé me l'a promis.

D. Quelle différence y a-t-il entre abbesse et supérieure ? — L'abbesse a tout le couvent sous ses ordres, tandis que la supérieure n'a que 20 sœurs.

D. 55 ans. Q. F. V. ? — R. Sœur supérieure.

D. Quel est le roi ? — R. C'est Capet (1).

D. 50 ans. Q. F. V. (Le sujet paraît malade) ? — R. Je peux pas voir d'un moment à l'autre ce que je fais.

(1) Le lecteur est prié de tenir compte des observations que j'ai faites à propos des anachronismes.

D. Connaissez-vous Blanche de Paris ? — R. Je connais pas, j'ai entendu parler, c'est la fille d'un duc qui est Capet.

D. 45 ans. Q. F. V. ? — Je suis supérieure depuis 5 ans.

D. Où se trouve votre maison ? — R. A Vincennes.

D. Comment s'appelle la congrégation ? — R. Ce n'est pas congrégation, c'est la Compagnie de Jésus.

D. Quel est le roi ? — R. Louis IV.

D. 40 ans. Q. F. V. ? — R. Je fais ce que je peux pour être supérieure.

D. 35 ans. En religion.

D. Quel est le roi ? — R. Louis IV depuis déjà plusieurs années. On dit qu'il n'est pas beau, gros, bouffi, mais je ne l'ai pas vu.

D. 30 ans. Q. F. V. dans les ordres ? — R. J'aurais mieux fait de ne pas y rentrer.

D. Pourquoi regrettez-vous ? — R. Je ne remplis pas mes devoirs. Quand j'ai quitté ma famille, j'aimais beaucoup le bon Dieu.

D. Et maintenant ? — R. Oui et non.

D. Vous aimez donc quelqu'un. — R. J'aime l'abbé Choiselles, j'y ai résisté bien des années, mais maintenant j'ai pas pu ; cette année, j'ai trahi mes vœux, je ne devais donc pas rentrer en religion.

D. Et l'abbé Choiselles vous aime-t-il ? — R. Oui il m'aime aussi. Si j'étais libre, je pourrais l'aimer, ma conscience serait en repos et je n'aurai pas trahi mes vœux.

D. 29 ans. Vous êtes heureuse ? — R. Je souffre, j'aime quelqu'un et cela m'est défendu, car je ne dois aimer que Dieu.

D. Qu'est-ce que Dieu, est-ce un homme ? — R. Oui.

D. Quelle est donc la différence ? — R. C'est Dieu.

D. Qu'a-t-il de particulier ? — R. C'est l'être infiniment parfait.

D. Où est-il ? — R. Au ciel.

D. Et le ciel où est-il ? — R. C'est où j'irai si je fais le bien.

D. Et si plus tard vous ne trouvez pas ce ciel ? — R. Oh ! si, j'en suis certaine.

D. Quelle différence faites-vous entre Jésus et Dieu ? — R. Jésus et Dieu ne font qu'un.

D. Alors ? — R. Il ne faut pas chercher à comprendre c'est défendu Dieu l'a dit dans ses mystères et dans la Bible et c'est l'écriture de Dieu.

D. 25 ans. Aimez-vous toujours le bon Dieu ? — R. Je ne sais pas.

D. Vous aimez un prêtre peut-être ? — R. Non, il n'est pas encore prêtre.

D. Néanmoins vous vous plaisez en sa compagnie ? — R. Bien forcée.

D. 24 ans. Quelle année sommes-nous ? — R. 947.

D. Quel est le roi. — R. Louis IV.

D. Y a-t-il longtemps ? — R. Depuis que j'avais par là 13 ans.

D. Où êtes-vous ? — Je suis dans les ordres depuis 4 ans, comme c'était mon désir.

D. Quel est le prêtre qui dirige votre maison ? — R. L'abbé Lotty.

D. Est-il âgé ? — R. Il a près de 70 ans.

D. Qui pensez-vous le remplacera ? — R. C'est Choiselles.

D. Qu'est-ce que Choiselles ? — R. C'est un prince aspirant à la royauté ; il est bien malheureux, on lui a coupé les cheveux ; il est si joli, ce jeune homme.

D. 20 ans. Q. V. F. ? — Je suis bien heureuse. Je vais pouvoir être là à prier le bon Dieu.

D. Vous prenez les ordres ? — R. Non, les femmes rentrent en religion, les hommes oui prennent les ordres, on les sacre pour les sacrements, mais pas nous.

D. 18 ans. Q. F. V. ? — Je suis au couvent à Saint-Denis, je veux me faire religieuse.



D. Comment vous appelez-vous? — R. Louise de Mareuil.
D. Vous êtes seule? — R. Non j'ai un frère, mais il ne faut pas m'en parler.
D. 15 ans. Q. F. V.? — Je suis chez mon oncle.
D. Vous n'avez donc pas de parents? — R. Mon père et ma mère sont morts.
D. Comment s'appelle-t-il votre oncle? — R. Le vicomte de Mareuil.
D. Q.F.V. ? — Je vais voir les pauvres avec lui.
D. Quel est le roi? — R. Louis IV.
D. 10 ans. Q. F. V.?— R. J'apprends à lire, à écrire, mais Sophie est bien méchante.
D. Qui est-ce Sophie? — R. Celle qui m'apprend.
D. 6 ans. Q.F.V.?- - R. On dit que je vais mourir, j'ai mal à la tête, on dit qu'il y a de l'eau.
D. 3 ans. — S'amuse.
Sein de la mère. — Remarques ordinaires. A. BOUVIER.

MATÉRIALISME ET SPIRITUALISME

Que l'homme progresse, nous ne le nions pas; il tend à son perfectionnement, sans cesse et croissant; nous sommes plus élevés, moralement et intellectuellement, que les hommes du moyen âge; car leur pensée, enclose bien souvent, ne pouvait pas librement s'épanouir. Mais. même au moyen âge, n'avons-nous pas eu des génies extraordinaires, dont la prodigieuse intelligence devançait leur siècle? Que devons-nous à Gutenberg, pour ne citer que ce nom, n'est-ce pas lui qui nous a facilité les moyens de répandre notre pensée par tous les coins du globe? Eh bien! est-il inférieur, comme intelligence, aux hommes extraordinaires de nos jours? Non, il marche de pair avec eux; mais il eût été infiniment supérieur à lui-même, croyons-nous, s'il eût possédé les moyens dont disposent les savants modernes.

D'autre part, que sommes-nous de plus que les Grecs? Nos philosophes *actuels* peuvent-ils rivaliser avec ces génies immortels : Platon, Socrate, Aristote, Plotin? Notre littérature est-elle supérieure à celle d'Homère, de Sophocle, d'Euripide, et combien avons-nous de mathématiciens comme Pythagore et Archimède.

Le véritable génie ne consiste pas, comme on le suppose ordinairement, à transmuer une théorie très vieille en une nouvelle; comme l'indique sa racine (γεννάω, j'engendre), le génie est créateur.

On a dit que Platon et Pythagore étaient des initiés, qu'ils avaient été instruits dans les temples de l'Inde. Mais ces instructeurs, comment avaient-ils été instruits, eux-mêmes. Et quand bien même ils eussent été initiés à certaines vérités, n'ont-ils rien créé? Or, leurs idées, nous les avons comprises, nous les avons amalgamées, triturées, façonnées, pour en faire de nouvelles combinaisons, mais nous n'avons rien créé. Est-ce là le progrès, non. Tandis que Gutenberg, lui, fut novateur; il créa, sans avoir eu de précurseurs, et c'est bien là le génie, je suppose. Qu'avons-nous fait, depuis lui? Nous avons amélioré son invention, nous l'avons perfectionnée, tant qu'elle est un art, et ceux qui suivront ne feront que de le perfectionner, toujours et sans cesse.

Dans un autre ordre d'idées, Pascal fut, lui aussi, un génie, et même un génie prodigieux. Tout le monde se rappelle la période oratoire de Chateaubriand, belle quoique un peu déclamatoire:

« Il y avait un homme qui à douze ans, avec des barres et des ronds, avait créé les mathématiques; qui, à seize, avait fait le plus savant traité des coniques qu'on eût vu depuis l'antiquité; qui, à dix-neuf, réduisit en machine une science qui réside tout entière dans l'entendement: qui, à vingt-trois, démontra les phénomènes de la pesanteur de l'air et détruisit une des grandes erreurs de l'ancienne physique; qui, à cet âge où les autres hommes commencent à peine à naître, ayant achevé de parcourir le cercle des sciences humaines, s'aperçut de leur néant et tourna toutes ses pensées vers la religion; qui, depuis ce moment jusqu'à sa mort arrivée dans sa trente-neuvième année, toujours infirme et souffrant, fixa la langue qu'ont parlée Bossuet et Racine, donna le modèle de la plus parfaite plaisanterie comme du raisonnement le plus fort; qui, dans le court intervalle de ses maux, résolut, en se privant de tous les secours, un des plus hauts problèmes de la géométrie, et jeta au hasard sur le papier des pensées qui tiennent autant de Dieu que de l'homme. Cet effrayant génie, c'est Blaise Pascal. »

Qui avait enseigné à Pascal toute cette science? Personne, puisqu'il l'inventa (1). N'y a-t-il pas là la manifestation du génie, un souffle intérieur et irrésistible, émanant d'une autre sphère que la nôtre.

(*A suivre.*) A. PORTE DU TRAIT DES AGES.

A. PORTE DU TRAIT DES AGES

Ce jeune écrivain au talent sûr et délicat, au verbe sonore et pittoresque, qui a donné à *l'Initiation* de bien belles pages philosophiques, vient de se révéler en outre romancier et psychologue de premier ordre avec son livre le *Mal métaphysique*, publié par la librairie initiatique (2). En le lisant, on ne peut se défendre, en effet, de songer à toute la psychologie qu'a dû déployer son auteur pour faire vivre des personnages dans un cadre si extraordinaire et vivant d'une vie si incroyable.

Car ce roman inimitable et unique, qui émeut des cœurs autant qu'il surexcite l'esprit, n'est pas une vulgaire banalité. Loin de là. C'est un roman, ou mieux, une thèse d'occultisme. Avec tout le talent dont il est capable, avec toute l'imagination brillante qui est un de ses dons, M. Porte du Trait des Ages nous initie à la psychologie de l'occultisme dans ce qu'elle a de plus hermétique, de moins connu : l'amour... Voici du reste la théorie soutenue par l'un des personnages de ce livre : l'homme étant triple, ses manifestations extra-corporelles correspondront donc chacune à son mode de corporéité. Cette tri-unité dans l'homme se compose du corps physique, du corps animique ou âme, et du corps astral, médiateur plastique entre les deux premiers éléments. La passionnalité sera donc aussi une dans son essence et triple dans ses manifestations.

Aimer charnellement, c'est obéir au premier mode, qui correspond au corps physique; aimer animiquement, c'est aimer avec l'âme, c'est l'amour idéal et spirituel, c'est l'amour mystique; enfin aimer *astralement*, c'est aimer (chose extraordinaire et cependant réelle), c'est aimer avec le corps astral. Mais ce mode de passionnalité, s'il procure d'énervantes et impossibles voluptés, est excessivement dangereux à pratiquer : c'est pourquoi l'auteur a écrit ce livre; car le *Mal métaphysique* n'est autre chose que l'amour astral, avec ses joies et ses douleurs, avec ses consolations et ses peines...

Il y a bien d'autres choses curieuses à lire, dans cette phychologie de l'occultisme; mais nous en avons assez dit pour faire apprécier à nos amis la valeur et l'intérêt d'une telle étude, qui mérite l'accueil empressé de tous les spiritualistes amateurs de belles pages, fortement pensées, curieusement stylées au parfum rare et inoubliable.

« *Le Mal métaphysique* sera notre livre de chevet. »

Janvier 1905. *E. B.*

(1) Voir notamment : A. Vinez, *Etude sur Pascal*: Bertrand : *Blaise Pascal*, Boutroux : *Cours sur Pascal*; Gazier : *Pascal*; Rambert : *Etudes littéraires, etc.*
(2) 1 vol. in-18 de 320 pages. Librairie initiatique, 23, rue Saint-Merri, Paris. — Prix : 3 fr. 50

Le Gérant : A. BOUVIER.

4-5-05. — Tours, Imp. F. ARRAULT et Cie, 6, rue de la Préfecture.

QUINZIÈME ANNÉE. — N° 341. 10 Centimes. 1er-16 JUIN 1905

LA PAIX UNIVERSELLE

REVUE INDÉPENDANTE

MAGNÉTISME TRANSCENDANTAL

VÉRITÉ RAISON JUSTICE — PHILOSOPHIE — PHYSIOLOGIE — PSYCHOLOGIE — LUMIÈRE SAGESSE AMOUR

La connaissance exacte de soi-même engendre l'amour de son semblable. A. B.

Directeur : A. BOUVIER

Il n'y a pas de culte plus élevé que celui de la vérité.

ABONNEMENTS : UN AN { France . . . . 3 fr. / Etranger . . . 4 fr.

SIÈGE : 5, cours Gambetta, 5 LYON

Il paraît un numéro les 1er et 3e dimanches de chaque mois.

SOMMAIRE

AVIS

Dimanche 4 juin, salle Kardec, 6, rue Paul-Bert, à 2 heures et demie précises, M. G. Fulliquet fera sa dernière conférence de la saison.

En raison de l'intérêt toujours croissant que nous procure l'histoire des religions, nous sommes persuadé que tous nos amis auront à cœur de venir applaudir notre sympathique conférencier.

De son côté M. Bouvier fera à cette séance de fermeture différentes expériences de magie magnétique du plus haut intérêt.

Entrée libre et gratuite.

L. R.

CHRONIQUE

Les Médecins et les Violettes

On avait annoncé à grand fracas, pour le 8 mai, l'ouverture d'un congrès destiné à terrasser, une fois pour toutes, l'exercice illégal de la médecine. On avait même publié le programme des questions qui seraient posées, et dressé la liste des suspects qu'il s'agissait de supprimer. Elle était interminable, cette liste; elle remplissait des collonnes et des colonnes de journaux ; mais elle était en même temps une révélation des plus inquiétantes. Jamais on n aurait soupçonné qu'il était si facile de faire de la médecine illégale sans le savoir. A chaque instant, sans que nous nous en doutions, nous sommes exposés à faire de cette médecine, dite illégale et a être frappés par les foudres de la justice médicale, il n'y a plus moyen de vivre tranquille.

Déjà, plus de trente rapports rédigés par des docteurs en droit et en médecine étaient prêts à vouer aux dieux infernaux et à supprimer sans pitié et sans rémission: les rebouteurs, les sorciers, les empiriques, les charlatans, les magnétiseurs, les somnambules, les « personnalités laïques ou religieuses qui font de la médecine sous prétexte de charité »; les « Membres des Sociétés de secours aux malades et aux blessés »; les gardes-malades, infirmiers et panseurs; la massothérapie et... les écoles de massage ; les manucures, les pédicures, les barbiers et... les coiffeurs : les. . pharmaciens ; les herboristes et bandagistes; les... opticiens ; l'électricité médicale ; les... dentistes ; les sages-femmes ; la... presse ; les « réclames médico-pharmaceutiques faites par des personnes n'ayant pas le diplôme de médecin » ; les officiers de santé, les étudiants en médecine, et, naturellement tous les médecins étrangers.

Notez, je vous prie, que loin d'ajouter des noms à cette liste stupéfiante de condamnés à mort, j'en ai retranché le plus possible : j'ai même passé sous silence la « création d'un Office central pour la répression de l'exercice illégal de la médecine ». Ce sera quelque chose dans le genre du Grand Tribunal de l'Inquisition. Brrr !. On frissonne d'avance...

La population était atterrée, car elle croit maintenant, plus aux médecins qu'aux curés : ceux-là ont complètement remplacé ceux-ci.

Nous avons remplacé les hommes qui nous faisaient tirer la langue pour y déposer une hostie consacrée, par d'autres hommes qui nous font tirer la langue pour savoir si nous devons nous purger. Nous n'avons ni gagné, ni perdu au change, car les uns et les autres n'en veulent qu'à notre argent.

Bref nos sympathiques concierges se demandaient avec chagrin si elles pourraient continuer à préconiser encore les tisanes et les cataplasmes qu'elles aiment tant indiquer à leurs locataires, et les mères de famille se demandaient avec anxiété s'il ne leur faudrait pas se cacher avec leurs enfants dans les caves chaque fois qu'il s'agirait d'entourer d'un linge un bobo ou une coupure.

Mais, patatras! Tout à coup l'on apprend que ce fameux congrès ne sera pas tenu au mois de mai et qu'il est remis à l'an prochain, ou à l'autre. Pourtant tout était prêt pour marcher à l'ennemi, pour le culbuter et l'anéantir. Qui donc avait arrêté et brisé cet élan irrésistible ? Que s'était-il passé?

Le voici :

L'un des plus grands journaux médicaux, sinon le plus grand, *The Lancet*, de Londres, a mentionné plusieurs cas de guérison

du cancer obtenus par la simple infusion de feuilles de violettes.

Le dernier cas, dit la célèbre revue britannique, a été observé sur une dame de Douvres, chez qui un cancer au foie s'était déclaré en juillet 1902.

Le médecin habituel, docteur Vood, et deux autres confrères appelés par lui en consultation, déclarèrent le cas incurable. La maladie fit des progrès très rapides. Le 16 novembres 1902, pour accéder aux désirs de quelques amis, cette dame commença à suivre un traitement par extrait de feuilles de violettes. Une certaine quantité de feuilles de violettes fut mise dans un récipient, on versa sur les feuilles de l'eau bouillante, et on laissa infuser pendant deux heures. La malade buvait trois verres de cette infusion par jour et, en même temps s'appliquait sur la partie malade des bandes de toile baignées dans une décoction de feuilles de violettes.

Pendant les premiers jours du traitement les douleurss augmentèrent ; mais le 24 novembre, une semaine après avoir commencé le traitement, la malade commença à dormir tranquillement, et constata en s'éveillant que les douleurs avaient diminué considérablement. Peu à peu elles disparurent tout à fait. De même les troubles locaux disparurent en trois mois et à la fin du semestre la malade avait recouvré totalement la santé.

Vouloir guérir le cancer avec la modeste violette, au moment où l'on discute si âprement les mirifiques travaux qui ont amené la découverte du microbe cancéreux, c'était par trop une médecine illégale. Le cancer, qui avait semé la discorde parmi les médecins, les réunit et cimenta leur alliance.

Il fut décidé qu'avant toute chose il fallait mettre la violette à la raison, et, pour cela, faire sur son compte une enquête sévère. On consignerait tous ses méfaits dans un rapport magistral, et celui-ci serait, le premier, discuté, approuvé et voté. Et c'est ainsi que l'on remit à l'année prochaine la lecture de tous les autres.

Nous ne perdrons rien pour attendre. La répression sera exemplaire et terrible.

Il sera interdit, désormais, d'avoir des violettes chez soi, dans son jardin, à sa fenêtre, sur sa table ou sur ses vêtements, sans ordonnance de médecin, et l'on poursuivra avec la plus implacable rigueur, pour exercice illégal de la médecine, non seulement les horticulteurs, les botanistes, et les jardiniers, mais encore tous les fleuristes, toutes les tenancières de kiosques, toutes les porteuses d'éventaires parfumés et toutes les marchandes des quatre-saisons, qui vendaient impunément jusqu'à ce jour des bouquets de violettes.

Et si cela ne suffit pas encore, on poursuivra jusqu'aux décorations violettes des officiers d'académie et des officiers de l'instruction publique.

le Rappel, 29 avril.

G. DE VORNEY.

CONFÉRENCE SALLE KARDEC

Interrompues pendant le mois d'avril, les conférences de M. Fulliquet ont repris ce mois-ci et le nombre de curieux désireux d'entendre l'éminent conférencier ne fait que s'accroître en même temps que grandit de plus en plus l'intérêt du sujet traité.

Il ne fallait rien moins que la parole sûre et précise doublée d'une érudition incontestable de l'éminent apôtre pour discourir sur les religions de l'Inde, thèse de sa causerie et qu'il a développée supérieurement devant un public charmé qui depuis longtemps lui est acquis. Nous n'avons pas la prétention de donner ici un exact compte rendu de cette conférence, le sujet en est trop complexe et notre compétence serait sûrement en défaut. Nous ne ferons donc qu'esquisser en quelques mots les grandes lignes ou plutôt les principales idées émises sur ce captivant sujet les religions de l'Inde.

L'Inde.., que de souvenirs et quels mirages ce mot n'évoque-t-il pas à nos esprits : contrée mystérieuse qui ne se laisse pénétrer que peu à peu et ne livre ses secrets qu'avec la plus grande parcimonie, pourrait-on dire à regret. L'Inde, source des plus anciennes civilisations, berceau de la plupart des races, en même temps que des sciences les plus élevées qui nous étonnent et nous forcent à l'admiration aujourd'hui.

Mais revenons à notre sujet dont le but est de nous éclairer sur les idées religieuses de ces anciens peuples.

Quelques milliers d'années avant notre ère, fleurissait et s'épanouissait sur le sol de l'Inde, une des plus anciennes religions connues : le Brahmanisme. Elle peut se diviser en plusieurs périodes, et ce n'est que par les traditions des Vedas — écriture sainte — que nous pouvons remonter le cours de ce passé éloigné et parvenir, par une interprétation sérieuse de ces livres, à connaître le degré d'évolution morale de ces civilisations reculées.

La première période ou période patriarcale, comme d'ailleurs toutes les religions naissantes, se distingue par une foi ardente, un gouvernement théocratique sous l'autorité du père de famille et des prêtres, et par un culte rendu à Brahma leur dieu auquel tout est rapporté.

Les brahmes donnent alors au peuple l'exemple de toutes les vertus et grâce à leur piété, à leur vie toute d'abnégation et de prières, ils assoient sur l'Inde entière une domination que nul ne leur conteste et arrivent à représenter le pouvoir religieux et le pouvoir *civil*: Dieu et le père de famille. Ils présidaient alors aux sacrifices offerts à la divinité, réglaient le rite du cérémonial qu'il comportait et qui consistait à la disposition et à l'entretien de feux sacrés, d'invocations aux dieux auxquels ils étaient offerts. Le culte des ancêtres tenait aussi une large place dans les invocations et cet hommage rendu à leurs mânes méritait d'être signalé.

Par la suite, cette pureté de sentiment tendit à s'affaiblir ; on voit les Brahmes, oubliant les premières traditions, dans le but de conserver le pouvoir qu'ils avaient usurpé, propager l'intolérance, étouffer toute liberté, toute initiative et tourner tous leurs efforts vers un abrutissement systématique des masses qui seul pouvait assurer un long règne à leur despotisme sacerdotal. Les prêtres se réunirent peu à peu en corporation et publièrent les Vedas, recueil de toutes les prières et cérémonies anciennes en y intercalant les textes nécessaires à leur domination. Ils éditèrent un code de lois nouvelles, rejetant toutes les coutumes anciennes d'égalité, divisant le peuple en castes, le laissant sans force pour réagir contre ceux qui l'étreignaient le plongeant ainsi dans l'immobilité et l'esclavage. La science se confina alors dans les temples et seuls les initiés purent en faire l'acquis.

S'il est intéressant de connaître leur organisation religieuse, il est instructif d'approfondir leur idéal et leurs idées philosophiques ne laissent pas que de nous frapper par leur curieuse conception de la vie. En quelques mots le conférencier nous montre leurs croyances et leur principal dogme, celui de la métempsycose ou transmigration des âmes sous toutes les formes. De cette idée plus ou moins erronée, découle celle de la pluralité des existences que les Indous ont été ainsi les premiers à formuler, il est vrai, d'une manière très imparfaite. Pour eux la vie n'est qu'un changement continuel de forme, assujettie chaque fois aux souffrances dévolues à chacune d'elles sans espoir de repos ni récompense.

Elle était pour ce peuple le sujet de la plus grande tristesse et leur dernière espérance avait pour but d'échapper à cette succession d'existence par leur propre anéantissement. C'est ainsi que nous voyons les adeptes de cette doctrine infliger les plus affreuses macérations à leur corps, se livrer à la plus profonde méditation, s'absorber en un mot dans



legrand tout qui est pour eux l'état de bonheur suprême: le Nirvana. Imbus de ces idées, nous voyons les fakirs se torturer et se sacrifier eux-mêmes avec la plus grande joie à leur Brahma, espérant atteindre par là cet état de Nivarna et échapper à jamais à ces cycles de vie qu'ils redoutent au point de leur préférer la mort dans les plus cruelles souffrances.

De ces singulières conceptions il ne pouvait en résulter qu'un affaissement moral du peuple, un dégoût de la vie et des choses matérielles, une inertie, une indifférence complète, une incapacité physique et morale à réagir contre l'exploitation à outrance des brahmes dominateurs qui pendant des milliers d'années vécurent au prix du travail et de la souffrance du peuple qu'ils s'étaient si bien assujetti.

Nous ne croyons pas que ce rapide exposé de la religion des Indous puisse satisfaire la curiosité des lecteurs de la *Paix*, nous l'avons dit plus haut nous n'avons pas cette prétention. Nous serions heureux seulement si ces quelques lignes pouvaient engager les rares fédérés qui n'ont pas encore entendu M. Fulliquet dans ses conférences à venir les premiers dimanches de chaque mois, salle Kardec, goûter quelques heures de douce satisfaction que procure toujours ces instructives causeries, suivies presque toujours par des expériences magnétiques présentées par M. Bouvier qui charment et captivent par leur curiosité et leur intérêt.

B. J.

UN GUÉRISSEUR PHILANTHROPE

Vers 1902, un de ces rares prédestinés que l'âge est impuissant à courber et qui sous leurs cheveux blancs savent conserver toutes les énergies junéviles, M. Eugène Campana ouvrait à tous les souffrants et à toutes les souffrantes de la coquette petite ville de Mantes les portes de la princière villa qu'il a su s'aménager avec un goût si parfait à quelques pas de la station du chemin de fer. Et tous et toutes y accoururent sûrs d'y trouver doux réconfort et prompte guérison.

Ce guérisseur, il faut le dire, n'a rien de commun avec tels ou tels marchands de poudre d'oribus et médicastres plus ou moins patentés qui, s'ils ne vous font pas de mal ne vous font pas non plus de bien, et trop souvent vous font plus de mal que de bien et dans tous les cas se font payer gros deniers. Campana guérit pour guérir, sans en tirer d'autre profit que celui, tout moral, qui lui vient du témoignage de sa haute conscience d'humanitaire.

C'est au cours d'un voyage dans le Midi que les mystérieux pouvoirs dont il dispose lui furent révélés. Le fameux liseur de pensées Pickmann l'ayant longuement toisé s'écria, en levant les bras au ciel : « Je lis comme en un livre dans les profondeurs de votre pensée ; quelle belle âme ! » Puis après lui avoir déclaré combien grande était la puissance de guérir qu'il découvrait en lui, il l'engagea à ne pas en user : « Vous êtes si heureux, ajouta-t-il, ne surexcitez pas votre système nerveux, en magnétisant, et jouissez de votre bonheur ! »

En fait, M. Campana avait en main tous les éléments du bonheur. Riche, considéré, entouré de livres et d'objets précieux lui remémorant ses anciennes campagnes, il pouvait achever ses jours dans la paix du sage. Il avait, en effet, longuement et vaillamment servi dans les administrations coloniales. En 1883, il était à la tête du commandement supérieur de Saint-Laurent de Maroni. Il fit à cette époque un rapport très remarquable, présenté au gouverneur de la Guyane, sur les tribus indépendantes des nègres Bonis et Bosch. En 1889, son dévouement durant l'épidémie de fièvre jaune qui sévit au Maroni lui vaut la médaille d'honneur de 1re classe. Deux années auparavant il avait réalisé la fondation de Saint-Jean, en utilisant la main-d'œuvre des récidivistes. Enfin, en 1843, cédant aux fatigues de sa laborieuse carrière, il demande sa retraite. M. Delcassé, alors ministre des Colonies, consent à regret à lui donner satisfaction, et profite de l'occasion pour rendre hommage au zèle administratif et au dévouement à toute épreuve dont toutes les étapes de sa carrière ont été marquées. Le ruban de la Légion d'honneur était d'ailleurs venu, dans l'intervalle, donner la consécration suprême à ses loyaux services.

Pickmann avait gratifié Campana d'un conseil pratique : notre guérisseur philanthrope ne tarda pas à constater qu'on ne fait pas le bien impunément. Non seulement il rendait la santé aux malades, mais il formait des élèves qui étendaient, pour ainsi parler, son champ d'action curative, portant eux-mêmes le soulagement et la guérison au fort des misères humaines. Il n'en fallut pas davantage pour exciter l'envie et la haine des morticoles.

Campana était légalement inattaquable. Il ne prescrivait aucune médication pharmaceutique. Il n'employait que la suggestion, les passes magnétiques, l'imposition des mains. Mais c'est toujours la même éternelle histoire. La calomnie fit son œuvre. La lettre anonyme s'en mêla. Si Campana accueillait les gens du peuple, les petits, les humbles, dans sa villa, c'est évidemment qu'il disait avec eux la messe noire!

Et que n'a-t-on pas dit encore sur ce noble et doux vieillard ? Une perquisition a été faite dans la petite maison où il avait installé, à ses frais, deux de ses meilleurs élèves, et lui-même a été sérieusement menacé de poursuites judiciaires pour exercice illégal de la médecine. Non, vraiment, ce serait à vous dégoûter à tout jamais de pratiquer le pur désintéressement !

Les procédés employés par Campana diffèrent peu, en somme, du magnétisme classique. Mais ses pouvoirs, nous le répétons sont extraordinaires. Il se dégage de toute sa personne, de ses doigts plus spécialement, des fluides qui agissent à distance. Il arrive assez fréquemment que pendant qu'il endort un sujet, un autre, qui se trouve, dans une pièce voisine, s'endort par voie d'induction sous l'effet du même courant. Il administre l'eau magnétisée, à doses variées, suivant le cas, ainsi que le fait notre cher directeur. Une de ses plus curieuses, je dirais volontiers de ses plus gracieuses expériences est la production de l'hypnose au moyen d'une fleur présentée à la région frontale. Le réveil est déterminé par l'application du pôle négatif, c'est-à-dire de la base de la tige à la même région. Pendant le sommeil, la communication fluidique s'établit en posant la fleur sur l'épigastre. Un jour, comme nous assistions à une expérience de cette nature, un élève de Campana eut l'idée d'appliquer un aimant sur la rotule du sujet, au moment où il venait d'entrer en état d'hypnose. Le sujet éprouva une si violente commotion qu'on dut le réveiller immédiatement, pour mettre un terme à sa souffrance. Et, comme chez Campana l'humanitaire prime toujours le savant, quelque intéressante qu'ait pu être pour lui l'observation, il fit, séance tenante, défense formelle à ses élèves de tenter jamais de pareilles expériences.

Tel est le guérisseur de Mantes. Ajoutons qu'il est aussi un grand pacifiste et qu'il rêve comme nous l'universelle fraternité. Ce titre ne saurait certainement laisser indifférents les lecteurs de cette vaillante feuille. Terminons en souhaitant longue vie à Eugène Campana — au bon Commandant, comme on l'appelle dans son entourage — et espérons que les petites tracasseries judiciaires auxquelles il vient d'être en butte n'attiédiront point son zèle pour la cause de l'Humanité ni ne troubleront son auguste sérénité.

GEORGES PRISCUS.



UN CAS DE RÉINCARNATION

Nous sommes heureux de porter à la connaissance de nos lecteurs que le cas de réincarnation annoncé par le n° 336, 16-30 novembre 1904, s'est réalisé comme l'indique la lettre suivante :

Villegly, 7 avril 1905.

MONSIEUR BOUVIER,

Je suis heureux de vous annoncer que la réincarnation dont je vous ai parlé pour le centenaire d'Allain Kardec, s'est effectuée dans de bonnes conditions. L'enfant est du sexe masculin (détail qu'il n'avait pu ou voulu nous faire connaître).

Je ne crois pas me tromper en disant qu'il aura des facultés médiaminiques.

Veuillez, etc.

L. FERRAND.

Ci-dessous la communication telle que nous l'avons publiée.

MONSIEUR BOUVIER,

« J'ai l'honneur de porter à votre connaissance le résumé de plusieurs séances de spiritisme, tenues chez moi. Si le résultat obtenu eût été insignifiant, il va sans dire que je ne vous le mentionnerais pas, mais comme il s'agit d'une prédiction qui, selon toute vraisemblance, se réalisera point par point, je n'hésite pas à vous le faire connaître. J'arrive au fait :

« Vers le mois d'août 1902, Mme X..., ma femme et moi essayâmes d'obtenir quelques résultats par la typtologie. Après plusieurs séances infructueuses, nous invitâmes M. G. B... (je ne suis pas autorisé de publier le nom de ces personnes étrangères à ma famille, ce que je regrette vivement) à se joindre à nous. C'est ce dernier qui fut le médium. En effet, à la prochaine séance, à peine étions-nous installés autour de la table, que celle-ci nous donna le nom de F. B... C'était le nom d'un enfant du médium, mort en bas-âge. Il nous dit être heureux, mais que certains membres de sa famille, morts également, étaient un peu souffrants. L'un d'entre eux pria le médium de faire une chose qui lui répugnait visiblement, du reste, c'était contre ses intérêts, et jusqu'à sa réalisation complète, l'esprit insista à chaque séance. G. B..., pour s'assurer que ce n'était pas une mystification de notre part, voulut à plusieurs reprises être seul à la table, ce qui n'empêcha pas d'obtenir la même communication et bien d'autres encore très intimes. Parfois, il obtenait des communications qui le froissait presque, car elles concernaient sa vie passée et qu'il n'aurait pas révélé. Ceci prouve que si c'était son subconscient, il agirait contre lui, ce qui est invraisemblable. Du reste, ce qui va suivre et qui forme le but de ma lettre mettra à néant, dans ce cas du moins, l'hypothèse du subconcient.

« Après plusieurs autres séances auxquelles je ne m'arrêterai pas, mais qui aideront beaucoup à former notre conviction sur leur identité nous eûmes dans une séance ultérieure, où par hasard mon père se trouvait, une communication vraiment inattendue, d'autant plus qu'elle était spontanée. La voici dans ses propres termes : « J'ai demandé et obtenu à me réincarner. » C'était F. B..., l'enfant du médium.

D. Dans quelle famille ? — R. Dans la même.

D. Pouvez-vous nous dire l'époque ? — R. Vers la fin de juin 1904.

Ensuite une autre entité se manifesta et la séance se leva peu après. Des cinq personnes présentes il n'y avait guère que moi qui fus partisan de la réincarnation ; le médium lui-même croyait à peine en l'immortalité. Néanmoins, nous eûmes une certaine confiance en cette réalisation, tant nous étions sûrs que c'était F. B... Dans la séance suivante, l'idée me vint de lui demander s'il ne s'était pas trompé sur l'époque ?

R. Non.

D. Donc c'est bien en 1904 que vous devez revoir le jour ici-bas ? — R. Non.

D. Vous avez fait erreur ? — R. Non.

Nous croyons à une mystification, quand soudain je lui demande encore :

D. C'est peut-être en 1905. — R. Oui.

D. Vous vous étiez donc trompé ? — R. Non.

Après un moment de réflexion :

D. Veuillez donc nous dire l'époque en 1905 ? — R. Fin février.

J'avais fait cette question pour savoir si elle coïnciderait avec la première. Vraiment nous étions tous dans la stupéfaction. Croyant avoir été joués, nous allions lever la séance, lorsque l'idée me vint encore de compter les mois à partir de juin jusqu'à février : je trouvais neuf mois. Dès lors nous eûmes l'explication de l'erreur qui nous avait déconcertés et qui n'était pourtant qu'apparente. La date que nous prenions pour la naissance n'était autre que celle de la conception. Je m'expliquai alors avec l'esprit, lequel nous dit que c'était comme ça qu'il avait voulu dire.

« Effectivement la femme du médium, selon toute vraisemblance, se trouve enceinte depuis le mois de juin et par conséquent elle devra se délivrer vers l'époque donnée par l'esprit, c'est-à-dire pendant le mois de février ou de mars, j'aurai le soin de vous le faire connaître.

« Dans une autre séance ultérieure à celle qui précède, la même entité nous dit qu'il devait, pendant la nuit qui devait suivre cette même séance, visiter le médium. En effet le lendemain celui-ci nous apprit qu'il avait fait un rêve ou plutôt, nous dit-il, je ne suis pas sûr si je rêvais ou si j'étais réveillé, tant les choses semblaient vraies. Je croyais tenir mon fils sur mes bras et l'embrassais avec bonheur. Sa femme ainsi que sa fille âgée de huit ans ont rêvé plusieurs fois qu'ils avaient un petit enfant. Ces dernières ignoraient complètement ce qui se passait chez nous.

« Je pourrais encore en dire davantage, mais bien des choses sont d'un ordre trop intime pour les divulguer. Et pourtant, c'est toujours l'ensemble de ces communications si intimes qui force le sceptique sans parti pris à devenir sinon croyant du moins respectueux pour cette sorte de phénomènes.

« Il me reste à présent à vous certifier sur mon honneur que tout ce que je viens d'écrire est la parfaite vérité.

« Vous êtes autorisé, en changeant le style (car il est mauvais), de publier ma letre si vous le jugez utile.

« Veuillez recevoir, Monsieur Bouvier, mes fraternelles salutations.

L. FERRAND.

Que les lecteurs jugent.

HONORÉ.

Réunion de la Fédération Spirite du Sud-Est

Le dimanche 7 mai, la Fédération spiritualiste régionale du Sud-Est conviait tous ses membres en une réunion intime où tous les fédérés auraient pu, dans un commun accord de sentiments et de pensée, goûter au bonheur que procure toujours semblable fête.

Cette assemblée qui s'annonçait si bien quelques jours auparavant et qui aurait pu être des mieux réussie fut contrariée par un



temps épouvantable qui arrêta beaucoup de bonnes volontés et immobilisa bien des fédérés qui pourtant attendaient ce jour-là avec la plus grande impatience Malgré cela, la plupart des chefs de groupe entraînés par leur zèle infatigable n'avaient pas craint d'affronter le mauvais temps et témoignaient par leur présence et leur dévouement à la cause spirite.

Après un exposé succinct du but de la réunion, la parole est donnée à M. Bouvier auquel la présidence avait été offerte en remplacement du vénéré M. Bertrand Lauze, le dévoué président de la Fédération du sud-est qui s'était fait excuser, retenu à Nîmes par ses fonctions de conseiller général.

En une conférence des plus intéressantes où la conviction profonde ne le cédait en rien à la chaleur communicative ainsi qu'à sa parole vibrante, le conférencier développa d'une manière claire et précise le sujet de sa thèse ; les phénomènes psychiques et leurs causes.

Pendant plus d'une heure il nous tint sous le charme de sa causerie captivante et les applaudissements de l'auditoire ne lui furent pas ménagés après une magnifique péroraison. Divers chefs de groupes exposèrent ensuite la situation de leurs travaux et après le vote de quelques vœux émis par le bureau, M. Bouvier reprenant la parole, nous entretint quelques instants d'une œuvre toute lyonnaise, qui, grâce au dévouement de quelques nobles cœurs, fonctionne admirablement. Il s'agit de la *Crèche Spirite*.

Après avoir montré ce qu'est l'œuvre, les résultats obtenus et ceux plus grands encore à obtenir, M. Bouvier, toujours très pratique lorsqu'il s'agit d'œuvres humanitaires ou de mieux collectif, se fit un devoir et un plaisir de faire mettre en vente à l'issue de cette réunion familiale les *Pensées et réflexions d'une mère*, ouvrage en deux parties par Mlle Ambroisine Dayt, fondatrice de la crèche ; prix : 80 centimes ; par poste, 1 fr. 10.

Bon nombre de nos frères emporteront avec joie un ou plusieurs exemplaires de cet ouvrage qui mérite l'attention de tous à divers points de vue.

C'est ainsi que, bien que regrettant de ne pouvoir assister à la première réunion de l'œuvre de *la Crèche* qui avait lieu à la même heure à son siège, 8, place de la Croix-Rousse, M. Bouvier, au milieu des fédérés du sud-est, aidé par ceux-ci, prenait néanmoins une part active à la bonne marche de l'œuvre lyonnaise.

D'autre part : M. Bouvier fit distribuer bon nombre de brochure *la Séparation des* EGLISES ET DE L'ETAT et quelques mots sur JEANNE D'ARC, par J. Chapelot ; prix : 25 centimes, chez l'auteur, 91, rue Malbec, Bordeaux.

Ensuite on se sépara le cœur content et satisfait, heureux d'aller transmettre aux fédérés absents la bonne parole qu'ils n'avaient pu entendre, vu le temps regrettable qui les en avait empêchés.

Le soir un banquet tout familial réunissait à l'hôtel du Louvre bon nombre de fédérés où de nouveau M. Bouvier toujours infatigable, voulut bien nous dire quelques mots sur la vie de l'héroïne que fut Jeanne d'Arc et que l'Eglise s'apprêtait aussi à fêter après l'avoir condamnée quelques siècles auparavant

La soirée fut en somme des plus charmantes et s'écoula dans la plus douce intimité, dans une atmosphère de paix des plus sympathique.

Elle se prolongea bien avant dans la nuit et l'on se quitta en se donnant de nouveau rendez-vous à l'année prochaine.

B. L.

CRÈCHE SPIRITE

La Société spirite pour l'œuvre de la crèche tenait sa première assemblée générale au siège de la Société, place de la Croix-Rousse, 8, le 7 mai dernier à 3 heures de l'après-midi ; la plupart des sociétaires avaient tenu à honorer de leur présence cette première réunion.

L'assistance était nombreuse et bienveillante, l'aspect était charmant, toutes les pièces avaient été dépouillées de tout meuble, exception faite des chaises.

En traversant la crèche on se trouvait dans une grande pièce où de petits groupes affectueux se formaient en attendant l'heure de la séance.

Les membres de la commission se tenaient dans la pièce qui fait face à celle des mères et sur leur table le livre des visiteurs où beaucoup inscrivirent leur nom.

A 3 heures on entrait en séance. Après quelques mots émus par lesquels Mlle A. Dayt exprimait sa reconnaissance pour les témoignages du bienveillant intérêt dont la crèche était l'objet, Mlle Meifre, secrétaire, eut la parole pour donner le compte rendu général des efforts nécessités pour la fondation de la société spirite pour l'œuvre de la crèche et l'installation et l'ouverture de la crèche.

M. Deladure, trésorier, nous a donné un rapport toujours très intéressant par des chiffres... il en ressortait ce qui est : 10.400 fr. déposés à la caisse d'épargne et six mois de fonctionnement sans que l'on touchât en rien au dépôt fait en juillet lequel, au contraire, s'augmentait de 400 francs en février.

Après la lecture de ces rapports, la directrice qui est peu faite pour parler publiquement a cependant parlé des bons vouloirs traduits en actes par MM. L. Denis, Gabriel Delanne, Bouvier, de Faget, Sausse-Brun.

Une pensée a été émise : celle *d'un tronc* dans les familles pour les enfants de la crèche spirite ! Un petit sou se retranche facilement d'un jouet ou d'un gâteau !.. C'est une pensée à développer...

De même qu'à Pont-Saint-Esprit et à la même heure les *Pensées et Réflexions d'une mère* se sont vendues au profit de l'œuvre.

Une poésie de notre ami Laurent de Faget sur l'œuvre de la *Crèche spirite de Lyon* est arrivée bien à point pour accomplir la promesse de nos protecteurs et amis de l'au-delà qui, sur la demande de l'un de nos frères, avait consenti à donner quelques lignes qui pourraient être imprimées, quand l'heure serait venue. Malgré plusieurs demandes réitérées pour obtenir ces lignes, ces mêmes mots venaient toujours comme réponse : *Vous les aurez en temps et heure.*

Le 7 mai, à 2 h. un quart, elles étaient dans la boîte de la crèche, l'auditoire fut ravi à leur lecture et ainsi se termina cette réunion familiale de l'œuvre de la crèche.

X.

REGRESSION DE LA MÉMOIRE

Esprit. — Le sujet passe ses mains sur ses yeux comme sous l'impression d'une douleur.

D. Y a-t-il longtemps que vous souffrez des yeux. — R. Oui.

D. Vous vous rendez compte qu'il y a longtemps ? — R. Je souffre.

D. Que vous est-il arrivé ? — R. On m'a brûlé les yeux.

D. Pourquoi ? — R. J'ai été pris par Attila à Châlons-sur-Marne.

D. Qu'est-ce que vous êtes ? — R. Je suis guerrier franc.

D. Pourquoi vous a-t-il fait brûler les yeux ? — R. Parce que ça y plaisait.



D. Quel âge avez-vous ? — R. 31 ans.
D. Votre nom ? — R. Carlomée.
D. Vous êtes simple guerrier ? — R. Non, je suis chef ; c'est pour ça qu'on m'a brûlé les yeux.
D. Y a-t-il d'autres chef-au-dessus de vous ? — R. Il y a le chef tribun Massoée.
D. Et au-dessus ? — R. C'est le chef des chefs Mérovée.
D. En quelle année êtes-vous ? — R. 449.
D. Connaissez-vous Dieu ? — R. Il y a quelqu'un au-dessus c'est Théos.
D. Comment l'adorez-vous ? — R. On lui donne des hommes que l'on brûle, c'est très beau.
D. 30 ans. Q. F. V. ? — R. Je suis franc guerrier, c'est Mérovée qui m'a choisi.
D. 25 ans. Q. F. V. ? — R. Je travaille la terre.
D. Seul ? — R. Avec ma mère.
D. Comment s'appelle votre mère ? — R. Li Carlomée.
D. Comment s'appelle votre pays ? — R. Le Pays Albinos.
D. Où se trouve-t-il ? — R. Sur le *Tourn*.
D. 10 ans (le sujet tousse beaucoup) ; 8 ans, 5 ans, fatigué, 4 ans, se rappelle pas.
Sein de la mère. — Remarques ordinaires.
Esprit. — (Le sujet semble beaucoup souffrir, ses poignets croisés l'un sur l'autre semblent être attachés. Il fait des efforts pour se dégager de ses liens).
D. Q. F. V. ? — R. Je brûle.
D. Quel âge avez-vous ? — R. 40 ans.
D. 39 ans. Q. F. V. ? — R. Je suis gardien de l'empereur Probus.
D. Quel pays êtes-vous ? — R. A *Romulus*.
D. Quelle année êtes-vous ? — R. 279.
D. Comment vous appelez-vous ? — R. Esius.
D. Et l'empereur l'aimez-vous ? — Oh non ! il n'est pas bon, il m'a pris ma fille et maintenant si je le sers c'est pour le tuer.
D. Comment s'appelle-t-elle votre fille ? — R. Florina.
D. De quelle façon comptez-vous tuer l'empereur ? — R. J'y enfoncerai mon pieu.
D. Voyez, vous avez bientôt 40 ans ? — R. Oh ! ma fille...
D. Où est-elle votre fille ? — R. Elle est vers lui dans sa chambre... Je suis perdu...
D. Pourquoi ? — R. Je me suis révolté contre l'empereur.
D. Que va-t-on vous faire ? — R. On va sûrement me brûler.
D. Ne pouvez-vous pas vous échapper ? — R. Je peux pas je suis ligotté.
D. Avez-vous pu frapper l'empereur ? — R. Non, j'ai été pris avant ; il veut brûler ma fille aussi pour me châtier.
D. Qu'est-ce que c'est que ce pieu dont vous vouliez vous servir ? — R. C'est long. Il y a du fer empoisonné.
D. C'est votre arme de combat ? — R. Oui, mais aussi je n'ai jamais combattu, je suis rentré gardien pour surveiller ma fille, j'ai demandé à le servir, à être sa bête.
D. Et votre fille que va-t-elle devenir ? — R. Je l'ai revue hier, elle est prisonnière, on va la brûler aussi, mais les dieux le châtieront.
D. Et vous, que ferez-vous ? — R. J'aiderai à leur vengeance, je les servirai.
De nouveau à l'état d'Esprit.
D. Votre corps est brûlé ? — R. Non, je le sens.
D. Y a-t-il du monde autour de vous ? — R. Tout *Romulus* mais je serai vengé, tous les gardiens me l'ont juré.
Et votre fille ? — R. Il l'a brûlée (le sujet verse d'abondantes larmes qui roulent sur ses joues).
D. Vous ne devez plus souffrir maintenant que vous n'avez plus votre corps ? — R. Je brûle et si je me touche, je ne me trouve plus. Si j'étais vengé je ne souffrirais plus.
D. Quelle année êtes-vous rentré au service de l'empereur ? — R. En 279.
D. Voyez-vous vos camarades ? — R. Je ne les vois pas, mais je sais qu'ils tiendront parole.
D. Voici quelques années que vous êtes à l'état d'esprit, que s'est-il passé ? — R. Il est sorti de son palais... Je sens que je suis vengé... Une chose me console, Florina est morte pure...
Trente-cinq ans, Q. F. V. — Je suis à *Tourino*, je travaille la terre.
D. Comment s'appelle l'empereur ? — R. Protomée.
D. Avez-vous entendu parler de Jésus-Christ ? — R. Oui.
D. Qu'est-ce que c'était ? — R. On dit que c'était un imposteur.
D. Pourquoi imposteur ? — R. Tout ce qu'il a dit n'existe pas, il voulait monter sur le trône.
D. Dans quel pays était-il ? — R. Loin, bien loin.
D. Quelle année sommes-nous ? — R. 275.
D. Et pourquoi 275 ? — R. Parce que Jésus-Christ était savant et c'est lui qui a tout fait.
D. Y a-t-il longtemps que Protomée est sur le trône ? — R. Ça ne m'intéresse pas, ils sont tous méchants, je n'irai jamais à Romulus.
Trente-huit ans et demi, Q. F. V. — J'ai du souci, ma petite Florina veut aller à Romulus, des gardiens sont venus, ils lui ont parlé du palais, de l'empereur, mais je ne veux pas qu'on l'amène.
Trente-neuf ans. — Ils ont enlevé ma Florina, ils l'ont emportée... ça vient de l'empereur... moi aussi j'irai à Romulus...
D. Comment irez-vous ? — R. A pied.
D. Combien faut-il de temps pour y aller ? — R. Quinze jours.
D. Que ferez-vous à Romulus ? — R. Je demanderai à rentrer au service.
D. A qui demanderez-vous ? — R. A Pecius, le premier gardien.
D. Vous êtes à Romulus, Pecius accepte-t-il vos services ? — R. Oui, il ne demande pas mieux, car je dis que je massacrerai tout le monde... je dis un peu la vérité... je mourrai après, tant pis...
D. Quelle langue parle-t-on à Romulus ? — R. On parle mieux qu'à Tourino, c'est un peu comme les dieux.
D. Qu'est-ce que c'est que les dieux ? — R. C'est ceux qu'il faut adorer, c'est ceux qui font tuer les gens, si je les voyais j'y demanderais si c'est vrai.
D. Vous ne les voyez donc pas ? — R. Je ne les vois pas, mais je les entends quand je dors.
D. Et qu'est-ce qu'ils vous disent ? — R. Ils me disent : Esius ne vas jamais à Romulus, il faut être brave, mais pas de sang ; et quand je me réveille je n'entends plus rien.
D. Pourquoi fait-on des sacrifices ? — R. Pour satisfaire les dieux.
D. Comment sacrifie-t-on ? — R. On les coupe en petits bouts... je voudrais pouvoir aller les délivrer ceux qu'on sacrifie.
Trente ans, Q. F. V. — Je suis bien malheureux, je suis tout seul avec ma petite.
D. Quel âge a-t-elle votre petite ? — R. Six ans.
Vingt-cinq ans. Q. F. V. — Suis à Tourino avec ma femme.
D. Qui vous a uni ? — R. Le prêtreur nous a uni.
D. Comment ? — R. Il met les mains sur la tête et dit : Allez, vous êtes bénis.
D. N'y a-t-il pas une fête ensuite ? — R. Les parents font un repas, nous on va se coucher.
Vingt ans, Q. F. V. — Suis à Tourino avec mon père, je travaille la terre.
Quinze ans. Avec son père.
D. Avez-vous appris à lire, à écrire, ? — R. Oui, avec le prêtreur.
D. Combien y a-t-il de signes pour écrire ? — R. Quinze.
D. Quels sont-ils ? — R. Je ne m'en rappelle pas bien... l'ius... l'is.
De quinze ans à la naissance, rien de particulier.
Sein de la mère. Remarques précédentes.

(*A suivre.*) A. BOUVIER.



EXTÉRIORISATION DE LA PENSÉE

Suite (1).

Au point de vue spécial qui nous occupe actuellement, il est du plus haut intérêt de savoir si ces formes, ces figures, ces étoiles, etc., sont de simples dessins, c'est-à-dire des figurations sur une surface plane, comme le seraient des peintures sur un tableau, ou bien si ces figurations ont une épaisseur réelle, un relief véritable, en un mot un volume tel qu'en présenterait un objet matériel ordinaire.

Eh bien ! c'est justement le caractère que présentent les représentations fluidiques. Alors qu'impalpables, invisibles, impondérables et, en somme, immatérielles, elles sont cependant un modèle fluidique à trois dimensions d'un objet matériel. C'est ce que la photographie permet de constater et ce que ne manque pas de faire observer M. Beattie dans ses conclusions générales :

« Mes expériences ont démontré, dit-il, qu'il existe dans la nature un fluide ou un éther, qui se condense dans certaines conditions et qui, dans cet état, devient visible aux personnes sensitives ; qu'en touchant la surface d'une plaque sensible, la vibration de ce fluide ou de cet éther est tellement active qu'elle produit une puissante réaction chimique, comme en peut produire seulement le soleil en pleine force. Mes expériences prouvent qu'il existe des personnes dont le système nerveux est de nature à provoquer (dans le sens physique) ces manifestations ; qu'en la présence de ces personnes il se forme des images ayant une réalité, et qu'elles dénotent l'existence d'une force intelligente invisible. Mais dans ces pages de votre journal cette question doit rester sur un terrain purement physique. Le fait est qu'en photographiant un groupe de personnes, nous obtenions sur la plaque des taches nébuleuses présentant un caractère déterminé *et permettant de juger de la longueur, de la largeur et de l'épaisseur des formes* ainsi photographiées ; ces formes ont leur propre lumière et ne projettent pas d'ombre ; elles dénotent l'existence d'un but ; elles peuvent facilement être imitées, mais il est douteux que quelqu'un se les fût imaginées. » (Extrait de la lettre de M. Beattie au journal *Photographie News*, du 2 août 1872, citée dans le *Spirituel Magazine*, 1872, p. 407.)

L'importance de ces résultats est considérable, parce qu'il n'est plus possible de nier maintenant la réalité des créations fluidiques de la volonté. D'autant mieux que M. Beattie et Tompson n'ont pas été les seuls à obtenir de semblables résultats. On trouve dans le livre d'Aksakof une bonne monographie de ces recherches, que sa longueur seule nous interdit de reproduire. Signalons seulement que M. Guppy obtint, avec sa femme comme médium, des photographies spirites dont Alfred Russel Wallace a fait les descriptions. M. Reeves a obtenu, lui aussi, des images d'objets inanimés et de figures humaines. MM. Russell et Slater ont opéré en famille, sans l'intervention de médium professionnel et sont arrivés également à de bons résultats.

M. Williams, maître ès droit et docteur en philosophie s'est livré aux mêmes recherches et voici en quels termes Alfred Wallace parle de ses expériences : « Une confirmation non moins probante a été obtenue par un autre amateur, M. Williams, après des tentatives qui durèrent un an et demi. L'année dernière il a eu la chance d'obtenir trois photographies, dont chacune avec une partie de figure humaine, à côté de la personne qui posait ; une seule de ces figures avait les traits du visage nettement reproduits. Plus tard M. Williams obtint encore une photographie sur laquelle se trouvait une forme d'homme bien nette, à côté de la personne exposée ; cependant après les bains cette image disparut du négatif. M. Williams me certifie par écrit que ces expériences excluaient toute fraude et toute supposition que ces images eussent été obtenues par un procédé quelconque connu. »

Un témoignage non moins important est celui de M. Taylor, l'éditeur du *British Journal of Photography*, qui non seulement n'est pas spirite, mais qui avait traité la photographie spirite d'*imposture honteuse*.

Il se rendit chez M. Hudson, photographe, qui obtenait des résultats comme M. Beattie, et après avoir pris toutes les précautions que son expérience lui suggérait et fait lui-même toutes les manipulations il écrit :

« La réalité du fait une fois reconnue, on se trouve en face de cette question : Comment ces images se reproduisent-elles sur la plaque recouverte de collodion ? La première idée est de les attribuer à une double pose, arrangée par le photographe M. Hudson. Mais cette explication rencontre un démenti immédiat ; la présence de M. Hudson n'est aucunement indispensable à la réussite de l'expérience ; nous devons à la vérité de dire que son cabinet noir était à notre entière disposition toutes les fois que nous nous trouvions dans son atelier pour faire les expériences en question. Nous employions notre collodion et nos plaques ; pendant toute la durée de la préparation, de la pose et du développement, M. Hudson se tenait à une distance de dix pieds de l'appareil.

Il est certain que sur plusieurs plaques nous obtînmes des résultats qui sortaient de l'ordinaire. Quelle que soit leur origine, nous laissons cette question de côté pour le moment, une chose parait évidente, c'est que le photographe n'y est pour rien (1). De même, la supposition que le résultat était dû à des plaques qui avaient servi antérieurement n'est pas acceptable dans ce cas, les plaques étant toutes neuves, achetées dans la maison Rouch et Cie, quelques heures avant l'expérience ; d'ailleurs elles étaient tout le temps sous nos yeux ; le paquet n'était ouvert qu'au commencement de la séance.

MM. Reimers, Damiani, et d'autres encore sont arrivés à des résultats analogues, de sorte qu'il n'est guère possible de récuser tous ces témoignagnes qui émanent d'hommes honorables et pour la plupart très versés dans l'étude de la photographie. Nous sommes donc bien réellement en présence de la démonstration de l'existence d'une manière invisible à l'œil, prenant les formes les plus diverses depuis l'apparence d'une buée lumineuse transparente ou opaque, puis se condensant peu à peu jusqu'à prendre des contours définis, occupant un volume qui est visible pour l'œil des sensitifs ou des médiums.

La matière de ces créations fluidiques est sous la dépendance d'intelligences invisibles qui les modèlent à leur fantaisie et qui peuvent à leur gré les maintenir dans un état stable ou les faire évanouir dans l'espace.

Cette matière fluidique émane du corps du médium comme cela est établi par des observations nombreuses pendant les séances de matérialisations. Nous en citerons un certain nombre d'exemples, car il est à remarquer que dans des circonstances particulières cette émanation devient perceptible pour tout le monde. C'est cette visibilité qui constitue le deuxième stade de la matérialisation, lorsqu'elle aboutit finalement à la production d'un objet visible pour tout le monde. Nous constaterons que les phénomènes observés avec Eglinton, Mme d'Espérance, Eusapia, etc., montrent nettement la source de cette matière fluidique dont les propriétés diffèrent si complètement de celles de la matière ordinaire.

Les créations fluidiques de la pensée.

Les expériences de Beattie, de Thompson, de Wallace, etc., nous ont fait constater ce fait d'une importance considérable que la pensée

(1) Voir le numéro du 16-30 avril 1905.

(1) Il y est pour rien en tant que manipulations, mais il devait être médium, puisque sans sa présence les faits ne se produisaient pas. (G. D.)

agit d'une manière efficace sur la matière fluidique pour lui donner des formes réelles, pour la modeler suivant sa fantaisie et que ces créations ont une objectivité incontestable ; ce ne sont pas des pensées sans circonstance, des images purement mentales, mais des réalités qui impressionnent la plaque photographique en vertu des propriétés de la matière dont elles sont formées.

Si l'esprit possède véritablement le pouvoir d'engendrer ainsi des objets fluidiques par la seule action de sa pensée, on doit pouvoir contrôler l'existence de cette faculté chez l'être humain en se plaçant dans des conditions semblables à celles observées dans les séances spirites de photographies. C'est ce qui a été fait par le commandant Darget qui, le premier, a montré que la pensée humaine peut s'extérioriser sous une forme déterminée, annoncée à l'avance, telle que celle d'une bouteille, par exemple. Voici le procès-verbal de ces remarquables expériences publié dans cette Revue en janvier 1897 (1):

Procès-verbal.

Le 2 mai 1896, me trouvant chez un de mes amis, photographe amateur, M. Aviron, demeurant 32, rue d'Entraigues, à Tours, et lui ayant parlé des clichés que j'avais influencés en leur présentant la pointe de mes doigts, en pleine obscurité, celui-ci se récria sur une semblable impossibilité, formulant des objections scientifiques pour m'en démontrer l'impossibilité.

Devant mon assurance, il m'engagea à monter dans son cabinet noir. Là, il me mit entre les mains une plaque Lumière, afin de lui prouver expérimentalement mes assertions.

Je la pris entre les deux mains, *ne la touchant que sur les rebords*, par l'extrémité des doigts. Au bout de cinq minutes il la met dans le bain révélateur. A sa grande stupéfaction il en est sorti une plaque très marquée par les fluides, d'une manière tout à fait spéciale que j'ai appelée : le bouillonnement.

Le 27 mai, M. Aviron me montre dans l'*Illustration* la graphie d'un doigt, avec quelques flammes fluidiques émanant de l'extrémité, obtenue par le docteur Le Bon, qui avait mis sa main dans le bain révélateur, en touchant légèrement la gélatine de la plaque.

Il m'invita, pour le soir même, à tenter l'expérience. J'y allai, et j'obtins sur la plaque sensible, l'empreinte de mes cinq doigts avec une grande auréole.

Notons, en passant, que la première effluviographie dont parle le commandant dans ce procès-verbal, a été obtenue sans mettre les doigts en contact avec la gélatine. Cette remarque a son importance, parce que, plus tard, il a été démontré que la chaleur du corps peut impressionner la plaque photographique, puisqu'un corps inorganique à la température de 37 à 38° centigrades posé sur la couche sensible laisse des traces comparables à celles produites par les doigts de la main. Mais lorsqu'il n'y a d'autre contact que par les bords du verre et que cependant « un bouillonnement » est visible, on peut admettre que ce n'est plus la chaleur qui est en jeu et qu'un facteur nouveau est intervenu. Ce facteur n'est ni la lumière emmagasinée par la peau, ni des effluves électriques obscurs, ni des rayons X, comme nous avons pu le constater nous-même, avec le concours de Mme W. B., en séparant la plaque sensible de la main 1° par une couche liquide d'hydroquinone ; 2° par une couche d'air, 3° par un écran en verre laissant circuler un courant d'eau ; 4° par une feuille d'étain. Malgré tous ces obstacles, la force psychique a produit sur la plaque le contour général d'une main. Ces résultats ont été signalés par nous dans le numéro de juin 1898 de cette Revue, p. 705.

(*A suivre*.) G. DELANNE.

(1) *Photographie Spirite et Radiographie des formes de la pensée. Rev. scientifique et morale du Spiritisme.* Janvier 1897, p. 412.

REVUE DES REVUES

L'*Echo du Merveilleux* du 15 avril, après une curieuse étude des présages célestes, à propos du phénomène lumineux de Cherbourg contient un intéressant article sur les phénomènes de prévision astrologiques. Il cite comme exemple l'aspect céleste du 11 juin 1903 qui d'une manière générale signifiait guerre, révolution, massacre. En fait cette date a coïncidé exactement avec l'assassinat du roi et de la reine de Serbie, qui mit fin à la dynastie des Obrénovitch. A lire également une curieuse communication sur l'Image de la voix.

La *Revue scientifique et morale du spiritisme* continue la publication des articles de son savant directeur sur l'extériorisation de la pensée. M. Delanne examine cette fois « comment se créent les vêtements des apparitions » ?

L'écrivain psychiste italien Enrico Carreras rend compte de deux séances avec Eusapia Paladino à Rome et Mme la générale Noël poursuit la publication du résultat des séances de matérialisation de la villa Carmen.

Le *Journal du magnétisme* publie une intéressante étude de graphologie élémentaire ainsi qu'un extrait du prochain ouvrage de M. Durville sur le magnétisme personnel.

Le *Bulletin de la société d'études psychiques* de Nancy publie le résumé de deux conférences données à Nancy par le docteur Pascal, secrétaire général de la Société Théosophique sur ce sujet : « comment l'on crée sa destinée ».

La *Vie Nouvelle* contient de bons articles du docteur Fauveau de Courmelles ainsi que les études psychiques du docteur Bécour. Elle reproduit également les expériences de M. Bouvier, notre directeur, sur la régression de la mémoire.

Le *Progrès spirite* publie le récit de faits spirites observés à Saint-Pétersbourg par deux de ses correspondants, ainsi qu'un extrait du *Petit Manuel individualiste* que vient de publier le philosophe Han Ryner.

Luce e Ombra, importante revue de science spiritualiste, mène le bon combat en Italie, de même que *Constancia* à Buenos-Ayres et la *Revelacion* à Barcelone.

J. B.

Secours immédiats aux vieillards nécessiteux

Du 8 avril	de Mme Delage, Rhône	1	francs.
Du 25 —	M. Dévarenne, Roanne . . .	1	—
Du 29 —	M. Decourt, Lyon.	5	—
Du 10 mai,	M. Lestreim, Miradoux. . .	1	—
Du 12 —	Mme Gallet, Lyon.	2	-
Du 13 —	M. Bron, Frontonas	1	50
	Total. . .	11 fr.	50.

ŒUVRE DE LA CRÈCHE SPIRITE

Du 10 mai, de M. Destreim, Miradoux. . .	1	—
Du 13 mai, de M. Bron, Frontonas	1	50
Total. . .	2 fr.	50

ŒUVRE FÉDÉRALE

Reçu de M. Boucher Christophe . . . . . 5 —

Merci à tous les amis qui viennent en aide à nos œuvres diverses.

X..

Le Gérant : A. BOUVIER.

27-5-05. — Tours, Imp. E. ARRAULT et Cie, 6, rue de la Préfecture.

QUINZIÈME ANNÉE. — N° 330. 10 Centimes. 16-30 JUIN 1905

LA PAIX UNIVERSELLE

REVUE INDÉPENDANTE

MAGNÉTISME TRANSCENDANTAL

VÉRITÉ RAISON JUSTICE — PHILOSOPHIE — PHYSIOLOGIE — PSYCHOLOGIE — LUMIÈRE SAGESSE AMOUR

La connaissance exacte de soi-même engendre l'amour de son semblable. A. B.

Directeur : A. BOUVIER

Il n'y a pas de culte plus élevé que celui de la vérité.

ABONNEMENTS : UN AN { France . . . . 3 fr. Etranger . . . 4 fr.

SIÈGE : 5, cours Gambetta, 5 LYON

Il paraît un numéro les 1er et 3e dimanches de chaque mois.

SOMMAIRE

AVIS

Nous prions les lecteurs de la *Paix Universelle* dont l'abonnement expire en juin de bien vouloir nous faire parvenir le montant de leur réabonnement le plus tôt possible afin d'éviter tout retard dans l'envoi du journal.

L. D.

CHRONIQUE

MÉROVAK, L'HOMME DES CATHÉDRALES ET SES CITÉS DE RÊVES.

Le célèbre Mérovak, le médium musicien et dessinateur, qui, en 1898, donna de si remarquables séances à la Bodinière de Paris, est actuellement à Bruxelles où il fait le sujet des chroniques de tous les journaux belges.

Ce fut une jeune conférencière, Mlle Frédérique Hucher qui, dans une agréable causerie, le présenta au public de la Bodinière et ce fut l'éminent écrivain Jean Lorrain qui, avec une ironie bienveillante, le coiffa de l'épithète : *l'homme des cathédrales.*

C'est que Mérovak a la passion des cathédrales. Pendant son séjour à Paris, on ne lui sut qu'un domicile : les tours de Notre-Dame, où il cohabitait dans une intimité familiale avec le sonneur Hubert et son chat Quasimodo.

Qu'est-ce donc au juste que Mérovak ?

Figurez-vous un artiste du seizième siècle, qui vers la trentaine se soit endormi d'un sommeil léthargique ; supposez que ce sommeil ait duré jusqu'à nos jours et qu'une brusque secousse ait réveillé le dormeur ; vous aurez devant vous Mérovak, l'homme des cathédrales.

Son extérieur est bien du temps : physionomie sympathique, chevelure abondante, visage grave et doux ; un long manteau lui tombe sur les épaules, l'enserrant complètement en ses plis majestueux. Sa noblesse d'allures et d'idées impose l'attention, et, on sent en lui un homme supérieurement doué, que sa vie de rêve a soustrait aux hypocrisies de notre existence terrestre.

Depuis plus de quinze ans, Mérovak parcourt la France et la Belgique, magnifiant partout ce qu'il appelle ses *Cités des Rêves.* Il fait défiler par des projections lumineuses, faites d'après les photographies de ses propres dessins, une longue suite de villes rêvées, cités de songe, présentées avec attrait, presque avec amour, et, c'est une émotion peu banale que donnent ces visions moyenâgeuses de tours massives, de tourelles ajourées, de donjons, de beffrois, de remparts, de murs crénelés, de cathédrales...

De plus, Mérovak s'est fait l'homme de l'époque chevaleresque.

Il évoque et fait revivre, entre autres, d'une façon très impressionnante, l'histoire de Jeanne d'Arc.

A l'entendre, la vie de la Pucelle apparaît, dans ses épisodes essentiels, en des compositions pittoresques et fort spirituellement conçues. Ce sont des évocations éthérées et idéales de villes gothiques où les vieilles maisons, les vieux remparts, les vieux ponts sont reproduits avec un sentiment délicat, dans des teintes indéfinissables, mais d'une harmonie suprême.

On en aura d'ailleurs une très juste idée en lisant cet extrait du compte rendu de M. Marcel Cotte, un de nos confrères de la presse belge :

« Devant nos yeux, les tours crénelées moyenâgeuses s'affaissent au ras du sol et sur leurs vestiges la *Cité des Rêves* surgit : cathédrales ogivales entourées de demeures aux toits aigus, aux tourelles élancées, mais sans portes ni fenêtres, car ceux qui y séjournent vont et viennent comme le vent. Si nous nous heurtons à un escalier, il s'arrête à mi-chemin du sol ; ceux qui hantent ce séjour n'en ont que faire, ils n'y viennent que pour mieux draper leurs robes traînantes. Sur les eaux qu'aucun souffle n'ondoie des reflets de lune dorment. Tout est calme, si calme dans la *Cité des Rêves*, que nous la croyons irréelle...

« Des siècles ont passé. C'est du roc qui s'exhausse que surgit maintenant la *Cité des Rêves.* Comme animées de vie, les cathédrales



ont pris des proportions fantastiques; leurs nefs et transepts se sont étendus, exubérante floraison de rosaces, de vitraux à sept couleurs, prodigieuse poussée de lignes et d'ogives... Et de tout cet ensemble s'élève, à peine perceptible, comme muet, mais de plus en plus ample, un chant triomphal et sublime, fait de la vibration du roc et des pierres, des voûtes grandioses, des flamboyantes ogives et des flèches à l'essor éperdu, des vibrations de la lumière lunaire et d'un frisson d'impérissable beauté. » (*Le Tout-Verviers*, 20 mai 1905.)

Tout cela est accompagné au piano ou à l'orgue par une musique adéquate. Il fait chanter au piano les pierres des cathédrales gothiques de ses *Cités des Rêves* et l'impression est très grande.

Lorsqu'il était à Paris, au sortir de la Bodinière, où il avait exécuté avec une prodigieuse maëstria plusieurs morceaux d'une extrême complication, les psychistes furent unanimes à voir en lui un médium musicien. Seuls les sceptiques affirmèrent : « Peuh ! un malin, un admirable virtuose qui a trouvé un moyen de se lancer, en se disant inspiré. »

Le docteur Corneille alla jusqu'à dire : «qu'un être invisible, une intelligence *extérieure* se sert des doigts de Mérovak pour produire des effets musicaux auxquels le musicien visible est complètement étranger », et M. Gaston Méry disait dans l'*Écho du Merveilleux*, parlant des sceptiques qui jugent Mérovak, un malin : « Si les assistants à la séance de la Bodinière avaient *vu* jouer Mérovak au lieu de l'entendre seulement, je suis persuadé qu'ils auraient à son endroit une toute autre impression. »

Pour nous, nous croyons franchement qu'il y a là un phénomène troublant, inexpliqué, qu'il faudrait peut-être rattacher à celui du dédoublement de la personnalité.

J. BRICAUD.

PHOTOGRAPHIE DES EFFLUVES HUMAINS

LETTRE OUVERTE A L'ACADÉMIE DES SCIENCES.

L'Académie des Sciences de Paris a reçu, le 29 janvier 1898, dix photographies d'Effluves humains qui ont été signalées dans la *Revue Scientifique* du 19 février suivant en ces termes :

« Académie des Sciences de Paris.

« Séance du 7-14 février 1898.

« Le commandant Darget adresse, de Vouziers, une réclamation de « priorité au sujet d'Epreuves photographiques obtenues sans lumière ».

« En février 1904, à l'apparition des Effluves humains découverts par M. Blondlot, d'après un autre procédé que le mien, effluves qu'il dénomme Rayons N, j'écrivis une deuxième fois à l'Académie en demandant si mes effluves photographiques n'étaient pas de la même nature que ceux du professeur de Nancy, M. Blondlot.

« Plus tard, le 9 février 1904, ayant lu sur des journaux que M. Charpentier avait émis l'idée que la Pensée humaine semblait produire des rayonnements lumineux lorsqu'il approchait le front de son écran fluorescent, j'envoyai à l'Académie des photographies de formes mentales que j'avais produites par la Pensée, telles que : une bouteille, une deuxième bouteille, une canne, un aigle.

« Je lui adressai, en même temps, des épreuves produites par le fluide vital des animaux et des plantes, ainsi que des épreuves produites par le rayonnement des maladies.

« Je disais, au sujet de ces dernières que, dans un temps prochain, les maladies pourraient être graphiées, ce qui donnerait aux médecins un diagnostic plus certain.

« J'ai aussi envoyé à l'Académie des Sciences le 9 juin dernier, cinq pellicules vitroses, colorées de différentes couleurs par le fluide vital, couleurs provenant de différences fluidiques des personnes qui l'avaient émis.

« Je n'ai jamais reçu de réponse de la dite Académie.

« Si mes rayons ne sont pas les rayons N, ou leurs proches parents, cette vénérable Société qui prétend détenir la science officielle en toute propriété, aurait pu se donner la peine de m'en prévenir.

« On l'accuse d'entraver les chercheurs, les inventeurs, la Science elle-même qu'elle met continuellement en faillite. Serait-il vrai qu'étant instituée et payée pour encourager les productions scientifiques, elle n'en soit que l'éteignoir.

« Elle refuse de regarder l'évidence.

« Est-ce par paresse d'esprit, parce qu'il suffit de s'asseoir sur un de ses fauteuils pour être frappé d'atonie, d'impuissance, de stérilité, aurait-on été auparavant actif, vigoureux chercheur, éclatant inventeur. Il semble que toute vérité nouvelle se présente à cette compagnie de vétérans comme un obscur et effrayant tunnel à passer. Elle a peur et décore sa nonchalance du nom de prudence scientifique.

« Les efforts cérébraux que ces hommes ont faits pour obtenir un fauteuil à l'Institut leur ont enlevé, dirait-on, toute vitalité pour apprécier les efforts de ceux qui viennent après eux avec un bagage inédit

« Mais les faits nouveaux, le Progrès, sont comme le lourd rouleau qui enfonce les cailloux du chemin, aplanissant la route, écrasant en passant la pierre friable de cette institution sénile qui est l'Académie des Sciences.

« Je vous écris la présente lettre, Messieurs les Membres de l'Académie des Sciences, afin de vous réveiller, sachant que vous avez le cœur trop haut placé pour m'en vouloir de quelques mots trop brutalement exprimés en style de paysan du Danube ; et espérant que vous voudrez bien me répondre au sujet de la valeur que vous attribuez à mes Effluves.

« Je vous prie d'agréer, Messieurs les Membres de l'Académie, mes sentiments les plus distingués.

« Commandant DARGET. »

Tours, le 1er mai 1905.

CONFÉRENCE SALLE KARDEC

Conviés à la dernière conférence de la saison, les fédérés avaient répondu à cet appel en assez grand nombre et venaient dimanche manifester par leur présence toutes leurs sympathies et leurs remerciements à notre tout dévoué conférencier l'infatigable apôtre M. Fulliquet. Poursuivant avec son habituel succès l'étude des religions de l'Inde, il voulut dans cette dernière causerie nous initier aux doctrines religieuses du Boudhisme, à sa philosophie matériaiste et pourtant aux préceptes si doux et si bienveillants que bien ldes religions ont copiés sinon entièrement tout au moins en partie.

Si invraisemblable que cela puisse paraître, le Boudhisme est une de ces religions sans Dieu auxquelles le sol de l'Inde a donné naissance au même titre que le Brahmanisme dont il découle d'ailleurs et que nous avons déjà étudié. C'est une des rares religions qui proposent à l'humanité un homme comme modèle, réalisant la somme de toutes les vertus et qu'il s'agit d'imiter si l'on veut parvenir à cet anéantissement suprême de l'individualité que l'on appelle le Nirvâna, but constant de tous les efforts des adeptes de cette curieuse doctrine. Une secte qui compte ses adhérents par millions doit avoir comme fondateur un philosophe remarquable et profond, aussi le conférencier voulut-il bien nous en dire quelques mots.

Au septième siècle avant notre ère, le Brahmanisme, depuis longtemps prépondérant, commençait à décliner en même temps que s'accroissait l'impopularité des Brahmanes durs et orgueilleux. Le



peuple, que des dogmes obscurs ne satisfaisaient plus, attendait avec impatience un sauveur ou plutôt un messie capable d'accomplir une réforme religieuse qui s'imposait. Cet homme, ce grand réformateur, fut le Boudha, mot qui veut dire : le savant, l'illuminé. De son vrai nom Sidharta, il était issu d'une famille royale, les Sakya, ce qui lui a valu aussi le surnom de Sakya-Mouni, c'est-à-dire le sage.

Sa naissance, si nous nous en rapportons aux légendes, fut marquée de merveilleux phénomènes que l'imagination puissante de ce peuple se plaît à embellir en des contes extravagants qui peignent exactement l'état d'esprit et d'âme de cette race. En réalité, la jeunesse du Boudha paraît avoir été celle d'un prince heureux qui ne connut pas les vicissitudes de la vie. Ce ne fut que plus tard qu'amené par différentes occasions à examiner de plus près le problème de la vie, il en déduisit que tout ici-bas n'est que misère et souffrance. L'existence avec son inévitable cortège de maux et de douleurs, maladie, vieillesse, décrépitude, mort, et à côté, comme compensation, de rares joies bien fugitives que guette sans cesse la triste réalité : la souffrance, la continuelle souffrance. Comment sortir de cet affreux dédale, échapper à cet effrayant labyrinthe. Par la mort ? Hélas ! la mort n'existe pas pour le Boudha, elle n'est qu'une transmigration continuelle des âmes, une existence incessamment renouvelée, affligée des mêmes maux, soumise aux mêmes douleurs. Seul l'anéantissement dans le Nirvâna permet de se soustraire à une existence considérée comme toute fortuite sans signification et sans idéal, dont le seul but doit être de travailler à s'en délivrer au plus tôt. Si nous en croyons la légende, le Boudha abandonna alors les privilèges de sa naissance, les honneurs et la fortune, quitta ses palais, se voua à la pauvreté, à la solitude et se livra à la plus profonde méditation. Reconnaissant que le désir seul est la cause de toutes nos souffrances et de nos maux, il s'appliqua à détruire en lui tout germe de désir, se soumit aux pratiques d'un ascétisme des plus rigoureux, mortifiant son corps et ses sens par des jeûnes et les plus cruelles privations.

Bientôt pourtant il reconnut l'inutilité de ces mortifications, se sépara des Brahmanes et se mit à prêcher aux foules ce principe primordial de sa doctrine : le désir, cause de toutes les souffrances. Il apprit à accepter la vie telle qu'elle se présente sans désirer autre chose que ce qui est échu à chacun et fit naître ce culte de bienveillance des uns pour les autres qu'il éleva jusqu'à un degré très supérieur.

Il donna à sa morale comme principe l'amour général des êtres, y compris les ennemis et les animaux qui étaient toujours très respectés par ce peuple et dignes de leur bienveillance. Il ordonna à ses adeptes de ne se vêtir que des haillons, de réduire leur nourriture le plus possible, de ne vivre que d'aumônes que l'on ira chercher de maison en maison et de se retirer dans la solitude des forêts pour s'y livrer à la méditation. Il créa ainsi les ordres monastiques qui pullulent dans l'Inde, ces moines mendiants qui envahissent son sol et y vivent aux dépens du peuple, élevant presque cette profession à celle d'un sacerdoce. La solitude et le vagabondage des temps primitifs ont été remplacés maintenant par la vie des couvents où les religieux vivent en commun. Des monastères de nonnes se sont aussi formés, soumis à des règles à peu près analogues à celles des moines mendiants. Dans le Thibet, et particulièrement à Lassa, la ville n'est composée que de couvents où vivent des milliers de moines sous la direction d'un grand Lama, chef spirituel et temporel de ces curieuses agglomérations de religieux. Prélevant sur les populations environnantes qu'ils exploitent une bonne partie des produits, ils vivent aux dépens d'un peuple ignorant et crédule, proie facile à la rapine de ces ordres monacaux.

Tel est esquissé à grands traits un rapide aperçu sur cette vieille religion de l'Inde qui prévalut dans ces contrées si longtemps mystérieuses et ignorées, mais qui peu à peu nous livrent leurs secrets en même temps que la valeur morale de leurs peuples à des époques si éloignées.

Inutile de dire que l'auditoire ne ménagea pas ses bravos au dévoué conférencier qui nous tint pendant une heure sous le charme de sa parole vibrante et qui sait si bien nous intéresser à ses causeries si instructives et si captivantes.

M. Bouvier prend alors la parole et remercie en quelques mots M. Fulliquet de son dévouement si souvent mis à contribution.

Il exprime l'espoir que la saison prochaine le trouvera de nouveau au milieu de nos chers fédérés toujours heureux de l'avoir à leur tête pour le bien de la cause et de la vérité.

Des expérienees ont lieu ensuite parmi lesquelles un exercice de régression de mémoire qui a paru vivement intéresser le public. A l'issu de ces expériences, une quête a été faite au profit des vieillards qui a rapporté la somme de 24 francs. Nous tenons à remercier tous les généreux donateurs et nous donnons rendez-vous à la saison prochaine à tous les fédérés, convaincu qu'ils viendront plus nombreux que jamais assister à ces soirées familiales pleines de douce intimité, source de satisfactions et de bonheur.

J. Barthelemy.

Pour les Profanes [1]

(*Suite.*)

Aujourd'hui les phénomènes si probants de psychurgie, révélés par le spiritualisme moderne, sont entrés dans une voie scientifiquement expérimentale. Il ne faut rien moins que l'âpreté des conditions actuelles de notre vie sociale, pour expliquer ce fait inouï : qu'il existe encore des gens qui, bien que doués de facultés mentales normales nient ces phénomènes ou n'en ont cure et cela, sans avoir, pour cette aberration, l'excuse médiocre de l'intérêt personnel, comme nous l'expliquions plus haut. Leur heure n'est point venue, dira-t-on. Nous pensons que ces incrédules qui nient la lumière en plein midi, ou le mouvement lorsqu'ils marchent, sont purement et simplement des individualités insuffisamment évoluées, qui, malgré tout ne peuvent arriver à croire à quoi que ce soit en dehors des contingences banales et convenues. Tout fait nouveau leur est en quelque sorte hostile, ils y voient un mensonge ou une grossière erreur. Les lois physiques établies sont — pour eux — choses finies, en dehors desquelles rien ne saurait se produire que l'absurde. S'ils ont une foi, ils s'y confinent ; s'ils n'en ont pas, ils s'enlizent dans une négation de tout hormis le matérialisme vulgaire, commencement et fin de tout.

Laissons donc au temps le soin de corriger ces tares de la pensée et poursuivons notre voie lumineuse.

L'homme est triple.

Par son corps physique visible il est matière.

Par sa pensée, il est esprit, c'est-à-dire immatériel.

Et cependant ces deux premières faces de l'homme sont antinomiques.

Qui ou quoi donc les unit ?

Un agent connu seulement jadis de quelques savants ou lettrés et que nous dénommons *périsprit.*

Paracelse, médecin et chimiste fameux du seizième siècle, l'appela médiateur plastique. Reichembach au dix-huitième siècle le dénomma *od*. Ce fut Allan Kardec, le promoteur bien connu du spiritisme en France qui lui donna le nom de périsprit, c'est-à-dire qui entoure l'esprit.

C'est l'enveloppe visible seulement par certains sensitifs appelés médiums ; c'est le corps plastique qui, par sa subtilité rend possible la corrélation de l'esprit avec le corps visible.

[1] Voir les numéros 344-348 de la *Paix Universelle*.



Si les chrétiens modernes connaissaient leur merveilleuse religion, le mot n'est point exagéré, ils sauraient tous que l'apôtre des Gentils, notamment dans sa quinzième lettre adressée aux fidèles de Corynthe leur rappelait qu'ils ressusciteraient dans leur corps *spirituel* et *incorruptible*, ce qui était d'ailleurs la croyance des Pères de la primitive Eglise : Origène, Tertulien, Basile, Augustin, Hilaire.

Ceci dit uniquement pour démontrer que cette vérité, comme tant d'autres, a été oubliée par l'exotérisme religieux, de telle façon que lorsqu'on parle de corps spirituel incorruptible à un chrétien moderne, il paraît aussi étonné qu'un Papou devant un phonographe ; ce n'est cependant ni de la Théologie ni de l'exégèse.

Le périsprit est donc le grand agent des manifestations de toutes sortes qui établissent la communication entre deux mondes : celui des esprits et le nôtre.

En quelques lignes définissons-le.

Allan Kardec en son *Livre des Esprits*, dit :

« L'esprit est enveloppé d'une substance vaporeuse pouvant s'éle-« ver dans l'atmosphère et le transporter où il veut. Ce dernier puise « la substance de cette enveloppe, dans le fluide universel de chaque « globe. Le périsprit affecte une forme au gré de l'Esprit. »

A. de Rochas, ce savant chercheur qui étudie patiemment et scientifiquement plusieurs des phénomènes du moderne Spiritualisme, opère au moyen de deux sujets sensitifs (ou médiums) qu'il met préalablement en état d'hypnose.

Il s'exprime ainsi dans son ouvrage *De l'extériorisation de la Sensibilité* :

« Le sujet A, dont les yeux ont été préalablement amenés dans l'état où ils perçoivent les effluves extérieurs, examine ce qui se passe, lorsque je magnétisme un sujet B présentant à l'état de veille une sensibilité cutanée normale. Dès que chez celui-ci, la sensibilité commence à disparaître, le duvet lumineux recouvrant sa peau à l'état de veille, semble se dissoudre dans l'atmosphère, puis reparaît au bout de quelque temps, sous la forme d'un brouillard léger qui, peu à peu, se condense en devenant de plus en plus brillant, de manière à prendre en définitive l'apparence d'une couche très mince, suivant à 3 ou 4 centimètres en dehors de la peau, tous les contours du corps.

« Si, moi, magnétiseur, j'agis sur cette couche d'une façon quelconque, B éprouve les mêmes sensations que si j'avais agi sur sa peau et il ne sent rien ou presque rien si j'agis ailleurs que sur cette couche ; il ne sent rien non plus si c'est une personne, non en rapport avec le magnétiseur, qui agit.

« Si je continue la magnétisation, A voit se former autour de B une série de couches équidistantes, séparées par un intervalle de 6 à 7 centimètres (le double de la distance de la première couche à la peau) et B ne sent les attouchements, les piqûres et les brûlures que sur ces couches qui se succèdent parfois jusqu'à 2 ou 3 mètres en se pénétrant et s'entrecroisant sans se modifier, au moins d'une façon appréciable ; leur sensibilité diminue proportionnellement à l'éloignement du corps. »

Voilà, ce semble, le corps spirituel de saint Paul, le médiateur plastique de Paracelse, le corps astral des occultistes qui peut, dans les conditions indiquées, s'extérioriser, tout en restant sensible et devenir visible et tangible. Dès lors ce corps fluidique devait pouvoir être photographié. C'est ce qu'on a tenté et réussi de faire. De telle sorte qu'on obtient, avec le concours de médiums, des photographies d'entités extraterrestres, qui, on le comprend maintenant, se rendent visibles non plus seulement des voyants ou sensitifs, mais de tout le monde, puisque leur corps fluidique, leur périsprit, impressionne la plaque photographique, comme nous en verrons la preuve tout à l'heure.

Mais il y a plus, sinon mieux.

Les entités en question se sont, au moyen de médiums puissants, tels que Daniel Danglas, Home, Slade, Eusapia Palladino, Eglinton, Mme d'Espérance et autres, matérialisés au point de sembler des êtres terrestres, marchant, serrant les mains des assistants, quelques-uns même parlant et se faisant connaître.

Voici quelques faits :

Apparition persistant, pendant près de deux ans, mais par intermittences, de l'esprit Katie King à Londres.

En 1872, habitait en cette ville, dans sa famille, une jeune fille de 16 ans, nommée Florence Cook, laquelle depuis son enfance, disait voir et converser avec des esprits. Les parents n'y croyaient point. En jour d'avril de ladite année, un esprit se manifesta si énergiquement que les parents se décidèrent à mener leur enfant chez un docteur qui s'occupait de l'étude des phénomènes psychiques, M. Harrisson, lequel consentit à se rendre compte des faits. Il vint chez les Cook.

Ecoutons sa déclaration :

« Une séance eut lieu le 25 avril chez M. Cook, en ma présence. Le médium miss Cook était assise dans un cabinet obscur. On entendait gratter de temps en temps. L'esprit Katie (qui s'était rendu visible) tenait un tissu léger qu'elle avait fabriqué, avec lequel elle s'efforçait de récolter autour du médium, les fluides matériels pour se matérialiser *complètement*. Elle frottait donc le médium avec le tissu qu'elle tenait. La conversation suivante eut lieu, à voix basse, entre le médium et l'esprit :

— Allez-vous-en, Katie, je n'aime pas être frictionnée ainsi.

— Ne soyez pas sotte, ôtez ce que vous avez sur la tête et regardez-moi (elle frictionnait toujours).

— Je ne veux pas. Laissez-moi, Katie, je ne vous aime pas, vous me faites peur.

— Que vous êtes sotte (elle frictionnait tout le temps).

— Je ne veux pas me prêter à ces manifestations, je ne les aime pas. Laissez-moi tranquille.

— Vous n'êtes que mon médium et un médium est une simple machine dont les esprits se servent.

— Eh bien, si je ne suis qu'une machine, je n'aime pas à être effrayée de la sorte. Allez-vous en.

— Ne soyez pas étourdie. »

Il est manifeste qu'il y a là deux individualités bien distinctes.

Enfin le phénomène s'accomplit complètement. M. Harrisson poursuit :

« La figure de Katie nous apparut toute sa tête enveloppée de blanc, afin, dit-elle, d'empêcher le fluide de se disperser trop vite. Elle nous déclara que sa figure seulement était matérialisée : tout le monde put voir ses traits distinctement. Ensuite elle me dit : Regardez-moi sourire, regardez-moi parler, puis s'écria : « Cook, aug-« mentez la lumière ! » On s'empressa d'obéir et chacun put voir la figure de Katie King brillamment éclairée ; elle avait une figure jeune, jolie, heureuse, des yeux vifs, quelque peu malicieux. Son visage n'était plus mat, comme lors d'une précédente apparition, parce que, dit-elle : « Je sais mieux comment il faut faire. »

« Lorsque l'assistance vit apparaître la figure de Katie en pleine lumière, tous s'écrièrent : « Nous vous voyons parfaitement à pré-« sent ». L'esprit témoigna sa joie en avançant son bras et en frappant contre le mur avec un éventail qu'elle avait trouvé à sa portée. »

Petit à petit l'esprit Katie King en arriva à se matérialiser plus parfaitement. Une réunion de savants expérimentateurs MM. Benjamin Colman, docteur Gully, docteur Sexton, enfin William Crookes, proclamèrent la réalité absolue de ces manifestations transcendantes. Plusieurs photographies de l'esprit furent prises au magnésium.

Et pour assurer l'indépendance, à tous points de vue, du médium Florence Cook, un riche personnage de Manchester lui fit une large donation qui assura son existence.



Il est bon d'observer que des précautions infinies avaient été prises par les assistants avant les séances, pour s'assurer de la réalité des phénomènes et éviter toute supercherie possible. Nous renvoyons pour leurs descriptions aux ouvrages publiés sur la matière, notamment : L'*Ame est immortelle*, par G. Delanne, et *Après la mort*, de L. Denis.

Mais il est un témoignage du même fait de matérialisation encore plus complète donnée par le célèbre W. Crookes déjà nommé, nous ne résistons pas à le rapporter ici, malgré son étendue.

Les faits que nous venons de relater et ceux qui vont suivre sont à ce point en dehors, non seulement de ceux déjà reconnus comme prodigieux, mais encore en dehors de notre conception normale, qu'il nous paraît juste d'insister sur la valeur et l'authenticité de leur source. William Crookes, encore vivant, est cet illustre savant anglais, ancien président de la *Royal Society* (Académie des sciences d'Angleterre) auquel la science universelle doit, entre autres découvertes, celle d'un métal nouveau : le thallium et de la matière radiante.

C'est dans son ouvrage : *Recherches sur le moderne spiritualisme* récemment traduit en français, que nous trouvons le récit qu'on va lire, d'expériences faites par lui, en présence de plusieurs de ses collègues nommés plus haut, de sa femme et de quelques amis.

« Une des photographies les plus intéressantes est celle où je suis debout à côté de Katie (l'apparition) — elle a son pied nu sur un point particulier du plancher. J'habillai ensuite Mlle Cook (le médium) comme Katie. Elle et moi nous nous plaçâmes exactement dans la même position et nous fûmes photographiés par les mêmes objectifs placés absolument comme dans l'autre expérience et éclairés par la même lumière. Lorsque ces deux dessins sont placés l'un sur l'autre, les deux photographies de moi coïncident exactement, quant à la taille, etc... — Mais Katie est plus grande d'une demi-tête que Mlle Cook et auprès d'elle, elle semble une grosse femme. Dans beaucoup d'épreuves, la largeur de son visage et la grosseur de son corps diffèrent essentiellement de son médium et les photographies font voir plusieurs autres points de dissemblance... »

Cette observation réduit à néant l'objection de quelques chercheurs, d'ailleurs de bonne foi, qui attribuent parfois les apparitions photographiées à un dédoublement de la personne du médium.

M. Crookes continue :

« J'ai si bien vu Katie récemment, lorsqu'elle était éclairée par la lumière électrique, qu'il m'est possible d'ajouter quelques traits aux différences que, dans un précédent article, j'ai établies entre elle et son médium. J'ai la certitude la plus absolue que Mlle Cook et Katie sont *deux individualités distinctes*, du moins en ce qui concerne leur corps. Plusieurs petites marques qui se trouvent sur le visage de Mlle Cook font défaut sur celui de Katie. La chevelure de Mlle Cook est d'un brun si foncé, qu'elle paraît presque noire : une boucle de celle de Katie qui est là, sous mes yeux et qu'elle m'avait permis de couper au milieu de ses tresses luxuriantes, après l'avoir suivie de mes propres doigts jusque sur le haut de la tête et m'être assuré qu'elle y avait bien poussé, est d'un riche châtain doré.

« Un soir je comptais les pulsations de Katie, son pouls battait régulièrement 75, tandis que celui de Mlle Cook, peu d'instants après, atteignit 90, son chiffre habituel.

« En appuyant mon oreille sur la poitrine de Katie, je pouvais entendre son cœur battre à l'intérieur et ses pulsations étaient encore plus régulières que celles du cœur de Mlle Cook, lorsque, après la séance, elle me permettait la même expérience. Eprouvés de la même manière, les poumons de Katie se montrèrent plus sains que ceux de son médium, car au moment où je fis mon expérience, Mlle Cook suivait un traitement médical pour un gros rhume. »

Après trois années successives d'apparitions presque journalières, l'esprit Katie King qui s'était rendu visible, tangible et audible, se manifeste pour la dernière fois le 23 mai 1874.

Ecoutons M. William Crookes :

« A 7 h. 23 minutes du soir, M. Crookes conduisit miss Cook dans le cabinet obscur, où elle s'étendit sur le sol, la tête appuyée sur un coussin. A 7 h. 28 minutes, Katie parla pour la première fois et à 7 h. 30 minutes elle se montra en dehors du rideau et dans toute sa forme. Elle était vêtue de blanc, les manches courtes et le cou nu, Elle avait de longs cheveux châtain clair, de couleur dorée tombant en boucles des deux côtés de la tête et le long du dos jusqu'à la taille. Elle portait un long voile blanc qui ne fut abaissé qu'une ou deux fois sur son visage pendant la séance.

« Le médium avait une robe bleu clair en mérinos. Pendant presque toute la séance, Katie resta debout ; le rideau du cabinet était écarté et tous pouvaient voir distinctement le médium endormi ayant le visage couvert d'un châle rouge, pour le soustraire à la lumière. Elle n'avait pas quitté sa première position depuis le commencement de la séance durant laquelle la lumière répandait une vive clarté. Katie parla de son départ prochain et accepta un bouquet que M. Tapp lui avait apporté, ainsi que quelques lis attachés ensemble et offerts par M. Crookes. Katie invita M. Tapp à délier le bouquet et à poser les fleurs devant elle sur le plancher ; elle s'assit alors à la turque et nous pria tous d'en faire autant autour d'elle. Alors elle partagea les fleurs et en fit un petit bouquet qu'elle entoura d'un ruban bleu. Elle écrivit aussi des lettres d'adieu à quelques-uns de ses amis en les signant : Annie Owen Morgan et en disant que c'était son seul vrai nom pendant sa vie terrestre. Elle écrivit également une lettre à son médecin et choisit pour ce dernier un bouton de rose comme cadeau d'adieu. Katie prit alors des ciseaux, coupa une mèche de ses cheveux et nous en donna à tous une large part. Elle prit ensuite le bras de M. Crookes, fit le tour de la chambre et serra la main de chacun. Katie s'assit de nouveau, coupa plusieurs morceaux de sa robe et de son voile dont elle fit des cadeaux. Voyant de si grands trous à sa robe et pendant qu'elle était assise entre M. Crookes et M. Tapp, on lui demanda si elle pourrait réparer le dommage, ainsi qu'elle l'avait fait en d'autres occasions. Elle présenta alors la partie coupée à la clarté de la lumière, frappa un coup dessus et à l'instant cette partie fut aussi nette et aussi complète qu'auparavant. Ceux qui étaient auprès d'elle examinèrent et touchèrent l'étoffe avec sa permission ; ils affirmèrent qu'il n'existait ni trou ni couture, ni aucune partie rapportée, là où, un instant auparavant, ils avaient vu des trous de plusieurs pouces de diamètre.

« Elle donna ensuite les dernières instructions à M. Crookes et aux autres amis, sur la conduite à tenir touchant les manifestations ultérieures promises par elle au moyen de son médium. Ces instructions furent notées avec soin et remises à M. Crookes. Elle parut alors fatiguée et disait tristement qu'elle désirait s'en aller, que sa force disparaissait, elle réitéra à tous ses adieux de la manière la plus affectueuse. Les assistants la remercièrent pour les manifestations merveilleuses qu'elle leur avait accordées.

« Tandis qu'elle se dirigeait vers ses amis un dernier regard grave et pensif, elle laissa tomber le rideau et devint invisible. On l'entendit réveiller le médium, qui la pria, en versant des larmes, de rester encore un peu ; mais Katie lui dit : « Ma chère, je ne puis. Ma « mission est accomplie, que Dieu te bénisse », et nous entendîmes le son de son baiser d'adieu. Le médium se présenta alors au milieu de nous, entièrement épuisé et profondément consterné.

« On vient de voir combien miss Cook, rétive à l'origine, s'était attachée à son amie. Parlant d'elle-même, Katie disait qu'elle ne pourrait désormais ni parler ni montrer son visage ; qu'en accomplissant, pendant trois ans, ces manifestations physiques, elle avait passé une vie bien pénible pour expier ses fautes ; qu'elle était résolue

à s'élever désormais à un degré supérieur de sa vie spirituelle ; que ce ne serait qu'à de longs intervalles qu'elle pourrait correspondre par écrit avec son médium ; mais que ce médium pourrait toujours la voir au moyen de la lucidité magnétique. »

Et qu'on ne croie pas qu'il s'agisse là d'un fait isolé. Le savant russe, Aksakow, qui vient de mourir, relate de son ouvrage si captivant à tous égards : *animisme et spiritisme*, plusieurs faits de matérialisation d'esprits avec preuves d'identité. A consulter encore l'intéressant ouvrage de M. Dale Owen, '*Debatable land*, relatant notamment l'apparition durant cinq ans de l'esprit matérialisé de la défunte Mme Livermore à son mari, qui habitait les Etats-Unis en 1861.

Combien tous ces faits, avec leurs conséquences mystérieuses, nous éloignent des misérables contingences dont se compose notre vie de relations !

Cela produit, il faut le reconnaître, comme un éblouissement, lequel venant à se dissiper et notre pensée revenant se mêler aux mesquineries de l'existence, on se demande si on n'a pas fait un beau rêve, si tout cela n'est pas une gracieuse illusion de notre âme en quête d'infini. C'est alors que la matérialité des *apports* qui ont pu être conservés vient rendre l'immense service d'attester silencieusement, mais éloquemment, l'entière réalité de tels prodiges.

On a eu bien raison de dire que le génie est une divination. — Shakespeare, mettant dans la bouche d'Hamlet ces paroles :

« Il y a plus de choses dans les cieux et sur la terre, Horace, qu'il ne s'en trouve dans toute notre philosophie » (Sc. V, 1er acte).

Oui l'étrange et manifeste combat que nous livrons tous dans des conditions si diverses, sur cette terre, nous prouve, si nous voulons bien consentir à voir et à comprendre, que cette existence a une raison d'être et un but.

Oui, notre personnalité réelle est tout autre que notre vanité le suppose. Ce n'est pas ce corps qui se meut, souffre et meurt qui est notre *moi*, mais bien notre esprit qui, lui, est réellement quelqu'un susceptible de conscience, c'est-à-dire de conception et de volonté.

Et nous n'hésitons pas à le dire, en présence de l'état de déséquilibre où se trouve la conscience universelle à notre époque si agitée, si anxieuse ; peu importerait en somme que nous ignorassions encore les resplendissants mystères de la vie réelle, de cette vie que le spiritualisme moderne nous enseigne et nous démontre, si, comme jadis, nous avons une foi réelle, intégrale dans la vie future, sanction de celle-ci et telle que l'enseignait la Religion. Mais il n'en est rien, absolument rien. Il faut dire la vérité tout entière, bien peu de personnes aujourd'hui ont une foi religieuse, malgré qu'un assez grand nombre continue à suivre peu ou prou les pratiques extérieures de l'un ou de l'autre des trois cultes principaux, dans notre monde occidental.

N'insistons pas et n'offensons personne.

Le spiritualisme moderne est arrivé à son heure. Il n'est que temps que le monde ouvre enfin les yeux sur l'abîme où il se plonge en bornant à la terre ses désirs et son espoir.

Le combat, loi inéluctable du monde physique et du monde moral, s'accentue de plus en plus, revêtant toutes les formes possibles, empruntant tous les moyens, faisant vibrer toutes les cordes de la harpe gigantesque qu'offrent aux souffles de la vie universelle nos obscures consciences, comme nos aspirations les plus élevées.

Sur ce champ de bataille où se joue notre présent et surtout notre avenir soyons donc armés ; sachons voir et nous serons impavides, ne demandant à cette vie terrestre que ce qu'elle peut nous donner : l'hospitalité d'un jour, pour gagner la région au-delà, où disparaît tout mirage trompeur, où resplendit dans une irradiation sereine la vérité, où la vie enfin, dans sa pérennité nous dévoile le mystère de son agrandissement logique et divin.

J. Bearson.

La vraie Philosophie du Progrès universel

Le progrès intellectuel et moral a pour champ d'action l'immensité du temps et de l'espace. L'esprit de l'homme, poussé par une force invincible, qui est un signe de son émanation divine, ne peut admettre des limites à ses recherches dans l'étude des mystères de la nature. Il en est de lui comme des héros de la légende, qui, doués d'immortalité, accomplissent jusqu'au bout les desseins qui leur sont tracés par leur destinée, malgré les obstacles qui leur sont opposés pour les entraver.

Etudier, connaître et déduire forment les actes essentiels de la vie humaine.

Le progrès n'étant que la manifestation de la science et de l'intelligence, ne peut cesser d'exister et de connaître. Le champ de ses investigations embrasse le vaste panorama de la nature universelle. C'est là que se trouve l'éternel problème dont la solution semble cachée par des voiles impénétrables. Sentant instinctivement que par ses extrémités infinies, ce champ, sans bornes et sans limites, touche à la Divinité même vers laquelle l'homme aspire irrésistiblement et dont rien ne peut arrêter la marche progressive, acceptant toutes les hypothèses, le philosophe qui cherche la vérité absolue, ne se décourage pas dans ses recherches.

Mais l'indépendance de la pensée n'étant pas encore entièrement acquise à l'homme, les préjugés n'ont cessé d'entretenir dans les masses peu éclairées que l'infini était un mot inaccessible à l'intelligence humaine, et que vouloir sonder l'inconnu, ce serait se perdre dans un abîme sans fond, dans un labyrinthe sans issu.

Quelles que soient les illusions égarant la pensée, lancée dans le domaine de l'inconnu, l'esprit humain accepte plus facilement l'espace sans limites, que borné dans un rayon étroit, contraire aux idées d'immensité, que révèle et imprime fortement dans l'imagination l'aspect de l'univers.

Malgré l'ignorance des masses populaires, le progrès marche d'un pas continu vers la vérité absolue qui a pour centre Dieu même. Dans cet immense parcours, rempli d'obstacles, des étapes inégales, mais infinies, se déroulent devant les regards de l'humanité terrestre. Mais en l'absence d'un critérium palpable, des penseurs impatients ont méconnu ces lointains mirages, qui forment cependant le but de tous les efforts de l'humanité active et laborieuse.

Sous l'empire des enseignements de l'histoire des peuples anciens de notre planète, on a cherché à faire dominer l'idée apparente que l'esprit humain joue un rôle de bascule à travers les âges et qu'il oscille, monte et descend sous le souffle du hasard. S'il est vrai que l'esprit monte et baisse alternativement dans notre sphère, nous ne pouvons vérifier les mouvements qui se produisent dans les autres, dont le nombre est infini. Ce qu'il y a de bien certain, c'est que les vacillations qui peuvent avoir lieu sur notre globe ne peuvent être que partielles, d'après l'ordre de la nature. Elles sont donc la conséquence rationnelle de ce principe certain que rien ne se crée, rien ne se perd et que tout se transforme. C'est sur cette transformation continuelle universelle que repose la loi du progrès.

Au milieu de ces données vacillantes et contradictoires de la science et des errements humains, l'immense majorité des hommes passe sa vie uniquement occupée à satisfaire ses passions et à chercher à vivre longtemps. La mécanique sociale a ses lois que personne ne peut enfreindre impunément. Dans de pareilles conditions, il ne faut pas que le penseur se décourage, après avoir jeté ses pensées au monde ; il faut, au contraire, qu'il attende passivement le jugement de la postérité, la marche du progrès est d'ailleurs subordonnée au temps et à la force des choses et des événements.

L'esprit humain ne peut entrer dans la phase de l'épanouissement de la raison que lorsque les préjugés qui paralysent l'avancement



moral des peuples seront effacés de nos mœurs et de nos institutions. Mais la certitude, qui représente l'âge mûr, sont toujours la crise du doute et de l'examen qui caractérise l'enfance des peuples ou la transformation des civilisations.

Mais, parmi les penseurs, il se trouve généralement des âmes d'élite qui sacrifient tout à la diffusion de la vérité intégrale. Désireux d'accélérer la marche du progrès, de la morale et de la science sociale, leurs efforts trouvent constamment de nouveaux aliments dans l'ignorance des peuples ; car cette ignorance constitue la nuit sombre et les ténèbres de l'âme ; c'est, en un mot, l'absence du soleil de la morale et de la lumière qui doit éclairer et réchauffer le monde universel.

Il importe donc d'amener les masses à l'amour de la fraternité, fécondé par la raison et une philosophie démontrée, enseignant aux hommes que s'ils ont des droits, ils ont aussi des devoirs.

Une lutte est engagée entre la lumière de la pensée et les ténèbres de l'obscurantisme. C'est le combat du juste contre l'injuste ; c'est la guerre aux anciens errements religieux qui tiennent les peuples dans l'ignorance et le fanatisme. Ces errements surannés seront submergés par les progrès de la civilisation.

Une philosophie rationnelle et progressive peut seule former la base de la vraie science morale et sociale, sans laquelle la vie est sans but, la morale sans sanction, la force sans frein, la conscience sans règle et la liberté sans guide et sans raison consciente ; car elle unit à l'âme humaine tout ce qui existe ; elle montre aux hommes le but suprême de leur existence, qui consiste dans l'amour éthéré et l'harmonie universelle ; elle constitue l'idéal agrandi de la perfection, comme couronnement de toutes les aspirations de la pensée et de tous les rêves de l'imagination humaine.

Tout s'unit et s'enchaîne dans l'ordre de la nature. Les phases de l'existence générale de tous les êtres suivent la marche progressive de tous les éléments de l'univers.

La mort sert d'épanouissement à la vie ; car elle renoue les plaisirs, les affections et les amours brisés, après avoir traversé la nuit sombre du tombeau.

La raison et la conscience, fortes et calmes, affirment que la loi du progrès a pour base une lutte continuelle contre la force d'inertie qui repousse tout effort, toute activité et tout mouvement en avant. C'est donc la lutte du bien contre le mal, de la science contre l'ignorance et de l'amour contre la haine.

Mais l'homme, animé de pensées vraiment divines, doit porter ses regards vers l'idéal charmant, qui lui montre sa destinée et sa véritable patrie.

Les sentiments et les visions de l'âme immortelle vers les beautés des mondes destinés à devenir notre nouvelle patrie, les désirs non satisfaits, sans cesse renaissants, doivent se confondre avec les riantes perspectives infinies.

Mais lorsque le temps détruit nos chimères, effeuille nos illusions, éteint dans le ciel étoilé de nos rêves les astres les plus purs, les plus aimés, il importe de tenir compte de ces avertissements.

En toutes choses, l'expérience éclaire l'intelligence, guide la raison et désenchante souvent le cœur ; elle est le fruit des jours dont les illusions étaient les fleurs.

Pauvres fleurs semées sur la route du passé, vous étiez bien belles partout et vous voilà déjà fanées !

Espérons que ces pensées, pleines d'une douce espérance, laisseront dans les cœurs un parfum de leurs émanations divines.

Soyons donc les propagateurs de cette belle philosophie.

Déchand,
publiciste à Oran.

Ma Boîte aux Lettres

Combattons-les sans relâche.

Dans ma boîte aux lettres, j'ai trouvé ce matin, une lettre de mon frère de lait, Jean de la Vèze. Il me demande de lui donner la définition du mot *Instigateur*.

Et je lui ai répondu, avec Pierre Larousse :

« Celui qui incite, qui pousse à faire une chose. »

Et j'ai ajouté :

« Le plus fameux instigateur que je connaisse s'appelait Pie V. C'était un pape. Ce scélérat poussa Catherine de Médicis, femme de Henri II, régente de France pendant la minorité de Charles IX, à faire la Saint-Barthélemy, qui fut un des drames les plus tristes de notre histoire, et qui plongea la France dans le sang et dans le deuil. »

En récompense de la rude punition qu'il avait si bien méritée pour cette sublime action, ce pape fut canonisé par des *canonisateurs* qui valaient tout juste autant que lui ; et pourtant, nous assure l'Église, ces hommes, faiseurs de saints, n'agissaient que sous l'inspiration du Saint-Esprit !

Le 28 mars 1569, ce pape, ce *monstre à tiare*, écrivait à Catherine de Médicis — cette fausse et astucieuse créature — la charitable lettre que voici :

« Si Votre Majesté continue à combattre ouvertement et ardemment les ennemis de la religion catholique, *jusqu'à ce qu'ils soient tous massacrés*, qu'elle soit assurée que le secours divin ne lui manquera pas, et que Dieu lui préparera ainsi qu'au roi son fils de plus grandes victoires. *Ce n'est que par l'extermination entière des hérétiques* que le roi pourra rendre à ce noble royaume l'ancien culte de la religion catholique. »

Cher frère, ne va pas croire que ce *Saint-Père* fut le seul à agir de la sorte, car Grégoire XVI et Pie IX, un des prédécesseurs de notre grand Pie X d'aujourd'hui, se conduisirent aussi *saintement* que Pie V.

A propos de papauté, sais-tu ce que vient de faire notre pape actuel Pie X ? Si tu ne le sais pas, je vais te l'apprendre.

L'empereur d'Allemagne, Guillaume II, est protestant. A ce titre, aux yeux de l'Église romaine, ce fameux empereur est un affreux hérétique destiné aux flammes éternelles de l'enfer.

Eh bien ! cet hérétique, cette victime, cette proie du diable, vient de recevoir de Pie X, ce chef suprême de l'Eglise catholique, apostolique et romaine, la croix de chevalier de l'ordre du Saint-Sépulcre.

Pourquoi, me demanderas-tu peut-être, ce pape imbécile a-t-il agi de la sorte ?

Parce que la République, lasse de payer des gens pour se faire insulter, bafouer, vilipender, a conçu le projet de se séparer d'eux et de cesser de leur fournir les fonds nécessaires à se procurer les armes destinées à la combattre.

Et comme l'empereur d'Allemagne est notre plus cruel ennemi, le pape a mis ignominieusement — non, pardon — chrétiennement sa main dans la sienne et l'a décoré de son plus bel ordre.

C'est égal, le fait n'est pas banal. Le représentant de Dieu décorant le diable !

Allons, les libres-penseurs, les spiritualistes modernes n'ont pas fini de rire, en attendant que l'Église romaine s'effondre sous le poids de ses hypocrisies, de ses superstitions, de ses mensonges et de ses crimes, dont la pauvre humanité est la victime depuis bientôt vingt siècles.

J. Chapelot.



REVUE DES REVUES

La *Revue Spirite*, toujours très bien rédigée, continue dans son numéro de mai l'Etude sur l'idée de justice et le développement dans histoire, de M. Grimard, ainsi que la Mort n'existe pas, de Mme Florence Marryat, et une belle étude de Léon Denis sur la Pensée.

L'*Initiation* d'avril reproduit la danse macabre de saint Jean de Bâle, copiée sur les fresques qui ornaient le mur du cimetière de l'église Saint-Jean, à Bâle. M. Bellot examine l'idée de la mort en Extrême-Orient et M. Dace fait une étude comparative des thérapeutiques magnétiques, magiques et théurgiques.

L'*Etincelle* religieuse et libérale de M. l'abbé Julio est l'organe de l'Union Sociale des Eglises. Nous avons lu avec plaisir dans le numéro de mai la *Fin Suprême*, poésie dite sur la tombe de Fourier le 7 avril 1905 par notre ami Fabre des Essarts.

La *Revue de l'Hynoptisme* continue l'étude psychologique et sociologique du docteur Berillon sur les Femmes à barbe. Elle contient également une intéressante communication du docteur Wiasemsky sur l'alcoolisme et son traitement par la suggestion hynoptique.

Le *Messager* publie l'intéressant article du docteur Charles Richet paru dans les *Annales des Sciences psychiques* : Faut-il étudier le spiritisme ? et continue à rapporter les expériences médiumniques de Mme d'Espérance.

La *Coopération* des *Idées*, toujours vaillamment dirigée par Deherme, étudie les questions de Sociologie positive et d'éducation sociale.

A signaler dans le numéro de mai : la Petite Patrie d'après le Positivisme, de M. Antoine Baumann, l'un des chefs de l'école positiviste contemporaine.

Citons enfin pour terminer la *Résurrection* de notre vaillant ami Albert Jounet ; la *Vie nouvelle*, la *Parole Républicaine*, *Constancia* de Buenos-Ayres, *Alma*, *Verdadee Luz*, etc.

J. B.

CORRESPONDANCE

CHER MONSIEUR ET FRÈRE EN CROYANCE,

« Ci-joint la copie de la poésie de M. Laurent de Faget sur la Crèche spirite de Lyon ; vous l'insérerez dans ce mois-ci, si possible.

« A l'Assemblée générale du 7 mai, il a été question du tronc familial pour la Crèche d'Allan Kardec. Bien des mamans ont approuvé cette inspiration et l'ont suivie ; l'une d'elles, Mme Benoit qui a six filles m'envoie 3 fr. 75 ; M. Large qui a trois beaux enfants me remet les 6 fr. 80 que contenait leur tire-lire qu'eux-mêmes ont vidée dans ses mains pour les bébés d'Allan Kardec.

« Le tronc du Groupe Allan Kardec a, pour ce mois de mai, 43 francs.

« Je vous tiendrai au courant de ce que nous obtenons ainsi par ce moyen : le petit sou de l'enfant. La Crèche d'Allan Kardec pourrait vivre des mois entiers par les recettes des troncs familials.

« Nous ne saurions trop le rappeler aux mères : *le tronc familial* est pour elles le moyen de parler au cœur des enfants en leur apprenant à accomplir le divin précepte :

« *Fais à autrui ce que tu désirerais que l'on fît pour toi.*

« Aujourd'hui, comme le disent les livres d'Allan Kardec, « *le temps* « *est passé où les paroles du Christ sont chose bonne pour autrui et* « *non pour soi.* » La vie de l'au-delà ne laisse plus de doute aujourd'hui, et, « *A chacun selon ses œuvres, est le jugement qui nous at-* « *tend !* » Faisons donc nos œuvres le plus en rapport avec la loi divine : *Amour et charité* ! c'est le seul moyen de tarir la source de nos peines en tarissant la source de nos fautes : orgueil et égoïsme.

« Je m'arrête à ceci et je vous prie, cher Monsieur et frère, d'agréer pour vous et madame Bouvier l'expression de mes sentiments fraternels et dévoués.

« A. DAYL.

« Permettez-moi de vous prier d'insérer ma lettre tout au long.
« Merci pour tout ce que vous faites pour la *Crèche spirite*. »

LA CRÈCHE SPIRITE DE LYON

Aux trois mamans de la Crèche spirite.

Puisque ces tout petits sont si bien sous vos ailes,
Anges du dévouement qui savez les aimer,
Plaise à Dieu que jamais les larmes maternelles
Ne coulent de vos yeux, où l'espoir vient briller !

Vivre au milieu d'aussi mignonnes créatures
Rend le cœur inventif et le cerveau fécond.
Instruisez ! écrivez ! aimez ! Ces trois mots sont
Des phares lumineux sur nos plages obscures.

Et que les tout petits vous console des grands !
Sur terre, on est en butte à l'envie, à la haine,
Et l'on s'aigrit parfois contre la race humaine :
Heureux qui peut alors embrasser des enfants !

Le sourire est si doux sur leur bouche vermeille !
Ils ont tant de clarté dans leurs yeux grands ouverts !
J'adore les enfants, et, près d'eux, dans mes vers !
J'entends mieux les Esprits dont la voix nous conseille.

Aussi j'aime à louer vos patients efforts,
Vos luttes, vos devoirs, le but de votre vie ;
La « Crèche » m'apparaît, et, soudain, je m'écrie :
Qu'ils vivent, ces petits protégés de nos « morts » !

Qu'ils grandissent, charmants, charmés ! La vie abreuve
L'homme de maux amers : qu'ils goûtent le bonheur !
Qu'ils gardent vos leçons, ayant contre l'épreuve,
Du soleil, dans l'esprit, de l'amour plein le cœur !

Et que Dieu, de qui tout dépend : le cèdre et l'herbe,
A qui tout doit s'unir : âme, chaleur, rayon,
Seconde votre tâche, et bénisse la gerbe
De vos beaux épis d'or : Amour ! Savoir ! Raison !

A. LAURENT DE FAGET.

Pour le 7 mai 1905.

Secours immédiats aux vieillards nécessiteux

Du 24 mai	de Mme Herveaux	5 francs.
Du 31 —	M. Leblond (Marseille). . .	2 —
	Total	7 francs.

Le Gérant : A. BOUVIER.

27-5-05. — Tours, Imp. E. ARRAULT et Cie, 6, rue de la Préfecture.



QUINZIÈME ANNÉE. — N° 331. 10 Centimes. 1er-15 JUILLET 1905

LA PAIX UNIVERSELLE

REVUE INDÉPENDANTE

MAGNÉTISME TRANSCENDANTAL

VÉRITÉ RAISON JUSTICE — PHILOSOPHIE — PHYSIOLOGIE — PSYCHOLOGIE — LUMIÈRE SAGESSE AMOUR

La connaissance exacte de soi-même engendre l'amour de son semblable. A. B.

Directeur : A. BOUVIER

Il n'y a pas de culte plus élevé que celui de la vérité.

ABONNEMENTS : UN AN { France . . . . 3 fr. Etranger . . . 4 fr.

SIEGE : 5, cours Gambetta, 5 LYON

Il paraît un numéro les 1er et 3e dimanches de chaque mois.

SOMMAIRE

Phénomènes odiques et Radiations nouvelles

Par le Dr JULES REGNAULT

Tous ceux qui s'occupent de sciences psychiques ou d'occultisme savent que Charles Reichenbach a fait de curieuses recherches sur les manifestations d'une forme nouvelle d'énergie qu'il a désignée sous le nom d'*od;* ces travaux avaient été publiés en allemand en 1845; ils avaient été traduits en anglais en 1850; mais ils n'avaient pas été jusqu'à ce jour traduits dans notre langue; le public français ne pouvait guère les connaître que par le résumé qu'en avait fait le colonel de Rochas en 1891, dans son livre *le Fluide des Magnétiseurs.* M. Lacoste vient de combler cette lacune : le travail de Reichenbach qu'il a traduit a pour titre : LES PHÉNOMÈNES ODIQUES, *ou Recherches physiques et physiologiques sur les dynamides du magnétisme, de l'électricité, de la chaleur, de la cristallisation et de l'affinité chimique considérés dans leurs rapports avec la force vitale.*

Le nouveau livre forme un beau volume in-8° de 664 pages; il comprend une introduction du colonel de Rochas et la traduction de huit mémoires du baron de Reichenbach.

Dans son introduction, de Rochas nous rappelle comment le baron de Reichenbach se heurta au scepticisme et même à l'hostilité ouverte de la plupart des représentants de la science officielle, lorsqu'il publia le résultat de ses expériences; il avait cependant acquis une certaine notoriété par ses travaux sur la chimie et en particulier par la découverte de la paraffine et de la créosote, mais il ne faisait pas partie du personnel des Universités.

De Rochas adresse ensuite des éloges au traducteur : « Le public français, dit-il, doit être reconnaissant à M. Lacoste qui a consacré plusieurs années à la traduction et à la publication, dans des conditions particulièrement pénibles, du présent ouvrage, sans en retirer autre chose que de la fatigue et des ennuis, la vente des livres de cette nature étant tellement limitée qu'elle arrive à peine à couvrir les seuls frais d'impression. »

Examinons maintenant les différents mémoires qui constituent l'ouvrage de Reichenbach :

1° Certaines personnes qu'on appelle « sensitifs » voient une lumière et des apparences de flammes aux pôles et sur les côtés d'un aimant puissant; ces flammes sont différentes aux niveaux des deux pôles, positif et négatif. La flamme positive peut être mécaniquement divisée dans diverses directions comme une flamme ordinaire; la lumière est rouge, elle impressionne les plaques photographiques; elle est réfrangible, mais elle n'a aucune action calorifique.

Les flammes magnétiques et leur lumière présentent une ressemblance si complète avec l'aurore boréale, que l'auteur est entraîné à considérer ces deux phénomènes comme identiques.

2° Les cristaux présentent des phénomènes analogues à ceux des aimants, en ce qui concerne ces flammes visibles pour les sensitifs; ils sont polarisés; ils attirent quelquefois la matière vivante et ils produisent une contraction de la main du sujet. Mais ils n'attirent pas la limaille de fer, n'aimantent pas l'acier et n'ont pas de rapport avec le magnétisme terrestre. Ils provoquent une sensation de chaleur à l'une de leurs extrémités et une sensation de froid à l'autre. La force qui se manifeste ainsi peut être transférée à d'autres corps par simple contact, mais seulement, pour un temps limité, après lequel elle disparaît. La forme observée dans l'aimant peut être aussi transférée dans d'autres corps : de l'eau magnétisée par un aimant est facilement distinguée de l'eau naturelle par un sensitif.

Il semble qu'il existe dans l'aimant une force qui est différente du magnétisme proprement dit, mais qui peut s'identifier avec la force observée dans les cristaux.

3° Si le corps humain est sensible à cette nouvelle manifestation de l'énergie, il est aussi sensible au magnétisme terrestre, l'orientation du lit d'un sensitif n'est pas sans importance : si le sujet est couché dans la direction N.-S., c'est-à-dire s'il a la tête vers le nord et les pieds vers le sud, il a un sommeil calme et tranquille; il n'en

est pas ainsi dans les autres positions; la direction S.-N. est mauvaise, les directions E.-O. et O.-E. sont très mauvaises. Certaines sensitives éprouvent des maladies dans les églises; ceci serait dû à l'orientation E.-O. qu'ont la plupart du temps ces édifices.

Le corps humain n'est pas un corps inerte qui ne puisse servir que de réactif; il peut produire la nouvelle forme d'énergie étudiée par Charles de Reichenbach; les doigts d'une personne étrangère se comportent vis-à-vis des nerfs des sensitifs comme un aimant de puissance moyenne. La force qui émane des mains peut être transmise à travers d'autres corps, le long d'un fil de fer par exemple; elle peut être accumulée dans divers objets. Le corps humain est polarisé comme un aimant ou comme un cristal; il présente un axe principal transversal et un axe secondaire vertical. Les sensitifs distinguent des flammes sur les doigts, comme ils en voient sur les aimants. Le magnétisme animal n'est qu'une nouvelle manifestation de la forme d'énergie observée au niveau des aimants et des cristaux.

4° et 5°. Il existe d'autres sources de cette force nouvelle; citons en particulier les rayons du soleil, les rayons de la lune, le frottement, la lumière, les actions chimiques, les flammes, les solutions, l'électricité et enfin les tombeaux dans lesquels se décomposent les cadavres.

6° Les substances amorphes sont beaucoup moins actives que les cristaux, elles ont cependant une action sur les sujets en catalepsie.

En résumé « nous sommes, dit l'auteur, en relation avec l'univers entier par une réciprocité nouvelle inconnue jusqu'à ce jour. Les astres eux-mêmes ne sont pas, dans leur ensemble, sans exercer une influence sur notre monde sublunaire, peut-être même sur nos actes et dans la manière d'agir de bien des têtes ».

De Reichenbach donne le nom d'*od* à la nouvelle forme d'énergie; il lui donne en outre des dénominations particulières suivant les sources qui la fournissent; Cristallod, Biod, Thermod, Photod, etc., suivant qu'elle provient des cristaux, des êtres vivants, de la chaleur ou de la lumière, etc.

7° Il consacre ensuite son septième mémoire au dualiste des phénomènes odiques. L'od qui se manifeste au niveau de la main droite donne généralement une sensation de froid; celui qui se manifeste au niveau de la main gauche donne plutôt une sensation de chaleur; la main droite correspond au pôle nord et la main gauche au pôle sud d'une aiguille aimantée.

Les substances électro-positives et en particulier les métaux, à l'exception du tellure et de l'arsenic provoquent une sensation de chaleur, comme la main gauche de l'homme; les corps électro-négatifs provoquent une sensation de froid, comme la main droite. Pour un sensitif les corps se divisent donc en corps chauds et en corps froids. L'auteur appelle *od* positif celui qui correspond au pôle sud d'une aiguille aimantée et qui donne la sensation de chaleur, et *od* négatif celui qui correspond à l'autre pôle et qui donne la sensation de froid. Notons en passant que les pôles des aimants sont dénommés d'une façon complètement opposée dans les pays de langue allemande et en France, que par conséquent le pôle positif des Allemands correspond à notre pôle négatif et réciproquement.

Les différentes parties d'une plante se comportent différemment au point de vue odique : dans l'ensemble, l'od positif prédomine dans l'axe ascendant et l'od négatif dans l'axe descendant; mais dans une étude plus détaillée on peut constater que chaque organe isolé est polarisé.

La répartition de la force odique sur le corps humain varie dans l'espace et dans le temps. Cette force se manifeste surtout dans certaines régions du corps et en particulier au niveau de la bouche, des mains, du front, de l'occiput. « La bouche de chaque personne en bonne santé est un point, par lequel tous les objets peuvent être chargés de force odique avec plus d'intensité que par les mains. » La bouche est od négatif et ce fait amène l'auteur à faire une remarque originale sur le baiser : « Le baiser ne donne rien, dit-il: il se borne à désirer et à lutter, il aspire et il boit, et pendant qu'il attire à lui, l'envie et le désir s'accroissent. Le baiser n'est pas une négation, mais un état négatif, au physique comme au moral. »

La tension odique varie aux diverses heures de la journée, elle diminue quand la faim apparaît, elle augmente après les repas; elle s'abaisse le soir quand le soleil disparaît à l'horizon; dans la tête elle est maxima au niveau du front pendant la journée, et maxima au niveau de l'occiput pendant la nuit.

Les conclusions de la première partie sont : 1° que l'aimant agit sur l'organisme humain, mais non pas grâce à son pouvoir magnétique, car d'autres objets (les cristaux, les plantes, les flammes, etc.) agissent tout aussi bien, quoiqu'ils n'aient aucune action magnétique sur le fer; 2° que les effets produits sont dus à une forme d'énergie inconnue jusqu'ici, l'od, qui se trouve répandu un peu partout dans la nature et qui constitue en particulier le prétendu magnétisme animal.

Les expériences qui servaient de base aux études présentées par le baron de Reichenbach dans ses sept premiers mémoires avaient été faites sur cinq jeunes filles; l'auteur se vit objecter que ses recherches étaient insuffisantes, il reprit ses expériences et les compléta sur près de soixante personnes sensitives. Les résultats de ces nouvelles recherches firent l'objet d'un huitième mémoire qui parut deux ans après les autres.

La seconde partie du livre comprend une Introduction dans laquelle il différencie l'*od* d'avec les autres forces (chaleur, électricité, magnétisme), et le huitième mémoire dont nous venons de parler et qui est consacré aux phénomènes odiques de l'aimant.

Pour percevoir les flammes visibles sur les aimants puissants il faut prendre la précaution de rester plusieurs heures dans l'obscurité. L'aimant peut communiquer sa lumière odique à des corps quelconques; cette lumière diminue sous l'influence de la chaleur; elle s'accroît, au contraire, dans une atmosphère électrique. Les flammes odiques peuvent être entraînées et mises en mouvement mécaniquement par le souffle et le mouvement de l'air. Les aimants les cristaux, les mains humaines, les animaux peuvent par leur voisinage augmenter ou diminuer ces flammes : il se produit une action analogue à celle d'un aimant sur un autre aimant.

Ces flammes sont plus nettes dans le vide; elles forment une sorte de petit arc-en-ciel, il y a prédominance du bleu sur le pôle négatif. Mais les couleurs changent avec la position de l'aimant. Si le pôle d'un aimant est recouvert d'une calotte portant quatre points orientés suivant les quatre points cardinaux et si le pôle est dirigé en haut, le sensitif voit, au niveau de ces quatre points, des flammes de couleurs différentes, bleu ou vert foncé au nord, rouge au sud, gris à l'est, blanchâtre ou jaune à l'ouest. Diverses autres expériences faites sur ces manifestations lumineuses permettent à l'auteur de conclure que l'aurore boréale est une manifestation énorme de flamme odique magnétique, de vapeur et de lumières odiques.

Les nouvelles notions apportées par Reichenbach permettaient d'expliquer et de coordonner des faits anciens qui jusque là semblaient avoir peu de rapports entre eux. Les auréoles et les aigrettes lumineuses dont on se plaît à orner la tête des personnages importants dans les principales religions ne seraient que la représentation de flammes ou de lueurs odiques observées chez ces personnages par quelques sensitifs de leur entourage. L'action des aimants sur l'organisme, qui était alors mise en doute et qui a été depuis lors démontrée, se trouvait entièrement expliquée. La question du magnétisme animal, qui depuis Mesmer avait fait verser des flots

d'encre, se trouvait éclairée. Le rôle joué dans les cérémonies magiques et religieuses par l'imposition des mains et par le souffle, semblait justifié par ce fait que les mains et la bouche étaient les sources les plus intenses de force odique dans le corps humain. On pouvait enfin comprendre la puissante action thérapeutique de certaines eaux minérales, dans lesquelles l'analyse chimique ne révèle la présence d'aucune substance active ; ces eaux avaient pu emmagasiner une grande quantité de radiations odiques dans les couches du sol qu'elles avaient traversées ; ceci expliquait en même temps pourquoi ces eaux devaient être consommées à la source pour être efficaces ; embouteillées et exportées, elles ne tardaient pas à perdre progressivement l'énergie dont elles étaient chargées.

De plus, les expériences de Reichenbach cadrent très bien avec des théories médicales chinoises fort anciennes qui n'étaient pas encore connues en Europe, croyons-nous, vers cette époque. Pour les médecins de l'Empire du Milieu — tel ou tel médicament est de nature chaude ou froide, active ou passive, sèche ou humide, mâle ou femelle, ou plus exactement relève surtout de l'un des deux grands principes de toutes choses, de yang (principe positif) ou de yn (principe négatif).

N'y a-t-il pas là une analogie curieuse avec la classification faite par les sujets du baron de Reichenbach, qui divisent les substances en corps froids et en corps chauds ? Il y a plus : comme nous l'avons expliqué dans notre travail *Médecine et Pharmacie chez les Chinois et les Annamites* (1), les Extrêmes-Orientaux admettent l'existence de correspondances précises entre certains organes, certaines saveurs, certaines *couleurs*, etc. Le noir correspond au nord, le rouge au sud, le bleu à l'est, le blanc à l'ouest, le jaune au centre ; or les sensitifs de Reichenbach, observant un aimant dont le pôle était dirigé en haut, voyaient des couleurs analogues ou même identiques à celles de la théorie chinoise correspondre aux différents points cardinaux. Au sud correspondait toujours le rouge ; à l'ouest une couleur bleu pâle ou blanchâtre, à l'est une couleur grise. Il est vrai qu'au nord correspondait le bleu, mais en allant vers le N.-O. la couleur se modifiait et devenait d'un vert foncé presque noir. Ces analogies nous ont semblé assez curieuses pour mériter d'être signalées ici.

L'auteur des études sur les phénomènes odiques se heurta, comme presque tous les novateurs, à l'hostilité de la plupart des représentants de la science officielle ; c'est ainsi que Dubois-Reymond refusa de faire un examen détaillé des expériences relatées, de peur, déclarait-il, qu'il lui fût impossible d'éviter, en le faisant, un langage peu parlementaire. Cette crainte ne l'empêcha pas d'ajouter que « les mémoires sont une des plus tristes aberrations qui aient eu leur siège dans un cerveau humain, ce sont des fables qui ne sont bonnes qu'à jeter au feu ».

Rares furent les personnes qui cherchèrent à contrôler les recherches de Reichenbach : dans un article intitulé : *Les propriétés physiques de la force psychiques* (1), de Rochas a résumé les travaux de ceux qui reprirent l'œuvre du savant viennois, et de ceux qu'on peut considérer comme ses précurseurs. Sans chercher à résumer ici ce travail, nous nous contenterons de rappeler quelques-unes des observations les plus intéressantes.

La propriété d'exercer une action soit attractive soit répulsive sur des objets environnants a été observée chez des malades en 1846 par Arago et en 1858 par le docteur Pineau. En 1868, Bailly soutenait dans une thèse l'existence d'une force neurique rayonnante et en 1887, Barety, de Nice, étudiait les propriétés de cette force. En 1887 et en 1895, de Rochas étudiait dans *les Forces non définies* et dans *Extériorisation de la sensibilité* les effluves qui se dégagent du corps humain. En 1893, le docteur Luys publiait une étude sur la visibilité directe des effluves cérébraux. En 1895 Narkievickz Iodko et le docteur Baraduc impressionnaient des plaques photographiques au moyen de la force nerveuse extériorisée. A la suite de diverses expériences d'hypnotisme et de suggestion à distance nous pouvions écrire nous-même en 1876 dans *la Sorcellerie* (1) les lignes suivantes :

« Autour de chaque homme, comme autour de chaque aimant, il doit exister un champ analogue au champ magnétique ; ce serait là une sorte d'atmosphère nerveuse, que l'homme emporterait avec lui partout; chaque personne serait influencée par tout objet ou toute autre personne qui se trouverait assez près d'elle, pour modifier son champ magnétique » ; et plus loin, après avoir relaté les expériences de Luys et de Babinski sur les couronnes aimantées et sur le transfert par les aimants, nous ajoutions : « Une couronne aimantée emmagasinerait les vibrations cérébrales d'un malade ; elle pourrait être influencée par un homme, comme elle le serait par un champ magnétique puissant. »

Toutes ces expériences et toutes ces théories étaient considérées comme non avenues par la plupart des représentants de la science officielle. Mais voici que les découvertes de Reichenbach doivent être considérées avec plus d'attention : l'existence de nouvelles radiations semble bien démontrée; des corps radio-actifs et en particulier le radium, émettent en permanence des radiations qui peuvent être momentanément emmagasinées par divers corps et en particulier par l'eau. D'autre part, Blondlot, de Nancy, a découvert les rayons N qui ne se manifestent guère à nos sens jusqu'ici, qu'en augmentant l'éclat lumineux d'un écran phosphorescent, mais qui proviennent de diverses sources, et en particulier des flammes, des réactions chimiques, de la lumière, des hommes, des animaux et des plantes. N'a-t-on pas découvert enfin des radiations pesantes que l'on peut recueillir et enfermer dans des vases ? Toutes ces radiations n'ont-elles pas les mêmes sources que l'*od* de Reichenbach ? n'ont-elles pas en grande partie les mêmes propriétés ? Cependant il est probable que les rayons N ne constituent qu'une partie des radiations étudiées sous le nom de force odique; ils sont sans action sur les plaques photographiques tandis que l'*od* de Reichenbach et les effluves étudiées par Narkievickz-Iodko et le docteur Baraduc impressionnent ces plaques. Il est vrai que depuis la découverte toute récente des rayons N, il a fallu déjà distinguer les rayons N et les rayons N[1]; et le dernier mot n'est pas dit sur cette question. Gustave Lebon, qui avait déjà démontré, il y a huit ans, qu'un corps quelconque émet des effluves étudiées alors par lui sous le nom de *lumière noire*, vient de présenter dans la *Revue Scientifique* de curieuses théories sur la dissociation de l'énergie intra-atomique et sur la matérialisation de l'énergie et d'ouvrir à la science des horizons complètement nouveaux.

Le moment ne pouvait, semble-t-il, être mieux choisi pour la publication en France de l'étude de Reichenbach sur les *Phénomènes odiques*; les savants indépendants pourront peut-être y puiser des indications pour leurs recherches, et les esprits aimant la critique pourront rapprocher les phénomènes odiques des découvertes modernes; ces derniers auraient peut-être tort de répéter une fois de plus : *Nihil novi sub sole*, mais ils pourront constater encore qu'une nouvelle forme d'énergie a besoin d'être découverte plusieurs fois, avant d'être admise aux honneurs d'une simple étude par certains mandarins de la science officielle. De Reichenbach n'avait reçu que des injures; M. Blondlot et ses collaborateurs n'ont reçu dans les

(1) Docteur J. REGNAULT, *Médecine et Pharmacie chez les Chinois et les Annamites*, Challamel éditeur. Paris 1902, p. 18-24.

(2) *Les Frontières de la science*, Ire série, Paris, Leymarie, 1902.

(1) Docteur REGNAULT, *la Sorcellerie, ses rapports avec les sciences biologiques*. Félix Alcan, Paris 1897, p. 255.



débuts que des éloges et des félicitations : depuis quelques mois divers savants mettent bien en doute l'existence des rayons N, mais ils ne refusent pas d'examiner la nouvelle découverte; certains d'entre eux se déplacent même et se rendent à Nancy dans le but d'observer les phénomènes signalés. Il y a là, semble-t-il, une preuve de progrès et on peut espérer qu'avant peu, chacun tiendra à respecter ce double principe :

Ne rien nier à priori.
Ne rien affirmer sans preuve.

Quelles que soient les surprises que nous réservent les recherches ultérieures sur les phénomènes odiques et sur les radiations nouvelles nous devons des félicitations à M. Lacoste, qui, grâce à sa traduction, vient de mettre le curieux travail de Reichenbach à la portée de tous les savants et de tous les chercheurs français.

L'ouvrage est en vente aux bureaux de *la Paix universelle*, 5, cours Gambetta, Lyon. Prix : 8 francs.

A propos de "Régression de la Mémoire"

L'article « Régression de la mémoire », publié dans le numéro de *la Paix universelle* du 16-31 mars, sous la signature de M. A. Bouvier, et celui paru sous le même titre dans le numéro du 16-30 avril, contiennent matière à recherches, à investigations sérieuses, illimitées, dans le vaste domaine psychique, — ce domaine de l'Infini où évolue l'Âme humaine, partie intégrante elle-même de l'Infini, mais partie active, essentiellement et perpétuellement agissante dans le cadre où elle se meut sans arrêt, éternellement, et où, pour elle, le temps et l'espace ne comptent pas.

Dans le second article précité, M. Bouvier veut bien faire appel au lecteur, en ce paragraphe de la page 828 de sa très intéressante Revue :

« Dès maintenant, le lecteur est à même de chercher ce qui doit être mis sur le compte du *rêve* où le sujet se trouve entraîné pour revivre un passé plus ou moins problématique. C'est la première hypothèse. »

Qu'il me soit donc permis, très modestement, d'émettre quelques appréciations personnelles, n'ayant en vue que de servir dans la faible mesure de mes moyens la cause si noble et si haute, si profondément troublante aussi, du psychisme, de contribuer, si faire se peut, à éclairer les savants en voie de préparer la solution du problème le plus complexe qui soit : le problème humain, qui préoccupe le penseur, le philosophe, le psychologue, le moraliste, avant tous autres, plus que tous autres problèmes.

J'ai assisté, dimanche 4 juin courant, à la belle conférence de M. Fulliopiet, salle Kardec, et aux expériences magnétiques qui l'ont suivie, et où M. Bouvier s'est révélé, une fois de plus, le Maître en l'art subtil de la magnétisation et de la suggestion, par procédés nouveaux, sur trois de ses sujets.

Mais l'intérêt le plus captivant de cette charmante soirée fut, sans contredit, pour l'essai de « régression de la mémoire » qui la termina, et que M. Bouvier fit avec son jeune et merveilleux sujet, — Mme J. — dont les facultés de lucidité prodigieuses, d'intellectualité absolument supérieures et hors pair, éclatent lumineusement au cours de cette très curieuse expérience, alors que le sujet endormi, magnétisé à chaque question, tant que dure l'expérience (environ une heure et demie), est dans un état de dégagement presque complet, de telle sorte que l'extériorisation de son âme, de son « moi », de sa personnalité consciente et immatérielle est aussi avancée qu'il est possible de l'obtenir. Dès lors, cette âme peut voyager, revenir en arrière, *revoir et même revivre ses vies antérieures terrestres*, comme ses vies d'erraticité séparant deux réincarnations.

Ce n'est pas aux philosophes de l'école matérialiste qu'il convient de demander leur façon de penser sur l'obtention de si magnifiques phénomènes, non plus que sur les problèmes inéluctables qu'ils posent, qui en découlent, et dont la solution permettra de trouver la clef de celui, suprême et souverain, des Origines et des Destinées de l'être humain.

Non ! car le matérialiste, par essence, est un « néantiste ». Or, pour le spiritualiste pur, pour le spirite, l'âme avant tout est préexistante au corps et elle lui survit : préexistence et survivance de l'Esprit, du Principe animique sur la matière, voilà la base, le fondement de notre doctrine, de nos croyances, reposant sur la science rationnelle, expérimentale et rigoureusement démonstrative. Le *Livre des Esprits*, à lui seul, d'Allan-Kardec, expose cette science avec une clarté, une concision, des développements et des preuves tels qu'ils satisfont tous les besoins de savoir, de connaître, et qu'ils lèvent tous les doutes, toutes les incertitudes.

Le « néantiste » ne nous comprendrait pas, puisqu'il ne croit pas à l'âme. Quant aux matérialistes — spiritualistes, moins intransigeants que les précédents, — qui croient au Principe animique, mais qui n'admettent ni sa préexistence ni sa survivance à l'être corporel, c'est à peu près comme s'ils niaient l'âme ! Dans de telles conditions, en effet, ils ne croient pas en la pluralité des existences. Il leur est interdit d'y ajouter foi, de par leurs théories fondamentales, qui en sont l'exclusion absolue, sans raisonnement et sans recours. Et si, d'aventure, l'adepte d'un de ces deux systèmes, poussé dans ses derniers retranchements, est acculé à la nécessité de discuter du Principe animique, il niera ! La négation, voilà toute la force de son système, *la seule* ! Et il ne se fait pas faute de s'en servir ! N'oublions pas « qu'il n'est pas de pire aveugle que qui ne veut pas voir, pas de pire sourd que qui ne veut pas entendre ». Cette vérité, proclamée par le « Nazaréen » il y a près de deux mille ans, est toujours d'actualité.

La doctrine matérialiste, même décorée du titre pompeux de « scientifique », n'explique ni ne prouve rien, parce qu'il lui est impossible de rien expliquer, de rien prouver, faute d'un point de départ et d'arrivée. Elle prend pour Causes ce qui ne sont que des Effets : voilà pour son point de départ. Quant à son point d'arrivée, c'est le « Néant » ! Ce n'est pas, que nous sachions, un point, un but, puisque le « Néant » signifie « Rien ». Or, le néant, tout le démontre, *n'existe pas*. Tout est vie, tout est mouvement. Tout, dans l'Univers, est renouvellements, renaissances et tranformations. Tout se résout en échanges, en modifications de forces et de modalités de ces forces. Nos partenaires le savent et le reconnaissent. Leurs théories sont donc, sur ce point, en contradiction flagrante avec leurs affirmations « néantistes ».

Pour ce qui est *de la vie organique pure*, oui, leur système fournit des données qui l'expliquent, la définissent, la commentent, en montrent le jeu, le mécanisme et les évolutions. Mais, *c'est tout* ! Que pourrait-il nous apprendre de plus, d'ailleurs ? Et voilà tout ce que ces savants font connaître, après avoir consacré leur existence entière, souvent, à étudier ce côté *exclusivement matériel* de la vie et de ses manifestations ! Ce n'est vraiment pas la peine ! Qu'est-ce donc la vie, considérée sous le rapport de ses phénomènes *purement matériels* ? Et comment des gens se disant princes de la science, qu'ils croient personnifier, ne se rendent-ils pas compte, en examinant de sang-froid et impartialement leurs œuvres, combien peu ils nous ont appris, combien peu ils savent en regard de ce qu'ils ne savent pas et de ce qui leur reste à apprendre et à nous apprendre !...

Le domaine de l'Invisible, de l'Ame, le domaine de l'Infini qui lui appartient et qu'elle domine, est le vrai champ d'action de la science digne de ce nom et qui sera la science de l'avenir.

A supposer qu'ils lisent les comptes rendus des « régressions de



la mémoire » obtenues à Paris par M. le colonel de Rochas, puis, à Lyon, par M. le professeur A. Bouvier avec le concours de Mme J... nos athéistes nous avoueront-ils ce qu'ils pensent du phénomène? Admettons un instant qu'ils s'y arrêtent, qu'ils la scruteront et en pèseront la valeur à leur manière de voir propre, et de juger et d'apprécier.

Or, que concluront-ils après cela? Leur système ne pouvant rendre compte du « voyage » de l'âme au travers des siècles passés, puisque, pour eux, l'âme n'existe pas ou naît et finit avec le corps, rechercheront-ils *si c'est le corps qui se déplace* et revient à plusieurs centaines d'années en arrière! Non, n'est-ce pas? Eh bien! qu'est-ce qui se déplace, Messieurs les « néantistes », puisque ce n'est pas le corps?...

Vous, Pontifes de la science matérialiste et athéiste, qui ne savez nous dire ce qu'est *un simple rêve*, nous vous prions de répondre.

Et remarquons qu'il y a analogie — quant au principe du phénomène — entre l'extériorisation de l'Esprit du sujet plongé en sommeil magnétique lucide et le voyage de l'âme durant le *sommeil naturel* du corps. Car, dans le rêve, c'est l'âme aussi qui parcourt les espaces et rapporte, au réveil, les impressions des lieux qu'elle a visités, des personnalités incarnées ou désincarnées avec lesquelles elle s'est trouvée en contact, avec lesquelles elle s'est entretenue pendant que le corps dormait. Ceci est l' A B C de la science psychique et spiritualiste. Nous ne nous y arrêterons pas.

Messieurs les matérialistes nous diront-ils que, là encore, *c'est le corps qui voyage*, puisqu'ils ne veulent toujours pas d'âme, pas d'âme « indépendante du corps », pour ceux qui ne la nient pas absolument?

Et pourtant *quelque chose de nous*, dans le rêve, circule et se déplace, puisqu'au réveil nous conservons le souvenir plus ou moins parfait *des personnes vues des endroits visités*!

Donc, pour être conséquents avec eux-mêmes, les théoriciens auxquels nous nous adressons seront obligés de répondre: « *C'est le corps qui voyage*, dès lors qu'il n'y a pas d'âme. »

Mais s'ils ne veulent, et pour cause, formuler une semblable affirmation, ils sont amenés fatalement à reconnaître comme nous, — vulgaires spiritualistes, naïfs et crédules espérantistes, — que, puisque ce n'est pas le corps qui se déplace, *c'est donc autre chose*!

Alors, de grâce, dites-nous, doctrinaires impeccables, qu'est cet *autre chose*?

Tant que vous ne nous l'aurez pas dit, nous tenons vos négations pour nulles et non avenues, votre système pour incomplet, insuffisant, erroné et incapable, faute de point d'appui, d'étayer vos négations sur rien de sérieux, sur rien de solide, sur rien de fondé. Votre théorie « néantiste » croule par là, avant même que d'être édifiée, et jamais vous ne l'élèverez plus haut, le terrain manquant sous ses pieds.

M. Bouvier, dans sa première hypothèse (*Paix universelle* du 16-30 avril 1905) engage le lecteur à rechercher « ce qui, dans « l'expérience qui nous occupe, doit être mis sur le compte du *rêve* « où le sujet se trouve entraîné pour revivre un passé plus ou moins « problématique ».

Est-ce bien là *un rêve*? N'est-ce pas plutôt *la revision*, par l'Esprit émancipé et redevenu libre, d'un passé *qu'il revit nettement*, *réellement*, grâce à l'extériorisation presque complète à laquelle l'a amené l'expérimentateur?

A l'appui de cette façon de voir, je prierai de remarquer :

1° Que l'imagination du sujet ne suffirait pas à produire, à créer, ce que je considère comme la reconstitution de vies *réellement vécues* par lui jusqu'à dix siècles en arrière.

2° Que cette éventualité, à la rigueur, serait plausible s'il s'agissait *d'une seule existence décrite;* mais il s'agit DE PLUSIEURS.

3° Rien, actuellement, dans l'état des connaissances de la science spiritualiste et psychique, ne permet d'attribuer *à l'imagination* d'un sujet plongé dans le sommeil magnétique lucide le compte rendu très détaillé d'existences qu'il revoit *et revit intégralement*.

4° Un côté remarquable du phénomène réside dans la répétition uniformément exacte des réponses et des renseignements fournis par Mme J..., lesquels sont toujours, et en tous points, conformes à ceux donnés sur une même vie dans de précédentes expériences.

Si l'imagination du sujet composait de toutes pièces les existences qu'il nous décrit, il varierait *constamment* dans le récit qu'il nous en fait; il en serait de même si c'était là, partiellement ou complètement, *un rêve*, au sens propre du mot, car le caractère du rêve est d'être essentiellement variable, changeant et sans consistance. Et alors, chaque nouvel exposé *différerait des précédents*.

Il n'en va pas ainsi, et toutes les descriptions concernant une même vie sont parfaitement identiques entre elles. Ce fait seul nous permet de déduire que « la bonne foi » de l'Esprit extériorisé, ayant reconquis son entière liberté pour une ou plusieurs heures, est incontestable.

On ne pourrait arguer de cette condition, de cette preuve morale de bonne foi, à l'égard d'une personne *à l'état de veille*, sous prétexte qu'elle ne varie jamais dans les récits d'un même fait, d'une même histoire; car, ici, la mémoire *seule* est en jeu, et le calcul, la rouerie, l'intérêt, peuvent guider l'individualité en question, laquelle agit suivant une tactique prévue et définie. Elle se rend compte qu'on n'ajoutera foi à ses dires qu'autant qu'elle les exposera de la même manière, invariablement. On a de ces exemples chaque jour, dans la vie courante.

Mais l'Esprit extériorisé d'un sujet mis en sommeil magnétique lucide ne fait pas de calculs de cette nature; ce sont là futilités *terrestres* qui ne sont par conséquent pas de son domaine, à lui Esprit, et il les laisse aux personnalités matérielles dont le caractère ou le tempérament s'en accommodent et y trouvent d'égoïstes avantages.

La deuxième hypothèse du professeur est fort judicieuse. Les causeries familiales du père ont pu, il est vrai, se graver dans le mental du sujet, qui, alors, durant le sommeil provoqué, pourrait construire sa nouvelle personnalité.

Eh bien! nous estimons que cette hypothèse ne s'applique pas aux phénomènes réalisés avec Mme J..., parce qu'il ne s'agit pas d'une seule, unique et même personnalité créée par elle, *mais de plusieurs*.

Or, à partir de la troisième vie, inclusivement (Jules Robert, 1780 à 1738) et en remontant en arrière jusqu'à la septième vie (sœur Marthe, 1010 à 923), les personnalités *que reprend* Mme J... n'ont plus le moindre rapport avec sa vie actuelle, ni avec sa deuxième vie (celle de Marguerite Duchesne, de 1860 à 1835) ni avec les causeries familiales qui auraient permis au sujet de construire cette deuxième personnalité. Alors?...

Aucune preuve scientifique ne peut être donnée à l'appui de notre manière de voir. Nous sommes tenus de raisonner par hypothèses. Mais aucune preuve non plus ne nous sera jamais fournie à l'appui d'une thèse *différente, contraire et opposée*.

Intimement, et en raison des renseignements précis donnés par les Esprits dans les séances d'évocations sérieuses, en tout ce qui a trait aux évolutions de l'âme dans ses multiples existences et à ses réincarnations, nous croyons, intuitivement, sincèrement, que le merveilleux sujet dont nous parlons revoit et revit bien les existences réelles qu'il a passées sur la terre. Des erreurs de dates, de lieux, de détails, sont susceptibles de se produire dans le compte rendu qu'il nous en fournit, mais elles proviennent peut-être de l'insuffisance de dégagement de l'Esprit, insuffisance toute relative, cependant, puisque le dégagement périsprital et animique est soumis à



une limite qu'on ne saurait dépasser sans rompre le lien fluidique qui unit le corps et l'âme, et sans amener la mort.

En ce qui concerne la troisième hypothèse admise par M. Bouvier, nous confirmons les appréciations que nous a suggérées la deuxième, en substituant à l'influence présumée « des causeries familiales » celle non moins présumée et suppositive de l'influence des « données historiques acquises par Mme J.... au cours de ses études ».

La quatrième hypothèse développée est la nôtre, et nous sommes persuadés que les travaux des chercheurs, des savants impartiaux, des psychistes et psychologues *sincères*, qui se donneront la peine d'étudier les manifestations soumises à leur examen, auront pour résultat de nous donner *la preuve scientifique* visant des faits sur lesquels on ne peut, jusque-là, que conjecturer.

Ne désespérons pas, car, comme le dit si justement Eugène Nus dans un de ses beaux livres :

« Seule, au milieu du désarroi universel, la science marche en « avant sans s'arrêter, sans réfléchir. Ce qu'elle cherche, elle ne « saurait le dire : elle compte beaucoup de pionniers, mais peu de « penseurs. Les pionniers abattent et défrichent. Que poussera-t-il « dans cette terre nouvelle? La mort ou la vie? L'immortalité ou « le néant? La matière ou l'esprit? Dieu ou l'athéisme? — Elle « l'ignore, mais elle avance toujours.

« Pour voir où elle va, il faut planer au-dessus d'elle... Elle « cherche Dieu, *même quand elle le nie, et, malgré ses négations,* « *elle le trouvera.* »

6 *juin* 1905.

A. G.

De la nécessité de l'instruction

L'instruction chez les humains, apportant les acquisitions qui forment le pain de l'esprit, leur est tout aussi nécessaire, tout aussi indispensable que les substances concourant à la nourriture du corps. C'est là une constatation dont l'évidence même n'échappe plus à personne, mais que des raisons multiples autant que diverses et plus ou moins justifiées font pourtant trop souvent négliger.

Connaître sa propre origine et le terme d'une manière absolue, serait peut-être l'idéal, mais il faut bien le reconnaître, les bornes imposées à l'étude, et auxquelles se heurtent sans cesse les chercheurs, les expérimentateurs les plus sagaces même, demeurent infranchissables; ce qui fut mystère hier, reste mystère aujourd'hui, et semble dire impérieusement : « Tu n'iras pas plus loin. » Toutefois, il faut aussi admettre, et ce n'est pas là la moindre de nos consolations ici-bas, que la patiente recherche, l'étude approfondie apportent chez ceux qui s'y livrent, sinon la résolution de si graves problèmes, mais au moins une plus grande somme de subjectivités en leur faveur. Jusqu'à ce jour, nul effort fait dans cet ordre d'idées est resté sans effet, et chaque jour — sous l'action coordonnée de pionniers toujours de plus en plus nombreux — la porte dissimulant les immortels secrets, tend à céder, à s'ouvrir enfin !

Mais l'instruction ne saurait consister uniquement en la connaissance de nos origines et de nos fins, et ce n'est pas parce que la faiblesse de notre concept, comme celle des moyens dont nous disposons, semblent s'unir pour entraver notre marche, que nous devons oublier que des générations furent, vécurent et construisirent un édifice historique, sur lequel nous devrons nous appuyer, pour édifier à notre tour le devenir de l'humanité. Les découvertes des temps présents, auxquelles nous joindrons celles des temps futurs, ne feront pas cesser la vérité historique d'être comme le reflet exact de la conscience humaine. C'est à la possession de cette vérité que nous devons travailler sans trêve ni repos, non pas superficiellement comme peuvent nous l'apprendre les vestiges humains restant des générations disparues, mais par la lecture, l'examen approfondi des documents écrits qu'elles nous ont laissés, comme preuve tangible de leur passage.

Ces écrits constituant toute l'histoire humaine dans sa partie vécue, n'apportent pas seulement cette assurance que des êtres nous précédèrent, mais encore la constatation plus importante peut-être de la coordination des efforts généraux faits par les penseurs dans la recherche des grands problèmes qui nous occupent. D'autre part, des travaux spéciaux sont faits avec toute la critique scientifique nécessaire pour nous permettre d'y fixer notre attention quelles que soient les réserves dont nous croyons devoir les entourer.

Les familles, les sociétés, les peuples qui se sont complu dans l'ignorance comme ceux que la brutalité des lois autocratiques y ont maintenus n'ont pas vécu, ou plutôt la vie n'a été pour eux qu'un faix d'iniquités sans nombre qu'ils ont dû traîner misérablement, une source de souffrances de privations à laquelle journellement ils ont dû s'abreuver. Ces familles, ces sociétés, ces peuples, ont ignoré la justice, la solidarité et l'amour, cette trinité sublime enfantant au sein des agglomérations studieuses qui la possèdent les consolantes utopies que demain le progrès moral fera développer dans le domaine du réel.

Or donc, sans l'instruction, sans la connaissance des vérités historiques, sans la recherche des vérités éternelles que le mirage des religions n'a fait qu'obscurcir, mais qu'à la lueur de l'évolution transcendante nous apercevons de mieux en mieux, il ne saurait y avoir d'organisation possible, bienfaisante et durable, cela, qu'elle s'applique à la famille, à la société, aux peuples.

Que seront en effet les membres ignorants d'une même famille ? Des êtres ne connaissant comme qualités à développer en eux que les instincts pervers de l'égoïsme, le souci d'agrandir le patrimoine — commun momentanément — pour en convoiter la plus grande part ensuite, le plus souvent au préjudice du plus faible, sans se demander, s'il sera juste, équitable, raisonnable de dépouiller son frère ! Que seront les membres d'une société ou d'un peuple n'ayant d'autre désir que la satisfaction du ventre, sinon des cohortes de parias et de vampires ? Que sera l'humanité de cet assemblage d'êtres et de peuples ? Hélas ! ce que l'histoire nous l'a montré jusqu'à l'aube du dix-huitième siècle, un cortège immense de cupidités et de bassesses, au sein duquel les fauves se confondront.

Les révolutions préparées par des écrivains parlant au nom de la justice ont secoué ce vieil homme, l'humanité en a perdu en partie ce caractère d'infériorité qui engendra son malheur séculaire, puis l'instruction obligatoire et gratuite est venue tardivement couronner l'œuvre gigantesque en arrachant des ombres de l'âge triste des millions d'êtres. L'ignorance grâce à elle a vu clore son règne, l'obscurantisme a fait place au développement intellectuel, qui lui, a grandement favorisé l'initiation, ses apôtres sont allés aux masses et leur ont révélé les vérités jusque-là tenues cachées ; la nécessité de l'union, de la concertation, le besoin de communion sont apparus comme de rigueur, et le principe fédératif s'est substitué à l'isolement.

C'est alors qu'on a pu voir se créer les Fédérations spiritualistes modernes, parmi lesquelles il convient de citer particulièrement celles du Sud-Est et du Rhône. La première ne donna point les résultats que l'on pouvait espérer de plusieurs centaines de bons vouloirs, les organisateurs durent se conformer aux désirs de la majorité des adeptes et établir son siège à Pont-Saint-Esprit, petite ville du Gard, comptant un grand nombre d'initiés non des moins dévoués, mais peu propice à devenir un centre d'étude où se ferait l'instruction de tous. Des conférences y ont été organisées chaque année, entre temps des causeries intimes y furent faites, mais les unes et les autres devinrent d'autant plus rares que les fédérés se trouvaient plus éloignés. Cela pouvait-il être suffisant ? Une fois fédérés, ces nouveaux



spiritualistes, avaient-ils ces sortes de rafraîchissements de l'esprit, cette nourriture substantielle que sont pour lui les travaux journaliers, les découvertes récentes. Avaient-ils cette manne qui raffermit les convictions, qui maintient la cohésion chez les fidèles assemblés et qui enfin inspire la rigueur dans l'examen des faits et de toutes choses, par lequel on évite le dangereux fanatisme engendrant lui-même la naïve admission du tout à priori ? Non, de tout cela, les Fédérés n'avaient rien, ou presque rien. C'est pourquoi cette Fédération aura à se réorganiser sur d'autres bases pour qu'elle donne un jour tous les fruits que l'on est en droit d'en attendre. Nous savons que nombreux sont les groupes où l'on expérimente presque journellement, peut-être un peu trop souvent, et où il est reçu des messages pouvant maintenir l'équilibre, mais nous savons aussi que la mystification y joue un rôle prépondérant, rôle que les esprits doivent ne pouvoir faire cesser puisqu'il dure encore, et qui tiédit bien vite les convictions éloigne pas mal d'adeptes de notre chère doctrine, et des expériences, bien des chercheurs de bonne foi.

Là, est le défaut principal de bien des groupements, défaut qui nuit plus au développement de notre cause, que les critiques les plus rigoureuses de la science positive, défaut que l'ensemble des groupements, c'est-à-dire leur Fédération, a le devoir de corriger par l'instruction donnée à tous ses membres.

Il faut donc songer à parer à cet inconvénient grave, préparer nos fédérés à recevoir cette instruction nécessaire, obligatoire aussi bien pour les hommes que pour les femmes, appelés à l'évangélisation; il faut, dès maintenant, songer à créer un centre d'études où ils pourront trouver les éléments de cette instruction; Avignon, point plus central que Pont-Saint-Esprit, ville de 50.000 âmes, riches en moyens de communications, paraît tout désigné pour cela. D'ici à l'an prochain nous aurons à nous concerter avec les chefs des divers groupements pour atteindre ce résultat.

Que l'on ne vienne pas nous dire que c'est encore là utopie de rêveur, à réalisation trop lointaine. N'oublions pas que l'utopie de la veille devient la réalité du lendemain.

L'organisation de la Fédération du Rhône et départements limitrophes se présenta dans des conditions bien plus favorables, mais ce qui en assura surtout le succès et les résultats féconds, c'est que les organisateurs, s'inspirant de cette nécessité de l'instruction, s'imposèrent à eux-mêmes un programme qui n'a cessé d'être fidèlement suivi, programme qui d'ailleurs, en grande partie, se poursuivait déjà au sein du plus important groupement et dont l'application stricte reste si féconde en résultats.

Lyon, centre fédéral, possédait déjà des groupements divers dont le plus important comptait près de deux cents membres et une foule d'isolés qu'il n'y avait plus qu'à rallier. Ceux-ci par centaines vinrent se grouper à nos appels, et l'on sait avec quelle autorité cette vaste association s'affirma et ne cesse de s'affirmer encore; cela parce que l'instruction y est donnée. Dans une salle spacieuse ont lieu des conférences suivies sur l'histoire des religions, sujet on ne peut plus approprié à la circonstance; des expériences de Spiritisme, de Magnétisme s'y poursuivent toutes les semaines sous l'autorité compétente du président de la Fédération, chacune de ces expériences est l'objet d'un développement oratoire, de sorte que les fédérés fréquentant assidûment la salle Kardec, sont à la fois témoins de dissertations et de faits, d'où découle inévitablement une conviction saine, sûre, parce que raisonnée. Dès lors, il n'est pas excessif de dire que la Fédération du Rhône remplit toutes les conditions voulues d'association durable. Elle est appelée à s'étendre considérablement, et à servir d'indication aux organisateurs de l'avenir. On y fait en son sein de la science, de la philosophie appliquées, elle est donc une œuvre d'utilité publique, caractère que devront avoir, sous peine de mort, toutes nos Fédérations de spiritualistes modernes.

On a compris à la Fédération du Rhône que si l'instruction est utile au sein des associations profanes, elle devenait plus qu'indispensable au sein de celles où les grands problèmes de la vie sont affrontés résolument, hardiment; les expériences psychiques, venant appuyer de leur grande autorité la vérité philosophique, doivent comme celle-ci revêtir ce caractère de vérité qui permettra de les faire connaître. On ne peut efficacement diffuser les idées si les faits ne répondent à la nécessité de diffusion; et comment y répondront-ils, si leur observation pèche par la base, c'est-à-dire si on la prive de tout sens critique. Oui, il est vrai, que nous nous trompons souvent, que ceux qui savent ne sont pas ceux qui se trompent le moins souvent, mais de combien nous serons moins exposés aux erreurs préjudiciables si nous savons faire la part des choses, et, aidés des connaissances acquises, nous montrer plus réservés quant à nos conclusions.

L'inconnu abonde en certitudes, ce sera par l'acquisition du tout vécu que nous les atteindrons plus rapidement, et quand celles-ci ne nous apparaîtront pas avec cette netteté, avec ce degré de visibilité que nous croirions être en droit d'obtenir, nous aurons recueilli du moins la possibilité de les pressentir, ce qui sera déjà un résultat énorme.

L'éminent conférencier de la Fédération du Rhône nous disait : « Dieu ne se démontre pas positivement, mais il se pressent ». Notre excellent ami Nourry, d'Avignon, dont le bagage scientifique, autant que les nobles qualités sont un heureux voisinage, et avec qui nous venons de discuter sur les graves problèmes, nous tient le même langage; nous partageons entièrement leur avis, car on ne peut étudier avec quelque minutie, sans y rencontrer, sinon Dieu mais son action. Donc, n'en croyons pas moins en Dieu, quoique absolument incapable de l'identifier, de le définir. Avec eux nous reconnaissons ses effets partout, et quand nous sommes contraints par l'évidence même de reconnaître que les âmes délivrées de la matière jouent avec une facilité remarquable avec les éléments de quelque nature qu'ils soient au point de les transformer à leur gré et à notre insu, nous pouvons bien admettre qu'à leur talent, qu'à leur force d'assimilation, de désassimilation moléculaire président un talent et une force pouvant s'appliquer au jeu universel.

Il ne saurait en être autrement de l'âme humaine, de son immortalité, de la succession de ses existences terrestres et autres. Dans les milieux à critique excessive — parce que souvent de parti pris mais dont nous ne devons pas contester l'utilité — on parvient à l'aide de si et de mais à détourner certains faits de leur véritable caractère, mais ces faits n'en restent pas moins acquis, et leur nombre, leur valeur n'en constituent pas moins, malgré les controverses, la preuve surabondamment démonstrative pour les gens de bonne foi.

Et ces vérités, qu'une étude répétée, constante, rendra de plus en plus positives ne sont-elles pas l'apanage social, seul capable d'inspirer les actes les plus féconds de générosité humaine ? Ne sont-elles pas susceptibles de conduire l'humanité vers les régions sereines de la sainte entente, vers l'âge d'or ?

L'édifice religieux croule à cette heure sous les coups du sort, il appartient à celui de la science, unie à la philosophie, représentée dans une large mesure par les Fédérations spiritualistes modernes, de continuer dans un sens plus vrai, mieux en rapport avec l'évolution, l'œuvre de régénération sociale à laquelle l'humanité aspire. Tous voudront contribuer à cette réalisation, en donnant, par leur présence assidue, aux travaux de nos associations, l'autorité qui leur est nécessaire, en maintenant chez celles-ci par leur bon vouloir, leur zèle, leur désintéressement, la cohésion, la bonne entente. Ainsi tous nous améliorerons cette étape présente de la vie au terme de laquelle il nous sera donné de conserver quelque espérance pour nous et les nôtres, et pour la société entière. Célestin Brémond.

EXTÉRIORISATION DE LA PENSÉE

Suite (1).

L'action humaine, à distance et sans contact, sur la plaque photographique est donc parfaitement démontrée pour nous et le sera par tout le monde, lorsqu'on voudra bien refaire ces expériences avec des sujets capables d'extérioriser la force psychique. Nous répéterons encore qu'il faut s'armer de beaucoup de patience si l'on veut arriver à de bons résultats, car l'émission de cette forme de l'énergie est loin d'être régulière et les résultats sont excessivement variables, suivant l'état physiologique et psychique de celui qui expérimente. Ceci dit, revenons au procès-verbal du commandant Darget.

« Alors M. Aviron me dit que si l'on pouvait représenter un objet, le phénomène deviendrait remarquable. Ici je dois entrer dans quelques détails. M. Aviron venait de me verser un verre de vieille eau-de-vie, j'avais conservé la bouteille sous mes yeux pendant une demi-heure, et j'avais manifesté l'intention d'y goûter de nouveau, disant par plaisanterie, sinon par gourmandise, que cela me donnerait du fluide.

Alors je pris une plaque dans le bain, que je touchai, côté verre et non du côté gélatine. Je pensai d'abord à une table; ma pensée glissa ensuite sur l'image d'une chaise, qui s'évapora encore pour s'attacher définitivement à la bouteille, dont je venais de déguster la contenance. L'image de la bouteille fut fixée sur la plaque. Alors, comme troisième expérience, je ne fis que toucher le liquide du bout des doigts et j'obtins des lueurs, des zones fluidiques qui impressionnèrent la plaque.

La petite bouteille et Sophie

5 juin. — M. Aviron m'ayant dit que pour écarter toute objection due au hasard ou à une coïncidence, il serait intéressant d'obtenir encore une bouteille par le même procédé, nous convînmes d'essayer. Il ne manque pas de me faire boire de sa même vieille eau-de-vie, ni moi de regarder longtemps la bouteille.

Etant monté au cabinet noir, j'essayai du même procédé que précédemment, mettant mes doigts côté verre. Lorsque nous avons vu les doigts marqués, nous avons retiré la plaque, fixée et lavée, et enfin cherché la bouteille que nous avons trouvée.

Mais le lendemain, tirée sur papier, ce qui nous a le plus frappés, a été une figure de femme avec une coiffe caractéristique. C'était, à n'en pas douter, un Esprit qui avait voulu se faire photographier. En effet, le 13 juin, étant en séance spirite chez M. Léon Denis, un esprit venant se manifester par l'incarnation, nommé Sophie, vint nous dire que c'était elle que d'autres esprits avaient fait poser, pour que sa figure fût obtenue.

J'envoyai alors cette photographie à Mmes R..., de Paris, et l'une d'elles, médium voyant, reconnut dans cette radiographie, un esprit qui se manifestait souvent par l'incarnation, avec cette coiffe caractéristique. Ces dames savaient que, pendant sa dernière incarnation, Sophie vendait des légumes dans la ville d'Amiens, où elles-mêmes avaient séjourné.

Ont signé :

Commandant Darget, Léon Denis, Aviron, E. Forget, M. Forget, Berthe Forget.

Connaissant personnellement trois des signataires du procès-verbal, MM. Darget, Léon Denis et Aviron, dont la bonne foi n'est pas douteuse, nous sommes certains de l'authenticité du phénomène et il nous reste à l'interpréter.

Il est donc certain qu'une image existant dans le cerveau peut s'extérioriser, qu'elle conserve en dehors du corps la forme que la pensée lui a imposée, et que la matière dont elle est formée est capable d'agir sur la plaque photographique de manière à y laisser une trace persistante. Cette expérience est instructive encore à d'autres égards. La photographie de l'esprit nous montre en action une volonté différente de celle de l'expérimentateur, dont toute la pensée était concentrée sur la forme de la bouteille et qui ne songeait guère à l'intervention d'un esprit désincarné, surtout de celui de Sophie, qu'il n'avait jamais connu ici-bas et dont la coiffure caractéristique et les traits ont été reconnus par un médium voyant.

Cette constatation nous montre qu'à côté de la pensée humaine, il existe d'autres intelligences qui ont leur liberté, leur autonomie, qui se manifestent indépendamment de l'intelligence du médium, en employant la force psychique à leur usage, afin d'agir sur le plan terrestre. C'est une réponse directe à ceux qui ne veulent voir dans les photographies spirites que des créations de l'être subliminal opérant à l'insu de la personnalité normale.

Ce n'est pas ici le moment de rechercher comment une photographie d'esprit peut être obtenue dans une obscurité complète et sans appareil. Pour le premier point, il nous suffit de rappeler que le docteur Thompson fait observer que dans ses expériences avec M. Beattie, très souvent la lumière du jour était extrêmement faible et n'aurait pu influencer les plaques. Aksakoff a obtenu également le portrait du guide d'Eglinton dans une obscurité totale, mais il avait un appareil. En Angleterre, on a signalé dans le *Bordeland*, publication éditée par M. Stead le grand journaliste anglais, des portraits obtenus alors que la plaque sensible était simplement tenue par le médium, condition qui se rapproche de celle décrite par le commandant Darget. Quel que soit le procédé usité, il n'en est pas moins vrai que des figures d'Esprits apparaissent sur la plaque, que souvent ils sont totalement inconnus de tous les assistants, et que parfois on peut cependant les identifier avec des personnes ayant vécu sur la terre, ce qui démontre péremptoirement leur survivance.

G. DELANNE.

(1) Voir le numéro du 1er-16 Juin 1905.

Secours immédiats aux vieillards nécessiteux

Du 13 juin	d'un vieux républicain. . . .	0 fr. 50
Du 20 —	Mme Serre, Oullins.	1 — 75
Du 21 —	Anonyme, Dieppe.	5 — 00
Du 21 —	d'une quête faite au cours d'une conférence salle Kardec, y compris 3 francs de M. Marotte. .	18 fr. 40
	Total.	25 fr. 65

ŒUVRE DE LA CRÈCHE SPIRITE

Du 21 juin	de Mme Marotte	2 francs.
-	Anonyme, Dieppe	2 —
	Total	4 francs.

ŒUVRE FÉDÉRALE

De Mme Boutier.	5 francs.

Le Gérant : A. BOUVIER.

28-6-05. — Tours, Imp. E. ARRAULT et Cie, 6, rue de la Préfecture.

QUINZIÈME ANNÉE. — N° 352. 10 Centimes. 16-31 JUILLET 1905

LA PAIX UNIVERSELLE

REVUE INDÉPENDANTE

MAGNÉTISME TRANSCENDANTAL

VÉRITÉ RAISON JUSTICE — PHILOSOPHIE — PHYSIOLOGIE — PSYCHOLOGIE — LUMIÈRE SAGESSE AMOUR

La connaissance exacte de soi-même engendre l'amour de son semblable. A. B.

Directeur: A. BOUVIER

Il n'y a pas de culte plus élevé que celui de la vérité.

ABONNEMENTS : UN AN { France . . . . 3 fr. Etranger . . . 4 fr.

SIÈGE : 5, cours Gambetta, 5 LYON

Il paraît un numéro les 1er et 3e dimanches de chaque mois.

SOMMAIRE

Chronique psychique

LA QUESTION DES RAYONS N. — LA MORT DE MME ANNA ROTHE. PETITES INFORMATIONS.

*
* *

Il existe aujourd'hui une *question des rayons N.* Un peu partout, dans le monde officiel savant, on se demande : *existent-ils* ou *n'existent-ils pas?*

Telle est la question. Les uns sont contre, les autres sont pour ; sans les avoir vus nous-mêmes et par conséquent ne pouvant pas affirmer qu'ils existent, nous allons mettre les pièces du procès sous les yeux de nos lecteurs.

Il y a de cela bientôt deux ans, un professeur de la Faculté de Nancy, M. Blondlot, fit part au monde savant d'une découverte sensationnelle, qui, reconnue exacte, pouvait modifier de fond en comble les données de la science moderne.

Il venait, au cours de ses recherches, de constater que certains foyers lumineux dégageaient, outre leurs radiations calorifiques et lumineuses, des radiations d'un genre spécial, douées de vertus insolites.

Ces radiations étaient des rayons possédant toutes les propriétés caractéristiques de la lumière et qui cependant n'étaient pas visibles.

Au premier abord, cela a l'air d'une contradiction, et cependant il n'en est rien.

On sait que la lumière décomposée à l'analyse spectrale apparaît sous forme de bandes colorées et dans l'ordre suivant :

Violet, indigo, bleu, vert, jaune, orangé, rouge. Or, il ne faut pas croire que le « spectre » s'arrête d'un côté au violet et de l'autre, au rouge. Des expériences récentes, faites dans toutes les conditions scientifiques voulues, ont établi qu'au delà du violet et du rouge, il existe d'autres ondes lumineuses, qui, pour ne pas tomber sous nos sens, n'en sont pas moins réelles, puisqu'on peut déceler leur présence à l'aide de certains appareils et de certains artifices.

C'est ainsi que nous savons l'existence des rayons ultra-violets et infrà-rouges. Ainsi donc, il existe des rayons lumineux que notre œil ne peut pas discerner, même avec l'aide d'un microscope.

Les rayons découverts par M. Blondlot n'ont donc rien, à priori, d'invraisemblable.

Mais, le célèbre professeur fit plus.

Ces rayons N étant, par leur nature, invisibles, il trouva, pour les rendre visibles, un procédé spécial.

Ce procédé consistait à mettre sur leur trajet une plaque phosphorescente, tube de radium, sulfure de zinc, sulfure de calcium, dont la luminosité s'avivait à leur choc.

M. Blondlot put ainsi constater que ces rayons bizarres étaient émis par tous les corps qui ont été exposés à l'influence de la lumière. Enfin, un autre professeur de Nancy, M. Charpentier, allait encore plus loin que M. Blondlot ; il affirmait que ces rayons pouvaient être également dégagés par les végétaux et animaux, et même par le *corps vivant.* Comprend-on toute l'importance de cette découverte ?

Sans le vouloir, sans même y songer le moins du monde, M. Blondlot venait de découvrir le fameux *fluide* des magnétiseurs, sous formes d'effluves humains !

Dans le monde savant, on comprit l'importance de cette découverte... et on la nia aussitôt.

Allons donc, donner raison aux magnétiseurs, aux spirites, aux occultistes, en confirmant l'objectivité du fluide odique, cela n'était pas possible ! On prononça immédiatement à l'endroit des deux professeurs de Nancy, les épithètes de visionnaires et de blagueurs, d'hallucinés et de fumistes.

Mais les deux professeurs ne se découragent pas pour cela, ils affirment qu'ils n'ont pas été hallucinés et continuent leurs recherches. Et voici que d'autres se mettent à l'œuvre, cherchent à leur tour.

C'est ainsi que le docteur Bordier, professeur de physique à l'Université de Lyon, vient de communiquer à l'Académie des Sciences un mémoire intitulé : *Expériences permettant de déceler les rayons N*

et dans lequel il indique un procédé très simple, qui, à lui seul, peut suffire à démontrer la présence des rayons N d'une façon indiscutable.

C'est au sulfure de calcium qu'il a eu recours ; mais au lieu d'employer la rétine comme réactif des variations instantanées de l'éclat de ce sulfure, il a confié à la plaque sensible le soin de révéler ces variations par une pose prolongée.

Cette façon d'opérer constitue un moyen objectif, dans lequel la suggestion n'a aucun rôle à jouer. Or, le résultat a mis en évidence, que de l'acier trempé, par exemple, a émis des rayons N qui ont agi sur le sulfure de calcium en augmentant le degré, et aussi probablement la durée de sa phosphorescence ; et cette augmentation, que l'œil décèle difficilement, a été enregistrée sur la plaque sensible.

La conséquence de ces expériences est que les rayons N existent bien réellement, que leur action est nettement mise en évidence, et que les expérimentateurs de Nancy peuvent avoir raison lorsqu'ils affirment que des radiations sont également émises par le corps humain, ce qui, en même temps, confirme l'existence du fluide odique des magnétiseurs et des psychistes.

∴

Mme Anna Rothe, le fameux médium aux fleurs, qui fut l'objet de procès retentissants, est décédée à Berlin. La question de sa médiumnité est toujours controversée, les uns la niant, les autres l'affirmant. Récemment encore, M. Weisner, professeur au collège de Magdebourg, adressait à l'importante revue allemande *Psychiche studien* le compte rendu d'une remarquable séance qui eut lieu avec Mme Rothe, le 7 octobre dernier, à Berlin. Il put constater dans de bonnes conditions la réalité des phénomènes dont il fut question lors du fameux procès et notamment des apports. Il terminait ainsi : « Pour moi, la question de la médiumnité de Mme Anna Rothe est résolue. Espérons que sa réhabilitation comme vrai médium se fera de son vivant et tout au moins dans les cercles psychiques. »

Mme Rothe souffrait, depuis plus d'un an, d'un cancer à l'œsophage, pour lequel elle subit une dangereuse opération qui parut réussir. Au bout de quelques mois, elle avait recouvré assez de forces pour entreprendre un voyage en Saxe. Sa médiumnité, qui paraissait l'avoir abandonnée en prison, était alors revenue et les manifestations spirites continuèrent à se produire par intervalle jusqu'à trois semaines avant sa mort.

∴

Dans une précédente chronique nous avions annoncé que Mme Eusapia Paladino, qui devait venir à Valence (Drôme) pour tenter de produire des matérialisations, était retenue en Italie par la maladie de son père.

Nous apprenons aujourd'hui que celui-ci vient de mourir à Naples, où il habitait.

J. BRICAUD.

Extraits de communications médianimiques

Cet ouvrage est un recueil de communications reçues par Mme la baronne de Watteville. Il se compose de deux volumes.

« Il faut en convenir, dit notre savant maître, M. Gabriel Delanne, depuis Allan Kardec, nous ne connaissons dans la littérature spirite aucune série coordonnée de communications qui se rapproche de celle-ci. »

Le second volume, qui est le plus important, traite de l'avenir extra-terrestre, des différents états psychiques, de l'expérimentation et d'enseignements divers ; l'ouvrage se termine par quelques preuves.

Ajoutons que les Esprits qui veulent bien faire ces communications, tout en étant des Esprits peu ordinaires, sont modestes et ne craignent pas d'avouer leur ignorance quand l'occasion s'en présente.

Osons dire, malgré notre admiration pour ce recueil, qu'il y a parfois des obscurités, mais comment n'en y aurait-il pas quand il s'agit de traiter des sujets arides et encore peu connus ?

Assurément les Esprits comprennent, mais ils ne peuvent pas toujours nous expliquer clairement ce que nous leur demandons.

Nos lecteurs nous sauront gré de glaner pour eux quelques réponses dans ce très instructif et très intéressant recueil.

D. — *Pourquoi la nécessité de s'incarner, puisque dans la vie d'outre-tombe tout est si pareil à la nôtre ?*

Parce que la vie terrestre donne beaucoup plus de moyens d'instruction et de progrès moral.

On n'a pas, dans l'au-delà, de grand moyens de se perfectionner ; — on n'a ni le besoin de se supporter mutuellement ni celui de s'oublier pour les autres, ni celui de se faire des concessions ou d'exercer la charité.

D. — *Pourquoi cette évolution douloureuse à des êtres non encore doués de responsabilité ?*

Les minéraux et les végétaux ne souffrent pas du tout.

Ils reçoivent la vie et la rendent un peu façonnée au grand tout, ayant un peu préparé une âme, qui pourra être perfectionnée jusqu'à ce qu'elle soit au point qui lui permet de sentir les prémices de la volonté et du libre arbitre.

C'est alors qu'elle entre dans le corps de l'animal pour essayer ses nouvelles fonctions psychiques et commencer à les développer.

D. — *Les minéraux n'ont pas de responsabilité ?*

Non.

Leur longue vie sous forme de minéraux est une sorte d'incubation de l'âme.

D. — *Nous avons tous été des minéraux ?*

Oui.

D. — *La terre est-elle la dernière des planètes malheureuses à habiter ?*

Oui, c'est celle après laquelle on quitte les misères.

D. — *Nous avons beaucoup souffert avant cette terre ?*

C'est-à-dire que tous n'ont pas passé forcément par les mauvaises planètes, mais on peut souffrir autant sur celle-ci que sur les moins bonnes, cela dépend de l'état social dans lequel on se trouve.

D. — *Jupiter est-elle la première des planètes heureuses où vont ceux qui ne reviennent pas sur la terre ?*

On le prétend, mais je n'en sais rien et je crois, chère amie, que ceux qui affirment le savoir n'ont, sur Charles et moi, que la supériorité de l'aplomb.

D. — *Y aura-t-il une décrépitude pour notre planète vieillie ?*

Forcément. Les habitants finiront par lui être tellement supérieurs, qu'ils se créeront une vie factice puisée dans les découvertes scientifiques, et, alors, la terre se dépeuplera.... à moins qu'un choc inattendu, provenant d'une rencontre dans l'infini, ne vienne la réduire à néant plus vite qu'on ne pense.

D. — *Les étoiles sont habitées aussi ?*

Oui, c'est plus avancé et plus agréable parce qu'elles ont une température plus homogène.

D. — *Comment le savez-vous ? Y allez-vous ?*

Non, mais on nous en parle — il y a des étrangers qui passent.

D. — *Y a-t-il progrès sur la terre ?*

Oui, il y a progrès en presque tout, et les choses qui ne sont pas en progrès sont dans un état transitoire duquel doit toujours sortir le progrès, sous une forme quelconque.



D. — *Au moment de la naissance l'enfant est-il vivant?*

Oui, il est vivant.

Il est déjà en partie dans son corps charnel, mais comme cette époque de la gestation est un profond sommeil, ou une période de transition entre la vie de l'au delà et l'existence terrestre, on peut encore vivre chez nous en partie.

D. — *L'enfant qui n'est pas encore né, ne peut-il bouger et être cependant là-haut?*

Oui. Vous bougez bien en rêvant!

Cet état de l'enfant correspond au trouble qui suit la désincarnation.

D. — *Les hommes de génie sont-ils vraiment des inspirés, comme les intermédiaires, les messagers de la pensée supérieure?*

Non, c'est le résultat de l'incarnation précédente.

Mozart n'a pas été plus inspiré que les autres; il faut apprendre soi-même.

Les grands prédestinés, les prophètes, les voyants, etc., étant très avancés, se trouvent facilement en communication avec de grands Esprits, qui ne leur apprennent pas, mais leur aident simplement à retrouver les souvenirs du passé et à les appliquer. Il n'y a rien de nouveau pour eux, autrement ce ne serait pas juste.

D. — *Comment tout l'acquis de plusieurs existences peut-il être inscrit dans le périsprit?*

Cela ne tient pas beaucoup de place, ce sont des images.

D. — *Il suffit d'avoir lu et compris quelque chose — oubliée ensuite — pour que cela se retrouve?*

Oui, c'est suffisant.

On retrouve tout; toutes les petites choses qui ne peuvent pas être resservies par la mémoire déjà fatiguée restent et se retrouvent.

D. — *Un esprit désincarné depuis longtemps, comme vous, peut-il moins bien donner des preuves, parce que beaucoup de souvenirs se sont perdus?*

Oui — c'est pour cela qu'on a toujours des preuves avec des nouveaux désincarnés, et quand on commence à faire des expériences — parce qu'on interroge généralement ceux-là, et qu'au bout d'un certain temps les détails s'effacent.

On ne peut plus alors affirmer sa personnalité que par l'ensemble du caractère, par la signature d'ensemble de l'être disparu qui se garde toujours semblable à ce qu'il était autrefois.

D. — *On change pourtant, puisqu'on progresse?*

Oui, mais si l'on progresse, c'est toujours à peu près dans le même sillon. — On progresse tout en conservant le caractère dominant de la personne incarnée.

D. — *Sans que je sois dans la catégorie de ceux que vous dites, mon père ne s'inquiète plus de moi du tout!*

Il ne peut pas venir — il a franchi une zone qui s'éloigne de la terre et lui rend la communication presque impossible.

D. — *Je ne l'intéresse donc plus?*

Chère amie, vous ne comprenez pas combien la différence de ce point de vue est grande, entre incarnés et désincarnés.

La vie de l'au-delà, quand on a franchi un certain espace, devient assez absorbante pour qu'on attende patiemment ceux qui n'ont pas encore terminé leur tâche, et le temps n'a plus du tout la valeur qu'on lui attribue sur la terre, en sorte que les épreuves apparaissent à ces désincarnés de la même nature que ce que vous regardez comme une niaiserie chez un enfant.

D. — *Je ne reverrai donc jamais mon père?*

Chérie, vous vous retrouverez, puisque je vous attends pour monter. — Vous pensez bien que je n'ai pas l'intention de m'arrêter indéfiniment sur le chemin de l'évolution et nous ferons ensemble le trajet qui doit nous séparer encore quelque temps de votre père et de ceux qui ne reviennent plus vous causer.

D. — *Ai-je bien répondu à ce que M. S. a dit des contradictions dans Allan Kardec?*

Évidemment. — Comment voulez-vous que nous soyons tous d'accord? Cela ne se peut pas, puisque nous n'habitons pas sous les mêmes sphères, et que ceux qui sont peu avancés ne peuvent nullement concevoir les sphères auxquelles ils ne sont pas encore parvenus.

D. — *Pourquoi ce si longtemps avant d'arriver à savoir quelque chose?*

Parce que l'âme a besoin de s'affiner pour apprécier certaines joies — parce que rien ne fait partie du merveilleux.

Toute la nature obéit à une seule et unique loi.

Ce qui serait merveilleux, ce serait la création d'âmes divines et parfaites, tandis que tout se modifie dans la nature et que la terre elle-même, avant d'être l'admirable planète que nous connaissons, a été une boule incandescente.

L'âme est le souffle émanant de la divinité et doit retourner à elle.

Vous ne voulez pas admettre que votre intelligence ne soit pas assez vaste pour pouvoir tout comprendre. — Comment voulez-vous comprendre une chose qui n'a aucun rapport avec ce que vos sens perçoivent?

D. — *Qu'est-ce, en somme, que Dieu?*

C'est une force et une intelligence, mais c'est indéfinissable.

D. — *Sont-ce les êtres supérieurs qui dirigent tout?*

Oui, certes, ce sont les représentants de cette force que vous appelez la divinité.

D. — *Vous ne pouvez nous expliquer cela mieux?*

Non. — C'est un sujet fermé pour moi, qui ne l'expliquerais pas bien et pour vous qui n'y comprendriez rien.

D. — *Vous ne trouvez pas qu'il est révoltant de se représenter un Dieu tout-puissant et de voir toutes les souffrances, toutes les horreurs de ce monde?*

Il n'y a rien de révoltant. Cela vous révolte, justement parce que vous voulez que Dieu soit un être compréhensible pour vous et que vous vous obstinez à lui donner la direction de tous les petits événements.

Dites-vous donc, une bonne fois, qu'il ne verse ni joies, ni souffrances sur l'humanité.

Il anime tout ce qui existe et c'est cette vie elle-même qui produit le bien et le mal, ainsi que les catastrophes, les guerres, les épidémies, etc.

D. — *Les théosophes expliquent toutes ces choses dont vous ne savez rien par a + b!*

Oui. — Par *a* + blague.

Oh! que nous sommes sérieux aujourd'hui! Je ne me plains pas. Je ne me suis jamais plaint sur la terre, et je ne vais pas commencer, maintenant que je suis chargé de consoler ceux qui se plaignent...!

D. — *Les conditions d'existence ne seraient-elles pas changées, si tout le monde était spirite?*

Non. — Pourquoi?

On se marierait toujours, on aurait toujours des enfants qu'il faudrait élever et ceux qui n'auraient pas d'enfants auraient des parents, des besogneux autour d'eux.

D. — *Est-il vrai que l'Ego ne fasse au moment de sa réincarnation qu'obéir passivement aux guides qui décident de tout?*

Non, il est averti et s'occupe de sa réincarnation avec les guides qui sont autour de lui.

D. — *Un mort peut-il assister à son enterrement et être dans le trouble ensuite?*

Oui, absolument.

De même, dans la réincarnation, l'Esprit communique avec nous pendant la gestation et, ensuite, c'est fini pour quelque temps.

D. — *Les plantes se réincarnent-elles?*

Oui, si vous entendez par réincarnation le passage du règne végétal au règne animal.



D. — *Est-il vrai qu'après la mort l'Esprit n'est pas transporté dans un autre lieu ?*

Oui, nous pouvons nous déplacer, flotter, puisque nous ne subissons plus la densité de la terre, mais il n'y a pas de lieu spécial qui nous soit assigné.

D. — *Si on meurt vieux, a-t-on là-haut un périsprit vieux et vilain, comme ce qu'on était devenu sur terre ?*

Non. On revient à l'apogée.

On revêt l'enveloppe de l'œuvre achevée et non de l'œuvre ébauchée ou en décrépitude.

D. — *Vous avez beaucoup de notions astronomiques ?*

Non, pas immédiatement, car la désincarnation ne donne aucune science non acquise, mais nous les acquérons assez vite.

D. — *Est-il vrai que vous percevez toutes les particules intérieures d'un corps solide ?*

Oui.

D. — *Percevez-vous les substances qui, bien qu'entièrement matérielles, sont absolument invisibles pour nous ?*

Oui, naturellement.

C'est justement ce qui trouble quelquefois notre jugement, parce qu'à force de voir des détails, nous perdons de vue l'ensemble.

D. — *Nous voyez-vous dans l'obscurité ?*

Oui, encore mieux.

D. — *C'est notre double que vous voyez ?*

Oui, surtout.

D. — *Sentez-vous les odeurs ?*

Oui, mais il faut que ce soient des odeurs de l'au-delà. Les odeurs terrestres, nous ne les sentons que si nous reprenons de la matérialité auprès d'un médium.

D. — *Que sont les odeurs de l'au-delà ?*

Des senteurs agréables de végétation extra-terrestre.

Isidore LEBLOND.

(A suivre.)

Les pérégrinations de l'âme du monde visible dans le monde invisible

Les pérégrinations de l'âme d'un monde dans un autre constituent une vérité indéniable, conforme à la loi du progrès.

L'humanité marche constamment vers le progrès sans jamais s'arrêter. Les aspirations ascensionnelles des mondes qui gravitent dans l'espace révèlent, elles-mêmes, la destinée infinie de tous les êtres.

Mais le commencement de chaque existence terrestre apparaît aux esprits qui doivent encore subir les épreuves du retour à la réincarnation, sous l'aspect le plus sombre ; car pour eux, c'est l'éclipse du bonheur dont jouissent les âmes pures dans le monde invisible ; c'est le sommeil de l'être incarné, qui paralyse son essor vers les régions éthérées. Pendant cette somnolence spirituelle, elle devient sujette à une foule d'erreurs et d'entraînements irréfléchis, plus ou moins accentués, suivant la situation morale de chaque individu. Mais cette éclipse momentanée diminue à mesure de l'avancement intellectuel de l'âme.

Le passage du monde invisible dans le monde visible est donc plus pénible que le retour, par la mort du corps, dans l'espace infini. Ce retour dans la patrie commune, près de la famille spirituelle de chaque âme, constitue la fin d'une pénible étape, qui fait considérer la mort comme une délivrance du bagne terrestre. La rentrée de l'âme dans le monde invisible, loin de faire l'ombre dans l'existence humaine, fait épanouir la vraie lumière ; car, quand les yeux du corps se ferment à la vision terrestre, les yeux de l'âme s'ouvrent devant les splendeurs des beautés infinies des mondes de l'espace universel.

La mort n'est donc pas l'éternelle absence, puisque nous vivons dans le monde des esprits d'une vie plus libre et plus heureuse. Dans la paix de cette nouvelle vie, l'être disparu enveloppe ceux qui lui sont chers de son plus doux souvenir, de son plus tendre amour et de la sérénité de son indicible bonheur. La mort ouvre donc les portes d'une vie nouvelle et d'une ascension glorieuse de l'âme vers l'idéal du vrai, du beau, du bien et du juste. C'est l'être brisant sa chaîne au seuil de sa prison terrestre ; car le corps que le temps détruit, retourne aux éléments divers qui le composent.

Ainsi, à l'heure où les ténèbres semblent couvrir de leurs sombres voiles l'être qui quitte la terre, les splendeurs de l'aube matinale s'ouvrent plus brillantes d'espérance et de riantes perspectives. C'est alors surtout qu'un ange aux ailes d'azur déploie devant l'âme étonnée les rayons étincelants des beautés éternelles.

Lorsque le dernier battement du cœur a marqué le terme de notre vie organique, l'âme immortelle passe du temps à l'éternité. C'est le passage de la vie physique à la vie spirituelle. A la mort, l'âme met au rebut son corps matériel, comme elle abandonnerait un vêtement usé.

Mais la véritable beauté, c'est la splendeur du vrai ; car une forme matérielle s'use et se détruit par le temps, tandis qu'une vérité persiste à travers les âges et survit éternellement à la mort.

La mort, tant redoutée par les athées, représente pour eux un spectre hideux, qui produit la désespérance.

L'athéisme et le néantisme sont pires que la mort ; car ce sont des tendances sans fondement et contre nature, puisque le néant ne peut exister, rien ne pouvant disparaître. La vie d'ailleurs est partout, dans tout et toujours semblable dans chaque atome comme dans tous les mondes de l'univers.

La mort, qui est un objet de terreur pour les matérialistes néantistes, est pourtant, comme le dit Plutarque : « le retour des âmes incarnées dans la patrie commune ».

Cette croyance était tellement ancrée dans l'esprit des Thraces que, d'après Hérodote, ce peuple pleurait à la naissance d'un enfant et se réjouissait à la vue du trépas. Ce peuple regardait donc la mort comme un passage à un état meilleur et à une délivrance des peines de la vie terrestre, mettant fin à tous ses maux.

Certes, l'homme sage, qui a fidèlement rempli sa mission, voit venir la mort sans crainte et sans appréhension ; car la crainte de la mort a pour cause des idées erronées, qui montrent ce passage du monde visible dans le monde invisible sous un faux aspect.

Tous les peuples qui croient fermement à la pluralité des existences, loin de redouter la mort, l'accueillent avec bonheur et comme une messagère qui vient leur apporter la délivrance des tribulations et des vicissitudes de la vie terrestre.

De Las Casas, qui vivait au quinzième siècle de notre ère, rapporte que les nègres de Haïti, mal menés par les Espagnols, étaient soutenus dans leur misère par la pensée consolante qu'ils retourneraient, après leur mort, *au-delà des grandes eaux* pour voir leur patrie et leurs parents, objets constants de leurs regrets, sous des cieux étrangers. Aussi, c'était pour eux une fête de mourir, et les parents des agonisants faisaient ronde autour d'eux, enviant leur sort, leur disant adieu et les chargeant de saluer pour eux leurs parents et amis.

Les Gaulois, nos pères, étaient convaincus de la même croyance. Ils se prêtaient même de l'argent, remboursable dans l'au-delà.

Les peuples qui sont bien convaincus de cette sublime croyance sont invincibles à la guerre. Pour eux, la mort n'existant pas, ils ne reculent jamais. Loin donc de se rendre à l'ennemi, ils préfèrent se laisser tuer.



D'après ces principes rationnels, admis par le spiritualisme, qui en a fait la preuve, le monde visible se confondant avec le monde invisible, le passage de l'un à l'autre devient tout naturel.

Dans ces conditions, la mort n'existe pas, puisque les pérégrinations des âmes dans ces mondes prouvent qu'à la mort l'âme change de résidence, mais qu'elle ne s'anéantit pas. Le corps matériel qui lui servait de vêtement sur la terre disparaît seul.

Il résulte de ce principe que tout vit, tout élément matériel retourne à la terre, que tout renaît et que les flots humains coulent d'un monde à l'autre sans jamais s'arrêter. C'est l'éternel renouvellement.

Dans l'ordre de la nature chaque planète a son monde visible et son monde invisible. Ces deux mondes sont essentiellement solidaires, puisqu'ils concourent, l'un et l'autre, au progrès de la planète à laquelle ils sont attachés.

Aussi, la mort constituant simplement le passage de l'âme d'un monde dans l'autre, ne change rien de nos idées fondamentales ni dans les préjugés des esprits arriérés ou circonvenus; car, par ce passage, la mort nous fait entrer uniquement dans un autre monde parallèle à celui que nous quittons.

Mais, quoi qu'il en soit, la mort qui paraît un sommeil, pour les âmes peu éclairées, est un véritable réveil béni, puisqu'elle nous fait connaître la vraie vie et nous montre la réalité de notre existence immortelle.

Nul ne meurt, a dit Sénèque le Tragique, avant son heure! Acceptons donc la mort sans crainte et sans défaillance; mais ne faisons rien qui puisse l'avancer.

Mais il est certaines âmes, qui, subjuguées par de basses passions et par l'amour des faveurs terrestres, s'éloignent de la voie de l'harmonie universelle. Mais ceux qui se sont attardés sur les sentiers périlleux du mal peuvent toujours revenir de leurs égarements et entrer dans le chemin du bien et y trouver le bonheur. Ces retards étant essentiellement temporaires et proportionnés à la bonne volonté de chacun, les retardataires peuvent donc toujours accélérer leur marche dans la voie du progrès. Chacun d'ailleurs apporte et remporte d'un monde dans l'autre ses vertus et ses vices, les hommes sont donc les artisans de leur propre bonheur ou de leur malheur.

Il faut toutefois bien se persuader que l'amour de Dieu et de nos semblables forme le lien d'harmonie qui unit le monde visible au monde invisible. Cette attraction souveraine est destinée à rattacher tous les hommes dans la voie du progrès moral et social.

Mais malheureusement le cléricalisme cupide et astucieux s'efforce, par des appâts trompeurs, de voiler la vérité divine, de séduire les âmes naïves ou arriérées et de leur faire accepter ses dogmes absurdes et ses pratiques idolâtres, qui constituent un défi jeté à la raison humaine. Son dieu cruel et vengeur n'est pas le dieu bon et miséricordieux qui accueille toujours tous ses enfants, qui viennent à lui pleins de foi et d'espérance.

Le dieu des temples et des tabernacles n'est pas le vrai dieu, qui est l'âme et le principe du monde universel. L'univers infini est le seul temple qui puisse contenir l'Être des êtres.

Les prêtres dépoétisent le Tout-Puissant en l'enveloppant et le cachant sous les voiles des temples.

Les hommes de progrès doivent donc s'efforcer de débarrasser l'esprit humain du bandeau clérical qui leur cache la vérité éternelle et amoindrit la divinité. Nous espérons que cette contagion néfaste disparaîtra avec le temps, et que les hommes, mieux avisés, comprendront leur véritable destinée. Il est donc essentiel de répandre par la parole et les écrits parmi le peuple, la lumière divine et de ramener dans la voie de la vérité ceux qui cèdent aux séductions cléricales.

Je crois, a dit le célèbre académicien William Crookes, que les plus grands problèmes scientifiques de l'avenir trouveront leur solution dans le spiritisme, qui peut seul en être l'application fondamentale et éternelle.

L'œuvre d'une société nouvelle s'élabore péniblement; mais son travail, long et laborieux, fait pressentir que, malgré les brumes du présent, il point à l'horizon un avenir de progrès et de moralité.

Mais il est essentiel que les missionnaires de la vérité divine prêchent, non seulement par la parole et par les écrits, mais surtout par l'exemple, prouvant par l'application, la valeur des vérités qui font l'objet de leur enseignement.

Une bonne pensée pèse quelquefois plus dans la balance éternelle que des arguments irréfléchis, qui laissent exister souvent le doute.

Mais dans l'universalité des faits et des événements, les causes générales produisent inévitablement leurs effets, conformément à l'ordre de la nature.

Le degré d'avancement des esprits correspond d'ailleurs à la connaissance des causes, et par suite, de celle des effets.

Tout vit et meurt dans le monde universel; tout se transforme et progresse dans la vie harmonique de l'univers.

Les pérégrinations de l'âme partant de l'infiniment petit pour arriver à l'infiniment grand, chacun doit donc s'efforcer de progresser sans cesse, afin de parvenir plus rapidement au but visé et désiré.

DÉCHAUD, *publiciste à Oran.*

MA BOITE AUX LETTRES

J'ai encore aujourd'hui des nouvelles de mon frère de lait Jean de La Vèze qui s'entête à déposer ses lettres dans ma boîte au lieu d'entrer pour me poser de vive voix les questions auxquelles il me demande de répondre. Depuis longtemps, j'ignore son domicile, et il s'entête à me le cacher. Pourquoi? Je n'en sais absolument rien.

Aujourd'hui, il m'écrit :

« Parce que je suis spirite, une jeune dame, amie de ma famille « et de moi aussi, me traite de *mécréant* et me blâme d'aimer la « République.

« Je suis vraiment embarrassé pour lui répondre.

« Toi, cher frère, plus versé que moi dans la consolante doctrine « du spiritisme, et surtout plus habitué à la défendre par la plume, « dicte-moi la réponse que je dois faire à cette dame. Je te remercie « à l'avance du nouveau service que je réclame de ton amitié.

« *Ton frère affectionné,*

« JEAN DE LA VÈZE. »

Je lui ai répondu :

MON CHER FRÈRE,

Dis à cette dame : « Si vous tenez à ce que nous restions bons amis, cessez, je vous en prie, chère Madame, de me jeter sans cesse à la face ce mot de *mécréant*.

« Un mécréant, à vos yeux, est celui qui ne croit pas *ce que vous croyez*.

Aux miens, un mécréant est celui qui ne croit pas *ce que je crois*.

Des deux qui a raison ?

Est-ce celui qui base sa conscience sur des *on-dit*, sur des légendes, sur des récits merveilleux sans aucun *critérium*, ou bien celui dont la croyance repose sur des preuves indiscutables, indéniables, parce qu'il a vu de ses propres yeux et entendu de ses propres oreilles?

« Le premier, malgré son affectation de foi et de croyance, ne peut s'empêcher de douter quelquefois — peut-être très souvent — tandis que le second, armé de son critérium, a l'esprit parfaitement tranquille, ne doute point et ne doutera jamais.

« Un avenir prochain vous démontrera que je suis dans la vérité et vous dans l'erreur; erreur bien naturelle, chère Madame, puisqu'elle

est le résultat de l'éducation que vous avez reçue dans un milieu où l'erreur et le mensonge sont entretenus avec soin par une Église dont l'objectif est de gouverner le monde en le maintenant dans l'ignorance.

« Vous me demandiez un jour si j'aimais la République. Je l'aime au même degré que vous détesteriez le cléricalisme, si le père Loriquet n'eût été votre professeur d'histoire.

« A mon tour, je vous demande, si vous aimez la *Sainte* Inquisition, la *Saint* Barthélemy et les Dragonnades?

« J'espère une réponse, et vous renouvelle, chère Madame, l'expression de mes meilleurs sentiments d'affection respectueuse. »

Voilà, mon cher frère, ce que je t'engage à écrire à cette dame.

« *Ton frère affectionné,*

« J. CHAPELOT. »

REGRESSION DE LA MÉMOIRE

10e VIE. — IRISÉE.

A l'état d'Esprit, Q. F. V.— R. Je voudrais des fleurs, je ramasse des fleurs, j'en trouve pas.

D. Pourquoi faire des fleurs ? — R. Pour donner à Ali.

D. Qu'est-ce que c'est Ali ? — R. C'est un prêtre qui les offre aux dieux.

D. Quel âge avez-vous ? — R. 26 ans.

D. Comment vous appelez-vous? — R. Irisée.

D. Etes-vous homme ou femme ? — Je suis femme.

D. Comment appelez-vous vos dieux ? — R. Abrahim et José, c'est les dieux de la prière.

D. Qu'espérez-vous de la prière ?—R. Aller vers les dieux, je serais bien heureuse.

D. Que fait Ali ? — R. Ali prie les dieux.

D. Comment est-il habillé ? — R. C'est très grand, aussi blanc que les fleurs.

D. Comment offre-t-il le sacrifice?— R. Il brûle les fleurs et offre le parfum.

D. Qu'est-ce qu'il vous enseigne, Ali ? — R. Il dit qu'il faut prier les dieux et qu'il faut les aimer pour aller vers eux.

D. Dans quel pays êtes-vous ? — R. Dans l'Imondo.

D. Quelle année êtes-vous ? — R. Ali dit qu'il ne faut pas chercher, les dieux savent.

25 ans. Q.F.V. ? — R. Je prie avec Ali, j'offre les sacrifices.

D. A quoi servent ces sacrifices ? — R. Ali correspond avec les dieux.

D. Comment fait-il pour cela ? — R. Il me fait respirer des plantes, et il m'envoie vers les dieux.

D. Alors vous les voyez les dieux ? — R. Je ne les vois pas, mais je les entends.

D. Et qu'est-ce qu'ils vous disent ? — R. Qu'il faut bien prier, et pas fréquenter les autres.

D. Vous êtes donc seuls ? — R. Avec Ali, autrefois nous vivions nombreux.

D. Comment vivez-vous ? — R. Les hommes nous apportent à manger sans que nous les voyons, car les dieux nous feraient mourir.

D. A quel endroit Ali va-t-il prier ? — R. Il prie devant l'autel plein de fleurs, que tous les jours je mets, et qu'on brûle le soir.

D. Quelle fleur Ali vous fait-il respirer ? — R. C'est une fleur blanche, *l'Irum*.

D. Que se passe-t-il ensuite ? — R. Mon corps reste là, tout le reste va vers les dieux.

D. Qu'est-ce qui va vers les dieux, l'intelligence? — R. C'est une belle boule blanche.

D. Une fois vers les dieux, Q.F. V. ? — R. Ils me donnent des commissions pour Ali.

24 ans. Q. F. V. ? — Je suis bien fatiguée, j'ai beaucoup marché dans la forêt avec Ali.

D. Y a-t-il longtemps que vous connaissez Ali ? — R. Depuis que j'étais bien petite, il m'a enlevée à ma famille.

D. Pourquoi ? — R. Parce qu'il fallait le faire.

D. Quelle année êtes-vous ? — R. La centième.

D. Savez-vous lire, écrire? — R. Non, mais Ali sait.

D. Avec quoi écrit-il ? — R. Avec des choses qu'il trouve dans la terre, *le Piouni*.

D. A qui écrit-il ? — R. Aux dieux; il est bien instruit, lui.

D. Que faisait Ali avant d'être là ? — R. Il commandait le peuple.

D. Comment s'appelait-il ? — R. Il ne veut pas qu'on dise son nom.

19 ans. Q. F. V. ? — R. J'ai bien du chagrin, on a pris *Jéüs*, on veut faire couler son sang, mais je le sauverai.

D. Qu'est-ce que c'est que Jéüs ? — R. C'est le chef de tous.

D. Où est-il maintenant? — R. Il est enfermé dans l'*Imondo*.

D. Comment cela s'est-il fait ? — R. Il a été pris par un autre chef dans une bataille.

D. Quel est cet autre chef ? — R. Joanime, mais je le sauverai.

D. Comment ferez-vous ? — R. J'implorerai Joanime et s'il ne veut pas, je le tuerai.

20 ans. Q. F. V. ? — J'ai coupé ses liens, il faut partir bien loin.

19 ans. — Jéüs est pris, on va le faire mourir de faim, mais j'y porte à manger.

17 ans. Q. F. V. ? — R. Je suis au service de Jéüs.

D. Que fait Jéüs ? — R. Il est chef de tout l'*Imondie*.

D. Où se trouve l'*Imondie* ? — R. Près de Trieste (1).

D. Vous connaissez Trieste? — R. Non, mais Jéüs connaît : c'est là qu'il était.

12 ans. Q. F. V. ? — Je suis avec Jéüs, il m'aime beaucoup.

5 ans. Q. F. V. ? — Je vais mourir.

D. Comment ?— R. On va m'offrir aux dieux.

6 ans. Q. F. V. ? — Pauvre Jéüs, il est bien bon, il m'a sauvé, on voulait me couper.

4 ans. — On me frappe tout le temps, on a fait mourir maman.

Sein de la mère : mêmes remarques que pour les autres nés.

La 11e *vie est de peu d'importance*.

Cet enfant mort à 8 ans, vie insignifiante au point de vue purement expérimental, bien que marquant une étape dans la série des rêves provoqués jusqu'à ce moment qui se perd déjà dans le lointain des âges.

Par suite de circonstances imprévues, il ne m'a pas été loisible de pousser plus loin dans le passé ; il ne faut pas oublier que plus le sujet va loin plus l'expérience est longue et délicate et qu'il faut généralement, pour atteindre la 10e vie, environ trois heures, ce qui est forcément un premier écueil sur le peu de temps à dépenser de part et d'autre.

Toutefois, je dois dire que pendant ce temps, si le sujet ne peut revivre que les vies décrites, il lui est possible, dans un temps beaucoup plus court, de voir se dérouler comme dans une apothéose une quantité innombrable de tableaux qui pour lui sont des faits, le reculant probablement jusqu'aux premiers jours de l'humanité ; rêves ou réalités, en face desquels se dressent toujours de nouveaux points d'interrogations et auxquels la science et l'avenir pourront peut-être répondre un jour.

A. BOUVIER.

NOTA. — Une étude comparative est continuée avec d'autres sujets qui, de leur côté, donnent les mêmes résultats.

(1) *Prière au lecteur de tenir compte de mes observations précédentes.*



LA MÉDECINE ILLÉGALE

Le docteur Michaut, un partisan de la liberté de médecine, publie sous ce titre l'article suivant dans *le Médecin* du 22 janvier qui paraît à Bruxelles :

Dans toutes les nations européennes où l'enseignement et l'exercice de la médecine sont soumis à l'intervention de l'État, l'État a dû, par une juste réciprocité, édicter des lois protégeant les médecins contre la concurrence des empiriques dépourvus de diplômes. En général, l'État se montre beaucoup plus soucieux d'établir des droits sur l'obtention du diplôme, sur l'exercice légal auquel donne droit ce diplôme que d'étendre une protection active, efficace sur les diplômés. Il met obstacle à ce que les déshérités, issus des classes laborieuses, puissent acquérir un diplôme médical en entourant cette obtention d'obstacles plutôt pécuniaires qu'intellectuels. Un imbécile doué de quelque mémoire peut devenir docteur en médecine, mais un citoyen intelligent, doué d'aptitudes évidentes pour exercer la médecine, s'il n'a pas le capital nécessaire, se voit fermer cette carrière. Il en résulte que la profession médicale est vouée à la médiocratie bourgeoise. L'élite des prolétaires ne pourra jamais, avec les lois existantes, arriver à pénétrer dans une carrière dont l'accès n'est permis qu'aux héritiers d'une famille capitaliste.

L'instruction secondaire exigée pour les étudiants en médecine éloigne donc de parti pris tous les jeunes gens qui n'ont pu suivre que des études primaires. Cette inéquitable répartition de l'instruction médicale a des résultats fâcheux. La moralité de plus en plus inférieure de la classe bourgeoise, l'absence d'initiative originale, l'esprit de lucre qui caractérisent la jeunesse de nos écoles supérieures, droit ou médecine, indiquent que les forces jeunes, le renouvellement démocratique, n'ont pas d'influence sur la routinière caste médicale parquée dans la tradition des préjugés bourgeois.

Le remède à cet état de choses n'est pas dans l'égalité d'instruction qui est impossible et qui serait en outre grotesque, mais dans une plus raisonnable conception des devoirs qui incombent aux médecins.

L'égoïsme des professionels de la médecine ressemble plutôt à la défiance jalouse des concurrents vivant d'un même commerce qu'à la généreuse sympathie qui devrait animer les uns pour les autres les membres d'une grande famille intellectuelle. Aussi voyons-nous les praticiens sans fortune isolés, dédaignés, souvent forcés de recourir à la pénible nécessité de changer de profession ou plus souvent encore, de condescendre à des occupations peu dignes de leur titre. Nul aide ne leur est donnée par leurs aînés.

L'étudiant pauvre, s'il ne peut donner quelques leçons ou trouver un gagne-pain compatible avec ses études, est voué au dénûment le plus profond et forcé d'abandonner ses études. L'exemple d'un médecin arrivé à une situation éminente ou aisée aidant dans ses études un étudiant pauvre serait à trouver, ne serait-ce que pour confirmer la règle de l'universel égoïsme. Si les maîtres ont des protégés, c'est moins pour venir au secours de jeunes intelligences, pour conseiller des débutants que pour les faire travailler au profit de leur gloire.

Il serait impossible de trouver une association médicale de médecins ayant pour but de constituer des petites rentes nécessaires à un étudiant devant faire sa médecine, mais n'en ayant pas les moyens matériels, parce qu'il est issu d'une famille de travailleurs pauvres.

Les idées humanitaires ne s'exercent que dans le domaine de la théorie ou de l'utopie. Notre éducation existe, nos préjugés nous défendent l'accès de ces hautes régions où le sentiment indique à la raison les réformes pratiques à accomplir.

Il ne faut pas s'y tromper, l'origine des illégaux de la médecine est là. On s'obstine à ne pas le voir.

Ce ne sont ni les lois, ni les syndicats médicaux, ni les craintes des condamnations, ni même la réprobation publique qui peuvent défendre une société contre les illégaux de la médecine. Nous ne l'avons déjà que trop expérimenté. C'est la démocratisation de la médecine. Il ne faut plus que les médecins ne sortent que d'une classe de la société.

Le peuple, comme la bourgeoisie, a le droit d'ambitionner la dignité qui s'attache aux carrières dites libérales. On ne sait pas pourquoi un ouvrier serait moins apte à devenir un bon médecin que l'enfant d'une famille de la bourgeoisie moyenne. Bien au contraire, on trouve chez le peuple, dans la classe ouvrière, un sentiment d'altruisme, une compréhension du devoir social très supérieure en général à ceux qu'on peut rencontrer dans la bourgeoisie. Le fils d'une famille d'ouvriers est incontestablement plus enclin à secourir son prochain, à aider son camarade, que le petit bourgeois.

Il serait inutile de chercher ici l'expression d'une sympathie partiale pour les classes bien à tort dites inférieures ou une tentative de transport de la doctrine de la lutte des classes sur le terrain médical. Non, il s'agit simplement d'un sentiment d'équité. Tous les citoyens libres et égaux devant la loi, doivent trouver les carrières ouvertes devant eux. Il n'existe plus dans une nation ouverte aux progrès modernes qu'une suprématie, celle de la bonté et de l'intelligence aidée par le travail. Donc le fils du prolétaire comme l'enfant du bourgeois a droit de pénétrer dans la carrière médicale.

Si vous lui refusez cet accès, les mieux doués se passeront de vos diplômes et, par vocation irrésistible, deviendront des confrères dépourvus de diplômes. L'expérience quotidienne nous apprend que ces confrères illégaux sont parfois supérieurs comme talent aux docteurs diplômés.

Les empiriques conquièrent une clientèle légitime. N'ayant pas le titre, ils ont souvent les qualités de bonté, de bienveillance, d'attention qui sont les premières vertus d'un bon médecin. La science, nous le savons, est secondaire. La science peut s'acquérir. Les qualités du cœur sont natives.

Aussi les medecins diplômés ont-ils raison de redouter la concurrence des illégaux. Ceux-ci sont de terribles adversaires. Ils n'ont ni les préjugés du faux savant, ni les ignorances du disciple des maîtres officiels dont ils partagent les défauts.

L'illégal est indépendant et il est chercheur. Pour lui, le malade est un champ d'observation nouveau, il n'obéit pas aux traditions, aux théories à la mode, il choisit tous les moyens de guérir qui lui semblent bons.

Il est de fait supérieur au médecin officiel qui tourne dans des formules apprises par cœur.

Rendez l'exercice de la médecine plus libre et vous n'aurez plus de médecins illégaux. Permettez à tous ceux qui s'en sentent la vraie vocation de devenir des médecins et vous rendrez la concurrence si dure aux mauvais praticiens, aux charlatans titrés, aux professeurs, que de ce fait l'exercice de la médecine s'épurera et que la dignité de toute la corporation y gagnera.

Ce qui a fait la déchéance de la caste des médecins, c'est précisément ce qu'elle eut d'officiel.

Beaucoup de jeunes bourgeois deviennent médecins comme sous l'ancien régime on devenait prêtre, sans vocation, par tradition de famille ou par préjugés de famille. Beaucoup n'embrassent la médecine que pour éviter le service militaire. Notre loi de deux ans appliquée à l'armée va détruire les médecins qui n'ont choisi cette carrière que pour s'éviter les rigueurs de la caserne. Il faut y ajouter l'abrogation de la loi sur l'exercice de la médecine illégale, loi inutile et dangereuse. Dangereuse parce qu'elle n'aboutit qu'à nous priver des secours de dévouements, de talents très précieux.



Qu'on rende donc à la médecine la liberté qui lui convient. Qu'on autorise les empiriques, reconnus aptes à soigner leurs concitoyens, à remplir les fonctions dont ils sont dignes. Qu'on ne fasse pas de lois inapplicables pour protéger illusoirement les porteurs de diplômes, incapables d'exercer une profession humanitaire.

A l'œuvre on reconnaît l'artiste. Soyez sûr que le public de malades saura choisir ceux guérissant et fuir les charlatans même s'ils sont munis de titres couvrant leur ignorance, leur rapacité et leur suffisance. Docteur MICHAUT.

(*Journal du magnétisme.*)

CORRESPONDANCE

Lettre ouverte, à Monsieur Delanne.

MON CHER DIRECTEUR,

Je viens vous donner un avertissement qui mette nos amis spirites en garde contre les agissements d'un imposteur.

Un nommé Ebstein, norwégien, a fait à Paris, au commencement du mois d'avril, son apparition comme médium.

S'armant de toutes pièces, photographies de fantômes, etc., tendant à prouver sa remarquable faculté d'évocation, de matérialisation, de toute manifestation des aimés disparus dont il se dit l'interprète, M. Ebstein, dans sa visite de présentation, vous recommande lui-même de prendre les garanties les plus rigoureuses au commencement de la séance. Il se prête, dit-il, au déshabillé le plus complet pour être réhabillé d'un vêtement apporté du dehors.

Les assistants se chargeront d'ardoises bien ficelées, scellées d'un cachet particulier que l'on n'imite point, de papier pour le phénomène d'écriture, de cire, de ficelles, d'une boussole, et d'une table en bois blanc dont le tiroir sera cloué devant tout le monde.

M. Ebstein s'est présenté chez moi, devant ma famille, en comédien consommé. Il prit l'air mélancolique du martyr résigné ; mais sa mission est si belle qu'elle lui donne tous les courages, sans doute ! Tête baissée, voix éteinte, il nous dit : « Je suis accoutumé à souffrir ! » Il inspire la compassion. Ajoutez à cela une démarche peu sûre. De temps en temps il se couvrit le visage des deux mains comme pour se défendre de la prise de possession d'un Esprit.

Enfin il nous quitta brusquement pour chercher quelqu'un. Qui ? Pourquoi ?... il l'ignore lui-même, mais il le faut !

Quant aux conditions financières, il lui coûte d'en parler. Il est si désintéressé ! Il a de la fortune, — point besoin de gagner de l'argent. — Mais comme l'expérience, hélas ! lui prouve que dans un milieu où le médium se présente pour la première fois il est très exposé à rencontrer des gens peu sérieux, des curieux mal intentionnés, il traite ses affaires à l'américaine et demande cent francs pour cette première soirée. S'il est satisfait, si l'harmonie s'est établie, il ne fait plus de conditions pour les séances suivantes.

Le lecteur devine qu'on ne l'invite pas deux fois.

Obligée de donner ma séance dans le plus bref délai, des membres de ma famille désireux d'y assister étant sur le point de quitter Paris, je ne poussai pas mes investigations plus loin et j'invitai à une séance du soir, 9 heures, le 15 mai, une douzaine d'expérimentateurs sérieux.

D'abord le médium distingué se fit attendre pendant une bonne heure. Que d'excuses ! Son cocher s'était égaré !

Il se précipitait, embrouillait tout pour se mettre en séance, rattraper le temps perdu.

Sa physionomie, son geste, me firent *instantanément* reconnaître que nous étions joués. Je lui observai froidement que le déshabillé était convenu.

« Certainement, certainement », répondit-il. Je le fis passer dans une chambre à côté avec deux des assistants qui eurent le tort, jugeant sans doute la soirée trop avancée, de laisser l'individu habillé tel qu'il était, sans inspecter les boîtes nombreuses qui se trouvaient dans ses poches : « Des allumettes, des cigarettes, du papier d'Arménie », leur dit-il.

Le papier d'Arménie qu'il alluma à plusieurs reprises joue un rôle principal dans ses séances ; son parfum étourdit et combat l'odeur de ses fausses lumières. Tout le monde comprit son jeu, mais le mot d'ordre était donné : observer le plus grand silence et rester immobile jusqu'à la fin de la séance.

Il chercha à gagner du temps, mania des ficelles, fit des tours peu spirituels.

Son aplomb est imperturbable ! Le silence, la fixité du regard des personnes rapprochées de lui, rien ne le démonte.

Quand nous lui rappelâmes le phénomène des ardoises, toujours adroitement retardé, il se frappa le front ! Il avait oublié les ardoises !... Mais à présent, quelle fatigue !... Il est anéanti... il faut cesser, il est bien tard... une autre fois.

Aucun des stratagèmes employés par *cet habile homme* ne peut tromper le spirite quelque peu expérimenté, car il n'existe aucun rapport entre les procédés du prestidigitateur et ceux des habitants de l'au-delà. Robert Houdin l'a ouvertement déclaré, publié et signé, ainsi que d'autres maîtres de force égale à la sienne, mais cela inspire du dégoût et les novices peuvent y être pris.

Une place lui fut offerte dans la voiture d'un des nôtres qui demeurait dans son voisinage. Il refusa. Il ne rentrait pas chez lui. Des amis l'attendaient. Il finit par accepter pourtant, et avec un sans-gêne bien compromettant pour son état d'épuisement, il se fit conduire à un café des boulevards où l'attendaient de joyeux compagnons pour boire ensemble, probablement, l'argent que des morts lui avaient fait gagner.

. . . .

Que M. Ebstein profite de l'habileté dont il est doué, pour gagner sa vie en donnant des représentations de prestidigitation, c'est son droit, mais qu'il remplisse son coffre-fort de l'or acquis par l'exploitation du culte des morts et de la croyance en l'immortalité de l'âme, c'est là un sacrilège dont la justice invisible pourrait bien, tôt ou tard, demander compte au profanateur si le repentir et de sages réflexions ne l'arrêtent pas en route, comme nous le lui souhaitons dans son plus grand intérêt.

Je n'ai jamais condamné un médium innocent ni ne lui ai tendu de piège. Le phénomène doit se prouver par lui-même. Je mets une extrême conscience à étudier le sensitif qui, à notre plus grand bien, expose sa santé, sa vie, son honneur même, car il est victime souvent d'esprits fraudeurs, plus souvent encore *d'ignorants qui ne savent point* interpréter les phénomènes et les assujettissent aux lois connues de la terre.

Combien les imposteurs nous font aimer et respecter davantage encore le médium divinement doué qui remplit noblement sur la terre la plus sacrée des missions !

Gloire à lui, gloire à la vérité pure que tout homme doit rechercher !

. . . .

L'EXPLOITATION DES MORTS !

Comment le lecteur juge-t-il cette industrie ?

Rufina NOEGGERATH, 22, *rue Milton.*

Le Gérant : A. BOUVIER.

16-7-05. — Tours, Imp. E. ARRAULT et Cie, 6, rue de la Préfecture.



QUINZIÈME ANNÉE. — N° 353. 10 Centimes. 1er-16 AOUT 1905

LA PAIX UNIVERSELLE

REVUE INDÉPENDANTE

MAGNÉTISME TRANSCENDANTAL

VÉRITÉ RAISON JUSTICE — PHILOSOPHIE — PHYSIOLOGIE — PSYCHOLOGIE — LUMIÈRE SAGESSE AMOUR

La connaissance exacte de soi-même engendre l'amour de son semblable. A. B.

Directeur : A. BOUVIER

Il n'y a pas de culte plus élevé que celui de la vérité.

ABONNEMENTS : UN AN { France . . . . 3 fr. Etranger . . . 4 fr.

SIÈGE : 5, cours Gambetta, 5 LYON

Il paraît un numéro les 1er et 3e dimanches de chaque mois.

SOMMAIRE

La Science et le Problème de la vie future (1)

I

A première vue, les mots Science et Vie future ne semblent pas faits pour se rencontrer. Celle-ci est du domaine de la religion dont celle-là n'a cure. Toutefois, depuis quelques années, l'attitude de la science s'est modifiée à l'égard de son ancienne ennemie, et elle s'est prise à en étudier, souvent même avec impartialité, les manifestations spéciales. Mais l'hypothèse d'une vie future fut systématiquement rejetée hors du domaine de ses investigations.

Pour ceux qui nient toute survivance, le sujet, il va sans dire, n'offre pas matière à étude. Quant aux philosophes, ils s'arrêtent au seuil redoutable, ou bien leurs spéculations sont du ressort de la métaphysique. — Remarquez que ce terme, quoiqu'il soit formé de *physique* et de la préfixe *méta*, indiquant la succession, la transformation, représente désormais pour nos esprits modernes une connaissance sans lien avec le physique et comme suspendue dans le vide. — Aussi les spéculations, en ce qui touche à la survivance, demeuraient-elles sans base scientifique.

Enfin, il y a une vingtaine d'années, quelques penseurs, des scientistes sérieux, frappés de ce que l'on n'adoptât aucun procédé d'investigation quant à ce problème, voulurent combler cette lacune. Ils se mirent à collectionner et à contrôler patiemment les dires de ceux qui prétendaient avoir vu des « esprits » et à élucider autant que possible les récits de manifestations tenues pour anormales. Dans ce but se fonda la *Société des Recherches psychiques* de Londres, puis celle de Paris. C'était entreprendre une tâche ardue, qui n'était jugée utile ni par la religion, ni par la science officielle. Celle-ci cependant la seconde de plus en plus, sans y prétendre, ainsi que nous le prouverons par la suite.

La masse des matériaux réunis est déjà considérable et a nécessité un travail de contrôle dont ne se rendent pas compte ceux qui, sans examen, jugent ces documents un produit d'hallucinations pathologiques ou de fraudes. D'ailleurs, les savants qui dirigent ces recherches se gardent d'en tirer des conclusions prématurées. Ils enregistrent, cataloguent, analysent. L'avenir fera la synthèse (1).

Cependant, l'un des membres de la Société des Recherches psychiques de Londres s'est départi de cette prudente réserve, et le livre de M. Myers : *Human Personality and its survical of bodily death* vient d'être traduit en français (2).

Dans ce volumineux travail, M. Myers cite la Vie future à la barre de la science, trouvant que celle-ci ne peut plus guère tenir celle-là pour invérifiable.

« Le but de ce livre, dit-il, est de montrer ce qui peut être fait pour supprimer cette cloison artificielle de séparation qui excluait jusqu'ici du domaine scientifique les problèmes dont la solution a précisément le plus grand besoin de procédés et de méthodes scientifiques. »

Le mot scientifique signifie pour lui une autorité à laquelle il se soumet et non un modèle qu'il aurait la prétention de réaliser.

L'ouvrage de M. Myers est certainement une remarquable tentative pour écarter du chemin par lequel, dit-on, l'on ne revient pas, les idées préconçues qui ont jusqu'à présent entravé toute investigation systématique. D'autres travaux pourront suivre et Myers le souhaitait de toute sa « foi scientifique » en la survivance.

La réussite répond-elle à son effort ? Non, si l'on entend par réussite la conviction apportée à tout lecteur et se dégageant tant des preuves fournies que des déductions que l'auteur en tire. Oui, s'il

(1) Extrait de la *Revue des revues*, 15 juin 1905.

(1) Les *Hallucinations télépathiques* (Phantasms of the living), par MM. GURNEY, MYERS et PODMORE, traduit par L. MARILLIER, préface de M. CHARLES RICHET, F. Alcan, édit.
Les *Phénomènes psychiques*. Recherches, applications, méthodes, par J. MAXWELL, docteur en médecine, avocat à la Cour d'appel de Bordeaux. Préface de M. CHARLES RICHET. F. Alcan, édit.

(2) *La Personnalité humaine, sa survivance, ses manifestations supranormales*, par F. W. H. MYERS, traduction et adaptation par le docteur S. JANKELEVITCH. F. Alcan, édit.

éveille chez quelques-uns l'idée, tout au moins nouvelle, que la science ne pourra plus longtemps rejeter la question de la survivance hors du domaine de ses recherches. Et certainement cette idée s'emparera de plusieurs en suivant Myers à travers ses études sur les désintégrations de la personnalité : le sommeil, les états profonds de l'hypnose, le somnambulisme, l'automatisme sensoriel et l'automatisme moteur, le génie, la possession et l'extase.

Il est à regretter toutefois que l'auteur n'ait pas su demeurer toujours dans les rigoureuses limites que sa préoccupation de démonstrations scientifiques lui imposait. Il glisse parfois à des digressions qui, tout élevées qu'elles soient, risquent de rendre défiant certains esprits, ceux justement qu'il importe de convaincre. Si bien que des critiques lui ont reproché son matérialisme, alors que d'autres jugeaient sa tentative entachée d'un parti pris spiritualiste.

II

Dès qu'on s'occupe sérieusement de cette question de la survivance, on s'aperçoit, comme nous le disions plus haut, qu'un travail préliminaire a été fait par la science, à son insu, et que la route est plus libre qu'elle ne l'était il y a vingt ou trente ans. La biologie, la physiologie, la chimie, la physique, toutes les sciences naturelles, en un mot, ont donné à la psychologie une base solide. Elle ne pouvait rien tenter de précis sans ses aînées. Mais celles-ci semblent désormais impuissantes à l'aider davantage. Après avoir dissocié à l'extrême la matière sous leurs microscopes et dans leurs alambics, il ne leur est guère possible d'aller plus avant. Elles voient des effets dont la cause devinée toute proche leur échappe.

Les psychologues, de leur côté, ont découvert dans ce substratum de l'être humain que l'on appelle sa *conscience* (en anglais *consciousness*) des effets dont la cause leur échappe également. Les expériences hypnotiques, qui sont à peu près accréditées auprès des pouvoirs scientifiques officiels, démontrent que la conscience de l'individu est comme disposée par couches. Plus est profonde l'hypnose, plus avant peut pénétrer l'hypnotiseur dans la personnalité du sujet, y réveiller des souvenirs dormants, une activité que ne possède souvent plus l'être éveillé ; car l'on opère à l'ordinaire sur des hystériques, dont la surface cutanée est insensible, avec perte de l'ouïe, de la vue ou de la mémoire. Sous des passes magnétiques plus ou moins prolongées, leurs sens acquièrent une acuité inouïe et ils manifestent des connaissances anormales. Mais si ces phénomènes se manifestent surtout chez des êtres malades, ils surviennent aussi chez des personnes en bonne santé. Parmi celles-ci, nous en savons qui préfèrent n'en pas parler, de peur qu'on ne les traite de folles. La race celtique et tous ceux qui ont dans les veines quelques gouttes de sang celtique y seraient plus sujets. En Amérique, ils paraissent moins extraordinaires qu'en France, par exemple, surtout sur la côte du Pacifique, et le climat, joint à la tension d'une vie très active, y contribuerait.

M. Myers, au lieu de parler couches ou d'états de conscience comme nos médecins et psychologues français, a établi une classification nouvelle. Il divise l'être humain en *subliminal* et *supraliminal*, de *limen*, seuil.

« L'idée du seuil de la conscience, d'un niveau qu'une pensée ou une sensation doit dépasser pour entrer dans la vie consciente, est aussi simple que familière », dit-il avec raison.

Subliminal signifie tout ce qui est au-dessous du seuil, toutes les sensations trop faibles pour être discernées individuellement. *Supraliminal*, tout ce courant de notre conscience que nous identifions avec nous-mêmes.

Cette classification est sommaire et prête à des confusions, mais elle suffit encore au degré peu avancé que nous avons atteint dans la connaissance de notre conscience en général et de notre soi-conscience en particulier.

L'homme aurait ainsi trois signes d'activité durant sa vie : son corps physique, sa conscience subliminale, sa conscience supraliminale. Cette assertion paraîtra fantaisiste à plus d'un. Et cette théorie, le corps physique mis à part, est-elle autre chose qu'une abstraction ? Ces termes, couches de conscience, états de conscience et le reste, répondent-ils à quelque chose de concret, de palpable, jusqu'à un certain point ? — Il se pourrait bien que tel fût le cas ; du moins, une tentative pour le démontrer vaut la peine d'être faite. Myers ne l'a pas faite, bien que, parfois, il semble s'y acheminer.

III

Les savants qui ont admis l'hypothèse de la théorie générale de l'évolution sont entraînés malgré eux dans un courant dont, au début, ils ne soupçonnèrent ni la profondeur ni le volume. Darwin a retrouvé la plus grande des lois qui gouvernent le cosmos. Nous disons retrouvé, car d'autres lui préparèrent la voie. L'antiquité la connaissait, comme elle connut le mouvement de la terre autour du soleil et la précession des équinoxes. Elle est contenue dans les vertigineuses abstractions des grands systèmes philosophiques de l'Inde et sous les obscurs symboles de quelques-uns de ses livres sacrés.

Les disciples de Darwin soutiennent, après le maître, que tous les organismes sont le produit d'une genèse naturelle. Mais cette théorie n'est pas admise dans toute sa rigueur par tous les savants. Il en est qui font une exception en faveur de l'esprit humain. Ces deux opinions se complètent certainement.

Elles demeureraient néanmoins irréconciliables et trouveraient jamais un terrain de discussion, si l'univers ne contenait que de la matière telle que nos mains peuvent l'appréhender, nos yeux la voir, nos microscopes ou nos télescopes la distinguer dans l'infiniment petit ou l'infiniment grand. Mais la physique moderne se hasarde à dire, à titre d'hypothèse, que cette matière palpable et visible n'est que la condensation d'une matière moins dense, que le dernier atome physique, l'atome gazeux, ne se dérobe que pour passer à d'autres états que l'on dénomme éthériques (1). C'est ainsi que revit, alors qu'on le croyait bien mort, le *Pater Omnipotens Æther* de Virgile, le *Grand Æther*. Les Hindous l'appelaient *Akashâ*, synthèse de l'éther, qu'ils disent composés de cinq éthers, de sept même, de plus en plus subtils.

De même Anaxagore, de Clazomène, enseignait que « les prototypes de toutes choses, comme de leurs éléments, se trouvaient dans l'Æther infini, où ils étaient générés, d'où ils évoluaient et où ils retournaient ». Les premiers mots exceptés, cette opinion reproduit celle de nombreux physiciens modernes.

« Ce fluide, a écrit le docteur Richardson, pénètre toute chose. Un monde est édifié au milieu du fluide éthéré et se meut au milieu d'un océan de ce fluide. »

Et dans cet océan tourbillonnent les atomes des atomes, ces *ions*, ces *électrons*, récemment découverts ou plutôt devinés, qui s'agrègent, se désagrègent, sans rien perdre de leur énergie. La masse de l'une de ses particules de matière serait un millième de la particule d'hydrogène. Les molécules en sont formées. L'énergie en l'une d'elles demande vingt figures pour s'exprimer en l'unité scientifique. Leur substratum serait le *protyle*, cette hypothèse de sir William Crookes, le célèbre physicien anglais.

« Le protyle, a-t-il expliqué, est un mot analogue à celui de protoplasme, qui sert à exprimer l'idée de la matière primordiale, existant avant l'évolution des éléments. »

(1) *Popular Science Review.*



Cette matière primordiale n'existe pas *per se*, en dehors des atomes; elle les interpénètre. L'espace en est rempli.

Désormais il n'y a plus seulement pour les physiciens des éléments chimiques, il y a aussi des *méta-éléments*, ainsi que les nomme sir W. Crookes, éléments semi-matériels : les cinq à huit sous-types de l'yttrium, par exemple. Minéraux, éléments chimiques, tenus d'abord pour des corps simples, méta-éléments, voisins de l'état éthérique, atomes éthériques, sans doute à des degrés de densité divers, telle serait, semble-t-il, la chaîne qui relie la matière grossière à une substance primordiale. Cette conception cadre parfaitement avec la loi de l'évolution qui, sans elle, est incomplète.

Et comme tous les organismes, y compris l'organisme humain, sont des agrégats chimiques, ils ne peuvent qu'être à l'image du cosmos dans lequel ils se forment. Si le minéral contient, non seulement des particules denses et des atomes semi-matériels, mais aussi des atomes éthériques, comme le prouve sa radioactivité, on peut en déduire que le corps humain, radioactif, lui aussi, est composé de même.

La formation de la matière ayant dû s'opérer par voie d'involution, les éléments ont-ils existé d'abord à l'état éthérique sur un globe éthérique que notre vue actuelle n'aurait pu apercevoir? L'involution se poursuivant, l'état que révèlent les méta-éléments aurait suivi; puis serait venu celui des corps dits simples ou éléments chimiques, et enfin celui des composés denses, la nature les travaillant sous l'action solaire à travers des millions d'années.

En a-t-il été de même pour les plantes, les animaux et les hommes? La plante a-t-elle évolué des éléments lorsque ceux-ci étaient encore à l'état éthérique, l'animal évoluant d'un règne végétal éthérique et le corps humain d'un règne animal éthérique, — la solidification se poursuivant jusqu'à ce qu'elle fût complète, chaque règne inférieur précédant le supérieur dans ce processus?

Cette hypothèse paraîtra parodoxale et inutile à première vue. Mais elle seule, à notre avis, permet d'aborder le problème de la survivance avec quelque chance de l'élucider, car aucun organisme ne peut retourner, par dissolution ou transformation, à un état qu'il n'a pas traversé à un précédent stage de son évolution. Tout se réincarne, matière, énergie; de là leur permanence affirmée par la science. La nature, que par hyperbole quelques-uns appellent prodigue, est, au contraire, d'une économie qui défie toute idée. *Il ne peut donc y avoir de survivance après la mort que si, au cours de son évolution cosmique, l'homme a traversé un état correspondant.*

Comment prouver que l'homme a existé à l'état éthéré, comme tous les autres organismes d'ailleurs? — En prouvant simplement que sa primitive forme éthérée continue à coexister avec son corps dense. Sa radioactivité en serait un premier indice. Les expériences hypnotiques et plusieurs des phénomènes observés dans les recherches psychiques le donnent à penser. Notre conscience aurait à sa disposition un autre véhicule que le véhicule physique.

(*A suivre.*) J. Hudry Menos.

Extraits de communications médianimiques

(*Suite.*)

II

D. — Dites-moi sous quelle forme vous vous voyez les uns les autres?

Sous la forme de l'enveloppe périspritale qui nous permet de nous reconnaître.

A travers la succession des vies, notre périsprit se modifie légèrement, mais cependant conserve un type qui le suivra dans toutes ses incarnations.

D. — Comment pouvez-vous vous souvenir des vêtements que vous portiez, il y a cinquante ans, pour les refabriquer?

Nous ne nous donnons pas la peine de refabriquer, comme vous dites, un vêtement porté il y a cinquante ans, nous nous reportons simplement à cinquante ans en arrière et ce retour de notre pensée, à une époque donnée fait renaître tous les détails de cette même époque et reconstituer l'image de ce temps.

D. — Dites-moi sur quel genre de sol vous vous sentez posés?

Sur des plans fluidiques.

Imaginez-vous plusieurs étages ou plusieurs plans superposés, avec la faculté de passer au travers d'un plafond.

D. — Vous ne vous sentez donc pas en l'air?

Non, l'atmosphère elle-même nous supporte.

D. — Certains disent que votre vie ne ressemble en rien à la nôtre?

Notre vie ressemble beaucoup à la vôtre ; mais avec de grandes différences dans les manières d'être, de sentir, de voir, etc.

De même que, sur terre, chaque être a un métier différent, parce que l'humanité s'entr'aide, de même, chez nous, il y a des occupations et des destinées différentes, pour que les Esprits puissent également s'entr'aider.

D. — Un magnétiseur peut-il faire du bien sans l'aide d'un Esprit?

Oui, chère amie, cela se peut, parce que ces magnétiseurs-là sont des êtres qui se réincarnent avec cette force, comme par exemple Jésus-Christ.

D. — Peut-on vraiment dire que le magnétisme remplacera à peu près toutes les médecines?

Pas tout à fait, chez les nerveux seulement.

D. — M. Bouvier, dans la Paix Universelle, *parle de somnambules qui gardent au réveil le souvenir de ce qu'elles ont vu pendant le sommeil. Que penser de cela?*

Cela arrive en effet, mais ce ne sont pas de vrais somnambules et il est difficile de se fier absolument à leur double vue, parce que, si on peut avoir d'eux d'excellentes réponses, le somnambulisme peut, aussi, chez eux, être mélangé de rêves qui les trompent et qui sont confondus avec le vrai état somnambulique.

D. — La suggestion à l'état de veille est-elle vraiment possible?

Oui, parfaitement, seulement il faut que cela se fasse sur des sujets préparés.

D. — Qu'est-ce que la clairvoyance?

C'est une sorte de seconde intelligence qui frappe le cerveau et qui émane des instructions des Esprits, ou l'intelligence d'un Esprit se substituant à celle du médium.

D. — Est-ce vrai ce que vous dites quelquefois, que vous êtes épuisés?

Oui, c'est très vrai.

Nous épuisons la couche fluidique qui nous sert à communiquer avec vous.

D. — Est-ce pénible pour vous?

Oui.

D. — Est-ce une souffrance physique?

Oui, tant qu'on se retrempe aux fluides de la terre, on en éprouve les sensations.

D. — Êtes-vous d'avis qu'on traite les médiums comme des instruments scientifiques, qu'on les perfectionne et les améliore et surtout qu'on les rende justes et équilibrés?

Ce n'est pas du tout mon avis, car, si vous façonnez un médium, vous lui enlevez toute sa bizarrerie, toute sa spontanéité ; vous en faites un être normal pour la terre et il cesse alors d'être un intermédiaire entre vous et nous.



Nous nous servons beaucoup plus sûrement d'un médium rudimentaire que d'un trop façonné.

On naît médium quand on est vraiment un fort médium. Il est impossible de le devenir complètement si on ne l'est pas en naissant.

D. — Vous avez dit l'autre jour : « Il faut que C... tâche de n'être pas trop fatigué (quand il se met à la table) car il absorbe tous les fluides...! »

Les deux choses sont vraies.

Quand on est seul, on peut arriver malgré la fatigue, mais une personne fatiguée prend les fluides extériorisés autour d'elle et les emploie pour elle-même, en sorte que les fluides qui devraient nous servir sont absorbés par les assistants, tandis que, lorsque nous sommes seuls avec le médium, nous utilisons les fluides qu'il a en lui et nous faisons un échange qui donne toujours un résultat plus ou moins parfait.

D. — Pourriez-vous donner des coups quand je dors ?

Oui, mais il ne faut pas que nous vous prenions vos fluides, cela vous affaiblirait trop.

D. — Mon essai du soir, après le séance avec Mme B..., n'a pas été aussi bon qu'on me l'avait promis ; ai-je eu tort d'ouvrir la fenêtre avant ? Le fluide resté a-t-il pu s'échapper ?

Oui, vous avez mis le fluide à la porte par la fenêtre.

D. — *Comment l'Esprit trompeur a-t-il pu dire des choses vraies et sues de Charles ?*

Au moment où un Esprit prend la place d'un autre, il se fait un mélange qui permet au voleur de se mettre un peu au courant, et c'est grâce à cela qu'on ne s'aperçoit pas de suite de la tromperie.

Souvent les trompeurs puisent dans la pensée de ceux qu'ils remplacent, pour se donner plus de façon d'être eux.

D. — *Les coups dits raps peuvent-ils vraiment être uniquement magnétiques ?*

Non, c'est une grosse errreur de ces enragés magnétistes.

En s'éloignant de la chaîne pour interrompre le phénomène, croyant ainsi prouver qu'il est uniquement magnétique, MM. S... et M... ont opposé leur fluide à celui du médium et l'ont paralysé.

D. — *La volonté peut donc tout arrêter ?*

Oui, c'est très puissant.

D. — *Est-il vrai que les nombreuses prières qui montent au ciel, le dimanche, nuisent aux communications ?*

Oui, il y a d'abord beaucoup d'influences étrangères; puis, cette quantité de prières crée des forces occultes qui font des couches denses. Il faut donc traverser ces couches et on ramène des choses peu en harmonie avec soi-même. — C'est alors que, souvent, on dit le contraire de ce qu'on voulait dire.

D. — *Quel mal fait la lumière ?*

La lumière atténue les forces des fluides et en désagrège la condensation.

D. — *Nous aurions tant aimé avoir de l'écriture directe. — Qu'est-ce, en somme ?*

C'est la matérialisation de la pensée.

D. — *Cela existe ?*

Oui, puisqu'on photographie la pensée, elle existe.

D. — *Est il vrai que l'esprit qui veut se faire photographier, doit fixer sur son corps astral une couche de matière d'ordre différent, pour que sa forme et son aspect puissent devenir visibles sur la plaque ?*

Oui, on s'enveloppe d'une substance rappelant la matière terrestre, afin de pouvoir être pris par un appareil terrestre.

D. — *J'aimerais bien vous rappeler votre promesse de chercher à savoir si un médium peut vraiment apporter un moineau vivant de l'Inde.*

Chère amie, je me suis informé, et j'ai trouvé un Esprit américain qui m'a dit que c'est une expérience qu'on essaie en ce moment dans son entourage et qui a déjà réussi.

D. — *Et l'expérience du chien arrivant sur la table est vraie aussi ?*

Oui, c'est le périsprit du chien qui se déplace, et se refait une matérialité avec les fluides des personnes présentes.

D. — *Je n'aime pas beaucoup, en général, les phénomènes purement physiques et j'ai bien envie de refuser toute participation à la venue d'Eusapia, en disant qu'elle attire des Esprits bons seulement à donner raison aux théosophes ?*

Il est bien certain que les entités qui intéressent Eusapia sont d'une infériorité notoire et que c'est ce qui leur permet de produire ces manifestations qui amusent tant le badaud spirite, mais qui ne sont ni élevées, ni consolatrices.

Il est absolument prouvé que les forces occultes des inférieurs sont plus aptes à produire les déplacements d'objets, parce que l'émanation de ces êtres possède une matérialité qui prend plus facilement contact avec les objets matériels, et c'est pourquoi il faut un peu — et même beaucoup — se tenir sur ses gardes, dès qu'il s'agit de prendre part à des séances de ce genre.

D. — *Home a-t-il raison de dire que les phénomèmes peuvent se produire en lumière qui se produisent dans l'obscurité ?*

Je ne suis pas entièrement de son avis ; je crois, toutefois, que, lorsque l'expérience est renouvelée patiemment et fréquemment, on peut arriver au résultat préconisé par Home, mais il est bien certain que l'obscurité agit en aidant le phénomène.

D. — *Pourquoi ?*

C'est une loi trop complexe à expliquer.

D. — *Est-elle la même pour tous les phénomènes ?*

Non, je ne parlerai que des phénomènes de matérialisation.

D. — *Aide-t-elle pour les corps ?*

Nullement.

D. — *Pour l'écriture ?*

Encore moins, peut-être.

Seulement pour les matérialisations et les déplacements d'objets, y compris les apports.

D. — *Pour le souffle et les attouchements ?*

Non.

Tout ce qui est d'une matérialisation, même seulement partielle, a besoin d'ombre.

D. — *Vous ne croyez pas à des messagers spéciaux envoyés périodiquement ?*

Je dis oui jusqu'au Christ; quant aux messagers futurs, je les attends pour me prononcer.

D. — *Apollonius de Tyane a-t-il vraiment existé et a-t-il l'importance que lui attribuent les théosophes ?*

Il a existé, mais il était beaucoup moins extraordinaire qu'on ne l'a dit.

Il a fait des guérisons parce que c'était un médium et un magnétiseur, mais il n'avait aucun caractère divin, et, du reste, le Christ a agi aussi par sa médiumnité et par son magnétisme.

D. — *M. X... déclare qu'il n'est pas d'accord avec ce que vous dites sur le Christ ; — je suppose qu'il croit son histoire un mythe ?...*

Oh! non, ce n'est pas un mythe.

D. — *On a parlé de plusieurs Christs, nés d'une vierge ?*

Oh ! ceci, c'est de la légende !

La vérité est que le Christ a existé, mais non comme fils d'une vierge-mère.

D. — *On disait devant moi, l'autre jour, que cette figure de la Vierge, ajoutée aux personnages célestes de la religion juive, est*



très poétique et s'harmonise bien avec l'idée de la divinité du Christ ?

Qu'importe la poésie, si elle n'est pas l'expression de la vérité ? — Laissez cela aux diseurs de monologues et aux récitants des scènes théâtrales.

On ne fait pas des âmes fortes avec de la poésie !

Il me semble que les deux personnages de la Vierge et du Christ grandissent de valeur si l'on rétablit la vérité, car le Christ n'a eu aucun mérite d'être le Christ, s'il était Dieu et qui, par sa volonté, il ait pu accomplir des choses au-dessus des forces humaines.

Quant à la Vierge, si l'on admet que tout être incarné est entaché du péché originel et, grâce à lui, ne peut être qu'un pécheur, on n'a plus aucune admiration à donner à la créature que, par exception, aura été exempte de cette tache et mise au-dessus des autres femmes.

Mais si, au contraire, tous deux sont de simples humains, alors, oui, on peut les admirer.

D. — *Pourquoi l'admirer, elle ?*

Pour ses vertus, sa résignation ; — on la présente comme une créature douce et résignée, ce qui, dans ces temps-là, semblait être le comble de la perfection.

D. — *Pourquoi avez-vous dit, une fois, que les théosophes en savent moins que vous ?*

Ils en savent moins parce qu'ils ne sont pas en rapport avec des Esprits ; — ils ne sont en rapport qu'avec leurs grimoires qu'ils ne cherchent pas même à discuter ni à expliquer, tandis que nous, qui sommes de l'autre côté, nous savons ce qui s'y passe et nous pouvons le dire aux incarnés qui nous questionnent à ce sujet.

Dans le spiritisme, il n'y a qu'à essayer pour se convaincre, tandis que le verbiage amphigourique des théosophes ne prouve rien.

D. — *Est-il vrai que la prière, dans le sens de volonté, de désir puissant, soit efficace ?*

Oui, c'est vrai.

C'est pourquoi je vous dis toujours qu'il faut être confiant et *vouloir* le bonheur, si on veut en avoir une toute petite part.

Il faut le désirer et le vouloir en se disant qu'on l'aura — cela aide puissamment.

D. — *Si j'étais persuadée que vous pouvez me guérir, cela servirait-il à quelque chose ?*

Oui, cela avancerait beaucoup ; il faudrait que vous y mettiez une grande persévérance et une volonté égale.

D. — *J'aimerais, en fait de soldats, qu'il n'y en eût plus du tout !*

Moi aussi, je souhaiterais qu'il n'y eût plus besoin d'armée. Malheureusement, si l'entente de l'Europe semble à peu près certaine dans un temps donné, il faudra se garer des Asiatiques et des Américains.

En somme, tant que le monde entier ne sera pas arrivé au même degré de civilisation, il y aura lieu d'avoir une armée.

D. — *Il y a cependant bien des critiques à faire à cette troisième République ; les choses se passaient-elles mieux en* 1848?

Oui, tout était plus honnête et plus rigoureusement libéral. Il n'y avait pas cette soif de luxe et d'argent qui dévore toutes les classes de la société. Et puis, nous avions des hommes de valeur.

D. — *Aviez-vous connu le spiritisme dans une précédente existence ?*

Non, chère amie, je ne l'avais pas connu, en tant que spiritisme ; — vous non plus, du reste, mais vous aviez de vagues intuitions.

Le spiritisme proprement dit est de récente découverte.

D. — *Tous ont bien connu le spiritisme dans l'erraticité ?*

Oui, mais on rapporte, avec son périsprit, les facultés concentrées dans ce périsprit et acquises pendant l'incarnation précédente.

La nature humaine que vous prenez en incarnation s'allie beaucoup mieux au périsprit qui est la partie impondérable de la matière et qui a été façonné par les incarnations qu'elle ne s'allie avec l'état différent que nous possédons comme esprit.

D. — *Après tant de transformations, que doit devenir finalement le périsprit ?*

Il subsiste et s'affine, se perfectionne ; n'allez pas croire qu'il s'abîme et disparaît dans le Nirvana.

D. — *Est-ce sur toutes les planètes que le fort mange le faible ?*

Non ; cela dépend du degré d'avancement de chacune d'elles.

Maintenant, si vous voulez parler des moutons et des poulets, j'ajouterai qu'il n'est pas nécessaire qu'une planète perfectionnée donne abri à des animaux comestibles, et que, certainement, dans les mondes plus avancés, on n'a pas besoin de se nourrir si matériellement.

D. — *Alors il y aurait progrès à ne plus manger que des artichauts, au lieu de moutons ?*

Oh ! oui, ce serait mille fois plus juste, car il ne souffre pas, l'artichaut.

D. — *Il vaut donc mieux être végétarien ?*

Oui, certainement.

D. — *J'étais si peu bien que je n'ai même pas pu aller au cimetière pour Noël !*

Chérie, tout souvenir de vous m'est infiniment doux, mais mon âme sachant toujours rencontrer la vôtre, je n'ai besoin d'aucun pèlerinage pour effectuer cette réunion.

D. — *Je sais bien que vous n'aimez pas les égoïstes, mais ne trouvez-vous pas qu'il ne faut cependant pas tomber dans l'extrême contraire à l'égoïsme et se laisser trop souvent duper par les uns et les autres ?*

Oui, mais ceux qui sont ainsi s'en trouveront bien dans notre monde, chère amie ; — ces bonnes actions dont ils émaillent leur vie sont autant de feuilles de liège destinées à les porter à la surface de notre océan de béatitudes.

Allons, je suis joyeux, puisque je vous ai distraite et consolée.

D. — *Vous suis-je assez reconnaissante ?*

Trop.

D. — *J'aimerais ne m'occuper que de vous...* !

Non ; il faut vivre la vie, pour qu'elle serve à l'avancement.

Au revoir tendrement de votre vieil ami.

C. R.

Le recueil se termine par le récit de quelques faits servant de preuves au spiritisme.

Les extraits que nous avons fait connaître à nos lecteurs nous paraissent suffire pour leur donner une idée assez nette de ce recueil.

Ces communications provenant d'un très petit nombre d'Esprits peuvent n'être pas toujours conformes à la vérité ; en effet, ils donnent leur opinion qui peut n'être pas la même que celle d'autres Esprits. Quand il s'agit de spiritisme, nous pensons qu'on ne doit admettre comme très probable que ce qui nous est affirmé un très grand nombre d'Esprits élevés.

Quoi qu'il en soit, nous devons remercier Mme la baronne de Watteville, car en publiant ces *Communications*, elle a rendu un très grand service au spiritisme.

ISIDORE LEBLOND.

Un médium à fleurs à Mexico

Communiqué par FRÉDÉRIC HAY, Mexico (ville).

Les rapports de ces derniers temps sur le médium à fleurs, Mme Rothe, vinrent sur le tapis dans le cercle privé de mon ami espagnol, M. S..., qui me communiqua que, plusieurs fois, dans ses séances, des fleurs étaient apportées.



Sur ma demande, une séance de matérialisation fut fixée, qui se tint en mars 1905, dans la maison de M. S... La salle a 10 mètres sur 8, et par suite du manque d'espace, nous étions pressés en demi-cercle autour du médium, senora U. P., une métis indienne complètement illettrée, et ne se distinguant en rien, du reste, des dernières classes du peuple, mais saine et forte.

Le médium était assis dans un fauteuil. Au-dessus d'elle, fixés à la paroi, plusieurs petits tambourins avec sonnettes, plusieurs trompettes d'enfants. Ces objets étaient assez élevés pour qu'on ne pût les atteindre, même en montant sur une chaise. Au-dessus était un gramophone, que j'avait fait apporter, pour développer, au besoin, les airs des trompettes.

Les étrangers invités furent priés de se convaincre qu'aucun conducteur électrique ne se trouvait dans la maison et que les instruments accrochés à la paroi ne pouvaient être atteints avec les mains.

La séance s'ouvrit par une lecture tirée de livres d'Allan Kardec, puis M. S., comme directeur de la séance, au moyen de quelques passes magnétiques, mit le médium en transe. Alors la lampe fut éteinte, une obscurité complète régna et les assistants entonnèrent les chants populaires religieux en espagnol.

Quelques minutes après des coups frappés annoncèrent la présence matérielle d'entités. D'abord se formèrent au-dessus et à gauche du médium environ six points lumineux clairs et blancs, gros comme des pois, ressemblant à de petites lampes électriques et paraissant se réjouir par de merveilleux bonds aériens; bientôt ils se poursuivirent les uns les autres, comme des enfants qui jouent et tournèrent en cercle les uns autour des autres avec une telle rapidité, que l'œil pouvait à peine suivre leur trace. Ensuite ils planèrent, constamment visibles pour les assistants, en formant un arc, vis-à-vis des spectateurs hautement réjouis et étonnés. Ils se dispersèrent, éclatant comme une fusée et sans faire de bruit en points lumineux plus petits, et se lancèrent contre le plafond, où, à la demande qui fut faite, ils se firent entendre et disparurent sans laisser de traces.

En même temps que ces phénomènes lumineux, se produisaient des phénomènes musicaux. Les tambourins planaient dans la chambre (ceci était clairement perçu par nos oreilles, l'obscurité nous empêchant de le constater *de visu*) accompagnés par les points lumineux tournoyants. Les trompettes et les flûtes appendus au mur donnèrent plusieurs sons par eux-mêmes pendant que du cornet en aluminium du gramophone sortaient des sons profonds, on eût dit des souffles puissants, comme si les esprits voulaient essayer de parler.

Le directeur de la séance demanda aux entités si elles pouvaient apporter des fleurs et elles répondirent par l'intermédiaire du médium qu'elles le tenteraient.

Au bout d'un moment le médium (ou l'Esprit) annonça qu'il voyait une quantité de fleurs à un mariage voisin. Nous demandâmes de nous les apporter. L'esprit s'y refusa d'abord, sous le prétexte que les fleurs étaient la propriété des gens de la noce. (Il y avait ce même jour un mariage dans le voisinage, mais aucune des personnes présentes ne le savait.)

Après maintes demandes, l'esprit promit de faire son possible, et quelques minutes après, la salle s'emplit d'un parfum de fleurs, — des fleurs, des feuilles, de petits bouquets tombèrent sur les assistants. En même temps des gouttes d'eau d'un verre placé dans la salle et plein d'eau magnétisée furent lancées sur les spectateurs.

On demanda encore davantage de fleurs et celles-ci se mirent à tomber plus fort. Pour mieux dépeindre cette manifestation, je dirai que les fleurs n'étaient pas lancées violemment, comme si ç'eût été une main humaine qui les jetât, mais elles tombaient mollement, comme je le sentis à plusieurs reprises sur mon visage.

La chute des fleurs était accompagnée des phénomènes lumineux et des bruits d'instruments de musique. A côté de moi plusieurs personnes éprouvèrent aussi des contacts comme si des mains les avaient touchées.

Quand chaque personne eut obtenu son souvenir, les manifestations cessèrent, la lumière fut faite et la séance levée. A la lumière on vit alors qu'un peloton de fil, placé sur une table au commencement de la séance, était maintenant enroulé autour d'un certain nombre d'assistants, et cela de telle manière qu'il avait été nécessaire de dématérialiser le fil. Par exemple, le fil passait entre mes jambes et le fond du siège, ce qui n'eût été possible que si je m'étais levé. Or, je ne me suis pas levé. On ne pouvait non plus supposer la coopération de trompeurs qui se seraient faufilés à l'intérieur du double cercle de personnes qui formaient avec leurs mains la chaîne magnétique.

Pour les expérimentateurs qui ont déjà reçu des fleurs aussi bien que pour les novices qui n'ont aucune expérience de ce genre de phénomènes, je citerai une particularité de la manifestation décrite ci-dessus.

Les fleurs apportées dans cette séance, violettes, roses, fleurs des champs, petits bouquets, verdure, petites branches, provenaient d'une noce, comme le dit le médium. Elles ne présentaient pas le caractère de fraîcheur, annoncé par Mme Rothe, mais étaient les unes fraîches, les unes fanées, sans trace d'humidité, beaucoup de feuilles déchirées ou disparues. Bien plus, les tiges ne présentaient aucune brûlure (comme celle que produit la séparation au moyen d'un conducteur électrique), mais une section analogue à celles des fleurs coupées qu'on vend au marché. Que le médium ou un compère eût apporté les fleurs est une supposition qui ne tient pas. La *quantité* de fleurs tombée (environ un tiers de mètre cube) était telle qu'on ne pouvait les avoir placées sous un vêtement. Mais surtout, nous avions été frappés par la forte odeur de fleurs qui avait précédé l'apport, environ trois quarts d'heure après l'ouverture de la séance.

Je veux encore ajouter ce qui suit à l'adresse des détracteurs du spiritisme et de leurs adeptes.

Des incroyants invités, un docteur et un marchand, avaient été placés à l'extérieur du cercle. Ils assistèrent pour la première fois à une séance, en vue de l'étude ultérieure du spiritisme. On pouvait attendre d'eux le plus grand sérieux pendant la séance. Ils s'égayèrent beaucoup au cours de celle-ci.

Lorsque les fleurs commencèrent à tomber sur ces incroyants, ils les lancèrent, profitant de l'obscurité, à la tête de leurs voisins croyants. Ces derniers ne soupçonnant pas la provenance de ce « jet de fleurs », l'attribuèrent aux esprits.

Une pareille plaisanterie amusa beaucoup ces « assoiffés de science » qui pensèrent plus tard combien « niais » étaient ces spiritualistes. Ainsi, attention, Mesdames et Messieurs, si vous êtes trompés dans une séance, et cherchez d'abord, parmi les « chercheurs » incroyants, les trompeurs trompés.

Témoignent de la véracité du rapport ci-dessus :

F., S.,
FRÉDÉRIC HAY,
Directeurs du cercle.

L'union dans la solidarité fraternelle

La morale divine est écrite dans le cœur de tous les hommes honnêtes; elle est donc indépendante des religions et de tous les cultes qui divisent l'humanité. Étrangère aux dogmes, elle n'est particulière à aucune forme religieuse et à aucune théogonie, malgré que toutes s'en attribuent le monopole.

Le grand tort de toutes les religions, c'est de se préoccuper beaucoup trop de faire triompher leur système et de proscrire les autres. Cet antagonisme fanatique les éloigne de la vérité; car la tolérance



est l'âme de toutes les croyances qui ont pour fondement la quintessence de la raison et de la vérité éternelle.

L'esprit et la matière sont deux éléments qui se complètent; car si le corps est la prison de l'âme, cette prison est toujours conforme à la nature du prisonnier. Il faut donc laisser à chaque chose le rôle que lui assigne l'ordre de la nature.

La croyance en Dieu et en l'immortalité de l'âme forme le lien fraternel de l'humanité. Sans ce lien les hommes ne seraient que des individualités isolées que rien ne rattacherait aux autres êtres. L'obligation normale de s'aider mutuellement et de concourir au bonheur de tous les membres de la société, constitue une pensée sublime et un élan généreux qui sont la source des plus douces satisfactions. Si ces principes humanitaires étaient bien compris et mis en pratique, la paix, l'union et la concorde régénèreraient dans la société. Quoi qu'il en soit, il est toujours sage d'exciter l'enthousiasme du bien, le dévouement au bonheur de l'humanité et l'abnégation individuelle, en face de l'égoïsme qui règne en maître dans la société actuelle. Ces principes peuvent seuls d'ailleurs affermir les sentiments de fraternité et de solidarité, sans lesquels les hommes continueront à vivre dans l'isolement, dans le chacun pour soi qui atrophie les plus belles aspirations de la pensée. Cet égoïsme étroit constitue le plus grand fléau de l'humanité terrestre; il est la cause de toutes les divisions et des misères qui affligent la société moderne.

Malgré que dans notre siècle de positivisme et d'égoïsme, il soit difficile de réveiller de grands enthousiasmes et de sublimes dévouements, il n'est pas moins essentiel d'exciter et d'encourager les sentiments de solidarité fraternelle et les pensées de bienfaisance, qui peuvent seuls aplanir les aspérités du chemin épineux de la vie. Il est toujours humain de jeter dans tous les cœurs des idées de générosité, de secours mutuel et de s'efforcer de rendre les membres de la société plus complaisants et surtout plus dévoués à leurs semblables.

La bonté du cœur ne se commande pas, mais elle s'inspire. La vérité doit servir de guide à l'humanité et l'amour lui suggérer des pensées sympathiques et généreuses. Il est certain que les visions éthérées, qui rayonnent de l'infini, ont des charmes puissants et qu'elles inspirent de douces impressions et qu'elles captivent tous les cœurs dévoués et bienfaisants, qui comprennent leur mission.

En principe, la solidarité et la fraternité forment la base de toute civilisation bien ordonnée.

Le vrai philanthrope ne peut exister sans la générosité et le dévouement. Bien persuadé que, quelles que soient la naissance et la position, l'homme a incontestablement droit à la protection de la société, puisqu'il en fait partie.

La philanthropie étant la charité sécularisée, elle doit donc s'étendre sur l'humanité entière. C'est d'ailleurs par l'association bien comprise qu'elle doit venir en aide aux masses qui souffrent des privations et des misères. La coopération devrait servir de base à toute sage organisation sociale. Il est rationnel surtout que chacun contribue au bien-être général, dans la mesure de ses moyens, afin d'éviter l'exploitation de l'homme par l'homme.

Quant à ceux qui détiennent de grosses fortunes, il est nécessaire qu'ils ne perdent pas de vue que ceux qui possèdent les richesses ne sont que les intendants de Dieu sur la terre et que, dès lors, ils doivent faire part du superflu de leur fortune à ceux qui en sont privés. D'autre part, la fortune est parfois inconstante; car il arrive souvent que des riches sont devenus pauvres et que des pauvres ont acquis la richesse.

En envisageant ces diverses situations à leur véritable point de vue, on voit clairement que la solidarité fraternelle s'impose comme principe absolu d'organisation sociale.

Les principes, opposés au progrès du Cléricalisme, ayant pour base des règles de nature à cimenter l'égoïsme, ainsi formulées : « la charité bien ordonnée commence par soi-même; chacun pour soi et Dieu pour tous, constituent un anachronisme et un mouvement rétrograde contraires à la marche de la civilisation. De tels enseignements, aussi néfastes ne peuvent que jeter le trouble dans la société.

Mais, heureusement, ces principes dissolvants sont combattus par la morale du spiritisme, dont la base et le fondement sont ainsi formulés : « La charité bien ordonnée commence par les autres; chacun pour tous et tous pour chacun. »

La bienfaisance et la philanthropie étant l'âme de la morale spirite, cet enseignement sublime mérite d'être propagé et encouragé; car, seul, il peut régénérer la société qui plie sous le poids de l'égoïsme étroit, soutenu par le cléricalisme, qui l'expolite à son profit. Comme des oiseaux de proie, cette faction politique opère sous des dehors religieux paralysant le progrès moral et social, qui a pour fondement la solidarité fraternelle. C'est donc la négation de tous les sentiments généreux.

Mais le peuple étant de plus en plus éclairé, commence à repousser les absurdités cléricales, qui ont pour but de retenir les hommes dans l'abrutissement, afin de les soumettre plus facilement à la domination du trône et de l'autel.

Malgré que l'égoïsme, ce fléau de l'humanité, éloigne les éléments sociaux, destinés à se prêter un mutuel appui, le progrès moral et social n'en continue pas moins sa marche ascensionnelle.

Quoi qu'il en soit, nous devons nous efforcer de répandre la morale du spiritisme, qui repose sur la solidarité fraternelle et la bienfaisance. La solidarité réalisant au sein de la collectivité sociale l'apogée des plus douces et plus consolantes espérances, peut seule unir toutes les aspirations vers le centre des besoins sociaux.

Dans la contemplation des choses de la terre et noyé dans la brume d'un passé déjà lointain, on sent que tout passe et que les vieilles civilisations s'écroulent. Pendant nos heures silencieuses, on acquiert une puissance d'observation, qui redonne à l'âme perdue dans les rayons d'un horizon lointain une vision éthérée qui nous montre une seconde vie où les joies succèdent aux douleurs de la terre. Dans ces heures bénies, on aime à repasser les diverses étapes de notre existence. Dans ce sanctuaire du souvenir, on voit des heures douces et cruelles à la fois, qui ont émaillé notre pauvre vie terrestre.

Les joies de la vie, mutilées et perdues, hélas! disparaissent dans les sombres brumes du passé.

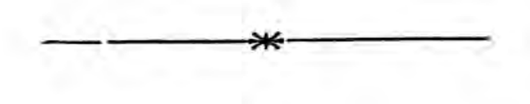
Malheureusement le bonheur est aussi fugitif que le papillon qui voltige de fleur en fleur et de buisson en buisson sans s'y arrêter.

Ah! ces perspectives entrevues, mais jamais réalisées, sont un écho des mondes éthérés, qui sont destinés à devenir notre véritable patrie.

Le vrai bonheur ne peut consister que dans la solidarité fraternelle et dans la bienfaisance, qui sont les prémices de l'amour et de l'harmonie universelles.

Contemplons sans cesse les célestes harmonies; repoussons les voix ténébreuses qui paralysent nos aspirations vers les beautés du monde universel; opposons aux haines les suaves espérances qui sont le sourire de l'amour radieux, écho de la voix du ciel qui nous appelle.

Déchaud, *publiciste à Oran.*





PHILOSOPHIE ET MÉTAPHYSIQUE

PAUL AUVRARD

Je désire entretenir mes lecteurs d'une œuvre peu connue, parce que l'auteur est un savant modeste, qui fuit la réclame et la productive publicité ; d'une œuvre d'une telle importance qu'elle mériterait d'être mieux divulguée et mieux comprise, surtout par les spiritualistes qui glaneraient à sa lecture bien des faits précieux et substantiels ; par les lettrés, qui savoureraient avec joie la quintessence de cette haute philosophie.

Je dois à l'amabilité de M. Paul Auvard, publiciste et philosophe sérieux autant que savant, ce livre qui m'a impressionné et vivement ému. Et j'ai encore en mémoire l'étonnante et vigoureuse sincérité du *Saint-Dictamen*, dont je veux faire profiter mes lecteurs (1). Je sais que je m'adresse à des esprits éminents, cultivés, à des spiritualistes pour qui l'existence de l'âme est un fait positif, tout aussi positif que le fait d'avoir un centre cérébro-spinal. C'est ce qui m'encourage à publier ces quelques lignes, certain d'être compris.

Tout d'abord, il me semble que faire apprécier aux lecteurs l'utilité d'un livre comme le *Saint-Dictamen* est une chose aussi recommandable que nécessaire. Comme je l'ai dit plus haut, on ne connaît pas assez l'importance de cet ouvrage, on ne connaît pas assez l'auteur de ce maître livre. Je me suis donné la tâche de réparer l'un et l'autre de ces oublis regrettables.

M. P. Auvard, qui a mis plusieurs années à élaborer le *Saint-Dictamen*, à le corriger et à le remanier, pour le publier enfin en 1903, est un homme sincère dans ses opinions, courageux et érudit dans ses écrits. Ce n'est pas un mince mérite : il faut avoir une certaine élévation de jugement et de conscience pour avouer nettement ses idées, surtout lorsque ces idées ne sont pas admises par le plus grand nombre. Car il y a un fait qu'il serait puéril de contester, de nier : le matérialisme fait d'énormes progrès, malgré les nombreuses publications spiritualistes qui tendent vers un idéal meilleur, plus consolateur et surtout plus rationnel.

C'est contre ce matérialisme néantiste et athée que s'élève l'œuvre vigoureuse du *Saint-Dictamen*. C'est donc une œuvre spiritualiste, et, comme telle, nous ferons tout notre possible pour qu'elle apporte sa bonne parole, sa raison saine, sa haute intellectualité à tous ceux qui voient que sur terre il n'y a pas que la matière, la vile matière, mais encore un principe moral et immortel, ce principe que les philosophes de l'antiquité et ceux de nos jours, de Platon à Victor Cousin, appelaient le *Vrai*, le *Beau* et le *Bien*, l'*Amour*, la *Charité*, la *Bonté*, ternaire symbolique et vraiment tout divin.

M. Paul Auvard a donc droit à toute notre reconnaissance pour le culte très haut et très noble qu'il relève de toute la puissance de sa plume féconde et enthousiaste. A le lire, une immense joie nous envahit : le Spiritualisme est encore entre bonnes mains. La philosophie, mieux encore, la métaphysique, les rapports de Dieu et du monde, l'ontologie, l'éthique, l'esthétique et même les sciences physiques et naturelles, enfin tant de chapitres curieux et rares de ce livre, se coudoient, se confondent pour faire un tout remarquable, qu'il est nécessaire de lire et de méditer, de méditer surtout. Puisse notre vœu se réaliser, pour le plus grand bien du Spiritualisme.

A. PORTE DU TRAIT DES AGES.

(1) On peut se procurer le *Saint-Dictamen* chez l'auteur, M. Paul Auvard, à Puy-Val, par Segonzac (Corrèze). — Prix 6 francs.

CORRESPONDANCE

Toulouse, 10 *avril* 1905.

CHER MONSIEUR X...,

Vous me demandez comment la personnalité existe-t-elle dans les minéraux ?

Elle n'existe pas encore. Dans les premières périodes de la Terre ou d'une sphère, les âmes, à l'état latent, sont en préparation ; mais l'Esprit universel ou souffle de Dieu, qui vit, lui, leur souffle la vie.

Mais, me dites-vous, quand l'âme individuelle a-t-elle commencé ?

C'est trop chaotique, trop lointain pour être débrouillé, surtout *affirmé*. Je supposerais tout au plus, en *hésitant même*, que c'est dans la plante ; mais il n'y a que la force première, la force impulsive qui, jusqu'à présent, pourrait sûrement nous renseigner.

Je n'ai jamais étudié bien à fond la Géologie, mais je l'ai *pratiquée* en aidant à mon mari (*bon géologue*), dans ses excursions avec des amis, dans ses achats et ses trouvailles, dans sa correspondance, etc. Nous avons même cédé, en 1856, 10.000 échantillons au Musée de Marseille.

Tout vient donc à l'appui de ma croyance : qu'en passant par les règnes inférieurs, l'âme, à l'état latent d'abord, *sûrement individuel chez les animaux*, s'est, dès le début, préparée pour l'homme, comme, au Lycée, l'enfant passe successivement des classes inférieures aux classes supérieures, quand il en est capable.

La création n'a donc pas eu lieu en une seule fois, mais elle s'est élevée de règne en règne, à la suite de longues étapes, et les mêmes matériaux se sont épurés, anoblis, comme l'âme, douée de volonté, le fait elle-même.

C'est ma manière de voir et de croire que je vous soumets, très humblement, heureuse et fière si vous vouliez partager ces sentiments ; mais n'ayant pas la prétention d'y vouloir forcer votre adhésion, ni celle de personne.

Je ne crois pas que Dieu ait toujours été aussi parfait qu'il l'est actuellement ; il a progressé et progresse encore ; mais il a été et sera toujours le *premier*, nous offrant le modèle du travail et de la pensée créatrice. C'est à ce titre que nous sommes créés à son image, pour grandir toujours et, peu à peu, savoir et comprendre ce que nous ne comprenons pas encore.

J'ai lu, il y a quelques années, dans *l'Humanité intégrale* de M. C. Chaigneaux, sous la signature Marius Georges, décédé depuis : « Si Dieu avait toujours été aussi parfait, sans acquérir ses perfections par des travaux et des souffrances, il y aurait injustice à nous le proposer pour modèle. »

Cette pensée, étant déjà la mienne, a mûri depuis.

Vous voyez, cher Monsieur, que peu à peu je vous renseigne sur mes plus hardies conceptions.

Veuillez, etc.

MME CORNÉLIE.

Secours immédiats aux vieillards nécessiteux

Du 1er juillet de M. Delaye-Lucenay . . . 1 franc.

ŒUVRE DE LA CRÈCHE SPIRITE

Du 12 juillet de Mme L'Hopital. . . . . 2 francs.

Le Gérant : A. BOUVIER.

29-7-05. — Tours, Imp. E. ARRAULT et Cie, 6, rue de la Préfecture.



QUINZIÈME ANNÉE. — N° 354. **10 Centimes.** 16-31 AOUT 1905

LA PAIX UNIVERSELLE

REVUE INDÉPENDANTE

MAGNÉTISME TRANSCENDANTAL

VÉRITÉ RAISON JUSTICE — PHILOSOPHIE — PHYSIOLOGIE — PSYCHOLOGIE — LUMIÈRE SAGESSE AMOUR

La connaissance exacte de soi-même engendre l'amour de son semblable. A. B.

Directeur : A. BOUVIER

Il n'y a pas de culte plus élevé que celui de la vérité.

ABONNEMENTS : UN AN { France . . . . 3 fr. / Etranger . . . 4 fr.

SIÈGE : 5, cours Gambetta, 5 LYON

Il paraît un numéro les 1er et 3e dimanches de chaque mois.

SOMMAIRE

EMMANUEL VAUCHEZ

PROTAGONISTE DE L'EXPULSION DES JÉSUITES,
DE LA DISSOLUTION DES CONGRÉGATIONS
ET DE LA SÉPARATION DES ÉGLISES ET DE L'ÉTAT

La séparation des Églises et de l'État est maintenant un fait acquis. Le Concordat, ce monstrueux illogisme, édifié par la tyrannie impériale et la duplicité jésuitique et papale, est déchiré. L'État laïque est délivré des chaînes qui le rattachaient à la puissance romaine. La Libre-Pensée a vaincu et l'heure a sonné enfin de l'affranchissement de la République, libérée des contraintes que lui imposait son union avec la stupidité dogmatique.

A cette aurore des temps nouveaux, de l'émancipation de la conscience, de la liberté véritable de penser, il faut savoir gré aux protagonistes de l'œuvre d'épuration qui supprime à la puissance noire tout appui pour continuer son action d'asservissement vieille des siècles écoulés. Des penseurs, des écrivains, des hommes qui souffraient de cette situation immorale, l'asservissement de la démocratie par le mensonge et le sectarisme clérical, ont consacré leur vie tout entière au triomphe de la Raison.

Ces hommes, ces apôtres de la vérité et de la Justice, Athènes, aux temps anciens, les eût jugés dignes du Panthéon. L'Humanité reconnaissante les inscrit au Livre d'Or de ses bienfaiteurs et l'Histoire transmettra aux générations futures leurs noms, en relatant la lutte gigantesque qu'ils purent soutenir pour le triomphe du peuple.

Ces noms vénérés rappelleront à la France de demain le souvenir attendri des vaillants soldats de l'Idée qui se sacrifièrent pour le succès de la noble cause qu'ils ont poursuivie, sans souci des injures et des dommages subis, jusqu'au moment où le succès vint couronner leur longue vie de sacrifice et de dévouement.

Rendo[illegible] l'hommage qui leur est dû et inspirons-nous de leur exem[illegible] continuer la tâche qu'ils nous ont facilitée.

Parmi tous ces vaillants lutteurs, EMMANUEL VAUCHEZ apparaît comme l'un des plus dignes descendants des géants de 1789, qui amenèrent la Révolution et engendrèrent la République.

Il faudrait des pages entières et une plume plus autorisée que la mienne pour relater, même succinctement, l'effort colossal de Vauchez, la grandeur de son œuvre et le formidable combat qu'il entreprit pour la dissolution des Congrégations et pour la Séparation des Églises et de l'État.

Il entreprit cette lutte gigantesque contre la horde noire, au moment



où les Jésuites venaient de créer de toutes pièces la bande des ralliés, « ces soldats de l'Ordre moral, embusqués dans la République pour la fusiller, si leurs chefs noirs ne pouvaient parvenir à s'emparer du pouvoir d'une autre façon ».

« Le Gouvernement français, disait à l'époque Emmanuel Vauchez, ne pourra fonctionner régulièrement et sauvegarder les intérêts de tous qu'à la condition de les expulser et de prononcer la séparation des Églises et de l'État. »

Paroles prophétiques qui ne devaient être comprises que quelques années plus tard par l'énergique chef du Gouvernement que fut M. Combes.

L'enquête entreprise par Emmanuel Vauchez pour l'expulsion des Jésuites, la suppression des Congrégations et la séparation des Églises et de l'État a duré deux ans, et pendant ces deux années il a lutté pied à pied, ne reculant devant aucun sacrifice.

Outre un travail formidable, cette campagne a coûté 35.000 francs à Vauchez, mais il avait fait de bonne besogne auprès des députés, des sénateurs, des maires des villes et des chefs-lieux de cantons et en envoyant partout des imprimés spéciaux, renseignant le pays sur les faits et gestes de la peste noire et préparant la victoire définitive.

Emmanuel Vauchez est donc bien le véritable protagoniste de cette grande œuvre de salubrité publique : l'expulsion des congrégations religieuses et la séparation des Églises et de l'État. Œuvre admirable entre toutes, et il fallait, pour l'entreprendre, le courage, le dévouement à la chose publique et l'abnégation de mon vénéré compatriote et ami.

Est-il nécessaire de rappeler ici le pétitionnement lancé, grâce à Emmanuel Vauchez, par le Cercle parisien de la Ligue de l'Enseignement, en faveur de l'instruction obligatoire, laïque et gratuite, qui réunit quatorze cent mille signatures ? Faut-il rappeler aussi la fondation, en collaboration avec son ami le commandant Fix, de la création de bibliothèques et d'écoles régimentaires dans plus de deux cents corps de troupes, etc. ?

Le caractère et l'admirable mission de Vauchez se trouvent dans ces nobles paroles extraites de son livre : *la Terre* (1).

« Les créatures doivent s'unir dans la fraternité universelle, et les meilleurs et les plus savants ont le devoir d'entraîner le troupeau hostile et ignorant... »

M. le docteur Godet, le dévoué président de la Société d'Instruction populaire de la Vendée, l'avait bien compris aussi lorsqu'il disait, à la dernière fête de la Mutualité scolaire des Sables-d'Olonne :

« Je remercie tous ceux qui ont prêté leurs concours à cette fête des écoles et surtout M. Vauchez qui, après une existence de travail et d'apostolat républicain, *ne cesse de chercher, à l'automne de sa vie, le bien qu'il pourra faire encore.* »

Je ne saurais mieux terminer ces lignes qu'en citant ces paroles de Jean Macé, le collaborateur de Vauchez à la Ligue de l'Enseignement :

« Si l'Histoire est juste, disait Jean Macé, à côté du nom qu'immortalisera la loi Ferry, elle gardera une place à celui d'Emmanuel Vauchez, de l'homme qui, pendant dix ans, a remué la France et préparé la victoire parlementaire du ministre de la République. »

En appliquant ces paroles à la loi Combes, j'aurai, j'en suis certain, traduit le sentiment de tous ceux qui connaissent et admirent Emmanuel Vauchez.

(*L'Informateur*, 1er juillet.) AUG. THIBAUDOT.

Note de la rédaction.

Les journaux réactionnaires prétendent que l'opinion publique est hostile aux lois votées par les Chambres sur la laïcisation de l'enseignement, la suppression des congrégations religieuses et la séparation des Églises et de l'État, en donnant comme prétexte que le Suffrage Universel n'a pas été consulté ! Nous avons voulu nous renseigner auprès de M. Emmanuel Vauchez qui connaît non seulement l'opinion publique, mais qui sait au besoin l'orienter sur les grandes questions à l'ordre du jour.

Il nous répond :

1° Que la question de la laïcisation de l'enseignement était mûre, plus que mûre et qu'il était impossible de ne pas la trancher immédiatement ;

(1) *La Terre, Evolution de la Vie à sa surface, son Passé, son Présent, son Avenir*, 2 vol. in-8.

2° Que la suppression des congrégations religieuses répondait à un besoin de moralité publique, la grande majorité de la population la désirait, et aujourd'hui qu'elle est faite, elle a l'approbation de la plupart des membres du clergé français, qui la considère comme une délivrance ;

3° Quant à la séparation des Églises et de l'État, elle s'imposait après les démêlés avec la papauté, et la violation permanente du Concordat; aujourd'hui elle est populaire, et les prêtres intelligents ne sont pas les derniers à se réjouir de cette réforme, *qui peut moraliser l'Église de France s'il en est encore temps.*

Non seulement la grande majorité des citoyens français approuvent ces trois réformes, mais les électeurs sont prêts à réclamer le monopole de l'enseignement public par l'État, si la loi votée ne leur donne pas satisfaction complète.

E. VAUCHEZ, toujours sur la brèche

En publiant ci-dessus cette courte biographie de notre ami Emmanuel Vauchez, il est bon de rappeler qu'outre les campagnes énoncées par Aug. Thibaudot, il s'est également constitué le défenseur du magnétisme curatif. A ce sujet, il organisa, selon la méthode qui lui est familière, le pétitionnement que nos lecteurs connaissent et qui eut pour résultat le dépôt, sur le bureau des Chambres, de plus de 243.000 signatures, dépôt précédé de la lettre ci-dessous adressée au président de la Commission des pétitions.

6 mars 1902.

« MONSIEUR LE PRÉSIDENT ET TRÈS HONORÉ CONCITOYEN,

« J'ai l'honneur de vous adresser la demande des membres du Comité de la pétition en faveur du *massage* et du *magnétisme* priant la Commission de vouloir bien s'occuper de la réforme de la loi du 30 novembre 1892, réclamée déjà par près de deux cent mille signataires et un grand nombre de médecins, savants, littérateurs, etc., qui en augmente la valeur.

« Le magnétisme est une des grandes forces de la nature, l'arrêter dans son développement, ses applications, sa voie progressive, serait aussi insensé que de supprimer l'électricité sous prétexte de conjurer la foudre.

« Le magnétisme est de l'électricité animale (*force vitale*), c'est un curatif puissant, reconstituant les organes en dissolution. Cette science se vulgarisant, apprendra aux mères à en appliquer les bienfaits à leurs enfants débiles.

« La population française diminue ou tend à rester stationnaire, c'est un résultat inévitable de la marche de la civilisation, d'ailleurs la puissance d'une nation ne se mesure pas au nombre de ses habitants, mais à la valeur de ses enfants qui auront reçu une meilleure éducation morale et physique.

« Cette diminution a lieu bien plus par la mortalité de l'enfance que par la diminution des naissances; qu'on vulgarise le magnétisme et l'on arrivera au but qu'on cherchera vainement ailleurs.

« Veuillez agréer, Monsieur le Président et très honoré Concitoyen, l'assurance de ma considération la plus distinguée.

« EMMANUEL VAUCHEZ. »

Malgré le silence fait jusqu'à ce jour sur ce pétitionnement, qui coûta à lui seul plus de 30.000 francs au défenseur de cette cause toute humanitaire, le vaillant champion ne désespère pas, car il n'a qu'une idée généreuse entre toutes, la réalisation du bien sous



toutes les formes. Sa devise est : *Droit au but*. Sans se soucier des embûches semées sur son chemin il va toujours de l'avant, et, de même qu'il voit grandir l'œuvre de l'enseignement éliminant ce qui est mauvais du sein de la société, de même il verra le triomphe du magnétisme curatif se mettant par tous au service de tous. Nos législateurs, nous en sommes convaincus, se feront un devoir de l'aider dans cette noble tâche.

A. Bouvier.

LA CONFESSION

La confession, que les chefs du catholicisme n'ont pas plus inventée qu'ils n'ont inventé la plupart de leurs dogmes et de leurs usages, se pratiquait deux fois par mois, à la nouvelle et à la pleine lune, par les sectateurs du Bouddha. Ils confessaient leurs fautes à haute voix devant un tribunal présidé par le plus ancien des prêtres, et recevaient la purification qui leur était imposée. Suivant la gravité des cas, le tribunal ordonnait soit des ablutions, soit des mortifications ou abstinences, soit des amendes ou offrandes, soit des prières ou des pélerinages.

Dans les mystères égyptiens, phrygiens, esséniens et autres, la confession était également publique.

Dans les premiers temps du christianisme, les fidèles, coupables de *fautes graves*, étaient tenus de se confesser à *haute voix* devant l'assemblée des fidèles et de se soumettre à la pénitence qui leur était infligée.

Ce ne fut qu'au septième siècle que, frappés, d'une part, des inconvénients de la confession publique (une femme de Syracuse avait fait devant tous l'aveu de ses relations intimes avec l'évêque Nectaire et son successeur Chrysostôme), comprenant, d'autre part, combien il leur serait utile de pénétrer dans le secret des cœurs, les prêtres fondèrent la confession *auriculaire*, cet outrage perpétuel à la pudeur et à l'inviolabilité de la conscience humaine.

Elle ne fut d'abord obligatoire que pour les moines et les moinesses, et les hauts dignitaires de l'Église seuls recevaient les révélations du confessionnal.

Plus tard, le quatrième concile de Latran, en 1215, fit de la confession auriculaire une obligation générale (1).

Dans les discussions qui eurent lieu au Concile de Latran, on fit valoir en faveur de la confession auriculaire deux passages de saint Matthieu (XVI, 19 ; XVIII, 18), d'après lesquels le Christ aurait conféré à Pierre d'abord, aux autres apôtres ensuite, le pouvoir de *lier* et de *délier*; mais ces expressions ne signifient en aucune façon *refuser ou accorder le pardon des péchés*.

« La formule de *lier* et de *délier* était d'un usage fréquent dans les écoles rabbiniques pour exprimer le fait de déclarer *licite* ou *illicite* telle action, telle pratique, telle application de la loi, commentée par les docteurs en renom. » (Réville, *Jésus de Nazareth*.)

C'est donc en dénaturant étrangement et à dessein le sens primitif de ces notes que le Concile institua la *confession auriculaire*. Mais les Pères avaient un motif secret d'en agir ainsi : ils voulaient accélérer la ruine des hérésies en donnant un moyen facile de découvrir les hérétiques, dont l'Inquisition se chargeait de régler sommairement les comptes.

Plus de mystère, dès lors, que ne pénétrât cette police sacrée qui, étendant son action sur toutes les familles, contraignit le fils à dénoncer son père, le père, son fils, la fille à accuser sa mère, la femme son mari, l'amante à livrer son fiancé (1).

La confession est une pratique extrêmement *pernicieuse* ; c'est une entreprise de blanchissage qui permet de salir d'autant plus de linge qu'on a de la facilité pour le laver ; c'est une prime accordée à la *récidive*, puisque son action autorise et encourage tous les crimes par la perverse théorie de la *contrition*, en affirmant aux scélérats et à ceux tentés de le devenir qu'un instant de repentir efface les crimes de toute une vie !

C'est en vertu de cette affirmation que l'Église a envoyé au Paradis une longue série de monstres, et que le docteur en théologie Edme Pirot put dire de sa pénitente, la Brinvilliers : *Pendant la dernière heure de sa vie, elle fut si admirable dans son repentir, si bien éclairée par la grâce, que j'aurais voulu être à sa place !*

Les peccadilles pour lesquelles la pieuse marquise venait d'être décapitée et brûlée en place de Grève, en 1676 — ce qui la conduisit, selon Edme Pirot, droit au Paradis, un peu plus tôt qu'elle ne l'aurait voulu, — étaient, pour cette grande lumière de l'Eglise, peu de chose en présence de sa vie édifiante chez les Sœurs de la Visitation. La contrition parfaite qu'elle montra entre la torture et l'échafaud valut le ciel à cet abominable monstre qui avait empoisonné son père, son mari, son amant, ses deux frères, sa belle-sœur, à cette créature perdue de vices contre nature, qui essayait ses poisons sur les malades de l'Hôtel-Dieu, sous l'hypocrite prétexte de les soigner, et sur sa femme de chambre, son amie d'enfance, qui enfin, empoisonna le mari d'une amie, le père et la mère d'une autre, parce qu'ils gênaient les amours contre nature de ces belles !

Voilà ce que la confession pardonne ! Voilà ceux qu'elle place dans son Paradis ; encore un peu, elle en ferait des saints comme les Jacques Clément, les Châtel, les Ravaillac, les Jaurigny et tant d'autres encore.

Quel est l'honnête l'homme qui, si le Paradis chrétien existait, consentirait à aller s'y souiller en pareille compagnie ? C'est pourtant là que les prêtres veulent placer cette pauvre Jeanne d'Arc, leur victime.

La bonne, la divine Lorraine, entre Châtel et la Brinvilliers ! Il n'y a que l'imagination dépravée des admirateurs de l'Inquisition pour avoir songé à un si scandaleux accouplement, à une telle profanation (2) !

Que dirons-nous des questions indiscrètes que font les confesseurs aux jeunes filles et même aux femmes mariées ???

On est vraiment révolté quand on lit ces interrogatoires sur *faits* et *gestes* qui, sous forme de *Manuels* ou *Questionnaire à l'usage des confesseurs*, ont été composés pour l'instruction des séminaristes et des prêtres catholiques. Pour avoir traduit en français le texte latin

(1) Deux siècles plus tard, en 1429, le concile de Tortose édicta : « Que les médecins ne rendraient pas trois visites de suite aux malades qui ne se seraient pas confessés. »

(1) L'Inquisition forçait, sous peine de complicité, le fils à dénoncer son père, le père son fils, la femme son mari. Tu te frappes la tête sur la pierre, de ton cachot et tu te dis : Qui donc a répété le mot que mon oreille seule a pu entendre ? Tu le demandes, malheureux ! Ta femme n'a-t-elle pas un confesseur ?

(2) Ces gens-là ont toutes les audaces !!! Ne les voyons-nous pas aujourd'hui réclamer comme martyre chrétienne celle qu'ils brûlèrent comme *hérétique relapse*, *apostate* et *idolâtre*, accaparer sa mémoire et lui machiner une apothéose ???

Les Jésuites prétendent la canoniser aujourd'hui, afin que les endroits où elle a passé deviennent des succursales profitables de Notre-Dame de Lourdes...

Les paroles que le Christ prononçait, il y a dix-neuf siècles, il les leur adresserait encore aujourd'hui, s'il revenait parmi nous, et il ajouterait :

« Prêtres gras, repus, vêtus de pourpre et d'or, qu'avez-vous fait de mes enseignements, vous qui encensez le veau d'or, vous qui, dans vos prières, faites une large part aux riches et une maigre part aux pauvres ; vous, qui avez sacrifié au Dieu de paix et de miséricorde des millions de victimes sur les bûchers par la torture et les persécutions ?

« Allez, ministres prévaricateurs, vous n'êtes point mes disciples !!! »



d'un de ces manuels, dû à la plume de Mgr Bouvier, évêque du Mans, MM. Lachâtre et Lincé ont été condamnés par la cour d'assises de Liège (Belgique) à six mois de prison et cinq cents francs d'amende, du chef d'*outrage aux mœurs*.

Tout ce que des cerveaux détraqués, affolés par une existence contre nature, tout ce que le délire des hystériques et des érétomanes furieux peut enfanter d'horreurs est accumulé dans des centaines de pages où le séminariste et le prêtre catholique étudient l'art de se pourrir eux-mêmes en pourrissant les autres.

Dans ces livres, il est vrai qu'on a recours au latin pour confier au papier un tel amas d'ordures.

Mais, dans le confessionnal, ce n'est pas en latin que le confesseur parle à la pénitente : c'est en langue vulgaire qu'il lui pose d'abominables questions, qu'il exige des précisions stupéfiantes, qu'il suggère, explique, discute et fait bien comprendre, souvent par faits et gestes, les inventions de la plus infernale débauche, du vice ignoble, de la corruption morbide (1).

Après un quart d'heure de tête-à-tête, souffle à souffle, avec son confesseur, la femme la plus inexpérimentée connaît aussi bien toutes les extravagances des sens que la courtisane la plus érudite après vingt années d'exercice.

Il n'y a sûrement pas de crime qui puisse être comparé à ces souillures. Il n'y a pas de prostitution aussi sale, aussi écœurante que la prostitution des femmes qui vont s'enterrer dans un coin obscur avec un étranger lubrique et papelard, pour fouler aux pieds toute retenue, renier toute pudeur. Regardez-les cependant sortir de cet égout, le front impassible; ce sont *des femmes honnêtes*, *des femmes bien pensantes*, *des femmes dirigeantes*, *des femmes qui règlent la morale publique et même la morale officielle.*

On connaît quelque chose de plus étrange encore que ces étranges créatures, c'est la mère qui les a livrées, petites filles, à l'ignominie du confessional, c'est le mari qui les y laisse ou qui les y pousse, escomptant le profit de cette soumission répugnante à la puissance cléricale.

Un éminent jurisconsulte anglais, lord Redesdale, il y a quelque vingt ans, a appelé l'attention de la Chambre des lords sur les pratiques du confessional. Il a porté à la tribune un *Manuel à l'usage des confesseurs*, dans lequel le prêtre est invité à poser à ses pénitents, et surtout à ses pénitentes, des questions ignobles et de nature à pervertir les consciences les plus pures. Lord Redesdale a demandé que les autorités ecclésiastiques prissent des mesures énergiques pour empêcher certaines sectes protestantes d'admettre la confession auriculaire dans leur rituel religieux.

Les révélations du noble lord, confirmées par l'archevêque de Cantorbéry, ont produit une profonde émotion dans le pays, et cette émotion s'est même révélée par un dessin du *Punch*. Ce dessin représente M. John Bull, muni d'un gourdin, prenant par l'oreille un prêtre qui tient à la main le *Manuel du Confesseur*, et disant à *Lady Britannia* :

« Chaque fois que vous verrez rôder dans vos environs un de ces gredins (*scoundrets*), vous voudrez bien, Madame, m'envoyer chercher. Je me charge de l'arranger comme il le mérite. N'ayez pas peur ! »

La planche est intitulée : *Un loup vêtu en berger*. On ne peut rien imaginer de plus saisissant que ce dessin.

En 1868, la cour d'assises de Seine-et-Oise a condamné à dix ans de travaux forcés l'abbé H..., pour *attentats à la pudeur*. Voici ce que disait à ce sujet le président :

« Dans le courant de l'année 1867, quatre jeunes fille qui allaient faire leur première communion se présentèrent au confessionnal de l'abbé H..., curé de L..., arrondissement de M... Il leur tint successivement à toutes les quatre les propos les plus obscènes. *Tout ce que peut inventer l'esprit le plus dévergondé, il le dit et il le fit.*

« Cette affaire comporte cependant un enseignement; elle nous révèle ce qu'on peut appeler les mystères du confessionnal. L'abbé H..., au lieu de veiller sur la pureté de ces enfants qui lui étaient confiés, déflorait leurs âmes comme à plaisir. Il appelait leur attention sur les choses ignorées, et, sous prétexte de confession, leur enseignait le vice. *Il prétend qu'il ne faisait que suivre scrupuleusement le formulaire d'usage que tous les prêtres ont entre les mains.* »

Et, depuis 1868, combien ne compte-t-on pas de condamnations de prêtres, pour des *attentats à la pudeur* ???

Pour atténuer, autant que possible, ce que la confession a d'humiliant, l'Église l'a placée sous le sceau d'un inviolable secret. Les canons frappent de la dégradation et d'une prison perpétuelle le confesseur coupable d'une indiscrétion, à moins qu'il ne s'agisse d'un crime de lèse-majesté. Mais l'histoire prouve qu'en dépit des terribles menaces des canons de l'Église, il fut souvent mal gardé.

Rappelons à ce sujet l'*Instruction pour les confesseurs* de l'archevêché de Malines, qui se trouvait transcrite au bas de toute nomination spéciale de confesseur au dix-septième siècle; on y lit une série de recommandations, parmi lesquelles la suivante, dont on peut s'étonner qu'elle ait été jugée indispensable, et qui constate certains abus, en même temps qu'elle les condamne :

« Il est intolérable que certains confesseurs s'oublient à ce point qu'ils racontent à table ce qu'ils ont entendu au confessionnal, ou la manière dont on s'est confessé; surtout s'ils racontent les péchés mêmes et qu'ils ajoutent que le jour même ils ont entendu de ces choses. Que tous les confesseurs s'abstiennent de cela; qu'ils sachent qu'autrement ils encourent les peines de sacrilège ! »

M. Charles de Mazade, dans *la Revue des Deux Mondes*, raconte que, quand Victor-Emmanuel II fit son entrée à Naples, après l'annexion de cet État à la couronne d'Italie, un dignitaire ecclésiastique s'approcha de lui, et lui demanda à voix basse *à qui les rapports du confessionnal devraient être désormais adressés*. Le roi ne pouvait d'abord en croire ses oreilles, mais il apprit que tel avait été l'usage sous les Bourbons, ses prédécesseurs. (*Revue des Deux Mondes* du 1er décembre 1886, p. 735.)

Pour finir, nous nous réclamerons de certains documents, trop peu connus ou oubliés, qui édifieront complètement nos lecteurs sur les dangers du confessionnal.

Nous avons d'abord les reproches suivants qu'adresse, en 1692, Clément VIII aux jésuites, en un de leurs chapitres généraux. *Les paroles du pape révèlent l'esprit, la tactique et le plan entier des Jésuites anciens et modernes* :

« La curiosité, dit-il, les porte à se fourrer partout et principalement dans les confessionnaux, pour savoir du pénitent tout ce qui se passe dans la maison, entre les enfants, les domestiques et les autres personnes qui y demeurent ou y viennent, et même dans le quartier. S'ils confessent un prince, ils s'accaparent du gouvernement de toute la famille; ils veulent même gouverner ses États en

(1) Non seulement, comme tous les mortels, le prêtre est sujet à faillir; il y est même *plus sujet qu'eux parce qu'il a plus d'occasions de chute...*

Voici, à cet égard, un extrait fort édifiant des *Analecta (Recueil des décisions pontificales)* :

« Considérant :

« Que certains prêtres ne craignent pas, tandis que les pénitentes avouent en confession des péchés de la chair, de céder à l'émotion que suscite en eux le démon impur et de faire sur elles des attouchements contraires à la chasteté profitant des refuges obscurs du confessionnal;

« Que d'ailleurs de si damnables pratiques ont été cause de scandales graves qui portent atteinte à la dignité du sacerdoce.

« La congrégation décrète que dans les églises de Rome et des diocèses d'Italie, la porte des confessionnaux ne s'élèvera qu'à hauteur du siège, et ne sera garantie d'aucun voile à sa partie supérieure !!! »

Avez-vous compris ???



lui faisant entendre que rien ne lui réussira sans leurs soins et leur industrie. »

Cette ardeur de *fouiller partout*, de savoir tout ce qui se passe, d'employer la confession comme une sonde à laquelle rien n'échappe, afin de maîtriser peuples et grands et obtenir des donations considérables (1), dérive d'un plan préconçu, suivi de sang-froid, avec persistance, mis en œuvre de tous côtés. Ce que Clément VIII constate en termes si précis, suffit déjà à le faire croire; mais des faits historiques sont là, nombreux et éclatants, qui démontrent que, sous des enveloppes religieuses, toujours cette compagnie, qui s'est si tristement fait connaître dans le monde sous le nom de *Société de Jésus*, en souvenir, sans doute, des larrons entre lesquels le doux homme de paix fut crucifié, que toujours cette compagnie que Benoit XIV (1740-1758) appelait les *Janissaires du Saint-Siège*, et qu'illustra Torquemada; que toujours cette compagnie, disons-nous, a tramé une grande conspiration politique contre les peuples et les gouvernements.

De tous ces faits, nous nous bornerons à en relater deux.

Le premier a eu tant de retentissement, il est tellement grave qu'il en vaut mille. Voici comment il est rapporté par le président de Thou, magistrat et historien français d'une très grande probité (1553-1617):

« Les Jésuites, écrit-il, furent accusés devant le Sénat de Venise d'avoir arraché par la confession les secrets des familles, et d'être parvenus, par la même voie, à connaître parfaitement les biens et les facultés des particuliers, et par conséquent, toute la puissance et toutes les forces de l'État, et d'en tenir les registres qu'ils envoient, tous les six mois, à leur général, par le moyen des visiteurs, accusations dont on trouve les preuves dans plusieurs écrits que leur fuite précipitée ne leur permit pas d'emporter avec eux. » (Le président de Thou, dans son *Histoire de mon temps*, liv. 137.)

Ce fait n'est pas dissimulé par Sachin lui-même, un des historiens les plus dévoués à la Compagnie de Jésus. (Sachin, *Hist. sec. Jés.*, lib. 1, n° 156) (2). 8,

Voici le second :

Le Parlement chasse tous les Jésuites du royaume de France, en 1595, par cette sentence :

« Nous ordonnons que les prêtres et les écoliers de Jésus, perturbateurs du repos public, ennemis de l'Etat, corrupteurs de la Jeunesse, sortent du royaume dans le délai de quinze jours, sous peine d'être traités comme criminels de lèse-majesté. Leurs biens seront saisis et confisqués au profit du roi. »

C'est à la même époque que, non contents de mettre l'Europe à feu et à sang par les guerres civiles, les Jésuites portent jusqu'en Amérique leurs sanguinaires dévastations.

« Le sacerdoce catholique, écrit Michelet, est fondé sur une double immoralité: le célibat et la confession. Le célibat ecclésiastique est une institution contre nature qui rend le prêtre malheureux, envieux et malfaisant. La confession ouvre à cet homme, qui n'a pas de famille, la porte de toutes les familles. Elle lui livre la mère et, par celle-ci, il met la main sur les enfants; s'il ne peut atteindre le père, il l'isole et le remplace.» (Michelet, *Du prêtre, de la confession et de la famille.*)

HENRI CONSTANT, général FIX.

(1) Les Jésuites et autres congrégations possèdent des richesses considérables, acquises sans aucun travail avouable; les captations, la mendicité, les manœuvres frauduleuses de toutes sortes en sont les seules sources.

(2) Les Jésuites, suprêmement habiles, ont ajouté à la confession la direction où l'on cause, qui est pour eux bien plus importante, parce qu'elle donne beaucoup plus de prise sur les consciences.

La Science et le Problème de la vie future (1)

IV

Les progrès actuels de la science, qui est, elle aussi, en perpétuel devenir, permettent d'inférer que si ce tourbillon vital qu'est la conscience humaine, — laissant de côté toutes les consciences de moins en moins cohérentes qui se manifestent dans les règnes inférieurs, — si cette conscience, dis-je, a à sa disposition un véhicule moins dense que celui que dissout la mort, elle peut persister à se manifester après cette dissolution sans rentrer immédiatement dans le réservoir des énergies cosmiques. Même ce que nous connaissons de la permanence de l'énergie dans l'atome, qui ne se dérobe que pour se « réincarner », nous permet l'hypothèse d'une conscience gardant sa force acquise aussi longtemps que durera le système dans lequel elle évolue, le temps n'étant qu'une conception arbitraire de nos cerveaux.

Nous basons notre hypothèse sur les démonstrations scientifiques suivantes :

Helmholtz a démontré par ses expériences sur les anneaux tourbillonnants de fumée échappés à un milieu calme qu'ils fuient devant la lame qui tente de les couper. Aussi W. Thompson a-t-il dit de la découverte de Helmholtz : « Ce milieu parfait et ces tourbillons qui le parcourent représentent l'univers (2). »

On a calculé que, dans un seul pied cube de l'éther, il y a, à l'état latent, dix mille tonnes d'énergie, qui avaient jusqu'ici échappé à nos observations. L'énergie qui se manifeste en l'homme a une force toute pareille. Un seul atome de cette force suffirait pour maintenir la cohésion d'un véhicule éthéré. Car nos physiciens entrevoient quels réservoirs d'énergie sont les atomes, chargés qu'ils sont, les uns d'électricité positive, formant des masses centrales, sortes de soleils dans l'infiniment petit; les autres, d'électricité négative, représentant les planètes et gravitant autour des premiers. L'atome emporte avec lui des tensions électriques énormes.

Aucun moyen chimique ou mécanique ne peut dissocier la molécule chimique. Pour y parvenir, il faut employer l'électricité. Le chimiste Arrhénius se servit de l'électrolyse des dissolutions salines. Il fragmenta ainsi la molécule et baptisa ces fragments *ions*, chargés de quantités inouïes d'électricité neutralisée dans le corps composé. Il comprit alors que leur étonnante cohésion tenait à leur gravitation autour de ces masses centrales chargées d'électricité positive. Mais, dès qu'ils sont dissociés, ils se déplacent dans le dissolvant, attirés par un pôle d'électricité de nom contraire et repoussés par un pôle du même nom. Si l'on passe aux émanations du radium, on ne se trouve plus qu'en face d'une énergie, semble-t-il: mais il y a là encore des atomes, des électrons, à peu près hyperphysiques; car, pour qu'un gramme de radium perde un milligramme de son poids, il faudrait un siècle.

Telles sont les positions avancées occupées par la science moderne.

Ces planètes détachées gardent les vitesses énormes qu'elles avaient dans l'intérieur de l'atome et elles peuvent traverser les corps opaques, ainsi qu'on l'observe, pour les radiations obscures. Les rayons cathodiques ou rayons de Rœntgen ont une vitesse de 1.000 kilomètres à la seconde, leurs radiations étant bien au delà des rayons violets, les plus rapides de la zone lumineuse. Parmi les vibrations de cette zone lumineuse, nous ne sommes sensibles qu'à celles qui vont du rouge au violet, ces vibrations se classent d'après les phénomènes qu'elles produisent : l'électricité, la plus lente, la chaleur, la lumière avec les couleurs du spectre

(1) Voir le numéro 353 de la *Paix Universelle*.

(2) *La Théorie atomique*, par AD. WURTZ, F. Alcan, édit.



solaire, les rayons actiniques et, bien au delà, les rayons cathodiques. Des millions de vibrations parcourent sans cesse l'éther et viennent nous heurter, et nous ne nous en doutons même pas, aveugles et sourds à des phénomènes merveilleux, sans doute, que nos sens trop grossiers ne peuvent percevoir.

Puisque les agrégats atomiques possèdent une puissance de cohésion infiniment supérieure à celle des corps composés, on peut donc admettre que, s'il existe des formes sur le plan éthérique, elles doivent durer plus longtemps que celles sur le plan physique, de par des tensions électriques supérieures.

Mais si la science parvient à établir que nous possédons cette forme, ce véhicule fluide, composé de la matière du plan de l'éther, qu'en outre notre conscience y peut fonctionner indépendamment du corps dans certains états morbides ou simplement non classés encore, aura-t-elle découvert une théorie que n'ont jamais formulée nos devanciers? — Pas le moins du monde, et c'est ce qui prête une valeur de plus à l'hypothèse.

HUNDRY MENOS.

Dieu et la conception humaine

Réponse d'un père à son fils.

MON CHER ENFANT,

Je suis heureux de voir que les graves questions que soulève l'idée de Dieu te préoccupent et te captivent, aussi je vais répondre de mon mieux aux observations que tu me poses à propos de la lettre de Mme Cornélie, insérée sous le titre *Correspondance*, numéro 353, de *la Paix Universelle*, datée 1-15 août 1905.

De même que toi, je fus surpris par le passage que tu me signales, mais ayant pour principe absolu de respecter les idées de chacun, je me suis dit, l'article fera penser, amènera peut-être quelques idées nouvelles sur la divinité, les conceptions étant aussi nombreuses que les individus. Chacun se fait un Dieu à son image.

Mais pourtant, en dehors des idées particulières, se dégage une idée générale, c'est celle d'un Dieu unique, dominant toutes les humanités qui peuplent les vastes cieux, Dieu incompréhensible à la plupart des hommes, car Dieu seul peut se comprendre et, lorsque nous voulons le définir, nous ressemblons au ciron qui voudrait définir l'homme ou à la mite ne connaissant d'autre monde que le fromage sur lequel elle vit.

Mme Cornélie « ne croit pas que Dieu ait toujours été aussi parfait qu'il l'est actuellement; il a progressé et progresse encore; mais il a été et sera toujours le *premier*, nous offrant le modèle du travail et de la pensée créatrice ». C'est à ce titre, dit-elle, que nous sommes créés à son image, pour grandir toujours et, peu à peu, savoir et comprendre ce que nous ne comprenons pas.

C'est bien là, en effet, une idée particulière émanant d'une personnalité pensante qui, renversant l'ordre des choses, s'efforce de faire le Dieu qui lui convient; c'est là, il faut bien le reconnaître, le faible de bien des hommes, mais ceci n'implique pas qu'une idée particulière amoindrisse en quoi que ce soit l'idée générale, beaucoup plus conforme aux sentiments des masses et à la raison humaine.

Tous les peuples, toutes les sectes, toutes les religions ont eu leurs Dieux.

Dieux adaptés à leurs besoins.

Ici c'est le Dieu de la guerre qui, bien entendu, sert chaque peuple; là c'est le Dieu des vents, ailleurs le Dieu des eaux ou bien le Dieu de l'amour, etc.

Tous ces Dieux finissent par se confondre en un seul que chacun évoque selon ses besoins. C'est le Dieu unique, dispensateur de toutes choses, qui sert indistinctement chacun selon ses fantaisies.

Bien que ce Dieu possède tous les attributs, et que, malgré sa toute-puissance, il ne peut répondre immédiatement aux besoins de tous, les religions l'ont divisé de nouveau en autant de personnalités que le besoin s'en est fait sentir.

Aussi le catholicisme fit un Dieu en trois personnes, le Père, le Fils, le Saint-Esprit, afin de faciliter les fidèles dans leurs multiples demandes, puis, peu à peu, voyant que le père n'accordait pas la grâce demandée, on eut recours au fils et enfin au saint-esprit, qui n'en accordait pas davantage: c'est pour cette raison sans doute que de nouveau il fallut créer une nouvelle personnalité qui peut-être accorderait davantage, de sorte que maintenant nous avons la *Mère* de Dieu. Donc Dieu en quatre personnes: Père, Fils, Saint-Esprit et Mère. Mère immaculée depuis 1854. C'est vers elle que maintenant se dirigent les regards de tous les croyants. Dieu le père a fait son temps, le fils est trop vieux, le Saint-Esprit caduc, il n'y a plus que la mère de bonne, aidée de quelques sous-Dieux, saints ou saintes en vogue suivant que les milieux préconisés par Sainte Mère l'Église jouissent d'une plus grande autorité.

Si tous ces Dieux et sous-Dieux représentés par autant de fétiches peuvent satisfaire les croyants, il ne saurait en être de même pour le penseur qui, remontant des effets aux causes, s'élève à des conceptions plus hautes. D'autre part, si avec Mme Cornélie nous admettons que Dieu progresse, c'est qu'il est parti d'un point quelconque à un moment donné, donc il n'est pas éternel et il ne saurait revêtir aucun des attributs de la perfection, puisque forcément il acquiert chaque jour de nouvelles connaissances. Alors les lois qui nous semblent maintenir l'harmonie et la stabilité du monde peuvent changer, et de même que nos législateurs, si quelque chose ne répond plus à ses besoins, il va rétablir d'autres lois dont le résultat sera un désordre momentané, peut-être un trouble profond au sein de toutes les humanités. Ce Dieu-là ne saurait exister et la simple raison dit: Dieu est la cause des causes, c'est l'absolu en toutes choses et la source de tout ce qui *est*. Il ne saurait avoir ni commencement ni fin, autrement il ne serait pas Dieu.

Allan Kardec, *Livre des esprits*, page 5, dit:

« Dieu *est éternel*; s'il avait eu un commencement il serait sorti du Néant, ou bien il aurait été créé lui-même par un être antérieur. C'est ainsi que, de proche en proche, nous remontons à l'infini et à l'éternité.

« Il est *immuable*; s'il était sujet à des changements, les lois qui régissent l'univers n'auraient aucune stabilité.

« Il est *immatériel*; c'est-à-dire que sa nature diffère de tout ce que nous appelons matière; autrement il ne serait pas immuable, car il serait sujet aux transformations de la matière.

« Il est *unique*; s'il y avait plusieurs Dieux il n'y aurait ni unité de vues, ni unité de puissance dans l'ordonnance de l'univers.

« Il est *tout-puissant*, parce qu'il est unique. S'il n'avait pas la souveraine puissance, il y aurait quelque chose de plus puissant ou d'aussi puissant que lui; il n'eût pas fait toutes choses, et celles qu'il n'aurait pas faites seraient l'œuvre d'un autre Dieu.

« Il est *souverainement juste et bon*. La sagesse providentielle des lois divines se révèle dans les plus petites choses comme dans les plus grandes, et cette sagesse ne permet de douter ni de sa justice, ni de sa bonté. »

Ici plus de Dieu anthropomorphe mais la conscience universelle, l'intelligence sans borne, l'activité éternelle, la justice absolue, l'amour infini que le cœur sent que la raison conçoit. C'est le grand infini qui nous appelle et vers lequel tôt ou tard chaque être s'élance pour jouir de ses splendeurs.

Avec Eugène Nus (1), je répéterai:

(1) EUGÈNE NUS, *les Grands Mystères*. Librairie des sciences psychologiques, Paris.



« Je crois à Dieu conscient, se sachant et se sentant être.

« Je crois que cet être suprême, reconnu et vénéré par la généralité des hommes, dans tous les temps et chez toutes les races, est une réalité.

« Je crois au sentiment intime qui me le révèle ; à ce besoin de savoir et de rechercher les causes, qui s'éveille avec notre pensée, et s'accroît à mesure qu'elle se développe, impulsion donnée par Dieu pour nous pousser vers lui.

« Je crois à une providence intelligente qui protège partout le développement de la vie, et sauvegarde l'ordre universel, tout en laissant à l'individu la liberté de ses mouvements, et le mérite de ses efforts. »

Je crois en un Dieu éternel parce que mon expérience des choses et de la vie m'en font une réalité aussi tangible que celle de mon existence elle-même.

En observant, en analysant, j'ai rencontré Dieu partout, dans la poussière emportée par le vent, dans l'éclair qui sillonne la nue, dans le ruisseau qui murmure, dans l'ouragan qui dévaste tout aussi bien que dans le rayon du soleil qui dore la rosée du matin, que dans le scintillement des étoiles qui porte à la rêverie par une belle nuit d'été.

J'y crois parce qu'il est.

Il est ! il est ! Regarde, âme. Il a son solstice,
La conscience ; il a son axe, la justice ;
Il a son équinoxe, et c'est l'égalité ;
Il a sa vaste aurore, et c'est la liberté.
Son rayon dore en nous ce que l'âme imagine.
Il est ! il est ! il est ! sans fin, sans origine.
Sans éclipse, sans nuit, sans repos, sans sommeil.
Renonce, ver de terre, à créer le soleil.

VICTOR HUGO.

Je voudrais, mon cher fils, te donner encore d'autres raisons pour te montrer comment je conçois Dieu, le peu de place dont je dispose ne me permet pas de m'étendre davantage, mais j'espère bien, puisque tu as soulevé la question, que d'autres personnes ayant médité sur ce problème apporteront à leur tour le fruit de leurs travaux.

Ton père, A. BOUVIER.

POURQUOI LES DOGMES NE RENAISSENT PAS

Suite (1).

Si nous nous refusons la liberté d'interpréter les mythes, si nous les prenons à la lettre, la seconde personne de la Trinité, le Logos éternel, ne nous intéresse pas plus que les hypothèses de la métaphysique alexandrine. Nous n'avons rien de commun avec cet être transcendant qui vient sur la terre donner la comédie humaine, jouer la tentation, la souffrance et la mort : nous n'avons rien à apprendre de lui. La vie morale n'a quelque chose de tragique que par le sérieux des épisodes et l'incertitude du dénouement (1).

Pas plus que le Dieu, le Juif en Jésus n'a d'intérêt pour nous. Tout ce qui dans les Évangiles est proprement juif, tout ce qui répond à l'orgueil de ce peuple, à sa prétention d'être le peuple élu entre tous, nous paraît ridicule. Toutes les mythologies, celle qui fait garder les troupeaux d'Admète par Apollon, aussi bien que celle qui fait de Dieu un charpentier de Nazareth, répondent à la conception d'un petit monde où l'on circule sans trop de peine du ciel à la terre.

Jésus partage les préjugés de son peuple. Il dit à la femme cananéenne : « Je n'ai été envoyé qu'aux brebis de la maison d'Israël qui se sont perdues. » Eh quoi ! déranger le fils de Dieu pour si peu ! Et il ajoute des paroles dures et blessantes : « Il n'est pas juste de prendre le pain des enfants et de le donner aux chiens. » Il partage le préjugé juif, au moment où il s'en affranchit et annonce la conversion des gentils : « Avez-vous lu dans les Écritures : *la pierre qui a été rejetée* (les gentils) par ceux qui bâtissaient est devenue la pierre d'angle ».

L'attente du Messie est une des formes de l'illusion qui porte Israël à se croire le favori de l'Éternel. Le fils de David, le roi des Juifs, le Messie venant annoncer le jour prochain de Jéhovah, où les étoiles tomberont du ciel comme des lampes suspendues au bleu plafond de la terre, ce héros d'une aventure extraordinaire, qui naît d'une vierge, est nourri par les anges, ressuscite d'entre les morts, monte au ciel et, avant que passe une génération, doit apparaître sur les nuées dans l'éclat de sa gloire, ce Jésus, s'il vit dans notre fantaisie, est étranger à notre conscience.

Si nous ne pouvons plus prendre intérêt à tout ce qui n'exprime en Jésus que les préjugés et les superstitions de son peule, que dire des longs récits de miracles qui se retrouvent dans tous les synoptiques, qui notamment encombrent l'Évangile de Marc, — celui qu'on nous donne comme le plus ancien, — jusqu'à l'occuper presque tout entier ? Le miracle, qui longtemps fut donné comme preuve de la doctrine, aujourd'hui la compromet. Les philosophes à demi chrétiens qui, pour mieux honorer Jésus, le font à leur image, insinuent que la crédulité populaire lui a attribué des actes auxquels il n'a pas consenti. Aux Pharisiens qui, pour croire, lui demandaient « un prodige dans le ciel » (Marc, VIII, 12), n'a-t-il pas répondu avec colère : « En vérité, je vous le dis, il ne sera par donné de prodige à ces gens-là. »

Il est possible qu'une parabole charmante ait été parfois changée en un miracle absurde (multiplication des pains). Mais Jésus n'était ni un savant ni un philosophe, il ne connaissait d'autre loi du monde que la volonté de son père, et il croyait à la lettre que la foi transporte les montagnes. Son originalité est d'avoir pu fondre en une figure harmonieuse des traits que nous ne saurions plus accorder. Il n'en est pas moins vrai que nous éprouvons un véritable malaise à voir le moraliste du Sermon sur la montagne s'abaisser au rôle de thaumaturge et de guérisseur (1) changer l'eau en vin, frotter de salive les yeux d'un aveugle, marcher sur la mer, ressusciter les morts, suivi à travers les rues par une foule de gens « qui cherchaient à le toucher, parce qu'il portait en lui une vertu qui les guérissait tous ». (Marc, VI, 19.) Nous savons trop en quelle compagnie d'illuminés et de charlatans de tels prodiges compromettent Jésus.

Que dire quand le miracle n'a guère de prodigieux que son ridicule ? Jésus ayant passé le lac de Tibériade, un homme, possédé de l'esprit impur (Marc, V, 1-17), sort des tombeaux où il faisait sa demeure et se précipite vers lui. Le diable, mal avisé, au lieu de se taire, se prosterne, supplie : « Qu'y a-t-il entre vous et moi, Jésus, fils du Dieu très haut ? Je te conjure par Dieu (!) de ne pas me tourmenter ». Le singulier diable ! Jésus lui demande alors : « Comment t'appelles-tu ? » Et ce diable facétieux lui répond par une façon de calembour : « Je m'appelle Légion, parce que nous sommes plusieurs » ; et il le prie avec insistance de ne pas le chasser du pays. « Or il y avait là un grand troupeau de pourceaux qui paissaient le long des montagnes, et tous ces démons le suppliaient disant : « Envoyez-nous dans ces pourceaux, afin que nous y entrions. »

Sans prévoir les conséquences de cette concession, j'aime du moins à le croire, « Jésus le leur permit, et ces esprits impurs sortant de l'homme entrèrent dans les pourceaux ; et tout le troupeau de la hauteur se précipita vers la mer ; ils étaient environ deux mille, et ils se noyèrent dans la mer ». Le troupeau était bien noyé, mais les démons ? Quoi qu'il en soit, les porchers s'enfuirent, courant porter la nouvelle à la ville voisine, et, sans réclamer d'indemnité, les habitants prièrent le sorcier redoutable de quitter leur pays. La terreur sans doute les empêcha de l'assommer.

(1) Voir le numéro du 1er-15 mars 1905.

Discuter, résister, laisser perdre le mythe, la légende, tout ce qui fait la parure de la vérité, tout ce qui lui ajoute un charme sensible, la confond avec la beauté et permet à l'art de lui prêter ses enchantements, n'est-ce pas perdre le meilleur des Évangiles, ce qui vraiment a séduit l'humanité ? Pour jouir d'une légende, il ne faut pas la prendre lourdement à la lettre, il faut la laisser vivre dans sa propre fantaisie, s'y transporter, y devenir le symbole de pensers nouveaux.

Mais le Jésus de la conscience moderne, celui qui, dans notre langue, nous parle de nous-mêmes, de nos devoirs et nous reste un vivant exemple, n'est ni le Dieu, ni le Messie, ni le thaumaturge ; c'est le Jésus qui continue les grands prophètes en élargissant leur pensée, en la purifiant du nationalisme : qui ne se lasse pas de répéter la grande parole qu'Osée met dans la bouche de Jéhovah : « Je veux la miséricorde et non le sacrifice » ; l'ennemi de tout formalisme, l'homme de la libre conscience, qui contre les autorités invoque « cette lumière qui est en chacun et qu'il ne doit pas laisser obscurcir » ; qui, aux prescriptions de la loi, oppose le sentiment intérieur ; qui franchissant les rites et les dogmes, fait de la religion une vie et non un automatisme de gestes sacrés et magiques.

(*A suivre.*) GABRIEL SÉAILLES.

REVUE DES REVUES

L'Initiation de juin contient une intéressante étude de Phaneg sur les « maisons hantées ». M. Lecours donne de très curieux renseignements sur la *Maffia*, puissante association secrète italienne dont les membres, de toutes classes, de toutes professions, se trouvent toujours d'accord pour soutenir leurs intérêts réciproques, abstraction faite de toute loi, de toute justice et d'ordre public. Dans le même numéro, Papus étudie ce que devient l'esprit pendant le sommeil provoqué, la maladie et l'évanouissement.

La Revue spirite donne la suite de l'étude de M. Grimard sur l'idée de justice et son développement à travers l'histoire. Le colonel de Rochas communique à la revue une lettre de Van der Naillen, l'investigateur spiritualiste américain, dans laquelle celui-ci rend compte d'une extraordinaire séance dont il a été témoin à San Francisco. *La Revue spirite* rapporte également de nombreux faits intéressants, d'ordre psychique.

La Revue de l'hypnotisme continue la publication du travail du docteur Bérillon sur les Femmes à barbe. Le docteur Rouby, médecin directeur de la maison de santé d'Alger, entreprend de prouver dans un article sur l'hystérie de Bernadette, de Lourdes, qu'il n'y a eu rien de miraculeux dans les apparitions de Bernadette et que, par conséquent, ce lieu de pèlerinage n'a pas de raison d'être.

La Vie nouvelle est toujours intéressante par les chroniques du docteur Foveau de Courmelles. Mlle Galichon y publie également ses *Souvenirs et problèmes spirites*.

Le Messager publie le compte rendu du Congrès spirite de Liège ainsi qu'une excellente traduction de M. Gardy sur le spiritisme au Congrès de psychologie à Rome.

L'Echo du Merveilleux, que dirige notre distingué confrère M. Gaston Méry, tient ses lecteurs au courant des faits nouveaux, survenus à Tilly-sur-Seules. M. Probb y continue son petit cours d'Astrologie et M. Subra fait une excellente étude sur les pluies de pierres.

Reçu *les Paroles françaises et romaines* que publie le distingué rédacteur du journal : M. Jean de Bonnefon.

La Evolucion, de Barcelone, *Constancïa* de Buenos-Ayres, etc.

J. B.

Le Matin du 24 juin, sous la signature d'Harduin, publie l'article suivant, qui serait du plus haut intérêt si la découverte est confirmée :

Continuons à lâcher la politique. Cette conviction, est, en effet, entrée dans mon âme que mes articles ne hâteront pas le règlement de la question du Maroc.

Aussi je trouve bien plus intéressant de signaler un fait scientifique qui ne m'a pas l'air de passionner beaucoup l'opinion publique. Il vaut cependant la peine qu'on s'en occupe.

Jugez-en : un jeune savant irlandais, M. John Butler Buske, attaché au Cavendish Laboratory de Cambridge, a mis en présence une parcelle de radium et une solution de gélatine rigoureusement stérilisée. Sous l'action du radium, des cellules vivantes d'une espèce nouvelle sont apparues, et ce serait, par conséquent, la génération spontanée qui renaîtrait de ses cendres, alors qu'on la croyait définitivement enterrée après les démonstrations décisives de Pasteur.

Il est vrai que Pasteur ne connaissait pas le radium.

La question est de savoir si le savant irlandais a bien éliminé de ses expériences toutes chances d'erreur. Lui semble sûr de son fait.

Ses confrères, vérifiant ses expériences, auraient constaté que les cellules, après avoir atteint leur plein développement, se subdivisent par segmentation du noyau, à la manière des éléments protoplasmiques déjà connus.

Qu'est-ce que veut dire tout cela ? Beaucoup de choses très importantes.

Si l'expérience est exacte, elle nous donne peut-être la solution, longtemps cherchée, du problème de l'apparition de la vie à la surface de la planète au moment où, suffisamment refroidie, les organismes vivants ont pu subsister.

L'origine de l'homme et de toutes les espèces étant la cellule, au cas où il serait prouvé que la cellule peut naître de l'action du radium, on entrevoit très bien que, à l'origine, le radium, qui n'était pas enfoui dans les profondeurs du sol, mêlé aux terres rares, a engendré la cellule, et que la cellule a engendré toutes les espèces vivantes, l'homme compris.

Notre père, ce serait le radium fécondant la matière inerte. Vous ne vous attendiez pas à celle-là ?

Secours immédiats aux vieillards nécessiteux

Du 29 juillet, Mme Brunelière . . . . 5 »

ŒUVRE DE LA CRÈCHE SPIRITE

Du 25 juillet, anonyme . . . . 5 »

Le Gérant : A. BOUVIER.

10-8-05. — Tours, Imp. E. ARRAULT et Cie, 6, rue de la Préfecture.



QUINZIÈME ANNÉE. — N° 355. 10 Centimes. 1-15 SEPTEMBRE 1905

LA PAIX UNIVERSELLE

REVUE INDÉPENDANTE

MAGNÉTISME TRANSCENDANTAL

VÉRITÉ RAISON JUSTICE — PHILOSOPHIE — PHYSIOLOGIE — PSYCHOLOGIE — LUMIÈRE SAGESSE AMOUR

La connaissance exacte de soi-même engendre l'amour de son semblable. A. B.

Directeur : A. BOUVIER

Il n'y a pas de culte plus élevé que celui de la vérité.

ABONNEMENTS : UN AN { France . . . . 3 fr. / Etranger . . . 4 fr.

SIEGE : 5, cours Gambetta, 5 LYON

Il paraît un numéro les 1er et 3e dimanches de chaque mois.

SOMMAIRE

A NOS LECTEURS

Nous donnerons très prochainement une nouvelle occultique de MAB (*Mme Ernest Bosc*). Elle a pour titre : LA LÉGENDE DE LA TURBIE. Nous sommes persuadés que nos lecteurs apprécieront à sa juste valeur la nouvelle inédite de l'éminent auteur du *Voyage en astral*, *de l'Envoûtement de la suggestion mentale* et de tant d'autres romans psychologiques.

A. B.

La Science et le Problème de la vie future [1]

V

Tous les peuples de la terre, depuis les plus sauvages jusqu'aux plus civilisés, ont admis l'existence de ce véhicule, alors même qu'ils ne professaient pas nettement une foi en sa survivance. On a recueilli d'innombrables traditions à ce sujet. Nous ne pouvons les citer toutes, et nous renvoyons le lecteur que cette question intéresserait au livre récent de M. Louis Elbé, ouvrage très instructif par la quantité et le groupement des renseignements qu'il contient (2).

Presque tous les peuples de l'antiquité, et, à l'heure actuelle, bien des peuples en dehors de notre civilisation occidentale donnaient et donnent à l'être humain un double, appelé souvent corps astral, qui emporte son âme dans l'autre monde. Ils le disent visible. Quelques-uns le croient triple en sa nature. Ainsi pensaient les Hébreux, ceux surtout de la *Kabbale* et du *Zohar*. Quant à l'Ancien Testament, produit de compilations nombreuses, altéré encore en passant dans nos langues européennes, soit du fait de l'ignorance des traducteurs, soit par désir de le faire cadrer avec des conceptions théologiques plus récentes, il contient certains passages qui, fidèlement rendus, expriment la même croyance. L'homme, outre son corps physique, aurait un esprit terrestre, *nephesh* ; une âme, *neshamah* ; un esprit divin, *ruach*. (Job, XXVII, 2, 3.)

Pour l'Inde et l'Egypte l'homme est septuple ; mais cette division ne correspond en réalité qu'à quatre plans : physique, éthéré, mental et divin.

	INDE	ÉGYPTE
Corps physique	Shtûla Sharira	Khat
Double éthérique	Linga Sharira	Sahu
Principe vital ou Énergie solaire	Prâna	Khaibt
Ame animale ou Corps des désirs	Kama Rupa	Aib
Intelligence	Manas	Kai eu Ka
Ame spirituelle	Buddhi	Ra
Esprit divin	Atmâ	Hammemit

Les termes de la classification hindoue varient suivant les systèmes philosophiques. Des divergences existent également dans celle adoptée par les Egyptiens.

Les trois premiers principes se dissolvent à la mort pour rentrer séparément dans de nouvelles agrégations, le double éthérique suivant le cadavre et se dissolvant lentement au-dessus de la tombe, en même temps que lui, s'il est brûlé. L'âme animale se dissout à son tour, plus tardivement. L'intelligence ou le Manas des Hindous sert alors de véhicule aux deux derniers, attendant l'heure de la réincarnation. Seul l'esprit divin serait immortel.

Il est assez curieux de noter que ces croyances, éparses dans les livres philosophiques ou sacrés de l'Inde, reproduisent les théories scientifiques sur l'involution et l'évolution des éléments. Le bouddhisme, entre autres, fut évolutionniste sur une échelle bien plus vaste que celle adoptée par Darwin. Son Nirvâna n'est pas l'annihilation, comme on l'a dit, mais un état par lequel les éléments, y compris le substratum de conscience acquise par l'homme, passent pour aller à d'autres destinées cosmiques. Et cette conception est grandiose.

(1) Voir le numéro 354 de la *Paix Universelle*.
(2) LOUIS ELBÉ, *la Vie future devant la Sagesse antique et la Science moderne*. Perrin, édit. 1905.

Donc, quoique immatérielle, l'âme est une substance, puisqu'elle est un substratum de qualités, enseigne la philosophie hindoue. Et elle se réincarne sans cesse, ainsi que tout dans l'univers, de par son amour naturel de la vie. Quand le système où elle évolue entre en repos, elle y entre aussi. Après les jours de Brahma, la nuit de Brahma. Mais les germes sont seulement endormis, et l'heure du réveil sonne. Ils entreprennent alors une nouvelle évolution ou plutôt ils poursuivent l'évolution avec toutes les qualités, les énergies acquises au cours des évolutions mineures qu'ils ont déjà subies. Cette façon de concevoir la vie individuelle et la vie cosmique a de quoi épouvanter nos esprits occidentaux. Nous sommes si bien faits à l'idée d'une matière qui finirait, opposée à une immatérialité qui serait un éternel *statu quo*, que même nos plus savants matérialistes veulent nous donner une fin dans un néant qui engloutirait tout !... Mais quoi, toujours de la matière, si subtile soit-elle ? diront les spiritualistes. — Ce n'est point ici que l'on peut spéculer plus avant.

VI

La Grèce remodela à la forme de son génie les idées de l'Inde et de l'Egypte.

Pythagore, pour qui l'évolution matérielle des mondes et l'évolution spirituelle de l'homme sont des faits parallèles, disait que l'âme, soumise à la métempsychose, est triple : semi-matérielle, éthérée et spirituelle, à ce que rapporte Diogène et Laërce. Il plaçait l'éther au nombre des éléments et assurait que l'histoire passée de l'univers est inscrite dans cet éther en images invisibles.

Platon professa les mêmes opinions. Les idées créent des images, des formes, et ont une existence objective. Il savait donc, comme Pythagore, que la pensée est encore de la matière.

Leurs doctrines et celles que de nombreux penseurs grecs avaient reçues de l'Egypte et surtout de l'Inde (1), sans doute par la Perse, passèrent à l'école néo-platonicienne d'Alexandrie et exercèrent une grande influence sur le monde juif, sur les Pharisiens et les Esséniens tout particulièrement, et cela peu avant l'apparition du christianisme. Aussi retrouvons-nous durant les premiers siècles de l'Eglise la croyance en la corporéité des âmes et celle en la réincarnation.

Plusieurs Pères de l'Eglise les défendirent toutes deux. Saint Irénée prétendaient que les âmes n'étaient incorporelles que par comparaison avec les corps grossiers des hommes (Irén., l. IX, c. 7 ; l. II, c. 34). Tertullien dit aussi que l'âme est corporelle et que la corporéité de l'âme brille dans l'Evangile lui-même. Il pensait, en outre, quelle était la forme typique du corps de l'homme.

Tatien, saint Hilaire, saint Ambroise enseignaient tous que l'âme est corporelle.

On a beaucoup discuté, dans les diverses Eglises, le dogme de la résurrection de la chair, en se basant sur les paroles de l'apôtre Paul. Celui-ci, en parlant du corps semi corruptible qui renaîtrait incorruptible, ne pouvait avoir en vue que le corps fluidique ; car il était un docteur instruit et, comme nous l'avons dit, les idées néo-platoniciennes avaient pénétré en Judée dès avant le christianisme. Quelque étouffées qu'elles nous aient été transmises dans le Nouveau Testament, il est facile de démontrer qu'elles s'y trouvent, croyances acceptées et que le Christ ne discutait même pas. Les dates nous sont encore mal connues et des documents concluants nous manquent.

On finit par rejeter la croyance en une enveloppe fluidique, justement parce que l'on s'attacha à l'interprétation ultra-matérialiste de la résurrection de la chair. Au quatrième siècle, saint Epiphane et saint Méthode ne la jugeaient plus conciliable avec ce dogme.

Si l'Eglise adoptait, quant à la constitution de la matière et à l'existence de l'éther, les données scientifiques, rien ne l'empêcherait de reprendre le dogme délaissé.

En ce qui touche à la préexistence, nous en retrouvons la croyance très vivace durant les cinq premiers siècles de notre ère. Lactance affirmait, à la fin du troisième siècle, que l'idée d'immortalité impliquait celle de la préexistence. Origène le professait ouvertement. La condamnation de son hérésie frappa par contre-coup la réincarnation. La foi en elle se maintint cependant dans les communautés primitives, Saint Jérôme le signale dans une lettre à Démétriade (415). Saint Augustin, bien que l'un des ennemis d'Origène, ne dit-il pas dans ses *Confessions* : « N'ai-je pas vécu dans un autre corps avant d'entrer dans le sein de ma mère ? » (L. II.)

Ces paroles sont un des derniers échos dans notre monde occidental d'une vérité très anciennement connue, qui ressuscitera probablement au cours du vingtième siècle sous une étiquette moderne et scientifique. Car tout se réincarne dans la nature. Il reste à démontrer que la conscience acquise se réincarne, elle aussi, ce qui a certainement lieu de façon impersonnelle, ainsi que le prouvent tous les phénomènes de l'hérédité dans les divers règnes. Mais une conscience individuelle, la soi-conscience humaine, garde-t-elle une vie individuelle au cours des mystérieuses palingénésies auxquelles seraient soumis son ou ses véhicules après la mort ? — Nos connaissances ne sont pas encore assez avancées pour qu'on puisse l'affirmer. Il faut d'abord s'assurer s'il existe un véhicule éthéré quelconque, ce que l'on est en voie de faire au moyen des expériences hypnotiques et psychiques. Toutefois, notre monde occidental paraît bien réfractaire à une pareille constatation, et Schopenhauer a dit ironiquement :

« Si un Asiatique me demandait la définition de l'Europe, je serais obligé de lui répondre : C'est cette partie du monde qui est hantée par cette illusion incroyable que l'homme a été créé de rien et que la naissance actuelle est son premier début dans la vie. »

VII

Un bref aperçu scientifique et historique du sujet est donc nécessaire lorsqu'on veut présenter au grand public cultivé les faits anormaux que contiennent les documents des Sociétés de Recherches psychiques. Non renseigné sur les données récentes fournies par la science, de même que sur celles enregistrées par l'histoire des philosophies et des religions, il est porté à les traiter de mystifications. Son attitude changera lorsqu'il pourra suivre la genèse par laquelle les savants qui dirigent ces sociétés sont amenés à étudier des problèmes tenus encore pour surnaturels, mais qu'ils jugent du domaine de la science.

Nous ne citerons que quelques faits, car ce sont moins des phénomènes psychiques que nous avons voulu exposer ici que les lois physiques qui nous semblent devoir expliquer ces phénomènes.

Commençons par la télépathie. Les expériences relativement nombreuses ont déjà permis d'affirmer qu'elle existe. Les moins réceptifs en ont eu, ne serait-ce qu'une fois dans leur vie, la preuve ; communion de pensée avec une personne éloignée, qu'un fait matériel permet de contrôler. Des observations voulues, préméditées ont été faites en ces dernières années. Toutefois, il faudra qu'elles soient continuées longtemps encore avant que la télépathie puisse être scientifiquement admise. Quelques savants la déclarent même antiscientifique. Et cependant c'est le phénomène psychique qui est le plus commun ; mais pour l'expliquer on le taxe toujours de coïncidence, de hasard. Une opinion un peu plus élaborée à ce

(1) RICHARD GARBE, *la Philosophie de l'Inde antique*, Chap. II : Rapports entre la Philosophie hindoue et la Philosophie grecque.



sujet le regarde comme produit par des vibrations électriques parties d'un cerveau et atteignant un autre cerveau, à la manière de la télégraphie sans fil. Ceci ne fait que reculer la solution du problème.

Il est certain que ce ne sont pas des particules visibles de notre substance grise qui s'en vont à travers l'espace quand nous pensons. Il faut en admettre de plus subtiles, l'électricité même étant composée d'atomes. Nous sommes donc obligés de revenir à cet hypothétique éther et de conclure qu'il y a des phénomènes qui se produisent à l'aide de cet éther. Puis, comme la télégraphie sans fil elle-même demande un poste de départ et un poste récepteur, les atomes éthériques qui transmettent les vibrations de notre pensée doivent trouver, lorsqu'elles sont perçues consciemment ou inconsciemment, un poste récepteur éthérique. Et nous revenons à notre hypothèse d'un véhicule hyperphysique interpénétrant notre corps physique, auquel il fait part de ce qu'il perçoit, plus ou moins nettement et selon des conditions que l'on déclare encore morbides.

L'éther est un enregistreur de première force, non seulement pour les sons, mais aussi pour les images. « Toute particule de matière doit enregistrer tout ce qui s'est jamais passé », disent Jevons et Babbage dans leurs *Principes de la Science*.

Ce doit être vrai, vu la plasticité de la matière de l'éther. Ainsi l'opinion de Pythagore, de Platon serait confirmée : les pensées, les idées ont une existence objective. La télépathie n'a donc rien d'étonnant. Il suffirait d'en bien connaître le mécanisme, de perfectionner les postes de départ et d'arrivée, puis d'expérimenter avec persévérance, afin d'obtenir des résultats de plus en plus dignes de confiance.

On s'étonnerait moins alors de certains cas de double vue, autrement dit de clairvoyance, que les gens crédules trouvent miraculeux et que nient les sceptiques. Une de mes relations, femme du monde, me reconstitua, la seconde fois que nous nous rencontrâmes, des scènes entières de ma vie passée avec des détails d'ameublement que j'avais totalement oubliés, si bien que je dus me livrer à des investigations auprès d'amis chez qui j'avais fait un séjour sept ans auparavant. Tout était exact. La dame en question ne savait rien de précis sur moi, et nous nous rencontrions dans une ville très éloignée de celle où s'étaient passées les scènes qu'elle évoqua, alors qu'elles dormaient bien réellement au fond de mon souvenir.

La science, d'ailleurs, admet maintenant la clairvoyance de certaines somnambules. En voici un cas, entre bien d'autres, qu'elle classe sous le nom d'*autoscopie* :

Le docteur Pétetin, de Lyon, remarqua un jour que le visage d'une de ses malades, somnambule, exprimait de l'étonnement. — Qu'avez-vous ? demanda-t-il. — Je vois l'intérieur de mon corps et l'étrange forme de tous mes organes *environnés d'un réseau de lumière*. Ma contenance doit exprimer ce que je sens, étonnement et crainte. Un médecin qui aurait ma maladie serait bien heureux, car la nature lui révélerait tous ses secrets et, s'il était dévoué à sa profession, il ne voudrait pas, comme moi, d'une prompte guérison. — Voyez-vous votre cœur ? — Oui, il est là. — Et elle décrivit les quatre cavités du cœur, la différence du sang à droite et à gauche les vaisseaux qui en partent de chaque côté (1).

Cette faculté a été observée chez d'autres somnambules, qui peuvent même voir dans l'intérieur du corps de personnes avec lesquelles on les met en « état de rapport ». Il semblerait que l'enveloppe fluidique qui interpénètre le corps possède un siège des cinq sens, leur contre-partie éthérique. Endormis à l'ordinaire, s'éveilleraient-ils dans certains cas ? Ou bien, la transe, en écartant du corps devenu insensible cette enveloppe, lui donnerait-elle une certaine indépendance d'observation ? Elle deviendrait alors l'unique véhicule de la conscience.

L'idée que le corps fluidique possède un siège pour chacun des cinq sens était acceptée par les philosophes hindous, le type des cinq sens existant à leur avis dans la matière primordiale. Au cours de l'involution, l'homme les aurait acquis un à un, les sens éthériques servant de modèles, pour ainsi dire, aux sens physiques de l'embryon humain. L'homme en perd durant la veille l'usage conscient. Il les retrouverait dans le sommeil, l'extase, la transe et la mort. C'est à les développer que servent les pratiques mentales ou purement mécaniques de tous les systèmes de la *Yoga*.

VIII

On n'a jamais à citer que des exemples tirés de cas morbides, dira-t-on. Mais ne sont-ce pas les cas morbides qui ont permis d'étudier le mécanisme du corps humain, la maladie agissant sur lui à la façon du dissolvant sur le corps inorganique, lorsque le chimiste le dissocie afin d'en connaître les divers éléments ? Toutefois, en compulsant les documents réunis au moyen des recherches psychiques, on est étonné de trouver tant de personnes de santé normale accusant des phénomènes anormaux.

Les intellectuels, les artistes sont tous plus ou moins des visionnaires ; aussi Lombroso et son école nous traitent-ils tous de fous. Quand on aura bien spéculé d'après cette manière de voir, on prendra peut-être la question par l'autre bout, et, au lieu de parler de dégénérescence, on parlera d'évolution, sans plus confondre tous les cas sous une même étiquette. *Souvent les facultés anormales peuvent déterminer la folie, elles ne sont pas créées par elle*. Un organisme trop délicat ploie sous le faix d'une évolution précoce, de même que la sève tarit dans nos plantes soumises à un forçage intensif.

Au point de vue de Lombroso, toutes les gammes de teintes que note un artiste dans un coucher de soleil seraient dues à une vision anormale. Seul le paysan est normal. Il n'y voit que ce qui a absolument trait à ses cultures.

Certaines personnes, des peintres surtout, perçoivent l'ultra-violet. Elles voient, par exemple, sur des pelouses d'un vert fortement broyé d'ocre, les massifs, les oiseaux, si rapprochés qu'ils soient, se détacher ultra-violets. Le phénomène a quelque chose de féerique, de non vu. Il est sans dégradations de nuances et beaucoup plus intense que celui produit par la distance, quand les montagnes se violaçant, dans le Midi surtout, passent du rose au bleu sombre, avant-coureur de la nuit.

Pourquoi d'autres ne pénétreraient-ils pas plus avant dans les merveilles de la nature ? Voici ce que raconte, dans un de ses *Essais*, un Hindou de haute culture, tant occidentale qu'orientale :

« Je puis voir les différentes couleurs des saisons. Je puis voir venir la pluie une heure, deux heures, quelquefois même deux jours avant une averse. De brillantes coulées de vert, lavées d'un blanc frais et pur, apparaissent partout autour de moi, — dans le ciel, sur la table devant moi, dans la chambre, sur la muraille en face. Quand cela se produit, je suis sûr que la pluie est dans l'air et va bientôt tomber. Lorsque le vert est rayé de rouge, elle tarde quelque temps, mais il est certain qu'elle se prépare (1). »

Autre cas relaté dernièrement dans un périodique londonien, *Science Shiftings* :

« Le docteur Stenson Hooker, Gloucester Place, dit voir l'enveloppe fluidique qui nous interpénètre et qu'il appelle l'*aura*. Il peut indiquer rien qu'au reçu d'une lettre quelle est la couleur de l'aura de la personne qui l'a écrite. Il assure que les pensées ont forme

(1) ALBERT DE ROCHAS, *les États profonds de l'Hypnose*.

(1) *Nature's Finer Forces*, by RAMA PRASAD, M. A. F. T. S.

et couleur ; mais elles sont d'une matière si subtile qu'elles interpénètrent tout ce que nous touchons. Une lettre est donc remplie de la substance pensante de celui qui l'a écrite. Cette substance imprègne le plan psychique des autres et s'objective pour ceux qui sont assez réceptifs pour l'apercevoir. »

Le docteur Hooker affirme que tout changement physique ou mental change la couleur de l'aura. Un être capricieux offrira autant de variations de teintes que le caméléon. Il a fait, par contre, une douzaine d'expériences à intervalles éloignés sur un homme qui s'efforce de mener une vie noble et ferme comme philanthrope, et il a toujours trouvé son aura de la même couleur, c'est-à-dire d'un beau rose, sauf en une ou deux occasions où, par suite d'une légère anxiété, elle était teintée de gris. Les aliénés, comme classe, présentent tous la même couleur : les gens méchants, une autre ; le talent, une autre encore. Plus la vie est digne et pure, plus belles et brillantes seraient nos couleurs ; et notre énergie pensante les zèbre sans cesse de teintes fugitives. Mais, ajoute M. Hooker, il faut être très prudent dans les tentatives pour développer une vision anormale, car il peut en résulter de graves troubles physiques pour la personne qui en est douée. Ce qui prouverait bien qu'elle représente, ainsi que tous les phénomènes similaires, un stage de l'évolution, se manifestant avant l'heure chez certains individus par suite de circonstances héréditaires ou autres, mal connues encore.

Les rayons N de M. Jean Becquerel, que bien des savants mettent en doute, seraient dus à la surface brillante de notre double.

IX

La clairvoyance existe donc. La clairaudiance existe également. A l'aide d'un diapason, éprouvez l'ouïe d'un certain nombre de personnes réunies dans une chambre. Vous jugerez de la sorte combien elle est différente en acuité. J'ai assisté à pareille expérience. Le nombre de celles pouvant suivre l'onde sonore qui va s'affaiblissant diminue graduellement. Il n'y en a plus qu'une à la fin qui entend encore, puis il n'y a plus personne. Et cependant le son n'a pas cessé et il continue certainement à se propager, mais il ne pourrait plus être perçu que par des sens subtils. La science moderne sait peu de chose encore sur la nature des vibrations qui nous transmettent les sons, et les notions qu'en professaient les anciens physiciens n'ont pas encore reçu la sanction de nos moyens d'expérimentation. Pour les Hindous, qui comptent cinq éthers manifestant leur action directe sur notre globe, le plus subtil est celui par lequel le son est possible. « Jusqu'à un certain point variant avec les diverses formes, toutes les formes de matière dense ont une *transparence auditive,* parce qu'interpénétrées par l'éther sonore, l'Akâsna (1) », le plus important de tous et comme la synthèse des autres. De plus, le son a une forme et une couleur. Les symbolistes ne nous ont-ils pas donné les couleurs des voyelles ? On a crié au paradoxe. Ils avaient raison, mais faisaient preuve de facultés anormales.

Les phénomènes que produit la clairaudience sont curieux et difficiles à classer, car une personne qu'appelle un parent ou ami en détresse peut entendre son nom prononcé ou bien le milieu même d'où part l'appel peut simplement se présenter sous forme d'image devant sa vue intérieure, ou encore elle ne recevra qu'un choc périphérique, pour ainsi dire, l'obligeant à se hâter vers l'endroit où on l'attend. Ce dernier cas est fort bien expliqué par M. Féré, en prenant pour point de départ le centre d'où part l'appel : « Toutes nos sensations (2), dit-il, sont accompagnées d'un développement d'énergie potentielle qui passe à l'état kinétique et s'extériorise en manifestations motrices qu'un procédé, même aussi grossier qu'un dynamomètre, est susceptible d'observer et d'enregistrer. »

(1) *Nature's Finer Forces*, by Rama Prasad, M. A., F. T. S.
(2) *Sensation et Mouvement.* F. Alcan, édit. Paris, 1887.

Il y a aussi un odorat hyperphysique. Le chien le possède et nous ne nous en étonnons pas, mais nous sommes toujours prêts à nier celui de l'homme. Un exemple, entre bien d'autres, cité par M. A. de Rochas : En 1692, un *sourcier* dauphinois suivit un meurtrier à la piste, de Lyon jusqu'à Avignon. Chez des sujets en transe, cette faculté existe souvent.

De même pour le toucher, ce que l'on peut nettement observer dans l'extériorisation de la sensibilité. Lorsqu'on pince certains sujets hypnotisés à quelques centimètres du corps, ils crient, et ne disent rien quand on les pince à même de la peau. Serait-ce parce que l'enveloppe fluidique qui, à l'état normal interpénètre notre corps dense, en est écartée par les passes magnétiques ? Cette enveloppe serait-elle donc le vrai siège de nos sensations, et notre système cérébro-spinal ne serait-il que le mécanisme mettant ce siège en rapport avec l'ultime manifestation concrète de la matière ? Ce sera dans cette voie que les psychologues devront bientôt poursuivre leurs recherches s'ils veulent ne pas piétiner indéfiniment sur place.

Un hypnotisé peut intégrer un remède, en sentir les effets sans que le remède passe par la bouche. Il n'y a qu'à le placer dans le rayon occupé par sa couche de conscience extériorisée. Avec presque toutes les substances, l'organisme tout entier est envahi par le dynamisme du médicament, bien que les symptômes ne se trahissent qu'au siège du mal. Le mercure produit le tremblement mercuriel, affirme M. de Rochas. Le célèbre magnétiseur Lafontaine, arrivant un jour chez un malade, demanda de l'eau. On lui servit du vin et, comme il avait soif, il en but coup sur coup plusieurs verres tout en magnétisant son sujet. Quand la séance fut terminée et le malade réveillé, celui-ci était gris et le magnétiseur indemne.

Le sujet fournit, par des indications souvent verbales, la mesure de l'écartement des couches de sa sensibilité. Ainsi, l'on a calculé qu'elles s'éloignaient de $0^m,05$ à $0^m,50$ et même de plusieurs mètres. Elles traversent presque toutes les substances, à l'exemple des autres radiations obscures. Quant au sujet, il voit le rayonnement qui émane du corps de l'hypnotiseur (1).

Ces phénomènes sont les phénomènes mineurs permettant d'aborder le problème de la survivance avec l'hypothèse d'un véhicule plus subtil que le corps dense et qui serait le siège réel de la conscience, nos organes grossiers faisant office d'intermédiaires.

Quoi qu'il en soit de ce véhicule, hypothétique au même degré que la théorie atomique, à l'exemple de celle-ci, il rend seul compréhensifs des faits qui, sans lui, demeurent inexplicables.

« Quand on s'adresse à des hystériques dont la pensée, les sensations, la mémoire sont diminuées, réduites au-dessous de la limite normale, la moindre excitation du système nerveux — et les passes comme le courant électrique en sont une très forte — leur rend les facultés qu'elles ont perdues et leur donne une forme d'existence supérieure. » Ainsi s'exprime M. Gurney, un des collègues de M. Myers à la Société des Recherches psychiques (2).

Nous citerons, pour finir, le cas suivant, enregistré et contrôlé par la Société de Londres :

« Le fantôme de Mme Hall lui apparut à elle, à son mari et à deux de ses parents, pendant qu'ils se trouvaient tous réunis à table. Personne ne sembla étonné de cette apparition, qui parut à Mme Hall elle-même complètement étrangère à sa personnalité, comme s'il s'était agi d'un tableau ou d'une statue (3). »

(1) *Les États profonds de l'hypnose.*
(2) *Stages of hypnotic Memor.* Proceedings of the S. P. R., cité par le lieutenant-colonel de Rochas.
(3) *La Personnalité humaine*, etc... Plus curieux encore est le cas de dédoublement répété de Mlle Emilie Sagée, raconté par Akaskof dans son livre *Animisme et Spiritisme.*



Ici, la soi-conscience n'a pas abandonné Mme Hall pour se manifester dans le double. On voit donc combien la question est complexe. Quand ce genre de phénomène se produit, on constate souvent chez le sujet un alourdissement de ses membres, dont les gestes redeviennent normaux quand il a cessé. Il s'explique quelque peu par la théorie de l'animisme. Ses défenseurs croient à un tourbillon vital ou éthérique dans le protoplasme. Il servirait à incuber les formes. Ce serait, d'après Ed. Perrier, cette substance éthérique qui transmettrait les qualités héréditaires et expliquerait ce que nous appelons l'âme humaine.

Cette opinion se rapproche singulièrement de celle des anciens, et nous voilà bien près de ce mystérieux véhicule qui permettrait à la conscience de survivre à la mort du corps. La science va-t-elle nous en donner la certitude, et la pensée humaine assoiffée de durée saura-t-elle enfin que la mort n'est qu'une des innombrables transformations de la vie ?

X

En résumant tout ce qui précède, nous constatons que, vis-à-vis de la science, il n'est guère possible d'affirmer que la conscience de l'homme survit après la mort du corps si cette conscience n'a aucun véhicule pour se manifester sur le plan invisible à l'œil physique, où la religion prétend qu'elle passe. Mais du moment que les physiciens commencent à admettre l'éther à titre d'hypothèse et une substance primordiale d'où seraient sortis les minéraux par voie d'involution, l'on peut admettre des états de matière éthérée invisible pour notre vue physique et où des formes peuvent fort bien exister, qui nous demeureraient également invisibles. De ce fait, la vie organique pourrait avoir évolué des éléments éthérés. Elle en évoluerait sans cesse, car cette matière subtile n'existe pas *per se*, comme le prouvent les expériences des chimistes et des physiciens. A divers degrés de densité, elle interpénètre tous les corps. L'homme, ainsi que tous les corps composés, conserverait à travers son évolution cosmique son double éthéré. La radioactivité en serait un premier indice.

Certaines maladies des centres nerveux permettent, sous l'action de passes magnétiques, d'observer des phénomènes qui semblent indiquer l'existence d'un véhicule autre que le corps dense, et l'on dirait que ces couches sont le vrai siège de nos sensations et de notre mémoire. Des faits paraissent impliquer même l'existence de sens hyperphysiques ; ils appuient l'hypothèse d'un véhicule subtil, déterminant la morphologie de l'être vivant. Bien plus, des personnes de santé normale, chez qui ces sens s'éveillent par intervalles ou de façon continue, affirment voir ce véhicule et certains phénomènes se passant sur le plan auquel il appartient de par sa constitution matérielle.

Les données déjà nombreuses que fournit la science pour soutenir cette hypothèse corroborent d'ailleurs des notions très anciennes sur ce sujet. Les philosophes les plus réputés de l'Inde et de la Grèce parlent de ce véhicule subtil qu'ils dénomment, suivant les plans éthérés où ils le disaient capable de fonctionner durant le sommeil, la transe ou après la mort. Les premiers siècles de l'ère chrétienne croyaient à son existence, cette connaissance leur ayant été transmise par l'école néo-platonicienne d'Alexandrie.

Notre époque est donc pleinement justifiée de porter son attention scientifique sur cette question. En face de faits anormaux, il faudra que les gens cultivés cessent de ressentir cette fausse honte qui les incite à se détourner, de peur d'être tenus pour crédules et superstitieux. Au contraire, dans l'intérêt de la science, ils doivent les observer, les contrôler et les noter d'une manière scrupuleusement véridique.

Rien d'anormal ni de surnaturel ne peut se manifester dans l'univers ; mais nous ne connaissons qu'une infime partie de ce qu'il contient. Pour qu'un fait fût surnaturel ou anormal, il faudrait qu'il vînt d'en dehors de l'univers, et l'affirmer équivaudrait à prononcer un non-sens. Cependant, bien que nous ne connaissions encore qu'une infime partie de ce que renferme le Cosmos, l'homme devant en contenir tous les éléments constitutifs à l'état potentiel, microcosme du macroscome, — de même que le germe contient l'organisme entier, — il est en mesure de comprendre tout ce qui s'y produit à mesure qu'il progresse en savoir.

Il approche peut-être du moment où il aura découvert tout ce que ses sens physiques peuvent lui montrer, et comme il voudra savoir davantage, il devra développer des sens hyperphysiques qui, nous l'avons vu, existent déjà, mais ne se manifestent encore que chez de très rares individus.

Lorsque l'un de ces individus veut se servir de l'un de ces sens, on le met ou il se met à l'ordinaire en transe, c'est-à-dire qu'il isole sa conscience du monde extérieur, afin d'obtenir une vision, une audition où une sensation hyperphysique. Ceci semblerait indiquer que, pour obtenir ces mêmes facultés de perception, nous devrons le tenter par le même moyen ; du moins, c'est la conclusion des faits relevés jusqu'à présent. La personne extra-lucide, qui lit en vous des scènes de votre vie passée, n'agit pas autrement. On peut se convaincre par l'observation que, dans les minutes où elle *voit*, toute sa conscience est retirée de ses sens physiques, et vous cessez d'exister pour elle à l'état dense.

Nous passons tous fugitivement par cette expérience dès que nous nous absorbons en nous-mêmes, surtout dans ces moments de puissante concentration qui révèlent aux mieux doués d'entre nous des formes, des idées nouvelles, dans le domaine de l'art, de la science ou des conceptions abstraites. Nous sommes transportés dans ce que la religion appelle l'au-delà et qu'elle relègue en un lieu extra-terrestre. Ce lieu est partout, en nous, autour de nous. Nous en prenons une connaissance intuitive à l'aide, semble-t-il, d'un véhicule spécial. Quelques rares individus en ont une connaissance directe. On dirait alors que ce véhicule est doué de sens correspondant à l'état de la matière dans laquelle il fonctionne. Là serait le réservoir où flottent les images et les formes de tout ce que l'humanité a pensé et pense. Nous en faisons nôtre une parcelle en la remodelant, et nous l'imprimons à nouveau dans l'éther plus indélébilement qu'en un tableau, une statue ou un livre.

Ces idées ne sont pas nouvelles. Plusieurs philosophes grecs les ont défendues, et avant eux ces philosophes hindous que notre civilisation chrétienne tient en petite estime, parce qu'elle n'a rien voulu en savoir. Mais les esprits les plus avancés de notre époque commencent à deviner que le pendule de la grande horloge du Temps, après avoir oscillé vers l'Ouest, revient sur lui-même et se porte de nouveau vers l'Orient. Bien plus, ils pressentent que si la pensée occidentale et la pensée orientale arrivent un jour à s'unir, leur accord préparera un essor prodigieux à la conscience humaine.

J. Hudry-Menos.

DU TABAGISME

Le tabagisme, nous ne craignons pas de le dire, est une peste. Le tabac ne sert à rien, n'est bon à rien qu'à faire du mal à celui qui le consomme, n'est bon qu'à l'empoisonner ; l'homme devrait donc ne pas user de l'herbe de Nicot ou bien s'il a pris l'habitude de fumer, de priser ou de chiquer, il devrait s'en déshabituer. Le tabac est un poison véritable dont l'usage et surtout l'abus abrège très certainement la durée de la vie humaine.'

L'importateur Nicot a donc été un malfaiteur de l'humanité.

Les grands seigneurs du dix-septième siècle mirent les premiers à la mode l'usage de priser. Il était alors de bon ton de paraître à la



Cour avec sa tabatière à la main, ou une prise de tabac entre le pouce et l'index, ou bien encore avec de la poudre de tabac d'Orient sur son gilet de fine dentelle, ce qui permettait aux ducs et marquis de montrer leurs blanches et fines mains, secouant avec élégance la poudre répandue sur ledit jabot.

Plus tard, le Français se mit à fumer la pipe, puis *à chiquer*. Cette funeste habitude, plus détestable encore que celle de priser, se généralisa pendant les guerres de l'Empire. Les soldats se reposaient des fatigues et des dangers de la guerre en fumant la pipe autour des feux de bivouac, après boire et manger. Ils tuaient ainsi le temps; leur sensibilité était émoussée par le tabac et cela les aidait à supporter l'idée, que peut-être à leur tour, ils pourraient être tués.

De nos jours, on prise encore, on fume beaucoup et on chique fort, pour passer le temps, pour le tuer parfois et l'homme ressent un plaisir vague, une sensation de bien-être à tirer de sa pipe ou de sa cigarette, une fumée âcre, détestable, qui lui fait éprouver de loin, de fort loin, les sensations qu'éprouve le fumeur d'opium ou de haschich (1).

Et quel plaisir! Demandons-le au jeune collégien, qui fume pour la première fois. Il éprouve dans tout son être une crise profonde suivie de nausées, de vomissements, de vertiges, de bourdonnements, de tintements d'oreilles, de garde-robes et souvent même de faiblesse, *trois-sueurs* et défaillances.

Peu à peu, notre collégien se fait à ce supplice, il s'accoutume mais d'une accoutumance relative, car chaque cigarette, cigare ou pipe trouble longtemps le fonctionnement du cœur du fumeur, augmente ses battements et les rend très irréguliers; bientôt, sous l'influence des excès tabagiques, les nerfs du cœur deviennent le siège d'une irritation, qui peut se traduire parfois par de fortes douleurs derrière le sternum.

Voici à quelle occasion fut constatée pour la première fois, d'une façon scientifique indiscutable, l'action vénéneuse de la fumée du tabac.

En 1862, le docteur Gélineau, embarqué sur la corvette *l'Embuscade* faisait un voyage au long cours dans l'hémisphère sud (Sainte-Hélène, cap Horn, etc.). Les matelots fumaient et chiquaien *ferme*. Ils essuyèrent un très mauvais temps et pour résister à la grosse mer, on dut fermer hermétiquement les sabords de la batterie et les hublots du faux-pont. Dans ces conditions, l'air ne se renouvelait guère dans ces deux étages, dans lesquels tout l'équipage, sauf les hommes de quart, vivait, mangeait, respirait (?) dormait et surtout chiquait et fumait. La batterie et le faux-pont étaient une infecte tabagie. Or, un mousse de quatorze ou quinze ans, qui avait fumé comme plusieurs Turcs fut pris tout à coup d'une angine de poitrine, avec grande angoisse respiratoire, tétanisation du diaphragme, douleurs violentes derrière le sternum, s'irradiant vers le cou et le bras gauche. Le mousse qui avait fumé plus que les autres fut pincé le premier, mais tout l'équipage y passa; aucun ne succomba à l'intoxication constatée pour la première fois, mais les matelots furent indisposés plus ou moins longtemps, suivant leur tempérament... Ce qui précède justifie le dire de Sénèque : « L'homme ne meurt pas, il se tue!... »

Donc, les adolescents doivent se prémunir contre cette funeste habitude qui diminue non seulement la mémoire, rend l'esprit paresseux et indolent, mais qui diminue encore la puissance et la valeur de l'individu et l'empêche de donner son maximum de travail. Une statistique va le démontrer.

Le docteur Bertillon, le père (le grand enquêteur), a fait un jour une enquête sur les fumeurs de l'Ecole Polytechnique : sur 160 élèves de la promotion 1855-1856, 102 fumaient habituellement. Il étudia les places d'entrée de chacun desdits fumeurs et celles qu'ils obtenaient à chacun des trois classements de l'année : il constata que non seulement les fumeurs étaient généralement moins bien placés, mais encore qu'ils allaient perdant leur rang à chaque classement au profit des non-fumeurs. Or, on ne saurait attribuer ce résultat au temps passé à fumer, puisque la permission n'en était accordée qu'à l'heure des récréations.

Disons enfin, en terminant, que les grands fumeurs meurent souvent de cancer à l'estomac, car l'irritation des lèvres, des gencives, du larynx et du pharynx, de l'œsophage et de l'estomac peuvent amener par suite d'un long usage, des tumeurs cancéreuses dans tous les organes que nous venons de désigner.

N'est-ce pas payer bien cher un soi-disant plaisir qui répugne absolument à la constitution de l'homme, comme le démontre le premier essai de culottage de pipe! Essai désastreux, comme nous l'avons vu au début.

E.-B. DE VÈZE.

(1) *Traité du* HASCHICH *et autres substances psychiques et plantes narcotiques*, 1 vol. in-12. Paris, H. Chacornac, édit., 2e éd. rev. et cor.

MON AMI WERNER

ÉPISODE MERVEILLEUX DE L'HINTERLAND EST-AFRICAIN.

Extrait de *Zeitschrift fur Spiritismus* du 29 juillet 1905.

Sous ce titre, le capitaine F. Langheld raconte dans la *Deutsche Kolonialzeitung* un cas très étrange d'action à distance d'un mourant.

C'était dans une petite station de l'intérieur de l'est-africain Allemand, où ma destinée m'avait relégué pour deux ans. Ma maison d'habitation, en même temps bâtiment administratif du gouvernement impérial, était une construction de bois et d'argile, recouverte d'herbe, avec deux chambres de chaque côté d'un large couloir sur lequel elles s'ouvraient. La maison s'élevait sur une infrastructure massive de deux mètres de hauteur. Elle était complètement entourée d'une large et spacieuse véranda à laquelle on accédait au moyen de quelques marches. J'avais coutume de prendre mes repas sur l'un des côtés de cette véranda et j'y avais installé les meubles nécessaires, chaises-longues, etc. Les piliers et la paroi étaient ornés de cornes, de lances et autres trophées africains.

Nous étions peu d'Européens, presque tous fonctionnaires, sauf un jeune négociant.

Le soir, j'étais la plupart du temps seul, car la localité où résidaient tous les autres européens était située à un quart d'heure environ de la « maison du gouvernement ». Et il y avait un certain danger à circuler le soir où la nuit, à cause des animaux sauvages. Un de mes hôtes assidus était le jeune négociant dont j'ai parlé, qui représentait une de nos grandes compagnies coloniales. Plus je le fréquentai, plus j'appréciai le sérieux de son caractère et sa ferme volonté d'arriver. Sa nature exubérante le poussait en avant. Il s'était promptement assimilé la langue du pays et bientôt le commerce de détail de la gomme, de la cire, du copal, etc., pas plus que les échanges d'étoffes, de perles et autres denrées ne lui suffisant plus, il résolut d'agrandir son cercle d'affaires. Aussi quelle ne fut pas sa joie, lorsqu'un jour on lui offrit un poste au lac Victoria! Il voulut partir aussitôt.

J'avais organisé un repas d'adieu, auquel j'avais convié son successeur et les autres fonctionnaires qui entretenaient avec moi des relations amicales. Je fut réellement ému, lorsque un peu avant le repas il vint me remercier encore une fois et me dire adieu, craignant, pensait-il, que plus tard nous ne fussions de trop bonne



humeur et ne voulant pas nous attrister par ses adieux. Je lui exprimai combien je m'étais attaché à lui et l'assurai de mon amitié, ce dont il me remercia chaudement. Sans savoir pourquoi, pendant que je parlais à mon ami, un sentiment d'angoisse m'étreignit soudain et j'eus comme un pressentiment poignant de quelque chose d'horrible. Je cachai une crainte que je pus finalement surmonter, grâce à ses paroles pleines d'espoir.

La soirée s'écoula comme tant d'autres analogues ; nous étions de bonne humeur, chantions et buvions, une fois le repas pris. Le plus gai était le jeune héros du jour, qui devait, dès l'aurore, se mettre en route pour l'intérieur. Vers minuit, il se leva, manifestant le désir de prendre déjà congé de nous. Il voulait partir à 4 heures et demie et nous pria de ne pas nous déranger pour l'accompagner un bout de chemin le lendemain matin, ainsi que nous faisions d'habitude.

Je passai avec lui un instant encore dans ma chambre, et dans une cordiale étreinte, nous nous dîmes adieu. A ce moment j'éprouvai de nouveau le même sentiment de frisson et d'angoisse, qui m'avait étreint auparavant, et je restai un certain temps, le pressant contre moi, sans pouvoir articuler une parole. « Pas de bêtises, Werner, et sois prudent », lui dis-je enfin ! En cet instant des adieux, malgré qu'il ne laissât rien paraître, lui aussi avait l'âme songeuse et je n'oublierai jamais avec quel air d'ironie il me répliqua : « Que voulez-vous dire ? S'il m'arrive quelque chose, je vous avertirai aussitôt, quel que soit l'endroit où vous vous trouviez ! »

Il me quitta sur ces paroles, précédé d'un domestique qui portait une lanterne et s'enfonça vite dans les ténèbres. Je ne devais pas le revoir vivant.

Deux mois s'écoulèrent depuis cette soirée. Je venais d'éteindre la lumière un peu après minuit. Je rêvais dans mon lit, tout éveillé depuis assez longtemps déjà, quand je crus entendre sur la véranda, qui est contiguë à ma chambre, des pas légers ; le plancher criait, les verres et les assiettes s'entrechoquaient. Je prêtai l'oreille un instant, me dressai sur mon séant, puis afin de mieux entendre, m'assis au bord du lit. Certainement, sans aucun doute, quelqu'un était là, dehors.

Tout à coup, un bruit retentit, comme celui que font deux verres qui se heurtent. Vite je glissai mes pieds dans mes souliers et saisis mon fusil. J'attribuais ces bruits à des rats qui auraient saccagé mon garde-manger ou à des boys voleurs pris de goût pour ma provision de whisky. Je résolus donc de sortir par l'issue de derrière, de faire le tour de la maison et, en revenant par devant, de découvrir la cause de ce vacarme.

Lorsque j'arrivai devant la porte, maison et cour étaient illuminées par le plus brillant clair de lune, les lanternes, comme toujours dans les nuits de pleine lune étaient éteintes depuis minuit. Une paix profonde régnait sur la campagne, les cigales elles-mêmes avaient cessé de se faire entendre. Je fis sans bruit le tour de la maison, m'arrêtant un instant au bas de l'escalier de devant, car mon cœur battait assez fort, puis, je gravis les deux marches conduisant à la véranda. J'étais arrivé ; me tenant contre le mur, dans l'ombre, je me dirigeai en tâtonnant jusqu'au coin, je me courbai et j'aperçus, en pleine clarté, un européen, assis à ma table garnie de vaisselle, de bouteilles et de verres.

Je pensai d'abord à une illusion de mes sens, je me frottai les yeux, puis observai de nouveau. L'apparition restait ; je songeai aussitôt que ce pouvait bien être un européen, au courant de ma maison et qui avait voulu user de mon hospitalité sans me déranger. Peut-être aussi était-il venu pendant que je dormais et ne l'avais-je point entendu.

Pendant que je réfléchissais ainsi, mon hôte tourna vers moi son visage éclairé par la lune, et j'en eus un coup au cœur, c'était bien Werner, que je supposais loin dans l'intérieur du pays. Mais combien il me parut blême, les joues creusées, et un air de souffrance indescriptible répandu sur la physionomie.

Je restai quelques secondes paralysé, un froid glacial me saisit à la nuque, mais je surmontai ce moment de faiblesse et de mes lèvres put s'échapper cette question : « Werner, d'où viens-tu ? » La clarté de la lune s'éteignit, je me précipitai vers la table et n'embrassai que le vide — le dessus de la table était vide comme après la desserte qui suit chaque repas. En voulant atteindre Werner, je renversai la chaise où je l'avais vu assis et le bruit qu'elle fit en tombant me prouva que je ne m'abusai pas. Je me précipitai dans ma chambre à coucher pour chercher de la lumière. Je ne pus rien voir ; tout, sauf la chaise renversée, était comme dans l'état où je l'avais laissé le soir.

Le lendemain matin, je fis venir le successeur de Werner et lui demandai s'il en avait reçu des nouvelles. Il me dit que non et je résolus de ne rien laisser transpirer de ma vision.

Six semaines plus tard, étant sur la côte, j'appris la triste nouvelle que mon jeune ami était parti seul à la chasse à l'autruche au sud du lac Victoria, malgré tous les conseils pour l'en empêcher, qu'il s'était égaré dans la brousse et avait été dévoré par les bêtes sauvages. Mon portrait, que je lui avais donné au départ, fut trouvé sous un acacia voisin, tout autour étaient répandus des débris d'allumettes et la douille de la dernière cartouche qu'il avait tirée dans l'obscurité sur le fauve qui l'assaillait. Les restes furent rapportés par une patrouille de sous-officier et inhumés au poste militaire le plus rapproché.

Werner avait tenu sa promesse.

Traduit par M. Fabre.

Lettre ouverte à Mme Cornélie

Lyon, 7 août 1905.

Madame,

J'ai lu les explications philosophiques que vous adressez à M. X, dans le numéro 3.3 de *la Paix universelle* de Lyon (1er-16 août 1905 à propos de l'origine de l'âme humaine et de Dieu.

Pour ce qui regarde l'âme humaine j'accepte votre raisonnement qui est assez rationnel ; mais en ce qui concerne Dieu, permettez-moi de protester contre votre manière de voir.

Vous croyez à un Dieu progressible, se perfectionnant sans cesse. Mais alors on doit induire de votre raisonnement que Dieu a commencé comme l'âme humaine et qu'il s'est développé de même.

En adoptant ce principe, on peut en conclure qu'il fut un temps où Dieu n'existait pas.

Marius Georges, que vous citez, croyait, lui, aux germes incréés des âmes, existant de toute éternité et se développant sans savoir pourquoi, à un moment quelconque de l'existence, sans cause appréciable ; autrement dit sans Dieu, auquel il ne croyait pas, car il était spirite-athée.

Selon vous, Dieu ne serait qu'un de ces germes plus avancé que les autres, qui, ayant débuté de même que toutes les âmes, n'aurait pas toujours existé. Le chaos aurait été avant la naissance de Dieu, et comme conséquence de votre système, le monde actuel ne serait donc que le produit du hasard? Mais la raison nous dit que le hasard ne peut rien produire d'intelligent, il ne peut donner une qualité qu'il n'a pas, et puisque l'âme humaine est intelligente, il faut bien qu'elle émane d'un être intelligent supérieur à elle, c'est-à-dire d'un Etre tout-puissant et éternel sans commencement ni fin, et ne s'incarnant point, contrairement aux humains qui ont besoin de progresser.



Un autre résultat imprévu de la croyance que vous avez sommairement exposée, et qu'il est bon de signaler, c'est que l'existence de tout ce qui vit, plantes, animaux, humains et Dieu lui-même, ne seraient vraiment que le produit (à l'origine) de la génération spontanée, évoluant ensuite sur un plan donné, précis et admirable, paraissant antérieur ou tout au moins contemporain de la création. On se demande qui a conçu ce plan, qui l'a réalisé, si ce n'est pas un être capable de gouverner le monde et auprès duquel nous sommes des infiniment petits.

Quant à moi, je crois à la perfectibilité des âmes, mais je suis non moins convaincu de l'immutabilité et de la puissance infinie (sous tous les rapports) du Maître de l'Univers.

Aussi je m'en tiens absolument à la doctrine du Grand-Maître initiateur Allan-Kardec, que les faits ont si souvent confirmée et confirment tous les jours, et dont la logique impeccable doit nous satisfaire pleinement.

. . . .

Je sais bien que la vie terrestre et lourde est rude; que la lutte pour l'existence est pleine de tribulations et de déboires, mais cela n'infirme pas la puissance de Dieu. Le mal est absolument nécessaire à l'évolution des êtres, la douleur et la souffrance sont le *sine qua non* de notre avancement, nos vies successives sont une nécessité. Malheureusement trop d'esprits arriérés ne le comprennent pas encore, voilà pourquoi beaucoup d'incarnés argumentent contre l'existence de la divinité, ne se doutant pas du rôle de la souffrance sur la terre. Mais un jour le progrès leur ouvrira les yeux, alors ils comprendront la nécessité de la lutte et ils affirmeront Dieu, qui est la justice suprême qu'on doit bénir et non incriminer.

Veuillez agréer, Madame, mes plus sincères salutations.

Ginestet.

AUX AMIS DE LA CRÈCHE

Chers lecteurs et amis,

Je vais vous initier à la lecture d'un petit livre tout d'avenir, car il ne contient que des vérités qui sont indéniables puisqu'elles sont d'accord avec nos grands principes. Donc, tout en étant un ouvrage de propagande spirite, ce petit livre, dont je vous ai déjà parlé : *Pensées et Réflexions d'une Mère!* est un livre qui s'adresse aux mères d'abord... à toute femme ensuite car, comme il le dit, la tâche maternelle incombe à toute femme et à toute femme incombe le devoir de connaître le moyen éducateur de l'enfance : *l'amour!*

Si nos mères ont tant de place dans nos cœurs, si leurs leçons s'y gravent si profondément, c'est que quand elles nous parlent, leur parole est toujours celle de l'amour, celle de la raison, aussi! quoique chez la femme l'équilibre entre *l'amour* et *la raison* soit loin d'être complet. Mais nous n'avons pas le droit d'être sévères à cet égard envers la femme, car si l'amour est chez elle la faiblesse qui fait barrière à la raison, chez nous, l'homme, le savant, le fort, ce qui fait barrière à la raison, ce n'est pas *l'amour*, c'est *l'absence d'amour!* Cela dit, je passe outre : j'ai accompli un devoir de justice. Ce serait faux de regarder le point faible chez la femme et de ne point le regarder chez l'homme ; ils sont les deux moitiés d'un tout, il faut donc regarder l'être humain sur ses deux faces.

Entre la mère et l'enfant, il y a moins d'écart. L'enfant est bien fils de la femme quand sa mère a, avec les qualités du cœur, celles que l'on attribue à la raison. Donc, entre la mère et l'enfant un langage simple convient, il ne convient pas à l'homme.

Je commence l'étude de la première partie de ce petit ouvrage. Elle se compose de 50 pages d'amour où la jeune fille comme la jeune mère ou la bonne maman seront heureuses de puiser des forces, des inspirations pour parler à ce charmant bébé sur lequel elles ont la douce autorité de l'amour.

Elle est douce cette autorité et vous allez l'envier avec moi. Elle ne s'impose pas. Elle se demande à la Force divine et, chose merveilleuse, elle donne à toute mère cette puissance que nous aspirons, nous autres hommes, celle de connaître la force de notre pensée sur l'être sur lequel nous la dirigeons... La mère, la jeune fille apprendront en ce livre à aspirer de Dieu la force d'amour qui fait défaut à l'enfant et à la mère! Force d'amour qui inspire à la mère le soin que réclame l'enfant, la parole dont il a besoin et fait sentir à l'enfant la douce et bienfaisante influence qui le rend docile et le soumet en ses révoltes.

Toutes ces initiations d'amour sont dans ces 50 pages où la force de l'Invisible se fait manifeste en tous les rapports de la mère et de l'enfant.

La deuxième partie qui est contenue en 100 pages est toute d'enseignements sur la vie, le devoir, sur le droit, aussi; car les Protecteurs aimés qui ont dicté ces pages ont un but en vue : *la Paix* par l'alliance de l'amour et de la raison. Si la première partie semble spéciale aux mères, la deuxième ne l'est à aucun. Elle s'adresse au jeune homme comme à la jeune fille, à l'homme comme à la femme ; les questions sont d'ordre général, chacun y peut puiser la pensée, le sentiment du devoir, celui du droit.

X.

Secours immédiats aux vieillards nécessiteux

25 juillet	Omission d'un anonyme qui donna pour la crèche la somme portée au N° 354	3 francs.
10 août	De Mme Genot	5 —
17 —	Anonyme en souvenir de Léonie et Madeleine, décédées. . . .	1 fr. 50.
—	Anonyme, Isère.	5 francs.
	Total	14 fr. 50

ŒUVRE DE LA CRÈCHE SPIRITE

17 août	Anonyme, souvenir de Léonie et Madeleine, décédées	1 fr. 50.
—	Anonyme, Isère.	5 —
	Total	6 fr. 50

Le Gérant : A. Bouvier.

26-8-05. — Tours, Imp. E. ARRAULT et Cie, 6, rue de la Préfecture.

QUINZIÈME ANNÉE. — N° 356. **10 Centimes.** 16-31 SEPTEMBRE 1905

LA PAIX UNIVERSELLE

REVUE INDÉPENDANTE

MAGNÉTISME TRANSCENDANTAL

VÉRITÉ RAISON JUSTICE — PHILOSOPHIE — PHYSIOLOGIE — PSYCHOLOGIE — LUMIÈRE SAGESSE AMOUR

La connaissance exacte de soi-même engendre l'amour de son semblable. A. B.

Directeur : A. BOUVIER

Il n'y a pas de culte plus élevé que celui de la vérité.

ABONNEMENTS : UN AN { France . . . . 3 fr. Etranger . . . 4 fr.

SIÈGE : 5, cours Gambetta, 5 LYON

Il paraît un numéro les 1er et 3e dimanches de chaque mois.

SOMMAIRE

CHRONIQUE

Une crise dans la science.

Sous ce titre, M. Alfred Naquet, ancien sénateur, a publié dernièrement dans la *Revue d'Italie* une étude sur la radio-activité et ses conséquences au point de vue scientifique.

Après avoir cité quelques lignes d'un mémoire de M. Curie, dont le *Moniteur scientifique* de Paris a publié un très long extrait et qui se termine ainsi : « Ce résumé rapide des recherches sur la radio-activité suffit pour montrer l'importance du mouvement scientifique qui a été provoqué par l'étude de ce phénomène (la radio-activité). Les résultats obtenus sont de nature à modifier les idées que l'on pourrait avoir sur l'invariabilité de l'atome... *Les questions les plus fondamentales de la science sont donc remises en discussion* », M. Naquet se demande ce qu'il faut penser de tout ceci.

Voici, qu'en effet, les phénomènes de la radio-activité des métaux sont venus, comme une grenouille dans une mare, jeter le trouble dans les conceptions si simples et si séduisantes de la science et qui semblaient défier l'avenir.

Il paraît établi que l'uranium et le thorium, en même temps qu'ils émettent des radiations, donnent chacun naissance à un élément nouveau, l'uranium X et le thorium X, lesquels ne peuvent que résulter de la décomposition de l'atome de ces métaux.

De plus, MM. William Ramsay et Frédéric Soddy ont reconnu, au moyen des raies spectrales, que, dans l'émanation du radium, il se forme au bout de quelques jours un élément qui ne s'y trouvait pas d'abord : l'hélium.

« S'il en est ainsi, dit M. Naquet, si l'atome se dissocie, soit pour se transformer en d'autres atomes différents des premiers, soit pour se résoudre en *ions* et en *électrons*, c'est-à-dire en corpuscules intermédiaires entre le pondérable et l'impondérable, que devient l'indestructibilité de la matière et, secondairement, que devient la théorie atomique dont l'inaltérabilité de l'atome est la base et dont les chimistes auraient bien de la peine à se passer ? »

Les nouvelles expériences nous obligent ainsi à admettre la complexité et la divisibilité de l'atome. Mais, fait observer M. Naquet, cette complexité et cette divisibilité sont depuis longtemps soupçonnées.

En 1868, dans son livre : *Religion, propriété, famille*, il s'exprimait ainsi :

. . . .

« Enfin, il reste à se demander si les atomes eux-mêmes constituent le dernier degré de division possible de la matière, ou s'ils sont formés d'autres particules plus petites et indivisibles. Certainement, cette question est loin d'être résolue. Il me paraît probable, toutefois, que les atomes sont formés par l'agglomération d'une quantité considérable de parties infiniment petites et indivisibles, que j'appellerai, avec M. Graham, *ultimates*...

« Cette dernière manière de voir est assez généralement admise. Dernièrement, M. Graham, dans des spéculations sur la constitution de la matière, admettait l'existence de molécules physiques, formées d'atomes chimiques, constitués eux-mêmes par des particules indivisibles qu'il nomme ultimates.

« M. Graham suppose que toutes les ultimates sont identiques comme substance, mais qu'elles jouissent de mouvements vibratoires qui déterminent la nature du corps qu'elles forment. Cette dernière conception, tout en se fondant sur l'idée d'unité de substance, montre combien doit être difficile la transmutation des corps simples. On ne pourrait en effet la réaliser qu'en modifiant le mouvement vibratoire des ultimates d'un corps donné, et cette modification nous est impossible, puisque jusqu'ici, du moins, nous ne possédons aucun moyen d'agir sur ces ultimates. »

Depuis les travaux de Graham, l'analyse spectrale est venue apporter un puissant appui à ces idées et dans un article publié en juin 1901 dans la *Revue franco-allemande*, M. Naquet disait :

« L'existence des ultimates prenant une consistance nouvelle par suite des observations de l'astronome M. Jonsen, on peut se de-



mander si, à ce dernier degré de division, la matière ne constitue pas cette substance universelle, matière commune de l'univers appelée *éther* à laquelle la métaphysique indoue avait donné le nom *akasa* et de *mulaprakriti*, et dont la condensation aurait donné naissance à tous les corps perçus par nos sens. »

Après avoir déclaré que Graham n'est pas le seul maître chez qui il ait puisé l'idée de la complexité et de divisibilité des atomes, que les chimistes les plus illustres se sont toujours refusé à opposer un *non possumus* théorique à l'hypothèse de la transmutation des éléments, M. Naquet conclut que : d'accord avec M. Dumas qui le déclare dans ses *Principes de philosophie chimique* et M. Balard qui partageait le même sentiment, il croit « que l'atome est probablement divisible ».

Or, voici que le Docteur Gustave le Bon, à la suite de nombreuses expériences, vient de prouver que l'atome est susceptible d'une dissociation apte à le conduire à des formes où il a perdu toutes ses qualités matérielles.

Il donne raison à M. Naquet, en affirmant « que la matière qui se dissocie se dématérialise en passant par des phases successives qui lui font perdre graduellement ses qualités de matière jusqu'à ce qu'elle soit finalement retournée à l'éther impondérable d'où elle semble issue ».

Les découvertes du Docteur Gustave le Bon, qu'il vient d'exposer dans un livre intitulé l'*Evolution de la matière* causent une véritable révolution dans la science car elles rendent théoriquement possible la transmutation des métaux, rêve des anciens alchimistes, en même temps qu'elles font voir sous un jour véritablement scientifique les affirmations des psychistes et des investigateurs spirites au sujet de la dématérialisation et du passage de la matière à travers la matière.

J. Bricaud.

SPIRITISME

Question et réponse. — L'Anglais Hogdson. — Jeanne d'Arc, la matérialiste et le prêtre.

Quelques-uns des lecteurs de la *Liberté* m'écrivent pour me poser la question suivante :

« Quel est l'homme dont les expériences prouvent le plus et le mieux la réalité de la survie et la possibilité de communication entre les vivants et les morts ? »

Je n'hésite pas à répondre : cet homme est l'Anglais Hogdson et ses expériences sont celles qu'il a faites, en Amérique, avec Mme Piper.

Journellement, pendant des années, devant des *centaines* de témoins, des douzaines de morts ont prouvé leur identité sans qu'on puisse faire intervenir :

La fraude ;

L'hallucination ;

La télépathie ;

Les phénomènes du subconscient.

Les preuves étaient de telle nature qu'il fallait faire parfois de patientes enquêtes pour arriver à contrôler les affirmations des disparus.

La plus rigoureuse méthode scientifique a été, non seulement employée, mais dépassée, si je puis dire.

Ce n'est pas le *médium* seul qui était l'objet d'une surveillance de tous les instants, c'étaient encore tous les membres de sa famille, même ceux qui ne l'approchaient pas !...

Les consultants, inconnus du médium, arrivaient parfois masqués et toujours, toujours, on se trouvait devant cette constatation que la présence du mort était évidente.

Parfois, Mme Piper écrivait de la main droite, sous la dictée d'un mort, de la main gauche, sous la dictée d'un autre mort, les deux mains écrivant simultanément des choses différentes et, pendant que les deux mains écrivaient sur deux feuilles, la bouche exprimait les pensées d'un troisième mort.

Voilà ce qu'on ne sait pas en France. Voilà ce qu'il faut dire et redire pour lutter contre le matérialisme grandissant.

Si, au temps de Jeanne d'Arc, on avait eu les idées d'aujourd'hui, le matérialisme aurait dit à l'héroïne :

« Vous êtes une névrosée et vous avez des hallucinations de la vue et de l'ouïe. »

Le prêtre lui aurait dit :

« N'écoutez pas vos voix, Jeanne, car elles viennent de Satan, qui peut se déguiser en ange de lumière. »

La plus belle page de l'Histoire de France n'existerait pas, et M. Thalamas ne serait pas célèbre aujourd'hui.

Si les Christ, les Jeanne et les saint Paul sont des malades, puissions-nous avoir, bientôt, un ou deux malades de cette envergure.

La France s'en portera mieux !

(Extrait de la *Liberté*, 21 août.)

Albin Valabrègue.

SCHAKESPEARE ET LE SPIRITISME

Lo spritismo secondo Schakespeare par N. R. d'Alfonso, chez Eumanno Lœscher et Cie, Rome, 1905.

L'auteur réunit dans un petit volume deux de ses études sur Schakespeare, parues précédemment (1892 et 1893) dans la *Revue philosophique* de Luigi Ferri. La première étude est relative à Macbeth, la deuxième à Hamlet. Leur but est de prouver que Schakespeare avait une connaissance approfondie des conditions où se produisent les phénomènes spirites.

Les spectres n'apparaissent qu'à des individus se trouvant dans des conditions psychologiques particulières et anormales, lorsque surtout l'âme est agitée, en prévoyant de grands malheurs publics ou privés. Tel fut le cas de Bernardo et Marcello, sentinelles du château d'Elseneur. Le fantôme d'Hamlet leur apparaît à minuit, alors que leurs facultés intérieures ne sont pas absorbées par les rumeurs et les occupations de la journée. La croyance aux esprits, le silence de la nuit, la mort du feu roi de Danemark, objet de leurs pensées, les préparaient donc à percevoir l'apparition.

L'apparition étant la projection extérieure du monde intérieur, il faut que ce monde intérieur soit dans certaines conditions pour qu'elle se produise. Il est donc difficile qu'elle soit perçue par deux individus simultanément. Or, Bernardo et Marcello la voient en même temps. Tous deux en effet sont à la même heure, au même endroit, dans le même but, rêvant aux événements tragiques du Danemark, au feu roi, cause de tout ; leur faculté de percevoir est donc la même. Et si l'un d'eux vit d'abord le spectre, l'autre n'eut pas grand effort à faire pour le voir aussi. L'ayant vu une nuit, ils le virent plus facilement la nuit suivante.

Quant à Horatio, il refuse de croire à l'apparition ; au fond, il est persuadé de la véracité du récit de Bernardo et Marcello. En effet, sans cela eût-il accepté de se joindre à eux, pour essayer d'apercevoir le spectre ? De plus, il connaît bien la situation du Danemark, le rôle du feu roi, et pour lui non seulement cette apparition existe, mais ce ne peut être que celle d'Hamlet. — Ainsi, quand Bernardo lui dit : « Regardez bien, ne ressemble-t-il pas au roi ? » Horace reconnaît non seulement le roi, mais même les vêtements et l'armure qu'il portait autrefois. Et il reste frappé de stupeur.



Il questionne ensuite le spectre, mais celui-ci reste muet, puis disparaît. Horace reste frémissant. Il cherche ce que peut présager cette apparition, et en conclut que de sombres jours se préparent pour le Danemark. Alors le fantôme reparaît. Aux questions d'Horatio, il ne répond pas plus que la première fois. Le chant du coq éclate, l'apparition s'efface. Nous voyons Horace de plus en plus convaincu non pas de l'apparition, mais des raisons de cette apparition. Aussi est-il en dernier lieu le premier à la percevoir, alors que d'abord il avait été le dernier. Ce chant du coq, considéré partout comme le passage du repos au mouvement, des ténèbres au jour, de la vie de l'esprit à celle du corps, devait aussi être le signal de la disparition du fantôme. Bernardo, Marcello, Horatio s'étaient donc trouvés dans les conditions psychologiques nécessaires pour *voir* le fantôme, mais non pour l'*entendre*.

Lorsqu'ils vont raconter ce qu'ils ont vu à Hamlet, celui-ci va se trouver dans les conditions voulues pour l'entendre. En effet, relié à son père, qu'il avait perdu depuis peu, par les liens du sang et de l'affection, absorbé dans son souvenir, tous les faits et gestes, la voix même du défunt étaient présents à son esprit. De plus, s'il ne connaissait pas les causes de la mort violente de son père, il les soupçonnait. Il était donc prêt à recevoir la réponse à ce que par avance il désirait savoir. Le fantôme devait donc lui révéler les conditions de sa mort violente et exprimer le désir de la vengeance, cela sous l'aspect du feu roi, avec sa propre voix et ses propres manières de s'exprimer. Aussi le cri d'Hamlet, dès les premières révélations du spectre sera-t-il : « O mon âme prophéthique ! »

Traduit par M. Fabre.

La défense de la vaccine

Nous laissons la parole au docteur L. Garnier.

Après avoir examiné le travail du docteur Pestalozza, partisan farouche de la vaccination, il ajoute, dans le Bulletin de la *Société d'Hygiène de l'Enfance*, les réflexions suivantes :

« Malgré tout, nous ne pensons pas qu'il faille recourir à des lois par trop coercitives. Pour cela, la question n'est pas suffisamment élucidée ; évidemment, les preuves abondent, mais elles ne sont pas encore décisives. La conviction s'impose, mais non la certitude absolue. Il en serait autrement du jour où, par suite du perfectionnement des méthodes de pratiquer et d'appliquer les vaccinations et revaccinations, les cas de variole seraient devenus insignifiants et même nuls ; nous n'en sommes pas encore là. »

Quoi de plus net ? Les cas de variole ne sont pas devenus insignifiants malgré la vaccination. Mais c'est la thèse même des antivaccinateurs qui font ressortir l'intervention de l'hygiène comme élément majeur contre la variole.

Un peu d'attention finira par montrer aux plus endurcis que la vaccination qui *réussit* est suivie de ces beaux masques qu'on rencontre avec peine à la ville, à la campagne.

Que les amoureux de la vaccination suivent ces petits êtres durant la croissance, ils réformeront leurs jugements. L'un éclairant l'autre, on ne réclamera plus de mesures coercitives, comme au bon vieux temps des persécutions religieuses, et on ne portera plus, au nom de la science, une main criminelle sur la liberté.

On prendrait la même voie pour interdire la vaccination, qu'on pourrait plus facilement invoquer des motifs démonstratifs, mais la force est indigne du progrès. Souvent elle voisine avec l'hypocrisie, car les organes officiels se gardent bien d'enregistrer les appréciations désagréables sur la vaccine, sur les poisons. Triste rôle d'imiter les procédés politiques et de les suivre jusqu'au bout : le bon plaisir ou la prison !

La Vie nouvelle.

LA LÉGENDE DE LA TURBIE

par MAB.

I

Les légendes sont les cryptes de l'Histoire !

Diverses constructions sont tour à tour élevées sur leurs voûtes silencieuses et sombres. — Cependant, leur solidité peut défier les siècles ; elles existent sous terre, nul ne les a vues, mais, de générations en générations, s'est perpétué le souvenir de leur beauté, de leur mystérieuse appropriation.

Le récit de ce qui s'est passé sous ces épaisses voûtes a été amplifié ou diminué ; des faits anciens se sont mêlés à d'autres faits, ultérieurs ou antérieurs, bref la légende est sortie de toute pièce d'une vérité certaine, mais peu connue, même des contemporains.

Faire revivre en l'expliquant une de ces vieilles légendes (en la désoccultant) est le but que nous nous proposons ici...

Nous avons puisé nos éléments dans un vieux poème écrit en provençal du dix-huitième siècle, du troubadour Raymond Ferrand, intitulé : *Vie de saint Honorat* ; il débute ainsi : « Dans les temps antiques, un géant de science et de vertu, astrologue et habile chiromancien, nommé Apollon (on le nommait ainsi, en mémoire du Dieu de la Lumière et du Savoir de la religion païenne). — Son véritable nom était : Algoustoz. — On disait aussi de ce Sage (Mage) qu'il était au rang des Dieux !... »

Quoiqu'il en soit, Algoustoz, le Grand et Saint Algoustoz, parcourait l'Espagne et l'Aragon en instruisant ses Disciples, qu'il avait fort nombreux dans ces deux pays. Partout, il faisait œuvre de chrétien, bien que le peuple, dont il soulageait les misères de toutes façons, l'accusât en secret de sorcellerie ; aussi le redoutait-on plus qu'on ne l'aimait...

Ce Sage ou Mage, que de nos jours, nous appellerions un *Initié* (une sorte de comte de Saint-Germain ou un Zanoni), vivait seul depuis longtemps, depuis de très longues années, consacrant son haut savoir et toute l'énergie de sa puissance occulte à l'Humanité souffrante que l'Église catholique, se consolidant péniblement sur ses dogmes encore imprécis, était inhabile, donc incapable à consoler.

Algoustoz était fatigué de la vie, bien qu'une verte vieillesse fût son partage et le résultat de son savoir en hygiène (chose et nom même, ignorés en ces siècles lointains) !

Le Philosophe ne murmurait pas, il allait toujours, faisait son petit bonhomme de chemin, c'est-à-dire se rendait où le devoir l'appelait, mais il ne pouvait s'empêcher de souhaiter que Karma (1) ne vint suspendre son long labeur dans sa prison de chair, pour s'élancer dans son enveloppe fluidique vers ces mondes lumineux, qu'il lui avait été donné d'entrevoir plusieurs fois dans ses dégagements astrals.

Cependant, une force mystérieuse, dont il connaissait bien l'origine, la source, le poussait au moment où commence ce récit, à aller visiter la Lombardie. Il le pensait, du moins, ainsi, car le but déterminé de son voyage ne lui était pas clairement indiqué par la voix occulte, qui depuis longtemps le guidait pour sa conduite dans la vie terrestre !...

Venant d'Espagne par la voie de terre, après avoir franchi les Pyrénées modernes, Algoustoz en chevauchant, arriva dans notre belle Provence, à Arles, à Marseille, enfin à Nizza la belle, à Nice.

(1) *Karma*, c'est la loi du devoir, la somme du mérite ou du démérite que l'homme acquiert dans ses diverses existences. — Cf. Dictionnaire *de l'Occultisme et de la Psychologie*, 2 vol. in-12, illustrés, Paris, H. Chacornac.



Dans toutes les contrées qu'il traversait, le Sage y opéra maintes guérisons ; il y délivra aussi un grand nombre de prisonniers, injustement détenus ; enfin, il se servit de son pouvoir occulte pour faire rendre justice à de malheureuses châtelaines, que leurs féroces époux condamnaient injustement à de cruelles tortures ou à une dure séquestration, pour de légères fautes ou même seulement pour des fautes imaginaires.

Ces seigneurs farouches ne mettaient aucun frein à leur hideux despotisme ; aussi se faisaient-ils un jeu cruel de la vie de la femme noble aussi bien que de la vassale, de la roturière.

Hé ! quoi se disait Algoustoz, une terre aussi agréable à voir, aussi belle à parcourir, n'est-elle habitée que par des malotrus, par de méchantes gens et des maris si jaloux que sur un simple soupçon, aussi injustifié soit-il, attentent à la vie de leurs dames douces et belles créatures, telles que je les rencontre partout en cette riante contrée ! Quelle misère, Dieu bon !...

Et ces réflexions agitaient violemment le cœur de ce grand bienfaiteur de l'Humanité !

Plusieurs fois notre Algoustoz utilisa son savoir pour démontrer l'innocence des femmes et remettre ainsi en confiance les époux. Mais le Sage ne pouvait séjourner longtemps dans les mêmes contrées, car sa mission était de poursuivre sa route, afin d'atteindre le but que lui assignait son guide spirituel.

Arrivé au pied du mont Agel, près de Nice, il s'arrêta tout à coup, saisi d'une sensation étrange; son esprit d'ordinaire si lucide, se troubla.

— Quelque événement, doit me surprendre ici, pensa le Sage, il me faut gravir le sommet de ce mont où nul humain n'habite ; je m'y recueillerai dans la méditation et me préparerai à interroger, par mon art magique, les Maîtres de mon Destin !...

Étant parvenu avec assez de peine au sommet de la montagne, Algoustoz avait abandonné son coursier au vieux serviteur, qui était venu le rejoindre ; il commença aussitôt ses rites magiques.

Après s'être prosterné du côté de l'Orient, il traça sur la terre plusieurs cercles, attendit que la nuit eût épaissi ses voiles sur la montagne ; puis s'étant mis en prière au centre du cercle intérieur, il attendit la réponse qu'il avait sollicitée de son Guide Divin.

Le Sage, dont le savoir et le noble caractère étaient goûté d'un grand nombre d'Esprits de la Nature, était aimé d'eux, aussi le servaient-ils avec une déférence respectueuse. En ce moment, plusieurs l'entouraient, rangés autour du cercle extérieur prêts à protéger le Maître dans son extase, de tout élément étranger qui aurait essayé de la troubler.

Tout à coup, une lumière éblouissante entoura l'astrologue qui, les bras levés vers la voûte étoilée, semblait déjà appartenir à un autre monde. Son beau visage était transfiguré; peu à peu son corps se souleva de terre (Lévitation) et il demeura ainsi quelques instants ; puis peu à peu, très lentement, ses pieds revinrent toucher terre et la lumière céleste disparut...

— Merci, tu m'as exaucé, Seigneur, s'écria Algoustoz, c'est donc ici que vont se délier mes liens terrestres, je vais enfin abandonner ce corps vieilli et retourner auprès des Ancêtres !

De son extase, le Sage avait rapporté une vision précise d'un passé très lointain, qui lui donnait la clé du motif, qui, après de longs âges, le ramenait finir son exil terrestre sur le mont Agel et ce qu'il devait y faire, avant de quitter la vie terrienne.

Algoustoz avait perçu clairement dans sa vision rétrospective, que dans les siècles écoulés, il avait vécu dans ce lieu sauvage. Il y était chef d'une tribu féroce et avait ravi dans une de ses incursions dans les pays environnants, plusieurs jeunes filles qu'il s'était appropriées. L'une d'elles sut adoucir son humeur farouche et prit sur son ravisseur un tel empire, que rendant la liberté à ses autres captives, le chef ne voulut et n'aima qu'elle. — Ceci fut un grand exemple pour la tribu. Cependant, un jour, le mari soupçonna la fidélité de la femme aimée et sans preuves aucunes, après une violente scène, il la tua...

Reconnaissant presque aussitôt son erreur, il voulut mettre fin à ses jours pour retrouver au plus tôt sa victime (il le croyait du moins) et lui demander pardon de son erreur et vivre désormais de nouveau avec elle, dans le monde, où sa rudimentaire intelligence pensait qu'elle devait habiter.

Mais soudain, le fantôme de la bien-aimée se dressa devant lui, lui offrant son pardon à condition qu'il ne mettrait pas à exécution son projet de suicide et lui disant en outre des choses merveilleuses qu'il ne raconta jamais à personne, mais qui lui donnèrent le courage de vivre. Depuis ce moment, le meurtrier devint un chef bon, juste et équitable, il fut aimé et respecté de toute sa tribu ; il put développer l'intelligence et le caractère de ses subordonnés, grâce aux conseils que venait lui donner de temps en temps son Egérie !...

Voilà pourquoi, Algoustoz dans cette dernière existence avait une préoccupation constante de sauvegarder l'honneur des femmes!...

« Je veux, dit-il le lendemain de cette mémorable soirée, laisser après moi une création, fruit de ma science, qui donnera une sécurité parfaite aux honnêtes femmes faussement accusées par leurs époux ou leur famille.

« Je vais bâtir une Tour et j'y placerai une figure de bois animée de mon souffle. Quand on interrogera cette idole (téraphin) elle répondra infailliblement la vérité sur la culpabilité ou la non-culpabilité de la femme, qui s'agenouillera à ses pieds, implorant son témoignage.

« Je ferai tout ceci pour l'amour de la justice et pour celui de celle que je sacrifiais jadis à mes soupçons jaloux. »

Les grands magiciens vont vite en besogne; aussi, peu de temps après ce que nous venons de narrer, une magnifique Tour était érigée sur la montagne et dans un oratoire construit dans son centre, une colossale idole de bois d'un très beau travail trônait sur un large piédestal de granit.

Son téraphin installé, le Mage, se sentant défaillir, comprit que sa fin était proche ; il descendit donc dans la tombe qu'il s'était fait creuser au-dessous même de l'Idole, et s'étant étendu de tout son long, il rendit l'âme plein de calme et même joyeux. Un des plus chers disciples appelé par lui vécut longtemps près de la Tour, dont il se constitua le fidèle gardien.

Cette Tour, surnommée bientôt la *Tour Bénie*, où le téraphin ne fut jamais invoqué en vain pour rendre justice aux femmes innocentes que venaient en grand nombre consulter les maris jaloux.

Ce nom de *Tour Bénie* est demeuré jusqu'à nos jours, mais on l'a dénommé aujourd'hui par abréviation ou corruption de langage *La Turbie.*

II

Des siècles se sont écoulés depuis le commencement de notre narration ; nous sommes arrivés au treizième siècle, l'Église a établi son pouvoir despotique : ses dogmes sont acceptés sans conteste, aussi usant et abusant de son autorité, elle a fait disparaître à peu près complètement tout vestige du paganisme, auquel les localités éloignées des grands centres avaient encore confiance et sacrifiant en secret comme au bon vieux temps, elles adoraient donc et révéraient les bonnes Fées et les bons Génies, les Esprits des eaux et de la montagne et autres Divinités.

(*A suivre.*) MAB.

(1) Pour le culte des Fontaines dans la Gaule cf. BONNEMÈRE, *Histoire nationale des Gaulois sous Vercingétorix*, 1 vol. in-8°, illust. Paris. Librairies et Imprimeries Réunies, 7, rue Saint-Benoît.



POURQUOI LES DOGMES NE RENAISSENT PAS

Suite (1).

Le Jésus de la conscience moderne est l'adversaire des Pharisiens qui, au scandale des Pharisiens de tous les temps, proclame que « le Sabbat est fait pour l'homme et non l'homme pour le Sabbat ; celui qui lutte contre les prêtres, condamne « les hommes à longue robe qui, sous prétexte de prières, dévorent les maisons des veuves », et chasse les marchands du temple ; l'homme simple et brave qui, sans efforts, s'élève au-dessus des préjugés et des conventions du pharisaïsme social, mange avec les gens de mauvaise vie, publicains et prostituées ; qui ne veut pas qu'on désespère d'une âme ni qu'on la désespère ; qui refuse de juger la femme adultère et d'un mot disperse ses accusateurs : « que celui qui est sans péché lui jette le premier la pierre » : le pauvre volontaire qui condamne les riches sans rémission ; l'hérétique, qui aime les hérétiques, les humiliés de l'orthodoxie orgueilleuse et sûre d'elle-même ; qui fait définir « le prochain », non par les paroles mais par l'acte du bon Samaritain (2), relevant et soignant sur la route de Jéricho le Juif blessé, auprès duquel passent indifférents deux Juifs, deux hommes d'église, un lévite et un prêtre ; qui enfin, au puits de Jacob, dit à une femme samaritaine, et à quelle femme ! sa plus belle parole, celle qu'il est toujours l'heure d'opposer à ceux qui, en son nom, matérialisent Dieu, localisent sa présence et sa grâce dans des sanctuaires privilégiés et, trafiquants de miracles, rabaissent la religion au fétichisme des premiers âges : « Femme, croyez-moi, voici que vient le temps où ce ne sera plus sur cette montagne ni dans Jérusalem qu'on adorera le Père ; mais le temps vient et il est déjà venu, où les vrais adorateurs adoreront le Père en esprit et en vérité. »

Le Jésus de la conscience moderne est avant tout le Jésus de la Passion, l'annonciateur de vérités nouvelles, le prophète du Dieu père et de la fraternité, le juste qui, pour avoir dénoncé les erreurs traditionnelles et fait appel à la conscience humaine, a conjuré contre lui toutes les puissances de ce monde, prêtres, princes du peuple, riches et Pharisiens. Si Jésus est Dieu, s'il a une double nature, si l'avenir est pour lui sans mystère, si le Logos assiste impassible aux souffrances et à la mort de l'humble Galiléen et les contemple dans l'éternel, cette comédie ne nous intéresse pas plus que le meurtre d'Adonis et sa renaissance au printemps. Mais il n'en est rien ; Jésus, en ses derniers jours, est ce que nous sommes, un être en qui luttent la chair et l'esprit, qui souffre et qui pleure, qui hésite, qui doute, et qui librement accomplit le sacrifice : et c'est pourquoi dans sa mort, comme dans celle de Socrate, il y a quelque chose d'universellement humain qui nous concerne et nous touche, nous est un enseignement et un exemple.

La scène du jardin des Oliviers n'a pu être inventée, par cela même qu'elle contredit l'idée du Messie divin et triomphant ; si elle n'a pas disparu des synoptiques, comme elle a disparu de l'Évangile de Jean — qu'on peut appeler l'Évangile du Verbe, du Logos — c'est qu'elle était demeurée vivante dans la mémoire des disciples et s'imposait à leur souvenir. En cette froide nuit de Gethsémani, Jésus vécut l'heure la plus cruelle de sa vie, l'heure décisive aussi. Pour la première fois se pose devant lui le douloureux problème que sa foi naïve avait résolu, sans même le voir, par l'allégresse d'un cœur tout possédé de l'amour du Père céleste ; il découvre le mal.

Le présent l'enferme dans ses ombres impénétrables, il s'interroge avec angoisse, il cherche son rêve de fraternité et d'amour : ses ennemis veillent et conjurent sa mort, ses disciples dorment, il est seul. Alors « il est saisi de frayeur, il est pénétré d'une extrême affliction, et son âme est triste jusqu'à la mort ». Et, devant cette mort qu'il sent approcher, dans l'épouvante des ténèbres qui couvrent ses yeux et sa pensée, sa chair frissonne : « Mon père, tout vous est possible, éloignez de moi ce calice ! » Mourir avec la certitude d'avoir raison serait facile ; mais les cieux se taisent, et la terre, par toutes ces voix, dit : non. Là est l'angoisse suprême. Le plus dur n'est pas d'être insulté, frappé, meurtri, de sentir les clous entrer dans sa chair et, sur le bois de douleur, le vertige du sang qui se trouble dans son cours ; le plus dur, c'est la haine de ceux qu'on aime, de ceux avec qui l'on voudrait partager sa foi et son espérance, c'est la négation de ce qu'on croit le vrai par tant de bouches humaines, c'est la violence, la brutalité, la méchanceté, tout ce qui fait douter de ce bien pour lequel on meurt.

La grandeur de Jésus est d'avoir choisi le sacrifice et la mort pour la justice et la vérité, non parce que cela était écrit, parce qu'il n'avait revêtu un corps que pour l'immoler, dans la conscience transcendante de son triomphe réel, nécessaire, mais sans savoir, dans l'angoisse, avec toutes les raisons de désespérer, et c'est d'être mort sur cette grande parole de doute et de foi, qui, en en faisant un homme, l'élève à la plus haute dignité humaine : « Mon Dieu ! Mon Dieu ! pourquoi m'avez-vous abandonné ? » La Passion est plus qu'un symbole, elle est l'acte réel d'un homme qui nous montre élevée à une hauteur tragique l'alternative qui se pose à chacun de nous.

Il y aurait quelque chose de puéril et d'injuste à juger la morale chrétienne au nom de je ne sais quelle vérité absolue ; elle est née, elle a évolué dans un milieu défini, elle a répondu à une certaine conception de la nature et à une certaine mesure de la puissance humaine. Beaucoup d'âmes en ont vécu, en vivent, lui ont dû et lui doivent encore ce qu'il y a de meilleur en elles, nous ne l'oublions pas. Mais, en fait, les progrès de la science et de la technologie ont changé l'univers, l'homme et leur rapport ; comment ne modifieraient-ils pas notre idéal de l'action ici-bas ? Entraînée autour de l'étoile qui l'éclaire et qui l'échauffe, d'où lui vient toute vie, toute fécondité, la terre n'est pas le lieu par excellence, le centre du monde, le séjour du favori de Dieu ; elle n'est qu'un point mobile, un atome perdu dans l'espace invisible au delà des limites du système dont elle est un élément subordonné.

Combien de planètes semblables à elle tournent autour de leur soleil, sans que nous soupçonnions leur existence. L'univers n'est pas plus ordonné par rapport à l'homme que par rapport à la terre qui le porte. Mais, si l'homme ne s'apparaît plus comme la fin de tout ce qui est, s'il est déchu de la grandeur fictive que naïvement il s'attribuait, il se relève par la science même qui semble l'abaisser. Il connaît sa planète, il la mesure, il la parcourt en tous sens ; il ramène les faits en des lois constantes, il relie les conséquents à leurs antécédents, il voit et il prévoit.

Capable d'opérer lui-même, il n'a plus besoin d'avoir recours à l'intervention des puissances surnaturelles. On ne demande pas à un Dieu de faire ce qu'on peut faire plus sûrement soi-même : le paysan ne sollicite pas un miracle pour écarter la grêle de son champ quand il sait, en agitant les ondes de l'air, dissiper les nuages qui la portent dans leurs flancs.

Bien des choses ont ainsi changé en nous et autour de nous. Le progrès des sciences positives, la pratique de leurs méthodes exactes, l'industrie, l'évolution des sociétés modernes, ce que nous savons et ce que nous pouvons, modifient nécessairement notre conception de la vie et de ses fins. La critique nous a donné une idée plus juste de la portée et des limites de notre connaissance : nous ne prétendons plus connaître l'absolu, saisir les choses dans le principe même où elles ont leur être, et les en déduire ; ceux qui se disent renseignés sur les vues de la Providence et le plan de la création sont

(1) Voir le n° 354 de la *Paix Universelle*.

(2) Les Samaritains sont des hérétiques que méprise l'orgueilleuse orthodoxie juive.

impuissants à se mettre d'accord et marquent assez, par leurs contradictions, que leurs dogmes sont des conjectures. En revanche, nous connaissons mieux le monde qui nous entoure, dans l'apparente confusion des phénomènes nous découvrons les rapports constants qui les lient, par la connaissance des causes nous devenons maîtres des effets et, au lieu d'être asservis à la nature, nous la contraignons de travailler à nos fins.

Par la technologie, par la création d'organismes géants qu'animent les forces naturelles, nous supprimons l'espace, nous modifions la face de la terre, nous agissons sur la planète diminuée, et de mieux en mieux nous l'accommodons aux besoins de l'humanité. Dès lors, nous ne consentons plus à fonder la morale sur l'inconnu, sur Dieu, sur la vie future, sur ce que nous ne pouvons que conjecturer, et nous ne consentons pas davantage à la résumer dans la formule fameuse, ***sustine et abstine***, supporte et abstiens-toi. Nous voulons partir de ce que nous savons et faire tout ce que nous pouvons.

Le christianisme voit dans la loi morale un ordre de Dieu ; renonçant à ce monde, le laissant à lui-même, il rejette le bonheur et la justice dans l'au-delà. Rien de plus légitime quand l'homme pouvait peu et ne doutait de rien : la foi renverse l'ordre des certitudes scientifiques. Nous n'avons plus la prétention naïve de connaître surtout l'inconnaissable, nous nous défions des mirages que projettent la fantaisie et le sentiment dans ce monde des noumènes, qui ne se refuse à aucune des formes que lui veut donner l'illusion humaine (1).

Je m'entretenais un jour de ces questions avec mon maître, M. Lachelier ; après avoir un instant réfléchi, selon sa coutume, il me répondit par cette charmante anecdote : « J'étais dans la petite ville de X..., je prenais la diligence. Une vieille dame s'avança, accompagnée de sa servante. Elle monta dans la patache péniblement, disposa ses paquets, s'installa, et par la portière ouverte, elle ne cessa de donner des recommandations sur tout ce qui devait être fait à la maison pendant son absence. Au moment où la voiture s'ébranlait, elle se pencha et dit simplement : « Adieu, priez « pour moi, ma bonne. » Voilà toute l'égalité qui est possible ici-bas. » — Je ne méconnais pas ce qu'il y a de touchant dans ces paroles ; mais nous ne pouvons plus nous en tenir à cette morale qui remet à un au-delà mystérieux la tâche que nous devons accomplir ici-bas.

Certes, la foi sincère, la foi des simples est efficace, elle se réfléchit dans leur vie, dans leurs sentiments et dans leurs actes, elle y mêle quelque chose de l'idéal auquel ils aspirent et déjà, dans le cercle étroit où ils se meuvent, montre comme une image de la cité qu'ils rêvent. Le malheur est qu'il est trop facile aux politiques, aux puissants et aux habiles de se dispenser de la justice en déclarant qu'elle n'est pas de la terre.

Si l'homme a remis la justice à un autre monde, c'est que, sentant son impuissance à la réaliser ici-bas, il a refusé d'en désespérer. Plus éclairés, plus instruits, mieux armés, nous ne nous contentons plus de rêver la justice, nous entendons la faire entrer dans les faits, nous voulons qu'elle préside aux rapports des hommes. Nous ne nous attardons pas à nous interroger sur l'origine du mal, à nous demander si la nature est corrompue par le péché, il nous suffit que par le travail elle se transforme, nous constatons le mal en nous et dans le monde, non pour nous y résigner, mais pour le combattre et pour le vaincre : ni optimisme, ni pessimisme, l'effort vers le meilleur.

(1) Le Spiritisme, en apportant la preuve expérimentale de la survie, donne une base inébranlable à la loi morale, car nos rapports avec les désincarnés, dans le monde entier, montrent que la vie future dans l'espace est conditionnée par celle d'ici-bas et que la loi de la responsabilité est aussi absolue que les lois physiques sur la terre.

(Note de la Rédaction.)

Nous ne sommes plus asservis par les choses, nous avons débrouillé leur chaos, dans la connaissance des lois trouvé des moyens d'action d'une incomparable puissance. Chaque jour, nous transformons le milieu planétaire, de plus en plus le visage de la terre exprime une pensée humaine. Ne sachant plus ce que Dieu a résolu et posé dans l'éternel, nous nous installons dans le devenir, et nous travaillons à le faire ce que nous voulons qu'il soit. Au lieu de projeter notre idéal de justice dans un monde transcendant, de le réduire à un rêve plus ou moins vague de paradis, nous nous efforçons d'en définir les termes, de le concevoir dans son rapport aux faits, aux lois sociales et d'en rapprocher le réel.

La science nous interdit les chimères, elle nous apprend ce qui est possible, elle nous donne des moyens d'action, entre la volonté et son objet, elle nous montre la série des efforts qui en poseront les conditions. Suscité par tout ce qui le contredit et le blesse, souffrant du désordre, tendant vers le mieux, c'est-à-dire vers le complément de son être, l'esprit conçoit des fins nouvelles, imagine les harmonies complexes qui résoudraient en accords les conflits de la vie intérieure, des individus et des peuples. Mais rien ne s'accomplit de soi-même, par une grâce d'en haut ; il faut résoudre les perpétuels problèmes que posent les faits, comprendre ce qui est pour le modifier, inventer le bien, le vouloir, ajouter l'esprit à la nature.

Vainement, la paresse et l'ignorance rajeunissent l'éternelle illusion, au vieux miracle divin substituent le miracle historique, la révolution qui posera des effets sans cause, fera sortir le bien du mal, la justice de la violence, l'amour de la haine. L'homme est condamné à faire sa besogne lui-même, le travail est sa loi. Il faut qu'il construise l'idéal, qu'il découvre les lois du réel et que, sachant ce qui est possible, voulant ce qui est meilleur, il pose dans le fait présent les conditions de l'avenir qu'il a conçu. Le métier d'homme est glorieux, mais dur. Le renoncement dès lors n'est plus la morale même, il est la grande tentation.

Renoncer, se libérer des affections, des inquiétudes, des soucis qui nous viennent de ce que nous prenons au sérieux les hommes et les choses ; en le détachant pour ainsi dire des individus, donner à l'amour même le calme de l'indifférence, reculer dans une sorte de lointain la réalité dont le contact nous blesse, contempler au lieu d'agir, ou n'engager dans l'action que l'extérieur de soi-même, faire société avec Dieu et non avec les hommes ignorants, stupides et brutaux, se résigner au mal, en faire un aspect inattendu du bien pour en moins souffrir, ne dépendre que de soi, c'est se reposer, s'asseoir dans la paix et dans la certitude, au lieu de se risquer dans une lutte dont l'issue est ici incertaine.

La morale ne consiste plus à mourir, à s'amoindrir, à se ramener en soi, à se taire petit pour passer par le chemin étroit qui mène au ciel, elle consiste à accepter la vie, à la vouloir dans sa plénitude. Qu'on n'objecte pas que la morale est désintéressement, oubli de soi-même, sacrifice, que le libre mouvement de la vie ne peut que mettre aux prises les individus lâchés dans la liberté de leurs instincts contraires. La vraie vie de l'homme est la forme supérieure que la vie prend en lui : la vie spirituelle n'est pas l'égoïsme. Le saint qui se retire de la cité des hommes, uniquement préoccupé de son salut qui est affaire entre lui et Dieu, ne se sacrifie qu'à lui-même.

L'homme moderne, qui accepte le monde et ses lois avec la résolution d'en faire sortir tout le bien qu'il conçoit et qu'ils comportent, ne peut se détacher des autres hommes. Conscient de la solidarité qui l'unit à ses semblables, qui l'en fait en un sens dépendant, il sait qu'il ne peut faire son salut tout seul, que la paix intérieure est liée à la paix sociale, et que cette paix elle-même veut plus de justice dans les cœurs et dans les lois. Homme, il a besoin d'un milieu humain, son œuvre est de le créer. Doutant où il convient de



douter, n'affirmant pas d'abord que les injustices présentes seront amplement réparées ailleurs par le Dieu tout bon et tout-puissant qui les a d'abord permises, il en souffre jusqu'à ne s'y pouvoir résigner.

La vie morale ne consiste pas à remettre le bien, mais à le faire ici-bas ; certes, elle est, avant tout, vie intérieure, éducation de soi-même, spiritualisation de sa propre nature, car le principe des actes est en l'homme; mais la vie intérieure n'est pas le souci du salut personnel, l'inquiétude maladive des souillures que peut nous faire contracter le contact de nos semblables ; loin de nous enfermer dans la retraite d'une perfection solitaire, elle ne se développe, elle ne s'épanouit dans ses fonctions les plus hautes, dans la science, dans l'art, dans la conscience et dans la volonté du bien qu'en s'identifiant à la vie sociale. La société nous est comme intérieure, en ce sens que par elle nous réalisons ce qui proprement nous confère l'humanité. Ainsi, au premier rang des sentiments que l'individu doit développer en lui, est le sentiment de sa relation nécessaire aux autres hommes. La morale qui est la mise en œuvre de toutes les puissances humaines, science, technologie, invention morale, a pour fin immédiate de créer l'homme en humanisant l'individu, la société et la planète elle-même.

Loin que la morale désormais puisse reposer sur la religion et sur ses dogmes, il n'est que la vie morale qui puisse donner une valeur et un sens à notre croyance en la suprématie de l'ordre moral. Ce rapport nouveau de la morale à la religion est un renversement de méthode qui répond au progrès de la science et de la conscience. A l'origine, la morale et la religion sont étrangères l'une à l'autre : les dieux sont des puissances surnaturelles, qu'épouse ou conjure la magie des rites ; ils ne vengent que les crimes commis contre eux-mêmes.

En vertu de la loi psychologique qui porte l'esprit à organiser ses éléments et à en former un mystère, les idées morales et religieuses sont rapprochées, conférées, et les religions éthiques subordonnent l'éthique à la religion, font de ses prescriptions les ordres d'un Dieu qui récompense ceux qui suivent sa loi, punit ceux qui la violent. L'habitude des méthodes scientifiques, la critique de notre pouvoir de connaître nous impose des exigences nouvelles. Nous avouons notre ignorance, quand les moyens de savoir nous manquent; nous doutons, quand nous en sommes réduits aux conjectures. Dès lors, il devient difficile d'édifier la morale sur l'inconnaissable, sur des dogmes métaphysiques et religieux qui, de plus en plus, nous apparaissent comme des hypothèses et des postulats. Le premier principe de toute logique théorique ou appliquée est d'aller du connu à l'inconnu.

Nous ne trouvons pas dans la nature des faits donnés qui répondent à l'ordre moral, qui le confirment et le justifient, comme les phénomènes font les lois physiques. Sans doute, nous concevons cet ordre; mais qui nous assure que cette conception réponde à la réalité ? Les lois morales ne peuvent se définir des faits généraux. Pour nous débarrasser des contradictions que nous opposent la nature et l'histoire, nous rejetons la réalité de cet ordre moral dans un au-delà, dans un monde transcendant où les rapports que nous observons ici-bas se renversent, où la loi de l'Être s'identifie avec la loi du Bien.

Qui nous assure que nous ne nous plaisons pas à nous tromper nous-mêmes, que ce monde de l'intelligible, que ce paradis est autre chose qu'une fiction par laquelle nous fixons et fortifions certaines croyances qui, tendant à réfréner l'égoïsme, favorisent la vie des hommes en société ? Mais une illusion n'agit qu'autant qu'elle n'a pas pris conscience d'elle-même comme telle. Puisque nous ne trouvons pas dans la nature et dans l'histoire les faits qui répondent à l'ordre moral, puisque détaché des faits cet ordre risque de n'être qu'une fiction vaine, il reste à l'homme de poser, par ses actes, les faits qui commencent la preuve de l'accord possible de l'ordre moral avec la réalité (1).

L'idéal naît de l'action et trouve en elle sa preuve. S'il en est ainsi, si, quand il s'agit du bien, nous ne savons à la lettre que ce que nous faisons, si les plus subtils raisonnements nous laissent dans l'esprit, ne peuvent nous conduire de l'idée au réel, s'il nous faut montrer ici la vérité dans des actes et dans des œuvres, rien ne peut plus nous débarrasser de la dure obligation d'établir la justice ici-bas, dans les rapports des hommes : notre croyance à l'ordre moral ne se confirme que par notre effort pour le réaliser sur la terre.

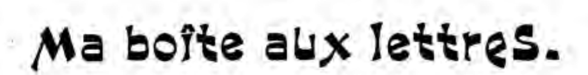
Le monde des idées, objet de pure contemplation, se change en l'idéal progressif qui a son principe et son terme dans l'action volontaire des hommes. Nous ne pouvons dans la solitude que nous exalter à vide, nous nourrir de chimères; le détachement est l'aveu que la raison est étrangère au réel; la mort au monde est la mort à la raison, que remplacent les images de la fantaisie et le grand vide de l'extase.

Tant que la loi sociale et la loi de nature; tant que sous les mots qui le dissimulent règne l'instinct de la bête; tant que l'esprit s'évapore en phrases, en poèmes, en chants, se dépense en gestes cérémonieux; tant qu'il n'entre pas dans l'être et ne pénètre pas la nature, notre foi reste superficielle, verbale, inefficace. Seule, l'action supprime le doute : ce que nous réalisons de justice prouve par un commencement de réalisation que l'ordre moral n'est pas étranger à la nature, que le bien est autre chose qu'une illusion ou un déguisement de l'intérêt. Notre croyance en Dieu, c'est-à-dire en la suprématie de l'ordre moral, ne prend consistance que dans la mesure où nous posons des faits réels qui la confirment.

Le sophisme qui conclut du règne de l'injustice sur la terre à sa réparation dans un monde meilleur est devenu très grossier pour nos intelligences : la perpétuelle défaite du bien ne prouve pas sa victoire nécessaire. Jouons-nous la comédie de la morale et de la religion, cherchons-nous seulement un divertissement à la conscience de notre misère morale ?

Une fois par semaine, dans des enceintes réservées et décorées à cet usage, des hommes se réunissent pour affirmer leur noblesse et qu'ils ne sont rien moins que les fils de Dieu. Les paroles ne suffisent pas à faire la preuve; en fait, l'homme est une bête méchante et cruelle, qu'il prouve la validité de ses prétentions par ses actes, qu'il apporte ses titres.

GABRIEL SÉAILLES.



Ma boîte aux lettres.

CHER MAITRE ET FRÈRE EN CROYANCE,

J'ai encore aujourd'hui des nouvelles de mon frère de lait Jean de la Vèze, qui s'entête à déposer ses lettres dans ma boîte, au lieu d'entrer pour me poser de vive voix des questions auxquelles il me demande de répondre.

Depuis longtemps j'ignore son domicile, et il s'entête à me le cacher. Pourquoi ? Je n'en sais absolument rien.

(1) C'est parce que le Spiritisme apporte la certitude de la vie future et des sanctions de la loi morale, qu'il donne à celle-ci une invincible autorité. (N. d. l. r.).



Aujourd'hui, il m'écrit :

« Parce que je suis spirite, une jeune dame, amie de ma famille et de moi aussi, élevée dans un couvent, me traite de mécréant, et me blâme, en même temps, d'aimer la République. Je suis vraiment embarrassé pour lui répondre. Toi, cher frère, plus versé que moi dans la consolante doctrine du spiritisme, et surtout plus habitué à la défendre par la plume, dicte-moi la réponse que je dois faire à cette dame. Je te remercie à l'avance du nouveau service que je réclame de ton amitié.

« Ton frère affectionné,

« JEAN DE LA VÈZE. »

Je lui ai répondu :

Mon cher frère, dis à cette dame :

Si vous tenez à ce que nous restions bons amis, cessez, je vous en prie, chère Madame, de me jeter sans cesse à la face le mot de mécréant.

Un mécréant, à vos yeux, est celui qui ne croit pas ce que vous croyez. Aux miens un mécréant est celui qui ne croit pas ce que je crois.

Des deux, qui a raison ?

Est-ce celui qui base sa croyance sur des *on-dit*, sur des légendes, sur des récits merveilleux, sans aucun critérium, ou bien celui dont la croyance repose sur des preuves indiscutables, indéniables, parce qu'il a vu de ses propres yeux et entendu de ses propres oreilles ?

Le premier, malgré son affectation de foi et de croyance, ne peut s'empêcher de douter quelquefois — peut-être très souvent — tandis que le second, armé de son critérium, a l'esprit parfaitement tranquille et ne doute point et ne doutera jamais.

Un avenir prochain vous démontrera que vous êtes dans l'erreur et moi dans la vérité. Votre erreur, chère amie, est bien naturelle, puisqu'elle est le résultat de l'éducation que vous avez reçue dans un milieu où l'erreur et le mensonge sont entretenus avec soin par une Église dont l'objectif est de gouverner le monde en le maintenant dans l'ignorance.

Vous me demandiez un jour si j'aimais la République ? Je l'aime au même degré que vous détesteriez le cléricalisme, si le père Loriquet n'eût été votre professeur d'histoire. A mon tour, je vous demande si vous aimez la Sainte-Inquisition, la Saint-Barthélemy et les Dragonnades ? J'espère une réponse et vous renouvelle, chère Madame, l'expression de mes meilleurs sentiments d'affection respectueuse.

* * *

Voilà. Écris-lui ça, et tu me feras connaître sa réponse, si elle t'en donne une.

Amitiés sincères.

J. CHAPELOT.

LES LIVRES

Vient de paraître :

Balthazar le Mage

par A. VAN DER NAILLEN.

Après plusieurs années d'une attente bien vive, le troisième volume de l'ouvrage si élevé de Van der NAILLEN *Balthazar le Mage*, faisant suite à *Dans les Temples de l'Himalaya* et *Dans le Sanctuaire*, est enfin traduit de l'anglais. C'est avec une réelle satisfaction que nous annonçons ce beau livre à nos lecteurs qui, pour l'avoir longtemps attendu, n'auront pas perdu leur temps. Dans cette série philosophique l'auteur révèle à l'homme la foi la plus sublime, la religion la plus pure comme science exacte qu'il soit donné à l'âme de concevoir. — Aux lecteurs des deux premiers livres nous sommes heureux d'annoncer que nous tenons le troisième *Balthazar le Mage* à leur disposition.

En vente : Librairie des Sciences psychiques, 42, rue Saint-Jacques, Paris. — Prix : 3 fr. 50.

MON CHEMIN DE DAMAS

par JEAN ROUXEL

(*de la Société des gens de lettres*).

0 fr. 50 à la librairie Spirite, 42, rue Saint-Jacques, 0 fr. 60, franco.

Ce charmant petit poème qui aurait pu prendre pour titre, s'il n'était si fréquemment employé : *Comment je suis devenu Spirite*, est sorti d'un cœur sensible et fut traduit par une plume tendre et sincère.

Ceux de nos frères et de nos sœurs qui ont lu *Mon chemin de Damas* en ont conseillé la lecture à leurs amis. Nous invitons également nos abonnés à lire le poème de Jean ROUXEL.

Secours immédiats aux vieillards nécessiteux

1er septembre De Mme Vve Parquet. . . . 5 francs

ŒUVRE DE LA CRÈCHE SPIRITE

1er septembre De Mme Vve Parquet. . . . 4 francs

Le Gérant : A. BOUVIER.

12-9-05. — Tours, Imp. E. ARRAULT et Cie, 6, rue de la Préfecture.

QUINZIÈME ANNÉE. — N° 357. 10 Centimes. 1er-16 OCTOBRE 1905

LA PAIX UNIVERSELLE

REVUE INDÉPENDANTE

MAGNÉTISME TRANSCENDANTAL

VÉRITÉ RAISON JUSTICE — PHILOSOPHIE — PHYSIOLOGIE — PSYCHOLOGIE — LUMIÈRE SAGESSE AMOUR

La connaissance exacte de soi-même engendre l'amour de son semblable. A. B.

Directeur : A. BOUVIER

Il n'y a pas de culte plus élevé que celui de la vérité.

ABONNEMENTS : UN AN { France . . . . 3 fr. Etranger . . . 4 fr.

SIÈGE : 5, cours Gambetta, 5 LYON

Il paraît un numéro les 1er et 3e dimanches de chaque mois.

SOMMAIRE

Les véritables causes des radiations lumineuses du radium

par J.-H. ZIEGLER, docteur ès philosophie, *Zurich*, 1904.

Tranquillement endormis sur les principes fondamentaux de la science, — distinction entre la matière et l'énergie — et, constance ou conservation de l'énergie — les plus grands savants ont été brusquement éveillés par la découverte de M. et Mme Curie. Le radium, qui émet constamment de la lumière sans modification appréciable de sa substance, venait ébranler les vieux dogmes.

Une littérature abondante a été publiée sur les corps radio-actifs ; les auteurs les plus en vedette, M. et Mme Curie, Sir W. Ramsay, Rutherford, Frederick Soddy, Karl Hoffmann, etc., ont joint leur voix autorisée aux descriptions des revues de toute nature, aux articles des grands journaux périodiques. Et pourtant l'énigme du radium est loin d'être résolue.

La science s'est laissé surprendre par la découverte du radium. Son dogme n'était donc pas juste, ni complet, puisqu'il était loin d'envisager ce phénomène.

L'idée de la vérité, c'est pour nous l'existence de l'Un.

L'image de la vérité est la représentation de l'Un dans le temps et l'espace. Les unités de masses sont les premières manifestations dans le temps et l'espace de la vérité absolue, qui nous est ainsi conditionnée dans nos observations par la force, l'espace, le temps. Les unités de masses sont les plus petites divisions de la substance. Toutes les religions ont symbolisé dans leurs *Trinités* l'unité absolue, indivisible, contenant les trois principes de manifestation, — force, espace, temps.

Notre unité de force sera donc la force agissant sur l'unité de masse pendant l'unité de temps, et la déplaçant de l'unité d'espace. Donc les unités sont toujours en mouvement, et est corps composés d'unités de masses aussi : ils rayonnent. Ce rayonnement est double, il va de l'intérieur à l'extérieur et réciproquement.

Les modes de rayonnement sont multiples; sans eux, nous ignorerions l'existence des corps; par eux, nous les voyons, entendons, goûtons, touchons, sentons.

De là, cinq états de la substance : lumineux, résonnant, gazeux, liquide, solide. Ces états se subdivisent en deux : ceux qui comprennent beaucoup d'unités de masse, ceux qui en comprennent peu; les premiers, en repos relatif, ce sont des états statiques; les seconds, en mouvement, ce sont des états dynamiques. En ajoutant l'état de vapeur, nous avons les trois états dynamiques (soustraits à l'influence de la pesanteur) : lumineux, résonnant, gazeux, et les trois états statiques correspondants : solide, liquide, de vapeur. Des *états critiques*, où l'action de la pesanteur fait équilibre aux actions des unités de masses, les séparent deux à deux.

L'étude des formations, toutes issues des unités, premières manifestations de l'absolu, montre que les solides émettent des radiations lumineuses, les liquides des radiations résonnantes, etc. Tout serait donc, au fond, de la lumière. Le substratum de tous les états étant l'atome ultime de lumière, analogue au protyle (1).

En effet, l'état le plus simple de l'unité correspond au mouvement en ligne droite de l'unité, — ce qui a lieu tant qu'il ne se présente pas d'obstacle. A cet état correspond pour plusieurs unités un état dynamique, où le mouvement est le plus rapide, et en ligne droite. C'est l'état lumineux. La vitesse de la lumière est de 300.000 mètres par seconde.

Ceci n'est pas seulement scientifique. Les religions aussi n'enseignent-elles pas que Dieu est lumière !

Les théories scientifiques de la lumière n'ont aucune valeur. Celle de Newton a été abandonnée pour celle des ondulations, puis celle-ci pour la théorie électro-magnétique.

Ces deux dernières reposent sur l'hypothèse de l'éther. Celui-ci serait une sorte de solide à la fois incompressible et élastique — et sans poids, — qui interpénétrerait tout et sans lequel la lumière ne nous serait pas transmise. A dire que la lumière, ou le son, ne peu-

(1) Le protyle est le nom donné par Crookes au substratum de l'atome physique. (Note du traducteur.)

vent traverser le vide, c'est dire qu'on peut facilement danser au milieu d'une foule et non en plein air.

Ce n'est pas le vide qui fait obstacle à la lumière ou au son, ce sont les particules qui manquent pour le traverser dans ces conditions.

Dans un coquillage, les rayons de lumière sombre (1) venant des parois, se heurtent sur leur chemin aux particules d'air et leur contact produit le bruit bien connu. Dans une cloche où l'on a fait le vide, nous n'entendons pas la sonnerie d'un réveil. C'est que les radiations lumineuses ne peuvent se transformer en radiations résonnantes, comme dans le cas du coquillage. Mais un sensitif peut percevoir les radiations lumineuses. (Expériences de Reichenbach.)

Le radium est un élément chimique déterminé, ou, à notre point de vue, un développement particulier de l'unité de lumière, de l'éternel radium, le *lucium*.

L'hélium est un produit du radium, celui-ci se conduisant vis-à-vis de celui-là comme une mère par rapport à son nourrisson.

Si nous examinons les théories émises par Sir William Ramsay et Frédéric Soddy, nous sommes confondus. D'après Soddy, les atomes du radium éclatent successivement et leurs éclats produisent les *émanations* et les *radiations*. C'est comme si dans une tribu de grenouilles les premiers chanteurs, enflés soudain de la manie des grandeurs, éclataient dans un dernier *couac*! et que les membres de la tribu, l'un après l'autre, aussitôt leur effroi passé, devenus pleins de dégoût pour la vanité du monde, fissent le *salto mortale* dans les airs. Ainsi se comporteraient les atomes du radium. Naturellement ce harakiri des atomes demande du temps, 1.500 ans, si nous en croyons les tables dressées par Soddy, 2.500 à 3.000, d'après celles de Ramsay. Nous devons évidemment nous contenter de ces larges approximations.

On ne peut tenir son sérieux en lisant ces explications. Comme la radio-activité éclaire bien l'évolution de la matière! Le travail de Soddy aura eu pour principal résultat de montrer l'ignorance des savants. Que peut-on savoir, en effet, si l'on n'a pas la connaissance de la *Vérité*. Soddy est entraîné à ses déductions parce qu'il accepte comme argent comptant la doctrine insensée de l'éther. Il définit la radio-activité la qualité que possèdent les corps de se séparer en un instant donné de quelques-uns de leurs atomes. Il dit :

« Les radiations sont composées d'éléments différents et de caractère différent; toutefois, les différences ne sont pas très grandes. »

Le spectre de l'hélium apparaît après celui de l'émanation. C'est une preuve, pour Soddy, que l'hélium est un produit de la dissociation de l'émanation.

Ce pourrait être, tout aussi bien, un produit de reconstitution, de condensation des particules de l'émanation. Il espère que la science découvrira la force créatrice qui forme l'origine et la fin des choses.

C'est la vérité, qui constitue cette origine et cette fin, — et elle aura le dernier mot.

La vérité est contenue dans le dogme de la Trinité et celui de l'Immaculée-Conception. Derrière Maja ou Maria, il y a la matière vierge, — fécondée par le Saint-Esprit, — d'où la conception de la *Lumière* du monde.

La radiation lumineuse du radium vient de nous éclairer.

(*Traduit par M. X.*)

(1) Comparer avec l'expression de « lumière noire » de G. Le Bon. (N. du T.)

MYÉLITE ET TUBERCULOSE

Notre siècle est empoisonné moralement et physiquement ; pour l'heure, nous ne nous occuperons que du physique : nous parlerons myélite et tuberculose. — Nous avons reçu, à ce sujet, d'un jeune docteur de Lyon, un opuscule intéressant (1) de toute actualité: *Myélite par toxines tuberculeuses*. Comme peut le voir le lecteur, notre jeune docteur est dans le train !

Combien de malades, en effet, sont atteints à l'heure actuelle de myélites, depuis surtout la propagation de la tuberculose, de cette affreuse maladie qui fait par an 150.000 victimes dans notre beau pays de France !

Et depuis quand cette mortalité est-elle si élevée? — Depuis surtout que notre organisme est empoisonné par les sérums divers et les injections hypodermiques.

Quand nous avons écrit, il y a déjà bien des années (2), dans un opuscule aujourd'hui introuvable, que la sérumthérapie et la méthode des virus atténués seront un jour la honte du dix-neuvième siècle, nous avons soulevé un *tolle* général. — A cette époque, nous étions à peu près seul de l'opinion par nous émise, mais depuis on a marché... fort heureusement ! Et les antipasteuriens forment aujourd'hui une légion. — Le docteur H. Boucher de Saint-Servan a démontré, d'une manière incontestable, toute la nocivité de la méthode pasteurienne. Voici ce qu'il écrivait encore tout dernièrement dans *le Journal de la santé* (numéro du 13 août 1905), le savant docteur. En traitant de la variole, il concluait ainsi :

« Que la seule manière d'éteindre la variole, c'est de ne plus vacciner, car le vaccin, issu de foyers morbides, en polluant le terrain humain, l'affaiblit et le conduit finalement à la déchéance; c'est pour cela qu'en ces populations sursaturées depuis cent ans de virus jennérien, dans notre siècle d'hygiène, de bien-être généralisé, renaissent les fléaux des vieux âges, peste, lèpre, cancer, variole. C'est pour cela que la tuberculose, expression de cette déchéance des terrains, tous les ans, malgré les mesures, s'étend partout.

Voilà ce qu'un savant, trois fois docteur, imprime, et nous ne saurions trop l'en féliciter.

Abordant l'étude de l'opuscule du docteur A. Granier, nous dirons que son travail, bien qu'empreint des doctrines un peu vieillottes de ses maîtres, est fort bien fait surtout en ce qui concerne l'*Historique*, précédé d'une introduction presque magistrale ; est également remarquable, tout ce qui concerne l'étiologie, la pathologie, l'anatomie pathologique, la symptomatologie, le diagnostic. Cette dernière partie est plus que l'œuvre d'un jeune docteur, donc d'un étudiant ; on l'est, du reste, toute sa vie étudiant, quand on étudie la science. Est-ce que le centenaire Chevreul ne s'intitulait pas, à la fin de sa carrière, le doyen des Etudiants de France !

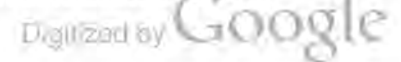
Mais si nous n'avons que des éloges à donner à la plus grande partie de l'ouvrage du jeune docteur, nous nous permettrons une critique au sujet du paragraphe: Evolution, Pronostic et Traitement, surtout à celui-ci. Ce n'est pas que le traitement indiqué soit précisément mauvais, mais il est écourté et puis, nous aurions voulu autre chose, nous aurions désiré que le jeune docteur indiquât une diététique plus nouvelle, capable non seulement d'enrayer le mal, mais de le prévenir aussi, si possible.

Il vaut mieux prévenir que guérir, dit un vieil adage.

Je sais bien que le docteur A. Granier indique, en une seule

(1) *Myélites par toxines tuberculeuses*, par le docteur A. Granier, interne à l'Hôpital Saint-Joseph, in-8 jésus. Lyon, imprimerie L. Bourgeon.

(2) *De la vivisection*. Un vol. in-18, Paris. H. Chacornac, 1894. — Dans cet opuscule, la méthode pasteurienne y est soigneusement étudiée et réfutée par les arguments et les dires mêmes de Pasteur.



ligne, une méthode générale : « Le traitement de la myélite, par toxines tuberculeuses, se confond dans son ensemble avec celui de la tuberculose. »

Un point, c'est tout. C'est dire beaucoup, mais aussi fort peu de chose, surtout rien de nouveau, et nous aurions voulu une discussion du traitement de la tuberculose, par exemple (ne nous occupons que d'un point), de la suralimentation. M. A. Granier croit-il que gaver un tuberculeux de viandes soit la suprême loi ? Nous ne le pensons pas !

La viande produit en effet des masses de microbes, principalement dans le gros intestin ; d'aucuns prétendent que pour en fixer le chiffre, il ne faudrait pas moins d'une unité, suivie de 15 zéros, c'est-à-dire que le tiers des déjections de l'homme n'est composé que de cette Flore (amère dérision) microbienne. Or, M. le docteur Granier dit avec raison, s'appuyant sur la juste autorité de ses maîtres, que « c'est en supprimant dans la mesure du possible les aliments nuisibles, les toxiques, qui dérivent de l'extérieur, c'est en abaissant le taux des fermentations digestives, spécialement à l'aide de l'antisepsie par les poudres insolubles ; c'est en excitant le fonctionnement du foie, des viscères antitoxiques, c'est en activant les oxydations, c'est en usant de lavages intestinaux, des purgatifs, de la diurèse ; c'est en combattant sagement, avec prudence, les divers modes d'élimination que l'on combattra les effets des principes nuisibles du tube digestif ».

Rien de bien nouveau en tout ceci, et cependant le jeune docteur nous dit, en agissant ainsi, comme dit M. Pierret, ce sera faire de la médecine dans son acception la plus large et la plus intelligente.

Possible, mais pas neuve en tout cas !...

D'après nous, il y a un meilleur traitement à appliquer et nous aurions voulu qu'il fût au moins mentionné à titre d'indication seulement, c'est l'alimentation végétarienne, qui supprime largement et microbes et toxines.

Voilà un traitement général et rationnel, et en supposant même que ce ne soit pas là l'opinion du jeune docteur, il aurait pu nous le dire, l'examiner, l'étudier, montrer le bon et le mauvais de cette diététique. Indiquer aussi un mode de destruction des toxines, s'il persistait à gaver de viande ses malades atteints de myélite tuberculeuse.

Il aurait pu, par exemple, leur administrer du kéfir, qui renferme de l'acide lactique, le destructeur par excellence des microbes, des bacilles, des toxines, etc. Le kéfir empêche l'engendrement et la propagation de la riche flore microbienne du gros intestin, parce qu'il préserve de la putréfaction les aliments carnés.

Malgré cette critique, nous ne craignons pas d'affirmer que l'étude consciencieuse du jeune docteur A. Granier peut faire augurer pour lui un bel avenir scientifique; ce que, du reste, nous lui souhaitons de tout cœur.

Ernest Bosc.

DIVORCE ET SÉPARATION

DIEU !

Si nous en croyons la rumeur parlementaire, le 1er janvier 1906 verra l'application de la loi sur la séparation des Églises d'avec l'État; le divorce entre ces deux époux mal assortis sera alors un fait accompli; dès lors, plus de religion d'État, c'est-à-dire, plus de religion officielle, toutes les religions tolérées, aucune de reconnue; liberté complète et entière pour tous les cultes s'exerçant au sein d'associations constituées sous le régime légal, bien entendu.

C'est là un événement dont l'importance est considérable, et lequel, inattendu par ceux-là mêmes qui y ont le plus largement contribué, fera regretter bien des insolences, bien des violences même chez la haute diplomatie romaine.

Les princes des prêtres, hautains, grisés d'ambitions fastidieuses, croyaient encore à l'invulnérabilité de leur Église, ils ne pouvaient se faire à l'idée que l'État français, que cette France, qu'ils se complaisent à appeler toujours et quand même « la fille aînée de l'Église », renoncerait un jour à leur fournir les subsides et les tolérances qui leur facilitèrent, de tout temps, la sourde persécution tramée par eux contre ses institutions démocratiques, et alors même que le vote des principaux articles de la loi nous faisait dire que la séparation était faite, eux, organisaient un vaste pétitionnement, devant faire avorter le vote définitif.

L'avortement a respecté la loi, mais s'est emparé des listes de pétition, et les a reléguées au lieu qui convient à des documents dictés par la passion, et dont l'authenticité paraissait, en outre, être des plus douteuses; ce que voyant, ils n'ont pas hésité à pousser leurs fidèles à la révolte, la prêchant ouvertement, et en chaire, et dans les *Croix*, ou autres journaux formant l'ensemble de leur « bonne presse ».

Le bon sens populaire a encore une fois prévalu sur le fanatisme catholique, et le vote a suivi son cours et le suivra jusqu'à complète extinction.

C'est, à bref délai, la déchéance du catholicisme, que l'on éprouve quelque dédain à appeler encore : régime religieux.

Le divorce entre l'Église romaine et l'État républicain français étant un fait accompli, s'ensuit-il que la séparation soit faite ? Non; nous n'avons jamais considéré comme la séparation, telle ou telle mesure d'abrogation du Concordat, ou de suppression du budget des cultes; c'est là affaire entre l'Église et l'État. La séparation ne sera donc un fait accompli que lorsque le peuple, ravisé, rejettera enfin cet enseignement dogmatique ridicule, en tous points nocif, obscurcissant les esprits, troublant les consciences, divisant les âmes, conduisant à l'aveuglement, à l'abêtissement complet. La séparation ne sera faite que lorsque, prêtres, moines et nonnes, ne parleront plus que dans le vide, n'auront comme fidèles que leurs propres congénères, c'est-à-dire seront par le peuple livrés à eux-mêmes, comme ils vont l'être par l'État.

A ce moment, le prêtre fera connaissance avec la lutte pour la vie qu'il ignore encore; ne recevant plus les pièces de monnaie qui entretiennent encore son oisiveté, il verra, et nous verrons avec lui, se désagréger l'œuvre de mensonge et de perfidie qu'il feignit de vulgariser comme étant le pur christianisme, avec lequel elle n'a absolument plus rien de commun; nous verrons enfin la nation se séparer de la pieuvre, l'esprit français se dégager de ses tentacules, pour prendre son essor au sein de la révélation moderne.

Quelques esprits empreints d'un pessimisme par trop excessif, se sont laissés aller à admettre que l'Eglise, séparée de l'Etat, constituant en associations actuelles communales, cantonales, départementales les derniers vestiges de la fidélité qu'on lui accordera, puis s'organisant en un seul groupement religieux national, deviendrait un danger pour l'ordre public, en un État puissant, en révolte contre l'État lui-même.

C'est là une erreur, qu'un excès de prudence aurait pu faire excuser chez les pessimistes, si nous ne savions qu'elle fut inventée de toute pièce par le clergé lui-même, pour favoriser l'apeurement, fournir un nouveau heurt à la marche du vote de la loi ; et oui, ces Messieurs du catholicisme en sont arrivés là, à user de tous les moyens pour parer à l'éventualité. Cette menace mériterait-elle quelque attention, vaudrait-elle la peine que l'on s'y arrêtât que nous devrions en faire fi et avoir une tout autre confiance en la loi inéluctable d'évolution, de transformation, qui a su préparer les masses à l'importante réforme du divorce, et de par elle-même, consacrer le



prélude de celle bien plus importante encore, qui pour toujours éloignera le peuple de l'Église !

Oui, au lendemain du divorce, nous aurons des semblants d'association cultuelle, car on n'enrégimente pas des faux dévots, et nous aurons un État mourant dans l'État vivant de la libre pensée du conscient examen. Il faut ne pas douter de la puissance de l'idée qui commande à tout, qui fera la véritable séparation, la rupture définitive des liens qui séculairement unissaient le peuple à l'Église.

C'est surtout cette séparation que craignent les princes de l'Église, parce que c'est par elle qu'un déficit considérable sera amené dans les caisses du fameux denier de saint Pierre, denier dont les ressources puissantes alimenteront quelque temps encore les caisses succursales de propagande ou autre objet, mais qui cessera aussi d'être puissance, d'être un budget suffisant.

Les simples et ignorantes bigotes que le confessionnal subjugua ont fait leur temps, celles qui particulièrement payèrent des milliers de francs, leur place au ciel, sont à cette heure entrain de vaquer éperdument à la recherche du siège de béatitude promis, assuré, et comme celles qui sont revenues ont fait part de leur cruelle déception à bon nombre de leurs amies, les places aux cieux se vendent toujours le plus chèrement possible et à défaut très bon marché, mais ne s'achètent plus avec autant d'empressement. Belle naïveté d'antan où donc es-tu !

Il a vécu désormais le Dieu des catholiques, et les exploiteurs de son nom et de sa puissance aussi, en tant que considération et autorité, il a vécu aussi tout cet enseignement de terreurs charlatanesques et mercantiles qui en faisait l'ornement morbide.

Nous avons entendu maints fidèles, — gens de bonne foi, — tenir le raisonnement suivant plein d'à-propos, et qui mérite notre attention. « Comment se fait-il que Dieu si puissant, si bon, si miséricordieux, si juste enfin, ait laisser expulser de France tant de religieux et de religieuses, tous plus saints et plus saintes les uns que les autres, et dont la seule préoccupation était de le prier, de le glorifier du matin au soir ! Comment a-t-il pu laisser les gendarmes de la République mettre la main sur les épaules sacrées des plus vaillants d'entre ses adorateurs ? Comment a-t-il pu permettre que l'on chasse ces innocents, de leurs maisons de recueillement, de leurs monastères retirés du monde et de la vie ?

« Pourquoi n'est-il pas intervenu à ces heures pénibles pour son Église ? Pourquoi n'a-t-il pas permis, à ces moments, un de ces miracles dont on nous raconte si souvent les émouvants épisodes ? aux époques où ils se produisirent, il ne paraît pas qu'ils fussent si nécessaires. Pourquoi enfin tolère-t-il que l'État se sépare de son Église ? Mais surtout pourquoi permet-il que son peuple en fasse autant ? Ça lui aurait coûté si peu à lui, le petit miracle qui aurait dérouté commissaires, soldats et gendarmes, et serait devenu pour le peuple de France l'avertissement précieux.

« Au lieu du miracle, il semble, au contraire, que jamais la Sainte Vierge et les saints aient moins apparu qu'en ces temps-ci. On dirait que le ciel est fermé pour que nul d'entre eux ne puisse en sortir. Mieux que cela, il tolère, oh ! comble de la tolérance! qu'à Lourdes, lieu prédestiné de piété et de recueillement, viennent s'implanter les dissipations mondaines diaboliques en des cafés concerts, des casinos, des spectacles, où règnent en permanence l'obscénité et la luxure. »

Le fait de ce raisonnement n'est pas isolé, chers lecteurs, il est courant les rues, les boulevards, tous les lieux où l'on cause, il va jusque dans les campagnes où il prépare la vraie séparation. Oui, l'on s'étonne partout que Dieu ait laissé et laisse faire encore, et ce grand fait inspire la méfiance et le doute quant à la vérité catholique.

Toutefois l'esprit chancelle, n'ose prendre fait et cause pour telle ou telle opinion philosophique, le catholique ne sait plus, machinalement il observait ce que ses ancêtres lui avait légué comme pouvant satisfaire les besoins de sa conscience, et aujourd'hui son trouble n'a d'égal que sa surprise, devant le flot grandissant de l'insuffisance de sa religion.

Cet état d'esprit étant la règle générale, il n'est pas même audacieux de présumer que toutes les organisations auxquelles les prêtres auront recours pour tenter le salut de leur prestige dans le monde, seront de vaines tentatives, et qui serviront simplement à leur faire constater la fin de leur puissance. Tel l'arbre de l'Évangile qui ne porta pas de fruits, le catholicisme sera brûlé et jeté au feu par la redoutable destinée contre laquelle restent sans effet toutes les résistances.

Mais si nous, spiritualistes modernes, devons applaudir à ce fait, qu'un Gouvernement n'accorde plus sa toute protection, et surtout l'émargement au budget, à une exploitation mercantile; si nous devons nous réjouir de ce que le peuple s'en éloigne désormais, nous ne devons pas oublier aussi qu'un devoir sacré nous incombe à tous en tant qu'initiés à une doctrine que la consécration prochaine de la science fera peut-être un jour religion d'État.

La révélation a semé çà et là ses consolations, il faut songer que ce n'est pas pour que nous en bénéficiions exclusivement, qu'il nous a été donné de comprendre toute la valeur, de sentir toute l'importance de ses enseignements; l'heure de répondre a sonné, nous devons ne point nous montrer sourds à son appel; en quel lieu que la destinée nous ait placé, nous pouvons faire beaucoup; chacun dans notre milieu, aussi restreint que soit le cadre de notre prépondérance, aussi étroit que soit le cercle de nos investigations, nous pouvons répandre avec quelque à propos, rien ne se perd de ce qui se répand de la vérité, la culture s'en fait toujours en temps opportun, au moment voulu.

La mission est délicate, la tâche parfois ardue, car si des hommes entretiennent encore en eux le besoin de croire, d'autres par contre à la faveur de l'insuffisance des religions divorcées, se sentent entraînés vers la négation absolue, sans opposer la moindre résistance à cet entraînement fâcheux.

Ce sera l'œuvre de demain du spiritualisme moderne, d'arrêter la société sur cette pente conduisant à l'athéisme, et vers les pires conséquences; on lui demandera quel est son Dieu, en quoi il ressemble à celui des religions qui est resté sourd à toutes les prières, à toutes les supplications, des millions de profès religieux, comme à celles des fidèles qui, de bonne foi, s'adressaient à lui à l'heure difficile, et il devra répondre, le spiritualisme moderne ! Il devra indiquer son Dieu et toute la croyance qui en dérive ; et le faire de telle sorte, que la raison sociale s'en montre satisfaite.

Ici même, dernièrement, cette question a été traitée avec autorité, que les lecteurs nous permettent d'ajouter notre modeste apréciation au développement qui en a été fait, nous la faisons nôtre, car elle nous satisfait pleinement, mais elle n'est pas de notre conception, elle émane de notre excellent ami M. Nourry auquel nous sommes heureux, en cette occasion, de rendre un légitime hommage.

« Dieu n'est pas un être. — Nous sommes obligés de convenir que notre organisation intelligente si grossière, si inférieure, ne nous permet pas d'avoir aucune conception vraie de Dieu.

Notre soif de savoir est tellement insatiable, que nous poussons toujours plus avant les hypothèses scientifiques, sans nous douter que peut-être nous raisonnons à faux et à vide.

En effet nous sommes bornés, de part notre emplacement dans l'espace, à vivre dans un universible à trois dimensions. Qui nous dit qu'il ne peut pas exister des univers invisibles à 4, à N dimensions ? Et alors que deviennent toutes nos belles certitudes en physique, toutes nos prétendues lois ? H. Poincarré, que j'admire comme étant un des plus grands esprits de notre temps, vient de publier un travail intitulé : « L'état actuel et l'avenir de la physique mathéma-

tique ». Enumérer ce travail serait un peu long, mais l'auteur démontre bien qu'avec les découvertes nouvelles il va falloir reviser toutes les grandes lois physiques.

Et l'homme qui se croyait si certain de tous les beaux principes qu'il admettait comme si bien démontrés, se trouve aujourd'hui un peu confus, devant les découvertes qui viennent lui prouver qu'il connaissait bien imparfaitement les divers états de la matière, et il est obligé de reconnaître, que devant la Nature, il n'est qu'un apprenti, que c'est à peine s'il commence à comprendre... qu'il ne sait pas grand'chose !...

C'est pourquoi aucune des hypothèses sur Dieu ne peut pleinement nous satisfaire.

A mon humble avis, Dieu est : Tout ! Et quand on dit qu'il est parfait dans son essence et perfectible dans ses parties, je crois qu'on raisonne terrestrement et humainement, car la perfection ou l'imperfection sont deux états différents et voilà tout, et qui ne nous paraissent tels que parce que nous sommes humains et que nous habitons la terre. Nous avons été obligés d'avoir des conceptions de l'univers, en rapport de notre organisation inférieure, mais ces conceptions changeront certainement, à mesure que nous nous élèverons de sphère en sphère, il est à supposer et à espérer que ce grand Inconnaissable deviendra pour nous un jour connaissable.

Déjà aujourd'hui nous pouvons considérer comme ayant beaucoup de chances de certitude, que : l'Univers entier n'est composé que d'une seule substance qu'on a appelée : Éther, et que toute la matière pondérable et impondérable n'est qu'une modification, qu'un changement, qu'une transformation perpétuelle, de cette substance Unique. Tout, absolument tout, y compris nous-mêmes, y compris tous les êtres vivants, y compris les âmes. — Et pour arriver à cette multitude de formations, pour engendrer le mouvement, la chaleur, le son, la lumière, la vie, la Nature se sert d'un moyen bien simple, toujours et partout le même : la Vibration !

Bien simple !!! Oui ce moyen est bien simple, mais... Qu'est-il ?... D'où émane-t-il ?...

Et c'est alors qu'en dernière analyse, sentant notre pensée s'élever, notre esprit monter, monter toujours... nous nous sentons pris d'un frisson étrange, d'une sorte de vertige, et bien bas, avec une sorte de recueillement effaré, nous murmurons : « Dieu !... Dieu !... Lui !!! »

Oui, car nous sentons que nous sommes vers les confins que notre esprit peut explorer, qu'il s'extériorise déjà dans les instants de rêverie profonde, qu'il nous rapproche de cet Être ! de cette Force invisible dont nous sentons la grandeur et l'existence nécessaire.

Oui, nous sentons que cet Être est bien cette substance Unique, éternelle, increée, universelle et nécessaire, mais ayant cependant conscience, ayant l'idée de son état, et que c'est de cette substance transparente, réelle quoique invisible, de cet éther, qu'est sortie, par voie de transformations successives, la substance apparente, la matière pondérable, la vie, qui à leur tour ont amené la substance sublimée, c'est-à-dire l'intelligence, l'âme !

Toutes ces transformations s'accomplissent donc par des vibrations; le résultat produit, c'est l'harmonie ! Harmonie sonore, Harmonie lumineuse, Harmonie céleste, Harmonie morale, c'est-à-dire le vrai, nous amenant au bien, qui nous conduit fatalement au beau.

Ce beau, c'est l'ensemble de toutes les vibrations formant toutes les harmonies au sein de la vibration Universelle dans l'harmonie Universelle — Dieu !!!

Il ne peut plus être question du Dieu des religions, de ce Dieu-Providence, ridicule, que l'on invoque quand on a une colique, ou que l'on est sur un bateau qui va faire naufrage, de ce Dieu, qui s'occupe de nos petites affaires pour les juger et les condamner ou les approuver. Non, ce Dieu-là n'existe pas et n'a jamais existé; seulement si le Dieu-Providence des religions est à jamais anéanti, s'ensuit-il pour cela que Dieu, Dieu !!! n'existe pas ? Ah ! là au contraire, nous n'avons qu'à étudier la Nature, et plus nous approfondirons l'œuvre éternelle, plus nous nous rapprocherons de ce sentiment intime qui nous fera, non pas comprendre Dieu, mais pressentir Dieu...

Victor Hugo résume ainsi sa pensée sur Dieu dans *Choses de l'Infini* :

« Les âmes passent l'éternité à parcourir l'immensité. » Après cela, il parcourt par la pensée le système solaire, parle des distances planétaires et lorsqu'il arrive aux frontières du système il s'écrie : « Est-ce fini ? Fini ! Quel est ce mot ? Améliorez votre télescope et vous verrez. » Et il repart à travers les étoiles, en vous donnant une sensation de vertige, puis lorsqu'il a parcouru et analysé l'Univers, voici ses conclusions : « L'astronomie seule n'a pas d'ombre, ou, pour mieux dire, l'ombre qu'elle a est éblouissante.

« Autour de l'homme chétivement limité, rayonnent, nous ne disons pas quatre infinis (l'infini ne se scinde pas), mais quatre aspects de l'infini : deux dans la durée, l'éternité future et l'éternité passée; deux dans l'espace, l'infiniment grand et l'infiniment petit.

« Mais l'éternité passée ! quel mot ! L'absurde et l'évident, l'impossible et le réel, amalgamés et indivisiblement mêlés pour composer l'inconcevable ! L'ombre apparaît comme l'unité. Dans cette unité qu'y a-t-il ? L'homme a sondé, d'abord avec la prunelle, puis avec le télescope, puis avec l'esprit.

« Cette unité, qu'est-ce ?

« C'est la noirceur, c'est la simplicité épouvantable, c'est l'immanence morte du gouffre, c'est le désert, c'est l'absence... Non, c'est la fourmilière des prodiges ! C'est la présence !

« Chacune des trois sondes de l'homme a rapporté quelque chose. L'œil a vu six mille étoiles, le télescope a vu cent millions de soleils, l'esprit a vu... Dieu !

« Qui Dieu ?.... Dieu !!! »

« Voilà, mon cher ami, à quelles conclusions a pu arriver ce grand génie, et il avait raison, Dieu ne se discute pas, ne s'analyse pas, il se pressent, et on ne peut bien le pressentir que dans l'étude de l'Infini, c'est-à-dire dans l'astronomie.

« Quant à l'âme, il est impossible que l'on ne puisse pas croire à son existence, à son éternité et par conséquent aux lois de réincarnation et à toutes les conséquences qui en découlent. C'est par vous que j'ai été initié au spiritisme, vous connaissez donc ce qui a rapport à la science de l'âme, seulement cette science est encore à l'état embryonnaire et nous avons beaucoup à faire pour aider à son avancement. Mais puisque l'éternité est à nous, pourquoi nous découragerions-nous ? Travaillons sans relâche : la beauté du but à atteindre vaut la peine de l'effort. »

L'appréciation d'un homme de science tel que M. Nourry sur cette question si passionnante de l'existence de Dieu et de l'âme, méritait de clore cet article sur la séparation des Églises avec l'État et le peuple, nous désirons ardemment qu'elle raffermisse les convictions faites, et fasse cesser tout doute chez ceux en qui les déceptions parfois bien cruelles de la vie auraient pu les retarder.

CÉLESTIN BRÉMOND.

UNE AVENTURE PERSONNELLE

par Albert WITTMANN, Colmar (Alsace), Winzenheimerstrasse, n° 7

ZEITSCHRIFT FUR SPIRITISMUS (Numéro du 29 juillet 1905).

Dans la nuit du 4 au 5 juillet m'arriva la chose merveilleuse que voici :

Cette nuit-là, je fus brusquement arraché au sommeil par un bruit étrange. Je me dressai sur mon séant et explorai ma chambre du regard, sans réussir à rien découvrir de suspect. Je me recouchai,



persuadé d'avoir été victime d'une illusion. Je n'attendis pas longtemps avant de percevoir le même bruit, comme des coups frappés sur les jalousies de ma fenêtre.

Je me levai, le bruit ayant cessé, et allai à ma fenêtre qui était ouverte. Je relevai les jalousies et regardai au dehors, sans rien apercevoir. Je me recouchai de nouveau et m'étais, je crois, rendormi, quand mes yeux s'ouvrirent involontairement. Ma chambre était éclairée par une lumière analogue à celle de la lune, si bien que tous les objets étaient faciles à discerner. Je portai les yeux sur la porte, que j'avais fermée le soir, et mon étonnement fut grand de la voir ouverte (c'est-à-dire qu'au lieu d'apercevoir la porte, il me sembla que celle-ci était devenue transparente ou mieux dématérialisée). Une forme humaine, vêtue d'un vêtement blanc, flottant, se tint quelque temps dans le cadre de la porte, puis vint lentement vers moi. Je fermai les yeux et les rouvris aussitôt, pour voir le fantôme, dans lequel je reconnus mon père, décédé le 25 août 1904 tout près de moi, me prenant doucement la main. Je frissonnai de tout mon corps, et avant d'avoir eu le temps de réfléchir, je me trouvai debout, sans savoir comment, au milieu de la chambre. Le fantôme me conduisit dans la pièce située en face de celle où nous étions. Sur le trajet se trouvaient deux portes que j'avais fermées à clef la veille. Chose étrange, il ne fut pas besoin de les ouvrir; nous passâmes très rapidement au travers. Nous nous arrêtâmes devant un lit inoccupé. Le matelas se souleva de lui-même et j'aperçus dessous un paquet de lettres. Puis je me trouvai recouché dans mon lit. L'esprit était encore devant la porte, devenue à présent visible; il éleva les mains, fixa ses yeux sur moi et disparut. La plus profonde obscurité régnait dans ma chambre.

Aussitôt je me levai, fis de la lumière et regardai partout. La porte était bien fermée comme la veille au soir; je ne pus rien découvrir d'anormal. Après avoir erré quelque temps dans ma chambre, je me remis au lit et m'endormis d'un sommeil de plomb, qui se prolongea tard dans la matinée.

J'avais tout à fait oublié mon aventure, n'ayant d'ailleurs guère le temps d'y songer. Pourtant, plusieurs fois, une puissance invisible semblait me retenir au moment où j'allais sortir; je n'y fis pas attention, ayant de nombreuses et urgentes occupations.

Mon aventure me fut remise en mémoire de la façon suivante:

En rentrant chez moi, à midi, je n'eus rien de plus pressé que de me rendre dans la chambre située en face de la mienne et de soulever le matelas du lit. Qui peut dire ma surprise? Il y avait bien là, à cette même place que j'avais vue en esprit, un paquet de lettres. Ce n'est pas ici le lieu de dire ce que contenaient ces lettres. Qu'il me suffise de dire que j'appris des choses qui étaient pour moi de la plus haute importance.

Je ne mets pas en doute que mon feu père, indirectement intéressé dans cette question, n'eût réellement conduit mon corps astral à l'endroit exact où se trouvaient les lettres. *Traduit par M. X.*

LA LÉGENDE DE LA TURBIE

par MAB. *Suite* (1).

Bien des fontaines consacrées aux Fées protectrices (2) furent utilisées comme lieux de Pèlerinage à la Vierge ou à des Saints, auxquels on dédiait un oratoire, que desservait presque toujours un ermite, afin de détourner par des discours pieux et habiles les fidèles de leur antique croyance aux *Esprits de la Nature*, tous fils de Satan, affirmait l'ermite.

(1) Voir le numéro 356 de *la Paix Universelle*.
(2) Pour le culte des Fontaines dans les Gaules cf. BONNEMÈRE, *Histoire nationale des Gaulois sous Vercingétorix*, 1 vol. in-8° illust. — Paris, Librairies et Imprimeries Réunies, 7, rue Saint-Benoît.

La TOUR BÉNIE avec son idole merveilleuse avait même conservé dans ce temps son renom de franchise; aussi, malgré les défenses réitérées du clergé, venait-on secrètement de toutes parts consulter le véridique oracle en témoignage.

Le disciple laissé par Algoustoz était mort très âgé et depuis lontemps, ainsi que deux autres successeurs. Alors, la Tour était restée abandonnée à des gardiens ignorants qui tiraient le plus de profits possible de l'oracle. Ils devenaient de plus en plus exigeants pour ouvrir les portes de l'oratoire. Aussi parmi les maris jaloux, ceux qui étaient peu fortunés hésitaient à faire le pèlerinage de la *Tour Bénie*, d'autant plus que par cela même, ils se mettaient à mal avec le terrible clergé de l'époque. Celui-ci faisait semblant d'ignorer la valeur du Téraphin, qui cependant l'embarrassait fort. Il aurait bien voulu, enveloppant l'idole d'oripeaux dorés, en faire une Vierge quelconque, la transformer, comme cela s'était fait à Chartres et à Sainte-Anne d'Auray; malheureusement, l'idole ne répondait qu'à une seule question et restait absolument muette sur toute autre que celle qui concernait la fidélité des épouses... Cette idole parlante fut laissée de côté, presque oubliée, semblait-il.

Cependant, voici que, vers 1275, un seigneur Aymez, comte de Narbonne, se souvint inopinément de l'antique réputation de l'oracle de la *Tour Bénie*, et se résolut tout à coup à y conduire son épouse, sur la fidélité de laquelle divers soupçons avaient traversé son esprit.

Nous allons voir comment les événements préparèrent le voyage et ce qui survint.

Le comte Aymez, après avoir bien guerroyé et avoir acquis un grand renom sur les champs de bataille et à différents sièges de places fortes, avait joint à cette réputation de bravoure celle d'un galant chevalier auprès des dames. Aussi, à peine âgé de 36 ans, il en paraissait bien avoir 45; se sentant fatigué, il songea bientôt à prendre femme pour se reposer de sa vie de garçon. Il la voulait jeune, jolie et sage, quelque peu naïve, si cela pouvait se trouver... en un mot, il voulait ce qu'on dénomme de nos jours: *une petite oie blanche*!...

Le comte fut servi à souhait; la sixième fille d'un seigneur peu fortuné, plus chargé de parchemin que d'écus, et proche parent des Narbonne, fut très flattée de devenir châtelaine, en épousant un si grand et si redouté seigneur qu'était Aymez; aussi la charmante et douce Tibore (c'était le nom de la fiancée) n'hésita pas un seul instant d'unir ses dix-huit printemps aux trente-six automnes (presque des hivers) d'Aymez.

Bien qu'entourant sa femme de tout le bien-être et confort qu'on pouvait donner à cette époque, Aymez n'avait pour Tibore qu'une froide amitié, dont se contentait la pauvrette, ne pouvant faire aucune comparaison, car son mari évitait (sagement du reste) de produire dans les rares réunions de la noblesse sa si jolie et gentille moitié. Ce n'est pas que le comte fût positivement jaloux, il avait du reste une trop bonne opinion de sa personne pour concevoir une pareille idée. Il ne pouvait supposer qu'on pût lui préférer n'importe qui, serait-ce un Adonis?

Ensuite Tibore était si timide, si timide et si religieuse, ses femmes et ses serviteurs si dévoués à Aymez, que celui-ci dormait, comme l'on dit, sur ses deux oreilles, à l'endroit de sa femme.

Trois ans de paisible, mais monotone tendresse conjugale s'étaient écoulés, sans que la comtesse se fût aperçue de tout ce qui faisait défaut dans son union avec ce seigneur vieilli avant l'âge. Il y avait bien parmi les pages quelques gentils jouvenceaux, qu'une moins sage châtelaine aurait sans doute distingué et gratifié de douces privautés, mais Tibore était réellement vertueuse, et si elle surprenait un regard trop vif dans les yeux bleus d'Orial, le plus âgé, comme le plus beau des pages de sa maison, elle se croyait obligée d'aller de suite confesser à son chapelain la sensation agréable qu'elle avait éprouvée.

Pauvre Tibore, ce fut son innocence qui la perdit, comme nous allons voir !...

De plus en plus assuré de la sagesse et de la naïveté de sa femme, le seigneur Aymez s'absentait plus souvent de sa demeure féodale pour aller à la chasse ou rendre visite à ses voisins. Aussi la comtesse, ayant réussi à s'entourer de quelques suivantes de son âge, s'amusait-elle à des jeux innocents, de sorte que le temps lui paraissait moins long et moins maussade. On chantait, on dansait entre dames, quand le seigneur était loin du château.

Une des suivantes de Tibore (sa préférée) chantait à ravir; elle était non jolie, mais agréable et mutine; c'est elle qui inventait toujours de nouveaux divertissements à la grande satisfaction de la jeune châtelaine, qui se trouvait ainsi heureuse de son sort; elle le trouvait même digne d'envie, eu égard à celui de ses sœurs moins bien partagées qu'elle.

Yolande était le nom de la jeune fille, qui par sa bonne humeur et son enjouement adoucissait la sorte de captivité que subissait Tibore dans le château de son seigneur et maître.

Or, il advint à la fin du carnaval de cette année que le comte fut obligé de s'absenter assez longtemps de sa résidence de Narbonne, parce qu'il avait été appelé par son suzerain, ainsi que d'autres seigneurs de moindre apanage que lui, afin de tenir un grand Conseil, qui devait décider de la paix ou de la guerre entre deux petits peuples voisins.

Tous les habitants du château sans exception, y compris la comtesse, apprirent avec plaisir, avec une certaine joie, le départ du comte Aymez, qui n'avait jamais su que se faire craindre de son entourage; il n'était pas jusqu'au mignon levrier de la châtelaine qui ne vît franchir à cheval le pont-levis au seigneur et à sa petite escorte; lui aussi, l'intelligent animal, éprouvait de la joie et il le montrait si ostensiblement, que Yolande et le page Orial échangèrent un regard significatif accompagné d'un sourire; ils avaient compris le chien, qui, lui, était libre de manifester son contentement.

Le soir même du départ du comte, un projet germa dans le cerveau fécond de l'espiègle Yolande; elle confia son projet à quelques-unes de ses compagnes, puis ensuite au beau page Orial, qui devait jouer le principal rôle dans l'affaire.

Tout d'abord le beau page hésita un instant de la hardiesse du projet, mais réfléchissant bientôt sur le parti qu'il pouvait en tirer, il se décida de bonne grâce à jouer le rôle qu'on voulait lui confier !...

(*A suivre.*) MAB.

PETITES ÉTUDES

ALLAN KARDEC

Il n'est pas hors de propos de rappeler parfois des figures qui nous sont chères à tant de titres — car nous sommes terriblement oublieux, sur terre. En remettant en mémoire, à l'aide de quelques lignes, les disparus d'hier, nous faisons revivre quelque chose de leurs plus chères illusions — qui sont aussi nôtres, et nous les sortons d'un oubli injuste et immérité pour les faire revivre dans notre pensée. Des hommes que nous avons chéris et admirés, et que nous oublions aisément à l'âge mûr où les nobles aspirations s'envolent pour faire place au cruel positivisme de notre siècle d'argent, de ces hommes-là, dis-je, il est bon de se souvenir. Non pas que celui dont nous voulons évoquer la grandiose figure ait besoin de cette évocation : son image est dans tous les cœurs spirites, et nul n'a plus d'adeptes fervents! Mais de parler du Maître, cela fait du bien, cela réconforte, et ma modeste prose peut aussi lui amener quelques âmes malheureuses qui s'épanouiront à sa pure philosophie, car philosophe, certes, Allan Kardec le fut, mieux et plus que Spinoza et Descartes. Il fut philosophe inconsciemment et sans sophismes; sa philosophie ne repose pas sur des subtilités dogmatiques, sur des syllogismes et des raisonnements captieux; il ne prouve pas, dans trois cents pages in-quarto, l'existence de Dieu pour détruire cet édifice laborieux en quelques lignes; il ne discute pas sur la valeur des termes et ne s'attache pas aux antinomies pour prouver ce qu'il avance; il ne procède ni de Platon, ni de Bacon, ni de Guillaume Postel: il est novateur.

Il est novateur dans le sens large du mot, c'est-à-dire qu'il innove une nouvelle méthode philosophique; mais le *fond* même de sa philosophie n'est pas de lui — et ne l'est pas davantage de Plotin ou d'Aristote chez les anciens, de Claude Bernard ou de Victor Cousin, chez les modernes, car ce fond est commun à toutes les philosophies. Qu'on lise les philosophes de l'antiquité et ceux de nos jours, ce fond est toujours le même en principe; les arguments seuls sont modifiés et nouveaux. Or ce *fond*, c'est la croyance à l'*immortalité de l'âme*. On sait les belles théories des philosophes grecs sur l'âme humaine (1). On sait aussi la profondeur et la noblesse de leurs arguments sur ce sujet. Mais, si profonds et si sensés qu'ils soient, ces arguments ne peuvent nous convaincre autant que les arguments du maître Allan Kardec. Qui veut se faire une juste idée de notre immortalité doit lire l'apôtre de notre siècle. Et remarquez que je ne parle pas ici de sa doctrine si belle et si consolatrice de notre destinée: là, aucun philosophe ne l'a surpassé, ni même égalé, j'ose dire, et je crois bien qu'aucun philosophe futur ne l'égalera. La meilleure preuve de ce que j'avance est l'incalculable armée de spirites qu'il a ralliés sous sa bannière prometteuse de pures destinées et d'éternelles consolations. Ainsi, Allan Kardec, dont la doctrine est méprisée dans certains milieux jugés intellectuels, a fait plus que certains philosophes dont les noms figurent au programme des examens de l'enseignement supérieur. Sa philosophie, qu'on étudie librement, est mieux appréciée que celle de Descartes, laquelle est cependant imposée et, comme telle, forcément propagée. N'y a-t-il pas là l'indice — les prodromes, plutôt — d'une rénovation intellectuelle et morale?

Allan Kardec, malgré les dénigrements farouches, restera la plus noble figure de notre siècle, et lorsque les *temps seront venus*, on lui rendra justice, et justice éclatante, je crois... En attendant: *Laboremus* ! *Sursum corda* !

Août 1905. A. PORTE DU TRAIT DES AGES.

Au prochain numéro : **Stanislas de Guaita.**

Réponse à la lettre ouverte de Monsieur Ginestet

dans *la Paix Universelle* (n° 355)

Toulouse, 12 *septembre* 1905.

Puisque M. Ginestet veut bien lire ma prose et réfuter ce qu'il croit être mon erreur, je ne regrette ni ce qu'il me dit, ni l'idée toute personnelle qui en est la cause et par laquelle je n'ai ni pensé, ni ne puis admettre qu'il faille en conclure qu'il fut un temps où Dieu n'existait pas. Si Dieu est Tout, quelle est la chose, quel est le principe qui aient pu exister sans lui ?...

Pour moi, ce n'est pas comme Cause, à laquelle je n'ai pas touché ; ce n'est ni dans ses capacités, ni dans son Essence que Dieu a progressé; sous ce rapport, il a toujours été ce qu'il est. Est-ce que de ce que j'écris ces lignes aujourd'hui ou d'autres demain on en peut déduire, comme on l'a fait au sujet de ce que j'ai dit pour Dieu, qu'antérieurement à 1905 j'étais incapable de tenir une plume ?

(1) Voyez les articles que j'ai publiés dans *l'Initiation* et *la Revue spirite*, sur la philosophie grecque.

Je crois donc que le Chaos n'était, à une époque lointaine et inconnue, que la Confusion de tout ce qu'on pourrait appeler l'Univers ancien; et que son Éternel Propriétaire a su et voulu le mettre en valeur pour ses créatures à venir. C'est par son travail, c'est par la préparation, puis le fonctionnement des lois de l'Univers que Dieu a pu progresser, nous donnant l'exemple de la volonté, de l'énergie, de l'activité que, pour évoluer et grandir, doivent déployer nos âmes. Il a donc été *éternellement* le préparateur ou moteur d'un Univers qui le représente, étant la grande Image du Dieu toujours actif, toujours créateur ou transformateur par les lois générales qu'il a établies.

Quel que soit le faux du Vrai dans lequel je *crois* être, je m'arrête là... Car serait bien audacieux celui qui voudrait, en notre Monde restreint, aux facultés humaines encore à l'état d'ébauche, se charger de définir Dieu exactement dans son Être et dans son Éternité. — Je crois qu'on m'a mal comprise.

J'ai donné mes impressions simplement, sincèrement, comme elles se sont produites en mon cerveau, c'est-à-dire comme *miennes*, sans prétendre qu'elles soient supérieures à d'autres : les acceptera qui voudra.

Et s'il est vrai qu'au moyen de Médiums des esprits ont enseigné une tout autre doctrine : il y a des exemples, prouvant que ceux qui habitent les Éthers les plus rapprochés de notre planète sont aussi spirituels ou aussi bêtes que nous; et, tout en respectant leurs dires, je ne m'y fie que dans une certaine mesure. Si l'on pense qu'en me raidissant ainsi dans mes idées je ne suis qu'une présomptueuse ou même une imbécile : c'est possible et je m'y résigne, si on y tient.

Mais, *la Paix* étant la Revue tolérante par excellence, j'ai pensé qu'elle accepterait ma prose comme elle a accepté mes vers, me permettant de n'être pas toujours de l'avis de tout le monde : sans quoi, où serait notre personnalité ?...

Veuillez, Monsieur et honoré contradicteur, recevoir mes fraternelles salutations.

M. C.

EXTRAIT DU DICTIONNAIRE HUMORISTIQUE ET ANTICLÉRICAL
de J. CHAPELOT

Volume de **2 fr. 30 franco**, à tout lecteur de *la Paix Universelle*, contre **1 fr. 50** seulement adressés à l'auteur, 91, rue Malbec, à Bordeaux. (Mandat ou timbres-poste).

Catholique

Est catholique celui qui appartient à la religion romaine; mais la majeure partie de ceux que l'on compte au nombre des catholiques ont été faits catholiques lorsqu'il leur était impossible de s'y opposer.

On baptise un enfant et on en fait un catholique. Cet enfant peut-il s'y opposer? Qui peut prétendre que si on avait attendu l'âge de raison, cet enfant eût choisi la religion catholique? Ce n'est pas plus à croire qu'il n'est à supposer qu'un séminariste qui se fait ordonner prêtre, eût consenti à être *ordonné* si l'évêque *ordonnant* avait eu la précaution de lui découvrir les insanités, de l'avertir des pratiques antihumanitaires, des obligations antipatriotiques de la doctrine catholique.

Cela est si vrai, que je n'en veux pour preuve que les termes dont s'est servi l'abbé Piétri, desservant de la paroisse de Douch (Hérault), dans sa lettre de démission, adressée à l'évêque de Montpellier, le 24 mars 1903.

En voici quelques extraits :

« Quatorze années d'étude approfondie de la théologie, un contrôle impartial des faits et gestes des *hommes de Dieu*, m'ont conduit, dit-il, à cette douloureuse déception dont la navrante réalité me fait regretter trop amèrement le temps que j'ai passé sous la soutane. Je me trouve le ministre d'une religion injurieuse à la Divinité, foncièrement immorale, et, au point de vue économique, ruineuse pour la société.

« Je me croyais un serviteur de Dieu, un organe de la vérité, et je trouve, hélas ! que je ne suis, en ma qualité de prêtre, qu'un propagateur d'erreurs grossières et de mythes plus détestables que ceux des Grecs et des Romains.

« Je me trouve enrôlé dans une grande armée dont les viles tartuferies, les accaparements éhontés, les exploitations cyniques, les escroqueries flagrantes sont plus odieux encore que les dogmes qu'ils prêchent et que la morale salissante qu'ils prétendent imposer au monde entier...

« Pendant dix-neuf siècles, ces imposteurs ont rivalisé et rivalisent encore, malheureusement, de zèle sacerdotal dans la mise en vigueur du champ de la crédulité humaine.

«... Je vous abandonne ces maudits 1.800 francs (traitement, honoraires de messes et casuel) dont je rougis, parce qu'ils sont le prix du mensonge et de la corruption sociale, des services rendus à une puissance étrangère, au préjudice de mon pays...

« Je vous envoie, par la présente lettre, ma démission de desservant de Douch, et vous prie de ne plus me compter, dès aujourd'hui, au nombre de vos prêtres. »

Et l'abbé Piétri termine en disant qu'« il a l'habitude de parler à tous ses frères, non plus dans la religion catholique, honte de la France civilisée, où tout est fiction, oisiveté, égoïsme et décadence, mais dans la grande nature où tout est réalité, activité, solidarité et progrès. »

Voilà le langage d'un honnête homme. Quand tous les prêtres penseront et agiront comme lui, la religion catholique et romaine aura vécu. Elle disparaîtra honteusement, avec les foudres de son Église, dans les oubliettes du passé, accompagnée des prêtres, des évêques, des archevêques, des cardinaux, des papes avec leur infaillibilité et toutes les mules des écuries bâties sur la colline du Vatican.

J. CHAPELOT.

Secours immédiat aux vieillards nécessiteux

7 septembre	Anonyme, Bourgoin. . . .	1 franc
15 —	Anonyme, Lyon	10 —
	Total	11 francs

Le Gérant : A. BOUVIER.

23-9-05. — Tours, Imp. E. ARRAULT et Cie, 6, rue de la Préfecture.

QUINZIÈME ANNÉE. — N° 358. 10 Centimes. 16-30 OCTOBRE 1905

LA PAIX UNIVERSELLE

REVUE INDÉPENDANTE

MAGNÉTISME TRANSCENDANTAL

VÉRITÉ RAISON JUSTICE

PHILOSOPHIE — PHYSIOLOGIE — PSYCHOLOGIE

LUMIÈRE SAGESSE AMOUR

La connaissance exacte de soi-même engendre l'amour de son semblable. A. B.

Directeur: A. BOUVIER

Il n'y a pas de culte plus élevé que celui de la vérité.

ABONNEMENTS : UN AN { France . . . . 3 fr. Etranger . . . 4 fr.

SIÈGE : 5, cours Gambetta, 5 LYON

Il paraît un numéro les 1er et 3e dimanches de chaque mois.

SOMMAIRE

AVIS

Tous nos amis sont invités à prendre part à la fête de famille qui sera donnée le dimanche 29 octobre courant, à 2 heures de l'après-midi, salle Kardec, 6, rue Paul-Bert, au profit des vieillards nécessiteux.

Un programme des plus complets nous permet de dire à l'avance que tout le monde sera satisfait.

On trouve des cartes d'entrée :

Au bureau du journal, 5, cours Gambetta;

A la salle Kardec, les mercredis et vendredis, de 8 à 10 heures du soir;

Chez MM. Malosse, 23, rue des Capucins; Perrucat, 9, rue Franklin; Mme Peter, 27, cours Moraud; MM. Barudio, pharmacien, à Charbonnières; Bouvier, 15, chemin de Cusset, Villeurbanne.

L. D.

LA FÉGATOTHÉRAPIE

Qu'est-ce que la Fégatothérapie ? C'est une merveilleuse découverte thérapeutique, qui consiste à employer le foie d'un animal pour la guérison de certaines inflammations. C'est un remède de bonne femme, direz-vous ? Soit, mais il est excellent, comme vous allez voir. Nous analyserons pour cela un travail que le docteur Aurigo, de Marseille, devait présenter à l'Académie de médecine, présentation à laquelle il a renoncé, réflexion faite, se doutant que l'Académie ne prendrait pas en considération un remède qui relève de l'empirisme. Il a bien fait de s'abstenir !

Notre étude est faite d'après le mémoire du docteur Aurigo, qui l'a fait paraître dans *l'Écho du Merveilleux* (numéro du 1er septembre 1905).

Nous allons résumer, le plus succinctement possible, le long exposé de l'auteur, qui, après avoir dit que l'emploi de la levure de bière serait encore dans le domaine privé, si des ouvriers de brasserie n'avaient pas fait connaître à un médecin que « la levure de bière vaut mieux pour guérir l'anthrax que l'opération chirurgicale ».

Le docteur poursuit, en disant qu'il va faire connaître un remède analogue, mais qui a une importance plus grande encore que la levure de bière ; ce n'est pas lui qui en est l'inventeur, il s'est contenté de contrôler les bons résultats qu'il a vu obtenir sous ses yeux par des pratiques empiriques, dont l'usage est courant dans les vieux quartiers de Marseille.

« Tout confrère, dit-il, a pu observer comme moi, que dans le cours d'une fièvre typhoïde, d'une pneumonie, d'une méningite, ou de toute autre maladie grave, il n'est pas rare (surtout lorsque le médecin donne un mauvais son de cloche) de voir les bonnes femmes du voisinage conseiller aux parents de se procurer la peau d'un lapin écorché tout vivant, ou bien d'ouvrir le ventre à un jeune chien, à un petit chat, ou à un pigeon, à peine sorti du nid (un innocent, comme disent les bonnes femmes), et de le mettre pantelant sur le point douloureux, généralement sur la tête...

« Le médecin, qui voit qu'on néglige de prendre ses remèdes, pour se livrer à ces pratiques, hausse les épaules et s'écrie : « Encore un « remède de bonne femme ! »

« J'avoue que j'ai souvent fait comme mes confrères, surtout dans les commencements ; mais lorsque j'ai vu que des malades, que je croyais perdus irrémédiablement, revenaient parfois à la santé, je me suis dit que dans ces pratiques populaires, il pourrait bien y avoir *quelque chose* de bon. »

Le docteur ne se trompait pas et depuis plus de vingt ans qu'il exerce sa profession, il a obtenu des résultats si brillants et si concluants, qu'il croirait manquer à son devoir de médecin de ne pas les faire connaître, et il a hâte de dire qu'il ne fait pas de la médecine à la façon des femmes de Saint-Jean (un quartier de la ville), qu'il n'a jamais sacrifié, ni chien, ni petit chat, ni pigeon, mais qu'il n'a fait que retenir le principe de ces pratiques cruelles, qu'il explique



scientifiquement, comme nous allons voir, et, après son explication, tout le monde pourra, comme le bon docteur Aurigo, soulager et guérir l'humanité souffrante.

Alors il nous rapporte que Galvani, dès 1786, démontra pour la première fois, que le corps d'un animal produit de l'électricité ; Volta, au contraire, contemporain et antagoniste de Galvani, affirmait que seuls, les métaux étaient capables de produire de l'électricité. Quarante ans après, Nobili démontra à nouveau l'existence de l'électricité animale. Et peu de temps après, Mattenci, Dubois-Raymond, Brown-Séquard, Donne et d'autres encore, démontrèrent également que *tous les animaux vivants produisent de l'électricité*. Donne fit voir que le courant électrique va de la peau aux membranes internes ; quant à Mattenci, il affirme que le foie possède différents états électriques. En résumé, le docteur Aurigo constata avec plaisir que tous les animaux renferment, au dire des physiologistes réputés, de l'électricité ; Donne va plus loin, il admet parfaitement qu'un *morceau de viande* fraîchement coupée, renferme, lui, de l'électricité animale, et le docteur marseillais ayant reconnu que c'est le foie qui contient le plus d'électricité, il utilise cette partie de l'animal en plaçant un morceau de foie sur la partie malade, et il renouvelle ce morceau de foie toutes les trois heures environ. Le docteur dit ici : « Je passe de la parole aux faits qui, mieux que mes explications, auront le don de convaincre ; je les exposerai simplement, je les décrirai tels qu'ils se sont passés, sans commentaires, car pour moi, comme pour tout le monde, un fait est un fait ; c'est un acte et non des paroles : *acta non verba*. »

Et pour mettre quelque ordre dans son travail, dans la nomenclature des faits, il divise les faits qui ont trait :

1° Aux phlegmasies aiguës externes ;

2° Aux phlegmasies aiguës internes ;

3° Aux affections chroniques internes ou externes, malignes ou non.

Nous n'entrerons pas dans le détail de ces divers états de maladies, nous dirons seulement que, dans la première division, le docteur a guéri et il en fournit des preuves :

Les abcès de toutes sortes : les adénites aiguës, les plaies ou blessures, les phlegmons, etc.

Dans la seconde division, il a guéri des phlegmasies aiguës internes ; il a employé le foie en larges applications externes pour arriver à décongestionner et à guérir des organes internes gravement atteints par la maladie ; des méningites simples et des méningites tuberculeuses ; des fièvres typhoïdes, des occlusions intestinales, des appendicites et des pneumonies infectieuses.

Enfin, dans la troisième division : affections chroniques internes ou externes, malignes ou non ; il a guéri l'asthme, des cancers du sein, des squirrhes, etc...

Et le docteur Aurigo conclut :

Règle générale. — Dès la première application du foie, le travail inflammatoire s'arrête, et s'il doit y avoir suppuration, le pus se concentre au lieu de s'étendre, l'abcès est réduit au plus petit volume possible ; s'il ne doit pas y avoir de suppuration, la douleur disparaît, la plaie se ferme et tout rentre dans l'ordre.

« En résumé, le foie guérit toute espèce d'inflammation.

« Il arrête, il circonscrit et il réduit tout processus inflammatoire, superficiel ou profond, qui doit se terminer par suppuration.

« Il empêche le pus, une fois formé, de s'étendre, de devenir sanieux (on dirait qu'il est enkysté), et l'on n'a pas à craindre, ni l'infection purulente, ni la pourriture d'hôpital.

« Cherchez dans l'arsenal thérapeutique et dites-moi s'il est un antiseptique capable de rivaliser, même de loin, avec la fégatothérapie !...

« Mais que dire de son action décongestionnante ! Que la congestion soit aiguë ou chronique, qu'elle soit récente ou ancienne, qu'elle soit superficielle ou profonde, qu'elle soit de bonne ou de mauvaise nature, le foie, avec une aisance et une régularité parfaites, décongestionne la partie malade. Il décongestionne, il décrasse, il dépolarise l'organe qui est gêné dans ses fonctions, et s'il est en état de fonctionner, il fonctionnera. »

Devant ces magnifiques résultats, qui sont des faits accomplis, n'avions-nous pas raison de dire au début de ce court article, pour un aussi important sujet, que la *Fégatothérapie* était une *merveilleuse découverte* ; malheureusement, elle n'est pas patentée par les Académies... mais elle peut s'en passer, surtout devant son action si puissamment thérapeutique.

ERNEST BOSC.

LE SOMNAMBULISME NATUREL

Je ne conseillerais pas d'exclure totalement de l'histoire toutes les relations superstitieuses de maléfices, de fascinations, d'enchantements, de songes, de divinations et autres choses semblables, quand d'ailleurs le fait est bien constaté ; car on ne sait pas encore en quoi et jusqu'à quel point les effets qu'on attribue à la superstition participent des causes naturelles.

FRANÇOIS BACON.

Nous avons sous les yeux le mémoire de Maine de Biran sur le somnambulisme naturel. Nous sommes heureux de faire connaître à nos lecteurs les idées de ce grand philosophe sur ce sujet.

Commençons par dire que Maine de Biran n'y voit que des phénomènes purement physiques. Pour lui, le somnambulisme n'est qu'une espèce de songes.

Il se distingue des songes ordinaires en ce que celui qui en est affecté a ou paraît avoir l'intuition des objets présents aux sens externes, quoique ceux-ci semblent fermés en tout ou en partie ; ensuite, dans cet état, le sujet exécute toute la suite des mouvements nécessaires pour aller vers ces objets et se conduire par rapport à eux comme il pourrait le faire dans l'état de veille.

Supposons que les forces sensitives se concentrent dans les extrémités nerveuses de quelque sens externe particulier, et par suite dans la division cérébrale à laquelle ces extrémités correspondent, tous les autres sens se trouvent affaiblis et la volonté suspendue ; l'individu verra en songe des fantômes, ou il entendra des sons variés, ou il touchera des corps de diverses formes, selon le sens qui prendra ainsi ce caractère d'exaltation. C'est cette espèce de songes que Maine de Biran appelle songes *intuitifs* ou *intuitions*.

La condition organique à laquelle cette espèce de songes se rapporte peut avoir lieu dans certains cas, assez rares, il est vrai, quoique l'état de veille soit complet ; c'est là ce qui détermine les *visions* proprement dites. Ch. Bonnet en a fourni un exemple très curieux. Il parle d'un vieillard, son aïeul, qui voyait, les yeux ouverts, des tableaux variés, dont il admirait les couleurs et les formes, et qui n'existaient que dans son imagination, ou plutôt dans sa vue intérieure ; et, ce qu'il y a de particulier, tout en admirant et faisant la description de ce qu'il voyait réellement, il reconnaissait lui-même que ce n'était qu'une illusion du sens interne.

Dans la première circonstance qui caractérise les visions du somnambule, celle qui consiste à avoir une sorte de perception des objets présents, quoique le sens externe paraisse fermé, les conditions qui mettent en jeu cette sorte de perceptibilité anormale sont inhérentes à l'excitation de la division cérébrale qui correspond à tel sens et caractérise les songes intuitifs. Toute la différence qui peut distinguer le cas présent, c'est que la concentration des forces sensitives qui, dans le songe, était peut-être limitée aux extrémités



nerveuses internes et contiguës au cerveau, embrasse ici le sens tout entier et s'étend jusqu'aux extrémités qui reçoivent les impressions immédiates des objets extérieurs. Du reste, ces dernières impressions ne sont qu'accessoires dans les rêves animés du somnambule; c'est dans le sens interne que la série des intuitions prend naissance; c'est l'imagination seule qui préside à tout. Ainsi, au lieu que l'imagination ou la faculté d'intuition soit subordonnée aux impressions directes du sens intérieur, comme cela a lieu dans les fonctions régulières de la veille, c'est au contraire ici le sens externe qui se trouve absolument subordonné à l'impulsion spontanée de l'imagination. Quelque singulier que puisse nous paraître ce mode d'intuition, comme opposé aux habitudes du sens externe, nous ne savons pourtant si cet ordre inverse n'est pas plus fréquent qu'on n'est porté à le concevoir communément. Nous ne savons pas même si l'ordre direct auquel paraît assujettie notre faculté ordinaire de percevoir, est plus facile à expliquer ou n'a pas autant de quoi nous surprendre; mais nous sommes tous plus ou moins comme le peuple ignorant qui ne s'étonne point en voyant tomber une pierre et crie au miracle en voyant pour la première fois le fer tendre vers l'aimant.

Sans parler de divers phénomènes de l'instinct, tel que celui des petits poulets qui, au sortir de la coque, vont juste becqueter le grain à distance et choisir celui qui leur convient; celui des oiseaux domestiques qui bâtissent leurs nids sur le plan uniforme donné à leur espèce, sans avoir pu recevoir à ce sujet aucune leçon de l'expérience, tous phénomènes qui ne peuvent être conçus autrement qu'en supposant des intentions ou images antérieures aux impressions des objets extérieurs et gravées pour ainsi dire dans le cerveau, au moment même de la formation ou de l'évolution du germe organique; sans nous enfoncer dans ces profondeurs, ne pouvons-nous pas déduire de notre expérience la plus familière une foule d'exemples où nous percevons pendant la veille les objets présents à nos sens, non par ces sens mêmes, distraits peut-être et occupés ailleurs, mais uniquement par notre imagination, dans le tableau qu'elle en a conservé et qu'elle reproduit fidèlement au premier éveil donné au sens extérieur? Lorsque nous voyons, par exemple, dans l'éloignement, un objet confus dont les formes ne peuvent pas se dessiner à l'œil, ce sens ne perçoit d'abord que ce qui le frappe actuellement, c'est un point obscur ou une masse informe. Mais lorsque, prévenus ensuite que c'est tel objet, nous le voyons alors avec ses formes, ses dimensions, assurément ce n'est pas l'organe externe, mais bien l'imagination qui saisit toutes ces apparences sensibles. Lorsque, au tombant du jour ou à la lueur incertaine des astres de la nuit, le voyageur effrayé voit ou croit voir très distinctement un fantôme dans un arbre, ou quelque bête épouvantable dans un tronc, ou il croit démêler des formes déterminées, ce n'est point encore l'œil qui perçoit ces êtres fantastiques, c'est l'imagination, excitée par une affection dominante qui réalise au dehors ce qu'elle crée au dedans. Comment donc s'étonnerait-on davantage en voyant le somnambule dirigé uniquement par le tableau qu'enfante son imagination, et le conduire uniquement, d'après lui, dans le monde extérieur?

Mais ce qui fait le merveilleux de cette partie des phénomènes du somnambulisme, c'est que l'individu plongé dans un sommeil bien autrement profond qu'il ne l'est ordinairement, se conduise avec cette suite, cette précision, cette finesse de tact à l'égard de toutes les choses présentes, qu'il paraît très bien percevoir et juger, quoique ses yeux soient entièrement fermés. Pour faire disparaître en partie le merveilleux attaché à ce phénomène, il faut observer que le somnambule n'agit jamais que sur des objets qui lui sont très familiers et dont les habitudes de son imagination peuvent aisément lui retracer la place, les dimensions et toutes les circonstances accessoires. Il est donc, par rapport à ces objets, comme un homme qui, dans l'état de veille et enfoncé dans une méditation profonde, se promène dans un lieu connu, en parcourt tous les détours, évite les obstacles, va et vient sans jamais se tromper et pourtant sans voir rien de ce qui est au dehors; et la preuve, c'est qu'il tombera dans le premier piège tendu sous ses pas, quoiqu'il soit très apparent, parce que ce piège sort du cercle de ses habitudes. Ainsi ferait bien plus sûrement encore le somnambule tout autrement absorbé dans les tableaux imaginaires qu'il n'a pas la faculté d'écarter. C'est donc par ces tableaux et par une vision tout intérieure, mais parfaitement concentrée sur une seule espèce d'images, que le somnambule est dirigé dans le cercle de ses habitudes.

(*A suivre.*) Isidore Leblond.

L'HUMANITÉ ET LE SPIRITISME

Article de R. I. Zeitschrist fur Spiritismos du 9 septembre 1905.

Dans sa foi à l'immortalité, l'humanité se partage en trois classes nettement séparées, savoir : I. Spirites. — II. Matérialistes. — III. Indifférents.

Nous allons examiner l'une après l'autre ces trois grandes classes, voir comment elles se subdivisent et quels noms on peut attribuer à ces subdivisions.

I. *Spirites.* — Tous ceux qui croient à la réalité des phénomènes spirites font partie de cette classe. Ils sont, par suite, convaincus de la préexistence et de la postexistence d'un *spiritus*, d'une âme.

Selon leur façon d'expliquer les phénomènes spirites, nous les partagerons en sept groupes :

1° Ceux qui expliquent les phénomènes spirites par l'action des morts :

Branche romane : *a*) ceux qui croient à la réincarnation (disciples d'A. Kardec).

Branche anglo-américaine : *b*) ceux qui ne croient pas à la réincarnation (disciples d'Andrew, Jackson, Davis).

2° Ceux qui expliquent les phénomènes, partie par l'intervention des âmes en souffrance au purgatoire, partie par l'intervention de mauvais démons, de bons anges, ou de saints. Catholiques chrétiens.

3° Explication des phénomènes spirites par l'intervention soit des anges, soit du *diable*:

a) Psychopamychistes.

b) Adventistes.

4° Explication des phénomènes spirites par les esprits des morts et aussi par d'autres êtres élémentaires ou des puissances supérieures de l'homme :

a) Cabbalistes;

b) Théosophes: α) théosophes chrétiens; β) théosophes bouddhistes.

c) Religions autres que le christianisme (bouddhisme, mohamédisme, paganisme, fétichistes).

5° Les phénomènes spirites sont expliqués par une activité supérieure de l'âme :

a) Animistes;

b) Psychistes;

c) Panthéistes.

6° Explication des phénomènes spirites par des forces naturelles inconnues:

a) Occultistes;

b) Néo-occultistes;

c) Xénologues.

7° Explication des phénomènes spirites par des forces inconnues de l'âme :

a) Néo-psychologues;

b) Psycho-physiologistes.



II. *Matérialistes.* — Ceux qui appartiennent à cette classe ne croient pas à la réalité des phénomènes spirites. Ils nient les résultats des expériences médianimiques et attribuent la production des phénomènes spontanés à des hallucinations.

1° Israélites (secte des Saducéens).

2° Purs naturalistes, partisans de la « force et matière » (à la Buchner, Vogt, Moleschott, de Lamettrie, Häckel).

3° Certains chrétiens protestants et libres-penseurs, qui veulent d'un principe moral mais non de notre principe spirituel.

4° Ceux qui, en aucun cas, n'admettent l'existence d'un autre monde que le monde terrestre.

III. *Indifférents.* — Ceux qui appartiennent à cette classe ne combattent ni n'adoptent la croyance aux phénomènes spirites. Ils appartiennent en apparence à une des classes précédentes et aussi, la plupart du temps, à une de leurs subdivisions, mais leur indifférence pour tout ce qui touche à l'immortalité est invincible.

1° Savants à la Dubois-Raymond (ignoramus, ignorabimus).

2° Les hommes de tous les jours à la douzaine.

Si nous examinons l'importance des classes précédentes et de leurs subdivisions, nous conclurons que le spiritisme tient la première place et l'emporte victorieusement dans l'humanité sur les classes II et III. Il y aura toujours un petit nombre d'indifférents, comme il y en a eu dans tous les temps.

L'histoire du monde les saute simplement ; ces membres inutiles enrayent tout au plus, mais n'arrêtent jamais le développement humain.

La classe II est sur le point de s'éteindre complètement. Et s'il est vrai que la plupart des protestants ont toujours été davantage entraînés vers elle, si la démocratie sociale confesse encore publiquement le matérialisme, il faut reconnaître aussi que beaucoup de protestants reviennent de nouveau par le spiritisme à la croyance en l'immortalité, comme aussi que beaucoup de démocrates socialistes sont déjà secrètement partisans du spiritisme et même de la 1re subdivision.

(*Traduit par M. X.*)

Réalité : Vision ou rêve.

Une dame de connaissance, après m'avoir fait part d'une vision, voulut bien, sur ma demande, en faire le rapport suivant.

MONSIEUR,

Vous m'avez demandé un rapport sommaire sur mon rêve du 29 août. Voici le principal. Depuis plus de deux ans j'ai demandé à plusieurs reprises qu'on m'indiquât l'emplacement de la tombe de M. X..., qui a été pour moi comme un second père, mais je n'ai rien obtenu. Le 29 août, j'ai été moi-même au cimetière de la Guillotière, mais je n'ai pas trouvé. Le soir, j'ai entendu nettement cette parole : Regardé. J'étais couchée, mais je ne dormais pas. D'abord, je n'ai aperçu que le reflet d'un bec de gaz dans un miroir, puis je me suis trouvée tout à coup en un cimetière : le cimetière de la Guillotière, et devant une tombe abandonnée avec deux pierres d'inégale grandeur ; sur la plus haute étaient gravés deux noms, sur la plus petite un seul. C'était exactement ce que je cherchais depuis si longtemps. Le lendemain, j'ai pu vérifier, tout était vrai : l'emplacement, les noms, les versets bibliques, l'abandon de la tombe.

Avant que de se rendre au cimetière, cette dame vint me faire part de son rêve ou de sa vision, avec force détails, indiquant allées, terrain, tombes, couronnes, arbustes, inscriptions gravées sur les tombes, etc., priant ma femme de l'accompagner pour vérifier la réalité ou l'inexactitude de ce qu'elle venait de nous raconter.

Toutes deux ensemble constatèrent que le récit de cette vision était l'exacte vérité.

Un fait mérite d'être noté. Arrivée auprès d'une pyramide qu'elle avait décrite, Mme Z..., ne se souvenant plus de l'allée qu'elle devait suivre, se recueillit un instant ; faisant plusieurs tours sur elle-même, dit tout à coup à ma femme : attendez ; puis, faisant quelques pas comme pour reprendre une piste, elle l'entraîna vivement vers l'endroit indiqué comme guidée par une force invisible.

A. BOUVIER.

L'intelligence d'une table et la Réincarnation

Un de nos amis, apôtre de la doctrine spirite, m'annonçait en février dernier qu'ayant fait marcher la table, il avait obtenu la communication suivante qu'il vient de me remettre en même temps que sa justification.

Lyon, 12 février 1905.

La maman sera réincarnée à Angers chez ton employé J. M..., au mois d'août et ce sera un garçon.

ALEXANDRE B.

Justification.

Monsieur et Madame J. M... ont l'honneur de vous faire part de la naissance de leur fils Alfred-Gabriel.

Angers, le 19 août 1905.

Au lecteur de conclure.

A. B.

LA LÉGENDE DE LA TURBIE

Suite (1).

Voici quel était le plan conçu par l'espiègle suivante. On devait costumer Orial en demoiselle noble, arrivant au château sous un prétexte quelconque.

Pour fabriquer un beau travestissement, on réunit tout ce que les garde-robes des suivantes possédaient de plus élégant ; on fouilla même dans les coffres dans lesquels se trouvaient soigneusement enveloppés depuis de longues années, les anciens costumes d'apparat de la mère du comte.

Toutes les jeunes filles se mirent à l'ouvrage pour fabriquer un costume et allonger un ancien, car Orial était fort grand pour son âge...

On mit, de part et d'autres, tant de mystère dans les préparatifs de la surprise à exécuter, que Tibore ne s'aperçut de rien.

Le mardi gras arrivé, vers le coucher du soleil, Yolande entra précipitamment dans la chambre de la comtesse, que ses femmes de chambre étaient en train de parer pour le dîner et le bal intime qui devait le suivre.

— Ma chère Maîtresse, dit-elle, voici qu'il arrive au château une fort belle dame, qui, à en juger par l'aspect de son costume, doit appartenir à la noblesse ; sa haquenée blanche vient d'entrer dans la cour d'honneur !...

(1) Voir le n° 357 de la *Paix Universelle*.



La voici, qui descend de sa monture; elle fait demander à la comtesse l'honneur de présenter ses salutations, mais se réservant toutefois de ne dire qu'à vous son nom et le motif qui l'amène au château.

Tibore, à qui une de ses femmes venait de fixer la dernière épingle de pierreries au voile brodé, qui descendait de son hennin derrière sa tête, s'approcha vivement de la haute fenêtre, d'où elle vit l'inconnue relevant avec élégance la longue traîne de sa jupe, monter les marches du grand perron.....

— Elle a fort bonne grâce, s'écria la comtesse; je crois que la visite de cette belle inconnue ajoutera de l'agrément et quelques distractions de plus à nos jeux et à la monotonie de notre existence!...

— Je le crois aussi, Madame, répart Yolande avec un fin sourire.....

Et elle se hâta de faire ouvrir les deux vantaux de la porte de la chambre de sa maîtresse!

La nouvelle venue fit une longue et profonde révérence, et murmura d'une voix, quelque peu émue, qu'elle priait la châtelaine de respecter l'incognito qu'elle désirait garder jusqu'après le souper; alors elle lui dévoilerait l'objet de sa visite et son nom.

La comtesse, parfaitement convaincue qu'elle avait affaire à une noble personne de son sexe, serra la main de l'inconnue et lui donna l'accolade; mais le page confus n'osa lui rendre; il tomba à genoux aux pieds de Tibore implorant son pardon, pour la hardiesse qu'il avait commise.

Un instant, les suivantes craignirent, en ayant si bien réussi leur stratagème, d'avoir courroucé leur maîtresse, mais celle-ci, avec une dignité pleine d'affabilité, releva le page, rassurant tout le monde, en disant que le mardi gras excusait toutes les erreurs; que puisque Messire Orial portait si bien le costume féminin, on le traiterait (comme il le souhaitait sans doute), pour le reste de la soirée, comme faisant parti du sexe faible.

Le jeune page se mordit les lèvres, car il était très fier de sa bonne mine en jouvenceau; mais le baiser de Tibore lui brûlait la joue et lui gonflait le cœur; aussi espérait-il que, grâce aux danses et aux jeux, qui auraient lieu après le dîner, il trouverait bien un moyen de rendre à la comtesse le baiser qu'il en avait reçu.

On plaça à table le bel Orial, à la droite de la châtelaine. — Le dîner fut long et joyeux, l'étiquette en avait été bannie et Yolande, le boute-en-train, y chanta de fort beaux lieds, qu'Orial accompagna de sa cithare; puis les jeux et les danses se poursuivirent bien avant dans la nuit!...

Rentrée dans sa chambre, la comtesse était comme enivrée, jamais soirée pareille jusque-là, aussi en garderait-elle un souvenir ineffaçable; que de caresses reçues et rendues, que de serrements de mains dans les jeux innocents durant cette nuit du mardi gras!...

Et combien Tibore bénissait, dans son for intérieur, le voyage de son mari, qui lui avait ainsi laissé tout le loisir de profiter de cette mirifique soirée!

Au lit, la comtesse prenait plaisir de se remémorer la grâce enchanteresse de son page, en son trasvesti féminin. Comme elle bénissait Yolande de lui avoir procuré si complète joie!...

Combien sont beaux les yeux bleus d'Orial!... pensait la comtesse, Quelle soyeuse et abondante chevelure blonde a ce gentil page! Que sa main est douce et pourtant ferme, la pression de ses doigts effilés et quelle vigueur il montrait quand son bras entourait ma taille dans la danse!

Nos pieds touchaient à peine le parquet, nous paraissions voltiger de concert... Oh! que je suis heureuse... J'espère ne pas avoir péché ce soir... malgré tout le plaisir que j'ai pris... Orial portait un costume de femme!... et puis c'était le mardi gras; l'Église permet bien qu'on s'amuse un peu, le dur carême devant suivre!.... Hélas!... que je voudrais goûter encore et bientôt d'une soirée semblable... Mais, cela n'est pas possible... N'y songeons plus... D'ailleurs le comte serait sans doute très contrarié, s'il apprenait l'équipé d'Orial...

Le sommeil fuyait la comtesse et de petits diablotins roses devaient se blottir, rieurs, sous les draperies de brocart de son grand lit et tout prenait à l'envi les traits du jeune page pour le mieux rappeler au souvenir de la jeune femme!

Le lendemain, la comtesse sembla toute absorbée dans ses dévotions du premier jour de carême. Toutefois, au sortir de la messe, à laquelle avait assisté tout le personnel du château Yolande s'aperçut que sa maîtresse cherchait des yeux Orial, et que celui-ci, fort pâle et tremblant, s'était empressé d'aller offrir l'eau bénite à la châtelaine; ils sont bien près de s'entendre, pensa la suivante... et elle étouffa un gros soupir, car elle aurait bien voulu que les hommages du jeune homme s'adressassent à elle. Cependant, elle prit bien vite sa résolution de servir les amours de la comtesse et grâce à ses soins, des entrevues furent ménagées entre Tibore et Orial.

A chaque nouvelle visite, le beau page obtenait de sa dame plus de liberté dans l'expression de son amour; et cette tendresse mutuelle semblait vouloir doubler les étapes ordinaires, car l'arrivée du comte avait été annoncée par un messager.

En vain, les amoureux voulaient-ils oublier la date fatale du retour du seigneur... Leurs douces caresses étaient entrecoupées de larmes... Ce fut dans un de ces moments de faiblesse qu'Orial persuada à sa chère Tibore de lui accorder un rendez-vous. C'était la veille du retour du châtelain... Ce fut Yolande qui prépara toutes choses, afin que nul ne pût soupçonner le mystérieux rendez-vous.

Dès l'aube, le jeune homme se glissa furtivement chez la suivante, d'où personne ne le vit sortir!...

La comtesse, au réveil, se crut le jouet d'un songe bien heureux; mais soudain, elle pressa de ses deux petites mains sa tête brûlante, et elle éclata en sanglots...

— Qu'ai-je fais, mon Dieu!... Et toi aussi, mon bel Orial...

Elle se demandait comment elle avait pu oublier les serments faits à son époux!... Puis, la pensée d'avoir à se confesser, à avouer sa faute, la fit trembler d'effroi!... Enfin elle se souvint, que se serait ce jour même qu'elle verrait son seigneur!... Ne s'apercevrait-il de rien? Et sa joue à elle ne garderait-elle pas l'empreinte des baisers de son amant?...

Yolande vint fort à propos interrompre les pensées et les remords de Tibore... Elle commença tout d'abord à apaiser les craintes de sa maîtresse et puis elle lui dit que jamais elle n'avait été plus belle et que certainement le comte serait ravi de cet épanouissement de beauté...

— Et Orial, murmura la comtesse?

— Ah! madame, ses yeux brillent comme des escarboucles; je l'ai engagé à en dissimuler l'éclat sous ses paupières, en présence du maître!...

— Vers quelle heure penses-tu, chère Yolande, qu'arrivera mon seigneur?

— Toujours trop tôt, madame, mais je crois que ce sera à la vesprée...

— Ah! tant mieux; j'ai donc quelques heures pour reprendre toute mon assurance... Ah! Yolande, je me sens toute autre, il me semble que la Tibore d'il y a quelques jours à peine n'existe plus... Eh quoi! l'amour partagé fait de tels miracles? Pourvu que le comte ne s'aperçoive de rien!...

Puis se reprenant à soupirer, la comtesse ajouta: « De quel front vais-je recevoir le baiser de mon époux?

— Eh ! madame, s'écria la suivante, cessez de vous préoccuper de ceci ; tout ira bien et, d'ailleurs, le comte mérite bien en partie ce qui lui advient de fâcheux, car dans sa jeunesse, il a été un grand coureur d'aventures galantes...

Tibore se laissa convaincre et livrant sa brune chevelure à sa suivante, elles babillèrent à mi-voix, sur les plaisirs du mardi gras.

III

Le comte Aymez entra avec une certaine solennité dans son castel ; il embrassa sa femme, qui, richement parée et vestue, était venue le recevoir au bas du perron d'honneur.

Une fois entré dans la grand'salle, le seigneur raconta longuement et avec emphase son voyage et l'accueil tout particulier que lui avait fait son suzerain ; il ne tarissait pas sur ce thème, oubliant même de s'apercevoir de l'ennui qu'il causait à la belle comtesse ; celle-ci savait d'avance que la vanité faisait exagérer à son époux les compliments qu'il avait reçus.

Ainsi que l'avait prévu Yolande, la vie conjugale de Tibore reprit son cours normal ; mais cette fois la comtesse jugea son mari, et ce ne fut certes pas à son avantage. Toutefois, la comtesse était bien résolue à ne plus donner prise aux griffes du diable au sujet de sa vertu... s'applaudissant que son époux ne lui en donnât plus de loisir, en restant auprès d'elle.

Orial ne pensait pas du tout comme la comtesse, il cherchait toutes les occasions de la retrouver seule, et une après-midi que le châtelein était occupé avec son argentier dans la plus haute salle du donjon, il se glissa sans prévenir personne dans l'oratoire de la comtesse ; celle-ci surprise, tremblante, mais charmée cependant, ne sut pas résister au jeune homme qui l'enlaça de ses bras... Un sourd grognement du lévrier, qui annonçait ainsi invariablement la venue du comte, dont les amants distinguèrent, enfin, les pas lourds sur les dalles des longs couloirs...

— Mon mari, s'écria Tibore !...

En effet, à ce moment la lourde portière qui séparait la chambre de l'oratoire se souleva et le comte, s'apercevant du trouble de sa femme, ne put s'empêcher de lui demander sévèrement : En quoi les services du page lui étaient-ils nécessaires dans son oratoire ?

— Mon seigneur, balbutia Tibore, messire Orial vient de me faire une prière, ou plutôt, il se préparait à me l'adresser, quand votre présence l'a troublé et l'en a empêché !

(*A suivre.*) MAB.

EXTÉRIORISATION DE LA PENSÉE

Suite (1).

Il est nécessaire que de temps à autre des faits de cette nature viennent détruire les hypothèses imaginées par les adversaires irréductibles du spiritisme, qui préfèrent admettre les théories les plus invraisemblables plutôt que de reconnaître loyalement la vérité. Mais tous ces sophismes n'auront qu'un temps. A mesure que se développera l'expérimentation, nous verrons croître le nombre des preuves absolues des manifestations des esprits, et les négateurs de partis pris en seront pour leur courte honte et resteront stigmatisés du mépris qui s'attache à ceux qui sont les éternels ennemis du progrès. Il existe à l'heure actuelle un formidable courant qui entraîne les savants vers le domaine de l'au-delà. De toutes parts ont lieu des séances de matérialisations où des esprits se font reconnaître par leurs parents restés ici-bas, et ce n'est pas une mince satisfaction pour nous de constater que des hommes comme le professeur Morselli, M. de Amicis et d'autres, affirment enfin la réalité de ces manifestations qu'ils avaient niées jusqu'alors avec opiniâtreté. La haine, la jalousie, le dépit sont des sentiments aussi impuissants que la morgue officielle pour arrêter la marche ascendante du spiritisme; à tous les rhéteurs qui déblatèrent contre nous, nous opposerons simplement l'irrésistible autorité des faits, plus puissants que tous les pamphlets pour s'imposer à l'attention du public.

Pour en revenir à notre sujet, l'expérience du commandant Darget n'est pas tout à fait isolée. Un Américain, M. Ingle Roggers, en regardant longuement une pièce de monnaie et ensuite en fixant avec toute l'attention dont il était capable une plaque photographique dans son cabinet noir, prétend avoir obtenu un cliché où la forme de cette pièce est reproduite (1).

Edison fils, de son côté (2), déclare avoir réalisé un appareil au moyen duquel la photographie de la pensée devient une réalité positive: « Je ne puis encore espérer, dit à ce propos le jeune Edison, faire croire à tout le monde que cette ombre est la photographie de la pensée ; elle est encore trop indistincte, elle manque trop de caractère pour être une preuve convaincante. Mais je suis persuadé que j'ai, dans une certaine mesure, photographié la pensée. »

Si l'on veut bien se reporter à toutes les preuves que nous avons fournies de l'action de la pensée, sur la matière fluidique, si l'on se souvient des traces matérielles que cette pensée peut imprimer sur la matière physique du corps dans les cas de stigmatisation, de nœvi et de suggestions qui ont laissé des traces matérielles : brûlures, sinapisations, épistaxis, etc., on comprendra peut-être que l'action de l'âme sur une matière plus subtile puisse être en quelque sorte normale pour les esprits désincarnés. Ainsi se justifie l'enseignement d'Allan Kardec, de ce grand précurseur auquel la reconnaissance publique élèvera plus tard des monuments, car son œuvre, loin de se noyer dans les brumes du passé, se dégage plus lumineuse et plus scientifique à mesure que la science pénètre plus profondément dans la connaissance de la nature.

La matière catholique, les rayons X, les ondes hertziennes, les radiations émises par les corps radio-actifs sont, comme nous l'avons déjà répété si souvent, les premiers territoires du monde invisible, la frontière qui sépare notre univers physique du monde supraterrestre, infiniment plus important, plus varié et plus merveilleux que celui que nous connaissons. Citons, pour ceux qui ne les connaissent pas, les enseignements du Maître sur les créations fluides de la pensée, on verra combien il avait été bien inspiré par ses instructeurs spirituels.

On se souvient sans doute (*Revue de février*, p. 455) que MM. Lodge, Crookes, Le Bon, se basant sur les découvertes récentes de la radio-activité générale de la matière dans des circonstances déterminées, n'hésitent pas à proclamer que l'éternité de la matière, telle que nous la connaissons, c'est-à-dire avec des attributs de masse et d'étendue, est une erreur. La fatale dissociation des atomes, dit Crookes, semble universelle. Bien que l'évanouissement de l'univers ne puisse être calculé, il s'achemine fatalement vers le brouillard informe dont il est sorti. Or voici ce qu'Allan Kardec écrivait dans *la Genèse* en 1867 (3) :

Qui connaît la constitution intime de la matière tangible? Elle n'est peut-être compacte que par rapport à nos sens, et ce qui le prouverait, c'est la facilité avec laquelle elle est traversée par les fluides spi-

(1) Voir le numéro 351 de *la Paix Universelle*.

(1) G. VITOUX, *les Rayons X*, p. 184-185.
(2) *Revue des Revues*, 15 février 1898, p. 438.
(3) Allan Kardec, *la Genèse*, p. 300 et suiv.

rituels (1) et les Esprits auxquels elle ne fait pas plus d'obstacles que les corps transparents n'en font à la lumière.

La matière tangible, ayant pour élément primitif le fluide cosmique éthéré, doit pouvoir, en se *désarégeant* (2), retourner à l'état d'éthérisation, comme le diamant, le plus dur des corps, peut se volatiliser en gaz impalpable.

La solidification de la matière n'est en réalité qu'un état transitoire du fluide universel, qui peut retourner à son état primitif quand les conditions de cohésion cessent d'exister .

Qui sait même si, à l'état de tangibilité, la matière n'est pas susceptible d'acquérir une sorte d'éthérisation qui lui donnerait des propriétés particulières? Certains phénomènes qui paraissent authentiques, tendraient à le faire supposer. Nous ne possédons encore que des jalons du monde invisible, et l'avenir nous réserve sans doute la connaissance de nouvelles lois qui nous permettront de comprendre ce qui est encore pour nous un mystère.

On doit reconnaître que la radio-activité est bien cette « éthérisation » dont parlait Allan Kardec, et l'état transitoire de la matière n'est plus une hypothèse invraisemblable, mais une vérité entrevue il y a plus d'un demi-siècle, par ce grand penseur, si méconnu de ses contemporains.

Au sujet des phénomènes psychiques qui nous occupent, il n'est pas moins net :

Les fluides spirituels, qui constituent un des états du fluide cosmique universel, sont, à proprement parler, l'atmosphère des êtres spirituels ; c'est l'élément où ils puisent les matériaux sur lesquels ils opèrent ; c'est le milieu où se passent les phénomènes spéciaux, perceptibles à la vue et à l'ouïe de l'Esprit, et qui échappent au sens charnels impressionnés par la seule matière tangible ; où se forme cette lumière particulière au monde spirituel, différente de la lumière ordinaire par sa cause et par ses effets ; c'est enfin le véhicule de la pensée, comme l'air est le véhicule du son.

Les Esprits agissent sur les fluides spirituels, non en les manipulant comme les hommes manipulent les gaz, mais à l'aide de la pensée et de la volonté. La pensée et la volonté sont aux Esprits ce que la main est à l'homme. Par la pensée, ils impriment à ces fluides telle où telle direction ; ils les agglomèrent, les combinent ou les dispersent ; ils en forment des ensembles ayant une apparence, une forme, une couleur déterminées (expériences de Beattie) ; ils en changent les propriétés comme un chimiste change celle des gaz ou d'autres corps en les combinant suivant certaines lois (stigmatisations, nœvi, suggestions d'empreintes, etc.)

Notons ce point très important, que, très souvent, les Esprits ne se rendent pas compte de la manière dont ils produisent les effets que nous observons. Comme les ignorants d'ici-bas, ils sont incapables d'expliquer les lois qui régissent les manifestations dont ils sont les auteurs ; c'est ce qu'Allan Kardec a fait observer :

« Quelquefois, ces transformations sont le résultat d'une intention ; *souvent elles sont le produit d'une pensée inconsciente* ; il suffit à l'esprit de penser à une chose pour que cette chose se produise, comme il suffit de moduler un air pour que cet air se répercute dans l'atmosphère.

« C'est ainsi, par exemple, qu'un esprit se présente à la vue d'un incarné doué de la vue psychique, sous les apparences qu'il avait de son vivant à l'époque où on l'a connu, aurait-il eu plusieurs incarnations depuis. Il se présente avec le costume, les signes extérieurs — infirmités, cicatrices, membres amputés, etc., — qu'il avait alors ; un décapité se présentera avec la tête de moins. Ce n'est pas à dire qu'il ait conservé ces apparences ; non certainement, car, comme esprit, il n'est ni manchot, ni borgne, ni décapité ; mais sa *pensée*, se reportant à l'époque où il était ainsi, son périsprit en prend instantanément les apparences, qu'il quitte de même instantanément dès que la pensée cesse d'agir. »

Nous avons vu que le périsprit est le réceptacle inaltérable de toutes les formes du passé et que celui-ci laisse des empreintes indélébiles dans notre corps fluidique. Nous savons que tout état psychique est lié à un état physique et réciproquement (étude sur Léonie, Louis V et phénomènes d'ecmnésie), de sorte que le corps périsprital reprend la forme qu'il avait à l'époque où la pensée est reportée. Continuons la citation.

« Par un effet analogue, la pensée de l'esprit crée fluidiquement les objets dont il avait l'habitude de se servir ; un avare maniera de l'or, un militaire aura ses armes et son uniforme, un fumeur, sa pipe, un laboureur sa charrue et ses bœufs, une vieille femme, sa quenouille. Ces objets fluidiques sont aussi réels pour l'esprit, qui est lui-même fluidique, qu'ils l'étaient à l'état matériel pour l'homme vivant ; mais, par la même raison qu'ils sont créés par la pensée, leur existence est aussi fugitive que la pensée. »

On peut donc dire que toute pensée est non seulement une image mentale, mais également une sorte de cliché fluidique, qui s'imprime sur le périsprit et sur les fluides environnants. Si l'esprit est incarné et qu'il soit capable de fixer son attention sur une idée, il peut imprégner cette représentation mentale de sa force psychique et la projeter au dehors, de manière à ce qu'elle existe réellement dans l'espace. Nous verrons prochainement jusqu'à quel degré d'objectivation peut arriver cette création fluidique de la pensée.

LA FORCE PSYCHIQUE.

Pour que les enseignements du Spiritisme fussent reconnus vrais, l'était de toute nécessité que la science évoluât et qu'elle se débarrassât de toutes les théories qui ont pendant si longtemps encombré le cerveau des savants. Nous avons cité les passages dans lesquels Allan Kardec affirme que la matière n'est qu'un état transitoire du fluide universel et nous savons que cette hypothèse ne peut plus faire dresser les cheveux sur les crânes officiels, puisque la radioactivité semble être, précisément, un retour de la matière tangible vers la matière impondérable.

Il n'est plus guère possible de traiter de rêveries l'existence des *fluides*, c'est-à-dire d'états impondérables de la substance, car celle-ci a bien changé d'aspect, quant à sa constitution intime, grâce à ce merveilleux radium qui a montré toute la relativité des conceptions antérieures. Après avoir exposé ici même les idées des Crookes, des Lodge, des Le Bon, il nous semble nécessaire de prouver que la science française marche dans la même voie, et rien ne montre mieux l'évolution qui s'accomplit que les paroles suivantes, prononcées par M. le professeur d'Arsonval, membre de l'Institut et de l'Académie de médecine, dans sa conférence faite le 3 mars dernier à l'hôtel des Sociétés savantes (1).

« J'arrive maintenant, dit le savant conférencier, aux radiations émises pour ainsi dire matériellement, qui n'ont plus l'air d'être des vibrations, mais qui ont l'air d'être un transport de matière. Il faudrait d'abord bien nous entendre sur le mot matière. On croit généralement que la matière — ce sont les philosophes qui lui ont fait cette mauvaise réputation — *est quelque chose de grossier, toujours tangible, alors que les expériences que nous voyons aujourd'hui nous montrent que la matière peut recevoir tous les degrés de raréfaction et de spiritualisation possible* (2). Nous parvenons, en effet

(1) Allan Kardec dit qu'il ne faut pas prendre cette expression à la lettre, car es fluides de l'au-delà sont toujours de la matière, quel que soit le degré de quintessence, d'éthérisation dans lequel ils se trouvent.

(2) Souligné par Allan Kardec dans le texte.

(1) *Bulletin de l'Institut psychologique général*, p. 144.

(2) C'est nous qui soulignons pendant toute la citation.



à *obtenir des matières qui sont absolument impondérables*, qui peuvent sortir d'un corps pendant des milliers et des milliers d'années sans que le poids de ce corps en soit affecté ; en un mot, nous arrivons à une divisibilité de la matière bien supérieure à celle qu'avaient pu supposer les anciens atomistes. L'atome, par définition, était le dernier corps matériel solide en lequel on pût diviser la matière. »

GABRIEL DELANNE.

REVUE DES REVUES

L'Echo du merveilleux contient dans son numéro du 1er septembre une très intéressante étude du docteur Aurigo, de Marseille, sur la Fégatothérapie, ou guérison par le foie. Dans cette étude est exposée une théorie nouvelle sur le fluide humain en ce sens que, d'accord avec le savant docteur Fugairon, le docteur Aurigo prétend que le fluide n'est autre que l'électricité dégagée par le corps humain, et que l'électricité, pour être efficace au point de vue thérapeutique, doit être *animalisée*. Or, le foie étant un organe électrique par excellence, le docteur Aurigo a obtenu avec cet organe des cures merveilleuses.

Dans le même numéro, Nébo publie un article sur les Influences révolutionnaires et l'Europe, qui est très curieux en même temps que de... mauvais augure.

La Revue scientifique et morale du spiritisme continue la publication de l'étude de Gabriel Delanne sur l'Extériorisation de la pensée, en même temps qu'elle publie de très intéressants comptes rendus d'expériences psychiques, notamment, les expériences de la Société d'études psychiques de Nice.

Les Annales des sciences psychiques sont toujours très bien rédigées M. de Rochas examine le cas de Mayo, relatif à la régression de la mémoire. Il croit « qu'il faut rapprocher ces manifestations de celles qui ont été étudiées chez Mlle Smith, et, en général, de toutes celles qui sont attribuées provisoirement aux esprits, dans lesquelles nous voyons le vrai et le faux se mélanger d'une façon bien propre à désespérer ceux qui ne réfléchissent pas aux ténèbres dans lesquelles se sont si longtemps débattus les observateurs au début de toutes les sciences ».

L'Initiation publie une étude curieuse de M. Lecompte intitulée : Essai sur les symétries dans l'Histoire. Une Clef des destinées. Ed. Dace continue son étude comparative des thérapeutiques magnétiques et théurgiques, et Phaneg examine l'état de rêve.

La Revue de l'hypnotisme examine la psychologie des femmes à barbe dans les diverses religions : la Vénus barbata, les dieux lares ; les démons femelles, les éons androgynes, étude très documentée du docteur Berillon. Le docteur Rouby, médecin directeur de la maison de santé d'Alger, affirme que, scientifiquement, Bernadette, la voyante de Lourdes, n'était qu'une simple hystérique.

Le Progrès spirite publie, sous la plume de son directeur M. Laurent de Faget, un article sur les *Muses et médiums*.

Mme Sophie Dufaure examine l'évolution du christianisme et voit dans le spiritisme la continuation logique de la doctrine du Christ.

La Vie nouvelle est toujours très bien rédigée par les soins de MM. Courier, docteur Foveau de Courmelles et docteur Bécour. Mme Lydie Martial commence l'étude du Féminisme rationnel.

La Revue du Bien dans la Vie et dans l'Art est consacrée à toutes les belles et bonnes œuvres avec pour devise : Le bien par l'action et par la beauté.

Reçu également : *La Parole Républicaine*, *le Messager*, *le Phare de l'Espérance*, *la Coopération des Idées*, *Luce e Ombra*, *Constancia* de Buenos Ayres, etc.

J. B.

Congrès permanent de l'Humanité

Les assises annuelles ordinaires d'automne seront tenues les 7, 8 et 9 novembre 1905, au centre de Paris, rue du Pont-Neuf, n° 21, Taverne Henri IV, grande salle du 1er étage.

Deux séances auront lieu chaque jour : de 2 à 6 heures après midi et de 8 à 11 heures du soir. Elles seront publiques. La finance est de 0 fr. 50 par séance, ou 2 francs pour toutes les séances.

Le Congrès permanent de l'Humanité représente par lui-même, dès ses origines, un esprit de travail intelligent, de lumière scientifique, d'ordre, d'altruisme et de liberté, pour conduire au bonheur universel !

Tout travail, vœu, plan ou projet, de même que toute idée, motion, discussion ou tous discours, présentés dans l'esprit des cinq principes sus-énoncés, seront accueillis avec sympathie et écoutés avec grande attention par les congressistes.

Pour recevoir le programme des travaux, qui paraîtra vers fin octobre, prière de s'adresser au Secrétariat Général du Congrès permanent de l'Humanité, à Paris, boulevard du Temple, 36, près la place de la République.

Secours immédiats aux vieillards nécessiteux

3 octobre	De M. Violès, Gard.	1 franc

ŒUVRE DE LA CRÈCHE SPIRITE

3 octobre	De M. Violès.	1 franc
6 —	Anonyme	1
	Total	2 francs

Le Gérant : A. BOUVIER.

11-10-05. — Tours, Imp. E. ARRAULT et Cie, 6, rue de la Préfecture.



Le Gérant : A. BOUVIER.

11-10-05. — Tours, Imp. E. ARRAULT et Cie, 6, rue de la Préfecture.


Digitized by Google

Quinzième Année. — N° 359. — 10 Centimes. — 1er-16 Novembre 1905

LA PAIX UNIVERSELLE

REVUE INDÉPENDANTE

MAGNÉTISME TRANSCENDANTAL

Vérité Raison Justice — PHILOSOPHIE — PHYSIOLOGIE — PSYCHOLOGIE — Lumière Sagesse Amour

La connaissance exacte de soi-même engendre l'amour de son semblable. A. B.

Directeur : A. BOUVIER

Il n'y a pas de culte plus élevé que celui de la vérité.

Abonnements : Un an { France . . . . 3 fr. / Etranger . . . 4 fr.

SIÈGE : 5, cours Gambetta, 5 LYON

Il paraît un numéro les 1er et 3e dimanches de chaque mois.

SOMMAIRE

HYPNOTISME ET MAGNÉTISME

Y a-t-il des faits télépathiques ? — Chez M. Emile Magnin. — Réponse au docteur Bérillon.

Les déclarations de M. le docteur Bérillon sur les pressentiments de Mme de Brazza, que nous avons publiées récemment, nous ont valu plusieurs lettres de nos lecteurs ; ceux-ci, au contraire du directeur de l'Institut pscyho-physiologique, semblent attacher quelque importance aux phénomènes télépathiques. Nous nous sommes, en conséquence, adressé à M. Emile Magnin, professeur à l'Ecole de magnétisme, qui, le plus aimablement du monde, a bien voulu répondre à nos interrogations.

« Certainement, nous a-t-il dit, je crois aux pressentiments. Ils ne sont pas à la vérité reconnus scientifiquement, parce que, pour qu'un fait ait un caractère scientifique, il en faut savoir le comment et le pourquoi ; il est nécessaire, en un mot, de l'expliquer. Or, si l'état actuel de nos travaux nous permet d'affirmer l'existence de phénomènes télépathiques, il ne permet pas de les expliquer encore.

« Je m'étonne que pour vous convaincre de l'inanité de la télépathie M. Bérillon ait puisé à des sources si peu probantes, alors qu'il existe des documents signés et contrôlés par ces personnalités scientifiques, telles que Charles Richet, Ochorovicz, Janet, Meyers, Podmore, Guerney, etc. Mais j'avais tort de m'étonner. M. Bérillon connaît, en effet, les documents dont je parle, mais ne leur attribue aucune valeur ; c'est qu'il fait exclusivement de l'hypnotisme et refuse toute croyance au magnétisme. »

Nous interropîmes à ces mots notre interlocuteur :

« L'hypnotisme et le magnétisme ne sont donc pas une seule et même chose ?

« Ils ont entre eux de grandes analogies : mais de bien plus grandes différences.

« Dans l'hypnose causée par les moyens hypnotiques, on remplace la volonté du sujet par celle de l'opérateur ; donc on réduit sa conscience normale déjà si petite, on diminue son libre arbitre ; tandis que dans l'hypnose causée par les moyens magnétiques, la conscience normale est agrandie, grâce à des couches de la subconscience qui remontent à la surface. Dans l'hypnotisme, on augmente la suggestibilité du sujet et on tend à en faire un automate, résultats que ne produit pas le magnétisme. Par l'hypnotisme, on peut arriver à pousser au crime (exemple : Gabrielle Bompard), jamais par le magnétisme. Ajoutons encore que, dans l'hypnotisme, le sujet est vite fatigué par ce qu'il dépense ses forces, tandis que dans le magnétisme il dépense les forces de son magnétiseur.

« Parmi les adeptes du magnétisme, qui de tout temps ont constaté des phénomènes télépathiques, il n'y a pas, n'en déplaise à M. Bérillon, que des mystiques. Des savants de tout premier ordre ont étudié les pressentiments, les transmissions de pensée avec une méthode essentiellement scientifique et ont conclu à l'existence de faits télépathiques.

« En exceptant les documents historiques : possédées de Loudun, révolte des Cipayes contre les Anglais, les premières études scientifiques ont été entreprises par la Société des recherches psychiques de Londres, et les résultats incontestables en ont été consignés dans deux gros volumes. Ochorovicz a établi ensuite que la suggestion mentale existait et pouvait s'effectuer à des distances considérables. Pierre Janet et le docteur Gibert ont exécuté au Havre, en 1885-1886, une série d'expériences très intéressantes. Charles Richet a mis en valeur ses recherches au moyen du calcul des probabilités ; sur 2.995 expériences de transmission de pensées, il a obtenu 789 succès, alors que le calcul des probabilités donnait 732. Karl du Prel, en Allemagne, Henry Sidgwich et le professeur Balfour Stowart, à Cambridge et à Dublin, par des expériences qui réussirent dans la proportion de 4 sur 5 1/4, établirent également que la transmission de la pensée était un fait que l'on ne pouvait contester.

« Mais, il faut bien le dire, la télépathie n'est encore qu'une science embryonnaire. Ochorovicz et Charles Richet ont certes essayé de former des lois qui la régiraient ; jusqu'à cette heure cependant on ne peut les considérer que comme hypothétiques. Nous en sommes à la période de documentation. Notre rôle doit consister à rassembler tous les faits télépathiques lorsqu'ils sont

Nous interropîmes à ces mots notre interlocuteur :

« L'hypnotisme et le magnétisme ne sont donc pas une seule et même chose ?

cependant on ne peut les considérer que comme hypothétiques. Nous en sommes à la période de documentation. Notre rôle doit consister à rassembler tous les faits télépathiques lorsqu'ils sont

dûment contrôlés par des personnes qui ont le sens de l'observation et l'habitude des méthodes scientifiques. »

Pour conclure, M. Émile Magnin nous déclare que si, contrairement au docteur Bérillon, il croyait aux pressentiments et à la transmission de la pensée, il n'allait pas cependant jusqu'à estimer que les phénomènes de lucidité, possibles quelquefois dans le silence du cabinet, pussent se produire à jet continu, comme chez les somnambules qui en tirent monnaie.

Et il était tout à fait d'accord avec le directeur de l'Institut psychophysiologique pour condamner les charlatans qui font le plus grand tort à l'hypnotisme, aussi bien qu'au magnétisme.

(*La Patrie*, 13 octobre.) H. G.

LE SOMNAMBULISME NATUREL

C'est ainsi qu'on pourrait expliquer plusieurs faits très curieux rapportés dans l'*Encyclopédie ancienne* et dans le *Dictionnaire des merveilles de la nature*. Le plus extraordinaire est celui d'un abbé qui, étant au séminaire de Bordeaux, se levait chaque nuit, se mettait à son bureau, écrivait des sermons très suivis dans toutes leurs parties, en se corrigeant, faisant des ratures, substituant au mot raturé, un autre mot qu'il plaçait exactement au-dessus. D'autres fois, il copiait de la musique, après avoir rayé son papier avec une canne, il observait parfaitement la valeur des notes et la place des paroles correspondantes qu'il écrivait au-dessous. Pour s'assurer s'il s'aidait en quelque chose de l'organe extérieur de la vue, on mit un corps opaque devant ses yeux, pendant qu'il notait sa musique. Il n'en fut point empêché et continua son travail comme auparavant. On essaya encore de substituer un autre papier à celui sur lequel il écrivait; il parut sentir la différence et rejeta ce nouveau papier, jusqu'à ce qu'on lui eût substitué une feuille absolument égale en dimension à celle dont il se servait. Voilà des songes intuitifs, joints à l'emploi des signes et à l'usage de la locomotion, qui ne semblent mettre aucune différence sensible entre l'état de ce somnambule et celui de la veille la plus complète. Cependant, la différence est entière, puisque l'individu dont il s'agit ne conservait pas le moindre souvenir pendant le jour de ce qu'il avait fait chaque nuit.

Les phénomènes de somnambulisme rapportés dans le *Dictionnaire des merveilles de la nature*, tout surprenants qu'ils sont, rentrent néanmoins plus complètement dans les principes ou les moyens naturels d'explications, précédemment indiqués. Tels sont ceux qui furent observés à V..., par deux savants médecins, Pigatti et Reghelini, sur un domestique de cette ville, qui se levait la nuit, faisait à peu près les choses qui lui étaient prescrites pendant le jour, mettait le couvert, allait chercher chaque chose à sa place et l'y remettait ensuite, servait à table les convives qu'il voyait en songe, allumait une torche dont il avait coutume de se servir, descendait les escaliers lentement, comme s'il eût accompagné quelqu'un qu'il laissait passer et refermait la porte quand il le supposait sorti. Il est clair que tous les sens extérieurs étaient endormis, hors celui du toucher. Cependant, s'il s'agissait de quelque objet tangible qui fût hors du tableau représenté par l'imagination du somnambule, il passait par-dessus sans paraître en éprouver la moindre impression : ce qui confirme bien que c'est l'imagination seule qui détermine toute l'impression qui peut avoir lieu de la part de l'objet sur le sens externe, et non, comme dans l'ordre naturel, l'objet qui meut d'abord le sens et arrive par lui à l'imagination. On peut dire que, quel que soit l'organe externe auquel puisse s'adresser un ensemble d'objet disposés au dehors comme ils le sont d'avance dans l'imagination, ce sens concourra à l'intuition actuelle, quoiqu'il soit fermé absolument pour toutes les impressions qui n'entrent pas dans le tableau imaginaire.

Nous nous sommes étendu déjà trop sans doute sur la première circonstance qui caractérise le phénomène du somnambulisme, c'est-à-dire l'exercice des sens en tant qu'ils sont subordonnés à l'imagination et régis par elle. Mais nous ne pouvons tout à fait passer sous silence une observation faite à Bergerac. Nous voulons parler d'anomalies singulières dans la sensibilité d'une jeune personne, engourdissement et espèce de sommeil où paraissaient tomber les sens extérieurs, disparition complète de l'ouïe à laquelle succédait une cécité absolue. Pendant ce sommeil partiel et alternatif des sens externes, la malade travaillait des mains et suivait ses habitudes mécaniques, le toucher conservait toujours son exercice, et c'est surtout dans la privation de la vue qu'il acquérait une finesse extrême. On a vu dans cet état la malade monter pendant l'obscurité la plus complète, à un appartement élevé, où elle avait mis des écheveaux de soie de différentes couleurs, choisir dans le nombre celui de la couleur qui convenait à un ouvrage de broderie qu'elle faisait en ce moment; on l'a vue, toujours dans l'obscurité, écrire d'une manière très nette, lire en passant les doigts sur les lignes.

Arrivons à la seconde circonstance des phénomènes du somnambulisme qui consiste dans la suite régulière et coordonnée des mouvements ou actes de locomotion, absolument semblables en résultats, à ceux qui sont déterminés par la volonté, mais tout à fait opposés en principe aux actes de cette puissance d'effort constitutive de la veille.

Tout trompe dans le somnambule : on dirait que dans cet état singulier l'individu se conduit comme dans la veille par la perception des objets présents; ces objets réels ne sont cependant rien pour lui. On dirait bien aussi qu'il exerce tous les actes de la locomotion de la même manière et par le même principe que pendant la veille ; cependant, le mouvement est déterminé par un principe aveugle qui n'a pas la faculté de suspendre, d'arrêter ou de modifier l'impulsion une fois donnée, mais qui la continue, comme il l'imprime d'abord, avec le caractère de la nécessité.

Ce principe d'impulsion interne est le même que celui de l'instinct primitif des différentes espèces d'animaux et de la locomotion du fœtus dans le sein d'une mère et aussitôt après la naissance; le même que celui qui animait ce tronc de vipère dont parle Perrault, qui, après l'amputation de la tête, rampait encore droit vers le trou d'un mur assez éloigné où ce reptile avait coutume de se retirer. Ici donc c'est le cerveau qui meut ou qui détermine l'impulsion locomotive, suivant les lois nécessaires d'une motilité purement animale. Ce sont, d'autre part, les organes du mouvement qui obéissent sans résistance et avec toute la facilité de l'habitude, à cette impulsion aveugle dénuée d'effort. Ici, pendant qu'une suite d'intuitions a lieu dans l'imagination du somnambule, une autre suite de mouvements analogues s'accomplit dans les membres, sans qu'il y ait de volonté ni de *moi* qui dirige ou s'approprie l'une ou l'autre série.

Nous avons observé déjà que les actes que le somnambule fait en rêvant, étaient toujours ceux qui se trouvaient compris dans ses habitudes journalières. Or, les mouvements qui ont passé entièrement sous l'empire de l'habitude sont sortis par là-même du domaine de la volonté ou de la puissance qui crée librement l'effort. Cette loi est générale et s'applique de la même manière aux actes de mouvements musculaires et aux sons ou articulations de la voix qui servent de signes à nos idées : elle se vérifie également chez les musiciens, joueurs d'instruments, les danseurs de corde, les faiseurs de tours d'adresse et ceux qui exercent la mémoire mécanique sur une longue suite de mots donnés. La même loi le vérifiera donc plus parfaitement encore chez le somnambule, dont la volonté se trouve entièrement suspendue.

Il est remarquable aussi :

1° Que le somnambule exécute toutes les suites de mouvements

courra à l'intuition actuelle, quoiqu'il soit fermé absolument pour toutes les impressions qui n'entrent pas dans le tableau imaginaire.

Il est remarquable aussi :

1° Que le somnambule exécute toutes les suites de mouvements

analogues au songe, avec une adresse et une assurance qu'il n'aurait pas dans la veille, si la volonté prenait quelque part aux phénomènes, et si, comme il arrive toujours dans le concours simultané de plusieurs sens, quelques idées ou images étrangères venaient y faire diversion;

2° Que le moyen le plus sûr d'éveiller le somnambule n'est pas d'exciter les organes des sens externes alors complètement engourdis, mais bien d'arrêter d'une manière brusque la série des mouvements liés au songe; car l'effort, qui tend alors à vaincre l'obstacle opposé à l'impulsion donnée, ne peut coexister avec le sommeil qui cesse aussitôt au moment où la volonté va reprendre son empire.

Ce qui précède prouve bien la diversité de deux principes d'action qui s'unissent pour constituer la nature de l'homme et ses facultés diverses : l'un subordonné à la vitalité des organes et à la sensibilité animale; l'autre qui en est affranchi jusqu'à un certain point et obéit à des lois hyperorganiques.

Isidore Leblond.

Une lettre de M. Van der Naillen au Colonel de Rochas

Voici une lettre de M. Van der Naillen, l'auteur bien connu des livres : *Dans les temples de l'Himalaya* et *Dans le Sanctuaire* adressée à M. de Rochas, et reproduite par plusieurs revues, qui donne de nouveaux détails sur un médium intéressant :

San Francisco (Cal.), le 10 février 1905.

« Bien cher Ami,

« Il y a déjà plusieurs mois, le baron et la baronne von Zimmermann, de Silésie, gens de la meilleure société, qui passent une partie de leur année en Californie, dans la ville de Los Angeles, sont venus me prier d'assister, avec eux, à quelques séances de matérialisation données avec l'aide d'un médium nommé Miller, qui est un Français de Nancy, mais qui habite ici depuis onze ans. Ils tenaient à avoir mon avis sur ces phénomènes. Je me rendis à leur invitation, mais les apparitions de fantômes étaient si extraordinaires, les esprits si naturels, si incroyablement humains que nonobstant qu'il me fût permis de visiter le cabinet à fond, d'être enfermé avec le médium dans ce même cabinet et de lui tenir la main pendant que les fantômes faisaient leur apparition, causaient avec moi, parlaient aux spectateurs que, tout en ne pouvant point parvenir à me persuader qu'il y avait fraude, je n'étais point absolument convaincu. Car la chose, si réellement vraie, était d'une importance trop capitale pour l'humanité, prouvant, sans une ombre de doute, la possibilité du retour après la mort; donc la survie.

« Depuis un mois, et après avoir voyagé un peu partout, le baron et la baronne sont revenus à San Francisco. Ils sont venus me voir à nouveau et m'ont encore prié d'assister à une séance de matérialisation que Miller avait promis de donner spécialement pour eux et pour moi.

« Nous arrivâmes chez le médium à 8 heures. La séance commença aussitôt. Trois ou quatre personnes servant à donner la force au médiun assistaient à la réunion. Ce qui eut lieu à cette séance est vraiment incroyable. Des formes petites et grandes, hommes et femmes, un Egyptien ayant six pieds de hauteur, une jeune fille de 14 ans parlant un français exquis apparurent successivement; puis vint un grand Allemand, à voix singulière, proche parent de la baronne, qui fut parfaitement reconnu par elle, lui parla et l'embrassa ! Enfin, une séance tout à fait extraordinaire.

« Le lendemain, le baron et la baronne vinrent me trouver chez moi et me tinrent le langage suivant : « Nous savons que vous êtes l'ami « du colonel de Rochas, dont nous connaissons les œuvres et dont « nous apprécions hautement l'esprit scientifique et l'habileté expé- « rimentale. Sachant quelle autorité s'attache partout à son témoi- « gnage, nous désirerions que vous lui fassiez en notre nom une « proposition. Qu'il vienne ici (les voyages sont si faciles mainte- « nant et se font si confortablement). Nous paierons avec plaisir « ses frais de voyage aller et retour en 1re classe. Ici, il sera notre « hôte. Nous lui donnerons dix à douze séances à l'endroit qu'il « choisira, dans des conditions aussi strictes qu'il désirera. Il « pourra en publier les résultats, avec des photographies s'il le dé- « sire, comme il l'a fait pour Eusapia Paladino. Notre seul but est « de faire connaître au monde, par l'intermédiaire d'un médium « dont les manifestations ne puissent laisser aucun doute sur leur « réalité vraie et honnête, par des preuves d'une incontestabilité « absolue, la possibilité du retour des esprits, de leur communi- « cation avec les mortels, de la parfaite identification de leur per- « sonnalité, conséquemment fournir la preuve de la survie. Voilà « notre seul objet. »

« Le baron et la baronne sont si honnêtes dans leurs opinions, si chaleureux dans leur foi, ont une confiance si illimitée dans votre science, dans votre prudence et dans votre caractère, que j'en fus réellement ému. Je leur répondis en ces termes : « C'est une chose « très grave que vous me proposez là. Ma réputation d'homme « sérieux est en jeu, et peut-être aussi un peu celle de M. de Rochas. « Je ne puis accepter de faire une telle proposition au colonel que « si vous me permettez de jouer au colonel de Rochas moi-même « pour une soirée, de me considérer comme lui, d'accepter de moi « les conditions que je sais qu'il imposerait lui-même au médium « afin d'écarter toute possibilité de fraude, de collusion et de doute. »

« Ils proposèrent la chose au médium qui accepta, disant : « M. Van der Naillen fera de moi ce qu'il voudra; j'accepte d'avance « toutes ses conditions. »

« C'était honnête; il ne pouvait mieux dire.

« Nous nous mîmes à l'œuvre immédiatement. Je proposai d'abord ma maison pour les séances. Le baron et la baronne vinrent me faire une visite; mais il fut impossible de trouver un coin où l'on pût former le cabinet avec un rideau, sans qu'il y eût dans ce cabinet une porte ou une fenêtre. Nous nous rendîmes alors au Palace-Hôtel et j'y choisis une chambre où tout me parut favorable à l'installation dans des conditions de sécurité telles que je les désirais, telles que vous les auriez demandées vous-même.

« Le local déterminé, j'allai trouver le docteur Carl Renz et le docteur Burgen, à qui j'ajoutai mon professeur d'électricité, ne voulant pas encourir seul la responsabilité d'une expérimentation aussi importante. J'expliquai notre projet en détail à ces messieurs et ils acceptèrent les conditions avec plaisir.

« Le baron, la baronne et moi-même nous nous mîmes alors en route pour trouver un magasin d'habillements d'hommes (nous connaissions les mesures du médium). Nous lui achetâmes un gilet de dessous, un caleçon, une chemise tout noirs et un complet. Nous fîmes envoyer le tout en boîte fermée à l'hôtel. Je voulais aussi acheter des rideaux noirs pour fermer le cabinet et tapisser les murs de la chambre ainsi que les portes et les fenêtres, mais le médium avait demandé à la baronne de pouvoir envoyer ses propres rideaux, parce que, ceux-ci étant déjà saturés de son magnétisme, il était probable qu'on obtiendrait de meilleurs résultats qu'avec les rideaux neufs; il les enverrait plusieurs heures d'avance à l'hôtel pour qu'on pût les examiner à loisir; néanmoins, si nous insistions pour acheter des rideaux nous-mêmes, il nous laissait libres de le faire.

« J'acceptai les rideaux du médium, les raisons données par lui étant justes, et il les envoya immédiatement à l'hôtel. Je les fis visiter alors par un ouvrier tapissier de ma connaissance. C'étaient

brassa ! Enfin, une séance tout à fait extraordinaire.
« Le lendemain, le baron et la baronne vinrent me trouver chez moi
étant justes, et il les envoya immédiatement à l'hôtel. Je les fis visiter alors par un ouvrier tapissier de ma connaissance. C'étaient

de simples rideaux de cotonnade noire. Mon ouvrier les cloua sur les murs et devant une grande fenêtre qui donnait sur la rue, mais qui s'ouvrait à 40 pieds au-dessus du pavé. Les rideaux noirs furent ensuite tous cousus ensemble et cloués par le bas sur le parquet. Une seule ouverture fut laissée sur le devant du cabinet pour permettre au médium d'y entrer et d'en sortir en écartant les rideaux de ce côté. Pendant tous les préparatifs du comité, le baron et la baronne se tinrent délicatement à l'écart, de façon à laisser toutes les conditions de contrôle entièrement entre nos mains

« Une fois ces arrangements terminés et le contrôle ayant paru à tous suffisamment assuré, deux d'entre nous restèrent de garde dans la pièce pendant que les autres allaient chercher le médium qui était dans les appartements du baron avec la boîte qui contenait les vêtements achetés pour lui. Ces vêtements furent de nouveau examinés par les membres du comité, puis le médium s'en revêtit devant nous après s'être complètement déshabillé en notre présence.

« Cela fait, on le plaça au milieu des membres du comité, on l'amena dans la salle préparée pour la séance et on le conduisit directement dans le cabinet où une chaise entièrement de bois avait été placée.

« Alors je tirai de ma poche une vingtaine de mètres de tresse blanche d'un centimètre de large et, assisté par le docteur Renz, nous liâmes ensemble les mains, les pieds, les bras, les jambes du médium, la poitrine et le cou, attachant le tout au bâton et au dos de la chaise; puis nous clouâmes solidement au plancher les bouts qui restaient. En outre, je sortis de ma poche, toute préparée, une aiguille enfilée et je cousis tous les cordons ensemble à toutes les intersections et nœuds, partout où ils se croisaient.

« Le contrôle fut déclaré absolument parfait par tous. Les personnes présentes furent placées en cercle, se tenant par la main, à une distance de 3 à 4 mètres du cabinet dont je pouvais voir les tresses blanches qui liaient le médium à son siège, ainsi que l'entrée et la sortie des Esprits s'il en apparaissait. Une lampe fut placée au fond de la chambre avec réflecteur pouvant régler la lumière selon la demande des Esprits. Pendant toute la séance, il y eut assez de lumière pour me permettre de distinguer n'importe quelle personne qui aurait eu la malencontreuse idée de vouloir s'approcher du cabinet.

« La séance commença. Nous fûmes priés de chanter les hymnes ordinaire en ces occasions. Bientôt la voix de Betsey, le contrôle en chef du médium, nous dit que les conditions étaient assez favorables et qu'elle espérait que nous aurions une bonne soirée. Pendant que Betsey nous disait cela, le médium causait à haute voix avec un membre du cercle.

« 1° Après quelques minutes, une forme blanche entr'ouvrit les rideaux, nous souhaita le bonsoir et fit quelques pas hors du cabinet, ce qui nous permit de voir qu'elle était de grande taille. Elle demanda ensuite à voir sa mère, Mme Engel, qui était présente. Celle-ci s'avança vers sa fille qu'elle reconnut et embrassa. L'Esprit causa avec elle pendant une couple de minutes alors que le médium causait avec nous. Le médium pria la mère de laisser une distance de deux pieds entre elle et sa fille afin que tous les membres du cercle pussent voir l'Esprit. Bientôt le fantôme se dirigea à reculons vers le cabinet et se dématérialisa entre les rideaux.

« 2° Peu après apparut entre les rideaux une forme blanche dont la tête était entourée par une coiffe singulièrement brillante. Elle nous dit qu'elle était un des Esprits qui contrôlaient le cabinet et qu'elle venait pour nous prouver qu'elle pouvait se matérialiser, que son nom était Lilly Roberts. Elle était bien visible hors du cabinet et je pus parfaitement distinguer la traîne de sa robe qui s'étendait jusque dans le cabinet. Elle nous demanda de ne pas briser la chaîne des mains afin de ne pas diminuer la force. Elle rentra alors dans le cabinet où elle se dématérialisa tout à coup sous nos yeux. Pendant toute la durée de l'apparition, le médium causa avec l'un ou l'autre d'entre nous pour bien nous prouver que lui et l'apparition constituaient deux personnes différentes.

« 3° Une voix forte, avec intonation toute particulière, se fit entendre dans le haut du cabinet et nous adressa la parole en allemand. Cette voix fut reconnue immédiatement par la baronne comme venant d'un de ses parents. Cette voix l'appela « Mitzel », petit nom familier de leur jeunesse; elle regretta son inhabileté à se matérialiser à cause de l'insuffisance de la force dans une chambre nouvelle.

« 4° Le médium nous annonça alors que Betsey, son contrôle en chef, allait faire son apparition, qu'elle sortirait du cabinet bien en vue; mais il nous priait de ne pas la toucher. Les rideaux s'écartèrent et une belle forme blanche apparut. Comme elle s'avançait de quelques pas, nous pûmes remarquer sa belle et longue traîne blanche ainsi que sa robe toute brillante de petits points de feu. Elle s'avança comme en glissant, belle et majestueuse, vers un vieux monsieur nommé Durban, un de ses anciens amis, assis à une distance d'environ huit pieds du cabinet; elle lui frappa un bon petit coup sur le bras en lui demandant comment il se portait. Une causerie s'était établie entre eux à mi-voix lorsque le médium s'écria du fond du cabinet avec l'accent de la douleur : « Revenez bien vite, Betsey, je « souffre horriblement ». Betsey retourna immédiatement dans le cabinet et nous entendîmes le médium pousser un soupir de soulagement.

« 5° Après un moment d'intervalle (comme toujours) Betsey et le médium, parlant en même temps, nous dirent de regarder à terre, qu'un esprit allait tâcher de se matérialiser devant nous. Nous vîmes comme une large serviette lumineuse se remuer sur le plancher en dehors du cabinet; mais, après une minute d'agitation, elle disparut dans le parquet.

« 6° Une voix douce de jeune fille se fit entendre dans le cabinet et dit, en excellent français : « Bonsoir, maman. » Mme Marchand, qui était assise à mon côté, reconnut la voix de sa fille. La voix me souhaita alors le bonsoir, me disant en français qu'elle avait été à l'école avec ma fille Rina. Mme Marchand lui demanda si elle pouvait se matérialiser ce soir; elle répondit que non, qu'elle ne se sentait pas assez forte, car il y avait eu un suicide dans la chambre où nous étions.

« 7° La voix particulière de l'ami de la baronne revint lui dire, l'appelant par son petit nom de « Mitzel », qu'il allait s'en aller se trouvant dans l'impossibilité de se matérialiser.

« 8° Une autre très belle forme blanche apparut disant s'appeler « Norma Kury »; après quelques paroles, elle disparut dans le plancher.

« 9° Une jeune fille, ayant sur la tête un bonnet étrangement lumineux, vint nous adresser une salutation, disant que son nom était « Jérémiah Klarke ». Après quelques paroles encore elle s'enfonça également dans le parquet.

« Ceci termina la séance.

« Tous les membres du cercle furent invités de nouveau à visiter tous les arrangements et à vérifier que le médium était toujours parfaitement lié à la chaise et les rubans solidement cloués au plancher...

« L'idée de vous demander de venir ici est que les conditions y sont favorables aux manifestations. Le médium est entouré de quelques personnes qui lui sont sympathiques et lui donnent des forces; il y serait plus à l'aise pour ses séances avec vous qu'au milieu de personnes étrangères dans un autre pays où il ne connaîtrait pas les assistants. Prenant tout cela en considération, il a peur de se lancer dans l'inconnu. Mais, une fois que vous serez venu, que vous aurez pu vous convaincre que les manifestations qui ont eu lieu en sa présence sont vraies, il n'hésiterait pas à aller en France donner des séances sous votre égide...

« A. Van der Naillen. »





PHÉNOMÈNES MÉDIUMNIQUES ET ESPRITS

Nous allons entretenir les lecteurs de *la Paix Universelle* des étranges phénomènes dont est témoin, depuis bientôt trois ans, le conte de Tromelin, de Marseille.

Plusieurs revues spiritualistes parisiennes ont mentionné en leur temps (1) les productions fort intéressantes, sortes de dessins médiumniques obtenus par le comte au début de ce qu'il appelle son « commerce » avec les Esprits.

Ces productions consistaient en des figures et dessins qu'avec un peu d'habitude on pouvait apercevoir en regardant une feuille quelconque de papier non glacé et non satiné de manière à voir par transparence les ombres et les blancs que présente la pâte à papier même dans les papiers les plus grossiers. Le comte de Tromelin prenant un crayon les calquait avec attention et en tirait des figures fort originales, des scènes étranges, des signatures, de véritables phrases même constituant des communications d'ordre médiumnique. Or, ces phénomènes ont aujourd'hui fait place à toute une série d'autres, non moins étranges, dont nous allons entretenir nos lecteurs. Mais auparavant, il nous semble juste de présenter le comte de Tromelin.

L'expérimentateur. — Déjà d'un certain âge, le comte ne s'était jusqu'à ces dernières années jamais occupé de sciences psychiques, mais, par contre, beaucoup de sciences exactes : astronomie, mathématiques, sciences physiques, etc... Il est lauréat de l'Institut. C'est, en un mot, un esprit analytique, positif. Il a beaucoup voyagé, en Extrême Orient surtout et a beaucoup étudié. En un mot, esprit doué d'une intellectualité réelle et très supérieure.

Le début de son commerce avec les Esprits. — Nous l'avons déjà dit, il débuta par des dessins médiumniques. Après avoir travaillé deux ans à ces dessins occultes, le comte ne perdit pas précisément son étrange faculté, mais elle fut considérablement diminuée ou plutôt devint intermittente. Par contre, d'autres qualités médiumniques se révélèrent.

Un jour, au bas d'un de ses dessins, il remarqua le mot *pacte* très lisiblement écrit et certains mots, entre autres *son nom*. Il y avait aussi une signature.

Ceci frappa son attention. Il prit du papier et laissa écrire selon son habitude avec son gros crayon sauce promené à plat sur le papier ; mais au lieu de faire comme d'habitude des spirales, des caractères curieux formés de figures, de visages, de personnages, le tout formant une écriture en caractères sybillins très difficiles à déchiffrer, il forma des caractères se reproduisant sur chaque dessin, toujours identiques, malgré leur complexité, et ayant cette allure de *pacte* qu'il avait déjà remarqué dans un de ses précédents dessins. Il fit ainsi de nombreux pactes, toujours précédés et suivis de forts craquements dans les meubles.

Un soir, il vit dans la glace de sa salle de bain un treillis de grandes lignes noires, enfin des taches lumineuses. Peu à peu ces taches se précisèrent et devinrent des Esprits plus ou moins nets. Ils mirent à se former de cinq à six secondes, et la vision dura de huit à dix et quinze secondes.

Mais, voyant que les Esprits sortaient du cadre de la glace et qu'il était obligé de se tourner et retourner pour suivre leurs évolutions gracieuses, il comprit que la glace ne servait qu'à donner un fond uniforme sombre. (La glace est donc une sorte de miroir magique ou mieux une boule de cristal donnant des visions dans l'obscurité, phénomène bien connu des investigateurs psychistes modernes.)

Arrivés à 4 ou 5 mètres de la glace, les Esprits souvent s'arrêtent et font des gestes. En général, quand le comte de Tromelin voit un esprit, celui-ci s'élève vers le plafond et s'arrête, après un trajet oblique, en un point quelconque au haut de la chambre, Puis, il s'éteint graduellement et disparaît, pour permettre à un autre de lui succéder et ainsi de suite.

L'esprit lui dit : « Je serais lumineux, tant que tu ne me perdras pas de vue ; c'est à toi à être leste du regard. » Au premier abord, cela paraît facile ; c'est une erreur. Aussitôt paru, l'esprit se place derrière son dos, au-dessus de sa tête, puis, s'abaissant, le force à se retourner promptement pour le suivre dans son trajet en hélice ; il s'élève de nouveau et retourne derrière son dos. L'esprit le force ainsi à tourner plusieurs fois sur lui-même, ce qui lui donne le vertige. (On remarquera l'analogie de cet exercice d'entraînement avec celui pratiqué chez les Arabes par les Aiassouas et les derviches tourneurs.)

Le comte a remarqué que la formation des esprits est presque toujours précédée de craquements dans les meubles.

Action des esprits sur la matière. — Ce fut le jour du réveillon de 1904 que le comte eut sa première séance. Sept personnes étaient réunies chez lui. Subitement, les convives reçurent à la tête des chocolats, des papillotes placées sur le buffet.

La lumière ayant été baissée, la table, massive, pesant près de 100 kilogrammes, se mit à se mouvoir sans que personne puisse la retenir. Des mains psychiques allaient dans l'appartement, touchant les joues, tirant les cheveux !

Enfin des jets de liquide chaud puis froid furent projetés sur la figure des assistants et cependant, il n'y avait nul liquide dans la salle à manger où avait lieu la séance !

Le lendemain matin, comme le comte demandait à un de ces esprits pourquoi l'obscurité était nécessaire pour produire des phénomènes, il reçut, du bol de chocolat qu'il tenait à la main, un jet de liquide. C'était la réponse de l'esprit !

Je vais maintenant donner copie de deux procès-verbaux de séances avec le comte, procès-verbaux qui ont été rédigés par M. Carpentier, expérimentateur marseillais distingué, pour le président de la Société d'études psychiques de Marseille (1).

Première séance. — Je me trouvais, dit-il, il y a quatre ou cinq jours, c'est-à-dire samedi dernier, 25 février 1905, en visite chez M. le comte de Tromelin, qui voulut bien donner une séance dont je vais relater ici les faits, que j'ai observé avec le plus grand soin.

Nous passâmes dans le salon, en compagnie de Mme P..., une amie de la maison, et nous nous assîmes tous trois autour de la table, et, pour contrôler, nous primes Mme P... et moi, chacun une main du comte, qui se plaça entre nous deux.

Le médium pria ses esprits de bien vouloir se manifester et d'une manière bruyante dans un meuble quelconque et le plus loin de nous.

Nous entendîmes alors des craquements, des frottements, de petits coups répétés dans la direction du piano et sur le piano même qui se trouvait au moins à deux mètres de distance. Des cris, des sifflements aigus, des lumières pâles et luisantes, fixes ou vacillantes. Nous étions dans l'obscurité. La table massive, pesant près de 100 kilogrammes, allait, venait, avançait, roulait absolument comme si quelqu'un l'eût poussée, soulevée. Je sentais toucher mes pieds, mes jambes, ma figure, me tirer mes cheveux.

Mais la frayeur gagnant Mme P... on fut obligé de terminer cette première séance et le comte dit en riant à Mme P... « Ce soir, lorsque vous vous serez retirée, je vous enverrai un de mes esprits qui ouvrira votre porte que vous aurez fermée à clef et qui vous tirera par les pieds. »

Le lendemain dimanche, vers le soir, cette dame vint, très émo-

(1) *L'Initiation*, sept. 1902. — *L'Echo du merveilleux*. id.

(1) Ces procès-verbaux, rédigés pour la Société d'Etudes psychiques de Marseille, ont été adressé, à M. Tidianeux, rédacteur à l'*Initiation* qui les a publiés dans le n° de juillet 1905.

(1) *L'Initiation*, sept. 1902. — *L'Echo du merveilleux*. id.

dans le n° de juillet 1905.

tionnée, nous dire que dans la nuit, un être invisible s'était introduit dans sa chambre qu'elle avait fermée à clef, qu'il l'avait tirée par les pieds et avait essayé de l'étrangler, et tout en causant elle nous montrait les marques rouges qu'elle avait encore au cou.

Deuxième séance. — Le lendemain nouvelle séance. Nous étions dans l'obscurité depuis environ cinq minutes lorsque le comte, qui avait disposé un cahier sur la table avec un bout de crayon à peine visible, pria ses esprits de vouloir bien tracer quelques mots, un nom.

Après avoir entendu divers bruits, pareils à des grondements sortant d'une caverne, il nous sembla percevoir un coup de vent et un bruit assez violent.

Nous allumâmes alors la lampe, nous vîmes le cahier fermé, nous l'ouvrîmes, et, écrit en toutes lettres se trouvait : comte de Tromelin.

Personne de nous n'avait pu écrire ces mots, car Mme P... et moi tenions les deux mains du comte comme la veille.

Nous recommençâmes l'expérience. Je fixais le cahier et regardais les mains de Mme P... de peur qu'elle ne veuille tricher.

Mais il n'y avait pas eu deux secondes d'attente que le cahier se referma avec violence et que nous vîmes le mot : Espère.

Puis ce furent des cris, des sifflements aigus; la séance fut levée.

Troisième séance.— Le lendemain lundi, la séance fut reprise. J'étais seul avec le comte et désirais faire une expérience concluante et difficile, car nous étions en *plein jour*.

Le comte prit ma main droite avec sa main gauche et tint sur ma tête le fameux cahier magique, après avoir au préalable glissé entre deux pages un imperceptible morceau de crayon et un couteau, qui relevait un tant soit peu le milieu du cahier.

Après avoir prié les esprits de lui écrire quelque chose et sans que nous ayons entendu le moindre bruit, je me sentis toucher la main comme par un fer rouge. Ma main se raidit, se crispa, j'eus peur, je criais, le comte me calma bien vite et c'est alors que nous pûmes observer le phénomène bizarre suivant : sur le cahier, replié en quatre, se trouvait une feuille arrachée du fameux cahier et sur laquelle se trouvaient tracées cinq lignes, d'une écriture parfaite, comprenant *treize* mots, et donnant un avertissement à M. le comte pour certaines choses que je crois devoir taire ici.

Je le répète, le phénomène eut lieu en *plein jour*.

Il y a lieu d'ajouter que j'ai vu une main lumineuse se glisser sous la table, aller, venir, frapper des coups secs. J'ai vu au fond de la salle un esprit, d'une forte stature, avec une grande barbe, de grands cheveux, de grandes dents, et des yeux extraordinairement fulgurants.

Outre les phénomènes rapportés dans ce procès-verbal, le comte communique aussi avec les esprits par la typtologie. Il les interroge et ceux-ci répondent par des coups conventionnels ou correspondant, aux lettres de l'alphabet, frappés dans les meubles. Il a aussi obtenu dans l'obscurité de l'écriture directe et deux petits dessins d'une très grande finesse. Les esprits lui font aussi de très belles imitations prolongées de bruits divers. Parfois, on croirait entendre une forte scie en train de scier les pieds de la table, à tel point que le comte craignait un jour qu'un esprit ait réellement entamé le meuble... heureusement, ce n'était que du bruit!

Mais tous ces phénomènes ne réussissent pas lorsque le comte les désire. Les esprits opèrent quand ils veulent.

Par exemple, ils remuent sa chaise quand il est assis dessus. Il leur dit : « Remuez donc ce petit bout de papier ou cette allumette ? » — Rien ne bouge! Alors, il leur crie : « Au moins, faites craquer la la chaise trois fois, à ma demande ? » Rien encore !

Le comte a aussi un médium assistant, Mlle Pauline B...., sans laquelle, il ne peut avoir aucune influence sur la matière.

De l'aspect des Esprits. — M. le comte de Tromelin établit deux catégories d'esprits : ceux qu'il appelle : « en soleil », très difficiles à figurer, et ceux à formes humaines, généralement revêtus de draperies flottantes, la tête entourée comme d'un turban, ainsi que dans les matérialisations spirites.

Leur coloration varie suivant les jours. Parfois ils sont flous; d'autres fois, ils défilent majestueux, ornés de merveilleux costumes.

Les esprits *blancs* sont beaucoup plus matérialisés que les *jaunes* ou diversement colorés. Ceux-ci restent isolés et ne se mélangent pas avec les *blancs*.

Les esprits jaunes éclairent la salle d'eux-mêmes, d'une lueur suffisante pour les distinguer.

Il y a aussi les esprits aériens qui ont toutes espèces de formes et de grandeur, leur coloration est *jaune rougeâtre*; puis, les esprits ailés, planant comme d'immenses oiseaux.

Enfin, tournoie la légion des larves et des élémentals aux multiples formes grouillantes, horribles et repoussantes.

Ce que M. le comte pense des Esprits.— D'après la correspondance que j'ai le plaisir d'échanger avec M. le comte de Tromelin, j'ai appris qu'au début de son « commerce » avec les esprits, remontant à 910 jours, le comte croyait être en rapport avec les âmes de son père, de sa mère, parents, amis et amies décédés, et qui, soi-disant, se manifestaient à lui.

« J'ai été *au début*, dit-il, convaincu de leur identité, car j'ai obtenu des preuves que l'on cite comme suffisantes en pareil cas.

« Mais, hélas, j'ai pu me convaincre, à la longue, que ces entités étaient mensongères et avaient des allures très peu en rapport avec les caractères bons, loyaux et aimants de mes parents. Comment admettre que toutes les âmes de mes parents et amis se soient transformées en esprits menteurs et farceurs, pleins de ruse, d'astuce et ne cherchant qu'à me mystifier et me persécuter ? »

Le comte insiste spécialement sur ce point : que si son commerce avec les esprits n'avait duré que 100 jours environ, il serait resté convaincu qu'il avait eu à faire aux esprits de ses parents et amis décédés; alors que dans la suite, il a pu juger ces êtres menteurs, rusés, hypocrites, mauvais, car il n'est pas de petites vexations, de mensonges, de taquineries qu'ils lui aient épargnés.

Toutefois, le comte constate que malgré leur nature mauvaise, ces esprits lui ont permis de faire des guérisons immédiates, des cures extraordinaires auxquelles il n'a lui-même jamais rien compris, venant d'êtres qu'il suppose mauvais !

Parfois, le comte en vient à douter de la réalité de ces esprits, et il leur crie : « Non, vous n'existez pas ! non, vous n'êtes qu'illusion ! » Alors, ils le remuent et déplacent sa chaise malgré le poids de son corps ! Désemparé, le comte ne sait plus que dire, ne sait plus que penser ! En un mot, dit-il « je patauge dans les contradictions de toutes sortes ! »

Les faits en sont là ! Le comte prépare en ce moment un ouvrage qui contiendra de très curieux rapports sur les mœurs, les habitudes, les occupations des esprits et qui sera d'autant plus curieux à parcourir, que l'auteur n'a jusqu'ici absolument rien lu traitant de ces sujets et que tout cet ouvrage sera extrait du *journal* qu'il écrit au jour le jour, rendant compte de ses expériences et de ses observations au cours de ses rapports avec les esprits.

JOANNY BRICAUD.



Le comte a aussi un médium assistant, Mlle Pauline B...., sans laquelle, il ne peut avoir aucune influence sur la matière.



LA LÉGENDE DE LA TURBIE

(*Suite*) (1).

— Parlez sans crainte devant moi, Orial, je dois savoir tout ce qu'on dit à ma femme!...

Le page avait l'esprit très prompt et d'ailleurs le moment était critique; de plus le demi-jour de l'oratoire aidant, le jeune homme, se plaça presque devant sa maîtresse, afin de lui laisser le temps de reprendre son sang-froid et mettant un genou en terre, il dit :

« Mon Seigneur, j'aime éperdument une des suivantes de la comtesse, et je venais la prier d'intercéder pour nos amours auprès de ma famille, qui ne voudra certainement pas que j'épouse une fille qui n'est pas de la noblesse !

— Votre famille aura parfaitement raison de se refuser à une mésallianee, jeune fou, que vous êtes!... On épouse pas ces filles-là, Allons.... je vois que je suis intervenu à temps... la comtesse aurait pu céder à vos prières, acquiescer à votre demande et cela m'eût grandement, très grandement contrarié!.. Allez prendre l'air, Orial, faites une promenade à cheval... puis baissant la voix... C'est d'Yolande dont il est question, n'est-ce pas ?

Le jeune homme fit un signe affirmatif...

— La fillette est gentille et si je n'eusse pas été marié, j'aurais probablement fait attention à elle... Après tout ce n'est qu'une vassale...on n'épouse pas... jeune homme, non pas, jeune fou. Nous reparlerons de cela sous peu, et d'un geste fort sec, Aymez congédia le page.

La comtesse un peu remise de son trouble, bien que tremblante encore de ce qui serait advenu si son fidèle lévrier ne leur avait pas donné l'alarme, écouta respectueusement le discours de son mari sur l'état de leurs affaires, car le comte tenait en main le rapport de son argentier et faisait admirer à sa compagne, qui ne l'écoutait guère, combien étaient grandes leurs richesses.

Le lendemain de l'incident que nous venons de narrer, un peu longuement peut-être, le comte se souvenant de la confidence de son page, surveilla (affaire de curiosité d'un vieux galantin) la physionomie de Yolande causant avec Orial...

Je m'y connais, certes bien, pensa le châtelain, eh bien! ces jeunes gens n'ont pas du tout l'air d'amoureux.... Personne ne peut les voir en cet instant et ils ne se doutent pas que je les épie.... Et cependant, Orial ne profite pas de ce tête-à-tête pour prendre un baiser à sa belle..... C'est étrange, fort étrange même...

Et le comte se gratta la tête avec une certaine violence; il avait l'air de se remémorer la scène de l'oratoire.... Puis tout à coup, fronçant les sourcils et frappant du pied, comme en un mouvement de colère, il se dit : Ce serait-on joué de moi, tudieu...

Alors divers épisodes de sa vie de garçon lui revinrent en foule à la mémoire; l'un d'eux se rapportait assez exactement à ladite scène, Aymez sentit tout son sang lui refluer au cœur et au cerveau... il aurait voulu poignarder le jeune homme et sa complice..... Et le malheureux resta plongé dans une crise de rage indicible; il écumait littéralement!...

Fort heureusement, son chapelain vint le tirer d'une façon assez inopinée de sa pénible situation et le sauva ainsi d'une congestion certaine!....

Le sujet dont venait l'entretenir le prêtre intéressait peu Aymez; aussi celui-ci l'interrompit-il brusquement :

— J'ai d'autres sujets de préoccupations en ce moment et je suis, je vous l'avoue, extrêmement contrarié de la conduite de mon page !

— On voit que Votre Seigneurie est très affectée, en effet, je m'en suis aperçu, dès que l'ai vue.

Aymez, vexé de la réflexion du chapelain, reprit :

— Croyez-vous que cet étourneau veut épouser une suivante de ma femme, et qu'il est capable, amoureux comme il est, d'aller contracter union avec cette fille de manant devant le premier moine venu !...

Ah ! c'est trop fort vraiment.... aussi suis-je décidé à le renvoyer dans sa noble famille, qui me l'a confié... Chapelain, apprêtez-vous à écrire sous ma dictée.. le jeune drôle portera lui-même mon message à son père et ma responsabilité sera ainsi à couvert !...

Le soir même, le bel Orial quitta le château, sans avoir même revu la comtesse !....

La froideur du comte, en lui remettant le message pour son père, fit penser au jeune homme que c'était bien son congé en bonne et due forme qu'on lui donnait. Il songea surtout à sa chère Tibore qu'il ne reverrait peut-être jamais plus et il était désolé de ne pouvoir lui adresser quelques paroles d'adieu !...

Après Orial, ce fut Yolande, qui non seulement fut renvoyée, mais encore forcée de se marier avec un vieux garde-chasse du châtelain. C'était un ancien soldat, pas beau du tout et qui par-dessus le marché avait une large balafre qui lui traversait horizontalement tout le visage.

Les larmes de la jeune fille, qui demandait en grâce la faveur d'entrer au couvent, ne touchèrent nullement le vieux galantin; seulement il ajouta méchamment que le soir des noces, il reprendrait son droit de seigneur, qu'il avait dédaigné depuis son union avec Tibore !... Si tu résistes, misérable vassale, je chasserai ta famille de mes terres et te ferai jeter dans un cul de basses-fosses !

Il sait tout, se dit Yolande, et elle obéit, bien à contre-cœur!

Quant à la comtesse, privée de la société de la seule personne avec qui elle aurait pu causer, elle dépérit à vue d'œil !

Le jaloux seigneur épiait sa compagne jusque dans son sommeil, espérant ainsi surprendre sur ses lèvres un mot, un nom, qui aurait pu éclaircir ses doutes ; car Aymez doutait de son malheur. — La comtesse n'avait, semblait-il, fait que peu d'attention à l'absence d'Orial ; et quand son mari lui avait appris brusquement que le jeune homme ne reviendrait plus au château, la châtelaine (sur ses gardes) s'était contenté de dire que vu son âge, sa haute taille le mettait certainement hors pages.

IV

Quelques mois s'étaient à peine écoulés et rien ne troublait plus la triste vie de la pauvre Tibore, si ce n'était toutefois le remords de la faute qu'elle avait commise et qu'elle déplorait sincèrement.

Le comte, lui, restait toujours inquiet. Etait-il ou n'était-il pas la risée de ses voisins, qui eux, comme d'ordinaire, connaissaient mieux ces genres d'aventures que le principal intéressé.

Voilà ce qui désespérait Aymez ; quant à la crainte d'avoir perdu le cœur de sa douce et gentille moitié, il n'y songeait guère. Oh non ! ce despote matériel s'occupait peu de l'âme, du cœur et des sentiments ; le corps seul existait pour lui, et malgré qu'il suivit fort exactement les commandements de l'Église, il n'était en somme qu'une sorte de brute titrée, fort satisfaite, du reste, d'elle-même.

Certes, si l'Église catholique, si puissante alors, avait dévoilé aux classes dirigeantes (sinon à la glèbe) l'immuable vérité de la loi de *Réincarnation* et de *Karma*, nul doute que la société actuelle aurait eu moins à faire pour progresser logiquement, même après l'oppression du moyen âge, qui avait cependant aboli l'humanité pour si longtemps.

— La comtesse paraît souffrante, observa un jour, un cousin

(1) Voir le n° 358 de la *Paix Universelle*

(1) Voir le n° 358 de la *Paix Universelle*

longtemps.

— La comtesse paraît souffrante, observa un jour, un cousin

Digitized by Google

d'Aymez dans une visite qu'il fit au château ; elle aurait certainement besoin de changer d'air, d'effectuer un petit voyage.

Toutes réflexions de ce genre avait le don de froisser et d'horripiler le seigneur Aymez ; aussi allait-il apostropher son cousin vertement, quand une pensée rapide traversa son obèse cerveau.

— Oui, dit-il, je ferai faire à Tibore ce voyage que tu conseilles et je t'invite, toi et ton cadet, à nous accompagner !

— Je suis heureux de votre projet, cousin, car mon frère et moi avons le désir de voir du pays ; de quel côté dirigerons-nous nos pas, cher cousin ?

— Nous irons vers Nice, beau cousin, et de là nous dirigerons notre excursion jusqu'à la *Tour bénie* !

(*A suivre.*) MAB.

LIVRES NOUVEAUX

Magnétisme personnel ou *Pyschique*. Education et développement de la Volonté. *Pour être Heureux, Fort, Bien portant et réussir en tout*, par H. DURVILLE. In.-18 de 254 pages, avec tête de chapitres, Vignettes, Portraits et 31 figures explicatives, reliure souple. Prix : 10 francs, à la *Librairie du Magnétisme*, 23, rue Saint-Merri, Paris. 4e.

Le Magnétisme personnel est une influence qui permet à l'homme comme à la femme d'attirer à lui la considération, d'intérêt, la sympathie, la confiance, l'amitié et l'amour de ses semblables ; d'obtenir les meilleures situations, d'arriver à la domination et à la fortune, ou tout au moins au bien-être que nous désirons tous. Cette influence nous met immédiatement en contact avec les énergies ambiantes, et nous permet de les fixer en nous pour accroître notre individualité physique et morale. Elle donne au magnétiseur le pouvoir d'opérer, même à distance, des guérisons extraordinaires, et à l'hypnotiseur celui de suggérer ce qu'il veut ; c'est lui qui donne à chacun de nous l'intuition, cette perception intime qui permet de distinguer ce qui nous est bon et utile de ce qui nous est nuisible.

Un certain nombre d'individus — les forts, ceux qui arrivent toujours au but de leurs désirs — possèdent naturellement cette influence à un degré plus ou moins élevé ; les autres peuvent l'acquérir, car elle existe chez tous à l'état latent, prête à être développée.

Le hasard n'existe pas. La providence est en nous et non pas hors de nous ; la nature ne nous domine pas, mais elle obéit au contraire à notre impulsion, à notre désir, à notre volonté ; elle est le champ mis à notre disposition pour cultiver notre évolution, et nous y récoltons toujours ce que nous y avons semé ; en un mot, *nous faisons notre bonheur ou notre malheur, nous assurons nous-mêmes notre destinée.*

Quels moyens devons-nous employer pour faire notre destinée telle que nous pouvons la concevoir ? — Ces moyens tiennent presque tous à notre caractère que nous pouvons modifier, à l'orientation que nous pouvons donner au courant de nos pensées habituelles, et surtout à l'énergie de la volonté que nous pouvons toujours développer. Mais, pour modifier avantageusement son caractère, pour penser toujours utilement et pour vouloir avec persistance, il faut savoir et pour savoir, il est nécessaire d'apprendre. C'est pour cette éducation — qui est à la portée de toutes les intelligences — que ce livre a été rédigé. Il est divisé en deux parties : une *partie théorique*, qui étudie les lois pyschiques ainsi que les manifestations de la pensée et de la volonté ; une *partie pratique*, démonstrative, expérimentale, qui enseigne les moyens les plus simples et de rendre maître de ses pensées, de développer et de fortifier sa volonté, et d'assurer tous les moyens d'actions qui permettent d'atteindre le plus sûrement au but de ses désirs.

Le *Magnétisme personnel* est un livre de chevet à étudier et à méditer sérieusement. Il rendra les plus grands services à tous les degrés de l'échelle sociale et sera aussi apprécié dans le palais du riche à qui la fortune ne fait pas le bonheur, que dans la mansarde ou la chaumière de l'honnête ouvirer qui aspire à améliorer sa situation. Il sera une véritable révélation pour tous ceux qui l'auront bien compris, car il contient le Secret de la Vaillance, du Courage, de la Force et de la Santé physique et morale ; le Secret de la Réussite de tout ce que l'on entreprendra ; le Secret de la Bonté, de la Vertu, de la Sagesse ; le Secret de Tous les Secrets ; la Clé de la Magie et des Sciences dites occultes.

Cours de magnétisme et études spirites

Nous sommes heureux d'informer nos lecteurs, que M. A. Bouvier a repris son cours de magnétisme appliqué à la guérison des malades.

Les cours, conférences et études spiritiques ont lieu comme par le passé tous les mercredis de 8 à 10 heures du soir, salle Kardec, 6, rue Paul-Bert.

Dans un but de propagande et pour faciliter à chacun l'étude des sciences occultes et phénomènes qu'il est possible de produire au point de vue expérimental comme des idées qui peuvent s'en dégager et permettre ainsi à chacun d'être le médecin de sa famille ou de ceux qui l'entourent en puisant aux sources même d'une pratique sérieuse. Les conditions d'admission sont les suivantes :

1° Les abonnés au journal *la Paix Universelle* sont inscrits d'office et peuvent assister à toutes les leçons d'un même exercice, c'est-à-dire d'octobre à juin ;

2° Les membres de la famille des abonnés habitant sous le même toit, peuvent se procurer des cartes personnelles, facultatives donnant droit d'assister aux différentes leçons moyennant 20 centimes seulement sur présentation de ladite carte ;

3° Aux non inscrits à l'avance, 50 centimes par leçon.

On peut se faire inscrire tous les jours au bureau du journal 5, cours Gambetta, les mercredis et vendredis de 8 à 10 heures du soir et le premier dimanche de chaque mois de 2 à 5 heures, salle Kardec, 6, rue Paul-Bert.

L. R.

Secours immédiats aux vieillards nécessiteux

20 octobre De M. Bizeray. . . . . . . 2 francs

ŒUVRE DE LA CRÈCHE SPIRITE

20 octobre De M. Bizeray . . . . . . 2 francs

Le Gérant : A. BOUVIER.

26-10-05. — Tours, Imp. E. ARRAULT et Cie, 6, rue de la Préfecture.

Le Gérant : A. BOUVIER.

26-10-05. — Tours, Imp. E. ARRAULT et Cie, 6, rue de la Préfecture.



LA PAIX UNIVERSELLE

REVUE INDÉPENDANTE

MAGNÉTISME TRANSCENDANTAL

VÉRITÉ
RAISON
JUSTICE

PHILOSOPHIE — PHYSIOLOGIE — PSYCHOLOGIE

LUMIÈRE
SAGESSE
AMOUR

La connaissance exacte de soi-même engendre l'amour de son semblable. A. B.

Directeur : A. BOUVIER

Il n'y a pas de culte plus élevé que celui de la vérité.

ABONNEMENTS : UN AN { France . . . . 3 fr. / Etranger . . . 4 fr.

SIÈGE : 5, cours Gambetta, 5 LYON

Il paraît un numéro les 1er et 3e dimanches de chaque mois.

SOMMAIRE

AVIS

Par suite d'une entente avec de nouveaux collaborateurs, parmi lesquels MM. les docteurs Marc Haven, Rougier, avocat, président de la Bibliothèque Idéaliste Lyonnaise, desquels nous nous sommes assuré le concours afin d'augmenter l'intérêt de notre revue, nous sommes heureux de porter à la connaissance de nos lecteurs et amis sa transformation prochaine.

Ne reculant devant aucun sacrifice et pour en faciliter la collection, elle paraîtra sous format in-8 avec couverture de couleur et 16 pages de texte, à partir du 1er janvier prochain.

D'autre part, pour être agréable aux lecteurs qui nous l'ont demandé maintes fois, notre couverture sera réservée aux annonces ou réclames qu'ils voudront bien nous confier.

C'est ainsi que nous pourrons saluer la seizième année de *la Paix Universelle.*

L'abonnement, porté à **5 francs** pour la France et les colonies et **6 francs** pour l'étranger, restera le même que par le passé pour nos anciens abonnés, c'est-à-dire **3 francs** pour la France et les colonies et **4 francs** pour l'étranger.

Le numéro sera vendu 25 *centimes.*

Le tarif des annonces et réclames sera envoyé sur demande affranchie.

L. D.

B. I. L. ✠

Nous avons le plaisir d'informer les abonnés de la *Bibliothèque Idéaliste Lyonnaise* que dorénavant, grâce à une entente conclue entre M. Bouvier et le Comité de la B. I. L., ils trouveront régulièrement sous cette rubrique, dans *la Paix Universelle*, toutes les informations concernant la B. I. L. de nature à les intéresser.

En outre, *la Paix Universelle* sera adressée *gratuitement* à titre de prime à tous les abonnés de la B. I. L.

MM. les abonnés à la B. I. L. auront le droit d'adresser au Comité de la B. I. L. des questions sur tous les sujets sur lesquels ils pourraient désirer des éclaircissements et il leur sera répondu sous cette rubrique tous les quinze jours. Ces questions devront, autant que possible, être claires, concises, d'ordre pratique (renseignements bibliographiques, éclaircissements sur une question ardue, etc.) et ne pas exiger dans la réponse un trop long développement.

En outre, des résumés des conférences faites à la B. I. L. pourront être donnés dans le corps du journal.

Le Comité de la B. I. L. tient à remercier publiquement M. Bouvier de l'empressement qu'il a mis à offrir ses colonnes à la Bibliothèque, dans le but de favoriser son développement et d'apporter une fois de plus son concours à la grande cause de la diffusion des idées spiritualistes. MM. les abonnés de la B. I. L. aussi bien que ceux de *la Paix Universelle* sauront apprécier toute la valeur de ce nouvel effort.

Le Comité de la B. I. L.

Conférence. — Dimanche 26 novembre, à 3 heures de l'après-midi, M. le docteur Lalande fera au siège de la B. I. L., 35, rue Vieille-Monnaie, une causerie sur *l'Alchimie et la Philosophie hermétiques*, et il se mettra à la disposition de toutes les personnes qui désireraient lui demander quelques éclaircissements sur cet ordre d'études.

Cette conférence est réservée à MM. les abonnés de la B. I. L. et MM. les invités du Comité.

LE COMITÉ.



L. D.



BIBLIOTHÈQUE IDÉALISTE LYONNAISE

Conférence sur l'Astrologie, par M. Rougier.

Le comité de la Bibliothèque Idéaliste Lyonnaise réunissait le 22 août, dans la salle des Fêtes de M. Bouvier, près de 200 invités venus pour assister à une conférence de M. Rougier, docteur en droit. Le conférencier était déjà connu de tous, ce qui explique cette affluence d'auditeurs, mais il s'est surpassé et sa conférence, malgré l'aridité du sujet, a été un vrai succès. Pendant deux heures, M. Rougier a tenu son auditoire sous le charme de sa parole : avec une sûreté de langage, une variété de diction propres à captiver l'attention, sans se laisser entrainer hors du cadre qu'il s'était tracé par le moindre laisser-aller oratoire, il a étudié successivement : 1° La nature des forces astrales, les astres considérés comme êtres vivants, leurs auras magnétiques; 2° Le milieu influencé par ces forces, c'est-à-dire l'astral de la terre et l'astral de l'homme; 3° L'influence de l'ensemble de ces forces sur chaque être, et spécialement au moment de la naissance où se crée une personnalité nouvelle : les méthodes pour déterminer ces influences et les preuves expérimentales de la vérité de la science astrologique. Enfin, M. Rougier a terminé sa conférence par une étude philosophique générale sur les trois grandes forces qui meuvent les sociétés comme les individus : Providence, Volonté et Destin ; il a montré pourquoi la puissance fatale des astres restera toujours inférieure à celle de la Volonté humaine unie à la Providence, et comment le développement progressif de l'âme humaine arrive à l'affranchir de toute influence fatale.

Nous connaissions M. Rougier comme un savant trop modeste ; il nous est apparu dimanche comme un orateur d'avenir; les applaudissements qui ont accueilli ses dernières paroles n'avaient rien de conventionnel ; on saluait le maître qui venait de se révéler.

M. Bouvier, en remerciant l'orateur au nom de tous, a rappelé son œuvre, cette Bibliothèque, aux débuts si pénibles, et qui contient aujourd'hui dans son nouveau local (35, rue Vieille-Monnaie : gérant, M. Jas) plus d'un millier de volumes de magnétisme, spiritisme, sciences occultes, philosophie, mystique, etc., bibliothèque absolument indépendante, ne relevant d'aucune secte, ouverte à tous les chercheurs de bonne volonté. « Le meilleur témoignage de reconnaissance, a dit M. Bouvier, que vous puissiez donner à M. Rougier pour sa captivante causerie et pour le bien qu'il vous a fait par son enseignement, c'est de l'aider dans son œuvre, de faire connaître la Bibliothèque Idéaliste Lyonnaise et de vous inscrire, si ce n'est déjà fait, au nombre de ses abonnés. »

Et comme Lyon est avant tout la ville du cœur où les paroles ont toujours été peu estimées quand elles ne s'accompagnent pas d'actes, la conférence s'est terminée par une collecte au profit des « Vieillards nécessiteux », œuvre fondée par M. Bouvier que nous remercions encore pour son aimable hospitalité.

Docteur Marc Haven.

UNE FÊTE DE FAMILLE

Chacun connaît l'œuvre des Vieillards et chacun sait quel en est le but. Tous les ans, le dimanche avant Noël, cette œuvre verse à un certain nombre de vieillards une petite pension de 50 francs. Le nombre des pensionnés va toujours s'augmentant, grâce à la générosité et à la bonté inépuisables des spirites lyonnais.

En décembre 1904, l'Œuvre a pensionné 18 vieillards. Cette année elle se propose d'augmenter encore le nombre de ses protégés. Afin d'y parvenir, le Bureau Fédéral avait organisé, avec le bienveillant concours de nombreux artistes, une fête de famille, qui eut lieu le dimanche 29 octobre.

Se distraire tout en faisant une bonne action, s'amuser en faisant le bien, en répandant le bonheur autour de soi, double plaisir. Aussi c'est avec empressement que nos amis fédérés accoururent à l'appel du Bureau. Les cartes furent rapidement placées, et le jour fixé, dès 2 heures, la salle Kardec devenue trop petite, ouvrait ses portes à une foule joyeuse à la pensée de passer en famille une agréable soirée.

A 2 h. 30 M. Bouvier prenait la parole pour remercier en termes chaleureux les artistes d'avoir bien voulu prêter leur gracieux concours à l'Œuvre, et les spectateurs d'avoir bien voulu accourir avec tant d'empressement. Après quoi la fête commença.

Pendant plus de trois heures les artistes tinrent le public sous le charme de leurs talents. Professionnels et amateurs, tous rivalisèrent d'entrain. Le programme, très bien composé, divisé en deux parties, comprenait un grand nombre de numéros. Parmi les artistes nous citerons : Mmes Nicolas et Genevay, Mlles Meynis, Clémentine, MM. Bessières, Zuriam, Ambert, Côme, Nicolas, Gilet, Sandier, le dévoué vice-président de la Fédération, et Malosse, son non moins dévoué trésorier adjoint. Le piano fut tenu alternativement par Mlle Tellat et M. Laubert, deux artistes de grand talent. Tous furent chaleureusement applaudis.

Entre les deux parties du programme, un entr'acte de 15 minutes permit de faire une quête qui produisit la somme de 26 fr. 05, versée comme toujours à l'Œuvre.

La fête se terminant à 6 heures, M. Bouvier reprit la parole pour renouveler ses remerciements à tous et on se sépara, le cœur content, en se donnant rendez vous pour le mois de décembre.

Nous terminerons ce court compte rendu en félicitant le Bureau fédéral qui, cette année, s'est surpassé. De l'opinion de chacun, jamais fête ne fut aussi brillante, espérons que la prochaine sera encore mieux organisée.

Emile Bouvier.

Dans notre dernier numéro, l'abondance des matières nous avait empêchés d'annoncer la reprise des conférences de M. Fulliquet. La première eut lieu le dimanche 1er octobre. Reprenant l'Histoire des religions au point où il l'avait laissée avant les vacances, M. Fulliquet continue d'intéresser le public, assidu à ces réunions instructives et familiales. Les conférences se poursuivront sur le même sujet tous les premiers dimanches de chaque mois.

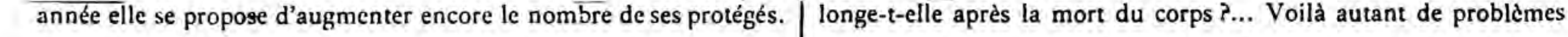
E. B.

L' « AU DELA »

De M. Armand Charpentier, dans *l'Action* :

« Voici qu'à l'heure où les religions touchent à leur déclin, le problème de la survivance de l'être, sortant du domaine des légendes religieuses, descend enfin sur le terrain de la science, le seul où les esprits positivistes en puissent accepter la discussion. Il s'agit ni plus ni moins d'établir *scientifiquement* l'existence d'un *être psychique* emboîté dans le corps, tel le zinc d'une pile baignant dans son liquide, et se dégageant de ce corps lorsque la vie animale a cessé.

« Cet être psychique existe-t-il ?... Peut-il se dégager de son enveloppe matérielle pendant la vie pour se manifester sans le secours de cette enveloppe et avec ses seules facultés psychiques ?... Enfin, en supposant l'existence de cet être démontrée, cette existence se prolonge-t-elle après la mort du corps ?... Voilà autant de problèmes


année elle se propose d'augmenter encore le nombre de ses protégés. longe-t-elle après la mort du corps ?... Voilà autant de problèmes



sur lesquels pâlissent, depuis quelques années, les explorateurs de l'au delà.

« Il y a peu de jours, M. Charles Richet, le savant directeur de *la Revue scientifique*, consacrait dans *le Figaro* un article très important à des cas *d'apparitions fantomatiques* et de manifestations *télépathiques*. On sentait, à la façon dont il parlait de certaines expériences, qu'il inclinait à accepter pour possibles ces manifestations de l'au delà. Certes, M. Charles Richet a une autorité qu'il n'est pas dans notre pensée de suspecter. De même, nous ne voulons pas douter de la sincérité des expériences psychiques auxquelles se livra l'illustre chimiste anglais William Croockes. Cependant, nous ne pouvons oublier que le docteur Paul Gibier, il y a dix-huit ans, relata dans un livre célèbre des expériences d'écritures soi-disant spirites obtenues avec le médium Slade. Or, ayant été reçu par ce médium, en compagnie de Fabre des Essarts, le poète d'*Humanité* et de M. Emile Michelis di Rieuzi, l'un des apôtres, avec M. Camille Chaigneau, du Spiritisme scientifique d'alors, j'eus le regret de surprendre le médium Slade en flagrant délit de grossière tricherie. Les écritures soi-disant spirites qu'il présentait aux visiteurs étaient obtenues au moyen d'une simple substitution d'ardoise, véritable expérience de prestidigitation que tous les émules de Robert-Houdin savent pratiquer.

« De ce que le médium Slade ait été un vulgaire charlatan, je n'en conclus point que le docteur Paul Gibier, William Croockes et H. Richet aient toujours été mystifiés par des charlatans. Loin de moi cette intention. Mais encore, pour croire à ces manifestations psychiques, est-il nécessaire qu'elles soient établies d'une façon plus scientifique qu'elles ne l'ont été jusqu'alors.

« La grande erreur des foules, erreur issue de leur éducation religieuse, c'est de vouloir opposer l'esprit à la matière. *Tout* est matière, tel est le principe qu'il faut commencer par admettre. Mais il convient d'ajouter aussitôt que la science ne connaît pas encore *toute* la matière. Il y a cent cinquante ans, l'électricité, les rayons X, le radium étaient totalement inconnus des savants ; et, cependant, ces forces existaient. On peut donc très bien admettre que des forces nombreuses, mystérieuses, puissantes, existent autour de nous, peut-être en nous, que la science de demain saura découvrir et utiliser. Il faut être bête comme le bi-bachelier Ferdinand Brunetière pour croire que la science a exploré tout le domaine de l'inconnu. Ce que les hommes savent aujourd'hui n'est rien en comparaison de ce que leurs descendants sauront dans deux mille ans.

« Si notre être est double, si notre corps n'est qu'une enveloppe dans laquelle vient s'emboîter l'être psychique dont la vie, sans être éternelle, peut se prolonger par delà l'existence animale, cet être psychique est lui-même matériel, mais d'une matière qui a échappé jusqu'à cette heure aux investigations de la science. Il se peut que d'ici un siècle ou deux, la survivance de l'être — si survivance il y a — soit prouvée scientifiquement, ainsi que se prouvent aujourd'hui les lois de la pesanteur.

« Ce jour-là, la science aura définitivement tué les religions ; l'expérience remplacera la foi. Ce jour-là, les vers de Maurice Rollinat seront faux :

Enfin l'homme se décompose,
S'émiette et se consume tout.
Le vent déterre cette chose
Et l'éparpille on ne sait où... »

LA FICOTHÉRAPHIE

Du *Journal des Débats :*

« Un lecteur espagnol, M. José de La Fuente Camina, nous prie d'annoncer qu'il a découvert un remède assuré contre la tuberculose pulmonaire et qu'après l'avoir expérimenté longuement sur lui-même, il a eu la satisfaction de rendre la santé à plusieurs autres personnes atteintes de cette terrible maladie. M. de La Fuente se persuade que l'effet de son remède est infaillible, qu'il peut même, dans beaucoup de cas, amener la guérison complète en moins d'un mois, et il tient à le faire connaître pour l'amour de l'humanité.

« Ce remède a, sur beaucoup d'autres, l'avantage d'être simple, peu coûteux et, selon toute vraisemblance, inoffensif. Il se compose tout bonnement de figues sèches et de vin rouge pur, fort en couleur. La dose moyenne pour une personne habituée à boire modérément devra être de 12 figues et 250 grammes de vin. Le malade mangera les figues une à une, en ayant soin de bien mâcher, et boira une gorgée de vin après chaque figue, de manière à finir en même temps les figues et le vin. Avant de commencer il pourra, s'il le désire, manger un morceau de pain. Ce médicament étant très nutritif, ne devra être pris que trois ou quatre heures après le repas ; on évitera ensuite pendant trois ou quatre heures de manger ou de boire quoi que ce soit. Si le malade ne pouvait résister à la soif, on lui permettrait cependant un peu d'eau, ou mieux un peu de vin, mais à la condition d'ingérer en même temps quelques figues.

« Ce remède, dit M. de La Fuente, doit être pris journellement ;
« d'ailleurs le malade l'aime vite, parce qu'il le soulage dès le pre-
« mier jour et arrête la toux comme par miracle. Il détruit toutes les
« affections pulmonaires en faisant circuler le sang des poumons et
« en leur donnant de la chaleur pour expulser les mauvaises humeurs.
« Il supprime en même temps la diarrhée, fortifie l'estomac et rend
« une vigueur saine aux organismes les plus ruinés. »

Souhaitons pour l'humanité que ce remède facile ait en effet la toute-puissance que lui attribue M. de la Fuente. Après tout, cette recette en vaut bien une autre.

X.

L'espérance, vision d'un nouvel avenir

ÉCHO DE L'IMMORTALITÉ DE L'AME.

Le passé n'est qu'un souvenir, mais le présent est une puissance qu'il faut subir.

Quant à l'avenir, que sera-t-il ?

Voilà ce que chacun se demande sans cesse. Confiant en la voix consolatrice qui lui promet un meilleur lendemain, il espère ; car l'espérance est une foi involontaire en un avenir meilleur que le présent.

Cette foi, qui montre à l'homme un bonheur futur entrevu, est une preuve de la nature divine de notre âme et de son immortalité.

L'être humain, doué d'une intelligence et d'un amour, qui dévorent rapidement toutes les jouissances de la vie terrestre, a besoin de l'espérance pour le soutenir et l'encourager dans les heures pénibles de sa destinée ; car sans elle sa vie se consumerait en vains désirs se traduisant en un horrible supplice, une amère ironie et une monstruosité de la part de Dieu.

L'espérance constitue l'élément indispensable de l'homme, pendant sa vie tout entière. Elle est la pierre infernale, qui cautérise toutes les plaies du cœur ; elle est semblable à une main invisible qui veille toujours sur l'affligé, quand le monde l'abandonne.

Cette déesse bienfaisante soulage les malheureux en leur montrant l'horizon de l'avenir sous les traits de l'immortalité. Elle soutient l'homme dans la douleur ; adoucit ses peines et tarit ses larmes.

L'espérance est le refuge des affligés ; car elle leur donne toujours quelques jouissances, par les douces perspectives qu'elle leur

d'annoncer qu'il a découvert un remède assuré contre la tuberculose pulmonaire et qu'après l'avoir expérimenté longuement sur lui-

L'espérance est le refuge des affligés ; car elle leur donne toujours quelques jouissances, par les douces perspectives qu'elle leur

montre. Toujours infatigable, elle a des ailes pour aller au secours de toutes les souffrances, elle est assurément le guide le plus sûr et le plus ferme soutien sur le chemin de la vie. C'est un phare lumineux qui éclaire les hommes, dans les heures sombres de leur existence

L'humanité, voguant sans cesse sur les vagues des tribulations, cherche toujours à atterrir sur les rives ensoleillées du réel bonheur. Toujours tenace, elle refleurit chaque jour sur les troncs desséchés.

L'espérance, soutenue par la volonté, produit des effets merveilleux ; car elle apporte dans l'âme les plus suaves et les plus touchantes illusions du bonheur, elle est surtout une splendide émanation de la vie, quand l'expérience n'a pas encore défloré par des déceptions cruelles, ses riantes perspectives.

Il est certain que chacun de nous emploie généralement la moitié de sa vie à désirer la seconde ; la seconde à regretter la première.

L'espérance, comme toutes les affections douces et séduisantes, constitue le charme des illusions qu'elle produit. C'est elle qui donne sans cesse un but à nos efforts, qui nous console dans les jours où l'infortune nous accable. Tous les hommes, qui subissent des afflictions, des peines et des ennuis, marchent à la lueur de ce flambeau. Grâce à ce sentiment consolateur, qui nous promet toujours un lendemain prospère, nous soutenons notre courage dans les maux les plus amers de la vie ; car l'espérance nous promet toujours le bonheur futur.

Mais l'homme, qui n'abuse pas de sa destinée et qui en comprend la portée, élève ses espérances plus haut que la terre ; il sait que la moindre de ses douleurs a une cause déterminée, résultant de sa vie présente ou de ses existences passées. Cette sublime espérance produit la résignation de l'âme, ferme la bouche aux murmures, ouvre le cœur à tous les sacrifices et verse sur les douleurs du temps, qui passe rapidement, le baume des consolations éternelles.

Pour celui qui borne sa pensée aux choses terrestres, l'espérance le soutient malgré la fausse voie dans laquelle il s'est engagé. Si elle ne répond pas pleinement à ses vœux, elle n'embellit pas moins son avenir d'illusions consolatrices ; car, par ses promesses, elle atténue les déceptions de son cœur et lui cache sous des fleurs le sentier des désolations et lui montre la réalité future du bonheur espéré.

La plupart des hommes sont de pauvres voyageurs égarés sur le chemin de la vie. En cherchant le bonheur, ils se trompent souvent dans le choix des moyens employés pour y parvenir. Victimes des erreurs de leurs passions, ils attachent à des moyens éphémères des espérances qui les trompent.

Mais la réalité des événements arrache bientôt une à une du cœur des hommes trop naïfs dans leurs espérances les plus chères de leurs illusions, pour les remplacer par des mécomptes et des déceptions.

Ainsi désabusé, l'homme arrive au terme de son existence, toujours déçu dans ses désirs et ses aspirations. Au lieu du bonheur qu'il attendait, il ne recueille que l'expérience de la vie. Si son cœur s'abandonne encore à des illusions et forme encore des espérances, un gouffre l'en sépare, et ce gouffre, c'est le tombeau.

La jeunesse espère des jouissances du cœur ; l'âge mur, désabusé, s'attache aux spéculations ; la vieillesse, qui envisage sagement sa destinée future, regarde au delà du temps : l'éternité la console.

Pour lui ses horizons sont sans limites. La fin d'une existence, c'est l'entrée dans le monde translucide ; c'est le soir d'un beau jour.

Mais l'espérance, pour être vraiment fondée et pour satisfaire au besoin du bonheur, que l'homme désire, il faut qu'elle ait Dieu pour base et pour but.

L'espérance, c'est le rayonnement de l'Éternel ; c'est la chaîne qui unit la terre aux mondes supérieurs ; c'est la vision éthérée, sans cesse reconnaissante de la félicité future entrevue, et ce sont les beautés éternelles émanant de l'Infini.

Ah ! ces comparaisons sont trop pâles et trop incomplètes pour donner une juste idée de la suave espérance qui est un des plus beaux éléments du bonheur terrestre. Laissons donc la parole à la poésie du sentiment, qui se traduit par le mot charmant : espère.

Espère ! ce doux mot, l'enfant le balbutie
En souriant au ciel dans son tendre berceau ;
Il est écrit partout : dans la mort, dans la vie,
En entrant dans ce monde, aux portes du tombeau !

Dans le parfum des fleurs qu'un rayon fait éclore,
Dans la brise du soir ou le chant des oiseaux ;
Dans le feuillage vert que le vent décolore ;
Il est dans le zéphir et le bruit des ruisseaux ;

Il est dans l'ouragan, dans la foudre qui gronde,
Il est en haut des cieux, dans le soleil qui luit,
Il flotte dans les airs, sur la terre et sur l'onde,
Dans la joie et les pleurs, dans le jour et la nuit.

Doux rayons détachés de la céleste flamme
Il brille dans les yeux, anime tous les cœurs,
Baume sacré que Dieu mit au sein de notre âme,
Qui nous fait croire au ciel et calme nos douleurs.

Espère ! c'est le mot qui soutient et console,
Qui fait aimer la vie et nous aide à mourir ;
C'est le mot le plus doux de l'humaine parole,
C'est le mot du présent, le mot de l'avenir !

Ce mot délicieux a, en effet, des charmes inexprimables et une harmonie révélant les échos de l'infini concert. Mais quand l'âme affaissée sous le poids des tribulations de la vie, sent son courage défaillir, elle est soulagée par des pensées d'espérance, qui lui font entrevoir le bonheur dans son immortalité. Ces douces harmonies, qui sont l'écho de l'éternelle harmonie, sont le présage des véritables félicités.

L'espérance console tous ceux qui sont sous les étreintes des peines et des déboires de la vie ; elle pénètre même dans tous les asiles qui abritent l'infortune ; elle adoucit les cruelles souffrances, calme tous les maux et fait espérer la santé aux malades, la liberté aux prisonniers, le pain à l'indigent et le retour de l'exilé dans sa patrie.

Mais l'espérance, pour être effective, doit reposer sur Dieu et l'âme immortelle, qui résument tous les éléments de la nature, véritablement puissants.

Le ressort le plus complet et le plus véhément et le remède le plus efficace, qui guérit la souffrance, c'est l'espérance consolatrice.

Il est doux, en effet, d'espérer, de croire et de parfumer sa vie de tous les beaux souvenirs et des pensées d'espérance en des jours d'avenir sur la terre et dans l'au delà.

Ne perdons jamais de vue ce phare lumineux qui peut seul nous guider et nous soutenir dans les moments pénibles de la vie.

DÉCHAUD, *publiciste à Oran.*

L'ALCOOLISME

L'alcoolisme est une des plus grandes plaies de notre époque, si fertile en grandes plaies : guerre, peste, famine, tabagisme, morphinisme, haschichisme, etc., etc.

L'alcoolique est une brute, à moins qu'il ne soit un idiot, un aliéné, un détraqué, c'est toujours un *dégénérescent* !

L'alcoolisme en effet est l'empoisonnement de l'organisme humain par l'alcool, qui affecte le palais sous forme de boissons très diverses :

L'espérance, c'est le rayonnement de l'Éternel ; c'est la chaîne qui unit la terre aux mondes supérieurs ; c'est la vision éthérée, sans

L'alcoolisme en effet est l'empoisonnement de l'organisme humain par l'alcool, qui affecte le palais sous forme de boissons très diverses :



absinthe, apéritifs, vins, cidre, eau-de-vie, cognac, liqueurs de tout genre.

L'alcoolisme est une des grandes causes qui arrêtent la marche ascendante de l'humanité ; il doit conduire nécessairement au remplacement des races qui se dégradent par son moyen, par des races vierges d'alcoolisme.

La race anglo-saxonne abuse, mais a surtout abusé dans le passé de l'alcool ; en Angleterre, l'ivrognerie, l'opium, l'éther tuent 60 à 65.000 personnes par an. — En France, nous ne sommes pas encore arrivé à ce chiffre, mais depuis quinze à vingt ans, les progrès de l'alcoolisme ont été rapides, et d'autant plus terribles que le vice de l'alcoolisme se transmet par hérédité. — Parmi les enfants d'alcooliques, les uns viennent au monde avant terme, par suite de fausses couches ; d'autres sont des crétins, des idiots ou des imbéciles, d'autres vivent intellectuellement jusqu'à l'âge de 10 ou 12 ans, puis subitement ils deviennent idiots et sont incapables d'aucun progrès intellectuel ou moral. Du reste, de bonne heure, ils révèlent leur état mental par l'état de dépravation qu'ils témoignent, ils sont indécis, nonchalents, paresseux, ils s'adonnent à des passions honteuses, ils ont des instincts cruels, ils sont violents, irritables à l'excès, et le besoin de boire bientôt des boissons alcoo liques obscurcit leur sens moral ; ils sont voleurs, assassins et s'ils ne finissent pas dans les bagnes, ils finissent toujours dans les asiles d'aliénés.

Enfin, quand les alcooliques meurent, leurs enfants meurent hydrocéphales, tuberculeux ou épileptiques, quand ils ne naissent pas sourds-muets ou idiots.

Les deux tiers ou la moitié des aliénés et les trois quarts des criminels sont généralement des alcooliques ou des enfants de ceux-ci ; ce sont eux qui composent, comme on voit, la plus grande partie de la population des prisons et des bagnes. — Parmi eux se trouve cette population hétérogène, d'Alphonse et de souteneurs, qui peuplent les banlieues des grandes villes, les rôdeurs de barrières et cette population d'apaches, qui vivent dans Paris et autour de ses fortifications.

Nous avons dit que l'alcoolisme est l'empoisonnement par l'alcool ; quand l'ivresse est passagère, c'est un empoisonnement aigu. L'absorption quotidienne de doses d'alcool supérieures à celles que l'économie peut comburer constitue l'*alcoolisme chronique*, celui provoqué par une quantité de vin même de bons crus, constitue l'*alcoolisme bourgeois*, qui n'en est pas moins chronique.

Suivant les individus et les tempéraments, l'alcoolisme a des symptômes variés ; voici à peu près la marche de cet empoisonnement lent, mais sûr, qui conduit l'homme à sa perte !

Tout d'abord, le sujet a le visage rouge, boursoufflé parfois, et congestionné, surtout après les repas, ou des libations répétées. L'alcoolique est généralement constipé ; ses digestions sont pénibles, laborieuses ; il a un souffle fort court ; aussi est-il vite essoufflé en montant une cote, une rampe ou un escalier. Il éprouve de la fatigue et de l'affaiblissement sans cause apparente ; enfin il a des éblouissements et des palpitations de cœur ; son sommeil très agité est coupé par des insomnies de plusieurs heures. Cet état peut durer plus ou moins, suivant que l'alcoolique boit plus ou moins, mais il a toujours une vieillesse prématurée. Tel est le premier stade de l'alcoolisme ; il en est deux autres plus terribles, comme nous allons voir.

Le second stade est naturellement plus chargé, le mal progressant sans cesse. Les doigts des mains et des pieds, les orteils surtout, sont comme engourdis (nickelés, dit-on), aussi, les alcooliques deviennent inhabiles de leurs mains, ils ne peuvent saisir les objets et quand ils les ont en main, ils les laissent échapper, car ils ont des tremblements nerveux et convulsifs dans les mains (le *delirium tremens* survient) ; après les pieds et les mains ce sont les bras et les jambes, la langue et les lèvres qui sont affectés, paralysés. L'alcoolique éprouve des douleurs dans la tête ; il dort peu et fort mal et son sommeil est le plus souvent troublé par des cauchemars et des visions affreuses. Il ressent des fourmillements dans tous les membres ; il a des crampes et il est secoué comme par des secousses électriques ; c'est ce qu'on dénomme alors un *hypéresthésique* ; c'est-à-dire qu'il tressaille et pousse des cris au moindre contact d'une main qui lui touche soit le dos, soit les mollets ou les jambes. L'engourdissement ou les fourmillements dans les membres commencent par l'extrémité des doigts et des pieds, puis, ils finissent par devenir insensibles ; l'insensibilité commence par les phalanges, puis elle gagne insensiblement de proche en proche tous les membres. — Arrivé à ce point, l'alcoolique voit sa vue, son ouïe et sa mémoire s'altérer : des points noirs ou rouges voltigent ou tourbillonnent devant ses yeux ; il a des bourdonnements et des tintements dans les oreilles ; il a perdu la mémoire, celle des noms de personnes et des lieux ; il a également perdu l'appétit et bien qu'il mange fort peu, les digestions se font mal parce que le tube digestif est irrité ; aussi quand l'alcoolique s'éveille le matin, il a la bouche pâteuse ; il éprouve un malaise gastrique, et sans efforts parfois ou par une sorte de toux sèche ou de hoquet l'alcoolique rend par la bouche un liquide glaireux, transparent et blanchâtre, c'est la *pituite matinale* qui commence et qui ne le quittera qu'au tombeau.

Arrivons au troisième et dernier stade qui conduit l'alcoolique soit à l'asile des aliénés, soit à la mort, soit au suicide. Dans ce dernier stade, l'alcoolique est sombre, hypocondriaque, ses doigts et l'extrémité de ses pieds, entamés par la pourriture, se gangrènent ; les forces du malade sont tellement diminuées, qu'il paraît insensible à tout ce qui l'entoure, son corps astral se dégage ; il est voyant très souvent, mais comme il est sur un plan inférieur, il voit des objets bizarres, des animaux aux formes hétérogènes et fantastiques, qui rampent sur la terre, il entend des voix de l'astral, de l'au-delà (plan inférieur) qui se moquent de lui, il leur répond des choses bizarres et ces voix le poussent au suicide auquel il finit tôt ou tard, car rarement l'alcoolique meurt d'une mort naturelle. — On comprend qu'un homme qui est arrivé au dernier stade ou même au second seulement, s'il procrée des enfants, ne peut donner le jour qu'à des êtres absolument dépourvus de toute force physique et intellectuelle, il ne peut produire que des idiots ou des crétins inoffensifs, quand il ne produit pas des futurs criminels.

Dans un prochain article, nous étudierons si l'alcool est un produit nécessaire à la vie de l'espèce humaine.

Ernest Bosc.

LA LÉGENDE DE LA TURBIE

(*Fin*) (1).

— Quoi, vous auriez l'intention d'aller consulter son oracle ?

Aymez, toujours ombrageux, crut voir un sarcasme dans cette interjection !

— Oui, certes, dit-il, et comme je suis certain de la vertu de ma femme, je suis bien aise que vous entendiez l'idole proclamer sa fidélité conjugale !

A peine le comte eut-il fait part à sa femme de leur prochain voyage, en compagnie de ses deux cousins, que la malheureuse Tibore sentit ses forces l'abandonner ; son mari était sans doute instruit de tout et c'est aux pieds de cette idole païenne qu'elle allait être certainement poignardée. Les deux cousins étaient emmenés par Aymez, afin d'être témoins de sa vengeance et afin de pouvoir la raconter, en l'expliquant à sa famille... Il n'y avait plus d'espoir pour la jeune femme d'échapper à son sort, elle n'avait qu'à se préparer à

(1) Voir le n° 359 de la *Paix Universelle*.

coolique éprouve des douleurs dans la tête ; il dort peu et fort mal et son sommeil est le plus souvent troublé par des cauchemars et des

(1) Voir le n° 359 de la *Paix Universelle*.



mourir, car l'idole ne mentait pas, elle l'avait toujours ouï-dire dans les vieilles chroniques que lui avait racontées sa nourrice!

Vers le commencement de septembre, Aymez, sa tremblante épouse et les deux parents qu'accompagnaient plusieurs serviteurs se mirent en route. En passant sur le pont-levis (pour la dernière fois, pensait la comtesse) elle jeta un dernier regard vers la fenêtre de son oratoire, où elle avait tant pleuré depuis sa faute!...

Se croyant presque à la veille de son trépas, Tibore proposa à son époux de se reposer quelques jours aux îles de Lérins devenues un lieu de pèlerinage à cause de la réputation de savoir et de sainteté du grand thaumaturge Honorat (depuis canonisé), qui, entouré d'hommes d'élite, menait une vie d'une piété vraiment merveilleuse.

Les deux cousins appuyèrent la demande de Tibore, et comme le comte lui-même était fort curieux de voir le thaumaturge, il décida qu'on irait demander l'hospitalité aux moines de Lérins.

V

Arrivés à Cannes, nos voyageurs laissèrent leur monture ainsi que leurs serviteurs à l'auberge et demandèrent à un pêcheur de les faire aborder avec sa barque dans l'île de Lérins, où Honorat avait construit son monastère.

Le vénérable fondateur du couvent, doué de tous les dons de la spiritualité, avait dès l'*office des matines* vu dans sa première concentration pieuse, le groupe des voyageurs, qui devait venir le visiter dans la journée même... Le thaumaturge vit qu'une femme se trouvait parmi les voyageurs et que c'était d'elle que partait la puissante vibration qui, en l'atteignant, avait attiré son attention. En effet, la pauvre Tibore ne cessait de penser au saint personnage, en présence de qui elle allait bientôt se trouver, et son cœur en ressentait quelques consolations ; aussi, vaguement, elle se prenait à espérer que le Ciel aurait pitié de son repentir et viendrait à son aide par l'intermédiaire du saint homme!...

A l'instant précis où Aymez, sa femme et les deux cousins posaient les pieds sur la grève de l'île, Honorat envoya un de ses religieux à leur rencontre, ce qui étonna grandement les voyageurs...

Notre cher supérieur prévoit ainsi presque toutes les visites qui lui arrivent et il sait déjà que c'est au comte de Narbonne, ainsi qu'à son épouse, qu'il sera heureux d'offrir l'hospitalité.

De plus en plus charmée et surprise, la petite troupe, précédée du moine, se dirigea vers le monastère.

Bientôt admis en présence d'Honorat, les nobles étrangers lui présentèrent leurs respectueux hommages ; Aymez prenant la parole remercia le saint fondateur de son aimable accueil, lui demandant de vouloir bien les laisser séjourner vingt-quatre heures sous son toit hospitalier. — La comtesse s'approchant alors humblement du thaumaturge, lui demanda de vouloir bien l'entendre en confession, afin de pouvoir faire ses dévotions le lendemain matin, avant de reprendre le cours de leur voyage.

Honorat regarda paternellement Tibore, en lui faisant signe de le suivre à la chapelle.

Lorsque la comtesse fut seule avec le saint personnage, elle se prosterna à ses pieds et éclatant en sanglots, elle lui dit : « Mon père, vous voyez devant vous une bien grande pécheresse, qui a horreur de son crime et qui se prépare à en recevoir le châtiment, mais qui vient vous supplier de lui accorder auparavant les secours de la religion... car... mon époux va me conduire devant l'idole de la *Tour bénie*, laquelle idole va me déclarer coupable... Pitié... Pitié... mon père!

Et la pauvre femme se tordait les mains dans son désespoir.

— Ma fille, dit Honorat, en relevant Tibore, votre repentir sincère a en grande partie amoindri votre faute ; ayez confiance, j'espère vous sauver du verdict de l'idole. — Puis prenant un grand pan de sa cagoule, le saint homme le déchira et le donnant à Tibore, il lui dit : « Ayez soin, mon enfant, de vous couvrir la tête et le visage avec ce morceau d'étoffe, quand votre époux vous conduira devant l'idole. A présent calmez-vous, priez, je vais vous absoudre au nom de notre Divin Maître, qui lui daigna bien pardonner à la femme adultère, car il vit que son âme était réellement repentante, et que ceux qui se préparaient à la lapider étaient de plus grands pécheurs qu'elle!... »

Rassurée, le regard encore humide, mais rayonnant de reconnaissance, la comtesse reçut le sacrement.

Et le lendemain, elle repartit du monastère plus légère et pleine d'espoir. Mais avant de quitter la pieuse demeure si hospitalière, elle laissa à la Vierge de la chapelle sa magnifique croix d'or, enrichie de brillants.

Revenez me voir à votre retour de la *Tour Bénie*, recommanda le saint supérieur à ses nobles visiteurs.

Le comte promit, mais se disant intérieurement que, s'il avait à tuer sa femme coupable, il ne reviendrait certes pas aux îles de Lérins.

VI

Arrivés bientôt au but de son voyage, le comte de Narbonne voulut immédiatement interroger l'oracle et ayant largement gratifié le gardien de la Tour, il resta seul avec Tibore et ses parents dans le sombre oratoire, où la grande figure de bois noir trônait sur son haut piédestal.

La comtesse s'agenouilla tremblante quand même, elle était plus morte que vive, cependant elle se couvrit le visage et la tête du morceau d'étoffe que lui avait remis le saint supérieur, elle l'avait fait glisser prestement sous son voile!

Alors le comte Aymez, d'une voix mal assurée, mais pourtant bien distincte, fit la demande d'usage.

En ce moment la comtesse priait avec ferveur...

Mais l'oracle resta quelques instants sans répondre ; les assistants, témoins de cette scène, restaient perplexes ; l'oracle allait-il rester muet?

Tout à coup une voix singulièrement sonore, au son métallique (analogue au son de nos phonographes) dit très distinctement ces mots :

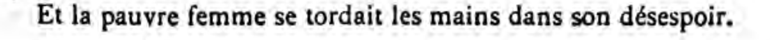
« La femme ici présente est couverte d'une robe d'innocence! »

Le comte n'en demanda pas davantage ; il prit son épouse dans ses bras et couvrit ses joues de baisers.

Tibore pleurait de joie, et dès le soir même, nos voyageurs reprirent le chemin de Narbonne.

Cependant fidèle à la promesse faite au bon Honorat, les voyageurs lui rendirent visite et Tibore, lui baisant les mains, lui exprima mille grâces de sa haute protection.

— A présent, ma fille, il faut pour votre pénitence, et afin que je puisse faire détruire l'idole, dont la voix oraculaire est à jamais faussée, que je prie votre grand-oncle maternel, le marquis de Vinant d'aller avec ses nombreux gens d'armes détruire l'idole et son oratoire ; mais pour décider ce puissant seigneur à cette entreprise, à laquelle les habitants voisins de la *Tour Bénie* pourront s'opposer, il faut, dis-je, qu'il sache par ma bouche comment j'ai pu venir à votre aide. Soyez sans crainte sur la discrétion de votre grand-oncle, je lui ferai jurer le silence et d'ailleurs, étant de vos proches, il ne divulguerait certes pas votre déshonneur!...


Et la pauvre femme se tordait les mains dans son désespoir.

divulguerait certes pas votre déshonneur!...



Tibore consentit sans trop de peine et prenant congé du saint personnage, elle lui demanda de nouveau sa bénédiction...

Honorat avait eu le jour même où Tibore devait subir sa terrible épreuve, un long ravissement durant lequel un lointain passé lui fut révélé. Il apprit alors que le mage qui avait érigé la *Tour Bénie*, ainsi que créé l'admirable *Téraphin* n'est autre que lui-même, sous le nom et la figure d'Algoustoz, et c'était pour cela qu'il avait eu le pouvoir de lui faire modifier son oracle pour sauver la comtesse...

Il fallait alors anéantir à tout prix cette voix oraculaire aujourd'hui faussée et qui ne pouvait plus être rétablie.

D'ailleurs dans sa présente incarnation, bien qu'ayant conservé dans son *Ego Supérieur* la sagesse acquise dans la personnalité d'Algoustoz, Honorat poursuivait en cette dernière vie un autre idéal pouvant fournir une nouvelle moisson d'expériences à son Ego.

C'est en raison de cette claire vision du passé que le Thaumaturge décida la destruction de son œuvre ancienne, et qu'il parla ainsi que nous l'avons vu à Tibore.

Peu de temps après le départ de ses hôtes, Honorat se rendit à Marseille auprès du puissant seigneur marquis Vinant, grand-oncle de la comtesse, et lui ayant fait le récit fidèle de l'aventure survenue à sa nièce, en conséquence, il le pria instamment d'aller détruire la *Tour Bénie*.

Le marquis Vinant accepta la proposition, mais il eut soin de demander à Honorat un morceau de sa robe pour se présenter devant la redoutable idole; Honorat lui en remit un morceau.

Le marquis escorté et suivi d'un grand nombre de gens d'armes, admirablement équipés et surtout bien armés, se rendit à la *Tour Bénie* et la détruisit de fond en comble. Il fit briser devant ses yeux la grande idole de bois et en fit brûler les débris, de crainte que quelques paysans superstitieux n'en conservassent des morceaux, les uns comme reliques, les autres comme talismans.

Les habitants de la contrée furent très effrayés du grand nombre des gens d'armes, de valets et de goujats qui accompagnaient le marquis; aussi tout en déplorant amèrement la démolition de la belle Tour, n'osèrent-ils pas même murmurer, encore moins protester contre sa ruine...

Ici se termine le récit du troubadour provençal.

Nous ignorons ce qu'il arriva par la suite à Tibore... Espérons qu'elle vécut longtemps encore heureuse en paix avec le ciel et son époux et qu'elle lui donna toujours plus de joie qu'elle n'en reçut de lui!..

Marvejols, 25 *août* 1905. MAB.

PETITES ÉTUDES

STANISLAS DE GUAÏTA.

Si Allan Kardec fut le promoteur du mouvement spirite, Stanislas de Guaïta fut, lui, le grand hiérophante des sciences occultes. C'est sous son habile direction (qu'il partageait avec les occultistes de l'époque) que se propagea l'étude des classiques de l'occulte. Grâce à lui, en effet, fut admirablement organisé l'ordre kabbalistique de la Rose-Croix, lequel se proposait un triple but : l'étude approfondie des classiques, la méditation et enfin la propagande. Stanislas de Guaïta vit son entreprise couronnée de succès. Ecoutons Papus qui nous renseigne savamment sur cette époque curieuse, sorte de renaissance spiritualiste : « L'école matérialiste officielle occupait presque tous les débouchés intellectuels; elle menaçait de faire disparaître à jamais les hauts enseignements des hermétistes et des kabbalistes chrétiens. A côté des classiques du positivisme, la Rose-Croix créa les classiques de la Kabbale : Eliphas Lévy, Wronski, Fabre d'Olivet, et mit à l'étude les œuvres des véritables théosophes, Jacob Boehm, Swedenborg, Martinès de Pasqually, Saint-Martin, qui sont les seuls que la théosophie, digne de ce véritable nom, connaîtra plus tard, comme ce sont les seuls qui furent connus du quinzième au dix-neuvième siècle. Bientôt les élèves, nombreux et déjà versés dans les sciences et les lettres profanes, ingénieurs, médecins, professeurs, littérateurs, accoururent. Cette floraison d'intellectualité s'imposa vite à toutes les sociétés initiatiques de l'étranger par la publication d'une belle série de thèses de doctorat en kabbale. C'est Guaïta qui la dirigeait. Sa prodigieuse érudition lui permettait d'indiquer en toute sûreté les sujets de thèse pour la plus grande gloire de l'ordre et de la vieille réputation des écoles initiatiques françaises. Grâce à cet ordre de la Rose-Croix, une véritable aristocratie d'intellectuels était créée dans l'initiation, un collège de France de l'ésotérisme était constitué et son influence s'étendait vite au loin. »

Ajoutons que Stanislas de Guaïta ne fut pas seulement l'examinateur érudit dont parle Papus : il fut encore un grand écrivain. Il a donné une véritable encyclopédie de l'occultisme, œuvre précieuse et souvent consultée, *les Essais de sciences maudites*, et nombre d'articles dans *l'Initiation*.

Nous le saluons ici très respectueusement, comme un maître vénéré qui n'est plus, mais qui survit toujours dans notre mémoire.

A. PORTE DU TRAIT DES AGES.

Au prochain numéro : *Fabre d'Olivet*.

LES LIVRES

Vient de paraître :

DICTIONNAIRE HUMORISTIQUE

PAR J. CHAPELOT

Officier d'académie, Auteur des *Contes Balzatois*

Joli Volume de 210 pages

(*Orthographe* académique et *Ortografe* simplifiée en présence.)

Voici quelques extraits de ce dictionnaire :

Mâchoire. — (Ort. acad.). Personne sans vigueur qui supporte les dents, et dont on se servait autrefois, surtout quand elle était d'âne, pour exterminer les Philistins.

Radical. — (Ort. simp.). Substance qui, en se combinant avec l'oxijène, forme le poizon le plus redouté des écrevisses de la réacsion.

Izabelle. — (Ort. acad.). Couleur que prend une chemise lorsqu'une reine d'Espagne la porte pendant trois ans, sans en changer (historique).



renaissance spiritualiste : « L'école matérialiste officielle occupait (historique).



Lune. — (Ort. simp.). Planète tournant autour de la terre et du lit des nouveaux mariés, quand èle est de miel.

Catholicisme. — (Ort. acad.). Religion catholique. — Le catholicisme est synonyme d'intolérance. Son erreur est immense, ses dogmes sont absurdes, sa prétention à l'infaillibilité est antiscientifique, ses crimes envers l'individu et la société sont abominables. Le catholicisme désunit les hommes, au lieu de chercher à établir entre eux la fraternité.

Diable. — (Ort. simp.). Chariot à deux roues basses, qu'on tire par la queue et qu'on trouve au fond d'une bourse vide, ainsi que dans l'arsenal des invencions cléricales, dans la catégorie de cèles destinées à abêtir l'espèce humaine, afin de la rendre plus facile à mener par la peur et le bout du nez.

Confessé (Un). — (Orthographe académ.). Homme de *l'espèce Idiote*, du *genre Ebêté*, de la *famille* des *Imbéciles* et de l'*ordre des Exploiteurs infernaux*. C'est, en un mot, un dindon qui vient d'avouer à un homme aussi idiot que lui — à moins qu'il ne soit hypocrite — toutes les mauvaises actions, tous les crimes qu'il a pu commettre, et qui, après cela, s'imagine qu'il entrera dans le paradis sans tambour ni trompette, pourvu qu'il n'oublie pas sur la terre son certificat de confession.

Moine. — (Ort. simp.). Membre d'une comunauté relijieuze que les dames remplissent de braize et mètent dans leur lit pour se réchaufer.

Aiguille. — Tige d'acier que l'on place sur un clocher, pour faire passer un train de chemin de fer d'une voie sur une autre, pour coudre, tricoter, marquer l'heure et le linge.

Quelques contes et historiettes se trouvent intercalés dans le texte du Dictionnaire.

En vente chez l'auteur, 91, rue Malbec, Bordeaux. Prix : **2 fr. 30** en mandat, bon de poste ou timbres-poste pour recevoir le volume franco.

∴

LA FEMME ET LE PEUPLE

Organisation nouvelle de demain

PAR MADAME LÉONIE ROUZADE

Prix : 20 centimes

Chez l'auteur, 5, avenue Paul-Bert, à Meudon (Seine-et-Oise).

Dans mon pays de Balzat (*Balzac*, près Angoulême), on disait autrefois — peut-être le dit-on encore aujourd'hui — qu'il fallait quatre-z-Auvergnats pour faire un homme.

Eh bien, moi, je dis que si, de nos jours, on prenait, *au hasard*, cent hommes, on n'y trouverait certainement pas la matière nécessaire à la constitution d'une Léonie Rouzade.

C'est l'opinion, sans l'ombre d'une flatterie, émise par un vieux spirite — qui ne verra point, dans le peu de temps qui lui reste encore à vivre de son *existence actuelle*, même l'aurore de la *société nouvelle* si bien comprise et si bien définie, si lumineusement expliquée par Mme Léonie Rouzade, — mais qui reste absolument convaincu, certain, d'assister, dans ses *existences futures*, à la plénitude du génie de la race humaine, génie qui, comme le dit si bien l'auteur perspicace de *la Femme et le Peuple*, est infini, sans bornes et sans arrêt.

Bordeaux, 5 octobre 1905.

J. CHAPELOT.

Secours immédiats aux vieillards nécessiteux

Du 24 octobre	de M. Delage	0 fr. 50.
29 —	de Mme Gallet	5 francs.

ŒUVRE FÉDÉRALE

Du 22 octobre	de Mme Cavalier	5 franes.
Du 29 octobre	de Mme Gallet	5 francs.

Cours de magnétisme et études spirites

Nous sommes heureux d'informer nos lecteurs, que M. A. Bouvier a repris son cours de magnétisme appliqué à la guérison des malades.

Les cours, conférences et études spiritiques ont lieu comme par le passé tous les mercredis de 8 à 10 heures du soir, salle Kardec, 6, rue Paul-Bert.

Dans un but de propagande et pour faciliter à chacun l'étude des sciences occultes et phénomènes qu'il est possible de produire au point de vue expérimental comme des idées qui peuvent s'en dégager et permettre ainsi à chacun d'être le médecin de sa famille ou de ceux qui l'entourent en puisant aux sources même d'une pratique sérieuse. Les conditions d'admission sont les suivantes :

1° Les abonnés au journal *la Paix Universelle* sont inscrits d'office et peuvent assister à toutes les leçons d'un même exercice, c'est-à-dire d'octobre à juin ;

2° Les membres de la famille des abonnés habitant sous le même toit, peuvent se procurer des cartes personnelles, facultatives donnant droit d'assister aux différentes leçons moyennant 20 centimes seulement sur présentation de ladite carte ;

3° Aux non inscrits à l'avance, 50 centimes par leçon.

On peut se faire inscrire tous les jours au bureau du journal 5, cours Gambetta, les mercredis et vendredis de 8 à 10 heures du soir et le premier dimanche de chaque mois de 2 à 5 heures, salle Kardec, 6, rue Paul-Bert.

L. R.

Le Gérant : A. BOUVIER.

16-11-05. — Tours, Imp. E. ARRAULT et Cie, 6, rue de la Préfecture.



16-11-05. — Tours, Imp. E. ARRAULT et Cie, 6, rue de la Préfecture.



LA PAIX UNIVERSELLE

REVUE INDÉPENDANTE

MAGNÉTISME TRANSCENDANTAL

VÉRITÉ RAISON JUSTICE — PHILOSOPHIE — PHYSIOLOGIE — PSYCHOLOGIE — LUMIÈRE SAGESSE AMOUR

La connaissance exacte de soi-même engendre l'amour de son semblable. A. B.

Directeur : A. BOUVIER

Il n'y a pas de culte plus élevé que celui de la vérité.

ABONNEMENTS : UN AN { France . . . . 3 fr. / Etranger . . . 4 fr.

SIÈGE : 5, cours Gambetta, 5 LYON

Il paraît un numéro les 1er et 3e dimanches de chaque mois.

SOMMAIRE

AVIS

Par suite d'une entente avec de nouveaux collaborateurs, parmi lesquels MM. les docteurs Marc Haven, Rougier, avocat, président de la Bibliothèque Idéaliste Lyonnaise, desquels nous nous sommes assuré le concours afin d'augmenter l'intérêt de notre revue, nous sommes heureux de porter à la connaissance de nos lecteurs et amis sa transformation prochaine.

Ne reculant devant aucun sacrifice et pour en faciliter la collection, elle paraîtra sous format in-8 avec couverture de couleur et 16 pages de texte, à partir du 1er janvier prochain.

D'autre part, pour être agréable aux lecteurs qui nous l'ont demandé maintes fois, notre couverture sera réservée aux annonces ou réclames qu'ils voudront bien nous confier.

C'est ainsi que nous pourrons saluer la seizième année de *la Paix Universelle*.

L'abonnement, porté à **5 francs** pour la France et les colonies et **6 francs** pour l'étranger, restera le même que par le passé pour nos anciens abonnés, c'est-à-dire **3 francs** pour la France et les colonies et **4 francs** pour l'étranger.

Le numéro sera vendu 25 centimes.

Le tarif des annonces et réclames sera envoyé sur demande affranchie.

L. D.

Les Apôtres et les Missionnaires de l'Humanité

On ne peut se reporter, par la pensée, aux âges antiques où l'histoire de ces temps reculés nous montre les siècles passés comme ayant eu leurs périodes de grandeur et celles de décadence.

Arrivés à l'apogée de leur épanouissement moral et social, ces peuples ont décliné graduellement et fini par disparaître, ne laissant de leur civilisation qu'un chiffre dans l'histoire et des ruines amoncelées sous les sables du désert.

Nous voyons toutefois découvrir dans de nombreuses inscriptions et dans les restes de leurs monuments écroulés des vestiges qui révèlent les sublimes principes moraux et les enseignements aux larges vues sur les beautés et l'élévation de la philosophie de ces temps reculés.

Ces enseignements, confinés toutefois dans les temples et cachés aux profanes, prouvent que les principes de la véritable morale sont éternels. Les modifications qu'ils subissent dans le courant des âges sont le résultat de la différence des civilisations et des mœurs de chaque peuple et de l'avancement de chaque civilisation. Ces principes sont ainsi formulés :

« Je suis l'inaccessible qui a fait le ciel, qui a créé tous les êtres, celui qui est apparu dans l'abîme céleste. Je suis la lumière à son lever dans le commencement, celui qui gouverne ce qu'il a fait. Je suis le grand Dieu, qui s'engendre lui-même. Je suis hier et je connais demain. Je suis la loi de l'existence des êtres. »

Ces peuples primitifs aimaient, par ces nuits calmes et étoilés, pleines d'une vague poésie, à invoquer Dieu ; ils invoquaient aussi leurs amis et parents disparus, et s'entretenaient à voix basse avec les invisibles qui leur répondaient et leur apportaient les effluves de l'Infini.

Si nous nous reportons vers le peuple gaulois, nos ancêtres, nous y trouvons les mêmes croyances en la migration des âmes dans des mondes meilleurs.

Mais ces peuples avaient aussi leurs apôtres et leurs missionnaires. Des premiers fondateurs ou réformateurs connus de l'humanité, l'histoire signale Quetzalcoatl au Mexique, Bochica chez les Muyscas, Manco-Cupac au Pérou, les quatre Oannès en Chaldée, Hermès Trismégiste en Egypte, Manou chez les Hindous, Fou-hi en Chine, Cadmus en Grèce, Zamalidès chez les Gètes de la Thrace, Odin chez les Scandinaves, etc.

L. D.
chez les Scandinaves, etc.



Confucius réforma la religion du Bouddha.

Moïse réforma le judaïsme et établit les principes de cette religion qui lui servent encore de règle fondamentale.

Jésus s'éleva avec ardeur contre les pratiques abusives des hauts dignitaires du judaïsme et contre l'hypocrisie des pharisiens, mais loin d'obtenir les résultats désirés, il fut victime de ses efforts, par sa condamnation au supplice de la croix.

Pythagore et Platon furent les réformateurs des institutions de Cadmus en Grèce.

Les esprits missionnaires de Dieu sur la terre, qui viennent fonder ou réformer des religions en décadence ou fonder des institutions plus parfaites activent la marche du progrès moral et intellectuel. Ces apôtres de l'humanité, longuement préparés à leur mission, s'efforcent de relever les erreurs commises par les exploiteurs des religions, qui en travestissent la morale et en provoquent la décadence.

C'est ainsi que les religions dogmatiques se dissolvent, après être devenues despotiques et cupides. Ceux qui les représentent les humanisent au point de les transformer en moyens de spéculations à leur profit. Il en est d'ailleurs des religions comme de toutes les institutions humaines; car tout ce qui a un commencement a aussi une fin.

Quoi qu'il en soit, il est difficile de préciser la date de la fondation religieuse des divers peuples. Ces fondations s'opèrent généralement graduellement et conformément à la loi du progrès.

Les Hindous, disent les historiens d'alors, fondèrent leur législation sous l'inspiration de Manou, vers l'année 19337 avant notre ère; les Egyptiens, la leur sous la direction de Toth, vers 17932 ans avant notre ère; les Chaldéens établirent leurs lois et leurs institutions vers 13901 ans avant notre ère.

Les Israélites ne furent réunis en corps de nation, par Moïse, que 12302 ans après la fondation de la nation chaldéenne et 16533 ans après la formation de la nation égyptienne.

Ces diverses dates prouvent que celle de la création, donnée par les Juifs, est purement fictive. Malgré que leur vérification ne puisse être faite d'une manière précise et absolue, elle n'en sert pas moins d'indication certaine pour prouver que la date de la création, donnée par l'histoire sainte, imposée aux catholiques comme article de foi, est fausse.

Cette religion, travestie en cléricalisme, use de tous les artifices capables d'enchaîner les plus belles aspirations de l'âme humaine, vers le créateur. Cette religion dégénérée n'a plus qu'une existence précaire et chancelante; car elle a remplacé la foi véritable par des enseignements et des pratiques simulées ou fausses.

A quoi bon d'ailleurs une religion qui, loin d'apaiser les passions et de prêcher la charité, la bienfaisance et l'union des esprits, excite la cupidité, la rapacité et l'anarchie parmi les hommes, qui se laissent séduire par des appâts trompeurs ?

Le catholicisme, qui se targue de tenir la tête des religions, est loin de dominer, par le nombre de ses adhérents.

Ainsi le bouddhisme et le brahmisme comptent 740 millions d'adhérents.

Le catholicisme en compte seulement 194 millions.

Les autres sectes chrétiennes, ensemble, 200 millions.

Les prétentions absurdes du cléricalisme de posséder exclusivement la vérité et de dominer le monde terrestre par le nombre, sont donc fausses, absurdes et illusoires, comme ses enseignements et ses pratiques.

La religion naturelle et universelle, étant seule véritable et éternelle, n'a pas besoin de temples et encore moins de prêtres pour l'exploiter abusivement.

La religion naturelle était celle des initiés de l'Égypte, celle des autres peuples anciens et des sages de la Chaldée.

Elle n'a qu'un sacrement, la communion d'amour entre tous les hommes, qu'un temple, l'univers et qu'un tribunal, la raison.

C'était d'ailleurs la religion de Zoroastre, de Pythagore, de Platon, d'Animossius Soccas, de Synésius, de Denys l'Aréopagite et de tous les disciples d'Hermès.

C'est la seule religion réelle, car les autres n'en sont que les mirages et les ombres.

C'est d'ailleurs le culte en esprit et en vérité, dont parlait le révélateur du christianisme. Elle n'a jamais imposé à ses adhérents l'abrutissement de la raison et de la conscience. Elle est hiérarchique par degré de science et de vertus, mais jamais par combinaison d'intrigues ou par cupidité.

C'est, en un mot, la religion de la sagesse, de la philosophie rationnelle et de l'amour universel.

L'idéal vers l'acheminement de la véritable morale religieuse se manifeste par la propagation du spiritisme, dont la belle et consolante doctrine renferme la loi suprême, fondée sur la vérité divine.

Le spiritisme constitue l'élément conciliateur, destiné à unir l'homme à la divinité; il est assurément l'arc-en-ciel moralisateur qui brille avec éclat devant l'humanité.

Les principes de cette belle philosophie sont aussi simples que faciles à comprendre et à pratiquer; car ils enseignent l'amour de Dieu et du prochain, la charité abondante, désintéressée, et la pratique réelle de toutes les vertus qui élèvent l'homme au-dessus des basses visions de la terre.

Le beau, c'est la sagesse, la sagesse, c'est l'union de la science à la vertu.

Telle est la vraie philosophie du spiritisme.

C'est donc avec raison que saint Éloi a affirmé que le spiritisme renferme dans sa morale la loi nouvelle que Dieu a donnée aux hommes, leur traçant la ligne de conduite qu'ils doivent suivre.

La vérité est dans l'unité, le réel dans l'idéal, la liberté dans l'ordre et le progrès perpétuel dans l'éternelle perfection.

Dieu étant le centre de la vie universelle et éternelle, l'humanité supérieure tend donc vers ce type divin qui est le point où commence le progrès, lequel finit en Dieu, qui est un, parce qu'il est tout; qu'il est dans l'origine, le rapport et la fin de tout ce qui existe.

Pour passer de l'idéal au réel, du visible à l'invisible, du rationnel au palpable et de l'être incarné et terrestre à l'esprit supérieur, il faut du travail et de la résignation courageuse dans les peines et les souffrances de la vie.

Tels sont les vrais principes de la morale divine, qui servent de base au spiritisme.

DÉCHAUD,
publiciste à Oran.

Fédération lyonnaise et régionale des spiritualistes modernes

Le dimanche 5 novembre, Salle Kardec, 6, *rue Paul-Bert*, nos amis fédérés ont eu une fois de plus le plaisir d'entendre le sympathique et érudit conférencier qu'est M. le pasteur Georges Fulliquet.

Continuant toujours l'histoire des religions dont l'intérêt augmente sans cesse, M. Fulliquet abandonna les Indous pour passer aux religions persanes et nous initier à leurs mystères. Il nous montra que quoique les races indoues et persanes soient proches parentes par leurs religions communes, en quelque sorte identiques en commençant, il n'existait plus aucune ressemblance entre elles. Prenant ces religions dès leur création, l'orateur nous montre

La religion naturelle était celle des initiés de l'Egypte, celle des autres peuples anciens et des sages de la Chaldée.

ques en commençant, il n'existait plus aucune ressemblance entre elles. Prenant ces religions dès leur création, l'orateur nous montre

leur origine, les lieux où elles prirent naissance, comment les peuples furent amenés à les pratiquer, comment elles se sont fait place les unes les autres à mesure que les races se mélangeaient ou se succédaient.

Nous voudrions pouvoir donner un résumé très net de cette conférence, mais hélas, n'ayant pas l'érudition du conférencier, nous ne pourrions qu'en altérer le sens; d'autre part, la place dont nous disposons est restreinte.

Comme toujours, le public suivit cette étude avec une grande attention, montrant ainsi son plaisir à profiter des bonnes choses. Non seulement M. Fulliquet sait se rendre intéressant, mais il charme ceux qui l'écoutent, autant par une science profonde que par une voix des plus agréables; de plus il sait joindre au sérieux une douce et spirituelle gaieté, ne dédaignant pas d'employer parfois le mot pour rire, de sorte qu'une fois la conférence terminée on se sépare joyeux d'avoir passé une après-midi agréable et instructive, tout en regrettant de ne pouvoir écouter plus souvent le conférencier.

A la fin de la conférence, M. A. Bouvier fit quelques expériences pour démontrer l'existence des esprits, expériences toujours très intéressantes malgré leur difficulté par devant un grand public.

Bien que les expériences présentées n'aient pas la même objectivité que celles contrôlées par MM. Gabriel Delanne et Charles Richet à la Villa Carmen, leur subjectivité d'une part, la forme qu'elles revêtent d'autre part, permettent de constater la manifestation d'intelligence agissant d'une façon libre et indépendante en dehors des sujets qui servent d'instrument d'analyse.

. . . .

Afin de compléter la somme nécessaire pour les pensions qui doivent être distribuées aux vieillards nécessiteux, le dimanche 17 décembre prochain, le Comité fédéral organise une tombola pour la première quinzaine de janvier.

On trouve des billets dès maintenant aux adresses suivantes :

Au bureau du journal, 5, cours Gambetta.

A la salle Kardec, 6, rue Paul-Bert.

Chez M. Bouvier, 15, chemin de Cusset, Villeurbanne.

Le prix du billet est de 50 centimes.

La série de 5 billets, 2 fr. 25. Chaque série donne droit à un lot.

A l'occasion de la distribution des pensions aux vieillards, le 17 décembre, une fête est organisées à leur intention.

La fête aura lieu salle Kardec, à 2 heures précises. L'entrée sera absolument *libre et gratuite*; nous croyons savoir qu'il y aura un programme intéressant; du reste nos amis seront avisés en temps et heure.

EMILE BOUVIER.

SOUVENIRS ET PROBLÈMES SPIRITES

Tel est le titre d'un ouvrage qui vient de paraître, *Librairie des sciences psychiques*, 42, RUE SAINT-JACQUES, PARIS. Prix, **5 francs**.

Élevée en partie au couvent, en partie par un père catholique néophyte, par conséquent orthodoxe, l'auteur grandit entre le catholicisme et la bible, entre les chapelets interminables des neuvaines, des scapulaires.

Assoiffée de savoir, elle posait des questions à son confesseur qui ne pouvait la satisfaire; ce qui fut cause qu'elle tourna bientôt le dos à l'Église de Rome pour se jeter à travers l'étude des différentes philosophies qui ne la satisfirent pas davantage.

Un petit livre, *la Voyante de Prevorst*, par Julien Kerner, fut en partie le rayon qui l'illumina pour son orientation vers la philosophie spirite, qu'elle se mit à étudier tant au point de vue scientifique qu'au point de vue purement philosophique, en se servant des deux choses essentielles, l'observation et l'expérimentation, aussi bien avec des médiums que par elle-même.

Au fur et à mesure de son expérimentation, Claire G. passe en revue les théories mises en avant pour expliquer les faits : souvenirs latents, conscience subliminale, transmission de pensées, télépathie, animisme, conscience collective, tricherie, etc., sont autant d'hypothèses qui tombent d'elles-mêmes devant le fait qui la conduit de plain-pied dans le domaine du spiritisme scientifique où l'âme, toujours avide, trouve enfin de quoi étancher sa soif de vérité en puisant aux sources mêmes les preuves d'identité si souvent réclamées et cela avec un médium ignorant les doctrines spirites, puis avec des médiums convaincus.

Après avoir étudié le pour et le contre par des communications ayant un cachet réel de la personnalité d'où elles émanent, l'auteur dit :

« Le spiritisme surtout ne doit pas fuir la libre discussion. C'est dans ce système que gît sa grande force convaincante. »

Bien que quelques grands noms soient cités au cours de *Souvenirs et Problèmes spirites*, Claire G. ne les donne pas comme fournissant la preuve absolue d'autant d'identités; son but est de prouver la réalité des messages reçus par des personnalités distinctes, réelles quoiqu'invisibles, et en aucune façon solidaire de la mentalité du médium ou de la sienne. A ce sujet, nous recommandons tout particulièrement la lecture d'une controverse, des plus courtoises du reste, avec M. Albert Jounet, Directeur de *la Résurrection*, *Revue catholique d'avant-garde*, à propos de communications données par le Curé d'Ars. C'est une discussion du plus haut intérêt.

Souvenirs et Problèmes spirites est un livre de chevet, indépendamment des communications de très haute valeur qui s'y trouvent et des déductions philosophiques qui en découlent; l'auteur démontre que l'Ame humaine peut être reconnue scientifiquement substance indépendante du corps matériel humain, et qu'il y a un Être suprême, comme l'ont affirmé tous les peuples, civilisés et sauvages, depuis mémoire d'homme.

La lecture de ce livre fait croire à la survivance et mène à Dieu.

HONORÉ.

(*Fin d'un article du docteur-médecin Manuel Otero-Acevedo.*)

Extériorisation du double dans l'hypnose

Au temps où je m'occupais de ces expériences, mon cher et pauvre ami, le docteur Jérémias, alors recteur de l'Université de Galice, tomba malade à Compostella. Les symptômes de la maladie n'étaient pas très clairs, et les médecins ne purent s'entendre sur le diagnostic.

Comme je m'intéressais beaucoup à la santé de mon ami, chaque jour, je le faisais visiter par S..., préalablement plongé dans le sommeil hypnotique. S... me racontait à son réveil comment il avait trouvé le malade, et si une amélioration était survenue.

Les réponses ne furent jamais satisfaisantes : elles se modifiaient selon l'état où se trouvait le malade.

En outre S... me donna des détails sur les personnes qui soignaient mon ami (détails confirmés par des lettres encore en ma possession) et sur les avis des médecins. Mais tout ceci n'est rien. S..., qui n'avait pas la moindre notion de médecine et ignorait complètement la constitution de l'organe malade, organe de l'inté-

losophies qui ne la satisfirent pas davantage.
Un petit livre, *la Voyante de Prevorst*, par Julien Kerner, fut en
S..., qui n'avait pas la moindre notion de médecine et ignorait
complètement la constitution de l'organe malade, organe de l'inté-



rieur du corps, me décrivit un jour la lésion, sa texture, son aspect, son siège, avec des détails merveilleux, et enfin posa un diagnostic entièrement opposé à celui que j'avais établi.

Le 26 avril, comme j'interrogeais S.... ainsi que d'habitude, sur l'état du docteur Jérémias, il me répondit qu'il se trouvait mieux et plus calme.

Le 27 avril, à 9 heures du matin, je posais à S... la même question, espérant que l'amélioration, à la phase où se trouvait le malade, se serait continuée. Tout au contraire de ce que je supposais, il me répondit :

« M. Jérémias est mort au point du jour. On vient de l'exposer dans une chapelle ardente. » Il continua par des détails sur les gens qui entouraient le mort et sur l'endroit où il était exposé.

Je n'attachai aux paroles de S... aucune importance, n'ayant jamais vu à cette maladie une issue aussi prompte et aussi fatale. Pourtant, je ne tardai pas à recevoir un télégramme, en réponse à un que j'avais envoyé et où je demandais des nouvelles du docteur Jérémias. Ce télégramme me confirmait la triste nouvelle.

« M. Otero, *place Bilbao*, 4, *Madrid*.

« Docteur Jérémias mort ce matin 5 heures.

« Quero. ».

Un point seulement n'est pas vérifié. C'est le diagnostic posé par S. . Seule l'autopsie eût permis de le confirmer.

L'ALCOOLISME

(*Suite*) (1).

Dans un précédent article, nous avons vu que l'homme, qui absorbe, chaque jour, plus d'alcool qu'il ne peut en comburer, devient un *Alcoolique*, c'est-à-dire un invalide, un dégénéré.

Nous allons étudier maintenant, comment l'homme (ou la femme, bien entendu) devient alcoolique, et si l'alcool est nécessaire à la santé, à la vie ; surtout, à celle des travailleurs, enfin comment on peut guérir de l'alcoolisme.

Un individu quelconque, ouvrier, bureaucrate ou commerçant, commence par boire le matin un petit verre, *pour tuer le ver* : il prend goût à la chose, mais il ne tue aucun ver !... Seulement, il se donne soif, et pour l'apaiser, il continue à boire ; dès lors, il se trouve enfermé dans un cercle vicieux : il boit pour étancher, calmer sa soif, et plus il boit, plus il a soif, ce qui se comprend, puisqu'il finit par se donner des inflammations d'intestins ; dès lors, c'est un homme perdu, rien ne pourra l'arrêter dans sa funeste marche. — On se paye une tournée entre amis ou compagnons, et de politesse en politesse le bonhomme finit par s'enivrer !... Telle est la pente fatale où se laissent glisser tant de pauvres diables, surtout les ouvriers, car certains corps d'état poussent à la boisson, par exemple la peinture, surtout l'emploi de la céruse, les métiers qui fournissent des poussières, animale ou inorganique, par exemple : les tanneurs, les mégissiers, les batteurs de grains, les plumassiers, boyaudiers, brossiers, etc.

Il y a des degrés dans l'alcoolisme ; un individu, qui commence à boire un demi-litre, à ses repas, puis un litre, devient lourd et empâté, il commence alors à engraisser ; il devient paresseux d'esprit et de corps, il est somnolent, endormi, et pour se réveiller, il boit un coup, ce qui n'est pas un remède, mais une aggravation du mal. — L'ouvrier croit que le vin lui donne de la force et de l'activité pour son travail ; c'est possible pour quelques instants, mais bientôt arrive la dépression, une dépression parfois des plus lamentables.

Il est aujourd'hui démontré que le vin n'est qu'un stimulant, qui donne un coup de fouet, mais n'est pas un cordial qui donne de la force, de la vigueur, de la santé.

Il est des métiers très pénibles et qu'exercent avec beaucoup plus de facilité et de longévité, les travailleurs, qui n'usent pas de boissons alcooliques ; par exemple, nous pouvons affirmer que les chauffeurs arabes, qui par un motif religieux ne boivent pas de boissons fermentées, résistent beaucoup mieux et beaucoup plus longtemps à bord des navires, dans des chaufferies où la température atteint presque toujours 38 à 40° centigrades ; tandis que les chauffeurs qui boivent du vin ou des liqueurs, sont, au bout de quelques années, incapables de poursuivre ce métier fatigant, qui dès lors, n'est plus une carrière.

Dans un de mes derniers voyages en Égypte, sur un transatlantique, je voyais un maître-queux et ses cuisiniers, qui vivent dans une température moyenne de 35 à 40° dans sa cuisine, d'une santé très robuste ; je lui demandais alors comment il pouvait, lui et ses aides, se porter aussi bien, il me répondit : parce que *je ne bois pas de vin, ni d'alcool ;* quant à la chaleur de mes fourneaux, je m'en moque, je la considère comme le moyen de paralyser les douleurs ; j'aurais bientôt 52 ans et jamais je n'ai éprouvé aucune sensation rhumatismale... pas d'alcool, voilà le secret de ma santé. Et vos aides ? Défense absolue de boire autre chose que de l'eau rougie.

Par ce qui précède, on voit que l'homme peut vivre et même mieux vivre sans infirmités, s'il ne consomme ni vin, ni alcool, ce qui est tout un, car il ne faut pas ignorer que le meilleur vin ne vaut rien ; il contient au moins 10 p. 100 de ce mortel poison, qu'on nomme *alcool*, qui peut être inoffensif pour l'homme qui boit un demi-litre par jour, mais qui devient un poison véritable pour celui qui boit 2, 3, 4 et 5 litres par jour, *à fortiori*, s'il boit davantage, en additionnant encore à sa dose des apéritifs, absinthe, cognac, eau-de-vie et pousse-café, etc.).

En résumé, l'alcool ne donne aucune force ; il excite sur le moment, mais on ne doit jamais oublier que la période de dépression, qui succède à celle d'excitation, est de beaucoup plus profonde, plus élevée que la période d'excitation. Du reste, il est reconnu que ceux qui dépensent beaucoup de force musculaire doivent s'abstenir de vin et d'alcool ; les pugilistes anglais, par exemple, s'en privent complètement pendant leur période d'entraînement ; nombre de cyclistes qui font d'énormes parcours dans une journée, qui battent le record, ne boivent pas d'alcool, du thé léger ou autres boissons et souvent rien que de l'eau ; les meilleurs cyclistes sont généralement VÉGÉTARIENS.

Des chirurgiens anglais, d'après *The Lancet*, ont constaté que les soldats européens dans l'Inde marchent et manœuvrent d'autant mieux, *qu'ils ont moins fait usage de boissons alcooliques*.

Les baigneurs d'un grand nombre de plages, au Nord comme au Midi, à *Dieppe*, *Boulogne*, comme à *Nice*, au *Gros de Palavas*, au *Grau-du-Roi* (1), tous ces baigneurs qui passent de longues heures dans l'eau salée, s'abstiennent d'alcool, parce qu'ils ont constaté que *l'alcool leur était nuisible*.

Enfin, les guides alpestres, soit en Suisse, soit à Chamonix, n'usent d'aucune boisson alcoolique pendant leurs courses et leurs ascensions hivernales. — Voilà donc des faits qui démontrent hautement que l'alcool n'est nullement nécessaire à la vie et à la santé de l'homme ; et à ces faits, combien aurions-nous pu en ajouter d'autres, et mentionner des populations *entières* qui vivent et qui vivent bien, saines et vigoureuses, sans avoir recours à ce poison véritable que l'on nomme l'*alcool* !...

(1) Voir le numéro 360 de *la Paix Universelle*.

(1) Nous citons ces plages parce que ce sont les seules où nous nous soyons baignés à la mer.

(1) Voir le numéro 360 de *la Paix Universelle*.

(1) Nous citons ces plages parce que ce sont les seules où nous nous soyons baignés à la mer.

Passons au mode de guérison à utiliser pour se guérir de l'ivrognerie, de l'alcoolisme; le moyen est des plus simples : il s'agit tout bonnement de ne point boire; mais l'ivrogne qui est habitué à son poison ne doit pas se sevrer tout d'un coup, il serait malade; il doit se désaccoutumer graduellement et progressivement de son vice.

S'il a pris, par exemple, la funeste habitude de boire 5 à 6 litres de vin par jour et de nombreux apéritifs par-dessus le marché, il doit supprimer ces derniers, puis ne boire que 4 litres pendant cinq à six jours, réduire à 3 pendant huit jours, puis 2, puis 1 litre seulement par jour pour aboutir enfin à un demi-litre, dose suffisante pour rougir son eau.

La suppression du régime carné, supprimant la soif, supprime, du même coup, toute espèce de boisson.

Mais c'est là un degré de perfection qu'on ne saurait demander à tout le monde, au premier venu !

ERNEST BOSC.

EXTÉRIORISATION DE LA PENSÉE

(*Suite*) (1).

Quel *tolle* eût suscité, il y a dix ans seulement, un pareil langage ! Lorsque les spirites parlaient de la composition du périsprit et disaient qu'il est fluidique, il n'y avait pas assez de haussements d'épaules pour accueillir une ânerie semblable. Ne connaissait-on pas tous les états de la matière ? Ignorait-on qu'au delà des gaz il ne saurait plus exister de formes matérielles, et que voulait-on dire en parlant de *fluides* ? Est-ce que l'on ignorait que la caractéristique absolue de la matière est la masse, comment alors parler de matière impondérable ? Voici maintenant qu'un représentant autorisé du savoir français, un prince de la science, parle de *Spiritualisation* de la matière, d'états impondérables de cette même matière, ce qui non seulement nous justifie actuellement, mais nous fait voir en même temps la haute valeur scientifique des Esprits qui ont, les premiers, enseigné aux hommes la véritable nature de l'univers et la diversité prodigieuse des manifestations du fluide universel. Poursuivons :

« Aujourd'hui, continue M. d'Arsonval, l'atome n'existe plus : on le coupe, on le tranche, on le divise et on en arrive, par les radiations du radium, par exemple, à trouver que ce corps émet des atomes qui sont mille fois plus petits que l'atome d'hydrogène qui était réputé jusqu'ici le plus petit de tous, et que ces centres matériels se trouvent chargés d'une quantité énorme d'électricité, que cette quantité d'électricité circule supportée par ces atomes matériels avec une vitesse qui se rapproche de celle de la lumière, c'est-à-dire de 300.000 kilomètres par seconde. Il part constamment de ces atomes chargés d'électricité, du foyer d'un tube de Crookes, d'un tube de rayons X ; ces rayons X se chargent d'électricité négative et l'on s'explique ainsi comment ils peuvent à des distances considérables décharger instantanément des corps électrisés. Le radium en contient ; le radium émet des radiations des corpuscules qui sont chargés d'électricité négative ; il en émet également de plus gros qui sont chargés d'électricité positive. »

Tout cela, ce ne sont pas des théories, des phénomènes imaginés pour les besoins de la cause; ce sont des phénomènes matériels, mesurables, objectifs, qui montrent ainsi que la matière est capable de se montrer sous des aspects tout à fait autres que ceux que nous lui supposions.

Oui, certainement, dans l'infini, la matière pondérable n'est qu'une fraction infinitésimale en regard de l'immense étendue remplie par la matière impondérable, par les fluides, que les esprits nous affirment être plus diversifiés encore que n'est la matière terrestre ; et c'est dans ce monde si différent du nôtre que nous vivons lorsque, débarrassés du corps, nous nous retrouvons dans le véritable milieu de l'âme, c'est-à-dire dans l'espace. Ici encore, il est indispensable qu'il n'y ait pas confusion. Lorsque nous parlons du monde fluidique, nous ne le situons pas dans un endroit particulier de l'infini. En réalité, il est partout. Il pénètre toute la matière pondérable, et lorsque l'esprit est suffisamment évolué, celle-ci est pour lui comme si elle n'existait pas. Nous vivons donc actuellement au milieu de ce monde fluidique, nous en sommes saturés, pénétrés de toute part et seule la grossièreté de nos sens terrestres, spécialisés pendant la vie pour les sensations matérielles, nous empêche de le percevoir dans son infinie variété.

Mais, et ceci nous ramène à nos études, il est des individus que l'on nomme les sensitifs qui sont capables de voir certains états fluidiques, c'est pourquoi les sujets de Reichembach voyaient les effluves odiques, et beaucoup de médiums les fluides humains qui forment autour de nous une sorte d'atmosphère radiante. Depuis plus d'un siècle les magnétiseurs fluidistes ont proclamé cette vérité sans que le monde savant ait daigné vérifier les phénomènes sur lesquels cet enseignement est basé. Aujourd'hui, il en va autrement et c'est encore à M. D'Arsonval que nous aurons recours pour montrer que cette grande vérité, qui explique tant de choses, commence enfin à être reconnue scientifiquement. Parlant des rayons N, le célèbre physicien, après avoir signalé qu'ils émanent du corps humain et particulièrement du système nerveux, ajoute (1) :

Dans une lettre que M. Charpentier m'écrit aujourd'hui, il cite des phénomènes encore plus curieux en ce sens qu'il vous donnent là mesure de la vitesse de ces vibrations particulières qui émanent des centres nerveux, et qu'ils nous donnent en même temps un autre moyen de constatation qui est des plus intéressants.

« Dans les expériences fondamentales, le carton (phosphorescent) était au contact des centres nerveux ou n'en était pas très éloigné. Dans les dernières expériences le point intéressant est que ces radiations *peuvent se transmettre à distance* absolument comme les courants électriques, par l'intermédiaire de conducteurs métalliques (2). Il suffit de rapprocher du front de l'individu une plaque métallique reliée par un fil conducteur à l'écran de sulfure de calcium. Ce fil entoure le sulfure de calcium un certain nombre de fois, comme pour l'électro-aimant. Sa longueur peut être de plusieurs mètres. Charpentier a opéré avec un fil d'une longueur de 7 à 8 mètres, et malgré cela la sulfure s'illumine comme précédemment ; il y a donc transport des radiations qui émanent des centres nerveux.

« Certains autres phénomènes montrent que ces radiations se propagent dans l'air et peuvent se réfléchir et se réfracter à la façon des rayons lumineux. Au lieu, par exemple, de mettre la plaque métallique au voisinage du front, on peut disposer à une certaine distance une plaque inclinée à 45° ; les radiations viennent se réfléchir sur cette plaque, et il est possible de les recevoir sur une seconde plaque métallique reliée à l'écran.

(*A suivre*.) GABRIEL DELANNE.

(1) Voir le nº 358 de la *Paix Universelle*.

(1) *Bulletin de l'Institut général psychologique*, p. 152.

(2) Cette expérience de M. Charpentier ne fait que confirmer ce que M. Durville enseigne dans sa *Physique magnétique*, p. 259. Il n'est que juste de rendre à chacun ce qui lui revient. *Suum cuique*.

(1) Voir le nº 358 de la *Paix Universelle*.



Feuille d'Automne

Où vas-tu, légère feuille,
Sous la musique du vent ?
Est-ce pour que je t'accueille,
Que tu viens me poursuivant ?
Où vas-tu coucher seulette
Quand l'ombre amène la Nuit.
Que toute vie est muette,
Que, seul, le vent fait du bruit ?

La Feuille

Moi, je n'ai pas de demeure,
Et, comme le chemineau,
En attendant que je meure,
Ou que j'aille au tombereau :
Je vais, je viens et je passe,
Et voyage incessamment ;
Pluie ou vent, rien ne me lasse
Jusqu'à mon dernier moment.

Je dors en des fondrières
Où personne ne me voit,
Où les bises meurtrières,
Seules, me servent de toit.
Mais, un jour, l'Autan qui passe
Me soulève dans les airs,
Puis, d'ici, de là, me chasse
Tant que durent les hivers.

Lorsque, sous sa voix hurlante,
Je n'éprouve aucun émoi
Combien, que la vie enchante,
Ne vivront pas tant que moi !
Combien, qu'un souffle terrasse,
Sans pouvoir se relever,
Ne laissent pas plus de trace
Que la feuille sans foyer.

Quand je suis mise en bouillie
Pour avoir longtemps roulé,
A la terre je m'allie :
Nous faisons croître du blé.
Ainsi de santé robuste,
Pauvre feuille sans abri,
Le Sort, qui me tarabuste,
Veut qu'en moi rien n'ait péri.

***

Comme la feuille d'Automne,
Allant et venant, je donne
De ma Muse les chansons.
Et, comme elle sans envie :
Or, éclat, bruyante vie
Sont pour moi contrefaçons.

Aujourd'hui, Muse végète,
Heureuse qu'on lui permette
De raconter ses tourments ;
Car la fausse histoire écrite :
Contes, souvent sans mérite,
Lui ravissent ses amants.

On préfère le mensonge
Du feuilleton qui s'allonge,
Inventant joie et douleur :
Au sentiment par essence,
Pétrissant l'adolescence
De ce qui fait sa valeur.

Déjà plus ne luit dans l'âme
Toute sainte et pure flamme,
En proclamant la santé.
On se rit, on trouve étrange
Chaque lyre qui dérange
D'un roman décolleté.

Comme Muse, sans envie,
Ne voulant être asservie
Aux mille contrefaçons :
Ainsi que feuille d'Automne,
Allant et venant, je donne
De ma lyre les chansons.

Mme Cornélie.

LA CRÈCHE SPIRITE DE LYON

La Crèche reconnaissante adresse ses remerciements de cœur à tous les amis au zèle et à l'effort desquels elle doit la vie ! Elle nomme ceux qui, dès le jour où son projet a été donné, l'ont élaboré ! elle nomme ceux qui ont répondu à son premier appel et lui ont donné le moyen de s'installer ! elle nomme tous ceux qui lui donnent de subsister... mais elle ne dit le nom d'aucun d'eux, laissant à chacun le soin de se faire connaître et ne désigne que ceux dont le nom se donne à la publicité.

Parmi ceux-là se trouve le rédacteur de *la Paix Universelle*, dont le zèle et les dons lui sont assurés, puis les divers troncs de la Crèche qui, ensemble, lui constituent un apport mensuel de 90 à 95 francs dont 40 à 42 francs pour le Tronc du Groupe Allan Kardec, 38 à 40 pour celui de la Crèche et 10 à 12 francs pour les *troncs familiaux* Benoit, Large, Vallette, Buis, Lacroze, Reynal, Burfous, Genton, Renaud.

A chacun des membres de ces divers groupements, la Crèche adresse l'expression de ses sentiments reconnaissants et, au nom de ses protecteurs, elle dit aux pères et mères de famille : « Soyez bénis, vous qui avez compris que le plus sûr moyen de développer droitement le cœur et l'esprit de vos enfants, c'est de les pénétrer des sentiments désintéressés qui font que, dès son bas âge, l'enfant aime à retrancher de son superflu et parfois de son nécessaire, pour donner à celui auquel tout fait défaut. Le *tronc familial* est le témoignage du devoir fraternel que vous leur enseignez par l'acte et par la parole ! vous en connaîtrez les bienfaisants résultats, car l'enfant élevé ainsi ne saura vous faire verser une larme par suite de son orgueil ou de son égoïsme, et il n'encombrera point sa route des animosités et des haines jalouses qui accompagnent au delà de la tombe le cœur dur et desséché plein de lui, de ses vouloirs et ambitions. »

La Crèche dit de même merci à tous les anonymes qui, par la poste ou par une main amie, lui envoient leurs dons. Entre autres ceux de Bourg et de Saint-Gobain qui chacun lui ont envoyé 5 francs. Qu'ils reçoivent les remerciements de cœur qu'elle voudrait adresser à tous.

Grâce à tous ces dons et aux cotisations et dons de ses sociétaires et donateurs dévoués, la Crèche a pu faire face à toutes ses dépenses et, heureuse en ses efforts, elle vient en donner le compte rendu complet dans le Rapport qu'elle donne à qui le lui demande.

Lui ravissent ses amants.

complet dans le Rapport qu'elle donne à qui le lui demande.



ANNÉE 1904. — RAPPORT D'ENSEMBLE

La Crèche s'ouvrait le 7 novembre 1904 et comptait fin décembre 322 présences d'enfants; elle terminait son année par :

Un solde en Caisse de.	260 fr. 10
Elle avait payé pour frais d'installation	1.788 50
Frais généraux	882 60
Et fait un dépôt à la Caisse d'épargne de	10.000 »
Elle avait reçu fin décembre 1904 .	12.931 fr. 20

PREMIER SEMESTRE. — ANNÉE 1905. — RAPPORT DÉTAILLÉ

Dépenses.

Location	225 fr. 20
Contributions.	9 »
Assurances..	8 40
Personnel : trois amies se partageant en parts égales.	765 »
Fournitures mercerie..	21 30
Alimentation : lait, autres denrées . . .	334 20
Chauffage.	113 05
Eclairage	76 50
Fournitures blanchissage	56 55
Vitres cassées	2 50
Service des eaux.	9 »
Fournitures stérilisateurs	9 90
Piqués pour enfants	44 »
Dépôt à la Caisse d'épargne.	400 »
Reste en Caisse fin juin 1905.	84 90
Total	2.119 fr. 50

Recettes.

Janvier.	219 fr. 80
Février.	628 90
Mars	214. 05
Avril	269 40
Mai	219 35
Juin.	307 90
Reste en Caisse fin décembre	260 10
Total.	2.119 fr. 50

Du 1er janvier au 30 juin, la Crèche a compté 1.186 présences d'enfants... la moyenne des présences a été de 8 à 9... le nombre autorisé est de 15. La dépense par enfant est de 1 fr. 37... elle était prévue de 1 fr. 25... mais ce résultat est immense si l'on considère que fin juin la Crèche comptait à peine 8 mois de fonctionnement. Le nombre des enfants qui ne tend qu'à augmenter se fera sans une sensible augmentation de frais. Nous arriverons ainsi, et c'est notre espérance, à une dépense égale sinon inférieure à la dépense prévue par enfant.

Le résultat moral est excellent... l'enfant est plus docile !... les parents le reconnaissent ! il aime ses petits frères et sœurs et se porte mieux.

Notre reste en Caisse est bien maigre, frères bien-aimés ! Aidez-nous comme vous nous avez aidés si vous êtes contents de nos efforts ! ils seront fertiles en résultats bienfaisants... ils le sont déjà ! C'est la douce fraternité qui pénètre au cœur de la population par la mère et l'enfant !

L'amour, ses douces et puissantes inspirations font tous nos efforts ! nous sentons qu'un jour, jour peut-être proche, on bénira autour de nous la Crèche spirite ! On nous voit à l'œuvre, et la bonté divine nous paye si largement de nos efforts par les joies intimes qu'elle nous donne, que nous sentons que l'amour gagnera et changera en fraternels liens les rapports qui nous unissent à la mère et à l'enfant. Les plus récalcitrants s'adoucissent ! les petits enfants aiment danser en rond et chanter avec leurs mamans : « De ma main droite je tiens mon Jacques... de ma main gauche je tiens ma Jeanne... mon Jacques... ma Jeanne... bis... tournons, tournons, tournons, tournons, tournons, tournons tous en rond ! bis... ou bien : Gai-gai ! le soleil il fait mûrir le blé ! « Pensées et Réflexions d'une Mère vous le donnera tout au long ».

L'amour féconde les esprits ! il illumine les intelligences et les prépare pour ce doux règne de Justice et de Fraternité que les coups de sabre ne savent amener. Oh, courage avec nous, frères ! souvenez-vous que la douce morale du Christ résumée en ce mot : « Aime » ! réclame un effort de chacun de nous. Aujourd'hui, moralement et matériellement nous donnons au monde ! Demain, le sentiment de solidarité aura pénétré toute âme et plus aucun appel ne sera nécessaire; chacun saura bien s'imposer un don de quelques centimes par jour pour aider à la diffusion des principes spirites et chrétiens : Vous êtes tous frères ! aimez-vous, aidez-vous !

A. DAYL.

BIBLIOGRAPHIE

La Grande Denise ou *la Suggestion mentale* et *Thomassine*, deux volumes par MAB. (Mme Ernest Bosc.)

1° *La Grande Denise* est l'Odyssée d'une pauvre jeune fille d'un sensitivisme maladif qui devient la proie d'un jeune médecin, hypnotiseur sceptique, uniquement animé du désir de satisfaire ses ambitions et sa sensualité.

Victime lui-même de ces mêmes forces occultes qu'il a mises en mouvement, il meurt torturé par des entités des plus effrayantes de l'Astral, en vertu de cette loi que l'Occultisme dénomme : « le choc en retour. »

2° *Thomassine*. — Bien que pouvant se lire isolément, ce livre fait suite à *l'Envoûtement*, ouvrage du même auteur. — Nous retrouvons dans *Thomassine* les personnages de *l'Envoûtement*, réincarnés et subissant les conséquences *karmiques* de leurs précédentes existences.

Tout en rendant aux œuvres de MAB les hommages qu'elles méritent à plus d'un titre, nous pensons qu'il est souvent préférable, quand on veut moraliser par les faits, de laisser dans l'ombre certains côtés trop noirs de la conscience humaine; quoi qu'il en soit, nous pouvons dire des ouvrages de MAB, comme de tous ceux qui sont inspirés par le désir d'être utiles, ce que A. de Musset disait d'un de ses volumes, en matière de préface :

Va-t-en, pauvre oiseau passager,
Que Dieu te mène à ton adresse !

(*Le Lotus bleu.*) E. DANAIS.

Secours immédiats aux vieillards nécessiteux

18 novembre	de Mme Esterle. . . .	10 francs.
22 —	de Mme Batteron . . .	5 francs.
23 —	Anonyme.	50 francs.

Merci aux amis qui tendent une main secourable à nos nécessiteux; indépendamment de la satisfaction qu'ils éprouvent en venant en aide à nos aînés accablés par la misère et les ans, nous avons la certitude que dès ici-bas ils en seront récompensés, tellement il est vrai que faire le bien porte bonheur.

A. B.

tiens ma Jeanne... mon Jacques... ma Jeanne... bis... tournons, tournons, tournons, tournons, tournons, tournons tous en rond ! bis...



ÉTRENNES UTILES

NOUVEAUTÉ PHOTOGRAPHIQUE

Chambre noire portative et pliante de Louis Navarre

BREVETÉE S. G. D. G.

permettant de charger et développer visiblement

LES PLAQUES, PELLICULES et PAPIERS PHOTOGRAPHIQUES

à la lumière du jour et, la nuit, avec lampe, gaz, etc.

Ayant obtenu plusieurs médailles d'Or aux Expositions

1° La chambre noire que nous présentons a pour but de réunir dans un meuble de faible volume facilement démontable et portatif tous les avantages de la chambre noire photographique ordinaire; grâce aux perfectionnements qui lui ont été apportés, on peut charger et développer visiblement à toute heure du jour et de la nuit, en plein air, devant la fenêtre ouverte, les plaques, pellicules et papiers depuis les plus petites dimensions jusqu'aux 13 × 18,



sans qu'il soit besoin de s'isoler dans des locaux spéciaux souvent incommodes, et toujours défectueux au point de vue de l'hygiène. Le mode de construction et la disposition adoptée permettent de donner à cette chambre noire des dimensions suffisantes pour que les opérations à effectuer se fassent avec toute sécurité et dans les meilleures conditions possibles.

2° Avec la chambre de L. Navarre, on a la facilité, par un système de coulisses pliantes, de pouvoir changer les châssis des verres couleurs et passer ainsi du rouge au jaune, du rouge au blanc ou dépoli, etc., suivant les cas; de sorte qu'il est possible de régler à volonté, par ce moyen, la lumière du jour comme celle de la nuit.

3° La chambre noire de L. Navarre sert également de séchoir, mettant ainsi à l'abri de la poussière les plaques, pellicules et épreuves photographiques.

4° La chambre noire de L. Navarre, par sa disposition simple et



pratique, sert aussi de pupitre à retouche, évitant ainsi une dépense et un embarras.

5° La chambre noire de L. Navarre se plie en une minute et sert alors de nécessaire photographique, pouvant contenir les cuvettes, flacons, boîtes, châssis, viseurs, pinceaux et crayons pour la retouche.

6° La chambre noire de L. Navarre une fois pliée mesure 57 centimètres de longueur, 38 centimètres de profondeur, 17 centimètres de hauteur, et se porte comme une valise ordinaire.

Cette chambre noire se fait également non pliante.

Pour tous renseignements s'adresser à

L. NAVARRE

65, Grande Rue de la Guillotière (au rez-de-chaussée) **LYON**

En se recommandant du journal La Paix Universelle, *il sera fait un prix de faveur à tous nos lecteurs.*

Le Gérant : A. BOUVIER.

1-12-05. — Tours, Imp. E. ARRAULT et Cie, 6, rue de la Préfecture.

Le Gérant : A. BOUVIER.

1-12-05. — Tours, Imp. E. ARRAULT et Cie, 6, rue de la Préfecture.

LA PAIX UNIVERSELLE

REVUE INDÉPENDANTE

MAGNÉTISME TRANSCENDANTAL

VÉRITÉ
RAISON
JUSTICE

PHILOSOPHIE — PHYSIOLOGIE — PSYCHOLOGIE

LUMIÈRE
SAGESSE
AMOUR

La connaissance exacte de soi-même engendre l'amour de son semblable. A. B.

Directeur : A. BOUVIER

Il n'y a pas de culte plus élevé que celui de la vérité.

ABONNEMENTS : UN AN { France . . . . 3 fr. / Etranger . . . 4 fr.

SIÈGE : 5, cours Gambetta, 5 LYON

Il paraît un numéro les 1er et 3e dimanches de chaque mois.

SOMMAIRE

AVIS

Par suite d'une entente avec de nouveaux collaborateurs, parmi lesquels MM. les docteurs Marc Haven, Rougier, avocat, président de la Bibliothèque Idéaliste Lyonnaise, desquels nous nous sommes assuré le concours afin d'augmenter l'intérêt de notre revue, nous sommes heureux de porter à la connaissance de nos lecteurs et amis sa transformation prochaine.

Ne reculant devant aucun sacrifice et pour en faciliter la collection, elle paraîtra sous format in-8 avec couverture de couleur et 16 pages de texte, à partir du 1er janvier prochain.

D'autre part, pour être agréable aux lecteurs qui nous l'ont demandé maintes fois, notre couverture sera réservée aux annonces ou réclames qu'ils voudront bien nous confier.

C'est ainsi que nous pourrons saluer la seizième année de *la Paix Universelle.*

L'abonnement, porté à **5 francs** pour la France et les colonies et **6 francs** pour l'étranger, restera le même que par le passé pour nos anciens abonnés, c'est-à-dire **3 francs** pour la France et les colonies et **4 francs** pour l'étranger.

Le numéro sera vendu 25 centimes.

Le tarif des annonces et réclames sera envoyé sur demande affranchie.

L. D.

FÊTE DE LA VIEILLESSE

Dimanche 17 décembre courant, à 2 heures et demie précises, **Salle Kardec**, 6, *rue Paul-Bert*, distribution des pensions aux vieillards.

A cette occasion le Comité fédéral organise une soirée de famille qui promet d'être des plus intéressantes.

Ne voulant reculer devant aucun sacrifice lorsqu'il s'agit de faire le bien, il s'est procuré les costumes et accessoires nécessaires pour jouer deux pièces distinctes, dont un drame en vers et une comédie.

Entrée absolument libre et gratuite.

Tous nos amis fédérés se feront un plaisir d'assister à cette fête de famille, ils participeront ainsi au bonheur que procure l'accomplissement du devoir, et ici le devoir est de mettre un peu de baume dans l'âme de nos frères aînés courbés par les ans et déshérités des biens de la vie.

Ouverture de la salle à 2 heures. Rideau à 2 heures et demie précises.

LE COMITÉ.

UN BIEN BEAU CONGRÈS

Les temps sont durs, les affaires sont molles, les femmes s'en plaignent !...

Telle était, à un mot près, une sentence que répétaient à Paris, dans le quartier latin, les étudiants de l'an de grâce 1860. Il y a donc quarante-six ans ; presque un demi-siècle ! Aussi avons-nous blanchi...

On répétait la sentence en question dans les crémeries, les cafés, les *caboulots* et autres lieux, fréquentés par les étudiants, surtout par les étudiants en médecine, qui déjà à cette époque s'inquiétaient de la pléthore des médecins à Paris et en province.

Aujourd'hui la situation n'a fait que croître et enlaidir ; on ne saurait faire un pas sans marcher sur l'orteil d'un médecin aussi bien à Paris qu'à Nice ou dans les grandes villes de province ; aussi nos bons Morticoles, ne sachant plus où donner de la tête, ne sachant plus à quel saint Esculape se vouer, viennent d'avoir une grande

plus à quel saint Esculape se vouer, viennent d'avoir une grande



pensée, qui leur rapportera de la bonne galette. Cette idée lumineusement électrique consiste à procéder à un Congrès qui démontre, avant son ouverture, la pensée dominante de nos bons docteurs :

Enrayer tous les moyens, quels qu'ils soient, qui tendent à nous enlever nos clients naturels, nos chers malades.

Et pour atteindre ce *desideratum*, ils ont imaginé un CONGRÈS POUR LA RÉPRESSION DE L'EXERCICE ILLÉGAL DE LA MÉDECINE.

Il se tiendra à Paris le 30 avril prochain.

Voici les questions choisies devant faire l'objet d'un rapport et de discussions.

Les rapporteurs sont nommés ; nous connaissons leurs noms, mais nous ne les donnerons pas, afin de ne pas leur faire la publicité qu'ils recherchent si ardemment.

I. — *Exercice illégal de la médecine par les rebouteurs, sorciers et empiriques de même nature* (Rap., un médecin de Poitiers).

II. — *Exercice illégal de la médecine par les charlatans, magnétiseurs et somnambules* (Rap., un médecin vendéen). On voit bien ici la haine des bons docteurs contre le magnétisme (la seule médecine de l'avenir) puisqu'on le classe dans le charlatanisme et que le rapporteur est un Vendéen !... obscur docteur d'un obscur trou de la Vendée. Mais poursuivons notre nomenclature.

III. — *Faits d'exercice illégal de la médecine* par des personnalités laïques ou religieuses dans *un but* ou *sous le prétexte de charité* ! (Rap., un avocat réactionnaire de Paris).

IV. — *Exercice illégal de la médecine* par des membres de sociétés de secours aux malades et aux blessés.

V. — *Exercice illégal de la médecine* par des gardes-malades, infirmiers et *panseurs*. Ne pas confondre avec *philosophes !*

VI. — *Exercice illégal de la Massothérapie.* — Ce qu'elle est, ses dangers, remèdes possibles. LES ÉCOLES DE MASSAGE. Ce qu'elles sont, ce qu'elles devraient être (Rap., un médecin, renforcé d'un avocat).

La massothérapie ! Voilà l'ennemi !

Les Écoles de massage... pouah, quelle peste !

La massothérapie n'est du reste qu'une des pratiques du magnétisme. Donc sus à l'ennemi, étranglons-le, jugulons-le.

Montrons ce que sont les Écoles de massage, cette plaie de l'Humanité, et voyons surtout ce qu'elles devraient être... des INSTITUTS ou des ACADÉMIES, dirigés, conduits, nettoyés et balayés par des docteurs seuls !

VII. — *Exercice illégal de la médecine* par les manicures, les pédicures, barbiers, coiffeurs (pauvres Figaros !).

VIII. — *Exercice illégal de la médecine* par les pharmaciens. Confusion du titre de *Docteur* en Pharmacie avec celui de DOCTEUR EN MÉDECINE (Rap., un docteur de Brives-la-Gaillarde qui doit être un fameux lapin, un fameux *gaillard*). — Les bons pharmaciens pratiques font une grande concurrence aux Docteurs, donc il faut étrangler ces Potards !... qui avec 0 fr. 20 de guimauve donnent un conseil que font payer 20 francs les médecins !

IX. — *Exercice illégal de la médecine* par les herboristes, bandagistes, herniaires. Traitement des hernies et varices. Bonne chose que la médecine des plantes, des simples !

X. — *a*) De l'exercice illégal et principalement de l'exercice irrégulier de la médecine par les opticiens.

b) De l'exercice illégal de l'ophtalmologie.

XI. — De l'exercice illégal par les personnes qui font de l'électricité médicale.

XII. — *Exercice illégal de la médecine* par les dentistes.

XIII. — — — — par les sages-femmes.

Ah quels hommes, quels dentistes que nos docteurs !...

XIV. — *Exercice illégal de la médecine* par les médecins étrangers. Inconvénients à accorder des équivalences à des étrangers, sans raisons suffisantes, transformant, dans certains cas, l'exercice illégal en exercice irrégulier (La France aux Français). Étranglons l'étranger...

XV. — *Exercice illégal* par des étudiants en médecine. Remplacements sans avoir rempli les formalités légales. Etablissement avant d'avoir passé la thèse. Internes des hôpitaux ; certificats.

XVI. — *De l'usurpation*, par les *officiers de santé*, du titre de DOCTEUR EN MÉDECINE. Quel crime abominable !

XVII. — *Docteurs sortant des attributions* que la loi leur confère : en couvrant de leur diplôme des Instituts louches, des Entreprises variées, académies fantaisistes, cabinets vénériens, etc., etc., (probablement les faiseurs d'anges et les avorteurs) et en prêtant leur concours à des charlatans de toute sorte, afin de les soustraire aux prescriptions de la loi. L'ovariotomie ne se pratique que chez les docteurs.

XVIII. — *Du rôle de la presse* en matière d'exercice illégal de la médecine (Rap., deux docteurs... mais en droit). Le fait est que ce rapport devra être *carabiné* !...

XIX. — *Des réclames médico-thérapiques* à allures scientifiques, faites à l'aide de publicité, par des personnes n'ayant pas de diplômes de médecin.

Rap., un avocat illustre (sans doute de Paris).

XX. — *Exercice illégal et charlatanesque de la médecine* par la réclame.

XXI. — *Comment avertir le public* des dangers de l'exercice illégal de la médecine.

XXII. — *Les causes sociales* de l'exercice illégal de la médecine. Considérations psychologiques et économiques... et surtout *financières*, bien que le programme ne le dise point !...

XXIII. — Loi du 30 nov. 1892. — *Examen critique*; *ses lacunes*, *ses applications* ; INSUFFISANCE *de la répression* ; modifications à apporter (Rap., un médecin et un avocat, à la rescousse.)

XXIV. — *Actions des syndicats.* — § 1. Action judiciaire : Droits d'action des syndicats ; conditions de l'exercice de ces droits ; rapports avec les parquets.

§ 2. Action extra-judiciaire : Union des syndicats ; centralisation des renseignements ; action officieuse.

XXV. — *Création d'un office* CENTRAL *pour la répression* de l'exercice illégal de la médecine, avec CAISSE alimentée par tous les *groupements professionnels*.

Par cette longue nomenclature, nos lecteurs peuvent voir qu'aucun genre n'a été oublié et qu'il serait impossible de faire un pas dans la vie, si les docteurs pouvaient faire passer une loi pour faire décréter comme illégaux les nombreux lièvres qu'ils veulent soulever.

Nous n'insisterons pas, pour aujourd'hui, nous réservant de traiter la question avec toute l'ampleur qu'elle comporte et qu'elle mérite, lors de la réunion du congrès. Disons cependant que nous considérons comme une infamie véritable le dernier rapport (*in caudâ venenum*) : CRÉATION D'UN OFFICE CENTRAL de mouchardise pour dénoncer tout ce qui touchera de près ou de loin à l'exercice soi-disant *illégal* de la médecine.

Au dernier moment, nous apprenons qu'il va se fonder un Congrès pour discuter cette question si intéressante : *De la liberté pleine et entière de la profession médicale.*

En effet, si une profession doit être librement exercée, c'est celle de médecin ; la médecine est non seulement une science, mais aussi et surtout un art pour lequel il faut de grandes dispositions, une très grande intuition et des qualités essentielles, qui ne dérivent que du **Grand Art**, c'est-à-dire du Psychisme, de l'**Occultisme**, de la **Magie**.

ERNEST BOSC.



sans raisons suffisantes, transformant, dans certains cas, l'exercice



CAUSERIE MÉDICALE

Rassurez-vous, chers lecteurs : il ne s'agira pas ici de médicaments ni de réclames pharmaceutiques. Je suis un vieux docteur grincheux, bourru, lassé de toutes les comédies médicales jouées devant mes yeux depuis cinquante ans, sans parler de celles qu'ont données mes chers confrères depuis plusieurs siècles. Après la saignée, la purgation ; après la purgation, le cautère ; après le cautère, les microbes, les sérums pour revenir aujourd'hui aux cautères et demain sans doute aux saignées. O Molière, ton bon sourire, ta franche raillerie nous manquent pour nous protéger aujourd'hui ; défenseur des simples, dieu du bon sens, tu es mort !

Qui de nous, qui de nous va devenir un dieu ?

Je veux de temps à autre laisser libre cours à ma bile et léguer à mes compatriotes, à défaut d'un héritage que l'exercice de la médecine a dévoré, les conseils de mon expérience.

Hommes, vous vous tuez et vous pourriez vivre heureux ; femmes, vous tuez vos enfants, vous abrégez votre vie et vous courez aux portes des médecins leur demander une santé que, très malheureusement, ils ne peuvent vous donner. Mais vous continuerez à les solliciter, vous continuerez à vous martyriser vous-mêmes, et vous ne m'écouterez pas, je le sais fort bien. Si je parle, c'est par devoir et par colère contre vous tous. Après cette aimable déclaration, il n'y aura pas de malentendu entre nous, et votre conscience ne sera pas alourdie par les sarcasmes dont vous allez m'accabler.

Aujourd'hui, je vais d'abord vous montrer ce que vous avez inventé pour vous empoisonner : le matin, au réveil, pour vous mettre en train, vous avalez une tasse de café noir, bien chaud, bien fort, bien passé sur le marc, et vous voilà parti. A 8 heures, une soupe bien grasse ou du pain et du fromage, avec deux grands verres de vin. A midi, un repas de viande, de charcuterie, bien salé, un peu poivré, une gousse d'ail dans la salade, le tout arrosé de vin, du bon vin de chez notre voisin le patron du comptoir, et le café avec le marc. Quand on a eu soin de prendre l'apéritif un quart d'heure avant dîner, tout ça passe comme une lettre à la poste ; et le soir on recommence, avec moins d'entrain, parce que l'estomac est lourd et que le vin paraît plat — mais ça va tout de même en desserrant un peu la ceinture du pantalon ou en dégrafant le corset.

En effet, ça va tout de même, six mois, un an. Puis ça ne va plus. Et on s'étonne, on s'emporte contre les bouchers qui ne vendent plus de la bonne viande, contre les marchands de vin qui vous empoisonnent, contre la patronne qui ne sait plus faire la cuisine ; on augmente *la verte* pour ouvrir l'appétit, le vin pour faire passer la viande, et l'ail pour dégager le ventre — j'oubliais deux sous de bicarbonate de soude dans le vin, sur le conseil du pharmacien du coin ou des sœurs de la rue Grôlée *qui s'y connaissent très bien pour les maladies d'estomac*.

Ça va trois mois, six mois, puis ça ne va plus du tout : on jaunit, on maigrit ; on met sa veste des dimanches et on va chez le médecin.

Voilà l'histoire.

Eh bien ! ni le boucher, ni la ménagère n'y sont pour rien : ni le médecin n'y peut rien. Il n'y a que toi, benêt, qui y pouvais et qui y peux quelque chose.

Ton café, le matin, tanne ton estomac comme un vieux cuir et paralyse ton intestin qui se dilate ; ton fromage, amalgame de graisses rances, feutre de champignons pourris, où grouillent des vers microscopiques, renferme plus de poisons que l'officine d'un apothicaire ; ta soupe aux choux et au lard, ta viande, ta charcuterie sont des morceaux de cadavres en décomposition que seules les sauces, les épices font passer ; le poivre, le vinaigre, la moutarde te mettent aux entrailles un vésicatoire quotidien, et ce que tu ne supporterais pas dans le nez ou sur le dos, tu le fourres dans ton estomac ; et ton absinthe, dont quarante gouttes suffisent à tuer un lapin, ton vin plein de sulfate de cuivre, d'acides tanniques et tartriques, de colorants toxiques, crois-tu que ton cerveau, tes reins et ta moelle les acceptent avec plaisir ?

La force s'en ira, l'appétit s'en ira, la santé s'en ira et tu t'en iras toi aussi à Loyasse ou ailleurs après avoir perdu ta place, dépensé ton argent, achevé les tiens, qui épuiseront leurs dernières forces à te soigner. Ou bien tu guériras, tu ramèneras la joie, la santé et la force autour de toi, si tu veux changer de vie, renoncer à faire *comme les autres*. Mais c'est trop demander. Et cependant que faudrait-il ? Vivre en végétarien, boire de l'eau, proscrire toute nourriture fermentée, épicée, anormale. J'entends des cris : « Mais, c'est une plaisanterie ! Est-ce qu'on peut vivre comme cela ? » Mon Dieu, oui ; il y a de par le monde quelques centaines de millions de Chinois, de Japonais — pas si faibles, les Japonais — d'Hindous et même d'Européens qui ne vivent pas autrement et qui rendraient pas mal de points comme force, comme intelligence et comme endurance à vous, à moi et même à M. Augagneur, qui cependant est un malin. Et encore ils n'ont pas grande variété dans leurs repas : du riz, toujours du riz et quelques fruits, voilà leur menu ; tandis que nous, habitués aux délicatesses du palais, nous pourrions varier nos dîners végétariens à notre guise. Je ne veux pas faire de cuisine ici ; ce n'est pas mon but ; mais il existe des livres donnant des recettes végétariennes assez nombreuses pour satisfaire les plus difficiles. Tout gagnerait à ce changement : le budget, la santé physique et la santé morale aussi. L'esprit devient plus vif, la mémoire plus sûre ; le calme des nerfs donne le sang-froid et rend l'homme meilleur. L'aisance, qui revient à la maison, fait apprécier davantage la vie, cette vie qu'on gâchait systématiquement, qu'on rendait insupportable aux autres et à soi-même par sa propre sottise. Est-ce que cela ne vaut pas la peine d'y penser et de braver le sourire des imbéciles qui vous diront : « Ah ! vous êtes végétarien ? Vous buvez de l'eau ? Comme c'est drôle ! »

Et notez bien que je ne vous conseille pas d'être intransigeant et de ne pas laisser paraître des œufs, ou même parfois du veau sur votre table ; ce n'est pas une religion que je vous propose, ni un serment que je réclame : c'est à votre bon sens que je fais appel et à votre raison. Si vous saviez comme moi tout ce qu'un estomac est capable de produire comme poisons quand on lui donne à triturer viandes, conserves, épices et liqueurs, vous seriez convaincus. Je ne suis pas le premier à le dire ; dans vingt ans vos enfants vous l'apprendront s'ils vivent et si vous êtes là. Car cette idée sera universellement reconnue, et, en l'adoptant dès aujourd'hui, croyez bien que vous ne ferez qu'être en avance de quelques jours sur la marche nécessaire de la vérité, voilà tout. Plus heureux que bien d'autres précurseurs, loin d'être brûlés vifs pour votre audace, vous y gagnerez la santé, et vous aurez la joie de voir votre exemple suivi, ce qui flatte toujours le surhomme vaniteux qui sommeille en chacun de nous.

Docteur E. METH.

BIBLIOTHÈQUE IDÉALISTE LYONNAISE

CONFÉRENCE SUR LA SCIENCE HERMÉTIQUE

Le dimanche 26 novembre a eu lieu à la B. I. L. la causerie mensuelle qui réunit périodiquement les abonnés et le comité. M. le docteur Lalande a parlé de l'Alchimie et a pris la défense des principes, des théories et des procédés de l'hermétisme contre les préjugés vulgaires. Sa conférence a été une œuvre de science profonde et de clarté ; l'orateur était obligé par son sujet d'aborder ces pro-

sauces, les épices font passer ; le poivre, le vinaigre, la moutarde te
et de clarté ; l'orateur était obligé par son sujet d'aborder ces pro-



blèmes si difficiles de la constitution de la matière, de l'isomérie de l'allotropie, d'avoir même recours aux schémas de la stéréochimie, et ces développements scientifiques, techniques et abstraits, difficiles à condenser dans le cadre restreint d'une conférence, étaient de nature à effaroucher bien des esprits. Cependant, le docteur Lalande a su conquérir malgré tout l'attention du public par le développement parfaitement logique de son étude et par le soin qu'il a apporté sans cesse à être clair et à être vrai ; sa causerie d'une heure et demie a été suivie avec attention et accueillie avec les marques de la plus vive sympathie.

Sa thèse était la suivante : Les alchimistes ont enseigné de tous temps que la matière est vivante, qu'elle est une, qu'elle évolue spontanément dans le sein de la nature, qu'on peut la faire évoluer artificiellement dans le laboratoire. La chimie a été la fille de l'alchimie, mais une fille ingrate et révoltée, qui a oublié les principes mêmes de la science maternelle pour n'en retenir que les détails matériels et positifs qu'elle veut considérer comme la science par excellence. Mais aujourd'hui les faits eux-mêmes, les découvertes nouvelles de chaque jour montrent combien est incomplète cette science toute matérialiste, ramènent malgré elle l'enfant prodigue à sa mère, et proclament de plus en plus le savoir immense, la prodigieuse intuition des anciens alchimistes et la réalité absolue de leur doctrine, aussi féconde de nos jours qu'elle l'était autrefois.

Car n'oublions pas que c'est à l'alchimie que la chimie moderne doit la découverte de presque tous les corps qu'elle emploie : cela seul pourrait suffire à sa gloire ; et cependant l'alchimie est loin encore d'avoir dit son dernier mot. Le conférencier démontre avec un véritable enthousiasme que les principes et les lois de l'hermétisme ont été la base de grandes découvertes modernes, comme celles de Crookes par exemple, que leur verité, mieux reconnue tous les jours, ouvre un champ illimité aux chercheurs de l'avenir.

Telle fut dans ses grandes lignes cette conférence remarquable, dans laquelle la compétence toute spéciale de l'orateur s'affirmait par une science profonde, par un exposé méthodique et limpide, d'une simplicité élégante, mais dans lequel on sentait percer la conviction enthousiaste de l'adepte sous la précision du savant. L'auditoire ne lui ménagea pas les applaudissements. M. Bouvier, qui avait bien voulu accepter la présidence de cette causerie, le félicita en quelques mots très appréciés, tout en se faisant l'interprète d'une partie des assistants qui regretteraient sans doute de ne pas trouver, au milieu de cette moisson d'idées profondes, « ce rien de sentiment ou ce rayon d'idéal... » qui eût aidé à absorber les théories atomiques et les formules chimiques. Certes ce « rayon » ne manque point dans la science hermétique, mais si le conférencier avait voulu le faire briller, il lui eût fallu une heure ou deux de plus ; il faut bien en toute étude commencer par le commencement.

Enfin, suivant les usages de la B. I. L., la conférence s'est terminée par une causerie dans laquelle l'orateur répond aux questions que les auditeurs lui adressent. Cette causerie est une chose excellente en soi. Rien ne permet mieux pour l'auditeur d'éclaircir un point resté obscur et pour l'orateur de préciser un détail oublié. Mais pour être réellement utile et féconde, elle exige de la part des auditeurs beaucoup d'esprit de discipline et de méthode. Il faut que les questions roulent uniquement sur le sujet de la conférence, qu'elles soient posées à l'orateur successivement, méthodiquement, et surtout que lui seul y réponde. Sans cela on risque de voir le désordre se glisser dans les idées, les apartés particuliers se former, et une causerie vraiment utile et instructive dégénérer en un bavardage confus plus bruyant que profitable.

Nous nous permettons de soumettre cette réflexion de plusieurs abonnés à l'appréciation du Comité.

Un abonné.

UNE APPARITION

COMMENT LE PROFESSEUR RICHET A PHOTOGRAPHIÉ UN FANTÔME (1)

(Du *Matin*, 26 novembre.)

La science contemporaine se met à étudier les phénomènes psychiques avec les procédés de la méthode positive. Ainsi qu'on l'a écrit, « l'expérience révèle chaque jour des objectivités nouvelles ». Ces objectivités ont parfois un caractère stupéfiant. Mais il faut s'incliner devant le fait, les théories viendront après !

Les mouvements d'objets sans contact, les lévitations, les écritures médiumniques, la clairvoyance, la clairaudience, la lecture de pensée, l'action à distance d'un esprit sur un autre, sont certainement des phénomènes surprenants. Ils sont affirmés par de hardis chercheurs, sans être admis encore par la science orthodoxe.

Que dire alors de l'apparition d'un fantôme ? Folie ou hallucination, est-on tenté de dire. Halte là ! Toutes les découvertes ont été niées. Les forces inconnues sont encore tenues en suspicion. Le phénomène des matérialisations a été décrit et observé par des expérimentateurs éminents, par des professionnels du laboratoire, par exemple Williams Crookes et le docteur Gibier. Mais voici que de nouvelles expériences viennent d'être faites. Dans des écrits récents, M. le professeur Charles Richet n'a pas craint de déclarer qu'il croit à la possibilité et à l'existence des fantômes. Eh bien ! cette existence des fantômes, l'éminent physiologiste vient d'avoir l'occasion de la constater et de la vérifier. M. Charles Richet vient d'assister aux nombreuses séances d'expérimentation qui ont eu lieu, pendant le mois de septembre, à la villa Carmen, à Alger.

De minutieuses précautions ont été prises pour éliminer la fraude. Les assistants étaient : le général Noël et sa femme, propriétaires de la villa; M. Gabriel Delanne, ingénieur, élève de l'École centrale; Mlles B... Il y avait aussi une négresse, au service de général. Le médium était Mlle Marthe B..., une charmante jeune fille, qui fut la fiancée du fils de M. Noël, officier de marine, mort depuis quelques années.

Détail capital : la salle était éclairée par une lumière suffisante pour permettre de voir, en permanence, les personnes présentes, leur attitude et leurs gestes. Les portes et ouvertures étaient fermées rigoureusement avec moyens de contrôle. Un coin de la pièce fermé avec des rideaux servait de cabinet pour le médium entransé.

C'est dans de telles circonstances qu'une apparition matérialisée a été observée, pendant de nombreuses séances. Le fantôme était coiffé d'une sorte de turban. Il était vêtu d'une draperie blanche. Son front était couvert d'un bandeau métallique brillant, avec des reflets d'or.

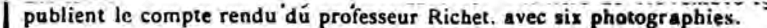
Le fantôme est sorti du cabinet où se tenait le médium. Il est venu au milieu des assistants, il a marché, il a donné des poignées de main aux personnes présentes, qui ont pu constater à la fois la résistance et la tiédeur de la main matérialisée. Il a embrassé avec sonorité la femme du général Noël. Enfin, il a parlé.

Cet être de formation si mystérieuse a donc été vu, touché, photographié. Il a parlé. Mais voici qui est mieux : Il respire comme un vivant. En veut-on la preuve ? Quand on souffle dans un flacon contenant une dissolution de baryte, l'acide carbonique exhalé par l'expiration se combine avec la baryte. Il se forme alors du carbonate de baryte qui devient visible sous forme de nuage blanchâtre, puis se précipite au fond du flacon. Eh bien ! à un moment donné, M. C. Richet invita le fantôme à souffler dans un flacon contenant une dissolution de baryte.

Le nuage blanc apparut. Donc, le fantôme, avec son souffle,

(1) *Le Matin* reproduit, en tête de cet article la photographie du fantôme. *Les Annales des sciences psychiques* dans leur numéro de Novembre 1905, publient le compte rendu du professeur Richet, avec six photographies.




publient le compte rendu du professeur Richet, avec six photographies.



avait fait du carbonate de baryte, le visiteur mystérieux avait respiré !

Un dernier fait pour terminer. Ce n'est pas le moins étonnant de ces étonnantes expériences. Un jour, l'apparition matérialisée s'évanouit dans le plancher, se dissolvant progressivement de la tête aux pieds. Mais voilà qu'à la stupéfaction des assistants quelques secondes après, le fantôme surgissait de nouveau dans la salle, sortant du plancher en un endroit situé à quelques pas du point où il avait disparu.

Cet évanouissement et cette réapparition du fantôme constituent un événement d'ailleurs probant. Un simulateur — si cette hypothèse pouvait être envisagée un instant — n'aurait pu disparaître et reparaître ainsi successivement.

Le fantôme a déclaré se nommer Bien-Boâ, il dit avoir été un prêtre dans l'Inde. Laissons cela, si l'on veut.

M. Ch. Richet, dans les *Annales des sciences psychiques* (numéro de décembre), et M. Gabriel Delanne, dans la *Revue scientifique et morale du spiritisme*, décriront avec soin et précision le phénomène avec toutes ses particularités objectives. Ils donneront leurs appréciations personnelles.

Mais voilà qu'il va falloir créer une galerie des fantômes. Après Katie King photographiée par l'illustre W. Crookes, voici maintenant Bien-Boâ photographié par un savant physiologiste.

A qui le tour ?

Groupe d'Etudes psychiques de Grenoble

Spiritualistes de toutes écoles, curieux et matérialistes se pressent pour venir entendre la parole chaude et vibrante de notre ami et dévoué conférencier, M. Jules Gaillard.

Longtemps avant l'heure fixée pour la conférence, la salle de la rue Docteur-Mazet était pleine et débordait.

A 2 heures et demie précises M. Girandier donne la parole à l'orateur.

La conférence avait pour titre :

« Existe-t-il des Esprits ? »

Pendant une heure trois quarts notre dévoué conférencier traita de ce sujet avec une telle persuasion que même les sceptiques les plus rebelles étaient ébranlés.

A 4 heures trois quarts l'orateur reprend la parole et cette fois sur un sujet bien plus surprenant encore !

La photographie d'un fantôme...

Des phénomènes de matérialisation ont été observés et décrits par des expérimentateurs, par des professionnels de laboratoires.

Voici que de nouvelles expériences viennent d'être faites au mois de septembre dernier par M. le professeur Charles Richet, à la villa Carmen, à Alger.

De minutieuses précautions étaient prises pour éviter toute fraude.

Les assistants étaient le général Noël et sa femme, propriétaires de la villa, M. Gabriel Delanne, le médium, une négresse au service du général.

La salle des séances était éclairée par une lumière suffisante pour voir l'heure à une montre.

Un coin de la pièce, fermé avec des rideaux, servait de cabinet pour le médium.

Le fantôme se montre coiffé d'un turban; il avait sur le front un bandeau métallique très brillant et était vêtu de draperie blanche.

Il est venu au milieu des assistants, a donné des poignées de mains; les personnes présentes ont pu constater la résistance et la tiédeur de la main matérialisée; il a même et avec sonorité embrassé la femme du général Noël, et enfin il a parlé.

L'orateur nous cite encore d'autres faits qu'il serait trop long d'énumérer, puis il termine par ce dernier et qui n'est certes pas le moins intéressant :

Un jour le fantôme matérialisé s'évanouit dans le plancher, se dissolvant de la tête aux pieds; on regarde, on cherche, plus rien. — Quand tout à coup, stupéfaction, à quelques mètres de là, le fantôme surgit à nouveau dans la salle.

Cet évanouissement et cette réapparition du fantôme constituent un événement probant, un simulateur n'aurait pu disparaître et reparaître ainsi successivement.

La plupart des assistants ont pu voir la photographie du fantôme.

A 6 heures, la conférence se termine par une salve d'applaudissements.

M. Girandier en son nom personnel d'abord remercie chaleureusement le conférencier, puis ensuite il le fait au nom de tous et redemande à l'orateur sa bonne et précieuse parole pour le mois de mars prochain, et sur la réponse affirmative de M. Gaillard la joie de chacun se manifeste à nouveau par une longue série d'applaudissements.

A. G.

M. JULES GAILLARD A LA SALLE KARDEC

Après sa conférence de Grenoble, M. Jules Gaillard voulut bien s'arrêter à Lyon, autant pour étudier la marche de notre Fédération que pour nous entretenir des merveilleuses expériences de M. le professeur Ch. Richet, ce qui fut pour l'auditoire habituel de la *salle Kardec*, en même temps qu'une heureuse surprise, un véritable plaisir.

Après une séance excessivement intéressante par le nombre et la forme des incorporations qui eurent lieu, au cours des expériences présentées par M. Bouvier, M. J. Gaillard, dont la compétence en pareille matière est bien connue, prit la parole et donna les explications nécessaires, à la grande satisfaction de chacun.

Il eût préféré que les expériences se continuassent, mais, sur la remarque de M. Bouvier qu'il se faisait tard et que les phénomènes spiritiques ne se commandent pas, il fit observer que nous venions d'assister à un véritable drame à deux personnages : un mort, l'autre vivant, le mort se servant d'un instrument, le médium, pour faire connaître les raisons de sa manifestation présente et où il fut donné à tous de voir, ce jour même, le mal vaincu par le bien, c'est-à-dire un esprit mauvais et pervers dompté par un bon, d'où est résulté la santé pour le vivant condamné par la science.

Enfin il fut permis de constater une fois de plus et publiquement l'action de l'âme humaine unie au corps et en dehors du corps, pendant la vie et après la mort, et ceci expérimentalement.

Au fur et à mesure de ses dissertations sur la valeur des phénomènes, on sent qu'à une érudition profonde est liée une véritable conviction. Sa chaleur d'âme en cette circonstance a pu ébranler les sceptiques autant qu'elle a pu convaincre les indécis.

Nos vœux pour que M. J. Gaillard revienne bientôt nous faire entendre sa parole autorisée et persuasive.

Emile Bouvier.

N.-B. — Le dimanche 3 décembre, M. le pasteur Georges Fulliquet traita, à sa conférence mensuelle sur l'histoire des religions, l'idée religieuse en Grèce au temps d'Homère et d'Hésiode. Ce sujet est de plus en plus captivant, nous en reparlerons.

E. B.

brassé la femme du général Noël, et enfin il a parlé.

E. B.



VERS LE MYSTÈRE

« De la Presse. »

Certes, elles sont loin d'être banales, les expériences auxquelles s'est livré le professeur Charles Richet et dont il vient de publier le compte rendu.

Après avoir pris les plus minutieuses précautions pour éliminer la fraude, il a pu photographier un fantôme obtenu par l'intermédiaire d'un médium.

La pièce dans laquelle il opérait était faiblement éclairée, assez, toutefois, pour permettre de suivre les mouvements des personnes présentes et de lire l'heure à une montre. Le fantôme se promena parmi les assistants, donna des poignées de mains, et, pour prouver qu'il savait se comporter galamment lors de ses incursions parmi les vivants, il embrassa la femme du général Noël, d'Alger.

Hallucination ! diront les sceptiques en haussant les épaules. Et M. Homais, esprit fort, approuvera en ricanant. L'objection aurait sa force, s'il ne restait d'autre témoignage de cette apparition que l'affirmation des personnes présentes, bien qu'un savant de la valeur du professeur Richet puisse être difficilement le jouet de sa propre imagination.

Mais un autre témoin, davantage éloquent et précis, vient confirmer leurs dires : l'épreuve photographique. Il est, on en conviendra, difficile de suggestionner un kodak au point d'impressionner un cliché ; celui-ci, malgré son extrême sensibilité, ne saurait reproduire l'invisible, et s'il porte la trace d'un objet, d'un individu ou d'un fantôme, c'est qu'ils se trouvaient bien devant l'objectif.

Mais ces expériences, si elles sont loin d'être banales, sont, aussi, loin d'être nouvelles. Et c'est ce qui leur donne peut-être plus de force encore et plus d'intérêt.

Inédites, on pourrait douter encore, en dépit de toutes les précautions dont s'est entouré l'opérateur ; elles deviennent, au contraire, particulièrement troublantes, parce qu'elles en confirment d'autres du même genre, faites par diverses personnalités scientifiques, qu'on ne saurait davantage que M. Richet suspecter de naïveté ou de supercherie.

*
* *

Les premières, et les plus curieuses peut-être, remontent à plus de trente ans. Elles furent tentées, dans différents pays, par des savants, que séduisait l'étude du phénomène spirite et qui, ne se connaissant pas personnellement, arrivèrent à des résultats identiques.

Celles que fit l'éminent naturaliste Russel Wallace sont particulièrement émouvantes : il obtenait, depuis quelque temps, l'apparition d'un fantôme par l'entremise d'un médium. Ayant fait préparer un appareil photographique, il pria l'apparition de venir près de lui ; plusieurs photographies furent tirées ; sur toutes, une figure de femme apparaissait à côté de Wallace, et celui-ci eut la surprise de reconnaître que cette mystérieuse figure présentait tous les traits de sa mère ; on les soumit au frère et à la sœur du naturaliste ; ils y retrouvèrent, sans hésitation, la même ressemblance.

Mais la plus célèbre de ces apparitions fut étudiée et longuement décrite par l'un des plus illustres savants contemporains : William Crookes. Ses découvertes en physique et en chimie lui assurent l'immortalité ; c'est lui qui, notamment découvrit le métal « thallium », inventa le radiomètre, fit des expériences décisives sur la physique moléculaire dans le vide ; ayant l'habitude d'apporter, dans tous ses travaux, le contrôle le plus rigoureux et la plus scrupuleuse documentation scientifique, il ne devait pas se départir de cette extrême prudence quand il résolut de s'adonner à l'étude des phénomènes psychiques, dont la révélation, faite par lui, allait faire dans le monde un bruit formidable.

Le médium qui lui servit pour ses expériences était une jeune fille de seize ans, Miss Cook, qui, depuis plusieurs mois déjà, se prêtait à des essais de spiritisme auxquels n'assistaient que des parents et quelques intimes. Chaque fois, apparaissait le fantôme d'une jeune fille, disant se nommer Katie King, qui non seulement gesticulait et marchait, mais encore parlait avec les assistants, et cela dans une pièce violemment éclairée.

Instruit de ces faits, Crookes résolut de les observer, en s'entourant des plus grandes précautions. Il croyait d'abord à une supercherie du médium ; il fit attacher solidement celui-ci, et put se convaincre, lorsque Katie King apparut, qu'elle n'offrait aucune ressemblance avec miss Cook : celle-ci était plus petite et sa chevelure était brune ; Katie était blonde. Mais laissons parler le savant lui-même qui a fait bien d'autres remarques plus probantes encore :

« Un soir, je comptais les pulsations de Katie ; son pouls battait régulièrement 75, tandis que celui de Mlle Cook, peu d'instants après, atteignit 90, son chiffre habituel. En appuyant mon oreille sur la poitrine de Katie, je pouvais entendre son cœur battre à l'intérieur, et ses pulsations étaient encore plus régulières que celles du cœur de Mlle Cook, lorsque, après la séance, elle me permettait la même expérience. Éprouvés de la même manière les poumons de Katie se montrèrent plus sains que ceux de son médium, car, au moment, où je fis mon expérience, Mlle Cook suivait un traitement médical pour un gros rhume. »

*
* *

Vous riez ? Vous criez à la fumisterie, à la mystification ? Vous croyez que William Crookes, en dépit de sa prudence et de son savoir, a été « roulé » par un habile farceur ? Mais songez que cette mystérieuse Katie King a été vue des centaines de fois, dans une chambre éclairée, par de nombreuses personnes — que, non contente de s'éloigner de Miss Cook, endormie sur sa chaise, elle se mêlait aux assistants, leur parlait ; elle fit mieux, puisque, à sa dernière apparition, elle coupa plusieurs mèches de ses cheveux dorés et en donna à tous les assistants. Enfin, ce qui écarte toute idée d'une hallucination collective, l'illustre Crookes prit plus de quarante photographies de Katie King, dont les clichés demeurent, qui ont fixé à jamais les traits matérialisés de l'énigmatique personnage.

L'astronome allemand Zœllner et le savant russe Aksakof ont obtenu eux des empreintes et des moulages. Le second se servait de paraffine, dans laquelle il retrouva plusieurs fois l'empreinte de mains qui différaient, sous tous les rapports, de celles du médium — lequel était, d'ailleurs, attaché de telle façon que tout mouvement lui était interdit.

Répétons-le encore une fois, car c'est là le point intéressant, le détail essentiel : toutes ces observations sont dues à des professeurs fameux par leurs travaux antérieurs, réfractaires à l'autosuggestion, sceptiques pour tout ce qui s'écarte de la méthode rigoureusement expérimentale, peu enclins par profession à la crédulité, et familiarisés, par leur longue fréquentation des laboratoires, aux mesures de prudence dont il convient de s'entourer quand on soumet une expérience au contrôle scientifique.

Ce n'est pas à d'humbles journalistes, profanes en d'aussi graves questions, qu'il appartient de conclure, quand des hommes éminents comme les Crookes, les Wallace, les Aksakof, les Richet, restent eux-mêmes inquiets, troublés et indécis devant l'inexplicable. C'est devenu une banalité de constater que nous sommes entourés de mystères, et que, plus la science avance, plus elle semble nous faire comprendre l'étendue de notre ignorance.

La vérité, c'est que nous ne savons rien, absolument rien, en comparaison du formidable inconnu qui nous entoure. Chaque jour, une découverte nouvelle vient bouleverser ou détruire ces déductions,

psychiques, dont la révélation, faite par lui, allait faire dans le monde un bruit formidable.

paraison du formidable inconnu qui nous entoure. Chaque jour, une découverte nouvelle vient bouleverser ou détruire ces déductions,



hier orgueilleusement présentées comme des axiomes d'une valeur éternelle. Et voilà maintenant que l'invisible se peuple de fantômes dont des savants nous attestent l'existence. Ils sont contraints, après une vie entière de recherches et d'efforts, d'avouer l'inanité de leur science, tandis que les « Primaires » dont parle Léon Daudet prétendent expliquer les origines du monde et résoudre le problème de notre destinée !...

MICHEL PAULIEX.

L'AIGUILLE SCOLAIRE

*De l'*Echo du IXe arrondissement *du 12 octobre, sous le titre de « L'Aiguille Scolaire »* :

Une œuvre est née. C'est à M. Issanchou qu'il faut en rendre grâce. Depuis deux ans il nous stimulait afin de donner corps à une très belle idée qu'il avait et dont nous avons parlé en son temps.

Mais à Paris, la ville de la vapeur et de l'électricité, les véritables bonnes choses mettent un temps d'incubation véritablement déconcertant.

Et nos amis, en toutes occasions où nous mettons le dixième des délais habituels à toute gestation, nous flagellent volontiers dans leur stupéfaction devant la réussite du nom de « fiévreux ! »

Cette fois, l'œuvre est créée. Elle sera vivace et donnera des résultats considérables, qui, avant dix ans, la classeront dans les services municipaux.

C'est la création d'une mutualité d'une simplicité merveilleuse et d'une portée indiscutable.

Toutes les fillettes des écoles primaires seront incitées à verser, par semaine, une somme de 15, 20 ou 25 centimes, jusqu'à l'âge de 18 ans.

Moyennant ce versement qui, grâce à l'éranographe de M. Issanchou, ne demande pas une comptabilité embrouillée, les fillettes seront pourvues de fil, d'aiguilles et d'étoffes, de manière à pouvoir se constituer dans les dix ans un trousseau confortable.

Le résultat moral est considérable. En effet, c'est l'amour et surtout l'habitude du travail d'aiguille donnés à chaque fillette ; c'est le respect de sa personne, puisqu'elle s'en préoccupe ; c'est l'ordre, une heureuse coquetterie, c'est un peu de confort pour plus tard et c'est un moyen de gagner sa vie honnêtement, mis entre les menottes de nos primaires.

On nous a demandé quelle serait la composition du trousseau. Une Commission la déterminera exactement, mais nous pouvons dire dès à présent qu'il ira de 75 à 120 pièces, comprenant torchons, essuie-mains, serviettes de toilette et de table, tabliers, jupons, pantalons, camisoles, mouchoirs, nappes, chemises de jour et de nuit, draps. C'est donc un travail de longue haleine.

Aussi *l'Aiguille scolaire* ne s'arrête point à l'École. Au sortir des études, les jeunes filles devront, si c'est possible, se réunir, à jour fixe, dans chaque commune, pour continuer à travailler ; ce sera un patronage laïque constitué.

La Société suivra chacune de ses adhérentes, les placera, veillera sur elles et leur délivrera leur trousseau le jour du mariage ou de l'établissement.

Pour les institutrices qui donneront leur concours dévoué, une aiguille de bronze, puis d'argent, puis de vermeil et enfin d'or, qui seront accordées après 5, 10, 15, 20 ou 30 années de collaboration, constitueront une récompense comportant une petite rente viagère allant à 100 francs par an pour l'aiguille d'or.

Des concours entre toutes les fillettes encourageront les efforts et les meilleurs travaux.

On le voit, l'œuvre a une portée colossale. Elle doit jouer un rôle bienfaisant et prévoyant et apporter aux générations de demain des aises et un confortable hygiénique qui sauvegarderont la race et prépareront une ère de mieux-être, désirée et impatiemment attendue.

Le Bureau du Comité comprend 25 membres.

Le siège social est 78, rue Taitbout, où toutes adhésions, demandes de renseignements peuvent être adressées.

L'Aiguille scolaire est un pas de franchi dans la voie de la mutualité. C'est à côté des mutualités scolaires, militaires, travailleuses et d'adultes, un nouvel échelon qui aidera à atteindre la solution de bien des problèmes sociaux.

GUSTAVE FABIUS.

LES HIEROPHANTES

Un livre de M. Fabre des Essarts est toujours pour les érudits et les lettrés un vrai régal.

Celui qu'il nous offre aujourd'hui est le fruit de longs travaux et de laborieuses et patientes recherches. Sous ce titre général : *les Hiérophantes* (1), M. Fabre des Essarts étudie les fondateurs de religions depuis la Révolution jusqu'à ce jour.

Partant de ce principe que le sentiment religieux est inné chez l'être humain, qu'aucune race, aucun peuple, aucune collectivité, aucun individu ne saurait complètement s'en affranchir, l'auteur demande s'il est quelqu'un qui n'ait jamais, à aucun moment de la vie, « senti ce besoin mystérieux d'adorer, de s'élever, d'espérer que tout ne finit pas ici-bas, et, qu'en dehors de l'étroit cachot du relatif et du matériel, il y a les espaces, les zones sans limites, les infinités de l'absolu et de l'immatériel ! »

Il ne le croit pas ! Et, comme preuve, il nous montre en premier lieu la Commune, cette Commune de 93, qui, réagissant contre l'athéisme du dix-huitième siècle, donne naissance à l'idée religieuse par le culte de la Raison.

A la Convention, le sentiment religieux existe vivace, ardent, incarné tout entier dans le mystique Robespierre, fondateur du culte de l'Être Suprême, qui devait sombrer sous les coups de la réaction thermidorienne.

Puis, ce fut le tour de la Théophilanthropie prêchée par Jean-Baptiste Chemin et Valentin Haüy. Plus tard, devaient venir l'Église saint-simonienne du Père Enfantin et le culte de l'Humanité fondé par Auguste Comte. Enfin, les prêtres eux-mêmes, s'en mêlant, ce fut l'Église française de l'abbé Chatel.

M. Fabre des Essarts passe en revue toutes ces petites religions disparues aujourd'hui pour la plupart. Quelques-unes cependant subsistent encore comme les vintrasistes et les disciples de la religion de l'Humanité. D'autres, comme l'Église de la Nouvelle Jérusalem selon Swedenborg, voient le nombre de leurs adhérents s'augmenter de jour en jour.

Puis l'auteur termine par deux Églises d'instauration récente : l'Église catholique libre, que dirige Mgr Julio, et l'Église gnostique de France, dont S. G. Synésius est le patriarche. Mgr Julio, plus connu sous le nom d'abbé Julio — de son vrai nom l'abbé Houssay — est le fondateur de la *Tribune du Clergé* ; il dirige actuellement *l'Etincelle* religieuse et sociale, et, de plus, il est l'auteur des célèbres *Prières merveilleuses*. Il a été nommé évêque en 1904 par Mgr Miraglia, évêque de l'Église catholique libre d'Italie, et il est aujourd'hui le chef de l'Église catholique libre de France.

(1) *Les Hiérophantes*, Chacornac, éditeur, 11, quai Saint-Michel. Paris. Prix : 3 fr. 50.

On le voit, l'œuvre a une portée colossale. Elle doit jouer un rôle

(1) *Les Hiérophantes*, Chacornac, éditeur, 11, quai Saint-Michel. Paris. Prix : 3 fr. 50.

Digitized by Google

L'Église gnostique que dirige S. G. Synésius fut restaurée en 1888 par S. G. Doinel. Elle cherche à répandre la *Gnose*, c'est-à-dire une religion chrétienne qui ne soit plus en contradiction avec la science et qui tienne compte de la critique moderne. Elle est administrée par un patriarche et des évêques chargés de diriger l'instruction des membres de l'Église.

Il nous est impossible de donner une analyse plus complète de l'ouvrage de M. Fabre des Essarts. Disons seulement qu'il est d'une forme littéraire impeccable et qu'il mérite d'être lu par tous les lecteurs de la *Paix Universelle*.

J. Bricaud.

✠ B. I. L. ✠

L'aimable directeur de la *Paix Universelle* en mettant à la disposition de la B. I. L. une portion de sa revue a fait un acte de bonne solidarité spiritualiste pour lequel nous tenons à le remercier publiquement. On a donné trop souvent dans le monde des occultistes des exemples de jalousie, de division, et trop rarement des preuves de bonne confraternité. Toutes les écoles, toutes les fondations ont disparu les unes après les autres, morcelées, s'entre-déchirant d'abord, se dévorant ensuite elles-mêmes ; celui qui voudra scruter l'histoire verra que telle fut bien leur évolution dans tous les pays. La B. I. L. voudrait échapper à cette menaçante fatalité ; le Comité pensant que la cause principale de ces divisions réside dans l'ambition, l'intérêt et le sectarisme, et constatant que ce sont toujours des questions personnelles qui se trouvent à l'origine de ces scissions désastreuses, a résolu d'éviter de toutes les façons possibles ces dangers.

La B. I. L. est dirigée par un Comité dont les membres s'efforceront de paraître le moins souvent possible : ils n'ont nullement l'intention de former des disciples, d'enseigner une doctrine ; ils ont uniquement l'ambition de procurer aux travailleurs les éléments multiples qui peuvent leur être nécessaires : livres, renseignements, aide matérielle et morale. A chacun de s'orienter dans cet « Amphithéâtre des sciences » où tous les chemins, plus ou moins vite, mènent au but unique : la connaissance de la Vérité. Mais si le Comité, se refuse absolument à diriger les chercheurs dans une route, plutôt que dans une autre, il croit de son devoir, en revanche, de se mettre entièrement à la disposition des abonnés pour les aider dans la route qu'ils auront choisie. Aussi le Comité veillera-t-il toujours à développer également les diverses sections que comportent ses collections, sans accorder de préférence à l'une ou à l'autre. Pour éviter toutes questions personnelles, toute discussion stérile, le Comité s'offre à répondre par la voie de ce journal à toutes les questions précises d'ordre documentaire que les abonnés voudront lui adresser : chaque correspondant est prié d'indiquer une lettre ou un chiffre conventionnel sous lequel il lui sera répondu : la réponse sera faite par le Comité. De cette façon, tout caractère personnel propre à éveiller des susceptibilités sera éliminé de cette correspondance purement scientifique.

Le dernier dimanche de chaque mois, un membre du Comité se tiendra à la disposition des abonnés au local de la B. I. L., de 3 heures à 4 heures, l'après-midi, pour répondre de vive voix aux demandes de renseignements que pourraient avoir à formuler quelques abonnés : une causerie sera faite par un membre du Comité ou par une des personnalités connues et appréciées du monde occulte, lorsque le Comité aura pu obtenir, de tel ou tel conférencier, son concours pour la B. I. L. Le service régulier et gratuit du journal aux abonnés nous permettra d'ouvrir aussi sous le titre : *Offres et demandes* un service d'achat, de vente et d'échanges de livres entre abonnés.

Nous nous efforcerons de tenir les lecteurs au courant de toutes les nouveautés qui paraîtront dans le monde scientifique et philosophique, tant par des notes insérées dans le texte réservé à la B. I. L. que par des articles écrits dans le corps du journal, voulant contribuer ainsi pour notre part à l'œuvre soutenue avec tant d'énergie par M. Bouvier dans la *Paix Universelle* depuis le temps déjà lointain où elle s'appelait du beau nom de l'*Union occulte* jusqu'à ce jour où, sous son nouveau titre de *Paix Universelle*, elle arbore un drapeau plus large encore et plus évocateur.

Le Comité.

CORRESPONDANCE

Aleph. — Voyez Papus : *La Cabbale* (dernière édition). Le livre de Drach sur la Kabbale y a été réimprimé. Éditeur Chacornac, 1903.

113. A. — Le soufre, le sel et le mercure désignent des états de la matière, des manières d'être des corps. Au début les alchimistes ne décrivaient que deux états : sulfureux et mercuriel des corps ; l'idée et le terme de sel sont plus récents : ces états peuvent être assimilés à état actif et état passif, correspondant aux éléments, Terre et Eau. Le soufre est le principe, la raison d'être d'un corps terreux ; l'eau doit son aspect à sa richesse en principes mercuriels. Voyez les alchimistes et surtout Poisson, *Théories et Symboles*.

M. R. B. — Nous prenons note de vos desiderata et nous tâcherons de nous les procurer ou de les avoir à la B. I. L.

OFFRES ET DEMANDES

On demande : Wronsky. Ses œuvres. *Apodictique et réforme du savoir.*
Annales du Musée Guinet, t. XXVII à XXX.
L'Echo du Merveilleux (directeur Méry), n° 89.
Le Magicien (directeur Louis Mond), n° 13.
On paierait ces deux numéros 2 francs pièce.

On offre : Papus, *Traité élémentaire des sciences occultes*, 2° édition . . . . 3 fr.
Papus, *Lumière invisible et Magie*, br. in-8. 1 fr.
— *L'âme humaine avant la naissance*, 1896, in-16. . . . . 2 fr.
Flammarion, *Stella*, 1 vol. in-16 relié, couv. conservée, P. 1897. . . . . 3 fr. 50

On échangerait contre des numéros de revues d'occultisme qui manqueraient du *Journal du magnétisme*, *Revue spirite*, *La Résurrection*, *Le Déterminisme astral*, *L'Hyperchimie*, *Le Voile d'Isis*, *L'Initiation*, etc.

S'adresser à la Bibliothèque Idéaliste Lyonnaise, 35, rue Vieille-Monnaie, Service de la correspondance.

Secours immédiats aux vieillards nécessiteux

Du 27 novembre, anonyme reconnaissant	100 fr.
Du 29 novembre, anonyme.	1 fr.
Total.	101 fr.

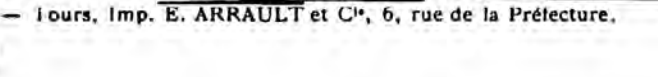
Au nom de nos vieillards merci, et que ce bel exemple soit suivi par nos amis.

A. B.

Le Gérant : A. Bouvier.

13-12-05. — Tours, Imp. E. ARRAULT et Cie, 6, rue de la Préfecture.




13-12-05. — Tours, Imp. E. ARRAULT et Cie, 6, rue de la Préfecture.

